



Sixième Année.

Nos 1 & 2. Janvier-Février 1915

## A NOS AMIS

**L**A crise sans précédent qui est en train de fixer les destins de la France et du monde a eu sa répercussion sur la presse française : par suite de l'irrégularité des communications postales et des difficultés rencontrées pour se faire imprimer, un grand nombre de journaux et toutes les revues ont dû momentanément disparaître. La *Revue Antimaçonnique*, dont la plupart des rédacteurs sont mobilisés, a été obligée, elle aussi, de suspendre sa publication.

Elle reprend aujourd'hui son poste de combat, qu'il était impossible de laisser plus longtemps inoccupé. Plus que jamais, en effet — comme nous le prouvons plus loin —, la lutte antimaçonnique s'identifie avec la défense des intérêts supérieurs de la Nation. La Franc-Maçonnerie a mis et continue à mettre ces intérêts en péril : surveiller les agissements de la secte est donc pour nous un devoir patriotique.

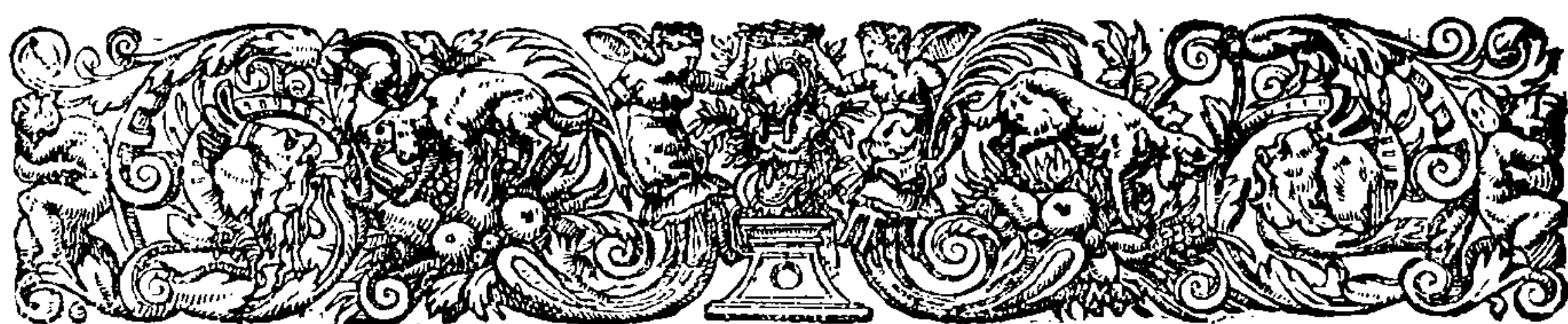
Il dépend de nos amis de nous aider à remplir ce devoir, en nous en donnant les moyens matériels. Les circonstances actuelles ayant durement éprouvé beaucoup de nos abonnés, nous nous abstiendrons, pour le moment, de leur faire pré-

senter les quittances habituelles. *Nous n'en prions que plus instamment ceux de nos amis qui sont en état de renouveler leur abonnement de nous en faire parvenir le montant aussi tôt que possible.*

Le maréchal de Trivulce disait à Louis XII : « Pour faire la guerre, il faut trois choses : premièrement, de l'argent; deuxièmement, de l'argent; troisièmement, de l'argent ». Nous demandons à nos lecteurs de méditer cette parole et de se dire qu'il en est de la guerre antimaçonnique comme de la grande guerre : on ne la fait pas sans argent.

LA DIRECTION.





## LE SAINT-SIÈGE

ET LA

# “Ligue française Antimaçonnique”

L'ÉPOUVANTABLE tuerie qui se poursuit, depuis sept mois, non seulement sur la terre et sur la mer, mais encore dans les airs et au dessous des flots, avait été précédée par les journées grandioses du Congrès Eucharistique de Lourdes. De tout les points du monde catholique, des foules étaient accourues pour célébrer le Dieu de l'Eucharistie. L'enthousiasme religieux déferla en vague immense autour du légat *a Latere* de Sa Sainteté, l'Em. Cardinal Granito Pignatelli, prince de Belmonte, dont la bonne grâce est allée au cœur de tous les Congressistes.

La *Ligue Française Antimaçonnique* et le *Bureau Antimaçonnique International* ont été officiellement représentés. au Congrès Eucharistique de Lourdes par une importante délégation.

Le 27 juillet 1914, à une heure de l'après-midi, les chefs de cette délégation, le R. P. A..., des Pères du Saint Esprit, et le vicomte de P..., chevalier de l'Ordre Pontifical du Christ, ont eu l'honneur d'être reçus en audience particulière par S. Em. le Cardinal-Légat. Notre dévoué ami le marquis de C..., commandeur de l'Ordre Pontifical du Saint-Sépulcre, qui devait également participer à cette réception, n'a pu, étant malade, être présent.

Le R. P. A..., a adressé en ces termes la parole au Cardinal-Légat :

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

La *Ligue Française Antimaçonnique* et le *Bureau Antimaçonnique International*, profitant de la circonstance solennelle qui a motivé le voyage à Lourdes de Votre Eminence, ont

jugé de leur devoir de confier à quelques-uns de leurs membres la mission de saluer respectueusement le Légat de Sa Sainteté et de Lui présenter leur hommage d'inébranlable fidélité au Saint-Siège.

Nous nous acquittons de cette mission sous l'impression des journées passées à Lourdes, journées triomphales pour l'Eglise et pour l'Auguste Pontife que Votre Eminence représente si dignement.

La *Ligue Française Antimaçonnique* et son *Bureau International* sont heureux de leur participation à cette manifestation inoubliable, et c'est de tout cœur qu'ils continueront à travailler, dans la mesure de leur pouvoir, au triomphe de l'Eglise dans le monde entier.

Son Eminence le Cardinal-Légat, qui avait fait le plus bienveillant accueil aux représentants de notre organisation, a daigné leur répondre :

*Les journées de Lourdes ont, en effet, été triomphales. Le grandiose acte de foi qui s'est accompli ici doit être un motif de réconfort pour les membres de votre si utile Association : tout ce qui exalte la Sainte Eglise ne porte-t-il pas atteinte à la Franc-Maçonnerie, que vous combattez à juste titre ? Jamais Lourdes n'avait été témoin d'un spectacle aussi extraordinaire et aussi émouvant que celui des 120.000 personnes qui ont assisté hier à la Sainte Messe et au Salut sur l'esplanade de la Basilique. Je félicite la Direction de votre Ligue de la participation de ses délégués à cette manifestation ; je la remercie de son attention délicate à mon égard ; et je vous prie de dire à vos Collègues que je forme les vœux les plus ardents pour que leur Association se développe et soit prospère.*

Son Eminence le Cardinal-Légat s'entretint ensuite très cordialement avec nos délégués. Ceux-ci Lui ayant demandé si Elle permettait que ses paroles, si précieuses pour notre Ligue, fussent rendues publiques, le représentant du Saint Père daigna répondre



qu'Il le désirait ainsi, et Il ajouta : « *Dites bien à vos collègues que c'est comme Légat de Sa Sainteté que je tiens ce langage.* »

S'étant agenouillés, le R. P. A..., et le vicomte de P..., reçurent alors, pour eux et pour la *Ligue Française Antimaçonnique*, la Bénédiction Apostolique.

Nous sommes heureux de porter le récit de cette audience à la connaissance de nos Ligueurs. Suivant l'expression de S. Em. le Cardinal Légat, ils y trouveront un « motif de réconfort » au milieu des luttes, souvent pénibles, qu'ils ont eu et qu'ils auront encore à soutenir.



C'est très justement que l'on a placé le Pape Pie X au premier rang des victimes de la guerre actuelle. Le cœur si généreux de l'Illustre Pontife n'a pu résister à la douleur que lui causait le spectacle des égorgements sans nom provoqués par l'ambition de l'Allemagne. Il a expiré en murmurant : « Cette guerre, mon Dieu ! cette guerre... »

L'heure actuelle est trop troublée pour qu'il soit possible de méditer sur les conséquences de ce pontificat de dix années, qui laissera des traces profondes et un impérissable exemple.

Mais nous pouvons affirmer que nulle part la mort de ce grand Pape n'a été plus vivement ressentie qu'au sein de la *Ligue Française Antimaçonnique*, que Pie X avait honorée, à plusieurs reprises, des marques de sa paternelle bienveillance. Nulle part on ne gardera de sa bonté un souvenir plus religieux et plus ému.



Le premier acte de Sa Sainteté Benoît XV, glorieusement régnant, avait été d'appeler à la charge de Secrétaire d'Etat du Saint-Siège S. Em. le cardinal Ferrata.

La mort a presque aussitôt privé le Saint Père de ce collaborateur si précieux.

Perte cruelle qu'ont ressentie tous nos amis, qui n'ont point oublié la haute approbation que le regretté cardinal Ferrata avait adressée, en septembre 1913, à notre secrétaire général Flavien Brenier, lors de la publication du livre de ce dernier sur *Les Juifs et le Talmud*.



A l'occasion de l'année nouvelle, le télégramme suivant a été adressé à S. Em. le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté :

*Cardinal Gasparri, Palais du Vatican, Rome.*

*Au seuil de l'année nouvelle, le Conseil Central de la « Ligue Française Antimaçonnique » dépose ses vœux aux pieds de Sa Sainteté et l'assure de son entière et filiale soumission au Saint Siège et à l'Eglise. Il sollicite humblement la bénédiction pontificale pour obtenir le succès des travaux de la Ligue.*

*Pour le Conseil Central : G. DE VIGNIÈRES.*

Son Eminence le cardinal Gasparri a daigné répondre par le télégramme ci-après :

MONSIEUR DE VIGNIÈRES  
LIGUE FRANÇAISE ANTIMAÇONNIQUE  
5, RUE DE L'ODÉON, PARIS

LE SAINT PÈRE, AGRÉANT L'HOMMAGE FILIAL DE DÉVOUEMENT ET DE SOUMISSION ET LES VŒUX DU PRESIDENT ET DES MEMBRES DU CONSEIL CENTRAL DE LA « LIGUE FRANÇAISE ANTIMAÇONNIQUE », LEUR ENVOIE DE COEUR LA BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE IMPLORÉE.

CARDINAL GASPARRI.

Tous nos amis partageront la joie profonde que nous avons éprouvée à la réception de ce télégramme. Puisse leur entier dévouement à la cause de l'Eglise être encore accru, si cela est possible, par cette Bénédiction Pontificale, d'une forme si particulièrement bienveillante.

L. F. A. M.





## AUTOUR DE LA GUERRE

---

### LE RÉVEIL DE LA FRANCE

**L**LE est éternellement jeune et vraie cette allégorie du poète Stace qui nous montre Achille oubliant, aux pieds de Déidamie, le destin glorieux qui l'attend. Le héros sait que sa vie est consacrée, par l'arrêt des Immortels, aux divinités sœurs, la Victoire et la Mort; mais il ne songe qu'à les écarter de lui; tout son être aspire au plaisir, et, travesti en femme, il se livre à de puérils amusements. Pourtant il suffit que l'astucieux Ulysse survienne, étale à ses yeux des armes et fasse résonner une épée à son oreille : arraché aussitôt au songe avilissant qui le captivait, la suivante de Déidamie jette son déguisement, revêt l'armure étincelante et redevient Achille.

C'est à une transformation identique que nous avons assisté, au mois d'Août dernier, quand le bruit des armes est venu rappeler à la réalité et à l'àpre devoir la France insouciant et jouisseuse.

*La veille*, Paris, ivre de plaisirs et de frivolités, semblait être devenu insensible aux sentiments les plus nobles. Il tolérait, sans autre protestation qu'une réprobation verbale et que quelques bagarres tardives, le scandale de l'acquittement Caillaux aux Assises de la Seine, comme il avait accepté l'étouffement, par la Commission parlementaire d'enquête, de l'affaire Rochette-Caillaux. Mieux encore ! la France faisait écho au septicisme de la capitale en laissant entrer au

Palais-Bourbon une majorité dévouée à l'homme qui incarne l'idée de persécution religieuse, de dissensions entre Français et de capitulation devant l'Allemagne. Et le premier soin de cette majorité était de préparer la ruine de nos institutions militaires en mettant en cause l'existence de la loi de trois ans. Une vague de stupeur passait sur les peuples à la vue de tant d'inconscience et de ce que l'on appelait, à l'Etranger, la « décomposition française »...

*Le lendemain*, aux prises avec la guerre la plus formidable de tous les temps, cette France en décomposition se levait avec un calme terrible, unanimement prête à la souffrance et au sacrifice. Seule, pendant de longues semaines, elle supportait sans défaillance le choc du plus redoutable instrument de combat qui ait jamais été forgé. Seule, elle remportait la victoire de la Marne, qui, si elle n'a pas libéré le territoire, a bouleversé le plan allemand et enlevé au Kaiser l'espoir de triompher désormais. Il y a plus : la vague d'enthousiasme guerrier qui passait sur nos tranchées se nuancait de foi religieuse, et l'on voyait s'agenouiller, aux messes des prêtres soldats, ces réservistes qui venaient, quelques semaines auparavant, de donner leur voix au candidat anticlérical.

Et ce n'est pas seulement la France du champ de bataille qui retrouvait ainsi son âme de jadis ; sur la France des villes et des campagnes soufflait aussi un air plus pur : elle rougissait de ses erreurs de la veille.

D'abord et de tout son cœur frémissant, ce pays revenait à son armée, hier méconnue et battue en brèche, aujourd'hui plus chérie qu'elle ne le fut jamais ; il mesurait le néant de l'internationalisme et des théories humanitaires, sottises chatoyantes que la mitraille allemande était venue crever comme autant de bulles de savon. Ceux qui avaient pris un plaisir sacrilège à prôner au peuple la limitation de la natalité scrutaient maintenant, avec effroi, la masse des réserves allemandes, se désespérant de la disproportion qui ne nous permet plus d'opposer à sept Allemands que quatre Français. Ceux qui avaient vu sans regret la démoralisation systématique de notre nation éprouvaient un malaise devant les affi-

ches de spectacles d'avant la guerre faisant voisiner leurs titres pornographiques avec les placards de mobilisation. L'absinthe elle-même, la liqueur-fléau, si longtemps intangible, était proscrite et vaincue.

Jamais la théorie de Joseph de Maistre sur la vertu moralisatrice de la guerre n'a reçu confirmation plus éclatante que dans les jours de deuil, mais de santé morale, que nous venons de vivre. Fasse le Ciel que le sang qu'elle a versé à flots rende à la France, avec les provinces perdues, la place à laquelle elle a droit dans le monde. Il y a déjà rendu quelque chose de plus précieux si possible : son âme vigoureuse et saine d'autrefois.

### L' « UNION SACRÉE »

L'élan de solidarité des Français devant l'ennemi s'est traduit dans une formule répétée à satiété, mais qui ne nous déplait point et que nous ne voyons nul inconvénient à adopter : « l'union sacrée ». Nous sommes de ceux qui avons toujours cru que la maladie dont souffrait le moral de notre pays était curable ; nous n'avons donc pas été surpris de voir la crise nationale que nous traversons purifier des âmes embuées jusque là de chimères malsaines. Dieu nous préserve de repousser ceux qui se sont, à l'heure où la maison brûlait, transformés en sauveteurs, après avoir si longtemps joué imprudemment avec la flamme. Les sacrifices faits pour défendre la terre de nos morts méritent l'amnistie la plus large, et nous ne nous souvenons plus que tel instituteur a haineusement travesti nos croyances aux yeux des enfants qu'on lui confiait, quand nous voyons ce même instituteur foncer, fusil au poing, sur une tranchée allemande.

Mais, de ce que nous sommes prêts à l'amnistie, à l'oubli des fautes commises, il ne s'ensuit pas que nous, qui avons été clairvoyants, nous qui avons annoncé le péril que d'autres niaient, *nous qui avons eu raison*, en un mot, nous devions signer une paix ridicule et funeste, non plus avec nos adversaires politiques d'hier, mais avec les doctrine d'erreur que ceux-ci défendaient et qui ont mis un instant le pays sur le penchant de l'abîme. Notre indulgence



fraternelle doit aller aux Français abusés par l'internationalisme qui se sont réveillés patriotes devant le cyclone allemand, mais nous serions plus fous qu'ils ne le furent jamais eux-mêmes si nous ramassions, pour la traiter avec respect, la défroque d'opinions qu'ils ont été obligés de fouler aux pieds pour accomplir leur devoir. Pas de paix possible, pas même de trêve, avec les idées qui ont semé la haine entre enfants de France et engourdi notre nécessaire méfiance de l'ennemi d'Outre-Rhin : épargner ces idées serait justement le meilleur moyen de détruire « l'union sacrée. »

Pas de trêve non plus avec ceux de nos adversaires d'hier sur qui l'effroyable leçon de ces sept mois de guerre a passé sans rien leur apprendre. Pour ceux-là, l'excuse de la sincérité est désormais périmée. Le sang de nos deux cent mille morts et de nos six cent mille blessés, les souffrances de nos prisonniers de guerre et des onze millions d'habitants de la Belgique et des départements envahis ont une éloquence divine, à laquelle on ne saurait résister sans sacrilège. Quand le fléau allemand bat encore son plein et tente de nouveaux ravages, quand les neutres, terrifiés, baissent la voix de peur de détourner l'avalanche sur eux, c'est un crime de lèse-patrie que d'oser invoquer la fraternité des peuples en faveur de l'Allemagne et d'envisager avec celle-ci un rapprochement futur. Ce crime doit-être puni par le pouvoir, si l'on ne préfère qu'il le soit, quelque jour, par les moyens dont dispose le public...

Dire ce qui précède, ce n'est pas attenter à « l'union sacrée », c'est la préciser, au contraire, c'est-à-dire lui donner toute sa force, en délimitant le domaine où elle doit exister. Cette déclaration de principes était nécessaire à l'heure où nous reprenons la publication de notre revue.

### LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA GUERRE

Quelques-uns de nos amis nous ont écrit pour nous demander sérieusement si nous ne pensions pas qu'en présence de l'union des Français contre l'ennemi extérieur une modification s'imposait dans le titre de la *Revue Antimaçonnique*. « Sans mé-

connaître », nous dit l'un d'eux, « la légitimité de la lutte que  
« vous menez contre les idées maçonniques, ne conviendrait-  
« il pas de changer un titre qui est une déclaration de guerre  
« aux personnes? Beaucoup de Francs Maçons ont été très  
« ébranlés dans leurs convictions par les événements et peut-  
« être serait-il habile de ne pas leur témoigner une hosti-  
« lité systématique ».

Nous ne pouvons que renvoyer notre correspondant à l'article que « le F. V. Visiteur » publie dans ce numéro sur *Un projet de rapprochement franco-allemand*. Il verra qu'une trêve avec la Franc-Maçonnerie est précisément au nombre des choses qui ne sauraient trouver place dans le cadre de « l'union sacrée ». Les révélations de notre collaborateur prouvent jusqu'à l'évidence que lorsqu'on remonte à la source des illusions funestes qui avaient cours en France, il y a sept mois, sur les vrais sentiments de l'Allemagne à notre égard, c'est la Franc-Maçonnerie que l'on trouve dispensant méthodiquement ses pavots à la vigilance française.

C'est elle qui conçoit, il y a plus de treize ans, le projet de rapprochement avec l'Allemagne, et le conçoit sur la base de notre renoncement aux provinces perdues et de notre désarmement, à l'heure même où une série de lois portait à son plus haut degré la puissance de l'organisation militaire germanique. C'est elle qui organise cet étrange « rapprochement » du tigre et de sa proie, et un texte maçonnique irréfutable, cité par « le F. V. Visiteur », nous montre que *Guillaume II s'intéressa personnellement à cette manœuvre des Loges, destinée à nous livrer sans défense à ses armées*. C'est elle qui conduit par troupeaux nos parlementaires à ces conférences pacifistes de Berne d'où ils reviennent convaincus des bonnes intentions de l'Allemagne et résolus à refuser les crédits nécessaires à notre armée. C'est elle, enfin, qui, à l'heure même où les premiers coups de fusil pétillaient à la frontière, travaille à entretenir dans notre pays les suprêmes illusions en organisant la grande manifestation maçonnique franco-allemande de Francfort sur le Mein...

Naïveté, dira-t-on, aveuglement de gens dont le réveil a été cruel. Nous sommes prêts à admettre cette excuse pour le

plus grand nombre, car, en Maçonnerie, pour un dupeur il y a cent dupés. Mais nous n'en accorderons le bénéfice aux Francs-Maçons qu'à deux conditions. La première, c'est que les dupés, non seulement proclameront leur erreur, mais encore adopteront l'attitude déferente qui convient à des gens qui se sont trompés, dans une question de salut national, envers ceux qui avaient vu juste. La seconde, c'est que les dupeurs soient abandonnés par leurs FF. et châtiés comme ils le méritent...

L'attitude présente de la Franc-Maçonnerie permet-elle d'espérer que ces deux conditions seront remplies? Il n'y a qu'à lire jusqu'au bout les révélations de notre collaborateur pour trouver la réponse à cette question. Si les dupés témoignent de quelque embarras, ils ne font pas pour cela amende honorable; quant aux dupeurs ils continuent à servir activement la cause de l'Allemagne et les publications scandaleuses du F. Youssouf Fehmi, répandues en plein Paris par des mains maçonniques, sont l'écho rigoureusement fidèle des conférences faites dans les Loges parisiennes, au printemps dernier, sur la question franco-allemande. Aujourd'hui comme alors, les pires suggestions arrivent donc des Loges à l'opinion française.

Qu'on ne s'étonne point, après cela, si nous relevons le gant et si nous reprenons la lutte antimaçonnique pour le salut du pays.

### DUPEUR OU DUPÉ?

Est-ce parmi les dupeurs, ou parmi les dupés, qu'il faut ranger le F. Quartier la Tente, Conseiller d'Etat suisse, directeur de l'Enseignement du canton de Neuchâtel et... professeur de théologie protestante à l'Université de la même ville?

En 1902, le F. Quartier la Tente était Grand Maître de la Franc-Maçonnerie Suisse quand il prit l'initiative de fonder un « Bureau international de relations maçonniques », destiné à servir d'intermédiaire entre les puissances maçonniques du monde entier. Resté président de ce bureau, c'est lui qui prit l'initiative du rapprochement franco-allemand dont nous

parlons plus haut ainsi que des manifestations maçonniques annuelles dont on trouvera plus loin le récit détaillé dans l'article du « F. V. Visiteur ». C'est lui qui amena à Berne nos parlementaires de gauche et leur garantit la loyauté des francs-maçons allemands, députés au Reichstag, avec qui ils se rencontraient. C'est entre ses mains que nos députés et sénateurs blocards s'engagèrent à sacrifier définitivement l'Alsace-Lorraine et la loi de trois ans sur l'autel de la Maçonnerie Universelle.

On comprend qu'avec de tels antécédents le F. V. Quartier la Tente soit un peu inquiet de l'opinion qu'on a, en France, sur son rôle. Aussi, le triomphe de l'Allemagne paraissant irrémédiablement compromis, n'hésite-t-il pas à jeter du lest et à malmenner ceux dont il se faisait hier le garant. Dans le numéro du 15 octobre de la Revue *Alpina*, organe central de « l'Union des Loges Suisses », il publiait la note ci-après :

Les événements actuels sont bien faits pour démontrer *qu'entre la réalité et l'idéal maçonnique, il y a une distance de la terre au ciel*. Les récits authentiques — nous ne tenons compte que de ceux-là — témoignent que la guerre « éteint l'homme et allume la bête », comme on l'a dit justement. C'est le cœur chaviré, ainsi que l'écrit un F. V. de France, que nous, francs-maçons, considérons la situation.

Affirmons sans détour que l'Allemagne s'est disqualifiée par ses procédés.

Elle a déclaré la guerre sous le prétexte que l'on se disposait à attaquer sa culture, et ce sont ses soldats qui commettent des actes et des scandales contraires à toute culture humanitaire. Les villes et villages, les églises, les écoles, les bibliothèques, les universités, les édifices publics, tout est saccagé sous les plus futilles prétextes. Des propriétés privées et des châteaux ont été détruits, salis ou profanés ; les derniers faits de guerre qui nous sont aujourd'hui communiqués par des témoins sérieux attestent que l'Allemagne conduit la guerre avec une cruauté et une violence dignes de véritables sauvages.

Cela explique, *sans la justifier absolument*, l'attitude de la population de la Suisse romane qui se sent prise d'une ardente sympathie et d'une profonde pitié pour les victimes de cette horrible guerre et pour les martyrs innocents qui ont souffert de ces procédés barbares. Le fait que la Suisse aurait pu subir le même sort que la Belgique, pays neutre comme elle, puisque l'Allemagne admet que « nécessité fait loi » et que les traités et les conventions, même

signées de sa main, sont sans valeur, devrait engager notre pays entier à protester contre une guerre d'extermination comme celle qui est organisée à cette heure.

On voit que, même en constatant l'horreur des atrocités allemandes, le F. . Quartier la Tente trouve que cette horreur « ne justifie pas absolument » la sympathie des Suisses romans pour les populations victimes de la guerre... Fallait-il que le chef du « Bureau des Relations Maçonniques » nous détestât pour ne pouvoir empêcher ce bout d'oreille d'apparaître jusque sous son déguisement de pacifiste indigné !

Quoi qu'il en soit, le F. . Quartier la Tente s'est fait interviewer par un rédacteur du *Temps*, M. Thiébault-Sisson, et lui a fait des déclarations qui ont pour but d'établir la pureté de ses intentions tout en préparant les voies à de futures tromperies. Voici ce « morceau d'architecture », qui vaut la peine d'être lu avec attention :

J'ai écouté le cri de ma conscience, et je ne m'en repens pas. *Ce devoir était pour moi d'autant plus impérieux que j'avais joué sans le savoir (?) , en prenant l'initiative des manifestations maçonniques franco-allemandes, le rôle d'un agent allemand qui se serait proposé de tromper les Français sur les véritables sentiments de l'Allemagne.* Désabusé, j'ai crié ma stupeur. Les francs-maçons français ont fait de même. Lisez cette lettre qui me vient de France, et d'un de ceux, justement, qui ont le plus travaillé avec moi au rapprochement franco-allemand :

« La guerre a été pour nous le coup de foudre qui déchire le  
« voile et fait tomber bien des illusions. La lutte actuelle a réduit à  
« néant nos conceptions généreuses et nous a fait brusquement  
« sentir l'inanité des rêves pacifiques. Pendant que nous travaillions  
« à rapprocher les Français des Allemands, l'Allemagne, avec la  
« complicité de ses intellectuels, de ceux-là même qui nous ten-  
« daient la branche d'olivier et nous offraient le baiser de paix,  
« s'apprêtait sournoisement à nous écraser, à nous asservir. Quel  
« douloureux réveil ! »

La lettre d'un autre se termine par cette phrase d'une concision énergiquement familière : « Avons-nous été assez poires ! »

Voilà l'état d'âme des francs-maçons français.

Il leur semble, et je n'ai pas de peine à le concevoir, que le temple de la Fraternité soit détruit, et que jamais il ne se relèvera de ses ruines. Bien que je me sente meurtri autant qu'eux par les événements actuels et que les œuvres de fraternité maçonnique



auxquelles je m'étais voué soient présentement anéanties, ou presque, je me refuse à considérer tant d'efforts comme perdus. *Sans doute il faudra du temps pour réparer ces ruines, apaiser ces haines et rapprocher ces peuples, mais ceux qui viendront après nous et se consacreront à cette tâche ne travailleront pas en vain, j'en suis sûr*, et reconstitueront un jour l'édifice que nous avons vu de nos yeux s'écrouler, sous les coups de la plus effroyable tempête dont le monde ait jamais été bouleversé.

Le F. . . Quartier la Tente a raison de dire qu'il a joué « le rôle d'un agent allemand qui se serait proposé de tromper les Français sur les véritables sentiments de l'Allemagne ». Ce rôle, toute la Franc-Maçonnerie française, l'a joué avec lui. Que certains francs-maçons français soient amenés aujourd'hui à lui écrire : « Avons-nous été assez poires ! » cela prouve qu'il y a bien des dupes parmi les fils de la Veuve. Nous le savions déjà. Mais quand le F. . . Quartier la Tente éprouve le besoin de nous annoncer qu'après « l'effroyable tempête » actuelle d'autres FF. . . viendront s'atteler, parmi nous, au « rapprochement » franco-allemand, nous ne pouvons nous empêcher de constater que cette persévérance dans une œuvre de tromperie dont nous avons failli être victimes est le fait de malfaiteurs conscients.

### RESPONSABILITÉS ÉTABLIES

La presse catholique et patriote a observé, avec une rigueur parfois exagérée, la discipline de « l'union sacrée ». Pendant plusieurs mois, et malgré l'existence de griefs des plus sérieux contre certaines personnalités de gauche, elle a eu soin de ne faire à ces personnalités nulle peine, même légère. Il a fallu, pour qu'on vit les polémiques recommencer devant l'ennemi, que l'*Humanité*, la *Guerre Sociale*, la *Lanterne* et la *Bataille Syndicaliste* en prissent la responsabilité. Elles l'ont fait d'un cœur léger, et il conviendra de s'en souvenir à l'occasion.

Notre confrère, M. Louis Dimier s'est préoccupé, à ce propos, d'établir sur quelle feuille pèse la culpabilité d'avoir, la première, dénoncé le pacte d'union française. Il accuse le *Temps*. « Le *Temps* », dit-il, qui représente l'expression la

« plus directe du Régime, a donné le 30 septembre le signal  
« de la campagne. Le 30 septembre, le *Temps* a publié le  
« premier article anticlérical paru dans la presse française.  
« *L'Humanité*, la *Guerre Sociale*, la *Bataille Syndicaliste*, la  
« *Lanterne* y ont aussitôt fait écho. »

La remarque de notre confrère est rigoureusement exacte. Nous nous permettrons seulement de lui signaler qu'elle n'est pas complète.

En criant, le 30 septembre : « guerre au cléricalisme ! » alors que l'armée allemande campait à vingt lieues de Paris, le *Temps* ne faisait que suivre une consigne donnée dix jours plus tôt. Le 20 septembre, en effet, pour tenir lieu du Convent annuel, que les événements ne permettaient pas de convoquer, avait lieu rue Cadet, à l'hôtel du Grand Orient de France, une réunion officieuse de francs-maçons appartenant aux 18<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> degrés. Deux décisions importantes y furent prises.

La première visait la convocation pour le commencement de décembre d'une assemblée officieuse plus large, à laquelle seraient conviés tous les maîtres maçons de la région parisienne. (Cette assemblée a eu lieu, en effet, le 6 décembre ; environ sept-cents maçons y assistaient ; nous aurons l'occasion de reparler des débats qui s'y déroulèrent).

La seconde décision prévoyait l'ouverture d'une vigoureuse campagne de presse contre « la mobilisation cléricale qui s'est produite depuis le commencement de la guerre ». Par une coïncidence assez significative, le *Temps*, aussitôt imité par toute la presse maçonnique de Paris et de Province, ouvrait le feu, dix jours plus tard, contre les prêtres et les catholiques occupés à donner leur sang au pays...

C'est à cette décision des francs-maçons des grades supérieurs, réunis à Paris le 20 septembre, qu'il faut rattacher l'odieuse campagne de tracts qui s'est poursuivie, depuis lors, sur presque tous les points du territoire, et dont M. Jules Delafosse signalait l'autre jour quelques échantillons : « J'accuse le parti catholique d'avoir voulu préparer, provoquer la guerre. — Le programme du Vatican est de faire se haïr et s'entretuer périodiquement la France de Voltaire et

« l'Allemagne de Luther. — Les de Mun, les Barrès, les  
« Déroulède, les Poincaré, les Galliéni et les Joffre sont ou  
« ont été des policiers de l'Internationale noire. — J'accuse  
« le gouvernement, j'accuse Poincaré d'avoir voulu la guerre  
« et d'avoir été conduit pour cela par les Jésuites à la Pré-  
« sidence de la République. — Mères, épouses, amantes,  
« femmes... criez à la paix... L'Allemagne a déjà fait des  
« propositions... »

Nous accusons, nous, les milieux maçonniques en question d'être en train de trahir la France, et nous ne nous lasserons pas de réclamer que la loi martiale leur soit appliquée dans toute sa rigueur.

### UNE GRAVE NOUVELLE

A l'heure où nous achevons cet article, un fait d'une extrême gravité vient de se produire. Deux ministres français appartenant au parti socialiste révolutionnaire, M. Jules Guesde et le F. : Marcel Sembat, membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France, se sont rendus à Londres, à un Congrès socialiste international auquel participaient des socialistes anglais, français, belges et russes.

L'un d'eux, M. Jules Guesde, a salué la venue d'une « Europe nouvelle ne laissant plus place à des antagonismes de race, mais au seul antagonisme de classes » — attestant ainsi, lui, ministre français, à l'heure où notre pays saigne et fume, que le capitaliste français, et non la race germanique, doit être considéré comme l'ennemi de demain.

L'autre, le F. : Marcel Sembat, imité par le F. : Vanderelde, ministre belge, a signé un ordre du jour contenant les passages ci-après :

Cette conférence ne peut pas ignorer les profondes causes générales du conflit européen, *qui est en lui-même le produit monstrueux de l'antagonisme qui déchire la société capitaliste* et de la politique d'extensions coloniales et d'impérialisme agressif, contre lequel le Socialisme international n'a jamais cessé de combattre *et dans lesquels chaque gouvernement a sa part de responsabilités.*

Ainsi donc, les gouvernements alliés, qui ont tout fait pour

éviter cette guerre, et qui ont subi la plus brutale et la plus traîtresse des agressions, ont « leur part de responsabilité » dans cette agression. Les FF. : Marcel Sembat, ministre français, et Vandewelde, ministre belge, l'affirment à la face du monde...

Les socialistes de Grande-Bretagne, de Belgique, de France et de Russie ne sont pas en guerre avec les peuples d'Allemagne et d'Autriche, mais seulement avec les gouvernements de ces deux pays qui les oppriment.

Cette déclaration coïncide avec l'expulsion de la Sozial-Démokratie allemande prononcée à une énorme majorité, du citoyen Liebknecht, coupable d'avoir refusé de voter, au Reichstag, les crédits pour la continuation de la guerre...

Tandis qu'ils sont résolus inflexiblement à combattre jusqu'à ce que la victoire soit obtenue, les Socialistes ne sont pas moins résolus à résister à toute tentative ayant pour but de transformer cette guerre défensive en une guerre de conquête, qui ne ferait que préparer de nouveaux conflits.

Ainsi, il ne nous sera pas permis de nous payer sur les colonies allemandes du dommage qui nous a été causé, ni de couvrir notre frontière de l'Est par l'occupation nécessaire du territoire limité par le Rhin et la Moselle, vieux territoire gaulois, réoccupé par nous sous Louis XIV, qui nous fut ravi contre tout droit en 1815, et que nous allions recouvrer pacifiquement en 1830 quand nous en fûmes empêchés par la Révolution de Juillet.

Que parlons-nous de la ligne du Rhin et de la Moselle !... MM. Jules Guesde et Sembat ne nous accordent même pas sans conditions le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère-patrie ! Ce retour, disent-ils, ne pourra avoir lieu qu'après une consultation de la population des deux provinces — de la population *actuelle*, comprenez-vous bien, c'est-à-dire qu'il ne sera pas tenu compte des deux cent mille Alsaciens-Lorrains qui ont émigré pour ne pas vivre sous la domination allemande, mais que, par contre, on consultera sur leurs préférences les quatre cent mille Allemands immigrés qui ont

pris la place de nos compatriotes. Cette clause invraisemblable semble être une proposition de ministre allemand essayant, après la défaite, de sauver l'enjeu de la guerre... (1)

Mais le paragraphe le plus audacieux, le plus grave, parce qu'il rompt non seulement l'union entre Français, mais encore la bonne entente avec les Alliés, c'est le dernier de cette invraisemblable proclamation :

*Cette conférence proteste contre l'arrestation de députés de la Douma, contre la suppression de journaux socialistes russes et la condamnation de leurs rédacteurs en chef, contre l'oppression des Finlandais, des Juifs russes et des Polonais allemands.*

Un ministre français et un ministre belge, — tous deux francs-maçons, il est vrai, tous deux appartenant à ce parti socialiste révolutionnaire qui a toujours travaillé à désarmer les peuples pacifiques en face de l'Allemagne armée jusqu'aux dents — ont osé lancer publiquement ce défi à la face de notre alliée russe à l'heure même où ses régiments forment l'indispensable contrepoids faute duquel nous serions broyés par les masses allemandes.

Notre gouvernement n'a pas paru s'apercevoir de cette haute incorrection diplomatique commise par deux de ses membres et de la sanction qui s'impose. Ses explications confuses, à la Chambre et au Sénat, n'ont eu, au contraire, pour but que de sauver la mise aux coupables. Qu'aurait-il dit, cependant, si deux ministres russes s'étaient avisés, dans un document communiqué à la presse, de flétrir la politique de persécution de la République à l'égard des catholiques français ?

Mais comment obtenir des FF.. Viviani, Augagneur, Malvy, Sarraut, Doumergue, etc., qu'ils aient souci des intérêts primordiaux de leur pays quand ces derniers exigent que soit désavoué et débarqué un Tr.. Ill.. F.. comme le F.. Sembat, membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France ?

(1) Le citoyen Zisly, dans la *Bataille Syndicaliste*, donne d'ailleurs un conseil discret aux Alsaciens-Lorrains : « Nul doute », dit-il, « que les patriotes alsaciens, s'ils envisagent la question au point de vue linguistique, se réclament de la patrie allemande. »

Comment n'y avait-on pas pensé plus tôt !



## LE PARTI ALLEMAND

L'acte de véritable trahison morale commis par M. Jules Guesde et par le F. : Sembat a été, nous venons de le dire, imité par le F. : Vandervelde, ministre belge, qui est le chef du parti socialiste de son pays. Les socialistes anglais n'ont pas fait preuve, en l'occurrence, d'une moindre germanophilie. C'est ainsi que l'un des Congressistes, M. Ramsay Macdonald, membre du Parlement britannique, parlant avec l'approbation de M. Keir Hardie, chef du parti socialiste anglais, tenait récemment des propos vraiment scandaleux, destinés à décharger l'armée allemande du fardeau des atrocités qu'elle a commis.

Ces propos, reproduits avec l'autorisation de leur auteur dans la *Voix de l'Humanité*, de Lausanne, ont soulevé un véritable enthousiasme en Allemagne. Le *Berliner Tageblatt* les a reproduits à son tour, sous le titre « Les prétendues cruautés allemandes », dans son numéro du 11 février. Voici un extrait de ces déclarations :

A mon avis, la manière dont on se sert des « cruautés » est blâmable au plus haut point. D'abord les collections de preuves recueillies par les commissions belge et française ne sont pas des preuves du tout (*sic*). Au milieu d'émotions effrayantes, quand les nerfs sont surexcités, il est absolument impossible de dire exactement ce qui se passe. Une mort terrible se transforme en une cruauté (?) et l'imagination prend la place de l'observation...

Il est étonnant que des autorités légales, belges, françaises et ensuite même anglaises, aient pu signer de leurs noms les récits de ces cruautés. Ce sont des récits édifiés dans des circonstances, où n'importe quel juge de paix renoncerait à établir la vérité.

Qu'il se soit produit des cruautés et des brutalités, cela se comprend de soi-même. Que l'armée allemande en soit responsable pour la plus grande partie (*sic*), cela va également de soi, ne fût-ce que pour cette raison évidente : c'est l'armée allemande qui se trouvait en territoire ennemi.

Mais se servir de ces choses, qui sont inséparables de la guerre (*sic*) et qu'on a reprochées à toute armée en campagne, s'en servir pour attiser la haine entre les peuples et prolonger la durée de la guerre, c'est une œuvre exécrationnelle, diabolique, et qui doit être condamnée par quiconque a l'esprit droit.

Ce langage, à peine moins cynique que celui du manifeste des Intellectuels allemands, a eu l'approbation complète de ces bons Sozial-Démocrates d'Outre-Rhin, à qui il nous faudra tendre loyalement la main après la guerre, si l'on en croit le F. : Marcel Sembat.

De plus en plus, le parti socialiste, dans chaque pays, se révèle l'esclave docile de la Sozial Démokratie allemande, qui domine les révolutionnaires du monde entier par le prestige de son organisation matérielle, comme par le souvenir de ses théoriciens Karl Marx et Lassalle, les véritables fondateurs du Socialisme moderne. Et la Sozial Démokratie, elle, est foncièrement impérialiste allemande : elle a voté tous les crédits militaires réclamés par Guillaume II, elle a préparé les esprits à la déclaration de guerre, elle absout actuellement toutes les atrocités commises par les Impériaux...

Dans l'ingénieuse préparation au massacre à laquelle l'Allemagne s'est livrée, le Socialisme International, à l'instar de la Franc-Maçonnerie internationale, avait son rôle à jouer : il l'a joué sous le contrôle de la Sozial Démokratie allemande, c'est-à-dire sous l'impulsion indirecte, mais effective, du gouvernement impérial. Un socialiste clairvoyant, M. Edmond Laskine, agrégé de l'Université, publie à ce sujet les remarques décisives que voici :

On représente souvent les choses comme si les social-démocrates avaient *pour la première fois* voté les dépenses militaires le 4 août 1914. *Rien n'est plus faux*. Le 3 juillet 1913 — un an et un mois avant la guerre — le Reichstag vota une loi qui signifiait la guerre à bref délai, car elle comportait des dépenses militaires énormes et qui ne devaient plus être renouvelées, un impôt extraordinaire qui ne devait être perçu qu'une seule fois (*ein maliger ausserordentlicher Wehrbeitrag*). Les partis de gauche jouèrent dans le vote de cette loi un rôle prépondérant, et *c'est le groupe social-démocrate au Reichstag qui en assura le succès* ; le député David alla jusqu'à dire que les vœux du parti seraient comblés si la contribution militaire, votée pour une fois, continuait à être perçue à l'avenir (séance du 25 juin 1913, compte rendu sténographique, p. 5789). Ainsi, *dès 1913, la Sozialdemokratie collaborait à l'énorme effort militaire qui seul a rendu possible la guerre actuelle* : c'est avec les subsides votés par elle en 1913 que le kaiser nous fait en

ce moment la guerre; elle a donc préparé la guerre en la stipendiant.

Elle l'a préparée encore en exaltant systématiquement, *plusieurs mois* avant la déclaration de guerre, les sentiments chauvins des masses ouvrières et en excitant l'opinion publique contre la France, la Russie, l'Angleterre et la Serbie. Aucune lecture n'est plus significative à cet égard que celle de la grande revue socialiste *les Sozialistische Monatshefte*, lue par des milliers d'ouvriers et rédigée par des chefs et des députés social-démocrates dont les noms sont, depuis la guerre, devenus tristement célèbres : Legien, David, Bernstein, Schippel, Quessel, von Elm, Fischer, etc.

Le numéro du 14 juin 1914 est un véritable numéro d'« avant-guerre » ; Schippel y attaque violemment l'Angleterre, qu'il accuse de vouloir « monopoliser le marché mondial » et de « persécuter l'Allemagne » (p. 835). Quessel dénonce « l'impérialisme français » et déclare qu'il faut être naïf pour croire que nous désirons vraiment la reprise de l'Alsace-Lorraine, « alors que le sort de ces deux provinces nous est en réalité tout à fait indifférent et n'est qu'un prétexte » ; de même, tout récemment, la Sozialdemokratie proclamait solennellement qu'« il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine ».

Le numéro du 16 juillet 1914 est encore plus agressif. Quessel y tonne contre « l'impérialisme dans la République française » (p. 927) ; il raille les politiciens « qui, avec d'aimables illusions, vont à des conférences de rapprochement dont le programme écarte soigneusement toutes les questions concrètes de la politique mondiale » ; il fait rage contre M. Poincaré, contre le ministère Ribot, contre la loi de trois ans, et se montre partisan ardent de la diminution de l'armée... *française* par l'abrogation de la loi de trois ans (p. 928). Dramatiquement, il dépeint l'Autriche comme la malheureuse victime de l'hostilité serbe, de l'antipathie roumaine, de l'infidélité italienne. Il prépare l'opinion allemande à l'ultimatum autrichien, en représentant l'existence de l'immense empire danubien comme mise en péril par la Serbie ; il dispose d'avance les esprits à approuver le mauvais coup de la diplomatie austro-hongroise, en faisant remonter au peuple serbe la responsabilité de l'attentat de Serajevo (p. 899) ; il plaide avec violence la cause de l'empire des Habsbourg et frémit d'horreur à l'idée que sur les débris de cet empire s'élèverait quelque jour une grande Serbie ; il n'admet pas que la question serbe puisse se poser autrement « que dans les cadres de l'empire ». Comme le comte Berchtold et le comte Tisza, avec la même rhétorique meurtrière, il montre Belgrade menaçant la monarchie, « dont la destruction par l'irrédentisme serbe serait une catastrophe terrible pour toute l'Europe ». Aux yeux de ce social-démocrate, le grand péril qui menace la paix de l'Europe, ce n'est pas le militarisme prussien, l'impérialisme allemand ; c'est... « l'irrédentisme serbe, qui, comme un fantôme sinistre, se lève à l'horizon des temps

et émet des prétentions sur les terres autrichiennes ». Le socialisme allemand prend fait et cause pour le loup menacé par l'agneau et considère comme un « fantôme sinistre » l'ange Liberté !

On remarquera *la coïncidence absolue de l'esprit et des termes mêmes de cet article avec ceux de l'ultimatum autrichien à la Serbie*, et la date où il a paru : 16 juillet 1914. Quand on constate ce merveilleux accord de la Sozialdemokratie avec la diplomatie du Ballplatz, lorsque l'on relit les articles parus *plusieurs semaines avant la guerre* pour exciter l'opinion contre tous les peuples qui pouvaient faire obstacle aux ambitions germaniques, on ne peut plus admettre un instant que la Sozialdemokratie ait été « trompée » et « entraînée », le 4 août, dans une entreprise détestable. Elle a mis en œuvre dans les masses ouvrières la *mobilisation morale* qui a précédé la mobilisation militaire. *Elle ne subit pas la guerre malgré elle, puisqu'elle l'a préparée*. Et le crime qu'elle a commis envers la France, l'humanité et le socialisme, elle l'a commis *avec préméditation*.

. . . . .  
Les sentiments antislaves, la haine et le mépris insolent pour la Russie sont pour beaucoup dans les origines du conflit actuel ; or nul parti en Allemagne ne s'est attaché comme la Sozialdemokratie à les attiser. Lorsque, au mépris de toute vérité historique, on prétend faire des seuls junkers les coupables, *alors qu'il ne sont que les instruments de tout un peuple au moins aussi coupable qu'eux mêmes*, on oublie que la noblesse prussienne, que le parti conservateur et que Bismark ont toujours jugé nécessaire le maintien de relations amicales avec leurs voisins de l'est. Au contraire, la Sozialdemokratie, dont le pacifisme n'est qu'hypocrisie et mensonge, *a de tout temps poussé à la guerre contre la Russie*.

En 1878, alors que le tsar allait libérer les chrétiens d'Orient et empêcher le peuple bulgare d'être entièrement massacré par les bachibouzouks, Wilhelm Liebknecht, père du Karl Liebknecht qui, le 4 août dernier, votait les crédits pour la violation de la neutralité belge, Wilhelm Liebknecht lançait contre la Russie un pamphlet rempli d'une haine stupide : *La question orientale, ou l'Europe doit-elle devenir cosaque ?* Plus récemment, en 1904, la flotte russe ayant, par un accident banal et sans nulle intention, endommagé un navire allemand, le *Sonntag*, aussitôt le *Vorwärts* réclamait qu'une flotte allemande mît le blocus devant Cronstadt ! Et, ce qui est plus beau encore, l'Angleterre et la Russie, également pacifiques, ayant décidé de soumettre à une conférence d'arbitrage l'incident de Hull, les socialistes allemands, soi-disant pacifistes et partisans de l'arbitrage international, accusèrent les Anglais de lâcheté et, *dans un différend qui ne regardait nullement l'Alle-*



magne, mirent le gouvernement allemand « en demeure de faire une protestation à cheval et cuirassée » à Petrograd.

Quand, il y a six mois, la guerre a été déclarée par l'Allemagne à la Russie, les social-démocrates ont dû bien se réjouir : ils tenaient enfin « leur petite guerre » !

Ils n'ont cessé depuis de prodiguer les calomnies et les injures à la Russie : « barbarie moscovite », « lutte contre le tsarisme », tels sont les mots d'ordre à l'aide desquels les incendiaires de Louvain et les massacreurs de Nomény espèrent se poser en défenseurs de la civilisation. Sans instituer entre Nicolas II et Guillaume II, entre le peuple russe et le peuple allemand, une comparaison méthodique dont le résultat ne serait nullement favorable à la « kultur », il suffira de remarquer deux points essentiels.

1° *La Sozialdemokratie ne peut sincèrement prétendre qu'elle lutte contre le « tsarisme »*, alors que des vétérans et des martyrs de révolution sociale, comme Kropotkine et Plekanow, se sont rangés derrière le tsar dans la lutte pour le droit et la liberté contre le pangermanisme.

2° *La Sozialdemokratie ne peut sincèrement prétendre qu'elle fait une guerre défensive contre la Russie*, car la *Neue Zeit* du 31 juillet et le *Vorwärts* du 3 août admettent fort bien qu'après l'ultimatum autrichien à la Serbie, la guerre est inévitable. D'autre part, les députés social-démocrates ont voté les crédits de guerre le 4 août, *après la suspension de séance* ; or l'entrée des Allemands dans le Luxembourg est du 1<sup>er</sup> août, l'ultimatum à la Belgique du 2, la déclaration de guerre à la France et la Belgique du 3, et M. de Bethmann-Hollweg annonça le début des hostilités *contre la Belgique* plus d'une heure *avant la suspension de séance*.

Les invectives contre la Russie ne sont donc que d'hypocrites prétextes pour farder de rouge, pour maquiller en guerre révolutionnaire une guerre pangermaniste. Marx déjà écrivait à Engels, le 18 mai 1859 (*Correspondance*, t. III, p. 325) : « Comme tu le dis si bien, il faut, *dans l'intérêt de l'Allemagne*, exiger des gouvernants qu'ils soient patriotes. On donnera à la chose la pointe révolutionnaire, très simplement, en accentuant l'opposition contre la Russie. » Cette recette d'un triste machiavélisme, donnée il y a cinquante-cinq ans par Karl Marx, sert aujourd'hui à ses fidèles disciples.

Les attaques contre la Russie servent à donner à la propagande pangermaniste la *pointe révolutionnaire*.

En terminant, M. Laskine formulait l'espoir que les chefs du Socialisme français ne se feraient pas les complices de la Sozial Démokratie allemande en propageant les accusations portées « contre la Russie amie, alliée et sœur qui, en 1875, « a empêché l'Allemagne de nous écraser, et qui, en



« août 1914, a, dans l'héroïque chevauchée de Prusse Orientale, versé sans compter, pour la cause commune, son sang le plus précieux. »

M. Laskine a pu voir, par la décision du Congrès Socialiste de Londres, quel cas nos socialistes — comme les socialistes belges et anglais, d'ailleurs — font de ses conseils. La chaîne que l'Allemagne a rivée au cou des révolutionnaires de tous les pays est solide. Elle résistera certainement aux événements actuels. Il ne reste donc aux patriotes d'Angleterre, de Belgique et de France, quelles que soient leurs opinions au point de vue social, qu'à donner au parti socialiste international son véritable nom de « parti allemand » et à le traiter comme tel.

SAINT-CHRISTO.





## NOS MORTS

---

**I**l est impossible, pour le moment, de connaître d'une manière exacte l'étendue du tribut de sang payé par notre Ligue à la défense de la patrie.

Le fait qu'aucune statistique officielle des pertes françaises n'a été publiée jusqu'ici ne nous a permis de réunir que des renseignements épars, forcément très incomplets; et, d'autre part, il faut compter avec les victimes faites par l'invasion dans la population civile des départements envahis, victimes dont on ne connaîtra guère les noms qu'après la libération du territoire. C'est donc d'une manière très provisoire que nous arrêterons aujourd'hui à **42** le chiffre de nos Ligueurs tombés devant l'ennemi, les blessés et disparus étant au nombre de plus de **150**.

La place limitée dont nous disposons dans ce premier numéro ne nous permet pas de consacrer un article à chacun de nos morts, encore moins à chacun de nos blessés. Nous nous contenterons donc de signaler quelques-unes des pertes, parmi les plus cruelles, subies par notre Ligue. Cette glorieuse rubrique sera, d'ailleurs, autant que possible, continuée dans les numéros suivants.

### THIERRY DE LAMBEL

La guerre était à peine commencée que notre Secrétariat Central voyait tomber un de ses membres les plus sympathiques et les plus dévoués, le vicomte Thierry de Lambel. Ce fut un deuil général parmi tous ceux qui avaient connu ce jeune homme, d'une remarquable intelligence et devant qui s'ouvrait un si bel avenir. Chacun

eut l'impression, trop justifiée, hélas ! que notre Ligue faisait en lui une perte irréparable.

Devenu ligueur à dix-neuf ans, à l'époque où il venait achever à Paris ses études de Droit, Thierry de Lambel conquit tout de suite, au Siège Central, de chaudes sympathies. La précoce maturité de son esprit permit de lui confier des fonctions dont le poids semblait peu en accord avec son âge : il fut secrétaire pour le Portugal, du *Bureau Antimaçonique International*, à l'heure même où ce dernier jouait un rôle actif dans les tentatives de contre-Révolution portugaise.

En même temps qu'il s'acquittait avec un zèle admirable de ces délicates fonctions, Thierry de Lambel étudiait dans Barruel, Deschamps, Eckert et les autres classiques la doctrine antimaçonique. Bientôt, il la posséda avec une rare perfection, et, sa science de la parole et de la plume aidant, il apparaissait comme un de futurs théoriciens de l'Antimaçonnerie. Cette activité ne lui faisait point, d'ailleurs, négliger d'autres études : en 1913, il passait, en effet, simultanément, à vingt ans, son doctorat en Droit et sa licence d'Histoire.

Le service militaire l'appelait. Affecté, en raison de ses connaissances juridiques, à la justice militaire du 6<sup>e</sup> corps d'armée, à Châlons-sur-Marne, Thierry de Lambel se trouva mal à l'aise dans ce poste d'« embusqué ». Il demanda et obtint d'être versé dans les armes combattantes. La guerre le trouva brigadier au 20<sup>e</sup> régiment d'artillerie, à Poitiers. Il venait de passer le concours d'élève officier de réserve et d'être reçu avec le numéro 3 sur 150 candidats.

Il se battit en Lorraine, puis en Belgique. C'est au cours de la dure retraite qui suivit la défaite de Charleroi que Lambel fut blessé, à Faux-la-Montagne, près de Rethel, à l'instant où il remplissait avec une crâne insouciance les fonctions dangereuses d'observateur. Sa blessure, sans gravité en elle-même, ne lui permettait pas de marcher : recueilli non sans peine sur le champ de bataille, il dût être évacué sur l'arrière et mit cinq jours pour gagner une ambulance, au Mans. Une funeste négligence voulut qu'on lui fit faire une partie de ce voyage dans un wagon où il contracta le germe du tétanos...

Le pauvre ami que nous pleurons mourut le 11 septembre, après une douloureuse agonie, dans des sentiments de foi et de résignation admirables. Il n'avait pas eu la joie d'embrasser sa mère, qui, prévenue tardivement, arriva trop tard à son chevet ; mais ses dernières heures avaient été ensoleillées par la nouvelle de la victoire

de la Marne, qui sauvait la patrie pour laquelle, joyeusement, il avait donné sa vie. Répétons avec le poète : « Portons de jeunes fleurs sur ce jeune tombeau... »

Nous présentons à sa mère, Mme la comtesse de Lambel, à son frère, le comte René de Lambel, si cruellement éprouvés, l'assurance de notre sympathie émue.

### LE COLONEL MONNIER

Le lieutenant-colonel Monnier a été des premières victimes de la guerre. Les batteries qu'il commandait furent, dès le début, durement engagées contre l'armée du Kronprinz, et, par deux fois en trois jours, notre vaillant ami eut son cheval tué sous lui. Il donnait ses ordres avec le sang-froid et la bonne humeur qui lui étaient habituels quand, au combat de Vaubécourt, un éclat d'obus le frappa en pleine poitrine. Grièvement atteint, on le transporta chez son frère, Mgr Monnier, évêque de Troyes, dans les bras duquel il mourut deux jours plus tard.

Notre organisation fait en lui une perte douloureuse. Membre de notre Groupe Central d'Etudes et secrétaire de notre section de Tours, le colonel Monnier avait témoigné, en toutes circonstances, à la *Ligue Française Antimaçonnique*, une inébranlable fidélité. Sa haute courtoisie, son esprit fin et délicat, son érudition étendue en faisaient un de nos collaborateurs les plus agréables et les plus précieux. Une de ses dernières lettres avait trait à la *Revue Antimaçonnique*, qu'il considérait comme un élément de propagande patriotique essentiel à l'heure présente. Il nous disait ses angoisses de voir notre patrie, à l'heure où elle jouait ses destinées, rester soumise à cette emprise maçonnique qui n'a rien négligé pour nous livrer désarmés à l'Allemagne.

A cette patrie trahie par la Maçonnerie, le colonel Monnier a noblement donné son sang, digne couronnement d'une vie consacrée toute entière à la servir. Sa mémoire restera chère à nos Ligueurs.

### LE COLONEL BARRAL

Le lieutenant-colonel René Barral, commandant le 86<sup>e</sup> de ligne, au Puy, était peu connu de nos ligueurs. Sa garnison éloignée, et le fait qu'il appartenait à l'armée active et avait eu longtemps pour chef, à Mézières, le F.<sup>r</sup> Sarraïl en personne, ne lui avaient jamais permis de figurer dans nos réunions ordinaires. Peu d'hommes,

cependant, ont apporté à notre Ligue un concours plus actif et plus éclairé que celui de ce soldat aussi lettré que brave.

Lettré, le colonel Barral l'était autant qu'on peut l'être et les problèmes d'histoire le passionnaient. C'est en les scrutant qu'il acquit la conviction que la science antimaçonnique était autre chose qu'une doctrine négative, comme certains le croient ou affectent de le croire, qu'elle comportait, au contraire, la solution de tous les problèmes qui se posent dans la conscience d'un patriote et d'un chrétien. De ce jour, il fût des nôtres.

L'heure n'est pas encore venue de dire tous les services que le colonel Barral a rendu à notre cause. Mais le coup mortel qui le frappa à l'instant où, face à l'ennemi, il enlevait son régiment, nous permet de publier son nom dans cette revue, à laquelle il collabora parfois. Nos ligueurs apprendront ainsi tout ensemble qu'ils avaient en lui un ami très précieux et qu'ils l'ont perdu.

### LE COMMANDANT HÉRY

Qui ne se rappelle des officiers qui préférèrent briser leur épée, aux heures troubles du Combisme, plutôt que d'obéir aux ordres d'un Mœrdès et de faire enfoncer les portes des églises du Christ?... Ils furent un certain nombre — moins, peut-être, qu'il n'eût été désirable — à libérer ainsi leur conscience; mais nul ne mît dans son refus plus d'éclat, plus de fougue que le commandant Héry.

Frappé de toutes les rigueurs du pouvoir, chassé de l'armée, déchu de son grade, il apporta à la *Ligue Française Antimaçonnique* le concours de son dévouement et devint le délégué général de nos sections de Bretagne. C'était encore servir la France...

La guerre devait le rendre à cette armée qu'il avait aimée passionnément. Il reprit du service et trouva une mort glorieuse au lendemain de la victoire de la Marne. Ayant à entraîner son bataillon, sous un feu d'enfer, à la conquête d'un passage difficile, il s'élança le premier en criant : « Il n'y a pas de Prussiens qui tiennent, il faut passer ! En avant ! » Sa mort paya le succès de nos armes.

Digne fin du brave soldat dont nos amis ont entrevu maintes fois, à la tribune de nos réunions, la silhouette martiale.

### PIERRE DE VALLOIS

Les adhérents de la *Jeunesse Antimaçonnique de Paris* n'ont



point perdu le souvenir de leur dévoué secrétaire de 1911 et 1912, Pierre de Vallois, dont le père est un des membres les plus éminents de notre section de Poitiers.

Une homonymie nous avait d'abord fait croire que notre ami, disparu depuis le commencement de septembre, était prisonnier en Allemagne. Cet espoir nous a malheureusement été enlevé : son corps, reconnaissable seulement à sa médaille individuelle, a été, en effet, retrouvé au bout de trois mois.

Nous adressons à son père et à toute sa famille si durement frappée nos respectueuses condoléances.

### JEAN-BAPTISTE BRENIER

Cousin de notre secrétaire général, Jean-Baptiste Brenier, dont quelques-uns de nos ligueurs se rappellent, avait fait partie des volontaires demandés pour le Maroc et s'était distingué lors de l'assaut donné à Fez par les tribus insurgées. La guerre le trouva sergent-major aux tirailleurs sénégalais.

Versé dans un régiment colonial, il prit part à l'attaque de la Lorraine annexée par l'armée du général de Castelnau, et sa conduite au feu lui valut d'être immédiatement proposé pour le grade de sous-lieutenant.

Il n'avait pas encore eu le temps d'en revêtir les insignes quand le 22 août, au combat de Montigny, il eut la tête fracassée par un éclat d'obus. Tous ceux qui l'ont connu regretteront ce jeune homme souriant, dont l'intelligence ouverte et affable commandait la sympathie.

Trois autres cousins de notre Secrétaire Général ont été également frappés depuis le commencement de la guerre.

### AUGUSTE GEISKOPF

Auguste Geiskopf fut l'organisateur des ventes de propagande de la *Revue Antimaçonnique* et il s'acquitta longtemps de cette tâche avec un rare dévouement.

Le 22 octobre, dans un engagement près d'Amiens, au cours duquel il se prodigua, il recevait de graves blessures.

Il a succombé à ces blessures, six semaines plus tard, dans l'ambulance où il était soigné.

Nous offrons à sa mère, Mme Geiskopf, l'hommage de nos condoléances.

## LE GÉNÉRAL CHANOINE

Bien qu'il ne soit pas au nombre des victimes de la guerre, force nous est de signaler dans cette liste funèbre notre éminent ami le général Chanoine, grand officier de la Légion d'Honneur, décédé après une courte maladie dans sa propriété de Baudemont, par Anglure (Marne).

Né à Dijon, en 1835, le général Chanoine avait fait, comme officier du corps d'Etat-Major, la campagne de Chine en 1860. Capitaine en 1866, il fut le chef de la mission militaire française chargée d'organiser l'armée régulière japonaise, qui n'existait pas encore. Il assista à la grande révolution qui, en 1867, rendit le pouvoir à la dynastie mikadoniale, en la personne du mikado Mouiso-Hito, fondateur de la puissance japonaise.

Rentré en France, il fit la guerre de 1870 comme aide de camp du général Frossard et devint lieutenant-colonel.

Colonel en 1880, il fut attaché militaire à l'ambassade de France à Saint-Petersbourg et y acquit une parfaite connaissance de la langue russe qui lui permit plus tard d'envoyer, à maintes reprises, au *Bureau Antimaçonnique International*, des traductions de journaux et de livres russes.

Général de brigade en 1885, divisionnaire en 1893, le général Chanoine fut appelé en novembre 1898 au Ministère de la Guerre, au moment où l'agitation dreyfusiste battait son plein. Pris à partie, il donna sa démission à la tribune de la Chambre, dans des conditions retentissantes, en affirmant solennellement la culpabilité de Dreyfus. Seul, un scrupule de légalité l'empêcha, ce jour-là, de clôturer à la fois l'affaire Dreyfus et la vie du Régime en faisant occuper le Palais Bourbon par l'armée de Paris, qui n'attendait qu'un ordre pour agir.

Dans la retraite où il vécut depuis lors, le général Chanoine se passionna pour l'étude de la question juive et de la question anti-maçonnique. Son étroite collaboration nous fut constamment la acquise et nous lui devons en grande partie l'organisation de nos services de correspondance en Russie. A chacun de ses voyages à Paris, qui s'étaient fait plus rares depuis deux ans, sa physionomie vaillante et gaie de zouave à barbe blanche apparaissait dans nos bureaux.

Ce magnifique soldat, qui comptait six campagnes et deux citations à l'ordre du jour, est mort avec le regret d'être, de par son grand âge, simple spectateur de la lutte qu'il avait prévue et annoncée.

L. F. A. M.



# Un Projet Maçonnique

DE

## RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND

LE thème fut l'un de ceux que proposèrent, l'année dernière, aux discussions des Loges françaises, le Grand Orient et la Grande Loge de France. A l'heure même où les citoyens français suivaient, angoissés, la marche des événements qui aboutirent, le 3 août 1914, à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, les Loges de Paris retentissaient encore de déclarations proclamant la nécessité d'un *rapprochement loyal entre la France et l'Allemagne*. Au moment où le gouvernement français s'app préparait à appeler les Français sous les armes, le Grand Orient et la Grande Loge de France invitaient les FF.° à prendre part à la *manifestation maçonnique internationale de Francfort-sur-le-Mein* et les pressaient d'envoyer leur adhésion avant le 1<sup>er</sup> août dernier (1).

C'est à l'année 1900 qu'il nous faut remonter, si nous voulons esquisser un historique des efforts des maçons français pour préconiser une *alliance entre la France et l'Allemagne*.

Pour la durée de l'Exposition Universelle, les Francs-Maçons français avaient organisé, en faveur des Maçons étrangers de passage à Paris, une réunion hebdomadaire qui se tenait rue de Rivoli, à « la Palette d'or ». C'est là que, certain jour, fut conduit le F.° Ernst Mayer, vénérable de la R.° L.° *Carl zum Brunnen des Heils* à l'Or.° de Heilbronn

(1) *Bulletin Hebdomadaire*, n° 248, du 25 juillet 1914, p. 2.

(Wurtemberg). Ce personnage était invité quelques jours plus tard, le 28 septembre 1900, à assister à une tenue organisée à la salle Charras par la R. . L. . « Cosmos » et que devait présider le F. . Nicol. Le F. . Ernst Mayer s'y rencontra avec un autre compatriote, le F. . Slenka, de Munich (Bavière); ils furent, tous deux, fort surpris de l'accueil empressé qui leur fut fait, et auquel ils étaient loin de s'attendre. Au cours des agapes, qui suivirent la tenue et auxquelles ils furent invités, ils eurent le plaisir de pouvoir causer dans leur langue nationale avec le F. . Oswald Wirth : l'un des sujets de leur entretien fut la question du *rapprochement entre la France et l'Allemagne* et le bénéfice que tirerait la civilisation d'une réconciliation entre les deux nations (2).

Toutefois ce premier contact n'eût aucune suite immédiate.

En 1903, un autre F. . M. . allemand, le F. . Dr Hohmann, de Hambourg, venait faire un séjour de quelques semaines à Paris et il en profitait pour entrer en relation avec les FF. . français.

Il se présentait de la part du F. . Ernst Mayer, de Heilbronn. On l'accueillit fraternellement : il était admis, le 6 avril 1903, à la séance de la Grande Loge de France et placé à l'Orient; on le chargeait de se faire l'interprète, auprès des Maçons de son pays, des sentiments de fraternité que professaient à leur égard les Maçons français (3).

Les relations qui s'établirent, à la suite de cette visite, entre la Grande Loge de Hambourg et la Grande Loge de France, amenèrent celle-ci à adresser à la première, le 17 février 1904, la lettre suivante :

Le Conseil Fédéral de la Grande Loge de France à la Grande Loge de Hambourg.

T. . R. . G. . M. . et TT. . RR. . FF. .

Les maçons allemands qui, au cours de ces dernières années, ont eu l'occasion de visiter des Ateliers de la Grande Loge de France y ont toujours trouvé un accueil empreint de la plus sereine fraternité initiatique. Les maçons français qui ont pu frapper à la porte des Loges allemandes n'ont pas été moins bien accueillis.

Les Loges et les Maçons individuellement n'ont donc pas attendu que l'exemple leur vienne de haut pour se montrer animés de cet

(2) *Acacia*, de juin 1906 : « Entre Français et Allemands », par le F. . Nix, p. 419 et 420.

(3) *Op. cit.*, p. 422.

esprit d'union qui a, de tout temps, fait la gloire de notre antique institution.

Dans ces conditions, le Conseil Fédéral de la Grande Loge de France estime qu'il ne saurait tarder davantage à prendre une initiative destinée à rétablir officiellement des rapports fraternels entre Maçons français et allemands.

Il a donc décidé de proposer à votre T.: R.: Grande Loge de faire échange de garants d'amitié, se déclarant tout disposé à entrer de même en relation avec les autres Grandes Loges régulières de l'Allemagne.

Comptant que la présente communication deviendra le point de départ d'une correspondance suivie, nous vous prions, T.: R.: Grand-Maitre et TT.: RR.: FF.:, de croire à nos sentiments fraternels et dévoués.

*Le Grand-Maitre : Gustave Mesureur.*

*Le Grand Secrétaire Général : Fiolet (4).*

Avant de donner une réponse, la Grande Loge de Hambourg demanda si le Grand Orient de France ne serait pas disposé, lui aussi, à entrer dans la voie d'un rapprochement avec la Maçonnerie allemande. Le F.: Oswald Wirth, chargé de cette négociation, essuya un refus de la part du Grand Orient et transmit cette réponse à la Grande Loge de Hambourg le 12 mars 1904 (5),

La situation était fort différente entre la Grande Loge de France et le Grand Orient et commandait leur attitude respective.

La Grande Loge de France était de création, ou plutôt de réorganisation récente, et n'avait aucun passé gênant.

Le Grand Orient de France, au contraire, avait un passé très lourd en pareille occurrence et il ne pouvait entrer dans une semblable voie sans ménager soigneusement la transition.

Au lendemain de la guerre, en 1871, l'autorité allemande avait fait sommation aux huit Loges existant alors en Alsace-Lorraine de rompre toute relation avec le Grand Orient de France. Elles s'y étaient refusées et avaient préféré se mettre en sommeil. Le Grand Orient, lui, avait rompu toute relation avec la Maçonnerie allemande qui agissait si peu fraternellement vis-à-vis des FF.: dans les pays nouvellement annexés par l'Allemagne.

(4) *Op. cit.*, p. 423.

(5) *Acacia* de juillet-août 1906 : « Entre Français et Allemands », par le F.: Nix, p. 23.



Toutefois l'on pouvait noter à l'actif du Grand Orient de France les *déclarations amicales* faites par ses deux représentants, *en faveur de l'Allemagne*, lors du congrès maçonnique de Genève en 1902 (6). Le F.°. Hugo Ficke, G.°. M.°. de la G.°. L.°. « au Soleil », de Bayreuth, s'était fait l'écho de cette manifestation à la réunion des GG.°. MM.°. allemands tenue le 31 mai 1903.

Le 29 février 1904, la Grande Loge de Hambourg écrivait donc au F.°. Gerhardt, Grand-Maître de la Grande Loge « aux Trois Globes », qui avait, cette année là, la charge des affaires communes aux huit Grandes Loges allemandes, et le mettait au courant de la démarche que venait de faire la Grande Loge de France (7).

Les 11 et 12 juin 1905 les Grands Maîtres allemands, réunis à Hambourg, votaient la résolution suivante :

La réunion des Grands-Maîtres se déclare disposée à entrer en relations maçonniques avec la Grande Loge de France, mais ajourne la décision à prendre, relativement à la proposition dont elle est saisie, jusqu'au moment où des renseignements auront été obtenus sur certains points qui restent à élucider. (8)

L'enquête prescrite eût lieu un mois plus tard, le 22 juillet 1905. Une tenue exceptionnelle fut organisée à cette intention, à Strasbourg, pour les Loges « *An Erwins Dom* » et « *Zum treuen Herzen* », tenue présidée par le F.°. Carl Wiebe, Grand-Maître d'honneur de la Grande Loge de Hambourg. Le F.°. Oswald Wirth, y était venu au nom de la Grande Loge de France et on y avait invité les FF.°. Kraft et Ernst Mayer, de Heilbronn. Le F.°. Wirth, y parla au mieux des intérêts qui lui avaient été confiés et à la fin de la tenue, le T.°. R.°. F.°. Wiebe lui remettait, ainsi qu'aux assistants, une médaille symbolique qu'il venait de faire frapper.

On y voit, disait-il : « deux drapeaux croisés, l'un français  
« et l'autre allemand, entre lesquels brille l'étoile de l'Intel-  
« ligence et de la Compréhension, alors qu'ils sont unis par  
« deux mains qui se serrent au-dessus du compas et de  
« l'équerre entrelacés. Au revers on lit : *Audenken an die*  
« *Fest-Loge zu Strasburg am 22 juli 1905* (commémoration

(6) *Op. cit.*, p. 26.

(7) *Op. cit.*, p. 27.

(8) *Op. cit.*, p. 28.

« du jour de fête des Loges de Strasbourg le 22 juillet 1905 (9). »

Le 3 juin 1906, à la réunion des représentants des Grandes Loges allemandes, dans le local de la Grande Mère Loge de l'Alliance Ecclésiastique, de Francfort-sur-le-Mein, on votait, à l'unanimité, la reconnaissance de la Grande Loge de France. Et l'auteur de l'article d'ajouter : « On racontait, que S. M., « *Guillaume II, vivement intéressé dans la question, aurait* « *su faire entendre raison, le moment venu, aux chefs par* « *trop intransigeants de la Maçonnerie prussienne. Tels* « *seraient, nous dit-il, les dessous du vote de Francfort.* » (10)

Nous comprenons sans peine que le kaiser, préoccupé d'endormir la vigilance française à l'heure même où il hâtait ses préparatifs d'agression, ait saisi l'occasion d'agir sur l'opinion de la France et de la tromper par l'intermédiaire de la Franc-Maçonnerie des deux pays.

A partir de ce jour les occasions vont se renouveler fréquemment pour les F.F. MM. français de fraterniser avec les Loges Allemandes et bientôt le Grand Orient, lui-même faisait un pas en avant dans cette voie.

Au cours du Convent de 1908, le délégué de la Loge *Alsace-Lorraine* reprochait au Conseil de l'Ordre d'avoir retranché de l'annuaire du Grand Orient la page rappelant qu'en 1871 les Loges des provinces perdues préférèrent se dissoudre plutôt que de se rattacher à l'une des Grandes Loges allemandes. Le F. Lafferre, président du Conseil de l'Ordre, répondait, tout en rendant hommage aux sentiments respectables des patriotes protestataires : « La Maçonnerie doit « s'interdire de nourrir des rancunes, même légitimes. Le « souvenir du passé lui est assurément sacré, mais sa tâche « *primordiale consiste à préparer l'avenir, en parant aux con-* « *flagrations entre peuples et en amenant ceux-ci à solutionner* « *pacifiquement leurs litiges.* Dans ces conditions, la suppression incriminée parut opportune au Vénérable d'une des « Loges de notre frontière de l'Est, et c'est à la requête de « ce Maçon éminent que le Conseil de l'Ordre s'y est décidé. »

(9) *Op. cit.*, p. 28 à 32.

(10) *Acacia* d'octobre 1906 : « Entre Français et Allemands », par le F. Nix, p. 188 à 190.

Et, par 294 voix contre 49, la suppression dont il s'agit était ratifiée par le Convent (11).

Ce fut le premier pas officiel, fait par le Grand Orient de France, vers la réconciliation avec la Maçonnerie Allemande. L'on ne sera pas, sans remarquer, par le langage tenu par le T.°. Ill.°. F.°. Lafferre, que, dans l'esprit de nos Maçons français, ce fait dépassait de beaucoup l'atmosphère des Loges, et qu'il devait avoir une répercussion dans la politique européenne elle-même. Il ne s'agissait pas moins, en effet, que d'aboutir à une entente, sinon à une alliance, entre la France et l'Allemagne. On en posait les prémices et Guillaume II pouvait à bon droit s'en réjouir.

Le 7 février 1909 se tenait à Strasbourg la réunion des Loges de la région du Rhin supérieur. Au cours de cette réunion il fut question de la réconciliation avec le Grand Orient de France; un seul opposant se rencontra dans l'Assemblée, ce fut le F.°. Von Fischer Treuenfeld, général prussien, combattant de 1870 et Vénérable de la R.°. L.°. *Friedrich zur Treue*, de Fribourg-en-Brisgau, Loge relevant de la Grande Loge *Aux Trois Globes*, de Berlin. L'opinion de ce vénérable F.°. fut universellement combattue (12).

Au cours de l'année 1910 le F.°. Baugel, Grand-Maître de la Grande Loge Ecclésiastique de Francfort (elle venait de renouer la première des relations fraternelles avec le Grand-Orient de France) visitait le Grand Orient et y était reçu chaleureusement (13).

En 1911, la réconciliation était un fait accompli et le Grand Orient de France ouvrait toutes grandes les portes de la rue Cadet aux Maçons étrangers, la plupart allemands, qui venaient tenir dans son Temple les assises de la *IV<sup>e</sup> Manifestation maçonnique internationale pour la Paix*.

Ainsi se terminait la première étape qui avait pour but la réconciliation des Maçons français et allemands et où nous avons vu les FF.°. français faire les premières avances et donner les premiers gages.

(11) *Acacia* d'avril 1909 : « les Francs-Maçons allemands et le Grand Orient de France », par le F.°. Oswald Wirth, p. 299.

(12) *Acacia* de mars 1909 : « Chronique Maçonnique », p. 231.

(13) *Acacia* de septembre-octobre 1910 : « Francs-Maçons de France et d'Allemagne », p. 12.

\*  
\* \*

La deuxième étape, celle qui dans leur esprit devait aboutir à la réconciliation de la France et de l'Allemagne, allait s'ouvrir. C'était une campagne à lancer dans les Loges et dans le pays. Elle commençait, le 12 Avril 1913, par la conférence faite à la Loge *la Fidélité* par le F. : Alfred Pevet, publiciste, orateur de la Loge « la Fidélité » et membre du Tribunal de Cassation de la Grande Loge de France. Il donnait ce jour-là *Les raisons historiques et actuelles d'un rapprochement Franco-Allemand*.

Vu son importance nous allons donner ici une analyse de cette conférence. Les autres orateurs que nous verrons courir les Loges de la région parisienne ne feront guère, en effet, que reproduire et développer le thème du F. : Alfred Pevet.

Ainsi que l'indique le titre même de sa conférence notre *Orateur* présente deux espèces de preuves qui militent en faveur d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne : les unes sont tirées de *l'histoire*, les autres de la *situation actuelle*.

Avant d'aborder le développement de sa thèse, le F. : Orateur commence par poser un principe et faire une constatation.

Le principe est celui-ci :

*L'unité nationale, dans les limites ethnographiques créées par la nature ou l'histoire, est la forme dans laquelle le droit prend le plus aisément corps et figure. Un attentat extérieur à cette unité apparaît ainsi un attentat au droit. Une annexion qui a pour effet d'arracher à son milieu d'origine et de formation une collectivité d'hommes est un attentat au droit, à la fois à l'égard du peuple que l'on démembre et à l'égard du peuple arraché, sans son assentiment, à son groupe primitif. (14)*

La constatation, à son tour est celle-ci :

*Est-ce là le sens de l'acte de l'Allemagne en 1871 ? Est-ce là le sens du traité de Francfort ? Oui, sans doute, si l'on considère le fait isolément, le fait brutal de l'annexion ; MAIS, si on l'envisage dans ses rapports avec l'histoire, avec certains événements antécédents,*

(14) « Raisons historiques et actuelles d'un rapprochement Franco-Allemand ». Conférence faite le 23 avril 1913 à la Loge *La Fidélité*, de Paris, par Alfred Pevet. Paris, *L'Emancipatrice*, 3, rue de Pondichery, 1913, p. 7.

*on est conduit à considérer que ce traité, œuvre de la guerre, fruit de la brutalité et de la violence, se substitue simplement à des traités antérieurs, œuvres également de la guerre, fruits de la brutalité et de la violence. C'EST LA LIQUIDATION DE DUELS SÉCULAIRES, DONT LE DÉNOUEMENT EST LE TRIOMPHE DE L'UNITÉ ALLEMANDE et comme une revanche, sur la France moderne, des attentats de la France des rois et des Napoléons contre cette unité (15).*

L'on voit ici clairement la thèse que développera l'auteur ; à l'abri d'un principe, équivoque et discutable, il va s'efforcer de nous démontrer que les Alsaciens-Lorrains sont indiscutablement de race germanique et que le traité de Francfort est juste, puisqu'il n'a fait que de les réunir à leurs frères de race, que ce serait, en outre, une injustice évidente que de vouloir restituer à la France ce que la guerre de 1870 lui a, avec juste raison, enlevé.

Voyons maintenant les raisons apportées à l'appui de cette thèse, et tout d'abord, les RAISONS HISTORIQUES :

1° *Français et Allemands ont des racines communes.* C'est sur des tribus d'origine indo-germaniques, Celtes, Belges, Cimbres, Aquitaines, établies sur les terres dites de Gaule, que Rome, au premier siècle de l'ère chrétienne, étend son système impérial d'institutions et de lois. Mais bientôt, dans les cadres administratifs qu'a dressés Rome en Gaule, un deuxième apport germanique de Visigoths, de Burgondes et de Francs vient se déposer. En l'an 800, le roi germanique des Francs, Charlemagne, qui a réuni sous son sceptre Gaulois, Francs de Gaule et vieux Germains (Franci latini et Franci teutones) est sacré par Léon III, dans la basilique Saint-Pierre, empereur de cet Occident qu'il a conquis. Le vieil empire romain est reconstitué, mais il passe, au profit des Francs, du Sud-Est à l'Ouest (16).

Comment après une telle preuve, et avec l'aide puissante du principe qu'il a posé, le R. F. A. Pevet n'a-t-il pas été jusqu'à demander, non seulement que l'Alsace-Lorraine restât allemande, mais encore que la France elle-même soit mise sous le sceptre de l'empereur des Germains ? C'eût été logique.

2° *Le traité de Verdun a établi les bases territoriales de la nouvelle Europe occidentale.* La France a pour limites à l'est le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Entre ces fleuves, le Jura et le Rhin, s'étire une bande de terre, royaume de *Lotharingie* ou de *Lorraine*.

(15) *Op. cit.*, p. 7.

(16) *Op. cit.*, p. 8.



Au-delà des Alpes helvétiques et du Rhin, *l'Allemagne* ou, plus exactement, les Allemagnes (17).

Nous voyons, là, naître la Lorraine dont la destinée est d'être, tour à tour, absorbée par la France et l'Allemagne.

3° *Une première fois, à la mort du roi de Lorraine, ce royaume est partagé entre la France et l'Allemagne* . . . . .

Quarante-trois années après le traité de Verdun, l'héritage de Charlemagne, divisé, se morcelle. Les grands réunis en diète, à Tribur, le décomposent en sept royaumes.

... *Le grand fait historique du traité de Verdun et de la diète de Tribur, c'est la séparation en nations distinctes de l'Allemagne et de la France.* (18).

Laissons de côté ce que le F.<sup>r</sup>. Pevet nous dit de l'histoire de l'Allemagne et voyons ce que deviennent, au milieu de tous les bouleversements qu'il décrit, la *Lorraine* et l'*Alsace*.

En 895, soit 52 ans après le traité de Verdun, le dernier roi de *Lorraine*, Zwentibold, est chassé par ses sujets. Les Lorrains se donnent alors au roi de Germanie; 26 ans après, ils se reprennent et se confient au roi de France. Le roi de France n'en sera pas plus riche. A la chute de Zwentibold, la Lorraine est devenue un duché. Le nouveau duc auquel le roi de France a soumis les Lorrains s'empresse de se rendre indépendant du roi. Mais les successeurs du duc sont germanisés par Henri l'Oiseleur, le véritable fondateur de l'Allemagne. Enfin en 954, la Lorraine échet à l'archevêque de Cologne qui, en 959, la partage en Basse et Haute Lorraine. La Basse-Lorraine, au nord, moins les évêchés de Trèves, Metz, Toul et Verdun, qui y sont enclavés mais qui dépendent directement de l'empire germanique, sera (exception faite des trois derniers évêchés, qui deviendront français sous Henri II) et restera Lorraine allemande, donnera naissance à la maison de Brabant. La Haute Lorraine, au sud, deviendra le duché proprement dit de Lorraine. Pendant 15 ans, de 1033 à 1048, les deux Lorraines, toujours germaniques, sont réunies sous le même duc. Puis, fait nouveau capital, en 1048, Gérard d'Alsace, duc de haute Lorraine et souche de la maison autrichienne des Habsbourg, rend son duché héréditaire; ses descendants le posséderont jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle (1737), sauf à certains intervalles où ils en seront dépossédés par les rois de France. Ainsi la France punit le duc de Lorraine, en 1634, d'avoir donné asile au frère de Louis XIII, en occupant le duché militairement. En 1658, Richelieu offre de rendre le duché s'il consent à démanteler ses places fortes. Sur refus du duc, le cardinal garde le duché, qui ne sera restitué qu'à la fin du règne de Louis XIV. Enfin

(17) *Op. cit.*, p. 9.

(18) *Op. cit.*, p. 9 et 11.

en 1738, la Lorraine est cédée par entente avec l'Autrice à Stanislas de Pologne, beau-père de Louis XV, à qui elle revient après la mort de Stanislas.

La Lorraine est franque, franque comme ses voisins de l'ouest, Francs latins, comme ses voisins de l'est, Francs Teutons. (19)

Pourquoi donc, en ce cas, prétendre qu'elle doit appartenir à ces derniers de préférence aux premiers?

Venons maintenant à l'*Alsace* :

Une espèce de condottière, un Bernard de Saxe-Weimar, tente de se tailler sur le Rhin un Etat indépendant; il conquiert l'Alsace, puis meurt. Richelieu prend à sa solde l'armée de l'aventurier et conserve la proie conquise.

Nous sommes au *xvii<sup>e</sup>* siècle, c'est-à-dire en 1648. L'annexion par la France de l'Alsace, de ses villes libres, de ces populations germaniques, est un fait nouveau considérable. Jusqu'à présent, les guerres entre féodaux ou souverains se sont réglées par des déplacements de souveraineté qui ne changeaient rien au caractère intime des peuples passés sous un nouveau sceptre. Mais à ce moment où Languedoc, Aquitaine, Provence, Bourgogne, Ile de France sont devenues la France, une, par la personne du roi, par une langue commune, des institutions identiques, une culture similaire, *l'annexion de l'Alsace, pays de formation, de langue et de sensibilité allemande, est un attentat au droit*, le plus manifeste, des premiers en date, puisqu'il arrache un peuple à son milieu originel pour le rattacher à un corps auquel ne l'unit aucun lien. (20)

Voyons maintenant les *raisons actuelles* d'un rapprochement Franco-Allemand?

Voici la première raison :

1<sup>o</sup> *La France méconnut les conditions de la vie de l'Allemagne.* Elle pratiqua et renoua à l'égard de ce pays la politique des rois et celle de Napoléon I<sup>er</sup>, reniant la doctrine des nationalités de la Révolution française. Cette politique était d'autant plus odieuse qu'elle était exclusive à l'Allemagne. La France avait en effet, aidé l'Italie à constituer son unité, mais elle surveillait sa voisine de l'Est, craignant que, si l'Allemagne réalisait son entreprise unitaire, elle ne disputât à la France l'hégémonie de la puissance en Europe. (21)

2<sup>o</sup> *Une annexion, par la violence, par la force, continue le F. Pevet, est certes un crime. Encore convient-il de l'apprécier, non isolément, mais dans sa genèse, dans son cadre, dans ses fins; sa signification en est ainsi grandement modifiée.* Ce n'est plus alors

(19) *Op. cit.*, p. 9 et 10.

(20) *Op. cit.*, p. 15 et 16.

(21) *Op. cit.*, p. 26.

que le dernier terme d'une série, le dernier anneau d'une chaîne de faits de même ordre que nos aïeux considéraient comme des conséquences bonnes, ou mauvaises de la guerre, mais inéluctables, que nous pouvons considérer, avec notre notion du droit des nationalités, comme des crimes, dont notre conception nouvelle nous ordonne précisément de fermer l'ère, d'enclouer le dernier chaînon. A cette condition on peut parler de tous les attentats au droit du passé et s'ÉPARGNER, *en évoquant à dessein ou inconsciemment le seul attentat du traité de Francfort, LA PRÉPARATION DE NOUVEAUX CRIMES, l'ouverture d'une nouvelle ère de violences et de revanches, d'annexions et de contre-annexions.* (22).

A cette deuxième raison, notre excellent orateur va en ajouter une troisième, non moins péremptoire, pour nous convaincre que l'Alsace-Lorraine doit rester allemande.

3<sup>o</sup> *Ce patriotisme propriétaire repose sur des notions fort contestables.* CES PATRIOTES CROIENT VOLONTIERS QUE LA RIVE GAUCHE DU RHIN NOUS A ÉTÉ CÉDÉE PAR LES DIEUX DÈS L'ORIGINE DU MONDE. Leur cœur se gonfle de mélancolie, quand ils entendent chanter les beautés du « Rhin français ». La nature, croient-ils, oubliant leur propre et antique origine, a fixé les tribus germaniques de l'autre côté du Rhin, avec défense de la franchir. Ils en trouvent la preuve dans les *Commentaires* de Jules César, le premier historien documenté des Gaulois. *Germani qui trans Rhenum incolunt*, dit Jules César. La vérité c'est que l'Allemagne n'eut jamais de « frontières naturelles » et c'est un fait qui la caractérise. Un fleuve ne saurait être classé parmi les frontières naturelles, obstacles difficilement franchissables au-delà desquels la nature revêt un autre caractère (23).

Nos FF. oublient-ils donc l'Alsace et de la Lorraine, les renient-ils? Que non! ils veulent le bien de ces provinces :

4<sup>o</sup> Non, non! *Nous n'oublions pas qu'Alsace, Lorraine et France ont vécu côte à côte à un moment de l'histoire* qu'elles ont aujourd'hui encore un patrimoine de souvenirs communs, que Lorraine annexée et Alsace ont collaboré à notre Révolution française, et la meilleure démonstration de la réalité de notre sympathie c'est que *nous voulons pour l'Alsace, pour la Lorraine annexée, désormais, la paix, la paix pour les Alsaciens-Lorrains dans la paix Franco-Allemande* (24).

(22) *Op. cit.*, p. 28.

(23) *Op. cit.*, p. 28 et 29.

(24) *Op. cit.*, p. 30.

D'ailleurs, nous n'avons pas à nous faire d'illusion, écoutez :

5° *Alsace et Lorraine annexées paraissent lasses d'être l'enjeu des querelles chauvines françaises et allemandes*; ELLES ASPIRENT AU DROIT COMMUN COMPLET DANS L'EMPIRE FÉDÉRAL; elles sont lasses de constituer une muraille de haine entre les deux pays; elles aspirent à devenir un point de jonction où pourraient se rencontrer deux civilisations parvenues au même étiage. Voilà quels sont actuellement les sentiments de l'Alsace-Lorraine, voilà quelles sont ses aspirations (25).

A cela vient s'ajouter un fait qui est difficilement contestable : c'est que la France est incapable de lutter avec quelque chance de succès contre l'Allemagne. Lisez plutôt :

6° En présence de la rupture du *statu quo*, en présence du renforcement de la puissance slave, et pour faire face aux apparences agressives de la politique française, l'Allemagne gouvernementale se croit dans l'obligation de puiser plus largement dans ses réserves d'hommes en étendant la limite de son recrutement militaire. L'Allemagne arme.... la France arme.... Duel stupide, duel inégal, duel criminel. La menace appelle la menace. A la provocation répond la provocation. On arme ici, on arme là. Les peuples payent aujourd'hui de leur argent, payeront peut-être demain de leur sang cette politique aveugle de leurs ministres, de leurs gouvernements irresponsables. Et cette paix armée, qui pèse comme un cauchemar sur l'Europe depuis 1870, s'aggrave, aggrave nos charges, épuise notre activité, nourrit les œuvres de mort des fruits du travail vivant, menace notre raison, refoule sans cesse de l'horizon le monde nouveau de démocratie et de fraternité que notre cœur appelle. *Duel ridicule, où de deux pays qui possèdent l'un 50 habitants aptes à porter les armes, l'autre 90, celui-ci en armant 51, l'autre croit, par des moyens subtils, pouvoir lui en opposer autant !* (26)

C'est d'ailleurs une nécessité pour l'industrie et le commerce que la paix franco-allemande.

7° *Indispensable enfin est la paix pour l'industrie et le commerce, dont la sécurité et le développement normal sont liés à la liberté du travail et des échanges* (27).

Enfin pour rassurer les patriotes qui, malgré tout, pour-

(25) *Op. cit.*, p. 31.

(26) *Op. cit.*, p. 33.

(27) *Op. cit.*, p. 35.

raient être inquiets sur les suites de cette abdication complète demandée à la France, on chante un dernier couplet en faveur du pacifisme allemand incarné dans la socialdémocratie.

Ils ignorent que l'Allemagne moderne n'a pas épuisé les forces vives d'idéalisme social, d'idéalisme philosophique qui ont présidé à son éclosion, galvanisé sa formation, forces d'idéalismes qui dressaient en 71, contre leur propre gouvernement, Liebknecht et Bebel, qui faisaient jaillir de leurs lèvres une éloquente protestation contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, qui leur permettaient de braver les deux années de forteresse auxquelles cette protestation les faisait condamner.

*Nombreux sont les Français qui ignorent les forces du pacifisme allemand, pacifisme qui se manifeste avec éclat dans les congrès de la paix, qui rallie et unit les plus grands esprits, qui se glorifie de Richter, comme le pacifisme français se glorifiait de Passy. Ils ignorent qu'il y en Allemagne une Social-Démocratie vigoureuse et librement disciplinée, qui est un exemple pour le monde. et, à côté de cette masse populaire profondément pacifiste, en opposition aux partis chauvin, militaire, pangermaniste, audacieux et puissants certes, des forces démocratiques qui souhaitent, qui expriment le désir d'un rapprochement franco-allemand (28).*

Les événements qui viennent de donner un si cruel et si complet démenti aux illusions du T.: R.: F.: Alfred Pevet ont-ils été capables d'ouvrir enfin les yeux aux FF.: MM.: français? On le désirerait, mais nous avons de bonnes raisons pour croire qu'il n'en a pas été ainsi.

\*  
\* \*

Pour obtenir ce résultat de tromper la France sur les intentions de l'Allemagne, on a utilisé tour à tour les conférences et les discussions contradictoires, que vinrent appuyer deux circulaires, l'une de la Grande Loge de France, l'autre du Grand Orient de France, mettant la question du rapprochement à l'ordre du jour des Loges et sollicitant leur avis et leurs vœux afin de préparer les décisions à prendre dans les Convents que les deux puissances maçonniques comptaient tenir en septembre 1914.

Parmi les conférenciers qui ont porté la bonne parole dans

(28) *Op. cit.*, p. 37.



les Loges et préparé les esprits à ce sujet, nous pouvons citer, après le chef d'orchestre Alfred Pevet, les FF.:. suivants :

Deux parlementaires : le F.:. *André Lebey*, député de *Seine-et-Oise*, secrétaire du Conseil de l'Ordre du Grand Orient, et le F.:. *Goude*, député du *Finistère*, membre de la Loge « l'Education Civique ».

Donnons aussi une place à part au F.:. *Bouvier*, membre de la *Social-Démocratie allemande*, qui s'est multiplié pour propager à Paris l'idée du rapprochement Franco-Allemand.

Citons encore les FF.:. :

*Bougrat*, secrétaire de la R.:. L.:. la *Libre Pensée* ;

*Noël Hardy*, membre de la R.:. L.:. les *Etudiants* ;

*Jutteau*, orateur de la R.:. L.:. *Art et Travail* ;

*J. Kerkowicz*, membre de la R.:. L.:. l'*Economie Sociale* ;

*Leblond*, rapporteur des échanges internationaux aux Congrès de Londres, Bruxelles et Paris, orateur de la R.:. L.:. les *Amis de l'Humanité*.

Un conférencier, par exception, n'appartenait pas au monde maçonnique. Il s'agit de *M. Gustave Hervé*, rédacteur en chef de la « *Guerre Sociale* ». Mais il y a appartenu jadis et, à plusieurs reprises, il a été question de lui, en termes élogieux, dans les Convents — preuve évidente qu'en maçonnerie démission ne veut pas dire défection.

Enfin, un maçon, le F.:. *Baduel*, avocat à la Cour d'Appel, qui s'était donné la tâche de répondre aux conférences de l'ex F.:. *Gustave Hervé* et s'efforçait de faire entendre à ses FF.:. le langage de la raison. Il allait partout proclamant et démontrant cette vérité que LES ALLEMANDS NE CONNAISSENT ET NE RESPECTENT QUE LA FORCE. Inutile d'ajouter que l'infortuné prêcha dans le désert...

Le F.:. *Alfred Pevet* tenait ses assises à la R.:. L.:. la *Fidélité* et n'a fait dans toutes ses conférences que reprendre et développer plus amplement les différents points de sa première conférence, dont nous avons donné plus haut l'analyse.

*Gustave Hervé* se borna de répéter, dans les différentes Loges où il fut accueilli, la même conférence : *Vers un rapprochement Franco-Allemand : la question de l'Alsace-Lorraine*.

Le F.:. *Kerkowicz*, au sein de sa Loge « l'Economie Sociale », faisant l'*historique du Traité de Francfort-sur-Mein*, posait

et essayait de résoudre le problème suivant : « Y a-t-il lieu de provoquer une nouvelle convention additionnelle à ce traité ? Résolution à prendre », ajoutait le programme.

Le F. : Jutteau proposait carrément la solution à la Loge *Art et Travail : Une alliance Franco-Allemande*. Il ne faisait, expliquait-il, qu'analyser et proposer la solution du colonel Stoffel, ex-attaché militaire à Berlin. Il n'est pas inutile de dire que le colonel Stoffel fut attaché militaire à Berlin avant la guerre de 1870 et que l'opinion qu'on lui prêtait se rattachait à cette époque de sa vie.

C'est au mois de mai dernier que ces deux FF. : discourraient, le F. Jutteau le 25, le F. : Kerkowitz le 28.

Le 9 juin 1914, le F. : Leblond exposait à la Loge la *Fédération Maçonnique*, « *L'effort allemand vers le rapprochement, ses motifs, ses moyens, sa méthode* », et faisait valoir ses souvenirs de « *Trois années de séjour en Allemagne* », ce qui ne pouvait que donner du poids à son opinion.

Deux jours après à la Loge la *Solidarité Nogentaise*, à l'Or. : de Nogent-sur-Marne, le F. : Noël Hardy fixait « *Les bases d'un rapprochement Franco-Allemand* ».

Le F. : Bouvier, lui, était plus varié dans ses sujets de conférence. Le 7 mai, à la Loge la *Prévoyance*, et le 23 mai, à la Loge le *Niveau Social* de Vincennes, il traite de *l'opinion allemande et la question d'Alsace-Lorraine*; le 28 mai, à la R. : L. : l'*Alsace-Lorraine Ecossaise*, il parle des *Deux Internationales et le rapprochement Franco-Allemand*. Mais le F. : Bouvier, ne l'oublions pas, malgré son nom français, est un fervent Social-Démocrate allemand et sa conférence la plus fameuse n'est-elle pas celle du 26 mars dernier ? Ce jour-là, toujours à la R. : L. : *Alsace-Lorraine Ecossaise*, il posait et osait traiter cette question : L'ALLEMAGNE PRENDRA-T-ELLE LA FRANCE EN TUTELLE ? On comprend à la rigueur qu'un social-démocrate allemand puisse avoir pareille opinion; ce que l'on comprend moins c'est qu'il puisse y avoir des français, même Francs-Maçons, qui puissent l'entendre soutenir sans s'indigner.

\*  
\* \*

Il est un autre thème de discussion, que nous devons signaler ici, parce qu'il fut agité dans les Loges et qu'il est

connexe à celui dont nous venons de parler : c'est celui relatif à la loi militaire et à la campagne que menaient nos FF. MM. contre la loi de trois ans.

C'est toujours le même but qui est poursuivi. La nouvelle loi de trois ans est un obstacle qui vient d'être placé sur la route et qu'il faut à tout prix écarter. Ce qui importe à ces Messieurs, c'est avant tout l'alliance Franco-Allemande, la France dût-elle être réduite au rôle de sujette de l'Allemagne. N'ont-ils pas entendu le F. Bouvier le leur dire, sans que cela ait excité en eux la moindre réprobation.

Et, au moment même où le pays commence à être inquiet, où la diplomatie européenne se demande si la guerre ne va pas éclater, on entendait dans les Loges françaises des discours et des conférences contre la loi de trois ans, qui seule pouvait nous permettre d'affronter la lutte contre la puissance militaire allemande.

C'est ainsi que le 25 juin dernier à la R. L. *Travail et Vrais Amis Fidèles*, un F., capitaine en activité, faisait un exposé, suivi d'une discussion contradictoire, sur *Le corps des officiers de l'armée active, sa mentalité professionnelle, son rôle dans la République et son attitude en présence de la nécessité d'organiser les réserves de manière à ce qu'on puisse compter sur elles en cas de guerre*.

Le 6 juillet, à la R. L. *l'Education civique*, c'est un autre officier, le F. Drouot, qui nous parle sur *l'Armée républicaine et les faux républicains*. Conférence suivie, elle aussi, d'une discussion contradictoire.

Le 8 juillet, à la Loge *la Lumière*, de Neuilly-sur-Seine, le F. Brosse, du journal *l'Aurore*, traite du *Moyen de revenir au service de deux ans*.

Le 21 juillet, à la R. L. *l'Acacia*, le F. Sarazin, orateur de l'Atelier, faisait une conférence sur le sujet suivant : *La loi de trois ans est-elle nécessaire ?* On était presque à la veille de la guerre : elle devait, en effet, éclater douze jours plus tard !

\*  
\* \*

Nos maçons ne se sont pas contentés de discuter en Loge : ils ont essayé d'agir et de poser la question dans le public.

Ils ont fondé pour cela le COMITÉ COMMERCIAL FRANCO-ALLE-

MAND (29). Comité créé pour établir l'équilibre le plus rationnel entre les deux pays que divise le traité de Francfort, son but, était-il dit, est, comme celui de la Franc-Maçonnerie française, le relèvement général de la France, l'augmentation du bien-être dans notre pays.

Il comptait parmi ses membres de nombreux FF. . MM. . français appartenant au commerce, à l'agriculture, à la diplomatie et à la politique, à l'Université et au Barreau. En 1910, il avait pour président le F. . Pierre Baudin.

Une seconde œuvre, créée dans le même but, est celle des ECHANGES MAÇONNIQUES D'ENFANTS. Elle est due à l'initiative du F. . Rackhorst, de Lennep, et de la Grande Loge *Zur Sonne*, de Bayreuth.

« Par l'enchevêtrement des idées, nous explique-t-on, des  
« idiomes et des intérêts, l'échange donnera finalement nais-  
« sance à cette langue mondiale tant désirée, à ces cerveaux  
« altruistes au moyen desquels les hommes enfin victorieux  
« des confusions et des préjugés, pourront construire l'édi-  
« fice idéal qui assurera la souveraineté définitive de la pensée  
« libre sur la destinée humaine (30). »

Mais l'œuvre la plus importante, à ce point de vue est LE BUREAU INTERNATIONAL DE LA PAIX, DE BERNE, créé en 1891, le 15 novembre, par une décision du congrès universel de la Paix, qui, cette année-là, se tenait à Rome.

La commission chargée de l'organiser se composait de MM. Frédéric Passy, Hodgson Patt, Charles Lemonnier, Th. Moneta, Frédéric Bajer, Alfred H. Love et Elie Ducommun.

Ses ressources se composent d'une allocation annuelle de 1.000 fr, que lui accorde le gouvernement Helvétique, ainsi que d'allocations analogues que lui font la Suède, la Norvège et le Danemark, auxquelles s'ajoutent des dons particuliers. En 1911, la fondation Carnégie, décidait de lui accorder une subvention annuelle de 100.000 fr. Subvention qui, à l'heure actuelle, est menacée d'une forte diminution.

Le *Bureau International de la Paix* est présidé par le F. . *Quartier-la-Tente*, ancien Grand Maître de la Franc-Maçon-

(29) *Acacia* de février 1910 : « L'œuvre du Comité commercial Franco-Allemand devant l'opinion publique et la Franc-Maçonnerie », p. 140.

(30) *Acacia* de mai 1912 : « Les échanges Maçonniques d'enfants, p. 379.

nerie Suisse, et a pour secrétaire général le F. : *H. Golay*.

Jusqu'à présent il a eu pour organe un bulletin bimensuel qu'il était, quand la guerre éclata, question de transformer en Revue.

L'une de ses créations les plus vivantes fut celle des MANIFESTATIONS MAÇONNIQUES INTERNATIONALES. Ce sont des réunions, nous assure-t-on, « amicales et familiales de Franc-Maçons de France, d'Allemagne et des pays voisins » ; leur but est d'arriver à *la suppression de la guerre maudite*, (31) et de *renouer les liens rompus entre deux Maçonneries* (32).

Ces manifestations ont une durée de trois jours.

Elles ont eu lieu :

I<sup>re</sup> Manifestation, en 1907, à la Schlucht.

II<sup>e</sup> Manifestation, en 1908, à Bâle.

III<sup>e</sup> Manifestation, en 1909, à Baden-Baden.

IV<sup>e</sup> Manifestation, en 1911, à Paris.

V<sup>e</sup> Manifestation, en 1912, à Luxembourg.

VI<sup>e</sup> Manifestation, en 1913, à La Haye.

La VII<sup>e</sup> Manifestation, celle de 1914, devait se tenir à Francfort-sur-le-Mein. Hélas...

Au moment même où l'on proclamait, en France, la mobilisation générale et où l'Allemagne déclarait la guerre à la France on pouvait lire, dans le *Bulletin Hebdomadaire* du Grand Orient l'avis suivant :

#### VII<sup>e</sup> MANIFESTATION MAÇONNIQUE INTERNATIONALE

Francfort-sur-le-Mein.

*Samedi, 15 août :*

— Le matin à partir de 10 h., visite de la ville. Réunion à la L. : Zur Einigkeit, Kaiserstrasse, 37. — 17 h., Réception des FF. : et SS. :.

— A 19 h. : Tenue rituelle au 1<sup>er</sup> degré, dans le Temple.

— Réunion des SS. : dans la Salle des Banquets.

*Dimanche, 16 août :*

— 10 h. : Réunion du Bureau International des relations maçonniques.

— 11 h. : Réunion de tous les FF. : et SS. :. La manifestation. Discours.

— A 18 h. : Banquet.

(31) *Acacia* de février 1912, p. 82.

(32) *Op. cit.*, p. 120.



*Lundi 17 août :*

— 10 h. : Départ pour Wiesbaden. Visite de la Ville. — 13 h. : Déjeuner en commun (prix des repas 3 fr. 75, boisson non comprise). Ensuite visite de Neroberg.

20 h. : Réunion au Kurhauss : concert, illuminations.

— 23 h. 5 ou 23 h. 47 : Départ pour Francfort.

I. Les FF. : sont instamment priés d'envoyer leur adhésion pour eux et pour leur famille les plus tôt possible et au plus tard le 1<sup>er</sup> août.

II. Les FF. : pourront retirer le carnet de participant (contenant les billets pour la réception, la tenue et la réunion des dames du samedi, pour la réunion et le banquet du dimanche, pour le voyage de Wiesbaden (aller et retour), à la permanence installée à la Loge « Zur Einigkeit », 37 Kaiserstrasse. Téléphone : Hansa 3.493. — Le samedi de 9 h. à 17 h., et le dimanche de 9 h. à 13 h. — Prix du carnet 12 fr. 50. Adresser toutes les lettres à :

Dr Curt Hoffmann, Rosenapotheke, am Salzhaus, 3, Francfort-sur-le-Mein.

III. Pour retenir des chambres d'hôtel, s'adresser à Agence Cook, Kaiserstrasse, Francfort, avec qui une entente a été conclue.

IV. Aucune prescription de costume pour les participants étrangers. Pour la tenue, insignes maçonniques sans chapeau.

Un programme détaillé donnant l'indication des lieux et heures de réunion, sera adressé à chaque participant inscrit. (33).

Voilà ce à quoi on passait son temps, dans les Loges, à la fin de Juillet dernier. Au moment où l'Allemagne déjà mobilisait et se préparait à nous déclarer la guerre, à la veille de notre propre mobilisation, alors que tous les esprits étaient inquiets et qu'il n'était plus possible de se faire d'illusion sur la marche des événements, au Grand Orient et à la Grande Loge de France on songeait encore à aller banqueter, discourir de la paix et parler, entre FF. : d'une alliance entre la France et l'Allemagne. Quand on songe que le Gouvernement de la France, depuis trente ans, est identifié avec la Maçonnerie, on comprend l'intérêt qu'avait l'Allemagne à cette propagande, qui nous préparait de cruelles surprises.

Pour lancer l'idée dans le public et lui faire prendre corps on avait créé une nouvelle publication, LE BONNET ROUGE.

Une feuille-prospectus, encartée en supplément dans le *Bulletin Hebdomadaire* du 14 février 1914, l'annonçait dans ces termes :

(33) *Bulletin Hebdomadaire*, n° 248, du 25 juillet 1914.

LE BONNET ROUGE se propose de poser la question du RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND devant le pays à l'occasion de la consultation électorale prochaine.

Il a dressé tout un plan d'action (affiches, tracts, interviews de littérateurs, savants, hommes politiques français, allemands et alsaciens-lorrains, envois de délégués dans les réunions électorales pour inviter les candidats de gauche à se prononcer sur la question du rapprochement franco-allemand, etc...)

Cette vaste campagne, dont les résultats ne peuvent qu'être profitables à la cause de la paix, intéresse tous les Maç.·.

LIRE AUJOURD'HUI dans le BONNET ROUGE le texte de la première affiche éditée et qui, la semaine prochaine, sera apposée dans toute la France.

La première biographie des *Eminences grises*.

M. DECHAMBURE  
*Agent du Creusot*

Le BONNET ROUGE paraît tous les samedis, 15 pages illustrées en couleur : **15** cent. Abonnement annuel donnant droit à tous les numéros hors série : **7.50** s'adresser au F.·. Raoult, administrateur, 8, boulevard des Italiens.

Dans une seconde feuille, supplément du *Bulletin Hebdomadaire*, huit jours plus tard, on pouvait lire :

#### PROCHAINEMENT :

Le BONNET ROUGE publiera une série de Biographies appelées à un certain retentissement :

#### LES EMINENCES GRISES

Tous nos FF.·. liront avec fruit les révélations du BONNET ROUGE sur certains personnages qui, pour être inconnus du grand public, n'en sont pas moins les véritables maîtres de tous les grands rouages politiques, économiques et financiers de notre époque.

D'accord, me direz-vous, mais tout ceci c'était avant la guerre; ne pouvait-on pas se permettre alors tous les rêves généreux ?

Sans doute, mais que diriez-vous si l'on vous prouvait que cette campagne se continue aujourd'hui, à l'heure même où les nôtres donnent généreusement leur vie pour assurer la liberté et la dignité de la Patrie ?

Il paraît bien qu'il en est ainsi, si on en croit un écho paru dans le journal *Le Temps* du 18 janvier dernier. On y lisait en effet :

Le comité du BUREAU INTERNATIONAL DE LA PAIX a tenu séance à

Berne, sous la présidence de M. Henri Lafontaine, sénateur socialiste belge. Des représentants des pays *belligérants* et neutres y assistaient. Il semble même que la présence des Allemands et des Autrichiens n'ait pas facilité les travaux de la Conférence qui s'est ajournée à une date indéterminée.

N'oublions pas que c'est ce « BUREAU INTERNATIONAL DE LA PAIX », de Berne, qui avait organisé, aux vacances de Pâques dernières, cette fameuse conférence entre parlementaires français et allemands, où figurèrent, entre autres, parmi les français les FF. : Marcel Sembat et André Lebey.

N'oublions pas non plus que le Grand Orient et la Grande Loge de France versent à cette œuvre suspecte une subvention annuelle.

N'est-ce pas de la même officine que sort ce factum, intitulé *l'Humanité*, que depuis quelques temps la poste nous transmet ? *Il est expédié de Suisse* et signé par un jeune turc, en résidence habituelle à Paris, le F. : Yousouf (Joseph), Fehmi, 26, avenue Duquesne.

Le dit F. se qualifie de *publiciste turc* et assure être *auteur de nombreux ouvrages en français, domicilié à Paris pendant dix-neuf années consécutives, possédant un casier judiciaire immaculé et des certificats d'honorabilité des autorités françaises elles-mêmes.*

Ne vous dérangez pas toutefois pour aller l'interviewer, vous apprendriez que ledit F. est parti en voyage pour Barcelone, mais que l'on ne sait pas s'il y est encore ou s'il y sera longtemps, et l'on ajoute en confidence « il paraît qu'il y aurait une histoire sur son compte. »

Nos lecteurs ne s'attendent pas à ce que nous reproduisions tout le factum ; quelques courts extraits suffiront à leur en donner une idée. Ils ne seront certainement pas sans remarquer la grande ressemblance qui existe entre les idées développées par le F. Yousouf Fehmi et les raisons mises en avant par le F. Alfred Pevet pour expliquer la nécessité d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne.

Pourquoi la guerre ? Le F. Fehmi va nous en donner la vraie raison :

Toute l'immonde clique militaire et politico-financière qui gouverne la France *fait la guerre pour le profit des forbans de l'Angleterre et des cannibales de la Russie.*

*L'Angleterre*, la perfide ennemie de tous ceux qui ne servent pas

ses intérêts, vient de déclancher la plus grande boucherie des temps modernes...

*La France déchue* par la faute de ses gouvernants et *n'étant plus une rivale à redouter* pour l'Angleterre, c'est à l'Allemagne qu'il fallait s'en prendre. Et pour vaincre *l'Allemagne, devenue rivale sérieuse*, les gouvernants anglais ont eu recours à la France. Voilà succinctement, en deux mots la genèse de la guerre actuelle.

On accuse les Allemands, depuis le commencement de la guerre, de se conduire en sauvages. Le F.·. Fehmi proteste.

*Ne parlons pas*, dit-il, *de la barbarie allemande. Nous serions ridicules.* Nous avons à notre actif des atrocités dont la responsabilité pèsera lourdement sur les épaules de plusieurs générations de Français...

C'est là un thème des plus connus dans nos Loges, inutile de pousser plus loin la citation.

Les Allemands, d'autre part, ne demandent pas notre anéantissement, loin de là !

La France ne peut disparaître de la carte d'Europe. *Les Allemands seraient les derniers à vouloir la fin d'une grande puissance* qui a rendu des services et qui peut encore en rendre à l'humanité.

C'est bien, en effet, ce que nous assurait le F.·. Bouvier, le social-démocrate allemand dont nous avons parlé plus haut : il affirmait que l'Allemagne se contenterait de prendre la France en tutelle.

D'ailleurs l'Allemagne n'a jamais nourri de noirs desseins contre nous, même en 1870. Ecoutez plutôt :

Tendez la main à *l'Allemagne, qui n'a jamais nourri aucune haine contre vous.* Jamais, jamais les Allemands n'ont cherché à diminuer la France de son patrimoine. Non et non, l'Alsace n'a pas été reprise dans un esprit de conquête. *Ils ont repris ce qui leur appartenait. Ils ont réoccupé une contrée allemande que Louis XIV s'appropriée après l'avoir dévastée.*

De plus les Alsaciens eux-mêmes veulent rester allemands ; le F.·. Pevet nous le disait lui aussi.

Toujours la même antienne. Toujours la même redite : « l'Alsace est opprimée. Nous voulons libérer l'Alsace ». *Les Alsaciens eux-mêmes répondent qu'ils préfèrent la souveraineté de l'Allemagne à l'annexion de la France.*

Il n'est pas jusqu'à la note de notre intérêt industriel qui n'y soit :

*L'activité pacifique et industrielle tend de plus en plus à remplacer l'activité guerrière et conquérante.*

Laissons-là le F.:. Yousouf Fehmi et les injures grossières dont il émaille son factum. Il n'est, après tout, qu'un compare de second ordre.

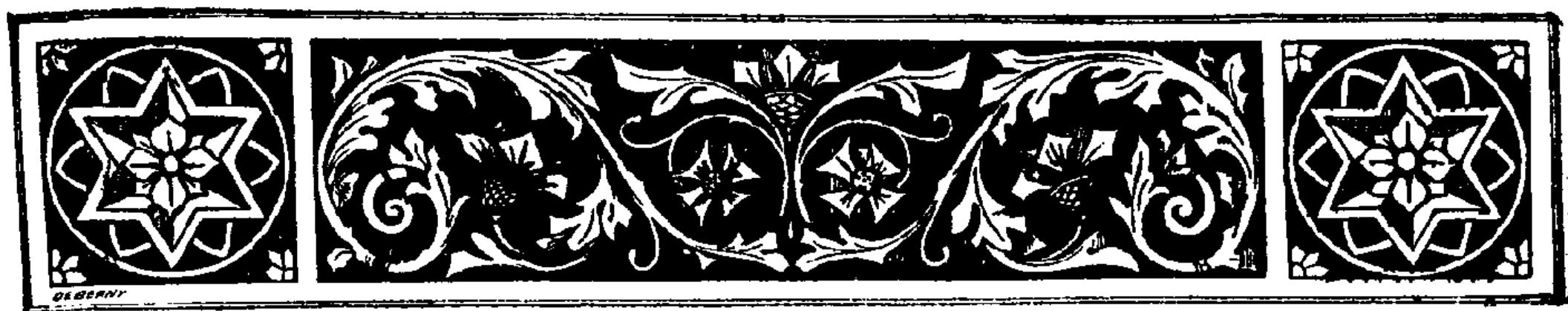
Ce qui nous a paru utile à signaler, c'est la vaste campagne d'avant-guerre menée en France par le Grand Orient et la Grande Loge de France pour notre désarmement et pour une alliance entre la France et l'Allemagne. Campagne qui a été présentée chez nous sous les auspices du *Bureau International de Paix, de Berne*. Campagne qui battait son plein à l'heure même où l'Allemagne avait déjà lancé son ordre de mobilisation. Campagne qui se poursuit encore à l'heure actuelle...

Le F.:. Visiteur a pensé qu'il était de son devoir de la dénoncer à l'indignation des patriotes.

LE F.:. VISITEUR.







## GEORGES THIÉBAUD

---

**U**N homme vient de mourir qui, de l'avis de tous ceux qui l'ont entendu, a été un des meilleurs orateurs de ce temps : sa voix chaude, aux sonorités harmonieuses, charmait l'oreille des foules, en même temps que la limpidité de son argumentation s'imposait à leur esprit.

Par un rare privilège, cet homme joignait au don de la parole celui de la plume : ses innombrables articles ont été presque toujours des merveilles de vie et de mouvement ; beaucoup d'entre eux, sur lesquels les années ont passé, ne semblent même pas avoir vieilli.

Quelle fée bienveillante, épuisant sur lui sa prodigalité, avait en outre doué cet homme d'une vertu singulièrement rare en France et sans laquelle il ne se fait rien de durable : le talent d'organisation ? Il en fit preuve à maintes reprises et dans des conditions si difficiles que son succès eut quelque chose de paradoxal.

Ajoutez à ces avantages le charme d'un esprit noble et loyal, d'une conversation courtoise et affable jusque dans ses véhémences, d'un ascendant naturel sur ceux qui l'approchaient, et vous aurez une idée à peu près complète de celui qui vient de mourir.

Si un tel homme s'était rencontré dans les rangs de ce parti judéo-maçonnique qui a réduit la France en servage, il lui eut suffi de quelques capitulations de conscience pour atteindre au sommet de la hiérarchie politique : il eût été ministre, président du Conseil, et ses obsèques eussent été nationales. Le parti qui en est réduit à entourer d'une atmos-

phère de religieuse admiration le passable orateur et l'écrivain médiocre qu'est le F.<sup>r</sup>. Léon Bourgeois n'aurait rien eu à refuser à Georges Thiébaud — car c'est lui dont nous parlons.

Mais Thiébaud n'a vécu que pour combattre le régime que nous subissons depuis quarante années ; il lui a porté les plus rudes coups ; une fois au moins, il a touché à la victoire, et il n'a pas tenu à lui que fut donnée la secousse finale qui nous eut libérés. Vaincu, il n'avait pas désarmé, et son talent demeurerait une force inemployée, mais redoutable, que le premier soin d'une Opposition intelligente aurait dû être d'utiliser.

Or, c'est un fait que ce prodigieux lutteur est mort sans avoir pu forcer les portes du Parlement, où tant d'encombrantes nullités de tous les partis ont trouvé siège à leur mesure ; cet orateur captivant n'avait plus d'auditoires ; cet écrivain avait vu toutes les grandes feuilles conservatrices renoncer à sa collaboration ; cet organisateur n'avait plus de Ligue, plus même l'ombre d'un comité... Il y a pire, et Thiébaud, suivant sa propre expression, a quitté ce monde « en vrai journaliste, sans même laisser de quoi se faire enterrer ».

Il semble que le sentiment d'une grande injustice dans cet étrange destin ait dominé tous ceux qui se réunirent, le 24 janvier dernier, à la porte du petit rez-de-chaussée du boulevard Saint-Germain où Thiébaud avait rendu l'âme. Quelle mauvaise fée, annulant un à un les dons octroyés par sa rivale, avait condamné à la stérilité l'effort de cet homme si magnifiquement doué ? Thiébaud lui-même se l'était demandé à son lit de mort. Après lui, trois des plus grands écrivains de ce temps ont médité sur le même problème et proposé leur solution.

Pour Charles Maurras, l'échec final de Thiébaud est dû à une insuffisance de logique politique. Ayant su voir à merveille et stigmatiser en traits de feu le parti juif, le parti huguenot et le parti franc-maçon, Thiébaud n'aurait pas su aller jusqu'à la conséquence naturelle de ses constatations et de ses justes colères : la déclaration de guerre à l'état de choses démocratique, qui donne à ces trois partis leur maximum de nocivité. Et Maurras précise :

Cependant nous sommes en droit de nous demander si tout est expliqué parce qu'on aura constaté que Thiébaud avait, et conserva, certaines idées fausses sur la puissance de la presse à gros tirage et sur l'excellence de la Démocratie. N'oublions pas que des hommes mille fois moins bien doués que Thiébaud ont poussé beaucoup plus loin que lui les mêmes erreurs — cela est vrai non seulement pour les gens au pouvoir, mais encore pour beaucoup de chefs de l'opposition — et pourtant ces hommes ne sont pas, pour cela, morts comme Thiébaud, abandonnés, isolés et fort pauvres... Le mystère de cette étrange destinée n'est donc pas entièrement éclairci.

A mon avis, c'est Edouard Drumont qui approche le plus de la vérité lorsqu'il écrit :

Il arrive souvent qu'après avoir subi les déceptions d'une défaite momentanée, certains hommes en vue ont un instant de triomphe, un succès passager qui les récompense de leurs efforts et les console de déboires, de vilenies, d'envies et même de haines qu'ils ont dû subir.

Thiébaud n'aura pas connu cette minute de suprême satisfaction dans cette existence d'homme politique qui convenait si bien à ses aspirations et à ses goûts. Tout le prédestinait à l'Agora, à ces joutes du parlementarisme où il aurait brillé par ses qualités oratoires merveilleuses, par la nette et claire compréhension des problèmes de son temps.

Mais ses adversaires parvinrent, pour chacune de ses candidatures, à lui opposer la plus irréductible animosité. Ils surent aussi exploiter à leur profit les quelques sujets de désaccord que l'on rencontre toujours dans tous les partis. Il faut bien le dire aussi, notre ami se heurta souvent à l'égoïsme et à l'indifférence de ceux qui auraient dû le soutenir, l'aider, et qui auraient pu oublier les quelques torts qu'ils lui reprochaient — son indépendance de caractère et une certaine résistance aux concessions — pour ne considérer que le dévouement du patriote.

Oui, c'est bien là qu'il faut chercher les causes essentielles de l'échec final de Georges Thiébaud : d'abord dans l'acharnement de l'Ennemi, qui avait reconnu en lui une force redoutable, et qui n'épargna rien, ni argent, ni efforts, ni perfidies pour l'accabler chaque fois qu'il essaya de jouer un rôle de premier plan ; ensuite dans la jalousie de beaucoup de ses alliés politiques, qui ne lui pardonnèrent jamais sa volonté d'échapper à l'atmosphère déprimante de leurs comités. Ces deux actions combinées suffirent pour lui fermer l'horizon et pour le paralyser jusqu'au bout.

Elles ne réussirent jamais, d'ailleurs, à lui faire éprouver un autre sentiment qu'un tranquille dédain, dont se rappellent les quelques amis qui restèrent, au crépuscule de sa vie, fidèles à ce grand délaissé.

FLAVIEN BRENIER.

---

### QUELQUES NOTES SUR GEORGES THIÉBAUD

Nous avons dit que Georges Thiébaud, une fois dans sa vie, toucha au triomphe, mais qu'il ne tint pas à lui de l'obtenir et de libérer le pays du même coup.

C'était à l'époque du Boulangisme, dont il fut l'inventeur.

Thiébaud, alors petit journaliste au *Courrier des Ardennes*, eût l'intuition du rôle que pouvait jouer le général Boulanger. Le parti opportuno-radical, qui avait fait la fortune de ce dernier, commençait à s'inquiéter de la popularité de celui que l'on n'appelait plus que le « Général Revanche ». Toutes les dispositions étaient prises pour l'écarter de la scène politique, pour l'escamoter... Thiébaud accourut auprès du général, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer quelquefois. Il l'encouragea à la résistance et conclut :

— Voulez-vous être président de la République ?

Le général après un moment d'hésitation, répondit :

— Ma foi, oui.

— Eh bien ! Laissez-moi faire et surtout ne me désavouez pas... Avez-vous de l'argent ?

— Pas beaucoup... Et vous ?

— J'ai cinq ou six mille francs dont je puis disposer.

— Je ràclerai mes tiroirs de mon côté...

Ce fut avec seize mille francs en tout que Thiébaud commença cette étonnante campagne qui eut pour résultat de faire acclamer le général dans sept départements : le Loiret, le Maine-et-Loire, la Marne, la Haute-Marne, la Côte-d'Or, la Loire et même les Basses-Alpes.

Thiébaud s'en alla tout seul, relevant partout la liste des électeurs, faisant des conférences, passant vingt nuits en chemin de fer ; puis il fit, toujours seul, son travail à Paris, et revint de nouveau dans les départements qu'il avait visité déjà une fois. Il réussit, sans autre secours que celui de son énergie, dans cette prodigieuse

Son original esprit critique, si libre et si hardi devant certains problèmes, s'arrêtait net, comme frappé de brusque inhibition, devant l'arche démocratique. Il n'examinait plus. Il ne discutait plus. Il vaticinait : le présent, le passé, le progrès, le recul... Ces entités bizarres avaient une espèce de vie physique pour lui, et peut-être se dessinaient-elles, dans son esprit, comme des espèces de monstres jetant feu et flammes par les naseaux pour mieux l'empêcher d'avancer. Le fait est qu'il n'avancait guère. Sa politique ne sortit jamais de l'étonnement, de la colère, du sarcasme et de l'ironie. Ce ne fut qu'une de ces oppositions de sentiment, qui n'ont jamais procédé d'un état d'esprit politique.

Dur jugement, où il y a du vrai.

Car il est exact que Georges Thiébaud garda toute sa vie un inexplicable penchant pour cette forme décente de la Démocratie qu'est le Césarisme. Il avait sur ce point un parti-pris tranquille, qui abolissait brusquement chez lui la faculté de raisonner. Je me souviendrai toujours de l'étonnement où il me plongeait — un soir où je tâchais de l'amener à étudier la question maçonnique au point de vue des origines et de l'Histoire — en me répondant avec un accent de calme entêtement : « Voilà ce que je ne ferai jamais plus ! Je « l'ai essayé autrefois, mais j'ai vite constaté que cette étude « éloignait de la Démocratie... » La Démocratie, pour Thiébaud, était restée une divinité, qui, parce que divinité, avait raison contre la raison même, contre l'expérience acquise, contre l'évidence, contre l'Histoire...

Cette regrettable inconséquence doit-elle nous faire conclure, avec Charles Maurras, que l'opposition de Thiébaud ne fut jamais qu'une « opposition de sentiment » et qu'il « était plus près, au fond, de M. Clémenceau que de nous?... » Ce verdict me paraît d'une rigueur inadmissible. Telle des campagnes de Thiébaud, celle contre le laïcisme par exemple, suffit à prouver qu'il était parfaitement capable de claire vision des faits et d'impeccable raisonnement. Sur un point, un seul : le choix de la forme politique idéale, la logique chez lui abdiquait devant l'impulsivité sentimentale. Encore cette abdication, si elle le laissait en marge des ennemis de la Démocratie, ne l'a-t-elle jamais amené à prendre rang aux côtés de M. Clémenceau. Thiébaud vécut et mourut de notre côté de la barricade, où sa conscience le retenait ; il savait que, de l'autre côté, avantages et honneurs eussent récompensé la moindre de ses défaillances — et de cela il n'avait nul regret.



Maurice Barrès a recueilli les « ultima verba » de Georges Thiébaud. En les écoutant, il n'a pu s'empêcher de lui dire : « Pour vous la destinée a été bien injuste ». Comment explique-t-il que « ce grand orateur, un des plus beaux qu'il ait connu », doublé d'un « écrivain concis, brillant, solide », ait eu cette fin mélancolique, dans l'impuissance et l'isolement ?

Il l'explique à la lueur d'un de ces mots déconcertants, comme Thiébaud en avait parfois, qui révélaient chez l'intellectuel qu'il fut une grave méconnaissance de cette force créatrice de la pensée à laquelle tout finit par céder dans le monde.

Écoutons Barrès :

Moi aussi j'ai retenu de lui une phrase. Il y a ainsi des mots qui se fixent pour jamais dans notre esprit qu'ils ont une première fois étonné. Et ce mot de Thiébaud m'aide à comprendre l'échec si complet et si extraordinaire de cet homme supérieur.

Un soir d'été, — voilà combien d'années de cela ? quinze ans, vingt ans ? — comme nous dînions ensemble, et que nous causions en tête à tête du seul sujet, à mille aspects, que nous ayons pris et repris, les uns et les autres, pendant toute notre activité, à savoir les chances de résurrection de la France, Thiébaud me dit :

— Vous parlez volontiers de Taine et de Renan, vous faites grand cas des *Origines du Christianisme* et des *Origines de la France contemporaine*. Mais qu'est-ce que ces ouvrages-là, livres de quelques mandarins et lettrés, auprès d'une campagne bien menée dans le *Petit Journal* !

Je fus stupéfait de cette appréciation. Je ne me doutais pas qu'il existât au monde un esprit pour méconnaître ainsi l'échelle des valeurs et les conditions d'une influence vraie. Je n'ai jamais écouté les discours de Thiébaud ou lu ses articles sans me rappeler cette opinion qu'il m'avait ainsi exprimée, et sans réfléchir à tout ce qu'une telle erreur devait nécessairement entraîner d'efforts inutiles et de déceptions. Pour moi, Georges Thiébaud, doué d'admirables qualités comme écrivain et plus encore comme orateur, a mal pesé ce qui compte et ce qui dure, et a voulu se faire entendre d'un immense public indéfini, c'est-à-dire d'un désert, tandis que la grande affaire, c'est d'aller perpétuellement jusqu'à la limite de sa propre pensée, de s'obliger à se définir et à se perfectionner, dut-on n'être suivi d'abord que d'une poignée de ses pairs.

Magnifique langage, et qui fait bien comprendre ce qui manquait à Thiébaud, malgré tout son talent, pour être un véritable chef politique. On remarquera que Barrès et Maurras, très inégalement sympathiques au disparu, sont cependant d'accord pour reconnaître l'existence chez lui d'une lacune dans le jugement. Cette identité d'appréciation est impressionnante.

entreprise de remuer la Province — tentative que de puissantes Ligues, disposant d'état-majors nombreux et de millions, ont vainement cherché à recommencer depuis.

Ce fut le succès foudroyant du mouvement Boulangiste...

On sait le reste : les arrêts, le conseil d'enquête, la mise à la retraite du général, sa popularité toujours grandissante. On arriva, enfin, à cette triomphale élection du 27 janvier 1889, qui fut le plus beau et le dernier triomphe du Boulangisme.

Chacun savait la journée décisive. L'ennemi avait fourni son suprême effort et avait été vaincu. L'Armée, tout entière boulangiste, était prête à acclamer un coup de force ratifiant le verdict populaire. La police se reconnaissait impuissante à l'empêcher. Place de la Madeleine et dans les avenues voisines, trois cent mille parisiens, ivres d'enthousiasme, acclamaient Boulanger, qui se tenait au restaurant Durand, entouré de son état-major. On le suppliait de donner le signal, de marcher sur l'Elysée. Le général tergiversait...

A minuit Thiébaud tira sa montre : « Général, depuis une minute votre popularité décroît ! » Les Parisiens, las de crier en vain, s'allèrent en effet coucher après minuit.

L'heure décisive était passée ; l'occasion d'agir ne se représenta jamais plus. Le général donna même, par sa fuite quand on le menaça d'une Haute Cour, le coup de grâce à l'enthousiasme de ses partisans. De ce piteux échec d'une campagne admirablement conçue et menée, Thiébaud était bien innocent. Nul cavalier ne peut être vainqueur quand son cheval se dérobe obstinément.

Mais l'ennemi, toujours vigilant, avait eu trop peur pour ne pas mettre en surveillance, pour la vie entière, l'homme qui, sans autre ressource que son audace, avait créé le Boulangisme. Désormais, une sourde conspiration enveloppa Thiébaud de ses rêts ténébreux, l'enlaça, l'isola... Il a expié toute sa vie le crime d'avoir essayé de sauver la France et d'avoir, plus qu'aucun autre, été sur le point d'y réussir.





## LA BRUYÈRE ET LA GUERRE

---

Les quelques pages ci-après, détachées des *Caractères* de La Bruyère, montrent qu'au temps de Louis XIV les commentaires sur la Guerre ressemblaient singulièrement à ceux que nous entendons autour de nous aujourd'hui :

**L**E peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens, et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasements et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou, si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiraient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

*Démophile*, à ma droite, se lamente et s'écrie : Tout est perdu ; c'est fait de l'Etat ; il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration ? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemis ? Cela est

sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberait. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes : je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur ; c'étaient là des hommes, dit-il, c'étaient des ministres. Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, et taillé en pièces ; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion, et ont passé par le fil de l'épée. Et, si vous lui dites que ce bruit est faux, et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas ; il ajoute qu'un tel général a été tué ; et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'Etat ; il se plaint lui-même : *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavalerie allemande est invincible ; il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siège, ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ; ou, si on le livre, on le doit perdre ; et, si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et, comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme ; il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille ? où se réfugiera-t-il ? en Suisse, ou à Venise ?

Mais, à ma gauche, *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes ; il n'en rabattrait pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers ; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre ; il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connaît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas ; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une

bataille où il soit demeuré sur la place quelque neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins ; car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point, et, s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiègent une place très forte, très régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits faibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur n'a pas d'expérience et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu ; Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle ; ils sont défaits, et à plate couture ; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri. Voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assied, il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille.







## VARIÉTÉS HISTORIQUES

---

### Le « VIEUX DIEU ALLEMAND »

Sous ce titre, notre collaborateur SAINT-CHRISTO a publié dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, deux notes fort remarquées, que nous sommes heureux de reproduire ci-après :

**D**E « VIEUX DIEU ALLEMAND ». — Les invocations de Guillaume II au « vieux Dieu allemand » ont causé quelque scandale dans le monde. On s'est étonné de voir le kaiser placer sous le patronage de la Divinité les massacres et les crimes de toute sorte perpétrés par l'armée allemande. Il est sacrilège, a-t-on dit, de se réclamer du Christ quand on commet des atrocités systématiques.

Mais est-ce bien au Christ que pense Guillaume II quand il parle du « vieux Dieu allemand » ? Je suis plutôt porté à admettre qu'il s'agit là d'une formule ésotérique, destinée à tromper la masse et à lui faire croire que l'empereur parle du Dieu des chrétiens, tandis que les renseignés comprennent qu'il s'agit d'Odin, qui est bien en effet, le « vieux Dieu » de la race germanique.

C'est très sérieusement que je formule cette hypothèse.

L'Allemagne, que Charlemagne a baptisée de force, est restée beaucoup plus Odinique qu'on ne le croit communément. Sur son sol, à côté des abbayes et des cathédrales chrétiennes, ont subsisté longtemps des groupements et des temples, secrets ou publics, dédiés à Odin et aux Ases. Au témoignage de Zeller (*Origines de l'Allemagne*, I) on sacrifiait encore à la déesse Ertha, dans l'Allemagne du Nord, en 1133. A la même époque, la religion Odinique, combattue dans l'Allemagne de l'Ouest et du Sud, avait son centre à Upsal, en Suède, où l'on sacrifiait à Odin, à Thor et à tous les dieux du Walhalla. Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, une des préoccupations des Chevaliers Teutoniques était d'empêcher les Prussiens d'offrir des sacrifices humains à Odin et à Thor. On trouve des traces d'Odinisme en Allemagne, même à l'époque de la Réforme.

N'en trouve-t-on pas aujourd'hui encore, et jusque dans le peuple ? Sur la porte d'un grand nombre de fermes allemandes on voit, fixée, une tête de cheval. C'est le vieux signe de reconnaissance qui désignait jadis les initiés aux mystères d'Odin. Dans chaque champ, à la moisson, la dernière gerbe est abandonnée et nul n'y touche ; on faisait de même dans la Germanie de jadis, cette gerbe étant réservée au cheval d'Odin. Ajoutons que, depuis un siècle, et surtout depuis 50 ans, les études odiniques ont été en grand honneur en Allemagne. Je connais le cas de hautes personnalités allemandes qui déclaraient récemment le Christianisme « affadissant et déprimant », tout juste « bon pour des Latins », et qui estimaient qu'il fallait au peuple allemand une « religion allemande ». Les chefs de l'armée allemande se sont-ils ralliés à cette manière de voir et adorent-ils en secret le « vieux Dieu allemand » ?

Cela expliquerait bien des choses. La religion d'Odin et de Thor est, en effet, celle de la guerre et surtout du sang. Qu'on médite ce fragment d'une vie de saint Sever, écrite au VIII<sup>e</sup> siècle :

« De même que, chez les bêtes des forêts, la férocité varie suivant les espèces, ainsi chez ces barbares, la cruauté prenait une forme différente suivant leur caractère, leurs habitudes et surtout leurs superstitions. La plupart encore affiliés au culte d'Odin, croyaient se faire bien venir de leurs dieux par des sacrifices humains, mais de différentes manières. Les uns n'immolaient que leurs ennemis et leurs prisonniers ; les autres égorgeaient de préférence leurs compatriotes et même leurs proches parents : pour quelques-uns l'innocence même de la victime avait un prix de plus : ils versaient avec délices le sang des faibles, des innocents, des vierges et des prêtres. » (Cité par Zeller, *Origines* I, 274).

Voilà qui rend assez bien l'esprit odinique et german.

Au premier siècle avant le Christ, les Germains pendaient par le nerf de la cuisse leurs prisonniers de guerre romains aux arbres consacrés à Odin et à Thor. En 496, les hordes germaniques défaites à Tolbiac avaient pratiqué ce vieux rite odinique au cours de leur invasion en France : nos annales le constatent formellement. Les rites sanguinaires étaient encore en honneur, en Prusse et en Poméranie, à une époque qui correspond chez nous au règne de saint Louis... Faut-il en conclure que le retour vers la Barbarie qui se manifeste chez les Allemands de nos jours est dû à une résurrection des mystères du « vieux Dieu Allemand », au moins dans les classes dirigeantes ? Je pose la question.

N'oublions pas qu'Henri Heine avait prédit que l'instant viendrait « ou Thor se réveillerait, prendrait son marteau et mettrait en pièces les cathédrales gothiques ».

N'est-ce pas fait ?

SAINT-CHRISTO.

Cette note a été suivie d'une deuxième communication, que voici, dans laquelle notre collaborateur précise son point de vue et fournit de nouveaux arguments.

On remarquera l'importante contribution de Maurice Barrès à ce second article.

Le « **VIEUX DIEU ALLEMAND** » (LXXI, 3). — Mon hypothèse sur la véritable signification de l'appel fait par le Kaiser au « vieux Dieu Allemand » m'a déjà valu des lettres et certaines critiques.

Plusieurs de mes correspondants ont peine à admettre que le vernis de Christianisme de l'Allemagne moderne recouvre une réalité païenne, et que Guillaume II, chef de l'Eglise Evangélique de Prusse, puisse être, même d'une manière symbolique et philosophique, un fidèle d'Odin et de Thor.

Je recommande à ceux qui ne peuvent voir dans notre ennemi un adepte de l'ancienne religion de sa race de relire avec attention l'hymne qu'il dédia au dieu Ægir, et dont l'exécution solennelle, à l'occasion du lancement d'un navire de guerre, fit sensation en son temps.

Cette invocation au Neptune du Walhalla germanique coïncidait avec la proclamation que l'avenir de l'Allemagne était « sur la mer ». On ne songea alors qu'à plaisanter l'impérial compositeur. Je demande, moi, si un wiking dévot, plaçant sa flotte naissante sous la protection du dieu de l'océan german, eut agi autrement que le faisait le Kaiser?... L'Hymne à Ægir » composé par lui, dirigé par lui, le bâton de chef d'orchestre en main, un jour de fête navale, c'était un acte de foi, l'équivalent du baptême chrétien de nos vaisseaux.

Je prie, d'ailleurs, mes contradicteurs de noter que sur cette grave question de la persistance de l'Odinisme au-delà du Rhin mon sentiment est d'accord avec celui d'une des plus lucides intelligences de la littérature française : je veux parler de notre grand Maurice Barrès, l'écrivain qui a le mieux montré tout ce que recélait de barbarie atavique l'apparente civilisation de l'Allemagne moderne.

Barrès m'écrit, en effet :

« Votre note est tout ce qu'il y a de plus intéressant.

« Nous sommes d'accord sur cette conception du « vieux Dieu allemand. J'en ai dit un mot dans une proposition pour la fête nationale de Jeanne d'Arc, il y a quelque temps. »

Et il me signale le passage suivant de l'exposé des motifs de sa proposition de loi, passage que je suis impardonnable de n'avoir pas reproduit plus tôt dans mon argumentation :

« La vierge guerrière qui nous montre le chemin par où chasser  
« l'envahisseur, montre en même temps à l'univers le visage héroïque  
« et bienveillant de la vaillance française. C'est bon aux Allemands,  
« s'ils veulent exalter les vertus qui les ont faits grands et qui  
« peuvent les faire plus grands, d'aller chercher des modèles dans  
« le fond des époques barbares. Ils ont installé l'effigie du roi des

« Vandales dans leur temple du Walhalla, dédié aux héros qu'ils  
« jugeaient dignes de provoquer leur enthousiasme et de former  
« leurs âmes. Leurs savants, depuis un siècle, recueillent toutes les  
« épaves des races païennes, tous les héros qui sont des conseillers  
« du massacre et du pillage, et s'efforcent pédantesquement de les  
« introduire au fond de la conscience nationale de la Germanie. Si  
« l'on veut comprendre ce que signifient ces appels constants et  
« monotones de Guillaume II à son « vieux Dieu », il faut savoir  
« que ce « vieux Dieu », dont l'usage, nous dit-on sans rire, est  
« spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le Dieu  
« Odin, le Père universel qui, dans le brouillard du Nord, entouré  
« des Vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées  
« d'affreuses ivrogneries. Ah ! la Belgique et nos provinces  
« envahies attestent à l'univers ce que sait faire un peuple formé  
« dans une admiration religieuse pour les plus effroyables scènes  
« de l'humanité primitive et qui fait d'une mythologie féroce ses  
« grands textes sacrés. »

Voilà qui est admirablement dit. Maurice Barrès, d'ailleurs, dans un récent article, *l'Agonie dans les Etangs*, a été amené à illustrer d'un exemple saisissant la thèse de la survie de l'Odinisme, et il demande : « Leurs dieux suivent-ils ces Barbares ? »

Ce qu'on ne saurait, en tout cas, nier, c'est que les Barbares sont hantés par l'idéal de leurs anciens dieux.

Je répète que c'est ce qu'avait prédit Henri Heine, que j'ai cité de mémoire, l'autre jour, et dont voici le texte exact.

Après avoir annoncé que la civilisation disparaîtra d'une Allemagne déchristianisée et qu'alors « débordera de nouveau la férocité des anciens combattants », Henri Heine ajoutait, en 1834, dans son livre sur *l'Allemagne* : « Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se leveront de leurs tombeaux fabuleux et essuieront de leurs yeux la poussière séculaire : Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques. »

Thor a passé à Louvain, à Malines, à Reims, à Arras...

SAINT-CHRISTO.



---

Le Gérant : Flavien BRENIER.

---

Evreux, Imprimerie de l'Eure, 6, rue du Meilet. — G. Poussin, Dr.

A handwritten signature in dark ink, reading 'Flavien Brenier', enclosed within a large, sweeping, horizontal oval stroke.



Sixième Année.

Nos 3 & 4.

Mars-Avril 1915.

## A NOS ABONNÉS

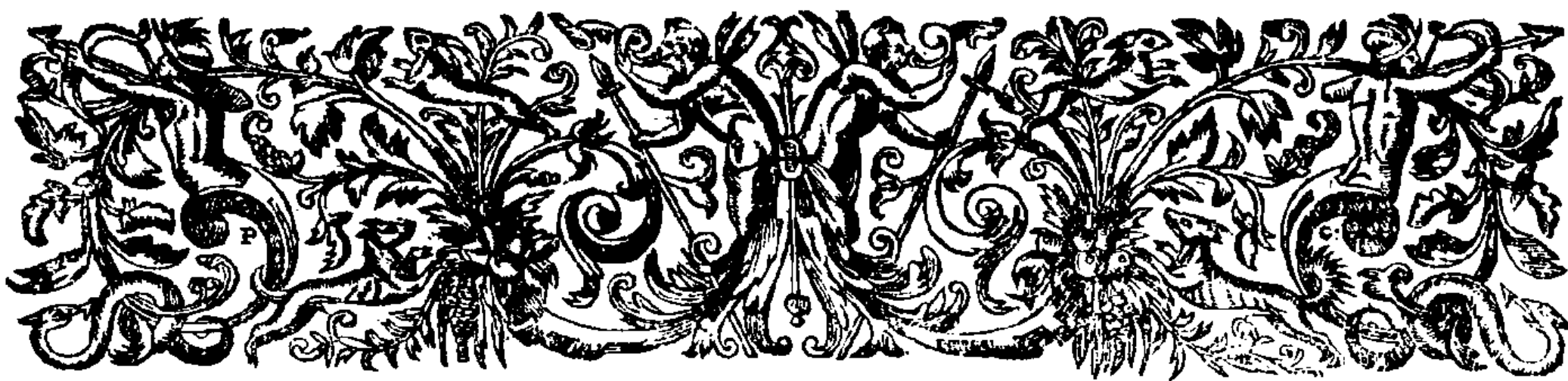
**N**ous adressons nos remerciements à ceux de nos Abonnés qui, répondant à notre appel, nous ont fait parvenir leur réabonnement pour 1915.

En raison des circonstances créées par la Guerre, nous nous abstenons, pour le moment, de faire présenter des quittances de recouvrement à ceux qui ne nous ont pas encore écrit.

*Nous n'en prions que plus instamment ceux de nos amis qui sont en état de le faire de nous envoyer, en un mandat, le montant de leur abonnement.*







# Le dernier espoir de l'Allemagne

---

## CHOSSES DE L'ÉTÉ DERNIER

Dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> août 1914, notre collaborateur Paul Darcy fit interruption en coup de vent dans les bureaux de la *Revue Antimaçonnique*. Rarement sa venue y fut accueillie avec plus de satisfaction, car, depuis une semaine, nous étions fort inquiets à son sujet. Parti pour l'Allemagne quelques mois plus tôt, pour y recueillir la documentation d'un livre sur les *Origines du Pangermanisme*, il s'était, après diverses pérégrinations, installé dans la banlieue de Berlin, à Charlottenbourg. De là, il nous envoyait fréquemment des lettres pleines de détails révélateurs sur l'état d'esprit qui régnait, à l'égard de la France, dans les hautes sphères politiques et financières allemandes, dont il avait l'occasion d'aborder dans l'intimité certains représentants qualifiés. La dernière de ces lettres était datée du 20 juillet; depuis dix jours qu'elle nous était parvenue, l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie avait été lancé et le péril d'une conflagration européenne avait surgi, plus menaçant d'heure en heure. Sans prévoir encore jusqu'où devait aller la barbarie des Allemands à l'égard de nos nationaux domiciliés chez eux, nous étions fort inquiets du sort de notre ami au cas où il ne parviendrait pas à franchir à temps la frontière. Aussi fut-il accueilli par des exclamations joyeuses quand il fit son entrée dans nos bureaux, où venait justement d'arriver la nouvelle que l'on affichait l'ordre de mobilisation. Prévenu du caractère

sérieux que prenait la crise, témoin, à Berlin, de scènes d'exaltation populaire vraiment inouïes, Darcy avait bouclé hâtivement sa valise et avait eu la bonne fortune de trouver place dans un express, le dernier qui eut la permission de dépasser Deutsch-Avrincourt, car la ligne fut coupée immédiatement après par les troupes allemandes.

C'était une bonne fortune que d'avoir, à cette heure de fièvre, l'occasion de questionner sur ses impressions un homme qui rentrait d'Allemagne, surtout quand cet homme venait, pendant des mois, de tâter le pouls aux dirigeants de la politique impériale tout en étudiant les réactions des foules. Aussi Darcy fut-il immédiatement assailli d'interrogations. « Je crois qu'ils sont tous fous », commença-t-il par nous répondre, « mais leur délire va causer des ruines sans nombre, car ils sont presque aussi forts qu'ils sont fous. » Développant les raisons de son opinion, il nous fit alors un tableau de l'état des esprits à Berlin durant la quinzaine écoulée. Depuis la mort tragique de l'archiduc héritier d'Autriche, l'opinion, chauffée par les excitations de la presse, était nerveuse et trépidante, pleine d'une sorte d'anxiété joyeuse, comme si elle avait senti, malgré le silence des Chancelleries, que l'heure approchait de réaliser les rêves de domination mondiale depuis longtemps caressés. Quand arriva la nouvelle que le gouvernement austro-hongrois envoyait un ultimatum à la Serbie, ce fut une joie folle, encore accrue lorsque furent connus le court délai, les termes insultants et les conditions inacceptables de cet ultimatum : dans les salles de spectacles, dans les brasseries, dans les rues, des gens qui ne se connaissaient pas s'interpellaient et se congratulaient. Non que la question serbe passionnât l'opinion allemande : mais, comme lors de l'annexion de la Bosnie Herzégovine, à travers la Serbie provoquée et humiliée, c'était la Triple Entente que l'on visait. Et l'on était sûr, cette fois, d'avoir été assez loin dans l'outrage pour qu'un apaisement du conflit fut impossible : la Russie et la France seraient contraintes de tirer l'épée aux côtés de la Serbie envahie, et la grande guerre éclaterait, la guerre rêvée par les Pangermanistes, c'est-à-dire par toute l'Allemagne, aussi bien celle des Usines et des Uni-

versités que celle des Casernes. L'heure était venue de réaliser le coup raté dix fois en quelques années et de refaire, l'épée à la main, la carte d'Europe; l'enthousiasme du peuple allemand était pétri de cette certitude.

Le 25 juillet une dépêche de Belgrade, incomplète ou mal transmise, changea l'enthousiasme en fureur : elle annonçait, contre toute attente, que la Serbie acceptait l'ultimatum autrichien. A l'idée que la querelle d'allemand patiemment cherchée allait encore une fois tourner court, une vague de colère passa sur Berlin. « C... de Serbes ! » s'écriait dans les couloirs du Reichstag un député connu, ancien président de groupe parlementaire; « faudra-t-il donc vous forcer à demander grâce, la corde au cou, pour que vous répondiez : non ! » D'autres émettaient l'idée que l'Autriche devait, sans égard à l'acceptation de son ultimatum, faire passer le Danube à ses troupes. Quant aux vociférations des politiciens de brasserie, rien n'en pouvait donner une idée. Toute cette effervescence fit place à une joie sans mélange quand on connut, le même soir, la véritable situation. La Serbie avait accepté l'ultimatum autrichien, mais en faisant quelques réserves de détail, et le ministre d'Autriche avait aussitôt pris texte de ces réserves pour rompre les relations diplomatiques. C'était la guerre...

La physionomie de Berlin les jours suivants, pendant que le cercle du conflit allait s'élargissant par l'intervention inévitable de la Russie et le jeu des alliances, revivait dans la description colorée de notre ami : ce qui l'avait surtout frappé, c'était l'élan farouche du peuple allemand, l'ardeur des manifestations spontanées éclatant sur la voie publique, les défilés dans les rues de la capitale de cortèges de vingt, trente, cinquante mille hommes, réclamant la guerre et chantant, chapeau bas, la *Wacht am Rhein*; enfin les clameurs des femmes et des enfants au passage du moindre piquet de soldats : *Nach Paris! nach Paris!* Une contre manifestation de deux ou trois mille pacifistes finit dans le ridicule, submergée sous les huées et les *Hoch!* à l'empereur. Tout cela était frénétique, exaspéré, comme il convient à ce peuple allemand qui manque totalement du sens de la mesure et du

calme, mais non dépourvu, grâce à l'ampleur du spectacle, d'un certain grandiose. C'était la vieille Germanie odinique se levant tout entière contre la civilisation latine et se pourléchant par avance du sang qui allait couler.

« Ils sont absolument convaincus qu'ils vont être vainqueurs », ajoutait Paul Darcy ; « les dernières lois militaires ont augmenté considérablement la force de leur armée ; leur préparation technique est minutieuse ; l'état d'esprit de leurs réservistes, pattemment exaltés depuis des années dans la vie civile, sera excellent. Si je dis tout de même qu'ils sont fous, c'est qu'il est évident qu'ils vont avoir l'Angleterre contre eux et qu'ils n'auront pas pour eux l'Italie. Dans ces conditions, je crois qu'ils finiront toujours par succomber ».

Il n'y eut qu'un cri parmi nous pour proclamer que la chose n'était pas douteuse.

Elle l'était cependant beaucoup plus qu'on ne se l'imaginait alors en France.

### LES ATOUTS DU KAISER

Quand on examine, aujourd'hui, avec un recul de quelques mois, l'équilibre des forces en présence au 1<sup>er</sup> août dernier, on demeure convaincu qu'il n'y avait rien de fou ni de désespéré dans la tentative du Kaiser de vaincre la France, la Russie et l'Angleterre unies, sans parler de la Belgique et de la Serbie. Cette tentative avait pour base, au contraire, une estimation exacte des ressources militaires *réelles* disponibles de chaque côté. Nous disons des ressources militaires *réelles*, car les évaluations qui couraient alors la presse, et que nos écrivains spécialistes eux-mêmes croyaient fondées, différaient fort des réalités que l'admirable service d'espionnage allemand avait depuis longtemps découvertes.

Rappelons ces évaluations, qui paraissaient irréprochables. Du côté de la Triple Entente : 21 corps d'armée français, 3 corps anglais, 40 corps russes, la valeur de 3 corps belges et de 4 corps serbes, soit au total 71 corps d'armée. Du côté des deux Empereurs : 26 corps allemands et 16 corps austro-hongrois, soit au total seulement 42 corps d'armée. La

Triple-Entente disposait donc, sur le papier, d'une supériorité numérique de 60 p. 100, et l'on admettait couramment que l'entrée en lignes des réserves ne modifierait pas cette proportion, sauf peut-être au bénéfice de la Russie dont les ressources en hommes sont inépuisables. L'issue de la lutte semblait donc absolument fixée d'avance.

Penser ainsi était méconnaître l'effort très sérieux accompli, depuis quelques années, par l'Archiduc héritier d'Autriche et son chef d'état-major, le général Conrad de Hoetzendorff, pour galvaniser l'armée austro-hongroise. Ces deux hommes avaient réussi à refaire de la monarchie de François-Joseph ce qu'elle avait été jadis : une grande puissance militaire. On en jugera si l'on calcule qu'elle a mis en ligne, en huit mois, près de *quatre millions de soldats* (1) au lieu des onze à douze cents mille hommes que les critiques les plus autorisés s'accordaient à considérer comme le maximum de ses forces mobilisables. Presque constamment malheureuse, cette armée a du moins rendu à Guillaume II l'immense service de détourner sur elle et d'occuper la majeure partie des forces de la Russie. C'est ce dont personne ne l'aurait cru capable.

Les écrivains militaires, qui s'étaient trompés du simple au triple en ce qui concernait l'armée austro-hongroise, avaient erré dans la même proportion à l'égard de l'armée allemande. On s'en aperçut à la mobilisation quand on vit les vingt-six corps d'armée allemands se doubler automatiquement de vingt-six corps de réserve, à effectifs renforcés, pour lesquels tout le nécessaire (cadres, armement, équipements, chevaux et canons), avait été préparé de longue date, sans que les Etats-Majors français et russes eussent rien su de positif à ce sujet. Ce fut donc une masse double de celle qui était prévue contre laquelle il fallut lutter dès la déclaration de guerre, et ces cinquante-deux corps (cinquante-trois en y comprenant un corps de marine) ont été encore renforcés

(1) Sur ce nombre, 1.200.000 hommes sont morts ou blessés sérieusement, 750.000 sont prisonniers en Russie et en Serbie, 1.300.000 sont au front et 600.000 dans les dépôts. Il résulte de ces chiffres que l'armée austro-hongroise a perdu plus de la moitié de son effectif total; ses formations actives n'existent presque plus.



depuis par la valeur de vingt-quatre corps de landwehret de landsturm. L'effort allemand, qui ne semblait pas devoir dépasser trois millions d'hommes, aura atteint aisément sept millions (1). Guillaume II, on le voit, avait là en mains un chiffre considérable d'atouts de première importance dont l'existence était ignorée de ceux auxquels il s'attaquait. Loin d'être en état d'infériorité numérique, il disposait d'une supériorité d'effectifs de plus de 50 p. 100.

Peut-être sera-t-il permis un jour de raconter à nos compatriotes comment nous perdîmes la bataille de Charleroi. Ils sauront alors à quel point les Allemands, qui avaient pour eux le nombre, étaient, en outre, servis par leur préparation intensive à la guerre moderne et par l'abondance d'un matériel qui nous faisait cruellement défaut. Non que nos chefs militaires eussent méconnu l'importance de l'outillage dans la guerre contemporaine; non que nos ingénieurs eussent été impuissants à le créer; mais l'abominable politique maçonnique qui a régi la France pendant quatorze ans, de l'élection du président Loubet à la fin du septennat du président Fallières, avait volontairement privé l'armée des ressources qui lui auraient été nécessaires pour mettre son matériel à la hauteur de celui de l'Allemagne. La guerre scolaire, la défense républicaine et les lois électorales avaient absorbé des millions qui, au-delà des Vosges, servaient à fondre de l'artillerie lourde, à doter chaque régiment d'une surabondance de mitrailleuses, à constituer un formidable réseau d'espionnage. Comment en aurait-il été autrement quand nos dirigeants francs-maçons voyaient l'avenir de la France dans le projet de rapprochement franco-allemand lancé par le Bureau maçonnique de Berne?... Ce n'était pas pour rien que Guillaume II, suivant le témoignage du journal maçonnique *l'Acacia* (2) était personnellement intervenu pour assurer l'entente des Maçonneries française et allemande.

Pour être moins démunis que nous, nos alliés anglais et

(1) Une note très vraisemblable du ministère de la guerre français évalue les pertes allemandes, au 31 mars 1915, à trois millions d'hommes tués, blessés, malades ou prisonniers, soit 43 p. 100 de l'effectif total.

(2) *L'Acacia* d'octobre 1906.

russe se trouvaient, eux aussi — le Kaiser ne l'ignorait pas — fort éloignés d'être prêts à la guerre. L'Angleterre était maîtresse de la mer, mais il s'en fallait de 30 000 hommes que son corps expéditionnaire, pourtant minime, fut au complet. La Russie n'était pas seulement empêtrée dans ses difficultés de mobilisation et de transport : elle ne disposait en outre que de stocks de munitions tout à fait insuffisants, à peine susceptibles d'alimenter pendant six semaines ses armées du front. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que ce fut le Japon qui, par le Transsibérien, fournit pendant plusieurs mois à son ancienne ennemie la grosse artillerie et les munitions qui lui faisaient défaut. Le grand Etat-Major allemand connaissait cette situation et il était mathématiquement assuré, après avoir écrasé l'armée française en six semaines, de venir ensuite facilement à bout du colosse russe, dont l'armure manquait de bien des pièces.

Ajoutons à ces chances sérieuses de victoire sur terre une savante dissémination, sur toutes les mers, de croiseurs rapides allemands et de paquebots armés en guerre, destinés à ruiner le commerce britannique ; notons le fait que l'Allemagne avait fait construire dans le plus grand secret, des sous-marins d'un modèle nouveau, capables de fournir en surface une vitesse égale à celle des meilleurs transatlantiques, qui n'ont que trop fait parler d'eux ces temps derniers ; tenons compte des intrigues nouées dans les milieux ouvriers du monde entier par l'Internationale socialiste dont la Sozialdemokratie allemande tient tous les fils ; n'oublions point les insurrections préparées aux Indes et dans l'Afrique du Sud, l'entente secrète avec les Jeunes Turcs de Constantinople et le Khédive d'Egypte Abbas Hilmi ; rappelons-nous enfin, les espoirs allemands suscités par la menace de guerre civile en Irlande à propos du Home Rule. En voilà plus qu'il n'en fallait pour que l'héritier du grand Frédéric put avoir, au début d'Août 1914, une confiance complète dans l'issue de la guerre gigantesque qu'il déchaînait.

## L'APPÉTIT DE L'OGRE

Le 5 septembre, cinq semaines exactement après son agression sauvage contre la Belgique neutre et confiante, l'armée allemande était sous Paris. Elle avait perdu un peu de temps à donner l'assaut à Liège et à bombarder Namur, mais, ces deux forteresses une fois tombées, l'armée belge rejetée dans Anvers, le torrent avait roulé ses flots jusqu'à la Marne, à peine ralenti un moment, à Charleroi, par l'héroïsme inutile de nos soldats. Quand l'armée de Joffre s'arrêta pour faire tête, comme un sanglier serré de trop près, l'Etat-major allemand doutait si peu de l'issue de la bataille qu'il n'hésita pas à se priver, le jour même, de deux corps d'armée dont le besoin se faisait sentir en Prusse Orientale. La victoire, certaine d'avance pour lui, l'était bien plus encore pour les diplomates peuplant les ambassades allemandes. En sorte qu'à l'heure même où l'offensive hardie de Foch et le mouvement tournant de Maunoury déterminaient un retour de fortune, le comte Bernstorff, ambassadeur du Kaiser auprès des Etats-Unis, jugeait le moment venu de faire connaître publiquement les conditions de paix que son maître allait imposer à la France pantelante. Dans une petite ville balnéaire de l'Amérique du Nord, où il attendait d'heure en heure la nouvelle de la prise de Paris, il annonçait à un cercle d'auditeurs de choix que l'Allemagne exigerait de nous (1) :

« 1° Toutes les colonies françaises, sans exception, même  
« le Maroc complet et l'Algérie, et aussi la Tunisie.

« 2° Tout le pays compris depuis Saint-Valéry, en ligne  
« droite, jusqu'à Lyon, soit plus d'un quart de la France et  
« plus de quinze millions d'habitants.

« 3° Une indemnité de dix milliards de francs.

« 4° Un traité de commerce permettant aux marchandises  
« allemandes d'entrer en France sans payer aucun droit,  
« pendant vingt-cinq ans, *sans réciprocité* : après quoi la con-  
« tinuation du traité de Francfort.

(1) Voir les détails de l'entretien dans un article de M. Clémenceau paru dans *l'Homme Enchaîné* du 13 octobre 1914.

« 5° La promesse de la suppression en France du recrutement pendant vingt-cinq ans.

« 6° La démolition de toutes les forteresses françaises.

« 7° La remise par la France de trois millions de fusils, de trois mille canons et de quarante mille chevaux.

« 8° Les droits de patente des brevets allemands, *sans réciprocité*, pendant vingt-cinq ans.

« 9° L'abandon par la France de la Russie et de l'Angleterre.

« 10° Un traité d'alliance de vingt-cinq ans avec l'Allemagne. »

Ces conditions de paix, les plus terribles qui eussent été imposées à un peuple depuis la chute de Carthage, étaient appelées en riant par le comte Bernstorff : *Les dix commandements de l'Allemagne*. Et il ajoutait : « Il faut réduire la France, la couler pour jamais, en faire une nation comme le Portugal ou la Turquie, même si nous devons tuer cinq millions de Français » — paroles qui sont bonnes à relire et à méditer à l'heure où certains agents de l'Allemagne, les uns conscients, les autres inconscients s'efforcent de nous persuader que nous devons oublier le sang, les ruines, le péril couru par notre civilisation, et nous montrer généreux envers l'Allemagne après la victoire.

En même temps que l'ambassadeur allemand auprès de la plus grande puissance neutre abattait ainsi le jeu de son peuple à notre égard, des interviews d'hommes d'Etat et des cartes géographiques éditées pour la circonstance nous renseignaient sur les intentions teutonnes à l'égard de nos alliés et de certains neutres. La malheureuse Belgique devenait pays d'Empire, comme l'Alsace-Lorraine ; la Hollande, traitée de haut par le vainqueur, était invitée à entrer dans la Confédération germanique et à y occuper une place analogue à celle de la Saxe ou de la Bavière ; tout le littoral de la Baltique jusqu'à Saint-Pétersbourg devenait prussien ; la Pologne russe formait un royaume vassal sous le sceptre d'un Hohenzollern catholique ; enfin, l'Ukraine était enlevée à la Russie et annexée à l'Autriche, ainsi que la Serbie.

Telles étaient, après vingt années de préparation sournoise

et cinq semaines d'ivresse de la victoire, les prétentions allemandes le 5 septembre au matin. La fumée de sept jours de combats acharnés passa sur ce rêve digne d'Attila ou de Gengis Khan. Quand elle se dissipa, le 12 septembre, l'armée allemande, décimée et rompue, était en pleine retraite. Sans la criminelle négligence des pouvoirs publics, qui lui avait permis de se préparer, en pleine paix, d'admirables positions défensives sur l'Aisne, sans l'épuisement presque complet de nos ressources en munitions, épuisement qui nous força à rompre le combat, les soldats de Joffre eussent reconduit, tambour battant, l'envahisseur jusqu'au Rhin. Il fallut, hélas ! s'arrêter sur notre territoire. Mais la superbe du Kaiser et de son peuple avait reçu une terrible atteinte. L'Ogre, plus affamé que jamais, commençait à comprendre qu'il lui faudrait rester sur son appétit.

### LE CHEMIN DES HÉLAS !

Le peuple allemand est peut-être au monde celui qui manque le plus de dignité et de force morale devant un malheur sans remède : nul n'a jamais su comme lui ramper sous les pas du vainqueur et se confondre en écœurantes adulations. En 1806, l'attitude des Berlinoises, et même des officiers prussiens, à l'égard de Napoléon, fut un des spectacles historiques les plus dégradants qu'on ait pu imaginer dans ce genre. Par contre, il faut reconnaître que l'Allemand, tant qu'il lui reste quelque chance de ressaisir le succès, sait lutter avec opiniâtreté : la petite Prusse de Frédéric II a donné à cet égard, dans des circonstances pires que celles de l'Allemagne d'aujourd'hui, le plus bel exemple de constance. Il était donc à prévoir que le peuple de proie, vaincu sur la Marne, n'accepterait pas le verdict de la Fortune et jouerait jusqu'au dernier les atouts réunis par son gouvernement.

Ces atouts sont tombés un à un sur le tapis sanglant de la guerre, au cours des sept mois d'attente que nous venons de vivre. Pendant que Joffre, à l'abri d'un barrage de 945 kilomètres de long, reconstituait son armée, exerçait ses réserves, créait l'artillerie lourde et les stocks de munitions qui nous



manquaient, l'Allemagne, qui sait ce que lui prépare cet immense effort, faisait exploser successivement sous les pas des Alliés les mines que sa diplomatie et son or avaient depuis longtemps préparées. Insurrection des Boërs réfractaires au Transvaal, mutinerie de régiments hindous à Singapoor, agitation nihiliste en Russie, déclaration de la guerre sainte par les Jeunes Turcs, exploitation de la rivalité des Flamands et des Wallons en Belgique, pression exercée par les éléments germains des Etats-Unis sur le président Wilson, tout sans exception fut mis en œuvre pour créer les pires difficultés à la France et à ses alliés.

Toutes ces diversions ont échoué plus ou moins rapidement et il est visible que les espoirs qu'on fondait sur elles, en Allemagne, sont morts : on peut en juger par un article du *Tag*, important organe conservateur de Berlin, qui, en énumérant les faux calculs de la Chancellerie impériale, semble bien suivre ce mélancolique « chemin des Hélas ! » dont parlait un personnage d'Aristophane. Ecoutons-le gémir :

Nous nous sommes trompés dans tant de nos calculs ! Nous nous attendions à ce que l'Inde entière se révoltât au premier son des canons en Europe, et voilà que des milliers et des dizaines de milliers d'Indiens combattent maintenant avec les Anglais contre nous. Nous nous attendions à ce que l'empire britannique fût réduit en miettes ; mais les colonies britanniques se sont unies comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant à la mère-patrie. Nous nous attendions à un soulèvement victorieux dans l'Afrique du Sud britannique, et nous ne voyons là qu'un fiasco. Nous nous attendions à des désordres en Irlande, et l'Irlande envoie contre nous quelques-uns de ses meilleurs contingents. Nous croyions que le parti de la « paix à tout prix » était tout-puissant en Angleterre ; mais il a disparu dans l'enthousiasme général qu'a suscité la guerre à l'Allemagne. Nous calculions que l'Angleterre était dégénérée et incapable de constituer un facteur sérieux dans la guerre, et elle se montre notre ennemi le plus dangereux.

Il en a été de même avec la France et la Russie. Nous pensions que la France était corrompue et qu'elle avait perdu le sens de la solidarité nationale, et nous constatons maintenant que les Français sont des adversaires formidables. Nous croyions que la Russie ne pouvait rien faire ; nous jugions que son peuple était trop profondé-

ment mécontent pour combattre en faveur du gouvernement russe ; nous comptions sur son effondrement rapide, en tant que grande puissance militaire. Mais la Russie a mobilisé ses millions d'hommes très rapidement et très bien ; son peuple est plein d'enthousiasme et sa force est écrasante. Ceux qui nous ont conduits à toutes ces erreurs, à tous ces faux calculs, à toutes ces grosses méprises sur nos voisins et sur leurs affaires ont assumé un lourd fardeau de responsabilités.

Ce dernier jugement n'est peut-être pas très juste, car, si les manœuvres tortueuses de la diplomatie allemande n'ont pas obtenu le résultat cherché, leur échec est moins imputable à la maladresse de ceux qui les conçurent qu'à un décret de la Providence lassée par l'orgueil germanique. Quoi qu'il en soit, nous voici loin de l'enthousiasme guerrier qui débordait dans les rues de Berlin, l'été dernier, quand tout un peuple, d'une même voix, acclamait la guerre. Les déconvenues déjà subies font redouter aux Allemands la désillusion suprême. Au changement de leur ton, à l'inquiétude qui se manifeste dans les journaux les plus chauvins, on sent leur appréhension croissante d'une défaite qui les mettrait aux pieds des Alliés. Défaite dont les conséquences seraient d'autant plus terribles pour eux qu'après les crimes sans nom qu'ils ont commis ou approuvés, ils savent n'avoir aucune pitié à attendre des vainqueurs.

### LE SOCIALISME A LA RESCOUSSE

Cette éventualité d'une défaite qui épuiserait l'Allemagne pour un siècle, et peut-être mettrait fin à l'unité allemande, a déterminé le Kaiser à faire jeter dans l'opinion mondiale l'idée d'une paix basée sur le *statu quo ante*, c'est-à-dire sur la possibilité pour les hordes germaniques de recommencer leurs exploits dans huit à dix ans au plus, aussitôt qu'elles se seraient reposées et recrutées. Le prétexte de cette invitation à la cessation des hostilités est, naturellement, le caractère horrible qu'a pris la guerre — préoccupation humanitaire plutôt inattendue de la part des tortionnaires de Dinant et d'Aerschot, des incendiaires de Louvain et de Reims, de ceux qui hurlent, en marchant au combat, le *Hais Allemagne!*

chant de guerre pour cannibales, mis à la mode par la *Badische Landeszeitung*, organe officiel du gouvernement badois :

O toi Allemagne ! hais maintenant !

Avec une âme de fer, égorge des millions d'hommes de cette race du diable.

Et que jusqu'aux nues, plus haut que les montagnes.

S'entassent la chair fumante et les ossements humains.

O Allemagne ! maintenant, hais !

Cuirassée d'airain, ne fais pas de prisonniers, et à chaque ennemi un coup de baïonnette dans le cœur !

Rends chacun aussitôt muet.

Fais un désert des pays qui, tout autour de nous, te font une ceinture !

Las d'avoir mis en pratique, neuf mois durant, ces aimables préceptes, les sujets de Guillaume II, maintenant que décidément la supériorité de l'armement et du nombre leur échappe, consentiraient à se reposer un peu. Ils nous en font informer par une fraction de leur Sozial-Démokratie, ce parti fondé par Engels et Karl Marx : Engels, véritable monomane des questions militaires, qui voyait dans la guerre « un facteur très puissant du progrès social » ; Karl Marx, le railleur impitoyable des « ânes du Congrès de la Paix, en 1867 »...

Dans un manifeste, d'abord attribué à Karl Liebknecht, puis à un groupe de syndicats allemands, et que nos journaux socialistes ont pieusement reproduit, les porte-paroles du Kaiser déclarent que « de l'attitude de leurs camarades « socialistes de France, d'Angleterre et de Belgique dépend « pour eux la possibilité d'une action contre la guerre ». Que les socialistes français, anglais et belges veuillent bien susciter des difficultés à la défense nationale dans leurs pays respectifs, qu'ils travaillent les esprits dans le sens d'une paix prochaine, et la Sozial-Démokratie allemande promet de leur faire écho par-dessus la ligne de feu. « Montrons », dit le manifeste, « que si nous n'avons pas pu empêcher la guerre, « nous saurons, *maintenant*, agir de toutes nos forces pour la « prompte conclusion d'une paix sans annexions ni conquêtes ».

La Sozial-Démokratie a mille fois raison de dire « maintenant », car ses dispositions pacifiques ne sont pas fort anciennes. Elle dispose, ne l'oublions pas de plus de cent députés au Reichstag, c'est-à-dire d'un quart de l'assemblée; or, le 4 août 1915, tous, même Karl Liebknecht, ont voté les crédits pour la guerre *et pour une guerre d'agression*. Aucun doute ne pouvait, en effet, subsister sur ce point dans l'esprit des députés socialistes allemands; car, *avant le vote*, le chancelier de Bethmann-Holweg avait officiellement annoncé à la tribune que la déclaration de guerre était adressée *par l'Allemagne* à la Russie et à la France et que les hostilités commençaient « par une mesure nécessaire au point de vue militaire, quoique contraire au droit international » : la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique. Un crime public aussi franchement avoué par le gouvernement impérial n'émut pas les entrailles pacifistes des bons Sozial-Démocrates allemands : non contents de l'approuver par leurs votes, ils mêlèrent même pour la première fois leurs voix à celles de leurs collègues pour pousser les acclamations au Kaiser.

Griserie due à l'atmosphère orageuse de cette journée d'été ? Oubli momentané et vite regretté de leurs principes ?... Nullement ! La Sozial-Démokratie savait parfaitement, au contraire, vers quel but elle marchait et elle le savait longtemps avant le 4 août. Nous avons sur ce point le témoignage d'un socialiste français, le citoyen Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., qui ne laisse place à aucune équivoque. Emus de la tension croissante qui se manifestait entre l'Allemagne et la France, les dirigeants de la C. G. T. avaient résolu, fin juillet, de conférer avec leurs amis allemands. Ils les convoquèrent à Bruxelles, où une entrevue secrète eut lieu, le 25 juillet, entre le citoyen Jouhaux, au nom des syndicalistes français et le citoyen Legien, au nom des syndicalistes allemands. M. Mertens, un des chefs du Syndicalisme belge, prit part à l'entretien ; il se porte garant du récit de son collègue français. « Que comptent faire les « Socialistes allemands pour éviter la guerre qui se prépare ? » demand a M. Jouhaux ; « tenteront-ils un mouvement insur-

« réactionnel, ou tout au moins la grève générale? » Et il ajoutait que les Syndicalistes français, fidèles à l'idéal du parti, étaient prêts à risquer l'une et l'autre tentative s'ils étaient assurés de la réciprocité. A la question ainsi posée, et répétée à plusieurs reprises, « le député Legien », constate le citoyen Jouhaux « ne fit aucune réponse ». Son attitude fut telle que le représentant français put annoncer à ses camarades, au retour, que la Sozial-Démokratie ne tenterait rien pour gêner l'action du gouvernement impérial.

Elle a fait mieux : elle a aidé cette action de toutes ses forces. Quand les ouvriers belges, socialistes pour la plupart, mais révoltés par le martyre de leur pays, refusèrent de travailler, à n'importe quel prix, pour les fournitures à l'armée allemande, une délégation socialiste du Reichstag, conduite par le citoyen Karl Liebknecht, vint les exhorter à ne pas persister dans cette attitude. La presse entière a rendu compte, d'autre part, des agissements d'un autre député socialiste allemand, le citoyen Südekum, qui a été chargé par le gouvernement impérial de mener une campagne en faveur de l'Allemagne dans les milieux socialistes étrangers, et qui, ainsi que la *Guerre sociale* elle-même l'a raconté, a cherché des émissaires jusque parmi les syndicalistes français prisonniers en Allemagne, dont il a fait renvoyer certains en France, libérés et munis d'argent et de faux papiers, pour y mener une campagne en faveur de la paix.

Faut-il parler des discours pangermanistes des citoyens Scheidemann et Heine? Des articles violemment hostiles aux Alliés, et même à la pauvre Belgique, des citoyens Schippel, Calwer et Legien? De la déclaration du citoyen Edouard Bernstein, dans le *Vorwaerts*, journal officiel du Socialisme allemand, le 26 octobre 1914, par conséquent après les atrocités de Dinant, de Louvain et de Reims : « Nous, sozial-  
« démocrates, nous avons le plus vif désir que les armes  
« allemandes soient victorieuses; s'il en était autrement, *ce*  
« *serait un malheur pour la civilisation* ». Faut-il préciser que cette attitude ne peut s'expliquer ni par une exaltation passagère des sentiments chauvins, ni par la crainte des rigueurs de l'administration impériale?...



Nous renvoyons, une fois pour toutes, ceux qui douteraient de la longue préméditation belliqueuse de la Sozial-Démokratie à la lumineuse brochure *les socialistes du Kaiser*, par M. Emond Laskine, agrégé de l'Université. « La Sozial-Démokratie », constate-t-il, d'autre part, n'a jamais été antimilitariste. »

N'a-t-elle pas, au contraire, par la bouche de Bebel, solennellement répudié l'antimilitarisme ? *Ne s'est-elle pas toujours refusée à discuter la question du désarmement ?* L'antimilitarisme français lui parut une idée folle : la veille de la guerre, dans les *Sozialistische Monatshefte* du 16 juillet 1914, Ludwig Quessel y faisait une allusion méprisante et rappelait l'accueil réservé par Bebel à Hervé « lorsque celui-ci commença à importuner l'Internationale avec ses idées absurdes » (*sic*, p. 901). Le socialiste autrichien Leuthner, bien avant la guerre, conseillait à l'Allemagne de *pousser à bout les armements*. Le social démocrate Lensch qui, depuis le mois d'août, s'est signalé par son zèle pangermaniste, expliquait au congrès de Chemnitz que la Sozialdemokratie « combat l'évolution impérialiste en cherchant à la pousser par delà ses propres limites ! » Le 25 juin 1890, Bebel demandait au Reichstag la substitution d'uniformes de couleur effacée aux uniformes trop voyants de l'armée allemande et se déclarait *tout disposé à voter un emprunt* pour cette destination, étant convaincu qu'on ne saurait faire de *dépense plus productive*. » (Compte rendu sténog. 1890, t. I<sup>er</sup>, 572). Le grand théoricien marxiste Kautsky ne dissimulait pas que l'armée démocratique rêvée par lui « coûterait beaucoup plus cher et serait encore plus formidablement outillée que l'armée actuelle !... »

Le militarisme est même pour la Sozialdemokratie tout autre chose qu'un mal nécessaire : c'est un bien positif. Karl Leuthner, dans les *Sozialistische Monatshefte* de janvier 1913 (fasc. I), considérait la guerre « comme une institution morale ». Et, seize ans avant cette guerre, Schippel exposait (voir la *Neue Zeit* d'avril 1899) que la guerre donne du travail aux ouvriers, et que le militarisme, en réduisant sur le marché la demande de travail, *améliore la situation économique du peuple*. Le socialiste badois Anton Fendrich écrit aujourd'hui qu'« après les événements de 1914, l'Allemagne devra s'armer pour une longue période d'avenir ».

On s'étonne de la farouche ardeur avec laquelle les socialistes allemands se sont jetés dans une guerre dont l'objet est d'asservir l'univers à l'Allemagne, d'annexer la Belgique et le Congo belge,

de dépouiller la France de ses plus riches provinces industrielles et de toutes ses colonies, et d'assurer au germanisme l'empire incontesté de l'Orient européen et asiatique. La théorie par laquelle la Sozialdemokratie justifie son attitude n'est pourtant pas si nouvelle !

Le socialisme, exposent Bernstein, Heine, Hœnisch, Fendrich, Calwer, Schippel et bien d'autres social-Démocrates, le socialisme est solidaire du plus haut développement capitaliste possible : *affirmation rigoureusement marxiste*. Le socialisme dépend de la croissance de la classe ouvrière industrielle, laquelle dépend de la croissance de l'industrie, laquelle dépend du commerce extérieur et des colonies. *Cette guerre impérialiste est en même temps une guerre socialdémocrate*. Elle donnera, espère-t-on, à l'Allemagne les colonies dont elle a besoin à la fois pour y écouler ses produits et pour en tirer des matières premières ; elle augmentera dans des proportions considérables le « territoire économique » allemand. Or, explique le théoricien marxiste Hilferding dans son *Finanz kapital*, paru en 1910, « plus grand et plus peuplé est le territoire « économique, moindre est le coût de production, plus forte la « spécialisation industrielle, plus faibles les frais de transport ; plus « grand est le territoire économique, plus grande la puissance de « l'Etat, et d'autant plus favorable la position du capital national « sur le marché mondial ».

Cette guerre de conquête va donc donner à l'Allemagne, pensent les socialdémocrates, les marchés sans lesquels il est impossible que l'industrie nationale produise beaucoup et à bon marché. En même temps que l'on s'assurera des colonies, on imposera aux vaincus une « union douanière » qui les contraindra à absorber de gré ou de force les produits allemands : on écrasera leur industrie après avoir écrasé leurs armées. Les chances de l'industrie allemande en seront d'autant plus grandes sur le marché des pays actuellement neutres ; et elle bénéficiera en outre inévitablement du prestige des armes impériales.

Dira-t-on que de cette prospérité nationale le prolétariat allemand peut et doit se désintéresser ? La thèse serait assez absurde : en tout cas aucun socialdémocrate ne la soutiendrait. *Tous les socialistes allemands considèrent l'intérêt du prolétariat allemand, qui seul leur importe, comme lié au triomphe de l'empire*. De multiples déclarations ont été faites en ce sens depuis six mois. Mais bien avant la guerre, Legien indiquait qu'une situation défavorable de l'économie nationale paralyse les syndicats ouvriers ; Bernstein

montrait que, les ouvriers participant dans une mesure toujours plus large à la richesse nationale, le prolétariat allemand est le premier intéressé à ce que l'empire soit fort et puissant ; il insistait sur ce fait que les ouvriers voient leur sort amélioré, non seulement par de hauts salaires, mais encore « par les prestations gratuites de l'empire, par les biens que l'Etat procure à bon marché » à ses nationaux. Et Karl Leuthner enseignait que *« la classe ouvrière est solidaire de l'Etat où elle vit, du régime qui la gouverne, et qu'elle a plus à craindre d'une défaite de cet Etat et de ce régime que le monarque lui-même. »*

Toutes ces thèses sont indiscutablement très justes ; elles attestent la sagesse politique et la clairvoyance patriotique des socialistes allemands, et nos syndicalistes français auraient certainement beaucoup à gagner à s'en pénétrer et à les faire leurs. Mais elles prouvent aussi que la Sozial-Démokratie est, par essence, tout aussi pangermaniste que le parti militaire allemand et qu'elle a une responsabilité égale dans la guerre actuelle et ses atrocités. Les hobereaux prussiens seraient même plus excusables que les amis de Liebknecht et de Südekum, car les premiers sont en partie guidés par un dévouement aveugle à la personne de l'empereur, tandis que c'est à la prospérité matérielle de l'ouvrier allemand que les seconds font froidement le sacrifice de millions de vies humaines. Nul n'a certainement été plus heureux que le parti sozial-démokrate de la destruction systématique des usines françaises dans les régions envahies.

Après cela, il faut bien reconnaître que l'audace des Socialistes allemands égale leur hypocrisie, quand on les voit — à l'instant où l'Allemagne est tenue en échec et réduite à l'impuissance, où l'Autriche et la Turquie penchent vers l'abîme — accourir à la rescousse de Guillaume II et s'efforcer de lui sauver la mise en négociant, au nom de l'humanité, une paix précipitée. « Pas d'annexions, pas de conquêtes ! » supplient Liebknecht et ses complices, maintenant qu'il est évident que ce n'est plus au profit de l'Allemagne que des cessions de territoire peuvent être imposées. Conquérir un quart de la France, annexer la Belgique, fédérer la Hollande, s'emparer des provinces baltiques et de la Serbie, à la bonne heure !

C'était un programme vraiment sozial-démokrate et qui valait que l'on votât les crédits pour une guerre d'agression... Mais rendre aux Français l'Alsace-Lorraine, libérer la Pologne et avec elle les Slaves autrichiens, fi donc ! les principes révolutionnaires s'y opposent absolument et les Socialistes du monde entier sont invités à s'élever contre cette scandaleuse hypothèse.

### LE PÉRIL

Il faut malheureusement constater que les agissements de la Sozial-Démokratie, ce suprême espoir de l'Allemagne impériale, sont des plus redoutables pour la cause des Alliés. Nous avons relevé comme il convenait, dans notre dernier numéro, l'attitude scandaleuse de deux ministres français, le F. : Marcel Sembat et le citoyen Jules Guesde, et d'un ministre belge, le F. : Vandervelde, allant proclamer à la conférence de Londres que les Socialistes des pays alliés « ne sont pas en guerre avec les peuples d'Allemagne et de Hongrie », mais que, par contre, ils « protestent » contre la politique intérieure du gouvernement russe notre allié.

Depuis cette abominable manifestation (qui aurait dû entraîner l'arrestation pour crime contre la sûreté de l'Etat des citoyens ministres dont nous parlons, la situation est allée s'aggravant rapidement) les organes officiels du socialisme français ont repris la thèse exposée à Londres et une campagne sournoise en faveur de la paix prématurée, de la paix allemande, a été menée dans les milieux populaires. Karl Libknecht a pu en constater joyeusement les progrès dans les termes suivants :

*En France, pas un socialiste ne se prononce pour une politique de conquête. Notre camarade ministre Sembat a récemment tracé une esquisse de programme de paix. Sur ce point décisif, l'Internationale socialiste est unie.*

Au temps de la grande Révolution, il aurait suffi de ces lignes, parues sous la signature d'un chef de parti d'une nation ennemie, pour que fut votée à l'égard du F. : Sembat la motion de mise hors la loi, qui autorisait tout citoyen le rencontrant à lui à courir sus. Cet étrange ministre français

n'eut pas fait, alors, dix pas dans la rue sans subir le sort de Jaurès, et, loin d'arrêter son meurtrier, on lui eut décerné une couronne civique. On se demande . . . . .

. . . . .

Ce n'est pas seulement Liebknecht qui traite le F. . . Sembat de « Kamarade ». Interrogé par un correspondant américain du *Daily Telegraph*, le citoyen Sassenbach, conseiller municipal socialiste de Berlin et secrétaire des syndicats ouvriers de Prusse, organisation qui a fourni plus de 800.000 hommes à l'armée allemande, s'est laissé aller à dire qu'il est en relations amicales et constantes avec les éléments socialistes anglais et français : « *Il y a quelques jours encore, j'ai reçu une lettre de X... et nous avons souvent des nouvelles des organisations françaises.* » Nouvelles strictement relatives à la conclusion prochaine d'une paix?... Ce serait déjà grave; mais il n'est pas du tout certain qu'à cela se borne le mal, car le citoyen Sassenbach, qui a fait à son intervieweur des déclarations violemment pangermanistes, a ajouté que les travailleurs allemands « ne doivent songer qu'à la victoire et que le militarisme allemand a sauvé la civilisation ». Est-ce sur la base de tels principes que Herr Sassenbach, correspond avec les « organisations françaises? Est-ce de cela qu'il est question dans les lettres qu'il se vante de recevoir de nos socialistes? Et ne conviendrait-il pas de prendre d'exactes informations et des mesures énergiques pour empêcher . . .

. . . . .

Cette crainte est d'autant moins chimérique que, depuis quelques semaines, des événements suspects se sont produits en Angleterre, aux Etats-Unis et en Italie. Sous des prétextes futiles, des grèves, coïncidant avec le passage de meneurs du socialisme international, ont éclaté brusquement dans les ateliers où se fabrique le matériel de guerre destiné à écraser la barbarie allemande; de sérieux retards en sont résultés pour la livraison des armes et des munitions, ajournant, par contre coup, l'offensive franco-britannique, qui doit faire craquer le front de l'armée allemande, et l'entrée en ligne de l'Italie, qui la prendra à revers. Le vieil adage *Is fecit cui*



*prodest* s'applique ici de lui-même. Il convient seulement de se demander si une conception ridicule de « l'union sacrée » va permettre au complot socialiste international de rétablir les affaires de l'Allemagne en perturbant celles des Alliés?

La question est d'autant plus angoissante que les conjurés socialistes, agissant comme s'ils étaient assurés de l'impunité, organisent maintenant au grand jour des manifestations internationales en faveur de la paix immédiate. Nous avons déjà parlé de celle de Londres. Voici qu'à Berne, les 25 et 26 mars, « une conférence internationale des femmes socialistes a eu lieu dans le plus grand secret » dit une note publiée par les journaux du parti; « elle a réuni vingt-huit citoyennes d'Angleterre, d'ALLEMAGNE, de Russie, d'Italie, de Hollande, de Suisse ET UNE FRANÇAISE ». C'est une Allemande, « l'infatigable Klara Zetkin », qui a dirigé les travaux, et l'ordre du jour voté *sur sa proposition*, a chargé d'une responsabilité égale dans la guerre actuelle « les gouvernements des différentes grandes puissances ». En outre, la conférence a demandé « la cessation immédiate de cette lutte entre les peuples et la conclusion d'une paix *sans annexions ni conquêtes* », en faveur de laquelle « les partis socialistes de tous les pays » devront travailler. Le complot, on le voit, se précise. Il apparaîtra plus nettement encore au Ferrol, où les syndicalistes espagnols organisent un Congrès international où se rencontreront des délégués Français et Allemands (1).

(1) Un sozialdemokrate allemand, le citoyen Parvus, est allé déclarer à Sophia, dans une assemblée socialiste bulgare, que « la victoire de l'Allemagne sera la victoire de la Démocratie ». En Roumanie, c'est le citoyen Südekum qui est allé porter la bonne parole impériale et socialiste; on a pu lire, en effet, dans le *Bulletin officiel de la section socialiste de Stuttgart*: « Nous portons à la connaissance des camarades que Südekum, membre du groupe socialiste au Reichstag, est parti en Roumanie, chargé par le gouvernement allemand d'une mission auprès des partis politiques et de l'opinion publique. » Südekum, dit M. Edmond Laskine, arriva à Bucarest les poches pleines d'arguments irrésistibles... On va en voir l'effet.

Les socialistes roumains s'étaient dès l'abord prononcés pour la neutralité absolue, menaçant de déclencher une révolution si le gouvernement suivait une autre politique. Le 30 septembre 1914, son organe, la *Lupta*, annonçait: « Dimanche 21 septembre, le citoyen Südekum a visité notre capitale; à cette occasion, il y a eu séance secrète du comité

## VICTOIRE OU BANQUEROUTE

L'intérêt qu'aurait l'Empire allemand à terminer de suite, avant une défaite décisive, une guerre qui n'a pas tourné au gré de ses espérances, est trop évident pour avoir besoin d'être démontré. Mais il n'est pas inutile de rechercher quelles seraient, pour les alliés, les conséquences d'une paix prématurée. On peut les résumer, pour la France et la Belgique tout au moins, dans ce simple mot : la Banqueroute.

En prenant, en effet, pour base les déclarations officielles

exécutif du parti. » Après le départ du député allemand, la *Lupta*, hebdomadaire jusque-là, annonçait qu'elle devenait quotidienne. En même temps se fondaient ou s'installaient dans de somptueux immeubles trois journaux spécialement consacrés à la propagande germanophile : *Ziua*, *Seara* et *Romania muncitoare* (la Roumanie laborieuse).

Le parti roumain, qui s'était toujours plaint de la pénurie de ses ressources, organisait à Bucarest et en province des conférences et de grands meetings contre l'intervention. Il eut d'abord pour objet avoué le maintien de la neutralité ; mais il attaque maintenant ouvertement la Russie et réclame l'intervention de la Roumanie aux côtés de l'Autriche. La *Lupta* du 6 novembre adressait des menaces de mort aux trois grands amis de la Triple-Entente, Take Jonesco, Nicolas Filipesco et Constantin Mille.

En Italie, le parti socialiste qui, au début de la guerre, reçut aussi la visite de Südekum, fait une opposition acharnée à l'intervention de ce pays contre les empires du Centre. Il est le seul qui fasse tout entier campagne pour la « neutralité absolue » : les socialistes réformistes, les républicains, les radicaux, les nationalistes sont partisans de l'intervention ; les libéraux et les conservateurs sont soit interventionnistes, soit partisans de la « neutralité conditionnelle », telle que l'a définie M. Salandra. Les socialistes exigent le maintien de la neutralité absolue, quoi qu'il arrive, et quand bien même les intérêts de l'Italie et de la civilisation en devraient être irrémédiablement compromis.

Ce parti, dont l'organe est l'*Avanti* et qui a chef le juif Claudio Treves, constitue la « section italienne de l'Internationale ouvrière » ; c'est le seul que veuille connaître et reconnaître en Italie la « section française de l'Internationale ouvrière », alias parti socialiste de France.

Au nom de ce parti, le citoyen Treves a déclaré que l'intervention de l'Italie serait une « félonie » (*sic*). Le 2 janvier, à Milan, les socialistes ont applaudi un discours du citoyen Brambilla aux cris de « Vive l'Allemagne ! ». Le citoyen Agostini a soutenu que l'Allemagne ne fait pas une guerre offensive et que, *même en cas d'invasion de l'Italie*, le prolétariat devrait rester les bras croisés. Le citoyen Ratti a proclamé que si l'Italie intervenait, ce devrait être « au profit des plus faibles, c'est-à-dire de l'Allemagne et de l'Autriche ». Enfin le parti socialiste a menacé de répondre par la grève générale à la déclaration de guerre contre l'Autriche.

faites à la Chambre des Députés, par M. Ribot, au Parlement Britannique par M. Lloyd Georges, et à la Douma par M. Bark, il apparaît que les dépenses faites par la France, l'Angleterre et la Russie, pendant les neuf premiers mois de la guerre, peuvent être calculées comme suit : *pour la France*, onze milliards de francs ; *pour l'Angleterre*, onze milliards et demi de francs ; *pour la Russie*, quatorze milliards sept cents millions. Les évaluations officielles manquent pour la Belgique et la Serbie.

Ces chiffres fantastiques ne représentent que les dépenses militaires proprement dites ; pour une estimation sérieuse du coût de la guerre, il faut en outre capitaliser les pensions et indemnités qui vont se trouver dues aux blessés et aux veuves, y ajouter la valeur des propriétés, publiques et privées, détruites par l'invasion, tenir compte, enfin, des pertes subies par suite de l'arrêt partiel du commerce et de l'industrie. On aura une idée de l'importance de ce supplément si l'on songe que la Belgique, à elle seule, a subi des dommages matériels pour une somme dépassant six milliards ; le nord de la France n'a pas été moins éprouvé ; la Pologne russe a perdu au moins quatre milliards ; la Serbie, près d'un milliard ; l'Angleterre, vulnérable seulement dans son commerce maritime, a moins souffert. Aux quarante et un ou quarante-deux milliards de dépenses militaires des Alliés, en neuf mois de guerre, viennent donc s'ajouter trente ou trente-deux milliards de pertes ou dettes de toute nature. Pour la France seulement les dépenses militaires, le capital des pensions à servir et les dommages publics et privés forment un total de *vingt-cinq milliards de francs*.

Si la campagne menée par le Socialisme international atteignait son but, c'est-à-dire si la paix se faisait sur la base du *statu quo ante*, sans indemnité de guerre ni annexions, c'est aux contribuables français qu'il appartiendrait de faire face à ce fardeau écrasant en grossissant de vingt-cinq milliards leur dette publique. En supposant résolue la difficulté d'un pareil emprunt, le *Budget se trouverait grevé, chaque année, d'un milliard de supplément pour le service de cette dette*. Si l'on songe qu'au moment où la guerre a éclaté le déficit

budgétaire annuel atteignait cinq cents millions, si l'on admet que le pays, épuisé, par l'effort fourni, paiera plus difficilement qu'en 1913 les contributions dont il est déjà surchargé, il faut bien admettre que le problème de l'équilibre des finances publiques serait tout à fait compromis après la guerre, s'il fallait supporter ce poids nouveau et formidable. Nous achèterions donc la paix anticipée, la paix socialiste, au prix d'une effroyable banqueroute qui ne serait, d'ailleurs pas pour déplaire aux adeptes de la Révolution sociale. Et il ne faudrait pas compter, pour éviter cette banqueroute, sur une réduction des charges militaires, puisque l'Allemagne, si on la laisse debout, ne manquera pas de recommencer, en vue d'une nouvelle agression, sa politique d'armements, et nous obligera fatalement à la suivre dans cette voie.

Admettons, au contraire, que la guerre soit poussée jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au quinzième mois, durée nécessaire pour avoir raison de la résistance de l'Allemagne, sinon de celle de l'Autriche et de la Turquie, qui succomberont sans doute avant leur alliée. En raison de la progression constante des effectifs engagés, il faut s'attendre à ce que les dépenses militaires de ces six mois à venir égalent celles des neuf écoulés, ce qui fera un total d'environ quatre-vingts milliards. Les autres pertes et dommages subiront une progression moindre, mais atteindront toujours quarante milliards. Sera-t-il possible de récupérer ces sommes en imposant à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie et à la Turquie une indemnité de guerre de cent vingt milliards de francs ? Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement et nous allons montrer comment le paiement en est possible.

Disons tout d'abord qu'il ne peut s'agir d'une indemnité de guerre payable entièrement en or, comme celle que l'Allemagne nous imposa en 1870 : le métal jaune en circulation dans les trois empires n'atteint certainement pas dix milliards et, même entièrement exporté, ne pourrait représenter que la douzième partie de la rançon. Mais les vaincus de demain ont, heureusement, d'autres ressources, qui nous permettront, si les gouvernements alliés gardent une claire vision des réalités, de nous couvrir aisément des dommages subis.

Tout d'abord, l'Etat allemand tire une notable partie de ses revenus de son excellent réseau de chemins de fer, qui est probablement le meilleur du monde, et dont la valeur est communément estimée à vingt-six milliards. Il y a là une richesse de transmission facile, puisqu'elle est propriété publique, et dont l'exploitation par la France, la Russie et la Belgique se fera sans difficulté. Les douanes et les octrois constitueront un gage non moins commode, dont le produit annuel, capitalisé, représentera une trentaine de milliards. La flotte de guerre allemande, que la grande préoccupation de Guillaume II a été de garder intacte dans ses ports, vaut quelques milliards : sa remise, qui est nécessaire, pourra entrer en ligne de compte. Enfin les richesses artistiques transportables, qui sont nombreuses en Allemagne, pourront servir à indemniser les dommages des villes belges et françaises dévastées. L'or, les chemins de fer, les douanes, les octrois, la flotte et les œuvres d'art de l'Allemagne suffiront ainsi, très probablement, à payer sa part de la rançon commune, même si cette part est, par exemple, de soixante-quinze milliards sur cent vingt. Dans le cas contraire, il restera toujours la ressource de faire l'appoint par l'abandon de quelques uns des riches gisements miniers qui existent en surabondance chez nos voisins, sauf à l'Etat allemand à indemniser comme il l'entendra les propriétaires des mines cédées aux vainqueurs. Le règlement des indemnités autrichienne et turque pourra se faire de la même façon, en faisant passer au premier plan le point de vue économique, qui est dominant à l'heure actuelle.

En vain objecterait-on qu'un tel règlement de nos comptes avec l'Allemagne la laisserait saignée à blanc. Outre que les atrocités germaniques enlèvent beaucoup de valeur à cette considération, l'Allemagne est infiniment plus riche qu'on ne le croit généralement. C'est le docteur Hellferich, son ministre des Finances actuel, alors directeur de la Deutsch Bank, qui évaluait, en 1912, la fortune totale de son pays à TROIS CENT SOIXANTE-QUINZE MILLIARDS de francs et le revenu total de ses habitants à CINQUANTE-DEUX MILLIARDS de francs. Soixante-quinze milliards d'indemnité de guerre ne diminueraient donc



que d'un cinquième cette fabuleuse richesse. Il suffirait, d'ailleurs, que les Alliés fissent défense à l'Allemagne de posséder une armée quelconque et la réduisissent à n'avoir qu'un corps de gendarmerie pour que la situation financière de l'Etat germanique se trouvât du coup rétablie. Le budget voté en 1913 par le Reichstag affectait, en effet, *en dehors de l'impôt de guerre spécial*, deux milliards quatre-vingt-un millions aux dépens militaires. Contraindre l'Allemagne, à faire l'économie de cette dépense annuelle, c'est, en capitalisant cette somme à 4 p. 100, faire cadeau aux contribuables allemands d'un capital de cinquante-deux milliards. Ce serait, en outre, assurer définitivement la paix de l'Europe.

On comprend fort bien que de tels calculs soient profondément désagréables à ceux qui campent encore sur notre sol et qui comptaient bien y rester en maîtres. Aussi trouvent-ils moins onéreux de soudoyer à travers le monde la propagande socialiste que nous dénonçons plus haut et qui a pour but de leur sauver la mise par une paix prématurée. Nous croyons avoir démontré qu'une telle paix signifierait *banqueroute et misère*, pour la France tout au moins, et aussi pour la malheureuse Belgique, qui n'a rien à attendre désormais que d'une victoire complète.

Tolérer la propagande socialiste en faveur de la paix, c'est donc commettre un crime de lèse-patrie.

### MISE EN ACCUSATION

Ce crime, le ministère du F. : Viviani le commet de gaieté de cœur. On ne peut imaginer, en effet, de plus répugnante comédie que celle qui consiste, d'une part, à désavouer, à la tribune de la Chambre, le F. : Sembat et le citoyen Guesde pour leur scandaleuse attitude du Congrès de Londres, puis à les maintenir en fonctions et à leur laisser leur pleine liberté et autorité de ministres pour continuer leur funeste propagande. Une plaisanterie de ce genre ne serait pas tolérée par les conseillers municipaux d'une commune de 300 habitants : elle n'émeut pas, semble-t-il, les députés et sénateurs de droite, dont l'inertie est vraiment stupéfiante.

Peut-être nous objectera-t-on que notre éminent confrère Charles Maurras, qui n'est pas suspect de sympathie pour le Régime, est d'avis qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à soutenir le ministère Viviani, parce qu'après tout c'est un gouvernement à poigne, et que nous ne pouvons pas nous passer d'un gouvernement à poigne en temps de guerre.

Sommes-nous, écrit-il, en République ou en Monarchie ? Je n'en sais rien. Le gouvernement est-il la Démocratie, l'Ochlocratie, la Tyrannie, la Satrapie, l'Oligarchie ou la Démagogie ? Je n'en veux rien savoir non plus. Vivons-nous sous le Parlement, sous les délégués du Parlement, sous les adversaires du Parlement ? Je l'ignore et tiens aussi à l'ignorer. Il n'y a qu'une chose que je n'ignore pas : l'existence d'un gouvernement, quel que soit son nom, et ma volonté énergique d'être avec lui. Qui le compose ? Je ne serais pas capable de réciter correctement la liste des ministres et des secrétaires d'Etat avec ou sans portefeuille. Et cependant, à moins que ne soit administrée la preuve patente et flagrante de la trahison de l'un de ces messieurs ou de tous ensemble, je suis résolu à les défendre et à les couvrir de mon mieux.

Ma raison... est simple ; elle tient dans le mot du duc d'Aumale à Bazaine qui prétendait qu'il n'y avait plus rien après Sedan : *Il y avait la France, monsieur le maréchal.*

Loin de nous la pensée d'être désagréable à Charles Maurras. Pourtant, si nous avons bonne mémoire, le maréchal Bazaine fut jugé et condamné pour avoir ouvert des négociations avec l'Allemagne alors que n'étaient pas épuisés les moyens de défense dont il disposait. C'est à peu près le crime dont est en train de se rendre coupable un parti auquel appartiennent les citoyens Sembat et Guesde, ministres dans le cabinet Viviani. Aujourd'hui comme alors, *il y a la France* ; et c'est précisément pour cela que la mise en accusation de certains ministres suspects nous paraît s'imposer. Cette mise en accusation ne pouvant avoir lieu devant la juridiction compétente, par suite de l'attitude complaisante du ministère envers les Socialistes du Kaiser, nous la faisons devant le pays, dont le verdict ne sera peut-être pas toujours dénué de sanctions pratiques...

Quant à la liste des ministres et sous-secrétaires d'Etat,

que notre éminent confrère n'a pas présente à la mémoire — ce qui se comprend sans peine, car elle est fort longue et ne comprend pas que des célébrités — nous l'avons étudiée avec grand soin et l'avons confrontée avec une autre liste : celle des francs-maçons français. Le résultat a été concluant ; le cabinet du F.°. Viviani compte onze ministres ou sous-secretsaires à qui « l'acacia est connu ». Onze sur seize c'est une fort jolie proportion, on en conviendra... Elle n'est pas pour nous rassurer, malgré la présence, à côté de ces fils de la Veuve, de quelques hommes d'un patriotisme certain.

Comme l'a rappelé en maintes circonstances le *Bulletin maçonnique*, « le franc-maçon doit être FRANC-MAÇON D'ABORD, « candidat, conseiller de la cité, député, ministre, président de « la République ENSUITE ». Il a prêté serment de se conformer à cet idéal. Dans une lutte où les principes maçonniques ont fait à la France autant de mal que l'ennemi qu'elle combat, quelle confiance pouvons-nous avoir dans les onze FF.°. du ministère ?

SAINT-CHRISTO.





## LETTRES DU FRONT

---

**L**A guerre actuelle a fait éclore une nouvelle variété du genre épistolaire, non des moins intéressantes, qu'on peut appeler la « littérature de tranchée ». Parmi les lettres envoyées du front par tant de braves Français, qui profitent d'un instant de repos, entre deux combats, pour griffonner au crayon leur correspondance, certaines sont de purs chefs d'œuvres d'observation, d'esprit et de bonne humeur. Les passages suivants des lettres écrites par un de nos amis de la Direction, le capitaine de L...., actuellement au feu, nous ont paru de nature à intéresser non seulement ceux qui le connaissent, mais tous nos lecteurs.

*28 octobre 1914.*

Nous défendons depuis trois jours un village, ce qui me donne le temps de venir causer un peu avec vous. Vous vous rappelez la confession de La Hire : « J'ai fait », dit-il, « tout ce que homme d'armes peut faire ». Je ne vous en dirai pas autant, mais je crois pouvoir affirmer que j'ai vu tout ce que homme d'armes peut voir : balles, obus, villages en feu, cadavres, mort d'amis, etc. Je crois donc être à même de donner mes impressions sur la guerre ; mais elles sont si bizarres qu'à peine pourrez vous les croire.

Vous devez savoir par les journaux que la cavalerie a fortement donné, d'abord dans la région de Lens, puis dans la région de Dixmude. J'ai été de toutes les fêtes et j'ai, comme les camarades

d'ailleurs, passé des journées à entendre siffler les balles et éclater les obus. Eh bien ! je me surprenais sans cesse à répéter : « Ce n'est que cela ! ce n'est que cela !.. » Ne croyez pas que je cherche à me produire : j'ai trop peu d'ambition personnelle pour cela. Non, je suis simplement dans l'état d'esprit d'un spectateur qui a payé sa place au Grand Guignol et qui trouve le spectacle effroyablement monotone.

C'est tellement vrai que les divisions de cavalerie ne devant plus je crois, avoir beaucoup à donner, maintenant que le front est prolongé jusqu'à la mer, j'ai demandé, pour changer cette vie terne, le commandement d'un escadron à pied destiné à être porté très en avant. Cela me changera peut-être.

Je n'ose pas vous avouer la date à laquelle je me suis déshabillé pour la dernière fois : nous sommes tous, ici, d'une saleté repoussante, car nous n'avons plus d'eau, même pour boire. Nos chevaux ont fini par s'habituer à une boue jaune qui croupit dans le fond des trous d'eau. Quant à nous...

... Une vive fusillade, jointe à un redoublement de la canonnade vient de m'interrompre pendant un quart d'heure. Ce n'est rien de sérieux et je reprend ma lettre. Allons, bon !...

Je reprends mon bavardage, interrompu hier pour la seconde fois. N'ayant pas plus de renseignements que vous ne pouvez en avoir vous même sur la situation générale, je vais me borner à vous raconter quelques anecdotes.

Hier, au village même d'où je vous écris, nous avons vu arriver un général commandant de corps qui s'est installé dans une maison en déclarant à son état-major : « Ici, messieurs, nous sommes à l'abri ; nous allons pouvoir travailler paisiblement. » Il n'avait pas fini de parler qu'une volée d'obus allemands s'abattait sur la maison, cassait les fenêtres, emportait la toiture et faisait voltiger les papiers de l'état-major aux quatre vents du ciel. Comme cette bordée n'a pas fait de victimes, l'aventure a fait la joie de tous les présents, y compris du général objet de cette attention spéciale des Allemands.

Autre anecdote. Avant-hier, à la fin de la journée, j'avais vu un officier d'artillerie tomber sous un obus, et, étant donné la manière dont il avait été entouré par l'éclatement, j'étais bien persuadé qu'il était mort. (Par le fait, il s'en tirera probablement). Quoiqu'il en soit, à la nuit tombée, un général beau parleur voit, à la lueur des villages qui flambaient, une voiture d'ambulance revenir de l'endroit où l'officier était tombé. « Arrête ! crie-t-il au cocher ; « mais arrête



donc, animal ! Je veux lui serrer la main ! » Le conducteur, médusé, s'arrêta ; nous nous approchâmes tous, et, dans la nuit, le général souleva les ridelles de la voiture et prononça une allocution bien sentie. Après quoi il cherche la main du blessé... et ne trouve rien : « Ah ça ! » cria-t-il au conducteur, toujours gelé par le respect, « Qu'est-ce que cela veut dire ? ta voiture est vide ? — « Mais oui mon général... » — « Espèce de crétin ! et tu me laisses périr depuis un quart d'heure ! » Nous nous amusons tous, et le général, d'abord grognon, finit par faire comme nous.

Pour finir, je ne vous cacherai pas que je regrette que les animaux ne puissent pas écrire. J'aimerais à connaître la définition que mon cheval donnerait d'une herse. Ayant vu dernièrement un obus éclater près de lui sur un de ces instruments, il en a maintenant une terreur folle et les définit sans doute de la façon suivante : « *Herse*, objet infernal qui pousse dans les champs et qui éclate avec fracas quand on s'en approche trop. »

13 novembre 1914,

J'ai bien peur que ma dernière lettre vous ait donné de mon état d'esprit une idée fausse. La guerre que, comme bien d'autres, je ne connaissais que par le dessin et la littérature, n'a pas l'aspect romantique que je lui supposais. Sans doute, un obus (comme cela m'est arrivé hier) vient tuer près de vous douze hommes et en blesser une vingtaine, et cela est assez tragique ; mais en même temps, un peu plus loin, une vache paît paisiblement dans les champs... Sans doute, le village voisin flambe dans la nuit comme une énorme torche ; mais, dans la ferme où je campe, une des rares que l'artillerie allemande ait épargnée, on joue au bridge... L'horreur n'est pas condensée, elle est assez éparse pour surprendre par les contrastes de la vie paisible que l'on rencontre à côté d'elle. L'ensemble n'a rien de grandiose. Quand on songe, en outre, que les malheureux qui tombent à côté de vous ont des femmes et des mères, quand on voit des populations entières fuir sur les routes avec de pauvres petits enfants grelottant sous la pluie, alors je vous jure qu'on ne peut pas aimer cette guerre. Vous voyez que si je la trouve banale et laide ce n'est pas parce que je suis devenu un sauvage altéré de sang...

Ne regrettez pas l'impossibilité où vous êtes de prendre part à la campagne. Si vous saviez combien l'individu est peu de chose en ces rencontres : un général de division même est complètement

perdu dans la masse, à plus forte raison vous ou moi. Et puis, vous ne résisteriez pas au défaut capital de cette campagne, défaut que beaucoup trouvent pire que la mort : l'ennui. Rien ne ressemble à un incendie comme un autre incendie, rien ne ressemble à un homme qui tombe comme un autre homme qui tombe, rien ne ressemble à l'éclatement d'un obus comme l'éclatement d'un autre obus. C'est d'une monotonie désespérante.

En revanche, un des très bons côtés de la guerre, c'est de vous faire voir les hommes en beau. Je discerne, dans une foule de gens, dont j'ignorais les bonnes qualités, des trésors cachés. Si vous aviez vu la mine radieuse de mon général de brigade, en me voyant revenir sain et sauf d'une mission qui n'était pas de tout repos et qui avait duré beaucoup plus longtemps qu'il ne le pensait, vous auriez dit comme moi que l'égoïsme n'a aucune part dans cet homme-là. J'en ai été d'autant plus touché que je le connais, en somme, depuis peu de temps et qu'en outre il m'a donné comme souvenir une blague à tabac.

Par exemple, un des mauvais côtés de la guerre ce sont les gens — et ils sont légion — qui vous racontent leurs campagnes : c'est assommant ! Je vous en parle aujourd'hui parce que vous y tenez ; mais soyez sans inquiétude : une fois rentré, ce sera fini. Je rangerai mes souvenirs de guerre au magasin des accessoires et n'en conserverai qu'un : celui d'avoir été si bien protégé par Dieu et par saint Michel, à qui j'en garde une gratitude infinie.

Je suis, en effet, dans un état physique merveilleux. J'engraisse. Il est vrai que la vie que nous menons est, en général, très saine, à condition de faire attention à l'eau, qui est presque toujours contaminée. C'est que l'alimentation des troupes est parfaite. Il arrive, une fois par hasard, qu'on ne peut porter à manger aux combattants trop exposés, parce que les pourvoyeurs seraient tués sans avoir pu accomplir leur mission. Mais, ce cas excepté, rien ne manque.

*4 décembre 1914.*

Plus je médite sur les événements auxquels j'assiste, plus je suis persuadé que ce qui fait le malheur des Français c'est une immense vanité assaisonnée d'une jolie dose de paresse. Exemples :

Un Français est trop grand, trop noble pour s'abaisser à faire le vil métier d'espion, ou celui de chasseurs d'espions, qui n'est pas très différent. Ah fi ! laissons ces méthodes de lutte à l'Allemand, au Juif, aux races inférieures en un mot. Et les races inférieures

profitent de ce beau dédain pour nous enserrer dans un réseau d'espionnage si bien tissé que nous avons failli y étouffer.

Un Français est trop fier, trop brave pour consentir à se cacher sous terre pour combattre. C'est un procédé sans élégance, contraire au génie de la race ; et puis, pour l'employer, il faut remuer de la terre, ce qui est très fatigant. Alors, on marche gaiement aux hécatombes de Charleroi et l'on est obligé de reculer en cyclone jusqu'à la Marne.

Un Français, qui est un honnête homme, ne peut rien avoir à cacher. Donc, il prépare la défense nationale à ciel ouvert, laisse visiter ses usines par les ingénieurs étrangers et se pavane en écoutant leurs compliments. Pendant ce temps là, notre adversaire, lui, a la bassesse de faire construire, dans le secret le plus absolu, une artillerie géante qui, à l'heure où je vous écris, est en train de bombarder Béthune à 14 kilomètres de distance sans que nous puissions lui répondre.

Sommes nous assez bavards, jobards et glorieux, qu'il s'agisse de lutter contre l'Allemand ou le Franc-Maçon !

Et cela est d'autant plus fâcheux qu'à côté de cela nous sommes certainement follement braves. Tellement braves que je crois que nous sommes capables d'accomplir tout ce dont nous nous vantons. Mais, même dans la mort, nous sommes vaniteux : nous voulons bien mourir, mais seulement en beauté. Un geste utile, s'il est susceptible d'être tourné en ridicule, nous fait peur : je ne vois pas l'officier français qui accepterait, comme le font couramment certains jeunes lieutenants allemands, de se déguiser en femme pour faire de l'espionnage. Le geste utile, oui, évidemment ; mais seulement s'il flatte notre vanité. Et pourtant celle-ci nous coûte cher, à travers l'Histoire, depuis le fossé de Courtrai et même avant. Nous pourrions de temps à autre la laisser de côté.

En revanche, si je ne puis, à cause précisément de mon ardent amour pour notre peuple, m'illusionner sur ses défauts, je ne puis assez admirer sa bonne humeur et son esprit. Chacun pourrait faire un volume avec les bons mots entendus sous le feu.

Nous nous apercevons un jour que nous nous battons un vendredi 13 et un réserviste s'exclame : « Ah ben ! malheur ! ceux qui seront tués aujourd'hui seront rudement morts. »

Un autre jour, une batterie française tire sur nous (ce qui arrive souvent, à cause du rapprochement des lignes) et nous flanque un homme et un cheval par terre. Aussitôt, un sous-lieutenant réclame le garde-chasse pour prévenir notre voisine de battue qu'on ne l'invitera plus si elle continue à nous envoyer du plomb.

Avant hier un obus éclate devant le cuisinier qui portait la soupe de l'escadron et fait voltiger sa marmite. Il court après le culot, qui roulait encore, le ramasse, lit les chiffres qui y étaient inscrits, et dit d'un ton pénétré au général qui assistait à la scène : « Y a pas d'erreur, mon général, il était bien pour moi : il est à mon matricule. » Le plus fort, c'est que c'était exact...

Tout dernièrement, on donne à un sous-officier du génie l'ordre d'aller faire sauter, à 50 mètres des tranchées ennemies, des passerelles sur lesquelles les Allemands auraient pu passer le canal de l'Yser, et l'officier qui donnait cet ordre ajoute : « C'est dangereux, très dangereux, mais c'est indispensable. Et pourtant j'aime bien les sapeurs du génie... » — « Pas tant que moi », répond le sergent avec un inimitable accent parigot, « pas tant que moi, bien sûr ». Et il ajouta en se frappant la poitrine : « Y en a même un qui m'est particulièrement cher. » Après quoi, il alla, en se dandinant, détruire les passerelles et il eut la chance de ne laisser que deux hommes par terre.

Hier encore un de mes hommes, blessé, écrivait à l'un de ses camarades : « Mon vieux un tel, tu m'excuseras d'être parti sans « t'avoir dit au revoir. Mais j'ai été obligé de quitter la tranchée, « rapport à ce que j'avais reçu une balle dans le ventre. » On n'est pas plus talon rouge...

*10 décembre 1914.*

Nous continuons à mener une vie assez monotone et l'une de nos distractions est de déballer les ballots de dons faits à l'armée. Dans le dernier envoi adressé à mon régiment se trouvait une petite pipe si jolie que je l'ai immédiatement « sécularisée », à mon profit. Puis, me voyant ainsi l'objet d'un don national, je me suis immédiatement comparé au duc de Bordeaux d'abord, à Marlborough ensuite, bien que ma petite pipe fasse moins d'effet que Chambord et même que Blenheim. Cependant, je méditais de faire graver dessus : « Au capitaine de L..., la France reconnaissante », lorsque je réfléchis sagement que cette pipe valait au moins treize sous et que l'on estimerait avec raison que mes services jusqu'à présent n'ont pas cette valeur. Dans ces conditions, j'ai pensé que le mieux était encore de fumer un don national d'une manière tout à fait anonyme, imitant d'ailleurs en cela bien d'autres gens qui, possédant des biens nationaux, ne cherchent pas à attirer l'attention sur la manière dont ces biens sont entrés dans leur famille.

La piété de tout ce pays des Flandres fait mon admiration. Aucune pièce d'aucune maison qui ne possède son emblème religieux, le

plus souvent un Sacré-Cœur ; et, dans presque tous les cabarets, au milieu d'autres objets de piété, se trouve au-dessus de la cheminée l'inscription suivante : « On ne jure pas ici : Dieu vous voit. » N'est-ce pas que c'est touchant et que l'on souhaite de tout cœur qu'un si bon petit pays soit moins malheureux.

La mort fauche terriblement parmi les miens. Je n'ose aligner la liste de mes cousins disparus. Tout dernièrement j'apprenais que ma famille, qui, jusqu'alors avait compté deux branches, n'en a plus qu'une, le dernier descendant de la branche cadette, qui s'était engagé à 17 ans, ayant été tué le jour même de son arrivée au front. L'épreuve est dure pour tous. Pourvu que la France comprenne ce que l'on fait ici pour elle...

Je pars dans quelques jours faire une cure au bord de la mer, dans les tranchées de première ligne, ce qui est une distraction saine et excellente.

14 février 1915.

On a décidément raison de laisser parvenir jusqu'à nous un certain nombre de journaux, car leur lecture fait ma joie.

Voici, en effet, ce que je lis dans l'*Echo de Paris* du 13 février :

« Rien de particulièrement significatif ne nous a été signalé pendant la journée d'hier sur notre front, sinon la prise, au nord de  
« Hartmansvillerkopf, de la cote 937, position très importante à  
« une altitude de 800 mètres. Cette nouvelle et glorieuse action  
« d'éclat est à inscrire, après tant d'autres, sur le livre d'or de nos  
« sublimes chasseurs alpins. »

L'article est signé Marcel Hutin, alias Marcel Hirsch. C'est lui qui est chargé depuis le début de la guerre de renseigner exactement les lecteurs de l'*Echo de Paris* sur les nouvelles militaires. C'est à lui que les lecteurs de ce journal doivent de savoir désormais que la cote 937 s'appelle ainsi... parce qu'elle est à 800 mètres d'altitude à moins que nos sublimes chasseurs alpins n'aient trouvé le moyen, ainsi que M. Hutin-Hirsch semble le dire, de prendre à 800 mètres seulement une position qui a l'habitude de se trouver à 937 mètres de hauteur. S'il en est ainsi, nul doute que cette action d'éclat soit à inscrire dans le livre d'or des chasseurs à pied : ils ne feront jamais rien de plus extraordinaire. M. Hirsch-Hutin non plus...

P. S. — J'apprends au moment de fermer ma lettre que l'erreur de M. Hutin-Hirsch s'explique facilement. Ce fils de Jacob a confondu la cote 937 avec une cote de la Bourse, et, vu l'état de guerre, il a judicieusement pensé que cette cote avait dû baisser...



12 avril 1915,

Vous savez que depuis que notre front est solidement établi jusqu'à la mer, la cavalerie n'a plus que de rares occasions de donner, d'où inaction et ennui profond. J'avais demandé, pour faire quelque chose d'intéressant, à passer dans l'aviation, ou à prendre le commandement d'une compagnie cycliste, ou encore à être versé dans l'infanterie, où les pertes en officiers, plus fréquentes, ont fait des vides. Je viens d'être pris au mot et nommé commandant de la 10<sup>e</sup> compagnie du ... de ligne, à Notre-Dame-de-Lorette, un des points les plus exposés du front. En d'autres temps, ce changement d'arme ne m'aurait certainement pas ravi, car vous savez combien j'aime le cheval. Mais, en ce moment, on ne peut rien souhaiter de mieux que d'aller là où l'on peut rendre le plus de services. Du reste, mon nouveau régiment a une excellente réputation : parti à l'effectif de 3.000 hommes, il en a déjà perdu..... 4.000 depuis le commencement de la campagne. La 10<sup>e</sup> compagnie, que je commande, est parfaite : elle a déjà été citée à l'ordre du jour de l'armée.

L'éperon sur lequel nous sommes installés ressemble à un pudding dans lequel les cadavres représenteraient les grains de raisin. De ces cadavres, il y en a partout : à tout instant, un obus les déterre et les lance en l'air. Certains sont anonymes. D'autres, au contraire, ont une certaine notoriété : c'est ainsi qu'un boyau est célèbre par un officier allemand tué pendant qu'il écrivait une lettre, resté dans la même position et dont les mains et les genoux apparaissent quand il pleut.

... Mon camarade alla tout de suite en première ligne, où il eut rapidement six hommes par terre, et j'allai le relever le jour de Pâques à midi.

Je reçus jusqu'au soir une pluie abondante de minerwerfer (des centaines) accompagnée d'un déluge d'obus de 77. J'avais un certain nombre de pièces de tranchée avec lesquelles je ripostai, mais sans arriver à calmer les Allemands. Le lendemain, le feu que je recevais devenant de plus en plus violent, le commandant de mon bataillon, qui venait d'ailleurs de recevoir un obus qui lui avait passé entre les jambes sans éclater et sans le blesser, mit à ma disposition un officier d'artillerie pour arroser les tranchées allemandes. Quelques obus de 75 bien appliqués produisirent un peu d'effet, mais nous étions toujours arrosés par les 77 : mon poste de commandement, en particulier, finissait par crouler à force de recevoir leurs éclats. Alors, ordre fut donné à une batterie de 155 de démolir les tranchées allemandes pendant une heure et demie.

Comme tapage, cela devint infernal : les gros obus français qui nous éclataient devant le nez, les obus allemands qui nous claquaient sur la tête, les éclats qui sifflaient dans tous les sens, finissaient par nous abrutir. Du reste, ce fut du beau travail, car après le tir de notre grosse artillerie, tout se calma et nous pûmes faire notre relève le plus tranquillement du monde.

Pendant tout ce brouhaha, des choses étonnantes s'étaient produites. C'est ainsi qu'un de mes hommes, qui avait reçu pour la première fois depuis longtemps une lettre de chez lui, a vu brusquement disparaître, par suite de l'éclatement d'un obus, sa lettre, son sac, son étui-musette et son fusil, sans d'ailleurs être blessé lui-même. On ne put retrouver que des morceaux du fusil, tout le reste demeura introuvable. Ce brave garçon vint me trouver et me demanda ce qu'il fallait faire. Je lui recommandai de remercier le Bon Dieu, et j'ajoutai qu'en dehors de cela je ne voyais rien de bien urgent à faire...

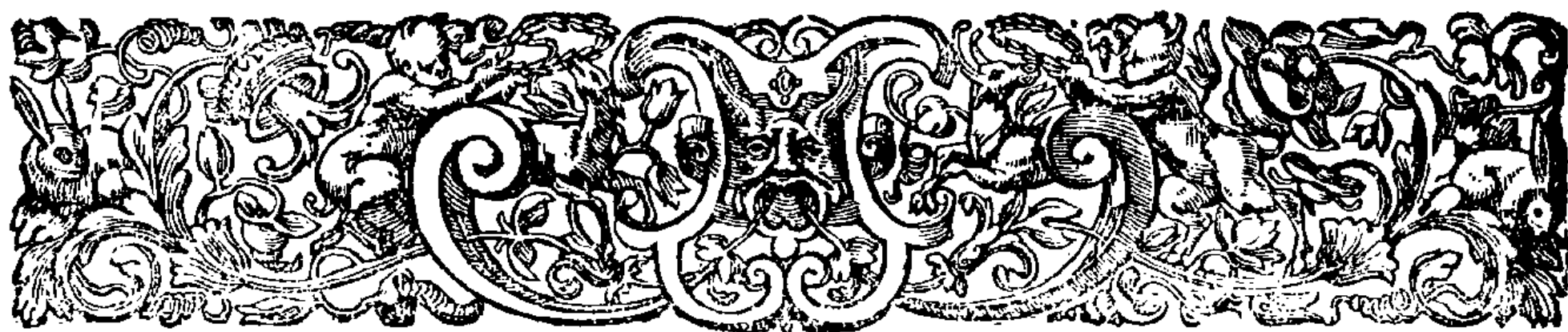
Et maintenant j'ajouterai — ce dont personne ne revient — que pendant que les compagnies voisines, moins attaquées que la mienne, perdaient du monde, qu'une entre autres avait d'un seul coup tous ses officiers hors de combat, je n'ai eu qu'un homme atteint assez sérieusement pour être évacué ; du reste, je ne pense pas qu'il lui faille plus d'une dizaine de jours pour être remis.

Si vous me demandez mes impressions, je vous dirai franchement que, jusqu'à présent, je trouve cela très amusant et qu'aujourd'hui, où nous sommes au repos pour trois jours, j'attends avec impatience le moment de retourner à mon poste de commandement sur l'éperon.

On peut évidemment concevoir un secteur plus calme, mais il ne doit pas y en avoir beaucoup de plus distrayant. Seulement, il est difficile de se figurer l'aspect que nous avons quand nous descendons de tranchée. Vous n'aimeriez pas me rencontrer au coin d'un bois : nous sommes ignobles... Même après une partie de foot-ball, je n'ai jamais vu de gens aussi boueux.

CAPITAINE DE L...





## LES LOGES ET LA GUERRE

---

DANS notre dernier article sur *Un projet de rapprochement Franco-Allemand*, nous avons étudié le rôle des Loges françaises travaillant jusqu'à la dernière minute à endormir la vigilance de notre pays, menacé de la plus imminente et de la plus effroyable des agressions. La guerre n'a pas suspendu cette activité maçonnique d'un genre si spécial et elle s'exerce toujours dans le même sens. Seulement, comme il ne peut plus être question, pour le moment, de « rapprochement » ni d'« alliance » entre la France et l'Allemagne, c'est de « paix » que l'on parle aujourd'hui. Comprenons bien : d'une paix qui ne devra diminuer en rien la puissance de l'Allemagne, ni porter atteinte à son hégémonie dans le monde. Ce fut le sujet d'une des conférences que les FF.:. étaient appelés à entendre le mardi 16 mars à la R.:. L.:. la *Justice* (G.:. O.:.).

Le T.:. Ill.:. F.:. Magnette, sénateur de Liège et Grand Maître du *Grand Orient de Belgique*, a l'esprit quelque peu candide pour un F.:. M.:. Ne fut-il pas ému par les accusations lancées unanimement contre les Allemands de violer, à la guerre, toutes les règles de l'humanité et du droit des gens ? Et ne s'oublia-t-il pas jusqu'à proposer aux *Grandes Loges d'Allemagne* la constitution d'une commission d'enquête maçonnique dont les membres seraient désignés par les Loges des pays neutres et comprendraient un Hollandais, un Suisse et un Italien, auxquels seraient adjoints un Belge et un Allemand. La commission ainsi composée aurait parcouru les régions où se déroule la guerre et fait un rapport sur les faits constatés.

La réponse à une pareille proposition ne se fit pas attendre. La *Grande Loge la Concorde de Darmstadt*, répondait au F.°. Magnette, à la date du 7 octobre :

La Franc-Maçonnerie belge, française et anglaise n'a rien fait pour empêcher la guerre si criminellement imposée à l'Allemagne...

Les généraux et les soldats sont des Allemands, et les Allemands sont des hommes, même dans le combat le plus violent. *Ce serait leur faire injure que de douter de leur humanité* (1).

La *Grande Loge Au Soleil, de Bayreuth*, se contenta d'affirmer que : « la conviction de M. Magnette reposait simplement sur les nouvelles mensongères publiées par les journaux anglais et français, et le *premier devoir des maçons belges serait de s'adresser aux Loges anglaises et françaises pour exiger d'elles de répandre les règles de l'humanité* » (2).

Ces répliques ont produit leur effet : il n'est plus question dans nos Loges des atrocités commises par les soldats allemands. Était-il d'ailleurs possible d'insister après des réponses aussi péremptoires ? On ne s'occupe plus, en Loge, que de préparer la paix.

Les conditions proposées dans les milieux maçonniques pour la paix à conclure, sont développées avec une grande ampleur par la *Fédération Pacifiste de New-York*. En voici les principaux points (3) :

1° *Pas de cession de territoire sans un plébiscite.*

N'oublions pas qu'il s'agit, au nom de ce principe, d'empêcher l'Alsace-Lorraine de redevenir française ; grâce aux votes des Allemands immigrés, l'Allemagne, unie sous le sceptre de Guillaume II, conserverait cette province.

2° *Pas d'indemnité de guerre.*

L'Allemagne victorieuse exigeait en 1871 de la France une indemnité de guerre de 5 milliards : elle se flattait d'en exiger une plus considérable encore cette fois-ci, 30 milliards au moins, tant elle escomptait la victoire. Nous la voyons imposer des contributions énormes aux villes occupées par elle. Mais, maintenant, elle sent la victoire lui échapper ; aussi

(1) Cf. *le Temps*, du 31 janvier 1915.

(2) *Op. cit.*

(3) Correspondance de l'*Agence Havas*, publiée par *l'Eclair* du 10 mars.

le mot d'ordre est-il donné partout par le monde maçonnique : il ne faut plus d'indemnité de guerre. Ce n'est plus, en effet, la France qui la paierait...

3° *Constitution d'une cour d'arbitrage internationale.*

La Cour de la Haye, création maçonnique cependant, n'existerait-elle plus, ou bien serait-elle devenue trop indépendante ?

4° *Désarmement.*

L'Allemagne espère bien, à l'abri d'un licenciement général des armées, conserver sa prépondérance militaire. Ne trouvait-elle pas moyen, après Iéna, d'organiser une armée de 250,000 hommes, alors qu'elle s'était engagée à n'en avoir qu'une de 43,000?...

5° *Nationalisation des fabriques d'armes.*

Comprenons bien que ceci vise le Creusot, très impopulaire dans les Loges, même avant la guerre, parce qu'il a pris trop d'importance et a fait à Krupp une trop redoutable concurrence.

Telles sont les principales conditions de paix qu'à la suggestion de la Maçonnerie Universelle, nos Loges françaises acceptent de discuter et essayeront bientôt d'imposer à notre gouvernement, où siègent tant de FF. .

\*  
\* \*

Le *Bureau International de la Paix*, de Berne, dont nous avons parlé longuement dans notre dernier numéro, paraît vouloir rentrer sous sa tente. Voici du moins l'appel qu'il lançait à la fin de janvier aux intellectuels de tous les pays (1) :

Il ne vous appartient pas d'intervenir pour que la guerre prenne fin et de réclamer la paix. L'humanité a le pouvoir d'éviter les guerres, mais une fois que la guerre est déchaînée, elle est impuissante à la dompter ou à la limiter. *Il vous appartient de rester purs de toute haine.* Votre rôle, à l'heure présente, n'est ni de juger et de récriminer, ni de dénoncer et d'accuser. Si même votre cœur déborde, gardez le silence !

Mais, si vous désirez parler, *que votre pensée s'attache à exalter cette communauté humaine* dans laquelle votre vie s'est écoulée, au sein de laquelle vous avez travaillé, qui vous a permis de donner leur plein essor à votre science et à votre art. Car le jour doit venir

(1) *Agence Fournier*, citée par *le Matin* du 26 janvier.



où cette communauté revivra. Alors, ceux qui l'auront vouée au mépris sentiront le rouge de la honte leur monter au front. Evitez de tels regrets à vous-même et à votre peuple. *Restez fidèles à l'idéal, afin de pouvoir collaborer sans faiblesse à l'œuvre d'union dont vous devrez être les ouvriers lorsque la guerre prendra fin.* Soyez pareils à ces têtes de pont demeurées intactes, qui permettront de reconstruire les voies que, partout, l'on s'est efforcé de détruire.

VOUS AVEZ FAIT ERREUR LORSQUE VOUS AVEZ CRU DEVOIR PRENDRE VOTRE PART DE LA GUERRE DÉVOLUE AUX ARMÉES. Le sentiment élevé qui vous a poussés à commettre cette erreur sera compris. Reconnaissez, pourtant, le danger qui gît au fond de cette erreur et abandonnez-la. *Pour vous l'humanité doit demeurer au-dessus des nations : et c'est votre nation que vous servez en vous mettant au service de l'humanité. Vous êtes prédestinés au milieu du chaos à préparer l'ordre public et moral pour le jour de la paix.*

*En ce jour, votre heure sera venue ! Vous pourrez alors, par vos paroles et par vos actes, aider à la guérison des blessures qui saignent aujourd'hui.*

Cet appel n'a pas d'autre but que d'indiquer aux FF. : MM. : (car ce sont évidemment les « intellectuels » auxquels s'adresse ce factum maçonnique) le travail qu'ils ont à accomplir à l'heure présente pour préparer la paix future. Paix, ne l'oublions pas, qui doit conserver à l'empire germanique toute sa puissance, car il n'y a pas à envisager la destruction de l'œuvre essentielle de Bismarck : l'unité allemande, œuvre à laquelle la Maçonnerie de tous les pays a collaboré. Souvenons-nous plutôt des déclarations du F. : Alfred Pevet, dans sa conférence du 12 avril 1913, à la Loge *la Fidélité*, Orient de Paris.

Que recommande-t-on, en somme, à nos FF. : français pour préparer les conditions de la paix qui terminera la guerre ? Deux choses :

1° *Se garder purs de toute haine.* Ne pas laisser pénétrer dans leur cœur la haine de l'Allemand. N'est-ce pas à ses côtés que nous devons marcher un jour ? On lui reproche toutes sortes de crimes ? Qui donc n'en commet pas dans l'exaltation du combat !

2° *Exalter l'humanité.* Les intellectuels qui, n'écoutant que leur patriotisme, ont exalté leur Patrie et ont cherché à faire passer dans tous les cœurs la flamme qui embrasait le leur,

ceux-là se sont trompés. Ce sont là, certes, des sentiments élevés, mais sur lesquels il faut garder le silence. Ce n'est pas la Patrie, c'est l'humanité qui, pour un F. . ., est au-dessus de tout.

La véritable heure de l'action maçonnique sonnera au moment où, lassés et fatigués de la lutte, les peuples parleront de paix.

Ceci nous est confirmé par le dernier numéro du *Mouvement pacifiste*, organe du *Bureau International de la Paix* : « C'est, y lisons-nous, lorsque s'entameront les premiers pour-parlers que sonnera l'heure du pacifisme... De cette guerre épouvantable le pacifisme doit sortir en triomphateur (1). »

Est-ce trop d'affirmer que de pareilles audaces dépassent les bornes de la sottise pour atteindre celles de la complicité avec la race qui a mis le feu à l'Europe?...

Et devons-nous tolérer des agissements aussi nettement contraires à nos intérêts nationaux?...

\*  
\* \*

Berne, qui paraît décidément être le centre des intrigues allemandes en Europe, n'hospitalise pas seulement le *Bureau International des relations maçonniques* et le *Bureau International de la Paix*, mais aussi le *Bureau Socialiste International*, lequel, sous l'influence des FF. . . qui siègent dans son sein, a fait écho à la campagne maçonnique pour la paix par la manifestation socialiste de Copenhague, en janvier dernier, puis par la scandaleuse Conférence de Londres, que nous avons commentée dans notre dernier numéro.

Signalons à ce propos que cette Conférence qui n'a pas craint, à l'heure même où elle tendait la main à l'Allemagne, de provoquer notre alliée la Russie, comptait dans son sein le F. . . Marcel Sembat, membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient en même temps que ministre du Travail; le F. . . Edouard Vaillant, député de Paris; les FF. . . Jean Longuet et Albert Thomas, député de la Seine. Ces cornacs maçonniques dirigeaient un lot de socialistes de second ordre, qui n'ont pas encore été jugés dignes de « voir la lumière » de la rue Cadet. Les socialistes belges présents avaient de leur côté, pour

(1) Cité par *le Bonnet Rouge* du 28 mars 1915.

leaders les FF. . Henri Lafontaine, sénateur de Belgique, et Vandervelde, ministre d'Etat. Le juif Roubanovitch siégeait pour la Russie. Plusieurs des délégués anglais appartenaient également à la secte. Faut-il être surpris, dès lors, du caractère étrange, presque ouvertement germanophile, pris par la Conférence et des résolutions antipatriotiques qui y ont été adoptées? Non, puisque la Franc-Maçonnerie apparaît comme la complice de l'Allemagne dans son projet de domination du monde.

C'est aussi à Berne que devait prendre naissance une nouveauté, *La Revue des Nations*, dont un professeur de l'Université de cette ville, M. Hoerberlin, devait être le promoteur. Il devait avoir pour co-directeur M. Gonzague de Reynold, professeur à l'Université de Genève, d'après les déclarations faites par lui-même à un collaborateur de l'*Echo de Paris* (numéro du 1<sup>er</sup> avril 1915). Le but poursuivi était de « rétablir, sur un sol neutre, le contact rompu entre les représentants spirituels des nations belligérentes et de créer l'occasion d'un entretien calme, positif et sincère ». Le moyen employé pour l'atteindre était la création d'une revue qui traiterait « des questions et des problèmes que la guerre a soulevés », dans laquelle on exposerait les points de vue des différentes nations. La revue devait paraître en français, en allemand et en anglais.

C'était, en somme, la mise en œuvre du programme proposé aux intellectuels par le *Bureau International de la Paix* : on leur fournissait l'occasion et on leur donnait la possibilité d'exalter l'Humanité et de la mettre, suivant la formule maçonnique, au dessus des nations, afin de préparer les bases de la paix future. La divulgation anticipée de ce projet par notre confrère paraît avoir gêné certains des collaborateurs éventuels de la *Revue des Nations*; il se pourrait même que la création en fut abandonnée. Attendons-nous à la voir reprise incessamment sous un autre nom ou sous une autre forme : la Franc-Maçonnerie est trop tenace pour renoncer à un projet qui servirait aussi directement ses intentions.

\*  
\* \*

On sait que l'Union Sacrée, proclamée partout et par tous, n'est pas acceptée par la Maçonnerie. Dans son sein, la guerre au cléricalisme est toujours et plus que jamais à l'ordre du

jour. Ses Loges et ses journaux ne perdent pas une occasion de dénoncer « l'ingérence cléricale ». *L'Humanité*, la *Lanterne*, le *Bonnet Rouge*, etc., signalent à tour de rôle quelque scandale catholique qui se passe dans les hôpitaux militaires : on y distribue des médailles ! on oblige les blessés à se confesser et à aller à la messe ? Ne va-t-on pas jusqu'à vouloir convertir de force les musulmans ? Les Loges entendent la même antienne, et, le soir du Vendredi Saint encore, les FF.°. qui garnissaient les colonnes de la R.°. L.°. *Plus Ultra* écoutaient une conférence sur « la Propagande religieuse et la guerre ».

Le grand thème développé dans le pays était, au début, que « la guerre était l'œuvre des curés » que « les curés donnaient de l'argent à Guillaume pour faire la guerre à la France ». Aujourd'hui il a varié quelque peu : on laisse les curés tranquilles, ils ne sont plus la cause de la guerre. Le vrai responsable de la guerre ? *c'est le Pape !*

« Le Pape n'aime pas la France... C'est en vain que la Belgique martyre s'est adressée au chef de la religion romaine », écrit le F.°. Camille Pelletan, ancien ministre, sénateur des Bouches-du-Rhône (1).

« Le Pape, dit à son tour le F.°. Alexandre Bérard, ancien « sous-secrétaire d'Etat et sénateur de l'Ain (2), le Pape a oublié « les trente années de gouvernement cléricale en Belgique et « les lourdes sommes versées au Denier de Saint-Pierre par « la catholique Belgique et par les catholiques de France : « au risque de tarir la source du Pactole, qui coulait de « Paris et de Bruxelles — surtout de Paris — vers le Vatican, « *Benoît XV ne peut cacher ses sympathies pour les incen-* « *diaires de Louvain et de Reims*. Ils sont contre la liberté ! « Cela suffit ».

Le Pape, c'est l'allié de Guillaume II, affirme un certain J.-L. André-Bonnet (3), dans le maçonnique *Bonnet Rouge*.

Les preuves, demanderez-vous ? Et l'on vous répondra :

Les raisons sont d'ordre moins philosophique. *Elles remontent au jour où la France s'est affranchie de l'Eglise ; au jour où le*

(1) *Benoît XV* par Camille Pelletan. *Le Bonnet Rouge* du 21 mars 1915.

(2) *Le point de ralliement*, par Alexandre Bérard, *le Bonnet Rouge* du 18 mars 1915.

(3) *L'alliance du Pape avec Guillaume II*, par J.-L.-André Bonnet. *Le Bonnet Rouge* du 15 mars 1915.

*Pape a voulu se venger de la loi de séparation et où un empereur d'Allemagne a pu poursuivre son rêve, de ce jour qui a fait l'alliance secrète entre Sarto et Guillaume, les disciples de Loyola conduisant la manœuvre.*

Et l'on entend certains catholiques faire écho à de pareilles âneries en parlant du *Pape allemand*. On en oublie les déclarations si nettes du Souverain-Pontife dans son allocution au Consistoire du 22 janvier (1) :

*Quant à proclamer qu'il n'est permis à personne, pour quelque motif que ce soit de léser la justice, c'est, sans doute, au plus haut point, un office qui revient au Souverain Pontife comme à celui qui est constitué par Dieu l'interprète suprême et le vengeur de la loi éternelle. ET NOUS LE PROCLAMONS SANS AMBAGES, RÉPROUVANT HAUTEMENT TOUTE INJUSTICE, de quelque côté qu'elle ait été commise.*

N'était-ce pas là la condamnation vigoureuse des injustices et des crimes commis par les Allemands? Était-il donc nécessaire que Benoît XV ajoutât un nom pour comprendre qu'il condamnait là la manière allemande de faire la guerre?

*Notre pensée, ajoutait-il plus loin, comme il est naturel se tourne plus souvent du côté où NOUS TROUVONS PLUS VIF l'attachement respectueux à l'égard du Père commun des fidèles, et cela regarde, par exemple, LE BIEN-AIMÉ PEUPLE BELGE.*

Benoît XV ne nous dit-il pas là clairement que son affection va uniquement vers ceux qui, en toutes circonstances, se sont montrés soumis à l'autorité du Saint-Siège et qui ont accepté, sans hésitation toutes ses directions? Il nomme la Belgique; était-il donc si difficile d'y sous-entendre aussi la France?

Serait-il, par contre, possible de trouver là un mot qui soit susceptible de désigner le peuple allemand? Lorsque le Pape a prescrit le serment anti-moderniste, quels sont ceux qui l'ont refusé? Les intellectuels catholiques allemands, tous ceux qui dans les Universités allemandes professaient les Sciences sacrées.

Lorsque le Pape fut obligé de se prononcer et déclara que toute œuvre sociale catholique devait être confessionnelle, qui donc encore se révolta contre les décisions de Pie X?

(1) *Semaine Religieuse de Paris*, du 30 janvier 1915.



Encore les catholiques allemands, qui préconisèrent, malgré la volonté du Souverain Pontife, les *syndicats chrétiens*, ouverts à tous, croyants ou non-croyants, et dirigés en dehors de tout principe catholique, de préférence aux *syndicats confessionnels* ouverts aux seuls catholiques et organisés d'après les seuls principes de la foi et de la morale catholique.

A-t-on oublié les clameurs qui s'élevèrent dans toute l'Allemagne, même des milieux catholiques, à l'occasion de l'Encyclique où Pie X se permit de publier ce qu'était Luther et ce que les catholiques devaient penser de son œuvre ?

On se demande comment il est encore possible qu'il y ait, en France, des catholiques qui suivent si facilement et si aveuglément les suggestions des Loges Maçonniques. Quand donc voudront-ils bien ouvrir les yeux et consentiront-ils enfin à puiser leurs convictions dans les publications catholiques?...

LE F. V. VISITEUR.





## Homère et son Temps

---

HOMÈRE A-T-IL EXISTÉ? — LES DONNÉES HISTORIQUES SUR HOMÈRE.  
— LA SOCIÉTÉ GRECQUE AU TEMPS D'HOMÈRE. — LA ROYAUTÉ. —  
LES EUPATRIDES. — LE PEUPLE. — LES PRÊTRES. — LES  
RHAPSODES. — HISTOIRE DES POÈMES D'HOMÈRE.

*A mon ami Thierry de Lambel, mort pour la France;*

FLAVIEN BRENIER.

### HOMÈRE A-T-IL EXISTÉ?

Une des preuves les plus convaincantes de l'existence de Dieu est celle de l'Univers, son ouvrage; et il faut que cette preuve soit bien puissante pour qu'elle se soit imposée même à Voltaire et lui ait fait dire qu'il ne peut « songer que cette horloge existe et n'a pas d'horloger ». Pour impeccable que soit ce raisonnement, ne croyons pas cependant qu'il ait été admis sans contestation dans tous les cas où le fait qu'un monument harmonieux existe suppose impérieusement cet autre fait qu'un être pensant l'a érigé. Notre trésor intellectuel, par exemple, est riche de deux poèmes qui, depuis près de trois mille ans, ont fait l'admiration des hommes : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ces poèmes offrent entre eux une si grande ressemblance de style, une telle continuité dans les sujets

traités, une telle identité de versification, qu'ils sont évidemment l'œuvre du même poète : à plus forte raison, la parfaite homogénéité de chacun d'entre eux ne permet-elle pas de croire que plusieurs mains y ont travaillé. Or, il s'est de tout temps trouvé des critiques littéraires pour contester une conclusion aussi raisonnable, et pour nier, à défaut de la réalité des poèmes d'Homère, l'existence d'Homère lui-même.

Parmi ces critiques en mal de négation certains ne valent pas l'honneur d'être nommés, tels ce pseudo-savant allemand qui prétendait que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'avaient reçu leur forme définitive qu'au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, à la suite des travaux de quelques moines (allemands naturellement) qui auraient compilé et mis au point de vieux chants de guerre helléniques. De telles absurdités méritent à peine un peu de pitié ; mais il est arrivé à des thèses presque aussi folles d'être défendues avec plus d'art et de sérieux.

C'est ainsi que la première école d'Alexandrie adopta presque tout entière l'opinion des *chorizontes*, ou « séparateurs », qui admettaient que les poèmes d'Homère avaient eu deux auteurs distincts. Ils en donnaient pour raison, outre le caractère surtout guerrier de l'*Iliade* et celui surtout marin de l'*Odyssée*, certaines contradictions, qu'ils estimaient d'importance capitale. Comment, par exemple, le même poète aurait-il pu affirmer, dans un de ses ouvrages, que la plus belle des filles de Priam était Cassandre, alors qu'il dit dans l'autre que c'était Laodice ? Comment la Crète, qui est appelée l'île aux cent villes dans l'*Iliade*, ne compte-t-elle plus que quatre vingt dix cités dans l'*Odyssée* ?... C'était sur de pareilles subtilités que discutaient les critiques alexandrins, trois siècles avant notre ère ; et l'on se demande s'il faut plus rire d'eux que de ceux qui, pour les réfuter, objectaient que dix villes crétoises avaient pu être détruites entre la rédaction de l'*Iliade* et celle de l'*Odyssée*, ou encore qu'Homère avait pu, dans cet intervalle, faire un voyage en Crète et vérifier le nombre des villes qui s'y trouvaient.

La hardiesse dont faisaient preuve les *chorizontes* était peu de chose auprès de celle de Jean-Baptiste Vico, historiographe du roi de Naples ; au début du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Il révoqua carrément en doute l'existence d'Homère et vit dans ses poèmes l'œuvre d'une collectivité — opinion reprise par Frédéric-Auguste Wolf, en 1795, dans ses *Prolegomena ad Homerum*. Wolf estimait que le collationnement des textes homériques fait à Athènes, par ordre de Pisis-

trate, en 537 avant notre ère, fut une véritable rédaction, pour laquelle on se borna à utiliser des fragments juxtaposés d'auteurs divers. Il ne donnait, d'ailleurs, aucune preuve à l'appui de cette opinion, et ceux qui la lui ont empruntée depuis n'en ont pas donné davantage. Lachmann, l'excellent critique des *Nibelungen*, ayant eu la faiblesse d'adopter la thèse de F. A. Wolf, en vint à découper l'*Iliade* en seize morceaux, tous écrits, prétendait-il, par un auteur différent. Moins affirmatifs, d'autres supposèrent une *Iliade* primitive, composée de quelques chants seulement, sur laquelle auraient travaillé des « augmentateurs » successifs. Quant à l'*Odyssée*, Ottfried Müller reconnaissait bien, dans son plan, la « manière » d'Homère, mais il supposait que celui-ci en avait confié la versification à un de ses disciples. Lui non plus, d'ailleurs, n'essayait pas de prouver son hypothèse...

Cet acharnement de la science d'Outre-Rhin à dépecer Homère a malheureusement trouvé un écho en France, où un grand nombre d'auteurs, depuis Dugas-Montbel et Fauriel, ont emboité le pas à Vico et à F. A. Wolf. Leur sentiment est bien abandonné aujourd'hui, sans qu'il ait été besoin d'opposer des volumes à leurs écrits. C'est que le meilleur défenseur de l'unité de l'œuvre homérique, c'est encore Homère lui-même. On ne peut relire l'*Iliade* ou l'*Odyssée* sans être frappé de leur forte unité de composition et de l'art avec lequel les péripéties y demeurent subordonnées à la donnée initiale (la colère d'Achille dans l'une, le retour d'Ulysse dans l'autre). Nous savons à n'en pouvoir douter que l'*Enéide* est d'un seul auteur, et que cet auteur disposait de modèles achevés, dont il pouvait apprendre à concevoir un plan et à le suivre ; cependant le poème de Virgile est loin d'avoir la puissante cohérence de ceux d'Homère, ni cette marche égale et vive qui faisait dire à Horace au sujet de l'aède grec : « Toujours il se hâte et tire au dénouement... » « Jamais, dans son poème, il n'y a discordance, du début au milieu, « du milieu à la fin ». Et c'est une œuvre si profondément une que l'on veut supposer taillée dans les cantilènes éparses de vingt rhapsodes divers, ayant vécu à des époques et dans des lieux différents?... Jamais la critique germanique n'a entrepris tâche plus déraisonnable.

Ajoutons que la difficulté soulevée par quelques philologues, qui avaient relevé de nombreux éolismes dans l'*Iliade* et certains ionismes dans l'*Odyssée*, n'a rien, non plus, qui doive embarrasser. Les deux poèmes sont écrits en achéen, dialecte intermédiaire entre la langue éolique et la langue ionienne. On pourrait inver-

sement, relever des ionismes dans l'*Iliade* et des éolismes dans l'*Odyssée*, sans cesser pour cela de lire de l'achéen.

Résumons-nous donc en disant que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'ont manifestement qu'un seul auteur : celui que la tradition désigne sous le nom d'Homère.

### LES DONNÉES HISTORIQUES SUR HOMÈRE

Nous avons une vie d'Homère, par Hérodote, qui n'est pas d'Hérodote ; une autre, par Plutarque, qui n'est pas de Plutarque ; plus un certain nombre d'autres, dont l'autorité n'est pas supérieure. Si l'on pouvait croire ces auteurs, nous serions assez bien renseignés sur la vie d'Homère. Il serait né à Smyrne, un peu plus de neuf cents ans avant notre ère, d'une jeune fille nommée Crithéis, qui avait été séduite par son tuteur. Un professeur de musique et de belles lettres de Smyrne, Phémios, épousa plus tard la mère et adopta l'enfant, qui devint son meilleur élève. Après la mort de Phémios, Homère voyagea et commença l'*Iliade* en visitant les lieux où s'était, quelques deux cents cinquante ans auparavant, déroulée la guerre de Troie. Puis, il revint à Smyrne. Ses compatriotes l'ayant accueilli froidement, il s'établit dans l'île de Chios, où il acheva l'*Iliade*, tout en enseignant la poésie à de nombreux élèves. Devenu aveugle, il tomba dans la misère et se vit alors réduit à aller de ville en ville, menant la vie d'un rhapsode errant, chantant ses vers sur les places publiques ou dans la demeure des grands, bien reçu ici, ailleurs mendiant son pain. C'est à cette époque qu'il composa l'*Odyssée*. Il mourut fort âgé, dans la petite île d'Ios, une des Cyclades. Après sa mort, Smyrne, Chios, Colophon, Salamine, Rhodes, Argos et Athènes se disputèrent la gloire de lui avoir donné le jour.

Pour composer cette histoire, les biographes d'Homère ont mis à contribution indifféremment, d'abord la tradition, ensuite les indications que peut fournir à un lecteur attentif la lecture des poèmes d'Homère, enfin leur imagination personnelle. Nous allons nous efforcer de déterminer quelle a été, dans l'histoire que nous venons de reproduire, la part de chacun de ces éléments.

La tradition, identique dans toute la Grèce, a conservé la mémoire d'un vieillard, aux yeux privés de vie par une cécité complète, las d'avoir parcouru tout le monde connu des Grecs,



qui allait de ville en ville, chantant des vers à la gloire des héros de la guerre de Troie et vivant des aumônes qu'on lui donnait. Un poète errant et aveugle, âgé et pauvre, voilà en définitive, tout ce que la tradition nous dit d'Homère.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* nous en apprennent un peu plus sur lui. Sa patrie, tout d'abord. Parmi toutes les contrées dont il parle, il en est une, la Méonie et le nord de l'Ionie asiatique, à laquelle il revient avec une complaisance particulière et qu'il décrit comme s'il y avait vécu et la connaissait parfaitement (voir notamment : *Iliade*, II, vers 864 et suivants ; XX, vers 390 et suivants ; XXIV, vers 614 et suivants). Il semble donc bien que Smyrne ait eu quelques droits de réclamer Homère comme un de ses enfants. D'ailleurs ni Chios, ni Colophon, ni Athènes ne contestaient vraiment qu'il y fut né ; mais Athènes le réclamait pour concitoyen parce que Smyrne était une de ses colonies ; Colophon en faisait autant parce que les Smyrniotes, suivant une tradition, avaient mis Homère au nombre des otages livrés aux Colophoniens après une guerre ; Chios, enfin, ne prétendait être la ville d'Homère que parce que celui-ci y avait passé une grande partie de sa vie et y avait fondé une école de rhapsodes qui subsista longtemps. Remarquons enfin que Smyrne, cité éolienne subjuguée par les Ioniens de Colophon, employait le dialecte même, mêlé de formes éoliennes et ioniennes, dans lequel les poèmes d'Homère sont écrits.

Né très probablement à Smyrne, ayant certainement longtemps habité Chios, Homère a visité, outre la Grèce d'Asie, à peu près toute la Grèce d'Europe et la plupart des îles : il est aisé d'en juger par l'exactitude des indications géographiques qu'il donne sur ces régions et par certaines descriptions où se reconnaît le trait coloré du souvenir. Mais c'est à tort que l'Antiquité a cherché dans les poèmes d'Homère un recueil des connaissances géographiques de son temps et a mis au compte du poète les longs voyages qu'il fait accomplir à Ulysse. Il est visible qu'Homère n'a connu personnellement que les contrées baignées par la mer Egée. Cette limite franchie, en effet, il ne sait plus rien que par les récits des étrangers et des matelots, car tout devient pour lui confus et nébuleux : il sait de l'Égypte qu'elle est à cinq journées de navigation, qu'elle possède un grand fleuve, une grande ville appelée Thèbes, qu'on y trouve d'habiles médecins ; les jujubes importés de Lybie lui donnent l'idée du pays des Lotophages, qu'il décrit d'une façon toute fantastique ; ce qu'on lui a dit de la Sicile et de ses volcans fait germer dans son cerveau l'histoire des forges des Cyclopes. Au delà de ces pays, déjà pleins de prodiges, se trouve, battue de tempêtes

éternelles, une mer si vaste et si terrible « que les oiseaux eux-mêmes n'en reviennent pas dans la même année »... Cela suffit pour que nous soyons assurés qu'Homère n'a jamais voyagé hors des terres grecques et c'est à peu près tout ce que son œuvre a pu révéler de sa vie à ses biographes.

Le reste, et notamment les détails sur la naissance d'Homère, est le fruit de leur imagination. Tout au plus peut-on remarquer que le père adoptif qu'ils donnent à Homère a reçu d'eux le nom de Phémios, qui est celui d'un personnage de l'*Odyssée*, ce rhapsode que les prétendants de Pénélope obligent à chanter pendant leurs festins — le seul des convives, d'ailleurs, qui soit épargné par Ulysse à son retour. Nous sommes évidemment là dans le domaine de la fantaisie et il n'était guère possible à des biographes si mal renseignés sur Homère, de l'être si bien sur sa famille, adoptive ou non. De telles précisions valent tout juste celles que recueillit, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, le grammairien Apion, d'Alexandrie, quand il s'avisa, pour arracher à Homère le secret de ce qu'avait été sa vie, de faire évoquer son ombre par un nécromancien. Ces révélations d'outre-tombe n'ont pas jeté beaucoup de lumière sur le problème.

## LA SOCIÉTÉ GRECQUE AU TEMPS D'HOMÈRE

Hérodote est le premier historien grec dont l'œuvre soit parvenue jusqu'à nous autrement que par fragments informes ; or, il dit expressément (II, 53) qu'il pense qu'Homère vivait 400 ans avant lui, c'est-à-dire au commencement du ix<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les inscriptions de Paros donnent une date très voisine de celle fixée par Hérodote, 907 avant J.-C., c'est-à-dire la fin du x<sup>e</sup> siècle. Et les indications d'ordre ethnographique qu'on trouve dans les poèmes d'Homère, surtout dans l'*Iliade*, confirment cette date, car certaines migrations de peuples postérieures au x<sup>e</sup> siècle ne sont pas mentionnées, tandis que d'autres peuples, dont les migrations étaient achevées au x<sup>e</sup> siècle, sont montrés déjà en possession des régions qu'ils occupaient alors. La société grecque, au temps d'Homère, c'est donc celle de la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle avant le Christ : époque qui correspond, en Judée, à la mort de Salomon (929) ; en Egypte, aux débuts de la xxii<sup>e</sup> dynastie ; en Assyrie et en Chaldée, au règne d'Assourdanil I<sup>er</sup> ; en Italie, à la splendeur de la civilisation Etrusque ; plus au Nord, à l'instant le plus brillant de l'immense empire Celte qui s'étendait du nord du

Portugal aux bouches du Danube, et du Piémont aux montagnes d'Ecosse.

La Grèce était alors isolée de la plus grande partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie par la timidité de ses navigateurs, pour qui le voyage d'Egypte était une grande entreprise. Divisée en cinquante ou soixante peuplades indépendantes, d'incessantes querelles intestines la déchiraient. Elle avait déjà emprunté aux Phéniciens leur alphabet et l'art de travailler les métaux, aux Egyptiens leurs initiations aux Mystères et les principes de l'architecture ; mais, malgré cet effort vers une organisation sociale supérieure, la jeune Hellade du dixième siècle avant le Christ, était encore loin de pouvoir rivaliser de civilisation avec les antiques monarchies d'Egypte et d'Asie, ou même avec ces vastes confédérations des cités italiques ou gauloises dont elle ignorait jusqu'à l'existence. L'invasion des Doriens, les derniers venus et les plus âpres fils de la race hellénique, venait même de provoquer une sorte de régression de la société grecque.

C'est au milieu de ce monde grec, qui devait être un jour porté si haut par son intelligence et ses facultés d'assimilation, mais qui se trouvait encore dans l'enfance, que la vie d'Homère s'est écoulée ; c'est lui que le poète a dépeint.

Car, qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas les Grecs du temps de la guerre de Troie, les compagnons d'Agamemnon et d'Ulysse, qui revivent dans les chants qu'Homère a consacrés à leur gloire. Deux cent cinquante ans séparaient notre auteur de ceux qu'il célébrait, et ce laps de temps, à une époque où l'histoire n'existait point, suffisait largement pour amener l'oubli le plus complet. En fait, Homère, avec tout son génie, se trouvait à peu près aussi renseigné sur la Grèce dont il parlait qu'un paysan de nos jours, sachant à peine lire et écrire, peut l'être sur le règne de Louis XIII. Quelques traditions vagues, le nom de quelques héros encore honorés dans une province, le grand fait d'une confédération des cités grecques pour une expédition en Asie contre la ville de Troie, voilà les sources auxquelles Homère a pu puiser. Pour le reste, et surtout pour les descriptions de mœurs, c'est son temps qui lui a servi de modèle. La chose est d'autant plus naturelle que nous l'avons vue se reproduire plus tard. Quand, au xiv<sup>e</sup> siècle de notre ère, les auteurs de romans de chevalerie qui faisaient les délices de la France et de l'Angleterre imaginèrent d'enrichir leur fond en recommençant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ils n'hésitèrent pas à donner aux héros d'Homère les mœurs courtoises et chevaleresques, la galanterie envers les dames, les cas de conscience subtils et les

propos alambiqués des contemporains du roi Jean : Hector, Achille, le farouche Ajax et l'astucieux Ulysse, vêtus de brocard et de soie, chaussés à la poulaine, arborant un gant ou un ruban comme gage d'amour de leur dame, discutèrent des problèmes de cour d'amour entre deux beaux coups de lance...

## LA ROYAUTE

Ce qui retient le plus l'attention dans la société grecque, telle qu'Homère nous l'a dépeinte, c'est son caractère patriarcal. Le bon Fénelon, qui s'est imaginé, avec son *Télémaque*, donner une suite à l'Odyssée, a prêté à ses Grecs l'organisation politique du siècle de Louis XIV : les rois y sont absolus, ils gouvernent par leurs ministres et leurs ordres sont passivement obéis, Rien de plus contraire à ce que nous révèlent l'*Iliade* et l'*Odyssée* quand on les lit avec attention.

Tout d'abord, ces souverains dont le « cygne de Cambrai » fait autant de « Rois Soleil » ne sont pas héréditaires, ou, du moins, ils ne le sont pas forcément; ensuite, ils sont très loin d'être absolus.

Ils ne sont pas héréditaires : leur préoccupation constante paraît être, en effet, pendant qu'ils sont encore dans la force de l'âge et qu'ils peuvent s'acquitter de leurs fonctions royales, de s'associer leur fils et d'affermir le pouvoir entre ses mains ; vieillissant, ils rentrent dans une condition privée et leur fils règne en leur place, en vertu d'une autorité déjà acquise, qui obtient dès lors plus facilement, l'assentiment des citoyens. C'est ainsi que Pélée, roi des Myrmidons, en Thessalie, redevient un homme privé et se trouve avoir besoin de la protection d'Achille, son fils et successeur. C'est ainsi qu'Ulysse est roi d'Ithaque pendant la vieillesse de son père Laërte. Ses dix années d'absence font-elles supposer que le trône est vacant ? Aussitôt cinquante « Eupatrides », ou hommes de race noble, prétendent s'y élever et conviennent de s'en remettre à Pénélope du soin de désigner entre eux, le successeur de son époux. Télémaque, fils du héros, qui eut peut-être régné si son père avait pu l'associer à son pouvoir avant de partir pour Troie, n'a d'autre privilège que celui de présider, à titre provisoire, les délibérations des notables de l'île. Nul doute que cette prérogative elle-même lui échappera si l'un des cinquante prétendants obtient la couronne. Cependant, il ne s'agira pas là d'une révolution, d'une proscription, car Eury-  
maque, l'un des prétendants, assure Télémaque que tout en l'écar-



tant de la royauté on aura soin de ne pas toucher à son patrimoine.

Héréditaires seulement lorsque cela ne déplaît pas à leurs sujets, les rois grecs ne sont pas absolus. Sans doute, ils font les sacrifices au nom du peuple ; sans doute, ils commandent à la guerre, et leur pouvoir, alors, est d'autant plus grand que l'on se trouve dans le fort de l'action ; mais, en toute autre occasion, ils ne décident rien d'important que du consentement de l'assemblée des notables, assemblée qu'ils président et dans laquelle leur avis a un grand poids, mais où chacun prend librement la parole et tente de faire triompher sa manière de voir personnelle. C'est notamment cette assemblée qui décide des contributions à imposer à l'ensemble de la population, ainsi qu'en témoigne l'épisode des dons faits à Ulysse par les Phéaciens. S'agit-il de rendre la Justice ? le roi ne peut, non plus, siéger et décider seul. Il se borne à assembler les anciens de la nation, qui s'assoient sur des pierres polies, formant une enceinte sacrée sur la place publique, et qui prononcent leur sentence à haute voix ; maintenue par des héraults en dehors de l'enceinte, la foule des citoyens manifeste librement son opinion, sans pour cela pouvoir prendre part au jugement. Le bouclier d'Achille, dans l'*Iliade*, retrace une scène de ce genre.

Ces rois sont, en somme, simplement des « eupatrides », des hommes d'origine noble et d'une fortune notoire, qui ont le pas sur leurs pairs, les président dans leurs délibérations et les commandent au combat. Ils s'efforcent de rendre cette prééminence héréditaire dans leur famille, sans pouvoir toujours y parvenir. Dans l'intervalle des délibérations, des jugements et des expéditions en armes, leur grande affaire est la gestion de leurs domaines, et Homère nous les montre occupés de tous les soins qui sont le lot du propriétaire rural. Si Ménélas, de la puissante race des Atrides, possède un riche palais et fait figure vraiment souverain par le luxe qu'il déploie, par contre il n'a auprès de lui ni ministres, ni chefs militaires, ni fonctionnaires, ni gardes : seulement des serviteurs et des esclaves, comme on en trouve chez tous ses sujets aisés. Ulysse, de retour dans ses domaines, ne pourra faire appel pour combattre les prétendants, qu'à deux fonctionnaires d'un ordre tout à fait privé : son bouvier Philétios et son porcher Eumée ; le sort des troupeaux qu'il leur a confiés est, d'ailleurs, une des grandes préoccupations du poème. Quant à Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens, nous la voyons aller dès l'aurore, avec ses servantes, laver à la rivière le linge de son père, afin que celui-ci puisse « s'asseoir au conseil paré de tissus purs et frais ». Telle



était encore la simplicité des rois grecs du temps d'Homère, à l'époque où les monarchies orientales déployaient, depuis de longs siècles déjà, une magnificence sans borne, et se servaient de toutes les ressources d'une administration minutieuse et despotique.

Est-ce à dire que les fonctions de roi étaient peu enviées en Grèce? Elles l'étaient, au contraire, beaucoup. D'abord à cause de la satisfaction, pour l'« eupatride » qui en était revêtu, d'être le premier entre ses pairs; ensuite pour des raisons matérielles qui eussent paru triviales au pharaon Sheshoncq, au roi d'Assyrie Assourdanil, ou au roi Salomon, alors régnants. L'*Odyssée* (xi, vers 185) et l'*Iliade* (xii, vers 311) ne nous révèlent-elles pas qu'un des principaux agréments de la fonction royale était pour le monarque d'être convié par des particuliers à de nombreux festins, au cours desquels on lui faisait savourer les plus succulentes brebis et le vin le plus délectable? On comprend que Télémaque dise au prétendant Antinoüs. « Non, ce n'est pas une mauvaise chose pour « un homme que d'être roi; sa famille s'enrichit, et lui-même « augmente sa puissance et son crédit ».

## LES EUPATRIDES

Le roi, nous venons de le voir, n'était en Grèce, que le premier des « Eupatrides », c'est-à-dire des hommes qui avaient des ancêtres. On donnait ce nom à une catégorie sociale que Fustel de Coulanges a étudiée, dans la *Cité Antique*, d'une manière aussi pénétrante que documentée

L'« Eupatride » que, plus tard, Rome appellera le « Patricien », n'était pas précisément un noble selon la formule du Moyen Age et des temps modernes, laquelle permettait à un soldat de fortune, à un magistrat, ou à un simple citoyen de recevoir la noblesse en récompense de services rendus; ce n'était pas, non plus, un notable propriétaire accédant, par sa richesse, aux hautes charges de la cité, suivant la formule de certaines républiques bourgeoises du Moyen Age. C'était un homme qui, par une généalogie souvent considérable, se rattachait à un ancêtre, illustre ou obscur, riche ou pauvre, mais dont la mémoire avait été religieusement gardée, de génération en génération, au sein de la famille qu'il avait fondée. Religieusement est le mot, car cet ancêtre initial et ceux qui lui avaient succédé, ainsi restés vivants dans la pensée de leurs descendants, étaient l'objet d'un véritable culte familial moins fas-

tueux, mais aussi respectueux, aussi mystique que celui des Dieux de l'Olympe qu'honoraient publiquement la Cité et l'Etat. Ce culte privé avait, lui aussi, ses rites et ses prières, son autel où brûlait un feu perpétuel ne servant à aucun usage profane, et jusqu'à ses objets sacrés, les « dieux lares », ou statues des ancêtres, que l'on rangeait autour du foyer, et dans lesquels la famille voyait l'image sensible de ceux qu'elle considérait, dans l'au delà où ils étaient entrés, comme ses protecteurs naturels.

Fier de sa généalogie, qui le distinguait de l'homme sans ancêtres connus, l'« Eupatride », même pauvre, avait sur ce dernier, même riche, une immense supériorité : tandis que l'homme nouveau était isolé au milieu de ses concitoyens et sans autre défense que sa situation personnelle, l'« Eupatride » était membre d'un corps constitué d'une cohérence redoutable, le *genos*, équivalent de la *gens* romaine. C'était la réunion permanente de tous les descendants d'un même ancêtre autour de leur aîné, qui représentait l'auteur de la race, et qui célébrait, pour lui, ses frères et ses cousins, les rites de la religion familiale. A la fois chef politique et chef religieux de tous ses parents, et, par voie de conséquence, de leurs clients, de leurs affranchis et de leurs esclaves, l'aîné d'une famille d'« Eupatrides » était donc une manière de souverain, éminemment héréditaire celui-là. Aussi les Grecs n'hésitaient-ils pas à lui donner le nom de « roi », tout aussi bien qu'au magistrat suprême de la cité. L'*Odyssée* nous montre treize rois de cette espèce chez les Phéaciens : Alcinoüs, qui est le roi de l'île, n'est que le premier d'entre eux en dignité ; tous portent également le sceptre ; et, à Ithaque, les « Eupatrides » qui prétendent à la succession d'Ulysse portent aussi le sceptre et sont tous appelés « rois » par Télémaque lui-même.

En fait, ces chefs de famille exerçaient dans leurs maisons et dans leurs terres un pouvoir autrement absolu que celui accordé dans l'Etat au roi proprement dit. La coutume du temps ne les constituait pas seulement chefs religieux de tous ceux qui portaient leur nom : elle leur permettait aussi, et même les obligeait, à juger souverainement dans toutes les contestations qui s'élevaient au sein de la famille ; les procès criminels eux-mêmes étaient appelés à ce tribunal familial, à moins qu'ils ne missent en cause des individus étrangers au *genos*, auquel cas la magistrature publique devait intervenir. Protecteur naturel de sa parenté, prêtre de la religion familiale, juge entre les siens, l'« Eupatride » devenait, en outre, leur chef militaire quand la guerre éclatait. L'exemple des Fabius, qui, à Rome, au nombre de 4.000, tant membres de la

même famille que clients et serviteurs, supportèrent à eux seuls le poids d'une bataille, cet exemple a plus d'un précédent dans la Grèce du temps d'Homère. Pour bien comprendre ce qu'était alors l'« Eupatride » et son *genos*, il faut le comparer à un chef de clan écossais, tel qu'il existait encore au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, rassemblant autour de son drapeau ses cousins aux degrés les plus lointains et leurs serviteurs, tous revêtus du tartan aux couleurs de la famille, et les conduisant à la guerre. Cette surprenante ressemblance atteste seulement que tandis que les Grecs, en trois mille ans, avaient passé par vingt régimes divers, les Celtes d'Ecosse, demeurés identiques à eux-mêmes, étaient restés fidèles à l'organisation primitive de l'humanité.

## LE PEUPLE

Quelques familles d'« Eupatrides », grossies de leur clientèle et de leurs esclaves, suffisaient presque à former la population d'un de ces petits Etats grecs qu'Homère nous fait visiter. Singulière aristocratie, où tous les rangs sociaux se rencontraient dans la même famille suivant qu'on avait affaire à la branche aînée, aux branches cadettes, aux tenanciers ou aux serviteurs. A côté d'elle, cependant, existait une importante classe populaire, si l'on peut donner ce nom à une catégorie sociale où la richesse se rencontrait fréquemment. Cette plèbe (pour employer l'expression qui prévalut plus tard à Rome), avait pour origine soit l'antique population des Pélasges, auxquels les Grecs s'étaient superposés, soit des étrangers réfugiés mais non admis comme citoyens dans la cité, soit enfin des Grecs infidèles aux traditions de la religion familiale, qui, ayant cessé de rendre un culte à leurs ancêtres et en ayant oublié les noms, ne constituaient plus un *genos* organisé et ne jouaient, partant, aucun rôle dans l'Etat. C'est la lutte de cette plèbe contre les « Eupatrides », auxquels elle parvint enfin à arracher des droits politiques, qui constitue le plus clair de l'histoire intérieure des républiques grecques.

A l'époque d'Homère, la plèbe était encore bien loin d'avoir conquis la place qu'elle occupa plus tard. Sans doute, alors que l'exploitation des domaines agricoles était le privilège des « Eupatrides », des plébéiens enrichis par le commerce arrivaient eux aussi à acquérir des terres ; mais on souriait à l'idée que ces hommes qui n'avaient pas de « dieux lares », pouvaient vouloir jouir de cette institution d'origine divine qu'était la propriété du sol. Sans doute d'autres plébéiens armaient des navires ; mais c'était pour aller

commercer au loin, tandis que les « Eupatrides » qui parcouraient les mers n'y exerçaient que le noble métier de pirates. Les Phocéens sont un peuple maritime, et cependant un d'entre eux, Euryale, dit à Ulysse avec mépris : « Tu ne nous paraîs pas, ô étranger, exercé  
« dans les nobles luttes que se livrent les humains. Chef des ma-  
« telots d'un navire marchand, tu sais peut être calculer la charge,  
« les vivres et de vils trafics ; mais tu n'as jamais été athlète ». L'injure est profondément ressentie par Ulysse... Par contre, celui-ci se présente-t-il déguisé au fidèle Eumée ? Il se flatte d'être un pirate crétois familiarisé avec « les navires armés, les combats, les  
« flèches et les javelots aigus ». Comme chef, il choisissait, dit-il,  
« une juste part du butin ; le sort disposait du reste et me donnait  
« encore de nombreux trésors ; ma maison, en peu de temps, avait  
« acquis de la splendeur et je devenais parmi les Crétois digne  
« de respect ». Toute la distinction entre « Eupatrides » et plé-  
béiens est dans ce contraste.

Il semble bien que ce soit un plébéien, le plébéien type, qu'Homère ait voulu peindre dans Thersite, dont il fait un portrait si cruel au chant II de l'*Iliade*, et c'est un programme politique qu'il formule quand il montre Ulysse au milieu de l'assemblée des Grecs :  
« S'il aperçoit un homme du vulgaire, s'il le surprend à crier incon-  
« sidérément, il le frappe du sceptre et le réprimande par ces dures  
« paroles : Misérable ! assieds-toi sans mot dire et sois attentif à  
« la voix de ceux qui valent mieux que toi, homme sans courage  
« et sans vigueur. As-tu jamais compté au conseil ou dans les  
« batailles, et tous les Grecs, ici, sont-ils des rois ? C'est un pouvoir  
« mauvais que celui de la multitude... »

Rude langage, mais qui ne doit pas nous surprendre de la part d'Homère, car le poète, quelle qu'ait été son origine personnelle, devait ne ressentir que de l'éloignement pour les plébéiens, insuffisamment instruits, en général, pour goûter ses chants. Les « Eupatrides », plus affinés, plus facilement préoccupés de belles lettres, avaient, en outre, le regard tourné vers le passé, vers leur origine, illustre ou non, mais toujours ancienne : le chantre des vieux héros et des usages de jadis ne pouvait qu'être le bienvenu parmi eux. Ils formaient son auditoire habituel et il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter Homère accueilli dans un de leurs palais rustiques, au milieu du *genos* assemblé pour l'entendre, et chantant, à la fin du repas, un des combats du siège d'Ilion. Nul doute qu'il y mêlat parfois le nom d'un héros obscur, ancêtre traditionnel de ses hôtes et ne le montrat aux prises avec



Hector, Enée ou Sarpédon. Parfois même, pour reconnaître une hospitalité fastueuse, allait-il jusqu'à donner à son héros une de ces généalogies divines qui se rencontrent si souvent dans l'*Iliade*, parfois aussi dans l'*Odyssée* : les membres d'un *genos* de Salamine apprenaient ainsi que Télamon, leur ancêtre, avait pour père le Dieu suprême, Zeus lui-même, tandis que les descendants du brave Astéropée devaient se contenter de savoir que celui-ci tirait son origine du fleuve Axios.

Ne sourions pas trop de ces complaisances du plus grand des aèdes grecs. N'avons-nous pas vu, vingt-cinq siècles plus tard, la maison d'Este avoir la bonne fortune d'accueillir successivement deux poètes qui firent pour elle, en reconnaissance de sa protection, ce qu'avait fait Homère pour les « Eupatrides » de son temps ? Après que l'Arioste eut introduit dans son *Roland Furieux*, parmi les paladins de Charlemagne, un chevalier Roger et une héroïne Bradamante qui devenaient la souche de la maison d'Este, le Tasse, reprenant cette idée, créa de toutes pièces un certain Renaud d'Este dont il fit, dans sa *Jérusalem délivrée*, le héros principal de la première Croisade. Les généalogies divines qu'Homère accordait à la vanité de ses hôtes faisaient moins violence à l'histoire...

On comprend sans peine que les plébéiens, même enrichis, ne trouvaient pas le même attrait personnel aux poèmes d'Homère. Il semble que La Bruyère ait eu comme une révélation de leurs sentiments quand il écrit : « Y a-t-il eu dans la Grèce des partisans  
« (financiers) ? Que sont devenus ces importants personnages qui  
« méprisaient Homère, qui ne songeaient dans la place qu'à l'éviter,  
« qui ne lui rendaient pas le salut, ou qui le saluaient par son  
« nom, qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regar-  
« daient comme un homme qui n'était pas riche et qui faisait un  
« livre ? » Mains passages d'Homère montrent qu'il pensait sur ce point comme La Bruyère. Et il n'en est que plus curieux de remarquer que tandis qu'il malmène les plébéiens qui « crient inconsidérément » dans l'assemblée du peuple, il est, au contraire, presque toujours élogieux pour les serviteurs et les esclaves, dont il exalte le dévouement et la fidélité.

Aussi bien, la condition de l'esclave chez les Grecs de cette époque, était très douce, ainsi que l'a mis en lumière Connop Thirlwall dans son *Histoire de la Grèce Antique*. La situation des esclaves, réduits à l'état de marchandise humaine, ne devint intolérable qu'avec le triomphe de la plèbe, qui substitua le règne de l'argent au gouvernement patriarcal des « Eupatrides ».



## LES PRÊTRES

Bien que le nœud de l'action épique soit, dans *l'Illiade*, l'outrage fait à Chrysès, prêtre d'Apollon, les prêtres n'occupaient dans les poèmes homériques qu'une place d'importance secondaire. Il ne semble pas que cette place ait été plus considérable dans la vie du temps. A aucun moment les prêtres grecs n'eurent l'importance sociale et l'influence politique des prêtres Egyptiens, qui tenaient le Pharaon en tutelle, des Druides, qui arrivèrent à conquérir chez les Celtes l'autorité suprême, ni des prêtres d'Odin, qui pétrirent à leur gré la race germanique et lui donnèrent une empreinte morale dont elle ne s'est jamais complètement débarrassée.

La raison essentielle de cette différence de puissance vient de ce que les prêtres grecs, au lieu d'être groupés en collèges puissamment organisés et hiérarchisés, comme ceux d'Egypte, de Celtie et de Germanie, restèrent toujours dispersés et rivaux. A aucun moment ils ne formèrent un sacerdoce cohérent, et encore moins une caste. Un temple était-il élevé, un bois ou un domaine consacrés à l'un des Dieux de l'Olympe grec?... Le donateur, ou, à son défaut, les citoyens assemblés, désignaient une famille dont les membres étaient désormais voués au culte du dieu et à l'entretien du lieu où on l'honorait. A cette famille et à elle seule appartenait le soin de célébrer les sacrifices dans le temple et d'y servir d'intermédiaire entre la divinité et les suppliants. Aussi longtemps que cette famille n'était pas éteinte, il y avait sacrilège à la déposséder de son office ou à le partager avec elle autrement que de son consentement. Telle de ces familles, comme les Eumolpides, prêtres de la déesse Déméter (Cérès-Isis) en son célèbre sanctuaire d'Eleusis, se perpétua pendant seize cents ans, jusqu'aux premiers siècles du Christianisme, et ne fut remplacée dans son sacerdoce qu'après la mort de son dernier représentant. Mais, s'ils étaient maîtres absolus dans leur temple et s'ils étaient respectés au dehors comme attachés spécialement au culte d'un dieu, les membres d'une famille sacerdotale n'avaient aucun lien avec une autre famille sacerdotale desservant un autre temple, fut-il consacré au même dieu. Au contraire, entre les divers sanctuaires s'établissait un état d'esprit de rivalité professionnelle qui ne laissait place à aucune action concertée des prêtres sur le monde grec.

Cantonnés dans leurs temples respectifs, les prêtres étaient, d'ailleurs, loin d'être les seuls à avoir qualité pour célébrer le culte des

Dieux. Les sacrifices que la coutume imposait au seuil de toutes les cérémonies publiques, pour certains anniversaires et avant le combat, étaient célébrés au nom du peuple, non par les prêtres, mais par les rois. Les poèmes d'Homère sont pleins de la description de tels sacrifices, et Aristote, en étudiant les temps héroïques, insiste sur le caractère religieux de la fonction royale à cette époque. Nous avons vu, d'autre part, que tout « Eupatride » était prêtre à son foyer et célébrait le culte de ses « dieux lares », qui étaient pour lui les plus respectés des Dieux, ceux en qui il avait le plus de confiance, parce qu'il était certain de l'intérêt qu'ils lui portaient. Il n'était pas jusqu'aux serviteurs et aux esclaves qui ne pussent accomplir valablement des rites religieux. Le chant XIV de l'*Odyssée* nous montre le porcher Eumée immolant un porc de cinq ans pour le repas de son hôte inconnu : mais Eumée n'oublie point « les immortels, car son esprit est heureusement doué ; pour « les prémices, il coupe les soies de la tête de la victime et les « jette dans la flamme en suppliant les Dieux... il arrache les « entrailles palpitantes, les couvre de graisse et les jette dans l'ar- « dent foyer en les saupoudrant d'orge sacrée. » Quand ensuite il distribue aux convives les chairs de l'animal, Eumée renouvelle ses invocations, puis il consacre la première part aux nymphes et à Mercure. Les rites qu'Homère fait ici accomplir à un affranchi sont ceux-là même auxquels le roi se conformait dans les sacrifices solennels pour toute la cité, ceux-là même que le prêtre célébrait au fond de son temple.

On comprend sans peine, dès lors, que les prêtres grecs, qui n'avaient même pas le monopole du culte, et qui, d'autre part, ne pouvaient presque jamais sortir du temple confié à leurs soins, n'aient pas joui sur leur concitoyens d'une influence bien considérable. Leur action politique et sociale fut nulle, et, dans le domaine religieux lui-même, ils contribuèrent beaucoup moins que les poètes à fixer les croyances des Grecs sur les Dieux et sur l'Autre monde. C'est ce qu'Hérodote dit expressément (II, 53) : « Ce sont « Homère et Hésiode qui, les premiers, ont décrit en vers la théo- « gonie, qui ont donné des titres aux Dieux, distingué leurs attri- « buts et leurs fonctions, et décrit leurs formes ».

On peut donc affirmer que jamais religion ne fut moins sacerdotale que la religion des Grecs.

## LES RHAPSODES

Peintre exact de la société et des mœurs de son époque, c'est peut-être quand il nous parle de sa profession qu'Homère mérite le moins notre confiance. C'est qu'alors il l'a voit, non point telle qu'elle était pratiquée et honorée de son temps, mais telle qu'il aurait voulu qu'elle le fut. Estimant qu'il vivait dans un siècle tardif, au milieu d'une humanité vieillie et dégénérée, il s'évadait dans le passé pour y trouver des exemples de poètes dignes du respect des peuples et honorés de la confiance des rois. Aux « Euparides », qui s'estimaient quittes envers lui quand ils l'avaient reçu sous leur toit et gratifié de présents en récompense de ses chants, il contait (*Odyssée*, III) comment le perfide Egisthe chercha longtemps inutilement à séduire Clytemnestre, femme du « roi des rois » Agamemnon. C'est que ce dernier, en partant pour la guerre de Troie, « avait placé près de son épouse un poète, à qui il avait « ordonné de veiller sur elle en lui inspirant la vertu. Mais, lorsque « le destin marqua l'heure de la mort du poète, on le jeta dans une « île déserte, où il fut abandonné pour servir de proie aux vautours. « Alors, transportés tous deux des mêmes désirs, Egisthe put con- « duire Clytemnestre dans sa demeure. »

Il est certain qu'à l'époque où écrivait Homère, les rois, si tant est qu'ils l'aient jamais fait, ne chargeaient plus les poètes de veiller, pendant leur absence, sur leur femme et sur leur couronne. Homère sait que ses pareils, dans le siècle de décadence où il vit, ne peuvent aspirer à des soins aussi importants. Il n'en trace pas moins de sa profession un tableau plein de noblesse. C'est lui-même, à n'en pas douter, qu'il met en scène sous le nom du « divin « poète Démodocos », à qui les Dieux ont donné de « faire entendre « le chant le plus exquis quand son âme l'excite à céder à l'inspiration ». Veut-on célébrer dignement le passage d'un hôte illustre?... Un héraut va chercher « ce gracieux poète » et revient en le conduisant, car il est aveugle. « La Muse le chérit plus que tous les « Mortels ; elle lui a fait connaître le bien et le mal ; elle l'a privé « de la vue, mais elle l'a doué des doux chants. Pontonoos, pour « lui, place au milieu des convives un trône orné de clous d'argent, « appuyé à une haute colonne ; au-dessus de sa tête il suspend la « cithare harmonieuse et guide sa main pour qu'il la touche ; « enfin, il dresse une table sur laquelle il pose une urne et une « coupe remplie, pour que Démodocos boive au gré des désirs de « son âme. Les convives, étendant les mains, saisissent les mets

« placés devant eux. » Et Démodocos leur chante la gloire des vainqueurs d'Ilion...

Mais ces chants ne sont pas seulement héroïques. Tout à l'heure, en effet, de jeunes danseurs phéaciens viendront charmer l'assistance par la grâce de leurs pas. Alors, Démodocos mettra ses vers à l'unisson du spectacle en choisissant un sujet léger. Et ce sera l'histoire des amours de Mars et de Vénus, que le jaloux Vulcain capture tous deux dans son lit, à l'aide d'un filet magique, et qu'il expose dans cet état aux yeux de l'Olympe accouru, sans gagner à ce coup de filet, autre chose que la raillerie des immortels. A ce chant irrévérencieux, la gaieté de l'auditoire sera égale à l'émotion enthousiaste qui possédait, tout à l'heure, les convives, pendant les chants guerriers. Tous s'écrieront avec Ulysse : « O Démodocos ! je t'honore au-dessus de tous les mortels, soit que la Muse, fille de Jupiter, soit que Phébus lui-même t'aient inspiré », Et le « chanfre divin » reçoit de larges présents.

Cette scène de l'Odyssée nous donne le tableau, sans doute exact, d'une des circonstances où Homère était appelé à exercer son art dans le palais d'un « Eupatride ».

On se fera une idée du chant qui ravissait ainsi les Grecs si l'on songe à ces interminables cantilènes arabes que l'on entend souvent encore, en Orient, et dont les vers, incompréhensibles pour nous, présentent à l'oreille, à intervalles réguliers, le retour des mêmes intonations. Cette récitation rythmée de vers écrits dans une des langues les plus musicales qui aient jamais existé était accompagnée, alors, par les accords d'un instrument rudimentaire, la phorminx, petite cithare à quatre cordes faite d'une caisse de résonance, de forme plate et rectangulaire, dont sortaient deux branches, réunies par deux traverses sur lesquelles étaient tendues les cordes. La lyre à sept cordes n'apparut qu'après Homère. Un bon poète grec devait pouvoir, à l'aide de cet instrument et de son imagination, improviser un chant harmonieux sur tout sujet qui lui était désigné à l'improviste au cours d'une fête ou d'un repas. Mais, le plus souvent, il composait avec soin, d'avance, les vers qu'il devait réciter, et les faisait servir ensuite en de multiples circonstances. *L'Iliade* et *l'Odyssée* occupent le premier rang parmi ces compositions réfléchies.

Certains passages d'Homère prouvent que nombreux étaient les aèdes, ses contemporains, dont le nom et les œuvres ne sont pas venus jusqu'à nous. Beaucoup, d'ailleurs, n'étaient pas des poètes,



ou plutôt étaient des poètes qui, sans inspiration ni génie, avaient renoncé à tirer de leur propre fond la matière de leurs chants. S'attachant à la fortune d'un rival plus favorisé des Muses, ils avaient acheté de lui le droit d'apprendre et de chanter tout ou partie de ses œuvres. C'était déjà le droit de reproduction, tel que le connaît la littérature moderne... Mais la défense de la propriété littéraire étant bien mal organisée, en ces siècles lointains, plus d'un rhapsode devait céder à la tentation de se donner comme l'auteur d'un poème applaudi, qu'il avait acheté au créateur véritable ; plus d'un aussi, devait remanier et modifier à son goût, qui n'était pas toujours heureux, le texte qu'il prétendait suivre.

A la longue, quand le répertoire des rhapsodes en vint à se composer surtout des chants de leurs devanciers, dont beaucoup étaient morts depuis plusieurs siècles, le poète inspiré des Muses devint, parmi eux, une exception noyée dans un flot de récitateurs et de copistes. Il s'ouvrit des écoles de rhapsodie : préoccupées surtout de soigner la récitation et l'accompagnement, elles se permirent les dernières licences avec les textes poétiques qu'elles enseignaient. La critique s'est inlassablement appliquée, depuis le siècle de Périclès jusqu'à nos jours, à éliminer les scories de toute nature (substitutions de mots, interpolations, remaniements fautifs), qui s'étaient mêlées de la sorte à l'éclatant métal des poèmes antiques. Il serait, pourtant, imprudent de croire qu'on est parvenu à nous restituer ces poèmes dans leur pureté originelle. Quand Horace constate que « parfois le bon Homère sommeille », qui nous dit qu'il ne faut pas accuser de cette faiblesse momentanée du récit homérique quelque rhapsode de second ordre, qui aura substitué des vers de son cru à ceux du chantre d'Ilion ?

## HISTOIRE DES POÈMES D'HOMÈRE

Homère était mort depuis peu d'années, et déjà les rhapsodes, qui répétaient son œuvre aux quatre coins du monde grec, avaient fait subir à celle-ci des altérations assez profondes pour que Lycurgue, le célèbre législateur spartiate, profitât d'un séjour en Ionie asiatique — la patrie du poète, nous l'avons dit — pour recueillir les versions différentes et les confronter. La tentative qu'il fit pour reconstituer le texte primitif de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, bien que restée en partie infructueuse, montra la voie ; elle inspira le travail ordonné à Athènes, par Pisistrate, vers 540 avant J.-C. La bibliothèque d'Athènes, qui venait d'être fondée, réunit un



grand nombre de manuscrits contenant des fragments épars du poète ; des *diascevestes*, ou ordonnateurs, en rétablirent l'enchaînement ; des *diorthuntes*, ou correcteurs, s'attachèrent à éliminer les interpolations et à faire un choix judicieux entre les variantes. Le résultat de leur travail fut une restitution du texte homérique assez parfaite pour qu'on put l'adopter et l'enseigner partout dans les écoles de la littérature.

Il restait pourtant beaucoup à faire pour pousser ce travail jusqu'à la perfection. Les bibliothèques de Marseille, de Sinope, de Chio, d'Argos, de Chypre et de Crète tentèrent tour à tour d'y arriver, en recommençant le travail à l'aide de manuscrits inconnus du temps de Pisistrate. Le poète Antimaque et le célèbre Aristote firent à leur tour d'importantes révisions. Aristote dédia la sienne à Alexandre, qui en fit porter partout le texte avec lui dans un coffret précieux. Puis, la célèbre école d'Alexandrie consacra à Homère, trois siècles durant, une foule de notes, de gloses et de commentaires, dont la minutie allait souvent jusqu'à la puérilité. Nous avons indiqué, en commençant, que c'est l'école d'Alexandrie qui accrédita la première l'opinion si peu vraisemblable d'après laquelle l'*Iliade* seule serait l'œuvre d'Homère, l'*Odyssée* n'ayant vu le jour que longtemps après.

Il était réservé à Aristarque de Samothrace, précepteur des enfants de Ptolémée Philométor, d'établir, vers la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C., une édition définitive des deux poèmes. Elle fut répandue avec une rapidité qui paraît invraisemblable pour une époque où, l'imprimerie étant inconnue, la copie d'un ouvrage important exigeait un long travail de plume. Mais il ne faut pas oublier que les libraires de ce temps, dont la production dépassait de beaucoup celle du moyen âge, faisaient travailler sous la dictée jusqu'à cent copistes à la fois. Quoi qu'il en soit, l'édition d'Aristarque s'imposa promptement au monde lettré de la Grèce et de Rome, et l'on adopta notamment la division, qu'il proposa, en vingt-quatre chapitres ou chants, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, dont le texte était jusque-là continu. Le travail d'Aristarque a servi de base à toutes les éditions d'Homère qui ont paru depuis.

Voici quinze siècles que la critique a fait justice de l'opinion qui attribuait à Homère la *Batrachomyomachie* ou *Combat des rats et des grenouilles* ; ce poème héroï-comique, non dénué de mérites, paraît être l'œuvre d'un certain Pigrès d'Halicarnasse, qui vivait au temps des guerres médiques. Quant aux trente trois hymnes dont Homère fut longtemps réputé l'auteur et dont le texte est

venu jusqu'à nous, il faut en faire remonter la paternité aux Homérides, rhapsodes sortis de cette école littéraire fondée à Chio par le poète et qui prétendaient être les descendants directs de celui-ci. Le plus célèbre de ces Homérides, et probablement le dernier, fut Cinéthus de Chio, qui vivait au commencement du v<sup>e</sup> siècle avant le Christ.

On consultera avec fruit sur Homère et son œuvre le volumineux commentaire composé, à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, par Eustathe, archevêque de Thessalonique, et dont la meilleure édition est celle de Leipzig, 1825-1830, quatre volumes in 4<sup>o</sup>. C'est dans l'ouvrage d'Eustathe que la plupart des critiques et commentateurs modernes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ont puisé à pleines mains, sans toujours indiquer leur source.

FLAVIEN BRENIER.



---

*Le Gérant : Flavien BRENIER.*

---

Evreux, Imp. de l'Eure, 6, rue du Meillet. — G. Poussin, D<sup>r</sup>.



Sixième Année.

Nos 5 & 6.

Mai-Juin 1915.

## Ligue Française Antimaçonique

**N**ous reproduisons ci-contre la photographie de notre ami René de La Boulaye, premier vice-président de la *Ligue Française Antimaçonique*, dont tous nos ligueurs ont appris à apprécier la noblesse de caractère et le dévouement patriotique.

Lieutenant de cuirassiers lors de la mobilisation, notre ami de La Boulaye, après avoir pris une part brillante aux combats de l'armée des Flandres, fut nommé capitaine au mois de Mars dernier.

La cavalerie ayant peu à combattre depuis que notre front a été prolongé jusqu'à la mer, il demanda à changer d'arme et fut nommé commandant de la ...<sup>e</sup> compagnie du ...<sup>e</sup> d'infanterie, à Notre-Dame de Lorette.

Le 12 mai, cette compagnie était désignée pour enlever la chapelle de Notre-Dame de Lorette, clef de la position adverse. Partie de loin, en terrain découvert, sous le feu de trois mitrailleuses et d'une importante force allemande, la ...<sup>e</sup> compagnie s'empara de la chapelle et captura des prisonniers et un important matériel. Mais l'intensité du feu et le corps à corps réduisirent son effectif à 21 hommes (sur 250). Le capitaine de La Boulaye ne s'en fortifia pas moins sur la position conquise.

Une compagnie de renfort lui ayant été envoyée, il en prit le commandement et résista pendant cinq jours à un bombardement incessant par la grosse et moyenne artillerie, accompagné de retours offensifs des Allemands. Notre ami eut le bonheur de conserver la position qu'il avait conquise, mais sa seconde compagnie fut réduite par le feu à 40 hommes. Lui-même fut complètement enseveli dans l'entonnoir produit par un obus de 210 qui éclata à ses côtés. Il n'a d'ailleurs, pas été blessé.

A la suite de ces faits, le capitaine de La Boulaye, proposé pour une citation à l'ordre du jour de l'Armée, a été en outre fait chevalier de la Légion d'Honneur.

Ce magnifique exploit, dont la nouvelle ne peut manquer d'être agréable à nos ligueurs et amis, a eu une seconde édition presque immédiate.

En Juin, la compagnie du capitaine de La Boulaye, réorganisée, a été durement engagée dans les combats qui ont momentanément abouti, près de Souchez, au percement des lignes allemandes. Nous ne connaissons pas les détails de cette affaire et la part qu'y a prise notre vaillant ami; mais nous venons d'apprendre qu'à la suite de ce combat, il a été, pour la seconde fois, proposé pour une citation à l'ordre du jour de l'Armée, en même temps que pour le grade de chef de bataillon.

♦ ♦ ♦

Parmi les nombreux membres de la *Ligue Française Antimaçonnique* qui font courageusement leur devoir, face à l'ennemi, et que nous nous excusons de ne pouvoir tous nommer ici, citons particulièrement les frères Malibran, dont nos ligueurs parisiens ont maintes fois été à même d'apprécier le dévouement.

L'aîné, Ernest Malibran de Santibanez, a été sérieusement blessé au bras et au visage, en Champagne, au cours d'une charge à la baïonnette. Il est maintenant rétabli et a rejoint son régiment. La bravoure dont il a fait preuve en mainte occasion lui a valu la Croix de Guerre.

Le puîné, Charles Malibran de Santibanez, a été grièvement blessé à la main au cours de l'assaut qui a abouti à la prise du Labyrinthe, en Artois. Il est actuellement à l'hôpital de Saint-Malo. Nous faisons des vœux pour son prompt rétablissement.

Le plus jeune, Robert Malibran de Santibanez, a trouvé une mort glorieuse à l'assaut de Souchez. A peine âgé de dix-huit ans, ce jeune héros était sous-lieutenant depuis quinze jours quand il tomba en entraînant ses hommes sous un feu d'enfer. Nous présentons à son père et à ses frères l'expression de notre sympathie émue.



Une bien triste nouvelle nous est annoncée par le *Soleil du Midi* : le R. P. Fournier, de la Compagnie de Jésus, vient de tomber au champ d'honneur, près d'Arras, où il accomplissait avec un inlassable dévouement sa mission d'aumônier militaire. Ceux-là, parmi nous, en seront particulièrement affectés qui savent que le R. P. Fournier fut un des amis de la première heure de la *Revue Antimaçonnique* et qu'on lui doit la fondation de notre section de Valence. Ses éminentes qualités intellectuelles et l'enjouement de son esprit rendaient son commerce agréable entre tous ; la clarté de son jugement donnait un prix tout particulier à ses conseils.

Ancien directeur des collèges du Caire et de Mongré, le R. P. Fournier était dispensé par son âge de toute obligation militaire ; mais, dès le début des hostilités, il avait ardemment sollicité le poste d'aumônier, sur la ligne même du feu : son cœur de patriote et de prêtre y trouvait la satisfaction de ses généreuses aspirations. Il meurt martyr de son amour pour la France et pour les âmes.

Nous adressons à son frère, M. Paul Fournier, nos plus vives condoléances.



Un de nos excellents amis, M. le capitaine Lachaud, chevalier de la Légion d'Honneur, qui commande une des



compagnies du 366<sup>e</sup> d'infanterie, vient d'être cité à l'ordre du jour de la 1<sup>re</sup> Armée avec la mention suivante :

A fait preuve, dans tous les combats auxquels il a pris part, d'un grand sang-froid et d'un mépris absolu du danger. Commande depuis près de cinq mois un secteur constamment sous le feu de l'ennemi et a su y maintenir sa troupe en parfait état physique et moral.

Nous adressons à notre ami nos meilleures félicitations.

♦ ♦ ♦

Le capitaine d'artillerie coloniale Léon Ariès vient d'obtenir la croix de guerre et d'être inscrit au tableau spécial de la Légion d'Honneur pour le grade de chevalier avec la mention suivante :

Observateur d'artillerie, s'est révélé dès le début comme présentant à un haut degré toutes les qualités requises. A effectué des réglages très efficaces, dont un grand nombre sous le feu de l'artillerie ennemie. Observateur plein d'allant et toujours prêt à marcher.

Nous adressons toutes nos félicitations au nouveau promu, qui est le fils du colonel Ariès, membre de notre section de Versailles, et le frère de notre ami Nel Ariès, ancien membre du Conseil Central de la *Ligue Française Antimaçonnique*.

♦ ♦ ♦

C'est avec une douloureuse émotion que nous avons appris la mort d'un des membres les plus dévoués de la *Ligue Française Antimaçonnique*, M. le docteur Auguste Rigal, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, médecin honoraire des hôpitaux parisiens, chevalier de la Légion d'Honneur.

M. le docteur Rigal, qui appartenait comme membre correspondant à notre Groupe Central d'Etudes, nous a souvent prêté le concours le plus dévoué et le plus clairvoyant. Il s'était fixé à Mozac (Puy de Dôme), où il est décédé.

Nous assurons son frère, M. Charles Rigal, président

honoraire à la Cour, de toute la part que nous prenons au coup qui le frappe.



La *Ligue Française Antimaçonnique* a fait une autre perte douloureuse en la personne de M. le docteur Louis Raoux, ancien administrateur en chef de l'asile nationale de la Providence.

M. le docteur Raoux appartenait au groupement parisien de notre Ligue. Son grand âge (84 ans) ne lui permettait plus d'en suivre les travaux ; mais sa sympathie efficace nous était toujours demeurée acquise.

Nous exprimons à sa veuve, à son fils M. le Dr Marcel Raoux, ancien chef de clinique de la Faculté de Médecine de Paris, actuellement au front comme aide-major de première classe, à ses filles Mesdemoiselles Antoinette et Marie Raoux, nos condoléances émues.





## Loges françaises et Loges allemandes

---

**L**E 10 juin dernier, le *Grand Orient de France*, communiquait aux journaux la note suivante :

*La presse a récemment publié une information de laquelle il résulte que le Congrès des Loges de Berlin aurait décidé la rupture de toutes relations avec les francs-maçons français et italiens.*

*En ce qui concerne le Grand Orient de France, voici les faits :*

*Depuis 1870-1871, le Grand Orient de France n'a aucun rapport avec les Grandes Loges de Berlin.*

*D'ailleurs, le Grand Orient de France, par son ordre du jour de flétrissure du 13 décembre 1914 (que la presse a bien voulu reproduire), a pris nettement position contre les francs-maçons allemands.*

*La décision du Congrès des Loges de Berlin est donc sans objet (1).*

Cette première note était suivie, quatre jours plus tard, d'une seconde, émanant celle-ci de la *Grande Loge de France*. Son *Grand-Maître*, le F. :. *Général Peigné*, avait pris, lui, le temps de la réflexion, et ce n'est que le 14 juin suivant qu'il envoyait le communiqué ci-après :

*Les journaux allemands annoncent que les Grandes Loges de Berlin viennent de rompre toutes relations avec les francs-maçons français et italiens.*

*Pour éviter toute équivoque, la Grande Loge de France déclare qu'elle n'a aucunes relations aussi bien avec les Loges de Berlin qu'avec les autres Loges allemandes.*

*La communication des Loges de Berlin est donc sans objet.*

*La Grande Loge de France n'a pas attendu cette manifestation platonique des Loges de Berlin pour, dès le mois d'août,*

(1) *Le Bonnet Rouge*, du 10 juin 1915.

*stigmatiser comme il convenait la solidarité affichée de la Maçonnerie allemande avec les actes de barbarie commis par le gouvernement allemand et ses armées.*

Le Grand Maître de la Grande Loge de France,  
*Signé : Général PEIGNÉ (2).*

Les *Grandes Loges de Berlin* dont il est question dans ces deux communiqués du *Grand Orient* et de la *Grande Loge de France* sont au nombre de trois, savoir :

1° La *Grande Mère Loge Nationale « AUX TROIS GLOBES »*, dont le protecteur est le F. : Frédéric-Léopold, prince de Prusse.

2° La *Grande Loge NATIONALE DES FRANCS-MAÇONS D'ALLEMAGNE*, qui, elle aussi, a pour protecteur le F. : Frédéric-Léopold, prince de Prusse.

3° La *Grande Loge de Prusse « ROYAL-YORK DE L'AMITIÉ »*.

Mais, si l'on veut avoir la liste complète des *Grandes Loges allemandes*, à ces trois premières il convient d'ajouter les cinq *Grandes Loges* suivantes :

4° La *Grande Loge « AU SOLEIL »*, de Bayreuth ;

5° La *Grande Loge « LA CONCORDE »*, de Darmstadt, qui a pour protecteur S. A. R. Ernest-Louis, Grand-Duc de Hesse ;

6° La *Grande Loge NATIONALE DE SAXE*, de Dresde ;

7° La *Grande Loge Mère « L'ALLIANCE ÉCCECTIQUE »*, de Francfort-sur-le-Mein ;

8° La *Grande Loge DE HAMBOURG*, à Hambourg.

Lorsque le *Grand Orient de France* nous assure que depuis 1870-1871 il n'a aucun rapport avec les *Grandes Loges de Berlin*, il dit la vérité. Toutefois souvenons-nous que cette affirmation ne concerne que trois des huit *Grandes Loges allemandes*, celles dont le siège est à Berlin. Il est muet au sujet des cinq autres. C'est là un acte de prudence : nous verrons, en effet, que le *Grand Orient de France* n'est pas toujours resté dans la réserve qu'il affecte aujourd'hui et qu'il échangeait, hier encore, des *garants d'amitié* avec les *Grandes Loges de Bayreuth, de Francfort et de Hambourg*.

La *Grande Loge de France* se contente de nous assurer que depuis le mois d'août dernier elle n'a plus de relations avec les *Grandes Loges allemandes*.

La guerre, en effet, a quelque peu troublé ces relations et les a rendues à peu près impossibles. Cependant si nos lecteurs veulent bien se reporter à nos articles des deux derniers numéros de notre

(2) *Le Bonnet Rouge*, du 14 juin 1915.

*Revue* (3), ils doivent se souvenir qu'en de nombreuses circonstances les Maçons français ont trouvé moyen depuis la guerre, de se rencontrer avec leurs FF.:. allemands.

Il ne faudrait pas oublier, non plus, que ce sont nos deux puissances maçonniques françaises, le *Grand Orient* et la *Grande Loge de France*, qui ont fait les premiers pas vers la réconciliation entre les Maçonneries françaises et allemandes; les *Grandes Loges allemandes* n'ont pas eu cette initiative. Nous ne croyons pas, malgré l'audace que nous leur connaissons, que la *Grande Loge de France* ni même le *Grand Orient de France* osent nier aujourd'hui les faits accomplis délibérément par eux il y a une dizaine d'années. Nous comprenons combien, à l'heure actuelle, ils doivent être gênés d'avoir été jadis aussi germanophiles; mais à qui la faute? Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

C'est de la *Grande Loge de France* que vint la première initiative du rapprochement. Le 17 février 1904, le *Conseil Fédéral de la Grande Loge de France* proposait à la *Grande Loge de Hambourg* l'échange de garants d'amitié (4).

Nous avons reproduit cette lettre en entier dans le numéro de la *Revue* de janvier-février dernier ainsi que l'historique des négociations qui la suivirent (5).

Ces négociations devaient durer jusqu'en 1906. Le 3 juin 1906 les représentants des *Grandes Loges allemandes* réunis dans le local de la *Grande Loge « l'Alliance Ecclésiastique »* de Francfort-sur-le-Mein, votaient à l'unanimité la reconnaissance de la *Grande Loge de France* (6).

Cette reconnaissance ne s'était pas faite sans peine : les *Grandes Loges de Berlin* y avaient fait une vive opposition, ET IL N'AVAIT PAS FALLU MOINS QUE L'INTERVENTION PERSONNELLE DE L'EMPEREUR LUI-MÊME POUR LA FAIRE CESSER. Guillaume II avait commandé : on s'était incliné (7).

Lorsqu'à la suite de cette reconnaissance le *Grand Maître de la Grande Loge de France* s'était rendu à Berlin, le T.:. Ill.:. F.:. G. Mesureur avait fait de son voyage le récit suivant :

« Au point de vue maçonnique, la réception dont nous avons

(3) *Revue Antimaçonnique*, de janvier-février et de mars-avril 1915.

(4) *Acacia*, de juin 1906, « Entre Français et Allemands » par le F.:. Nix, p. 423.

(5) *Revue Antimaçonnique*, de janvier-février 1915, p. 33 et suivantes.

(6) *Acacia*, d'octobre 1906, « Entre Français et Allemands » par le F.:. Nix, p. 188 à 190.

(7) *Op. cit.*



« été l'objet a été d'une cordialité vraiment touchante. *Le prince Frédéric-Léopold, cousin et beau-frère de Guillaume II, serait certainement venu nous recevoir dès notre arrivée à Berlin, s'il n'avait été en train d'effectuer en ce moment une tournée d'inspection de corps d'armée.* » (8).

Le *Grand Orient de France* ne commença son évolution qu'en 1908. Jusque-là l'annuaire du *Grand-Orient* contenait une page rappelant le souvenir des Loges des provinces annexées qui préférèrent se dissoudre plutôt que de se rattacher, comme l'exigeait l'autorité allemande, à l'une des *Grandes Loges Allemandes*; dans l'annuaire de l'année 1908 cette page fut supprimée. Au cours de la tenue du convent de 1908, les délégués de la R. V. L. V. *Alsace-Lorraine* protestèrent avec quelque vivacité contre cette suppression. Le F. V. LAFFERRE, *président du Conseil de l'Ordre*, se contenta de répondre par la déclaration suivante :

« Le souvenir du passé lui est assurément sacré (à la Maçonnerie), mais sa tâche primordiale consiste à préparer l'avenir, en parant aux conflagrations entre peuples et en amenant ceux-ci à solutionner pacifiquement leurs litiges » (9).

Le Convent, par 294 voix contre 49, approuvait la déclaration du F. V. Lafferre et la décision prise par le *Conseil de l'Ordre* (10).

En 1910 la *Grande Loge* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-sur-le-Mein, reconnaissait le *Grand Orient de France* et échangeait avec lui des garants d'amitié (11). Cette reconnaissance était bientôt suivie de celles de la *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth et de la *Grande Loge de Hambourg*.

Ouvrons maintenant l'annuaire du *Grand Orient de France* pour l'année 1914 (par suite de la guerre, celui de 1915 n'a pas paru); il nous indiquera les puissances maçonniques étrangères avec lesquelles l'obédience était alors en relation.

En ce qui concerne les *Grandes Loges allemandes*, nous y lirons : (12)

« 1° GARANTS D'AMITIÉ AUPRÈS DU GRAND ORIENT DE FRANCE :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F. V. Bouley

(8) *L'Eclair*, du 10 juin 1915.

(9) *Acacia*, d'avril 1909, « Les Francs-Maçons allemands et le Grand-Orient de France », par le F. V. Oswald Wirth, p. 299.

(10) *Op. cit.*

(11) *Acacia*, de septembre-octobre 1910, « Francs-Maçons de France et d'Allemagne », p. 12.

(12) *Annuaire du Grand-Orient de France*, pour l'année 1914, p. 39 et suivantes.

« (Gaston), 33<sup>e</sup>, membre et ancien président du conseil de l'Ordre,  
« Grand Commandeur du Grand Collège des Rites.

« *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-  
« sur-le-Mein : le F. : *Bernardin* (Charles-Nicolas) 33<sup>e</sup>, ancien  
« membre du Grand Collège des Rites, juge de paix à Pont-à-  
« Mousson.

« *Grande Loge de Hambourg* : le F. : *Bouley* (dont nous venons  
« d'exposer les qualités à propos de la Loge de Bayreuth).

« 2<sup>e</sup> GARANTS D'AMITIÉ DU GRAND-ORIENT DE FRANCE AUPRÈS DES  
« PUISSANCES MAÇONNIQUES ÉTRANGÈRES :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F. : Dr *Hans*  
« *Weiss*, docteur en médecine à Bayreuth.

« *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-  
« sur-le-Mein : le F. : *Hans Friedmann*, à Iéna.

« GRANDE LOGE DE HAMBOURG : le F. : *Ohnimus* (Joseph), direc-  
« teur de la Société anonyme de Merbes-le-Château, à Hambourg.

Voici, d'autre part, les Garants d'amitié que la *Grande Loge*  
*de France* échangeait avec toutes les *Grandes Loges alle-*  
*mandes* : (13)

« 1<sup>re</sup> GARANTS D'AMITIÉ DES PUISSANCES MAÇONNIQUES AUPRÈS DE LA  
« GRANDE LOGE DE FRANCE :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F. : *Fiolet*  
« (*Félix*), ancien Grand Secrétaire de la Grande Loge de France,  
« instituteur à Paris.

« *Grande Mère Loge Nationale* « AUX TROIS GLOBES », de Berlin :  
« le F. : *Silvy* (*Guillaume*), ancien Grand Maître adjoint, conseiller  
« général, avocat à la Cour d'appel.

« *Grande Loge Nationale* DES FRANCS-MAÇONS D'ALLEMAGNE à  
« Berlin : le F. : *Mesureur* (*Gustave*), ancien Grand Maître de la  
« Grande Loge de France, ancien ministre, directeur de l'Assistance  
« publique de la Seine.

« *Grande Loge de Prusse* « ROYAL-YORK DE L'AMITIÉ », le F. : *Gui-*  
« *naudeau*, directeur du Lycée français du Caire.

« *Grande Loge* « LA CONCORDE » de Darmstadt : le F. : *Albert*  
« *Lantoine*.

« *Grande Loge Nationale* DE SAXE, de Dresde : le F. : *Sergent*  
« (*Jules*), ancien Grand Orateur de la Grande Loge de France.

« *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-  
« sur-le-Mein : le F. : *Welhoff*, receveur municipal à Lille.

« *Grande Loge* DE HAMBOURG, à Hambourg : le F. : *Nicol* (*Fran-*  
« *çois*), directeur de la compagnie Coloniale, 8, rue de la Victoire,  
« Paris 9<sup>e</sup>.

« 2<sup>o</sup> GARANTS D'AMITIÉ DE LA GRANDE LOGE DE FRANCE AUPRÈS DES  
« PUISSANCES MAÇONNIQUES ÉTRANGÈRES :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F. : *Bruno-*  
« *Muller*, négociant à Bayreuth.

(13) *Annuaire de la Grande Loge de France*, pour l'année 1914, p. 127  
et suivantes.

« *Grande Mère Loge Nationale « AUX TROIS GLOBES »*, de Berlin :  
« le F. : *Dr Emile Adler*, docteur à Berlin.  
« *Grande Loge Nationale DES FRANCS-MAÇONS D'ALLEMAGNE*, de  
« Berlin : le F. : *Karl Gartz*, magistrat en retraite.  
« *Grande Loge de Prusse, « ROYAL-YORK DE L'AMITIÉ »* : le  
« F. : *Eugène Goldheim*, directeur de la Compagnie d'assurances.  
« *Grande Loge « LA CONCORDE »*, de Darmstadt : le F. : *Frantz*  
« *Staudinger*, à Darmstadt.  
« *Grande Loge Nationale DE SAXE*, de Dresde : le F. : *Arthur*  
« *Denecke*, professeur, docteur en philosophie.  
« *Grande Loge Mère « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE »*, de Francfort-  
« sur-le-Mein : le F. : *Arnold Rismann*, directeur de la Chancel-  
« lerie municipale de Francfort-sur-le-Mein.  
« *Grande Loge DE HAMBOURG*, à Hambourg : le F. : *Friedrick*  
« (*Augustin*), docteur en Philosophie ».

Enfin pour sceller ce rapprochement entre les Maçonneries françaises et allemandes, il fut constitué à Paris une Loge travaillant en langue allemande sous le titre distinctif de *Goethe*.

Son installation eut lieu le 15 décembre 1906 sous la présidence du F. : *Mesureur*, *Grand Maître de la Grande Loge de France*. Parmi les assistants on remarquait les représentants du *Grand Orient de France*, du *Suprême Conseil de France*, et le F. : *Kraft*, *garant d'amitié de la Grande Loge de France auprès de la Grande Loge de Francfort* (14).

La guerre actuelle seule a interrompu les travaux de cette Loge. Le meilleur souhait que nous puissions lui faire, c'est de ne jamais se réveiller de son sommeil.

Notre *carnet* de ce mois-ci dira à nos lecteurs ce que l'on doit penser de la protestation de la *Grande Loge* et du *Grand Orient de France* assurant qu'ils n'ont plus aucunes relations avec les Loges allemandes...

Les deux obédiences françaises devraient bien nous dire ce que pouvaient aller faire, le mois dernier, à Berne, le F. : *Gustave Hubbard* et les FF. : qui l'accompagnaient et pourquoi ils acceptaient non seulement de se rencontrer avec leurs FF. : allemands, mais encore de traiter avec eux des conditions auxquelles la paix pourrait se faire entre les belligérants ?

Qui donc a donné mission à nos Francs-Maçons de parler au nom de la France ?

LE F. : VISITEUR.

(14) *Compte rendu du Couvent de la Grande Loge de France*, de 1907, p. 20.



## CARNET DU F.°. VISITEUR

---

**N**ous allons rouvrir régulièrement notre chronique que la guerre nous avait obligé à interrompre.

Celle-ci a amené une grande perturbation dans les Loges et le Monde maçonnique. On s'y attendait si peu ! On avait une telle confiance dans ces tentatives de rapprochement Franco-Allemand dont on commençait à jeter les bases dans le monde profane !

Le *Bulletin hebdomadaire* a cessé de paraître ; son dernier numéro est celui du Samedi 25 juillet 1914, n° 248. Ce numéro donnait le programme des réunions des Loges de la région parisienne, du 26 juillet au 18 août. Avec lui, le *Bulletin hebdomadaire* cessait sa publication, annonçait-il, pendant la durée des vacances des Loges.

La guerre qui éclatait quelques jours plus tard devait prolonger plus longtemps que de coutume les vacances des RR.°. LL.°. de la région parisienne, et, par le fait même, retarder la réapparition du *Bulletin hebdomadaire*.

Toute vie n'a cependant pas complètement cessé dans les LL.°. de Paris, et, si un grand nombre se sont vues obligées de se mettre *en sommeil*, par suite de la mobilisation de la plupart de leurs membres, beaucoup d'entre elles essaient encore de vivre.

Leurs réunions sont fort irrégulières ; en moyenne, elles ont une *tenue* par mois. Celle-ci consiste, pour la plupart des cas, en une causerie familière entre camarades. De ci, de là quelques conférences, bien peu nombreuses. En raison de la difficulté des sorties nocturnes, à Paris, on a aussi changé les

heures des *tenues* : beaucoup se font maintenant dans l'après-midi, assez généralement vers 5 heures.

AU GRAND-ORIENT DE FRANCE, 31 *Loges* ont ainsi donné signe de vie. Ce sont :

Les RR. LL. *l'Action Socialiste,*  
*les Admirateurs de l'Unirers,*  
*Arts et Métiers,*  
*Athéna,*  
*l'Avenir,*  
*l'Avant-Garde Maçonnique,*  
*Bienfaisance et Progrès,*  
*la Chaîne d'Union,*  
*le Chantier des Egaux,*  
*l'Ecole Mutuelle et l'Atelier Socialiste,*  
*l'Enseignement Mutuel,*  
*l'Equité, à l'Or. de Pantin,*  
*Etoile Polaire,*  
*l'Etude,*  
*Force et Matière,*  
*la France Maçonnique,*  
*Fraternité,*  
*la Fraternité des Peuples,*  
*l'Humanité Future, à l'Or. de Juvisy (Seine-*  
*et Oise),*  
*la Justice,*  
*la Libre-Pensée,*  
*Montaigne,*  
*les Neuf Sœurs,*  
*la Parfaite Solidarité,*  
*les Précurseurs, à l'Or. de Clichy,*  
*le Progrès,*  
*les Rénovateurs,*  
*la Solidarité,*  
*le Temple de l'Honneur et de l'Union,*  
*les Travailleurs, à l'Or. de Levallois-*  
*Perret,*  
*les Vrais Experts.*

Il est à remarquer que la Loge de Levallois, les *Travailleurs*, a procédé à des *initiations* ; la *tenue* a eu lieu à 10 h. du matin. Le cas est assez rare, en ce temps de guerre, pour être noté.



Ce sont naturellement les questions relatives aux événements actuels qui ont le plus préoccupé les Loges.

Ainsi à la R.°. L.°. L'AVENIR on a étudié *quelques-unes des causes historiques de la guerre actuelle*. Nos lecteurs n'auront qu'à se souvenir de la conférence du F.°. Pevet pour avoir une idée de ce qui a pû être dit.

La paix future est aussi l'une des questions à l'étude dans les milieux maçonniques ; il en a été question en Loge. La conférence faite à la R.°. L.°. LA JUSTICE, le 16 mars dernier, était intitulée *De la guerre à la paix* ; on y étudiait les voies et moyens auxquels il faut avoir recours pour aboutir à la réconciliation avec le peuple allemand.

Les FF.°. de la R.°. L.°. L'AVENIR paraissent, eux, avoir moins confiance dans la paix allemande ; le titre seul de leur conférence du 27 avril dernier en dit suffisamment long : *L'Ogre, la Paix allemande et l'avenir du monde*.

Les MM.°. ne doivent pas oublier toutefois que les Allemands eux-mêmes sont des FF.°. N'est-ce pas à les en faire souvenir que tendait la conférence faite dans la *tenue* collective des RR.°. LL.°. L'EQUITÉ, de Pantin, et BIENFAISANCE ET PROGRÈS. L'orateur répondait à la question suivante : *La guerre a-t-elle tué l'idéal de Fraternité universelle ?* La réponse fut négative, naturellement. Faut-il que cet idéal de Jocrisses ait la vie dure !

A la R.°. L.°. LE TEMPLE DE L'HONNEUR ET DE L'UNION, il fut question dans les deux *tenues* du 21 avril et du 21 mai (cette dernière était une *tenue blanche*) des *Souillures allemandes et de leurs conséquences*. La conférence, très perfidement conçue, a eu pour conclusion une apologie du crime d'avortement, lequel, on le sait, constitue d'après la Franc-Maçonnerie un des droits essentiels de la femme. On essaie d'en faire admettre le principe à la faveur du dégoût causé par certaines atrocités allemandes.

La R.°. L.°. LA SOLIDARITÉ a consacré ses deux *tenues*, des 6 et 20 mai dernier, à étudier la *formation de la mentalité allemande*. Inutile de spécifier que l'orateur a négligé d'indiquer le rôle joué dans la formation de cette mentalité par des Maçons illustres, tel le F.°. Frédéric II, roi de Prusse et introducteur de la Franc-Maçonnerie dans ce pays.

Le 21 mai eut lieu une *tenue collective* pour les six Loges suivantes : LES ADMIRATEURS DE L'UNIVERS, ARTS ET MÉTIERS, FORCE ET MATIÈRE, LA FRANCE MAÇONNIQUE, LES PRÉCURSEURS,

de Clichy, et LES RÉNOVATEURS, les FF.°. y entendirent deux conférences : l'une sur *Le Pangermanisme et ses tendances*, l'autre sur *La Russie depuis 1908*. Les attaques n'ont pas été ménagées à notre alliée russe, que le F.°. ministre Marcel Sembat, l'homme le plus populaire de la Franc-Maçonnerie à l'heure actuelle, est allé, on le sait, insulter à la Conférence socialiste de Londres.

Enfin, le 14 mai, la Loge LES NEUF SŒURS entendait une conférence du F.°. Brévannes, un de ses membres, sur *Une évolution possible de la Franc-Maçonnerie*. On y a déploré la médiocrité du niveau intellectuel des nouveaux Francs-Maçons, dont le manque d'instruction est déplorable. Voilà qui est piquant chez une association qui parle au nom de la Science et des Lumières.

Une idée ! Les Loges ne pourraient-elles faire suivre à leurs membres arriérés d'intelligence (qui sont en majorité, dit le F.°. Brévannes) le cours des institutions catholiques d'enseignement supérieur ? On ne s'y plaint pas que le niveau des études soit en baisse, au contraire.

\*  
\* \*

NOUS devons signaler la création, au siège du GRAND ORIENT, d'une nouvelle Loge sous le titre distinctif de LA BELGIQUE. Elle a été ouverte pour donner l'hospitalité aux FF.°. MM.°. du GRAND ORIENT DE BELGIQUE, émigrés en France. Les *tenues* ont lieu presque toutes les semaines, 16, rue Cadet. Il y a, en outre, une permanence quotidienne.

A côté de conférences réservées uniquement à leur *instruction maçonnique* les MM.°. Belges en ont entendues d'autres, toutes d'actualité, et relatives à la lutte qui se déroule.

On en a étudié le côté historique, par exemple dans *Le dernier siècle d'histoire militaire de la Prusse*, ou encore dans *l'Histoire de l'Autriche-Hongrie*.

On en a examiné le côté social dans les *réflexions d'un socialiste, causerie d'actualité* ; et aussi le point de vue économique dans *l'Exportation allemande et ses moyens d'expansion*.

Il convient de noter que les Maçons belges, encore sous le coup des atrocités dont leur pays est le théâtre, accueillent plus froidement que les Maçons français l'idée d'une réconciliation future avec l'Allemagne.

\*  
\* \*

A la GRANDE LOGE DE FRANCE, nous n'avons compté que dix Loges qui aient essayé de se réunir, savoir :

Les RR.°. LL.°. *Alsace-Lorraine Ecossaise,*  
*Art et Travail,*  
*la Fédération Maçonnique,*  
*la Fidélité,*  
*les Hospitaliers Ecossais,*  
*le Mont Sinäi,*  
*Plus Ultra,*  
*le Portique,*  
*Travail et Vrais-Amis Fidèles,*  
*les Trinitaires.*

Il convient de faire ici une place à part au F.°. Oswald Wirth, Vén.°. de la Loge TRAVAIL ET VRAIS AMIS FIDÈLES, qu'il réunit dans des tenues communes avec la R.°. L.°. LE PORTIQUE. Il garde assez de philosophie pour ne pas se laisser distraire par les bruits du dehors et entretenir ses FF.°. de *la Psychologie de l'Initié*. Impavidum ferient ruinæ...

En général, on s'est pourtant préoccupé beaucoup de la guerre, dans cette *obéissance*.

A la R.°. L.°. LA FIDÉLITÉ, on a exposé *la situation de la France à la veille de la guerre*.

On s'est demandé aussi ce que serait le lendemain de la guerre. C'est à la R.°. L.°. LE MONT SINAI, où il est question de *la guerre actuelle et l'Europe de demain*; où encore à la R.°. L.°. LA FÉDÉRATION MAÇONNIQUE, où l'on s'inquiète de ce que seront *les futurs traités*. On sait dans quel sens désintéressé la Maçonnerie entend traiter de la paix.

L'ALSACE-LORRAINE ECOSSAISE, elle, est plus pratique encore si possible. La guerre laissera de nombreux foyers privés de leur chef et de leur soutien naturel : on y a donc parlé du sort des *orphelins de la guerre*. La F.°. M.°. ne doit-elle pas s'assurer la main mise sur leur éducation qui devra être nécessairement laïque et anticléricale ? (Le résultat de ses délibérations n'a pas tardé à se faire sentir au dehors, témoin la tentative d'acéaparement des Orphelins faite, avec la complicité du Gouvernement, par la juive Dick May).

La R.°. L.°. PLUS ULTRA, a fait entendre le petit couplet

anticlérical, nous le signalions déjà dans notre dernier numéro. On y dénonça *la propagande religieuse et la guerre*.

La GRANDE LOGE DE FRANCE vient de faire une perte cruelle dans la personne de son *orateur-adjoint* le T.·. R.·. F.·. Léon Rosien, décédé à l'âge de 51 ans. C'était un *ancien Vénérable* de la R.·. L.·. ART ET TRAVAIL; il était secrétaire général de l'*Union syndicale des Artistes lyriques*; son incinération eut lieu au Père-Lachaise, le jeudi 20 mai dernier.

\*  
\* \*

Nos FF.·. MM.·. du Palais Bourbon ont envoyé une délégation à Rome auprès des FF.·. députés italiens. La plupart des membres de cette délégation appartenaient à la Maçonique *Ligue Franco-Italienne*, mais un député, catholique éminent, s'était égaré parmi eux. Conduite par le colonel Garibaldi, la délégation avait pour but officiel de décider les FF.·. du Parlement italien à marcher pour l'intervention de l'Italie dans le conflit actuel.

Je dis, le but officiel, car lorsque l'on connaît nos FF.·. pacifistes, il est permis de douter de ce qu'ils annoncent à grand bruit; surtout si l'on rapproche cette démarche de l'entrefilet suivant, paru dans un journal italien, qui dévoile la tentative de pression faite sur Victor-Emmanuel par un membre éminent du GRAND ORIENT D'ITALIE, le F.·. général Brusati, premier aide de camp du roi d'Italie.

« Il s'agissait, dit le journal en question, d'isoler le sou-  
« verain et, à son insu, d'en faire un instrument de la poli-  
« tique giolittienne. Le général Brusati exprimait l'opinion  
« que M. Giolitti, en traitant avec des diplomates étrangers  
« et en abusant de son autorité, n'avait commis aucun manque  
« d'égard envers le roi. Il disait que les engagements avec la  
« Triple-Entente avaient été pris seulement par M. Sonnino  
« qui *est un fou* (1). Il ajoutait que les Allemands ont déjà  
« 1,200,000 hommes dans l'Allemagne méridionale et dans  
« le Tyrol et que, avec les Autrichiens, les deux empires du  
« centre disposaient d'une armée formidable qui non seu-  
« lement prendrait Milan, mais encore pourrait marcher vic-  
« torieusement jusqu'à Rome » (2).

(1) En italiques dans le texte.

(2) *L'Idea Nazionale*, cité dans *l'Eclair* du 19 mai 1915.

Voilà qui suffirait pour démontrer que l'entrée en ligne de l'Italie à nos côtés n'est pas un bienfait dont nous soyons redevables à la Franc-Maçonnerie. L'attitude de cette dernière, préoccupée de jouer à la fois sur les deux tableaux, reste louche et incertaine.

Pourtant, dès que la guerre fut déclarée par l'Italie à l'Autriche, le GRAND ORIENT DE FRANCE envoyait au GRAND ORIENT D'ITALIE la dépêche suivante :

« Conseil Ordre réuni en séance vous envoie, ainsi qu'à  
« votre chère patrie, le salut affectueux du Grand Orient de  
« France.

« Luttant côte à côte contre la Barbarie et pour le triomphe  
« du Droit, de la Justice et de la Civilisation, la France et  
« l'Italie vont affirmer de nouveau, sur les champs de bataille  
« et dans la victoire, leur union à jamais indissoluble.

« De tout cœur avec nos amis d'Italie.

« Signé : CORNEAU, président,

VADÉCARD, secrétaire général » (1).

\*  
\* \*

Le maçonnique *Bureau International de la Paix*, de Berne, s'agite de nouveau. N'ayant pas servi, au contraire, à empêcher la guerre, il lui faut maintenant la paix, la paix à tout prix, la paix avant l'écrasement complet de l'Allemagne.

Au refrain « l'Allemagne au-dessus de tout succède celui-ci : la Paix au-dessus de tout.

Une grande réunion internationale « pour la paix » ; dont l'initiative revient à la revue *les Documents du Progrès*, du F. : Broda, a réuni une cinquantaine de délégués, appartenant aux divers *pays belligérants* et aux pays neutres.

Les FF. : réunis à cette occasion, et parmi lesquels, nous ne saurions trop le répéter, à côté des Allemands et des Autrichiens IL Y AVAIT DES FRANÇAIS, au premier rang desquels le F. : Gustave-Adolphe Hubbard, ancien député de Seine et Oise, ont voté des résolutions tendant :

1° A empêcher l'annexion d'un pays contre la volonté de sa population ;

2° A empêcher les guerres de revanche ;

(1) *Le Bonnet Rouge* du 28 mai 1915.



3° *A rappeler le respect sacré des traités ;*

4° *A protester contre les violations de la neutralité.*

Ainsi, de par la volonté des FF.: MM.: réunis à Berne, il est défendu à la France d'annexer l'Alsace-Lorraine, qui lui a été enlevée en 1870, sans un vote exprès de sa population, vote auquel prendrons part nécessairement les 400,000 Allemands immigrés dans le pays d'Empire, mais auquel ne prendront pas part les 200.000 Alsaciens-Lorrains et descendants d'Alsaciens-Lorrains qui ont été forcés d'émigrer...

Il est un point sur lequel on s'est entendu de suite sans difficulté aucune et que l'on devra observer dès à présent : « *l'on ne parlera plus des atrocités commises par les Allemands* ». Les lois de la guerre « ont pu les autoriser » ; leur rappel ne sert qu'à « surexciter les haines » ; et, d'ailleurs, il est impossible de les établir avec toute la sincérité et l'impartialité voulue (1).

★  
★

Le Souverain Pontife préoccupe toujours nos excellents FF.: A les entendre le Pape est pour l'Allemagne, il travaille pour Guillaume ! Tel est le mot d'ordre qui continue à être donné.

Le journal du F.: Miguel Almercyda, nous trace un tableau, des plus suggestifs, de l'entourage du Saint-Père :

« D'une correspondance du Vatican nous relevons les renseignements suivants sur les ecclésiastiques allemands très nombreux à Rome, et surtout au Vatican, où ils pullulent, sous prétexte de s'occuper d'histoire, d'archéologie et de travailler à la bibliothèque des Archives du Vatican.

« Tout ce monde forme un groupe très compact et toujours très affairé. Bon nombre d'entre eux correspondent avec les journaux allemands, qui sont généralement bien renseignés sur les affaires du Vatican. On les rencontre partout, dans les corridors du Vatican, dans les antichambres des cardinaux, à la secrétairerie d'Etat où, parmi les subalternes, ils ont de bons amis, parfois trop complaisants pour les renseigner. Dans cette catégorie, le gouvernement allemand trouve les meilleurs agents, d'abord pour être au

(1) Voir *le Journal de Genève, le Temps, l'Eclair et le Bonnet Rouge* des 29 et 30 mai 1915.

« courant des affaires, ou bien, disons-le plus crûment, pour  
« organiser l'espionnage, en second lieu pour exercer une  
« influence profonde dans la curie romaine.

« Habiles dans l'art de circonvenir, ces prélats allemands  
« cultivent avec soin l'amitié avec le haut et le bas clergé de  
« Rome. Ils font partie des cercles et des associations scien-  
« tifiques ou archéologiques, sont très accapareurs en même  
« temps qu'hospitaliers à l'égard des Romains ecclésiastiques  
« ou laïques en vue et les tiennent par de petits services  
« rendus. C'est ce qui explique comment, dans la curie  
« romaine, il y a bon nombre de prélats, et aussi de laïques  
« attachés aux œuvres catholiques, qui sont germanisants à  
« outrance » (1).

Ceci c'est l'invasion germanique que tous les pays ont connu ; à cela vient s'ajouter le travail et les efforts personnels des envoyés de Guillaume II. A Victor-Emmanuel III il avait envoyé le prince de Bulow ; à Benoît XV il envoya M. Erzberger, député du centre catholique au Reichstag.

Celui-ci venait tenir au Souverain Pontife, de la part de son maître, le langage suivant : « En cas de guerre, nous irons  
« à Rome rétablir la royauté du Pape » (2).

Comment Benoît XV aurait-il pu résister à une offre si tentante, pensaient les Allemands ; comment ne serait-il pas devenu un germanophile à outrance ?

Aussi le citoyen G. Brouville se croit-il en droit, quinze jours plus tard, de dire de la ligne de conduite suivie par le Saint Père : « Evidemment, ce que poursuit le Pape n'est  
« pas le but ostensible que soulignent l'*Osservatore Romano* et  
« les *Croix* qui en reçoivent le *la*. Le but ostensible est reli-  
« gieux. L'autre, celui auquel on tient par dessus tout, est  
« politique ».

Et l'on termine par le conseil suivant donné au roi d'Italie :  
« Dominé par la parole biblique : *rendons à César ce qui*  
« *appartient à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, le gouverne-  
« ment de Victor-Emmanuel III exigera qu'en l'occurrence  
« Benoît XV s'inspire du conseil de Jésus et ne lui cause,  
« par ses agissements, aucun embarras » (3).

(1) *Le Bonnet Rouge* du 14 mai 1915.

(2) *Le Bonnet Rouge* du 10 mai 1915.

(3) *Le Bonnet Rouge* du 27 mai 1915.

Ces articles tendancieux paraissent, rappelons-le, dans un journal créé il y a deux ans par les Loges parisiennes pour préparer les esprits à un rapprochement et à une alliance entre la France et l'Allemagne; c'est ce journal, germanophile de fondation, qui nous montre le Souverain Pontife conspirant en faveur de l'Allemagne à l'encontre des intérêts les plus évidents de l'Italie. La campagne du *Bonnet Rouge* est soutenue, d'ailleurs, par une note perfide du *Temps*.

Pour le grand journal protestant, il ne paraît faire aucun doute que Benoît XV ait partie liée avec les parlementaires qui, sous la direction de Giolitti et du *Grand Orient d'Italie*, ont cherché à maintenir l'Italie dans la neutralité et se sont efforcés d'empêcher qu'elle se rangeât aux côtés de la Triple Entente :

« La conjuration parlementaire, y lisait-on, qui, avec la  
« collaboration du Vatican, cherchait à satisfaire des passions  
« aveuglées sur les véritables sentiments de la nation, était  
« entachée de suspicion par l'activité des influences étran-  
« gères qui s'agitaient en sa faveur » (1).

Ce n'est qu'une incidente, mais qui en dit long sur l'état d'esprit que la Franc-Maçonnerie voudrait répandre parmi les catholiques français. Nous ne pouvons que déplorer le fait que certains s'y laissent prendre assez facilement et acceptent volontiers les suggestions des pires ennemis de l'Eglise catholique.

LE F. V. VISITEUR.

(1) *Le Temps* du 17 mai 1915.





## “ L’UNION SACRÉE ”

---

**T**out le monde a applaudi à « l’Union Sacrée » faisant taire toute division, imposant l’oubli du passé pour ne penser qu’à la tâche présente et au salut de la patrie.

Il nous sera peut-être permis de faire entendre notre protestation contre la manière dont certaines officines l’entendent.

Nous aurions déjà pu élever une réclamation légitime à propos de l’extraordinaire façon de constituer un ministère d’entente nationale dans lequel on n’a pas trouvé possible de faire une place, si modeste soit-elle, à un catholique, mais où l’on a fait la part si large aux FF. . MM. . et aux socialistes révolutionnaires. Ministère où non seulement l’on a accepté sans la moindre protestation l’étrange démarche des FF. . socialistes Marcel Sembat et Jules Guesde à la conférence socialiste de Londres, mais encore où l’on vient de faire entrer, en qualité de sous-secrétaire d’Etat à la guerre, un autre des délégués à cette conférence, un de ceux qui n’y avaient oublié qu’une chose : les devoirs que leur imposait leur titre de Français.

Le CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS a, lui aussi, une singulière façon d’entendre « l’Union Sacrée ». Il semble que, pour lui, « Union Sacrée » veuille dire que *les œuvres laïques, irrégulières et maçonniques ont droit à toutes les subventions du Conseil* (ce sont les œuvres chères à son cœur), mais que, par contre, *les œuvres catholiques n’ont aucun droit à de tels encouragements ; à elles toute subvention doit être énergiquement refusée* et cela UNIQUEMENT PARCE QU’ELLES SONT CATHOLIQUES. C’est ce qui ressort avec évidence des

délibérations que sa 4<sup>e</sup> Commission (*Enseignement, Beaux-Arts*) soumettait à l'approbation du Conseil municipal, le 22 mars dernier.

La 4<sup>e</sup> Commission est ainsi composée :

*Président* : M. Deville ;

*Vice-Présidents* : MM. Bellan, Chausse ;

*Secrétaire* : M. Rollin ;

*Membres* : MM. d'Andigné, Frédéric Brunet, César Caire, Paul Fleurot, Henri Galli, Gay, Marcel Habert, Lampué, de Puymaigre, P. Quentin-Bauchart, Rebeillard.

Sur ce total de quinze membres que contient la Commission, il y a *quatre Francs-Maçons* notoires, les F.F. : Frédéric Brunet, Paul Fleurot, Lampué et Rebeillard.

A côté de cette minorité, nous comptons des catholiques, des membres de la Ligue des Patriotes et des libéraux, comme MM. d'Andigné, César Caire, Henri Galli, Gay, Marcel Habert, de Puymaigre, P. Quentin-Bauchart. Le président lui-même de la Commission, M. Deville, est l'élu d'un quartier où les sectaires sont loin d'être en majorité.

Comment peut-il se faire qu'au sein d'une commission ainsi composée, les libéraux n'aient pas su défendre les intérêts primordiaux de leurs électeurs, n'aient pas eu le courage d'élever la voix pour la moindre protestation contre la violation de leur droit et aient accepté si facilement de choisir pour rapporteur le F. : Lampué ?

Nous ne chercherons pas à élucider cette question, mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver étrange une telle attitude et une pareille abdication de conscience. Lorsque l'on a l'honneur de solliciter les suffrages des électeurs catholiques, on devrait, nous semble-t-il, se sentir le courage de tenir haut et ferme le drapeau qu'ils vous ont confié ; ce n'est pas trop demander à ceux qui le portent que d'avoir un autre geste que celui de le mettre dans la poche.

Le F. : Lampué détermine ainsi dans son rapport (1) les prin-

(1) Rapport au nom de la 4<sup>e</sup> Commission sur la *répartition des subventions* à des établissements et associations libres et laïques d'enseignement primaire, d'enseignement primaire supérieur et d'enseignement professionnel, présenté par M. Lampué, conseiller municipal, p. 2.



cipes qui le guideront dans les conclusions qu'il croira devoir présenter au Conseil.

« 1<sup>o</sup> *Toute subvention constitue un encouragement moral bien plutôt qu'une aide matérielle. Elle ne peut ni ne doit être considérée comme un droit acquis.* »

« 2<sup>o</sup> *Toute subvention ne peut se justifier que si elle est proportionnée aux efforts accomplis et aux résultats obtenus, efforts et résultats révélés par les enquêtes annuelles.* »

« 3<sup>o</sup> *Enfin, une demande de société n'est examinée qu'après une période minimum de cinq années de fonctionnement.* »

Tels sont les principes, justes en eux-mêmes, mis en avant par le F. . . Lampué ; voyons maintenant dans quel esprit il va les appliquer.

Les œuvres qui ont sollicité une subvention sont groupées, par lui, en deux catégories et feront l'objet de deux projets de délibérations soumis à l'approbation du Conseil municipal.

*La première, la plus nombreuse, groupe les établissements et associations LIBRES ET LAIQUES d'enseignement primaire, d'enseignement primaire supérieur et d'enseignement professionnel, au nombre de 111, soit :*

|   |    |
|---|----|
| 1 <sup>o</sup> Œuvres d'enseignement général . . . . .                                      | 34 |
| 2 <sup>o</sup> Enseignements spéciaux . . . . .   | 23 |
| 3 <sup>o</sup> Œuvres d'enseignement commercial et professionnel . . . . .                  | 20 |
| 4 <sup>o</sup> Cours organisés par les chambres syndicales patronales et ouvrières. . . . . | 34 |

A ces 111 œuvres, qui ont donné les gages de bon républicanisme et de laïcisme qu'exigent les FF. . ., il est accordé des subventions s'élevant au total de 125.890 fr. (1).

La deuxième catégorie est bien moins nombreuse, elle ne compte que 10 associations. Pour celles-ci, toute subvention est refusée et l'on passe à l'ordre du jour.

Quels sont donc les motifs d'un pareil ostracisme ?

1<sup>o</sup> *Trois de ces associations fonctionnent depuis moins de cinq années (2) ; il leur faut donc attendre. Ce sont :*

L'ASSOCIATION DES LITTÉRATEURS INDÉPENDANTS, 14, boulevard Montmartre ;

LE COMITÉ MICHELET, 108, boulevard Saint-Germain ;

(1) *Op. cit.*, p. 10.

(2) *Op. cit.*, p. 11.

L'ASSOCIATION DÉPARTEMENTALE AUTONOME DU PERSONNEL DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC DE LA SEINE, 19, rue de l'Arbre-Sec.

2° *Les subventions ne sont accordées qu'à des œuvres d'enseignement ; aussi écarte-t-on :*

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES, 108, boulevard Malesherbes. Cette association, dit le rapport, s'occupe surtout de placement et de secours<sup>(1)</sup>.

3° Une cinquième société est écartée parce qu'elle *n'est qu'une société de secours mutuels* et que son *siège social est un débit de vins* (2) ; ce sont les COMPAGNONS CHARPENTIER DU DEVOIR DE LIBERTÉ, 10, rue Mabillon. Pour ceux-là, vraiment, on a été un peu sévère : les FF. . MM. . de la 4<sup>e</sup> Commission n'auraient pas dû oublier que les CC. . sont des FF. . en Hiram. Quant au fait que leur Assemblée se réunit chez un marchand de vins, il n'a rien qui doivent effrayer des FF. . MM. . ; les *Compagnons charpentiers du devoir de liberté* imitent en cela nombre de Loges de la région parisienne, notamment celles qui se réunissent au 94 de l'avenue de Suffren.

4° Pour la CHAMBRE SYNDICALE DES OUVRIERS FERBLANTIER de la Bourse du travail, le rapporteur nous assure que l'inspection a signalé la *médiocrité des résultats*. Cependant le F. . Lampué n'a pas hésité à accorder des subventions à des associations dont les résultats sont tout aussi médiocres : nous aurons à le signaler un peu plus loin.

Il nous reste, sur les dix sociétés mises de côté, quatre œuvres essentiellement catholiques :

1° L'ATELIER D'APPRENTISSAGE RUDYNSKI, 32, rue de la Chapelle. Cette œuvre est la création de M. l'abbé Rudynski, vicaire à Saint-Denys de la Chapelle. Elle a le temps d'existence requis pour avoir le droit de solliciter une subvention. Elle obtient de bons résultats et forme chaque année une centaine d'apprentis, auxquels on donne un enseignement professionnel sérieux, enseignement, nous le savons, apprécié par de nombreux entrepreneurs parisiens. Le rapporteur n'a pas osé nous dire que l'œuvre était trop cléricale ; il s'est contenté d'écrire que les *renseignements étaient insuffisants* (3).

Viennent ensuite deux groupements syndicaux :

2° Les SYNDICATS PROFESSIONNELS D'OUVRIERS CATHOLIQUES, 14, boulevard Poissonnière ;

(1) *Op. cit.*, p. 11.

(2) *Op. cit.*, p. 11.

(3) *Op. cit.*, p. 11.

3<sup>o</sup> Le SYNDICAT DES EMPLOYÉS DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, 14 bis, boulevard Poissonnière.

De ces deux groupements le plus important est, sans contredit, le SYNDICAT DES EMPLOYÉS DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE ; c'est d'ailleurs le plus ancien. Il a 27 années d'existence et il est devenu le plus important des syndicats parisiens ; il compte en effet, à l'heure actuelle, plus de 8,000 adhérents, 150 d'entre eux sont déjà tombés au champ d'honneur. Ses cours sont suivis assidûment dans ses différentes sections, avec des résultats parfaits, soit que l'on examine la valeur professionnelle des professeurs, soit que l'on considère le nombre des élèves.

Enfin, il avait un titre incontestable à une subvention, puisque depuis plusieurs années, le conseil municipal lui en avait accordé une. Malgré toutes ces circonstances, il se voit écarté cette année, ainsi que les SYNDICATS PROFESSIONNELS D'OUVRIERS CATHOLIQUES, pour cette unique raison que les statuts de ces syndicats contiennent un article ainsi conçu : *pour faire partie du Syndicat, il faut être NOTOIREMENT CATHOLIQUE* (1). L'avis du F. : rapporteur, doit-être, évidemment, qu'il est interdit aux catholiques de s'associer.

Enfin il nous reste :

4<sup>o</sup> L'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS PRIVÉS DU DIOCÈSE DE PARIS, 76, rue des Saints Pères.

Pour celle-ci, notre rapporteur, a eu une idée géniale. Il a osé donner ce motif d'exclusion : *association d'instituteurs catholiques présidée par le Cardinal-Archevêque de Paris* (2). Après cela, il ne saurait subsister aucun doute : pour notre F. : Lampué, les catholiques sont des êtres hors la loi.

Nos lecteurs ne seront pas étonnés que pour les œuvres chères à son cœur, je veux dire pour les œuvres maçonniques, notre rapporteur soit moins difficile et dénoue plus généreusement les cordons de la bourse.

Ainsi :

Les COURS COMMERCIAUX ET DE SOCIOLOGIE SCIENTIFIQUES DU GRAND-ORIENT DE FRANCE (3), 16, rue Cadet, obtiennent . . . 3,400 fr.

La LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT (4), 3, rue Récamier. 2,400 fr.

(1) *Op. cit.*, p. 11 et 12.

(2) *Op. cit.*, p. 12.

(3) *Op. cit.*, p. 6.

(4) *Op. cit.*, p. 4.

La MISSION LAIQUE FRANÇAISE (1), d'Anatole France, 16, rue de Miromesnil. . . . . 100 fr.

NOS ENFANTS A L'ÉTRANGER (2), 23, rue Demours. . . . . 100 fr.

Onze sections de la JEUNESSE RÉPUBLICAINE (3) ont obtenu chacune 200 francs, soit au total. . . . . 2,200 fr.

Celles-là, au moins, sont des œuvres maçonniques bon teint.

Ne croyez pas qu'à leur sujet notre F.<sup>r</sup>. Lampué s'inquiète beaucoup des résultats réels que ces œuvres ont donné; il lui suffit qu'elles aient montré patte blanche.

En voici une, par exemple, à laquelle il accorde une subvention relativement importante : 1,500 francs. Il s'agit de l'UNION SYNDICALE DES OUVRIERS DE LA VOITURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE à la Bourse du Travail. Voulez-vous savoir ce qu'il pense de l'enseignement donné par cette association, à laquelle cependant il accorde une si généreuse allocation? lisez ceci : *Enseignement médiocre, dans un seul cours de plus en plus déserté* (4). Dans les statuts on ne lisait pas, il est vrai : « pour faire partie du Syndicat il faut être notoirement catholique »... Les syndiqués les moins intelligents eux-mêmes, ne pourront manquer de se demander pourquoi il refuse à la CHAMBRE SYNDICALE DES OUVRIERS FERBLANTIERES la subvention qu'il accorde si facilement à l'UNION SYNDICALE DES OUVRIERS DE LA VOITURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE. Ces deux organisations appartiennent à la Bourse du Travail et l'une ne donne pas de meilleurs résultats que l'autre. Pourquoi donc cette différence de traitement? Mystère et Maçonnerie.

Mais voici d'autres articles :

CHAMBRE SYNDICALE PROFESSIONNELLE DES OUVRIERS DU TEXTILE : PASSEMENTIERS, TISSEURS, BONNETIERS, etc., 35, rue des Cascades. *Cours peu suivis et sans résultats* (5), note-t-on. Coût pour les contribuables . . . . . 400 fr.

« CHAMBRE SYNDICALE DES INSTRUMENTS ET APPAREILS DE L'ART MÉDICAL ET CHIRURGICAL », 28, rue Serpente; et charitablement on note : *cours peu suivis* (6), et l'on accorde tout de même.  
300 fr.

(1) *Op. cit.*, p. 5.

(2) *Op. cit.*, p. 5.

(3) *Op. cit.*, p. 4 et 5.

(4) *Op. cit.*, p. 9.

(5) *Op. cit.*, p. 9.

(6) *Op. cit.*, p. 7.

« ÉCOLE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE MENUISERIE », 17, rue de Clignancourt. Le titre sonne assez bien. Malheureusement il apparaît que, même pour l'indulgent F. : rapporteur, l'air ne répond pas à la chanson, « *Un seul établi, nous dit-il, dans une petite salle, rares élèves* » (4), et cela coûtera au budget . . . . . 250 fr.

Pour le « FOYER DES TRAVAILLEURS », 6, rue Desprez, on nous dit simplement : *Cours peu fréquentés* (5) et l'on inscrit. . . . . 200 fr.

L'« ÉDUCATION MUTUELLE DU X<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT », 10, rue de Château Landon, ne donne que de *faibles résultats* (1), aussi, à titre d'encouragement peut-être, on ne lui accorde que. . . . . 100 fr.

Est-il utile de continuer plus longtemps cette énumération d'œuvres médiocres gratifiées cependant de la manne officielle, alors que l'on écarte d'un geste dédaigneux des œuvres vingt fois plus méritantes qui n'ont que le tort, mais il est irréparable, d'être catholiques en même temps que sociales ? Nos lecteurs doivent être suffisamment édifiés, et ils se demanderont probablement comme nous : Que peuvent donc bien faire, dans nos assemblées communales, tant de conseillers qui n'ont pu être élus et y siéger que grâce aux voix des électeurs catholiques ?

Il semble bien que petit soit le nombre de ceux d'entre eux qui daignent se souvenir que les catholiques leur ont fait l'honneur de leur donner leur confiance. M. Deville s'en souvient sans doute moins que tout autre, car répondant à l'honorable M. Alpy, il n'hésite pas à dire cette sottise : « *la 4<sup>e</sup> Commission considère qu'une société ne tire pas un droit à être subventionnée du fait que le cardinal Amette lui a accordé son patronage.* » (2). »

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du goût et de la mesure dans le feu de la discussion.

C'est le 22 mars, que le F. : Lampué présentait son rapport au Conseil Municipal et en obtenait le vote de ses conclusions. Cette séance était présidée par M. LEMARCHAND, vice-président du Conseil municipal de Paris.

Pour donner une idée de ce que fut cette séance du Conseil Municipal, nous ne pouvons mieux faire que d'en reproduire la partie relative à notre sujet. Cette lecture suffira largement pour édifier

(1) *Op. cit.*, p. 8.

(2) *Op. cit.*, p. 5.

(3) *Op. cit.*, p. 5.

(4) *Bulletin Municipal officiel* du samedi 27 mars 1915, p. 620.



nos amis sur la manière, dans certains milieux, d'entendre l'*Union Sacrée* et de la mettre en pratique (1).

M. DEVILLE, *président de la 4<sup>e</sup> Commission*. — Je me permets de faire remarquer au Conseil que notre honorable collègue, M. Lampué, présente actuellement la répartition des subventions aux établissements et associations libres et laïques d'enseignement pour 1914.

En raison des circonstances que nous traversons, votre 4<sup>e</sup> Commission a décidé que l'on n'accorderait que les deux tiers de la subvention habituelle.

Je ne crois pas qu'il y ait des difficultés à voter dans ces conditions les subventions accordées. Il serait fait réserve des subventions non accordées et qui feront l'objet de propositions.

M. AMBROISE RENDU. — Sur quels crédits allouerez-vous les subventions qui ont été supprimées ?

M. DEVILLE. — Elle pourront être allouées sur la réserve. Mais encore une fois, *il n'y a aucune raison pour ne pas voter d'ores et déjà les subventions qui vous sont proposées par votre 4<sup>e</sup> Commission*.

« M. FROMENT MEURICE. — *Il y a au contraire intérêt à ajourner toute la discussion*. En effet, Messieurs, si l'on maintient la suppression de certaines subventions, suppression proposée par M. Lampué, nous demanderons également la suppression d'un certain nombre d'autres qui sont au contraire proposées par lui. Il est donc nécessaire qu'un accord préalable se fasse devant la 4<sup>e</sup> Commission.

M. LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix les conclusions présentées par la 4<sup>e</sup> commission.

M. ALPY. — *La question de renvoi est préjudicielle*.

M. DHERBÉCOURT. — Je demande la priorité pour les conclusions de la Commission.

M. LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix le renvoi à la Commission.

M. AMBROISE RENDU. — Je demande le scrutin à la tribune.

M. LE PRÉSIDENT. — *Vous n'avez pas déposé en temps voulu votre demande de scrutin*.

Le renvoi à la Commission n'est pas prononcé.

Je mets aux voix les conclusions de la Commission.

M. ALPY. — *Le renvoi à la Commission est préjudiciel*.

(1) *Bulletin Municipal officiel* du mardi 23 mars 1915, p. 558 à 561.

M. LE PRÉSIDENT. — *Le rapporteur maintient les conclusions de Commission*

M. ALPY. — *Je vous dis que le renvoi à la Commission est préjudiciel* (Bruit).

M. LE PRÉSIDENT. — *Je mets aux voix, si vous y tenez, le renvoi à la Commission, c'est la même chose.*

M. AMBROISE RENDU. — Je demande le scrutin à la tribune.

M. LE PRÉSIDENT. — *Vous n'avez pas déposé de demande écrite...* (Bruit et protestations à droite).

*Je répète que je mets aux voix le renvoi à la Commission.*

Le renvoi n'est pas adopté.

M. AMBROISE RENDU, — *Je proteste contre cette manière de procéder* (le bruit continue).

M. LE PRÉSIDENT. — *Je mets maintenant aux voix les conclusions de la Commission.*

M. DELAVENNE. — *Je demande la division.*

M. LE PRÉSIDENT. — *Les conclusions de la Commission sont adoptées.*

M. DELAVENNE. — *C'est un scandale !* (Bruit) *Monsieur le Président vous n'avez pas présidé.*

M. FROMENT-MEURICE. — Messieurs, je prie le Conseil de prendre acte de deux faits : *Nous avons demandé à parler sur le fond alors que l'urgence avait été votée. M. le Président a refusé. Nous avons demandé la division, qui est de droit, M. le Président a refusé encore.* Il est regrettable que le Président nous ait empêché de présenter au Conseil les observations que nous avons à faire avant le vote.

M. DELAVENNE. — Le Président est jugé.

M. CHASSAIGNE-GOYON. — Je m'excuse de revenir sur le rapport de M. Lampué, mais quelques-uns d'entre nous me paraissent s'être mépris sur la portée du vote qui vient d'être émis par le Conseil. Tout le monde semblait d'accord pour réserver la discussion du deuxième projet de délibération. C'est donc seulement le premier projet de délibération proposé par la 4<sup>e</sup> Commission qui a été adopté.

M. ALPY. — *Il est absolument inouï que l'on ait émis un vote d'ensemble sur plus de 100 sociétés au sujet desquelles plusieurs d'entre nous avaient des observations à présenter.*

*De pareils procédés ont pour effet de créer une confusion inextricable et constituent un véritable trompe-l'œil, je dirai même un*

*escamotage, si je ne voulais malgré tout respecter les usages parlementaires (Bruit).*

*J'ajoute que mon collègue M. Ambroise Rendu a demandé formellement le scrutin à la tribune et qu'il n'en a été tenu aucun compte, ce qui est une irrégularité de plus.*

M. CHAUSSE. — La demande en a-t-elle été déposée ?

M. ALPY. — Le dépôt d'une demande écrite n'est pas nécessaire pour obtenir un scrutin à la tribune, d'après tous les précédents.

M. CHAUSSE. — Je vous demande pardon, mon cher collègue, il a toujours été entendu ici que le scrutin à la tribune devait être demandé par le dépôt d'une proposition écrite et signée.

M. AMBROISE RENDU. — Mais non, nous n'avons pas de règlement. On le voit bien. *J'ai demandé le vote par appel nominal, qui est de droit, et vous le refusez. Je proteste contre cet abus d'autorité.*

M. ALPY. — *Les conclusions du rapport de M. Lampué ont été votées avec une rapidité et une précipitation réellement excessives. Je proteste contre le véritable coup d'Etat que vient d'accomplir M. le Président.*

M. DELAVENNE. — *On a voté, ou plutôt escamoté le vote et accordé plus qu'on ne demandait.*

M. CHASSAIGNE-GOYON. — Il y a là un malentendu, le premier projet seul a été mis aux voix et voté.

M. DELAVENNE. — *Il n'y a eu aucun vote de l'Assemblée, mais un escamotage de la part du Président.*

M. CHAUSSE. — Vous auriez pu déposer une proposition, vous pouvez toujours le faire.

M. CHASSAIGNE-GOYON. — Je le sais bien, mais il me paraît inutile de déposer une nouvelle proposition, quand il suffit de réserver le 2<sup>e</sup> projet présenté par la Commission.

M. LOUIS DAUSSET. — Il semble que pour la répartition des subventions, la Commission ait adopté un système un peu trop simple en réduisant d'un tiers toutes les subventions.

Certaines sociétés, malgré la guerre, ont fait des efforts considérables pour assurer leur fonctionnement. D'autres, au contraire, n'ont pu remplir leurs obligations que très imparfaitement. Il eût fallu, dans ces conditions, procéder à une enquête et convoquer les représentants des sociétés pour avoir des explications.

M. CHAUSSE. — Vous savez que ce qui a été omis à la tribune a été très clairement exposé en Commission,

M. LOUIS DAUSSET. — *Vous en arrivez, avec le système de répar-*

*tition adopté, à ce que certaines sociétés touchent trop, d'autres pas assez.*

M. CHAUSSE. — *Nous n'avons pas eu le temps matériel de les examiner une à une.*

M. LOUIS DAUSSET. — *Je fais toutes réserves pour deux ou trois en particulier.*

M. CHAUSSE. — *Vous n'avez qu'à présenter une demande pour celles que vous croyez mériter une subvention.*

M. LOUIS DAUSSET. — *Je le sais bien. Mais la difficulté c'est d'obtenir un vote avant le 31 mars ! Néanmoins, je me réserve de le faire.*

M. DELAVENNE. — *Messieurs. Je demande si nous avons voté un seul projet de délibération ou tous les deux ?*

M. CHASSAIGNE-GOYON. — *Il n'y a eu qu'un vote ; donc, il n'y a qu'un projet de délibération qui soit adopté.*

M. LE PRÉSIDENT. — *Les conclusions de la Commission ont été adoptées. L'incident est clos. La parole est à M. Lagache, pour son rapport.*

M. DELAVENNE. — *Non, l'incident n'est pas clos !*

M. LE PRÉSIDENT. — *La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Je ne quitterai pas la tribune sans avoir obtenu de M. le Président des explications sur ce qui a été voté (Bruit).*

M. LE PRÉSIDENT. — *Je répète que les conclusions de la Commission ont été adoptées (Exclamations).*

M. DELAVENNE. — *Eh bien, je déclare avoir le droit d'obtenir des explications.*

M. REBEILLARD. — *Vous savez ce qui a été voté !*

M. LE PRÉSIDENT. — *La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Je demande la parole.*

M. LE PRÉSIDENT. — *Vous n'avez pas la parole. La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Je la prends et je la garde.*

M. CHAUSSE. — *Il est inutile de prolonger cet incident. Le Conseil a voté.*

M. DELAVENNE. — *Le Conseil n'a pas voté du tout. Il y a eu un escamotage. Je n'hésite pas à employer le mot, et si, en prenant la parole en ce moment, je commets une irrégularité, tant pis ; ce n'est pas plus irrégulier que ce qui vient d'être fait par le Président (Bruit).*

M. LE PRÉSIDENT. — *La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Nous reprendrons cela tout à l'heure (1).*

(1) *Op. cit.*, p. 560 et 561.

Pour ceux que cela intéresserait disons que M. Lagache, à qui M. le Président s'obstine avec une si fougueuse persévérance à donner la parole, ne la prit pas. Au dernier moment il se mua en un certain M. Achille.

Et voilà comment, au Conseil Municipal de Paris, en ces temps d'union sacrée, on escamote un vote lorsqu'il s'agit d'assurer aux FF. et amis, et à eux exclusivement, une manne bienfaisante dont les pourrait priver une loyale et sincère discussion.

On ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la partialité du président, M. Lemarchand, de la simplicité ingénue de M. Chassaing-Goyon, ou de la courageuse intervention de MM. Alpy et Delavenne. S'il nous était permis d'émettre un regret, ce serait que ces derniers n'aient pas été plus soutenus par leurs collègues catholiques ou élus des catholiques.

En fin de séance une double proposition était déposée. La première par M. Delavenne sollicitant une subvention de 1.000 francs en faveur du SYNDICAT DES EMPLOYÉS DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE ; la deuxième par M. Alpy, demandant une subvention de 500 francs pour l'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS PRIVÉS DU DIOCÈSE DE PARIS.

En déposant sa proposition M. DELAVENNE disait :

*J'ai confiance en l'esprit de justice de la 4<sup>e</sup> commission pour qu'elle nous apporte à la prochaine séance des conclusions favorables à ma proposition ; l'ingéniosité qu'elle a déployée pour ne trouver aucun caractère confessionnel ou politique aux cours du GRAND-ORIENT et à ceux des JEUNESSES RÉPUBLICAINES me fait espérer qu'elle ne verra pas d'obstacle à subventionner un syndicat qui se recrute sans doute parmi les anciens élèves des frères des écoles chrétiennes — et a ainsi une allure forcément catholique — mais qui n'en reste pas moins une des plus fortes organisations professionnelles de la capitale (1).*

Dans la séance du Conseil Municipal du 26 mars suivant, le F. LAMPUÉ, de guerre lasse, voulait bien condescendre à proposer une subvention de 270 francs au SYNDICAT DES EMPLOYÉS DE COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE. Mais il se refusait énergiquement à accorder toute subvention à l'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS PRIVÉS DU DIOCÈSE DE PARIS (2). On a vu plus haut avec quelle grâce, et quelle attention

(1) *Op. cit.*, p. 584.

(2) *Bulletin Municipal officiel* du samedi 27 mars 1915, p. 619 et 620.



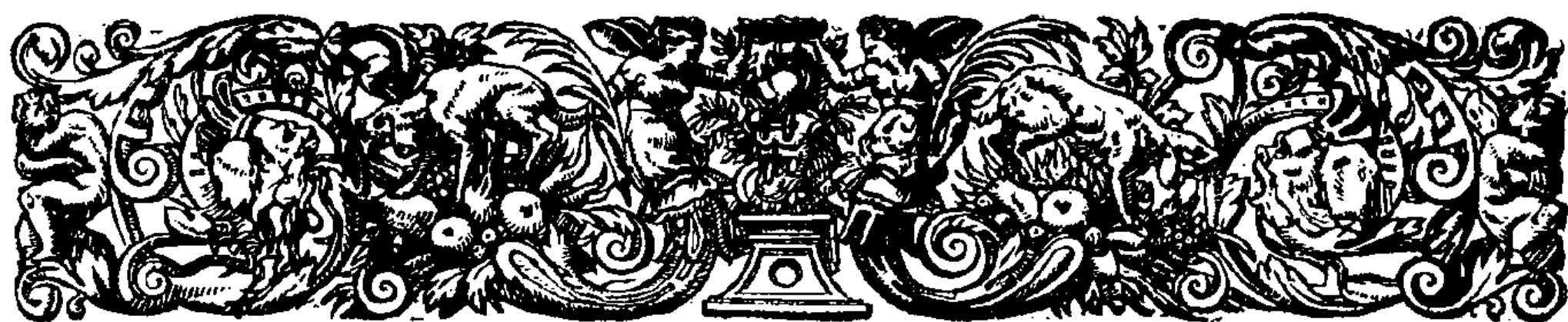
délicate pour le Cardinal-Archevêque de Paris le président de la 4<sup>e</sup> Commission, M. DEVILLE, appuyait les conclusions de son rapporteur (1).

Serait-ce trop demander à ces Conseillers Municipaux, que les catholiques parisiens ont envoyé siéger à l'Hôtel-de-Ville, d'exiger d'eux, avec plus d'assiduité aux travaux des commissions, une compréhension plus exacte des intérêts de leurs électeurs et aussi une plus grande énergie pour les défendre ? Nous ne le croyons pas.

G. LA BRÈCHE.

(1) Voir plus haut, p. 166.





## PAROLES PONTIFICALES

---

**E**N 1896, le cardinal Sarto — qui devait devenir, sous le nom de Pie X, le Pape inoubliable que l'on sait — était patriarche de Venise.

Il adressa alors à la Jeunesse Catholique italienne les paroles suivantes, que nous extrayons de l'ouvrage *Sa Sainteté Pie X*, par Hoornaert et Merville, prêtres belges :

« Lutte, lutte toujours contre la Franc-Maçonnerie.  
« Démasquez cette Secte infâme. Jadis, moi aussi, j'ai cru  
« exagéré ce qu'on affirmait d'elle ; mais, depuis, par mon  
« ministère même, j'ai eu l'occasion de toucher du doigt les  
« plaies qu'elle ouvre. Depuis, j'ai été convaincu que tout ce  
« qui a été publié au sujet de cette association infernale n'a  
« pas dévoilé la vérité entière... Vous voyez l'Eglise oppri-  
« mée, le Pape prisonnier de la Maçonnerie, entravé par  
« elle dans l'accomplissement de sa mission divine. Elle lui  
« a arraché Rome, cette Rome que le Christ, des hauteurs  
« de Jérusalem, désigna comme siège intangible de son  
« vicaire. Lutte, lutte contre la Maçonnerie ! Vous avez  
« mon approbation, parce que là vous méritez bien de la  
« famille, de la patrie et de l'humanité ».

Pape, Pie X songea à confirmer par une Encyclique les condamnations déjà portées contre la Franc-Maçonnerie par ses devanciers sur le trône de Pierre. On voit dans quel sens cette Encyclique eut été rédigée si les préoccupations de son pontificat lui avaient permis de la publier.

(1) Un volume in-4°, chez Desclée et Brouwer, Paris, 1909, pp. 261-262.

---



## L'ALLEMAGNE OCCULTE

---

### Le « vieux Dieu » allemand

---

#### HÉRÉDITÉ PHYSIQUE ET CÉRÉBRALE

**L**ES théories chères aux adeptes de l'Evolution s'écroulent une à une devant les découvertes qui vont se multipliant et se coordonnant dans le domaine de la Préhistoire. L'hypothèse de Darwin résiste encore sur le terrain de la zoologie pure, mais, en ce qui concerne l'homme, elle en est déjà réduite à abdiquer, faute d'avoir découvert un vestige quelconque du fameux être intermédiaire dont nous serions issus. Il y a mieux : la plupart des anthropologistes contemporains ont été amenés à reconnaître la fixité et la haute antiquité des caractères distinctifs particuliers à chaque race humaine. Malgré quelques affirmations hâtives, ni les crânes ni les squelettes des hommes de l'âge de pierre que l'on retrouve dans les terres d'Europe ne ressemblent aux crânes et aux squelettes de l'époque correspondante retrouvés en Amérique ou en Asie. Il semble que, presque dès l'apparition de notre espèce sur la terre, des différences physiques se soient vigoureusement accusées entre les branches qui la composaient, pour se figer ensuite en types héréditaires qui ne s'altèrent plus que lorsqu'il y a métissage répété entre représentants de branches différentes.

Pour ne citer qu'un exemple aisément contrôlable, des sculptures égyptiennes remontant aux premières dynasties, vieilles par conséquent de six à sept mille ans, nous présentent certains types humains qui ont traversé les âges et qui se retrouvent aujourd'hui, dans les cités de l'Orient, aussi caractérisés qu'ils l'étaient à l'époque de Ména I<sup>er</sup> ou de Thotmès III. Fellahs des bords du Nil ou nègres d'Ethiopie, Arabes de la Mer Rouge ou Juifs de Jérusalem nous apparaissent, toutes les fois qu'il n'y a pas eu mélange de sang, identiques à leurs ancêtres dont les artistes à la solde des Pharaons ont buriné les traits dans le granit. Un coup d'œil suffit pour les identifier. Ainsi s'affirme, toute puissante malgré les siècles, *la persistance de la race*; et il est bien évident que cette fixité n'est pas l'apanage exclusif des peuples de l'Orient, qui ont certainement été soumis à plus de bouleversements et de métissages que ceux de l'Europe centrale et occidentale et dont le sang se trouve, par conséquent, être moins pur.

La perpétuité de l'hérédité physique étant un fait, il existe, dans le domaine cérébral, une autre hérédité qui en forme le pendant. Chaque branche de l'espèce humaine possède, en effet, une manière traditionnelle de penser et de sentir, qui la différencie des races qui l'entourent dans la mesure même où ces races lui sont demeurées étrangères. C'est cette hérédité intellectuelle et sentimentale qui influe sur l'étiage moral d'un peuple, sur l'orientation qu'il donne à son activité collective, sur la conception qu'il se forge de ses devoirs envers ses éléments propres et envers les groupements ethniques environnants. Le plus souvent, une telle identité de pensée entre des générations fort éloignées tire son origine d'une croyance religieuse qui, à un moment donné, a marqué le cerveau des ancêtres d'une empreinte assez profonde pour se transmettre aux descendants. La religion en question a pu, par la suite, s'estomper dans les consciences, et même s'abolir radicalement dans le souvenir : *l'empreinte en est restée*, c'est elle qui continue à servir de moule aux convictions ultérieurement acquises, à leur donner leur forme et leur couleur.

Un exemple caractéristique à cet égard est celui du peuple

grec. Convertis depuis dix-huit siècles au Christianisme, passionnés pour leur Foi actuelle au point de la vouloir nationale et d'en débattre avec passion les dogmes les plus subtils, les Grecs n'en ont pas moins conservé, au point de vue intellectuel et sentimental, l'empreinte très nette de l'ancienne religion hellénique. Citons un fait : quand éclata, en 1912, la guerre balkanique, il suffit de la mise au jour, dans les fouilles de Delphes, d'une statue de la Victoire pour que la Grèce entière fut secouée d'un grand frisson. Cette coïncidence fut tenue par tous pour un augure favorable et l'ardeur guerrière des Grecs en fut aussi exaltée qu'aurait pu l'être celle de leurs ancêtres contemporains de Périclès. En cédant à une telle impulsion, le peuple hellène obéissait à une hérédité mentale vieille de trois mille ans, hérédité qui lui est particulière, car la même découverte, faite dans le même moment, n'aurait provoqué aucune émotion chez un peuple d'un atavisme cérébral distinct de celui des Grecs (1).

Cet exemple n'est qu'un exemple, et la puissance despotique de l'hérédité cérébrale n'est pas plus l'apanage des Grecs que l'hérédité physique absolue prouvée par les sculptures de l'ancienne Egypte n'est spéciale aux peuples de l'Orient. Nous n'aurions que l'embarras du choix pour trouver des exemples analogues chez tous les peuples sans exception.

(1) Il va sans dire que parmi des peuples restés étrangers à cet atavisme cérébral peuvent se rencontrer des individualités isolées qui en sont marquées au plus haut degré. Prenons le cas de notre éminent confrère Charles Maurras, provençal sans doute, mais, comme son aspect en témoigne, provençal descendu très probablement d'un des Phocéens compagnons d'Euxène; et, qui plus est, provençal pénétré d'Hellénisme. Voici la note significative que nous trouvons sous la plume de Charles Maurras en ce début de juin 1915 (*Action Française*, article « Signes au ciel et sous la terre ») :

« Un journal français et des journaux italiens, à Paris le *Temps*, à Rome et à Turin, le *Giornale d'Italia* et la *Stampa*, signalent des « présages bien faits pour gonfler d'espérance le cœur des armées et des « nations alliées. Un savant anglais, M. Valkey, vient de découvrir dans « l'étoile alpha de la constellation du Navire, Canopus est son nom, le « centre des mondes et le moyeu de la rotation des étoiles. Un archéologue italien, le professeur Vittorio Spinazzolla, surintendant des fouilles « de Pompéi, rappelle les découvertes significatives et symboliques faites « dans son domaine depuis le commencement de la guerre : en août, un « légionnaire et son trophée d'âmes barbares; en avril des trophées,



Mais notre tâche, dans cette étude, est plus limitée et nous nous proposons seulement de montrer quel rôle ont joué les deux hérédités, celle du sang et de la religion primitive, dans la formation du peuple allemand tel qu'il nous apparaît aujourd'hui.

### LA SUPÉRIORITÉ ALLEMANDE

Aucun peuple de la terre n'a jamais été aussi fermement convaincu de sa primauté ethnique que ne l'est le peuple allemand. Si l'on consulte, sur les causes de l'opinion avantageuse qu'il a de lui-même, les philosophes et les historiens qu'il a produits, on constate que ceux-ci sont d'accord pour proclamer que la supériorité des Allemands réside dans ce fait qu'ils sont *de race pure*. Les savants allemands entendent par là que la population de la France est un mélange de Celtes, de Latins, de Francs et d'autres éléments encore ; que l'Espagne est peuplée d'Ibères, de Celtes, de Latins, de Goths et même d'Arabes ; que la Grande Bretagne est habitée par des Celtes, des Anglo-Saxons et des Scandinaves plus ou moins amalgamés ; qu'en Italie même, le fond latin est mélangé, au Nord de Celtes et de Lombards, au Sud de Grecs et d'Arabes, partout de Goths, sans parler d'autres alluvions.

« navals et terrestres, puis des Victoires ailées, au nombre de dix, qui  
« paraissent aussi chargées de promesses illustres que de fastes demi-  
« divins.

« Ainsi, depuis les hauteurs du ciel étoilé jusqu'aux vivaces profon-  
« deurs de notre vieille terre, où la cendre des pères ne se repose pas,  
« car elle ne cesse de fermenter et de se créer de bons héritiers, les  
« combattants anglais et les combattants italiens ont eu les signes de  
« faveur des puissances mystérieuses. »

Grec de Provence, Charles Maurras ne peut visiblement retenir ici le cri de sa race, l'expression atavique de la foi religieuse professée par ses ancêtres lointains. De tels présages laisseraient bien froid un des fusiliers bretons dont Charles Le Goffic nous conte, dans *Dixmude*, la prestigieuse épopée ; mais, par contre, ce fusilier Celte — en qui revivent les ancêtres qui interprétaient l'aspect des nuages, la voix des eaux et celle des forêts — tiendrait à favorable augure une aurore boréale ou un halo lunaire, et ne livrerait combat qu'à regret pendant que souffle le coup de vent des Trépassés...

Au contraire, l'Allemagne, elle, aurait toujours été et serait encore exclusivement peuplée par la race germanique, identique à elle-même depuis les premiers âges du monde et demeurée à l'abri de tout mélange. Seule race pure au milieu de races bâtardes, elle serait, par voie de conséquence inattendue, appelée à régir ces dernières et à leur imposer sa culture et ses conceptions.

Développant cette thèse, les savants allemands donnent pour preuve décisive de la supériorité des conceptions germaniques ce fait qu'elles ont pour instrument d'expression et agent de communication la langue allemande — c'est-à-dire un idiome purement national, puisque son origine se confond avec l'origine du peuple qui le parle. A les en croire, dans cet idiome, les termes abstraits eux-mêmes auraient une vie et présenteraient à l'esprit une image, parce que les racines qui ont servi pour former ces termes sont tirées du langage courant et intelligibles pour tous. Une telle particularité mettrait la langue allemande sur le même rang que la langue grecque, qui jouissait d'un privilège identique. Par contre, les autres peuples ne possèdent pas un idiome vraiment national. Le français, notamment, tire ses racines du latin, langue morte et inintelligible pour la masse. Quand donc un Français aborde, dans sa langue, des problèmes élevés de science ou de philosophie, il articule des mots ayant une signification conventionnelle, mais vides pour lui de sens réel, puisque les racines de ces mots, étant empruntées à un dialecte fossile, ne peuvent présenter à son esprit aucune donnée concrète. L'Allemand, au contraire, pensant et s'exprimant dans un langage qui est profondément sien, depuis les racines jusqu'aux composés abstraits, sentira vivement chaque terme et en sera comme illuminé. D'où la supériorité du philosophe allemand sur le philosophe français, du savant allemand sur le savant français.

Voilà, paraît-il, pourquoi notre fille est muette (2)...

(2) Le célèbre Fichte, dans ses *Discours à la Nation allemande* — prononcés à l'Académie de Berlin en 1807-1808, pendant l'occupation de Napoléon — développe longuement cette thèse et verse à ses compatriotes le vin grossier de l'orgueil ethnique. Ecoutez plutôt : « Je parle

Nous ne ferons pas à ce grotesque système l'honneur de le réfuter point par point. Si nous devions l'adopter il nous faudrait immédiatement reconnaître au peuple Esquimau les caractéristiques mêmes qui distinguent, d'après la science allemande, une race vraiment supérieure, destinée à régir l'Humanité et à lui imposer sa culture et ses lois. Le peuple Esquimau, en effet, est de pure race, d'une race beaucoup plus pure, nous allons le voir, que le peuple allemand ; son aspect physique si particulier atteste qu'il n'a jamais été abâtardi par aucun métissage ; il occupe depuis la plus haute antiquité le même sol national, à savoir les solitudes glacées où il règne sur les rennes, les phoques et les cachalots ; enfin,

« pour des Allemands... La caractéristique de notre *allemanité* est précisément d'empêcher notre fusion avec un peuple étranger et notre « disparition en lui, de nous créer une nationalité indépendante de « tout autre puissance. » (Un Français aurait dit cela plus simplement, par exemple ainsi : « L'Allemand est réfractaire à toute fusion ethnique. » Mais « ethnique » étant tiré de la racine grecque « ethnos » — nationalité, race — ce Français n'aurait évidemment rien compris lui-même à ce qu'il disait ; tandis que Fichte en prononçant « Deutschtum » : *allemanité*, est illuminé par toutes les splendeurs de la langue germanique... La sentez-vous, dans cet exemple, la supériorité allemande ?)

Fichte de continuer : « La première différence entre la destinée du « peuple allemand et celle des autres de même origine est la suivante : « le peuple allemand a conservé la demeure des ancêtres et leur langue ; « les autres ont émigré sous d'autres cieux et adopté une langue étrangère en la façonnant à leur individualité... Quelle incommensurable « influence exerce la langue sur le développement d'un peuple ! Elle « suit l'individu jusqu'en ses pensées et ses désirs les plus secrets, aux « profondeurs de son être ; elle les retient ou leur donne libre essor : « elle fait, de toute la nation qui la parle, un tout compact, soumis à « ses lois. C'est le seul lien véritable entre le monde des corps et celui « des esprits. Elle en opère la fusion, au point qu'on ne saurait dire « auquel des deux elle appartient véritablement. Quelle différence, « dans la vie pratique, entre les peuples qui penchent ainsi du côté de « la vie et ceux qui penchent vers la mort ! »

Les peuples qui penchent du côté de la mort sont ceux qui parlent une langue dont les racines sont latines ou grecques, donc mortes...

Fichte a livré la pensée secrète qui a présidé à l'élaboration de son système en disant que le patriotisme doit être *considéré comme puissance supérieure, ultime et dernière, absolument indépendante*. Traduisons cela en français et nous trouvons cette horrible maxime : « le patriotisme n'a à tenir compte ni de la morale, ni de l'humanité, ni de la raison ». Les Allemands nous prouvent depuis dix mois qu'ils sont, sur ce point, de bons élèves de Fichte.

il parle depuis un temps immémorial la même langue, où tout lui est personnel, racines et abstractions — ces dernières, il est vrai, peu nombreuses. Se trouvant ainsi en possession de tous les privilèges qui font un peuple chef, les Esquimaux n'ont évidemment qu'à prendre conscience de leur supériorité pour imposer à l'Univers la culture esquimaude, la science esquimaude, l'organisation esquimaude.... Qu'ils trouvent leur Fichte et l'affaire est faite.

Si l'on nous objecte que les facteurs qui font un peuple-chef ont été anihilés chez les Esquimaux d'abord par l'insuffisance de leur nombre, ensuite par la rigueur du climat sous lequel ils vivent, nous avons du moins l'exemple chinois auquel ces réserves ne sauraient s'appliquer. Les Chinois forment un peuple immense et habitent, depuis cinquante siècles, un des pays les plus vastes, les plus riches et les plus variés qui soient au monde. Leur race est, avec la race arabe et la race juive, la plus pure que l'on connaisse, les apports étrangers ayant été absorbés par la nation chinoise comme un fleuve l'est par la mer. Leur langue a une personnalité vigoureuse, que l'allemand est bien loin de posséder, et elle s'élevait déjà aux abstractions les plus subtiles à une époque antérieure de mille ans à celle où les premières hordes germaniques, vêtues de peaux de bêtes et armées de haches en pierre polie, s'établirent à l'est du Rhin. Qu'est-ce enfin que le particularisme de l'écriture gothique, dont les Allemands apprécient si fort le privilège, auprès des caractères chinois, si intensément nationaux? Voilà bien des raisons qui, d'après les critères de la science allemande, auraient dû faire de la Chine la reine de l'Univers. Pourquoi faut-il que cette reine ait *toujours* été une esclave, prosternée sous la botte de conquérants divers, chez lesquels ne se remarquait pourtant aucune des caractéristiques qui permettent, d'après Fichte et son école, de reconnaître les peuples supérieurs?...

La vérité est qu'il est impossible de prendre cinq minutes au sérieux la thèse de la supériorité allemande et de ses causes — à moins de l'étudier, au point de vue purement pathologique, comme un cas, d'ailleurs très curieux, de mégalomanie collective.

## LA PURETÉ DE LA RACE GERMANIQUE

Pour plus de clarté, dans le chapitre précédent, nous avons admis comme base de discussion l'existence d'une race germanique homogène, vigoureusement caractérisée et bien distincte des autres familles humaines. Si, nous plaçant maintenant au point de vue de la stricte ethnologie, nous vérifions l'existence en l'Allemagne d'une telle race, force nous est de reconnaître *qu'elle n'existe pas*. Tout au plus pourrions-nous accorder qu'il y a, au-delà du Rhin, une prédominance de l'élément germanique, comme il y a en France, et sensiblement dans les mêmes proportions, une prédominance de l'élément celtique, en Espagne une prédominance de l'élément ibérique, et en Italie une prédominance de l'élément latin. Ni plus ni moins que ses voisins, le peuple allemand n'est de race pure.

Deux indices principaux permettent, en ethnologie, de suppléer aux documents historiques précis pour déterminer l'origine d'une population : ce sont le langage parlé et l'étude du squelette humain, particulièrement de la conformation crânienne. La première de ces deux sources d'investigation paraît être favorable à l'hypothèse d'une race germanique une, couvrant tout l'empire allemand, toute la Hollande, une partie de la Belgique et une partie de l'empire autrichien. Dans cette vaste région, en effet, l'allemand, ou des dialectes en dérivant, sont seuls parlés. C'est en se basant sur cette constatation que les pangermanistes peuvent s'écrier, avec le poète Arndt : « La patrie allemande doit être étendue aussi loin que résonne la langue allemande », *so weit die deutsche Zunge klingt*. Notre Henri IV ne disait-il pas, lui aussi : « Il faut que tout ce qui parle françois soit mien » ?

Juste en apparence, cette comparaison cesse complètement de l'être si nous examinons comment l'usage de la langue allemande s'est établi chez une notable partie des populations qui la parlent aujourd'hui. La France a pu croître et se développer pendant quatorze siècles sans molester aucun de ses sujets, anciens ou nouveaux, pour l'obliger à parler français ; en 1829, Charles X félicitait même les Alsaciens de leur



attachement à leurs coutumes et à leur vieux dialecte. En Germanie, au contraire, la langue allemande a été imposée, par tous les moyens de coercition dont disposait le pouvoir, à des peuples dont l'idiome natal dérivait du celtique, du roman, du slave ou du scandinave. A l'égard de ces peuples, la race germanique, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, *a invariablement procédé comme suit* : d'abord elle a conquis leurs territoires par l'épée, au prix de luttes acharnées qui, souvent, ont duré des siècles ; ensuite elle a, par une oppression systématique, imposé sa langue aux vaincus ; après quoi, quand ils parlèrent couramment l'allemand, elle les a revendiqués comme d'authentiques Germains dont le langage attestait l'origine. Cette histoire a été celle des Frisons, des Wendes et des Tchèques, hier ; elle est celle des Polonais, des Danois et des Lorrains aujourd'hui. Dès lors, le fait que la langue allemande règne sans partage depuis les Vosges jusqu'aux rives de la Baltique cesse d'avoir une signification au point de vue ethnologique (3).

L'étude anthropologique du crâne, du squelette et des particularités physiques qui caractérisent les habitants de telle ou telle région allemande donne, comme il est naturel, des résultats plus précis : il n'y a pas de « Kultur », en effet, même appuyée de toute l'autorité impériale, qui puisse modi-

(3) Cette assimilation forcée de populations celtiques ou slaves est souvent demeurée imparfaite.

C'est ainsi que les paysans de la vallée de la Sprée, au milieu de laquelle s'élève Berlin, sont des Wendes imparfaitement germanisés parce qu'ayant observé l'habitude de ne se marier qu'entre eux. Ils apprennent à l'école et parlent un allemand très pur. Mais ils ont conservé, dans le sein des familles, leur dialecte slave, tout à fait semblable à celui qui se parle en Carniole, Styrie et Croatie autrichiennes. Celui-là est accueilli en frère qui leur adresse la parole dans cette langue. Si tous les habitants primitifs du Brandebourg avaient résisté de même à la germanisation, cette province serait aujourd'hui encore aux deux tiers slave.

C'est le slave également que parlent en cachette 150.000 Sorabes de Lusace, frères de sang du peuple serbe. Leipsig, capitale de la Saxe, est entourée de populations slaves et son nom même vient du slave *Lépa*, tilleul. Quant à la magnifique résistance opposée par les Tchèques de Bohême à l'oppression germanique, elle n'a jamais cessé de s'affirmer victorieusement.

fier la forme d'un maxillaire ou l'inclinaison d'un os frontal. Certes, dans beaucoup de provinces, le métissage a fait son œuvre. Mais il en est d'autres où la race primitive a résisté au mélange de sang, effectué sans doute dans des proportions insuffisantes. C'est ainsi que dans le nord du royaume de Hanovre, le crâne brachycéphale des habitants atteste une origine au moins partiellement celtique, qui est confirmée par le plus grand nombre de mots celtes dont est mélangé l'allemand qu'ils parlent. Tout à fait au sud, en Bavière, le crâne brachycéphale reparaît — et c'est fort naturel en cette région que colonisèrent, il y a 2.500 ans, les 300.000 Celtes amenés des environs de Bourges par Sigovèse (4). Si l'on passe à l'Allemagne de l'Est, c'est le type slave qui surgit à chaque pas, tantôt métissé, tantôt absolument pur : cela est surtout sensible en Brandebourg, en Poméranie, en Prusse Occidentale et en Prusse Orientale, c'est-à-dire dans les domaines primitifs de la monarchie prussienne.

En résumé, la race germanique ne domine absolument que dans la partie de l'Allemagne qui va des bords du Rhin moyen aux montagnes de Saxe et de Bohême. Partout ailleurs, elle s'est superposée, en couches restées souvent fort minces, à des éléments ethniques qui lui étaient primitivement étrangers, mais qu'elle a conquis et plus ou moins germanisés. Nous allons voir comment s'est opérée cette superposition.

### LA GERMANIE AVANT LES GERMAINS

Aux temps préhistoriques, les immenses forêts qui couvraient l'Allemagne ne connurent d'autres hôtes humains que ceux appartenant à la race disparue dite du Néanderthal, sorte d'avant-garde descendue de ces plateaux du Pamir qui ont été le berceau de notre espèce. On a retrouvé les vestiges des hommes de cette race le long de la voie qu'ils ont suivie

(4) Il est intéressant de constater que ce sont surtout le Hanovre et la Bavière, *en partie Celtes*, qui, lors du Kulturkampf, ont résisté comme une simple Bretagne à l'assaut donné par Bismarck au Catholicisme.

en Europe, c'est-à-dire dans la vallée du Danube, puis en Suisse et dans l'Allemagne du Sud, où ils campèrent. De là partirent plus tard trois de leurs migrations ; l'une s'établit sur les bords de la mer du Nord, entre le Rhin et l'Elbe ; l'autre s'arrêta sur la rive française de la Manche, entre la Seine et le Pas-de-Calais ; la dernière alla jusqu'aux Pyrénées, mais ne les franchit pas. Ces premiers Européens étaient peu nombreux et leur industrie ne s'est jamais élevée plus haut que les instruments de pierre taillée. De bonne heure, ils disparurent entièrement, bien que leur type humain se rencontre encore parfois, mais d'une manière tout à fait isolée, parmi les habitants actuels des contrées où ils résidaient il y a sept mille ans. De nombreuses trouvailles funéraires ont fourni à cet égard des points de comparaison certains (5).

Bien autrement importante fut, il y a un peu moins de quatre mille ans, la première migration celtique. Après avoir longtemps campé sur les bords de la mer Caspienne, puis dans les steppes du sud de la Russie actuelle, les Galls ou *Gaulois* (6), ces premiers nés de la race aryenne, s'engagèrent

(5) La race du Néanderthal (ainsi appelée du vallon où l'on découvrit le squelette le plus complet de l'espèce) était remarquable par un crâne très allongé, avec aplatissement des parois latérales ; le front était médiocrement élevé et assez fuyant ; les arcades sourcilières formaient saillie au-dessus de l'œil, profondément enfoncé dans l'orbite ; la stature était au-dessus de la moyenne et la carrure large. Les principales trouvailles relatives à cette race ont été faites à Cannstadt (près Stuttgart), à Simeermass (près Maestricht), à Lahr (près Strasbourg), à Eguisheim (près Colmar).

Une autre race préhistorique, dite de Cro-Magnon (stature très élevée, près de 2 mètres ; front droit, haut et large ; arcades sourcilières nulles, orbites larges, pommettes saillantes ; faible dolychocéphalie) semble n'avoir jamais pénétré en Allemagne. Cette race, un peu moins ancienne que celle du Néanderthal, était venue dans le Midi de la France par les côtes africaines et espagnoles de la Méditerranée, où elle a laissé des représentants. Elle vivait à l'état de familles éparses sur de vastes étendues.

(6) Le nom originel est *Gaëls*, d'où *Galls* ; puis, en latin, *Galli*, et, dans les dialectes germaniques, *Walls*, *Walli*, *Wallons*, *Welches*. *Gaël* vient d'un mot celtique qui signifie : « voyageur, homme d'aventure ». *Gall-tacht* (la terre des Gaulois) est devenue en latin *Gallia*, en grec *Galatia* ; le mot polonais *Galicie*, le mot espagnol *Galice*, le mot anglais *pays de Galles* ou de *Wales*, ont la même signification et marquent l'emplacement de colonies gauloises.

en troupes immenses dans les forêts obscures et désertes qui s'étendaient de la Vistule au Rhin, forêts si impénétrables que César devait en dire un jour : « nul ne peut se vanter d'avoir vu où elles commencent ni où elles finissent ». Ils traversèrent la future Germanie sans être tentés de s'y établir, sauf à l'extrême Sud, le long de la riche vallée du Danube, où quelques tribus firent halte et fondèrent de petits états celtes qui subsistaient encore quinze siècles plus tard. La masse des Gaulois gagna le Rhin et le franchit. Là, trouvant une terre plus fertile et un ciel plus clément, ils se répandirent sur notre sol et le colonisèrent, rencontrant à peine, dans le Nord, quelques représentants épars des races humaines primitives.

Au Sud, les Gaulois se heurtèrent à deux populations assez compactes : les *Ibères*, venus de l'Asie par l'Afrique, aux temps préhistoriques, et qui, après avoir peuplé l'Espagne, avaient poussé jusqu'à la Loire ; les *Ligures*, qui avaient contourné la Méditerranée en sens inverse et qui occupaient le nord-ouest de l'Italie et les bords du golfe de Provence. Les tribus celtiques se mélangèrent pacifiquement aux fractions de ces deux peuples qui étaient installées en deçà des monts. Mais, au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ (d'après les bases de calcul fournies par Hérodote, Diodore de Sicile et les autres historiens de l'antiquité), une invasion gauloise força les passes des Pyrénées et alla créer dans le nord de l'Espagne des colonies assez puissantes pour qu'une partie de ce pays en ait gardé le nom de *Celte-Ibérie* et une autre le nom de *Galice*. Puis, deux siècles plus tard, d'autres tribus gauloises passèrent en Italie, conquièrent tout le nord de la Péninsule et y fondèrent des états celtes qui devaient durer plus de mille ans, jusqu'au commencement de la puissance romaine.

Un fait digne de remarque au cours de ces invasions, c'est que les Gaulois, s'ils eurent souvent recours à l'épée pour s'ouvrir un passage, ne visèrent jamais à l'extermination des peuples conquis : au contraire, ces derniers furent toujours admis dans la communauté celtique sur le même pied que les conquérants, attitude sans exemple à cette époque de l'Humanité, où le vaincu n'avait à choisir qu'entre la mort

et l'esclavage. La sociabilité du Gaulois, dont le Français a hérité, s'affirmait nettement dès alors. « Race prompt au combat, mais naïve et sans malignité », disait Strabon ; « simples et spontanés, chacun d'eux ressent l'injustice faite « à autrui, et si vivement qu'ils se rassemblent tous pour « prendre en main la cause de quiconque est opprimé » (7).

Après le passage de la multitude gauloise en marche, les vastes forêts de la future Germanie étaient redevenues désertes et silencieuses. Pendant près de douze siècles encore, elles devaient rester vides d'êtres humains. Ce fut seulement vers le VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ que quelques tribus slaves et finnoises, venues du nord de la Russie, passèrent la Vistule et s'établirent sur ce qui devait être, plus tard, le territoire de la Pologne ; mais leur pénétration n'alla pas plus avant. Enfin, en l'an 631 avant J.-C., une nouvelle migration déboucha, venant du sud-est de l'Europe. Marchant vers l'Occident, elle entreprit à son tour la traversée des forêts, suivant la même route que les Gaulois 1200 ans plus tôt. C'étaient encore des Celtes, appartenant cette fois au rameau Kymrique de la race, remarquable par un crâne un peu moins rond, une peau moins blanche, des cheveux souvent bruns et un nez aquilin. Frères de race cependant des Gaulois, comme l'attestait la langue parlée et les usages nationaux. Sous le nom de Kimmériens (8), ils avaient longtemps rempli l'Orient du bruit de leurs armes et menacé un moment l'Égypte. Revenus camper à l'est de la Mer Noire, las de leur horizon de steppes et des guerres incessantes qu'ils soutenaient contre les Scythes, ils s'étaient finalement ébranlés

(7) C'est la même idée qu'exposeront nos trouvères du moyen-âge dans les vers fameux :

Le royaume des Francs fit Diex par son command  
Pour défendre Justice et Droit mettre en avant.

Notre politique nationale de défense des peuples opprimés date, on le voit, de loin...

(8) *Kymris*, Kimmériens, Cimmériens, Cimbres. Ce mot signifiait en celtique, d'après Moreau-Christophe, *les guerriers*.

La Cherchonese taurique, où les Kymris campèrent longtemps et qui est couverte de monuments celtiques, a conservé, à cause d'eux, le nom de *Crimée*.



vers l'Occident, où ils connaissaient l'existence d'un vaste empire celtique.

Leur traversée de l'Allemagne eut un tout autre caractère que celui présenté par la première migration. Il semble que les Kymris aient été tentés d'adopter l'Allemagne pour patrie ; du moins beaucoup s'y fixèrent et la marche du gros de la nation fut si lente qu'elle mit un demi-siècle pour arriver aux bords du Rhin.

Un premier rameau se détacha vers la mer Baltique, s'établit sur ses rivages et envoya même des colonies en Suède, si l'on en juge par les monuments celtiques qui subsistent dans le sud de cette contrée. La partie de la Baltique qui sépare le Danemark de la Suède en garda longtemps le nom de « mer Kymrique » ou Cimbrique. Ces Kymris, ou Cimbres, restèrent dans ces parages pendant cinq cents ans, jusqu'au débordement de la mer qui survint en l'an 115 avant J.-C. Obligés alors de reprendre une existence errante, ils connurent treize années de courses et de victoires et finirent par être exterminés à Verceil par l'armée de Marius.

Un second rameau Kymrique se fixa sur les bords de la mer du Nord, jusqu'à l'embouchure du Rhin et n'en bougea plus. Ses descendants, ultérieurement mélangés de Germains, formèrent le fond de la population frisonne. Un savant allemand, le professeur Virchow, secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Berlin, admet que les Frisons sont les plus anciens habitants de la Germanie. Le type celtique, nous l'avons vu, a persisté chez eux malgré les croisements intervenus et leur langue est restée mêlée de mots celtiques.

Quant au gros de la nation, il passa le Rhin sous la conduite de Hû-le-Puissant et s'établit, sans trop de heurts, au milieu des Gaulois primitifs. Certaines tribus allèrent se fixer dans le Massif Central et jusque sur les bords de la Garonne ; un plus grand nombre demeura entre la Loire et la Manche ; enfin, de la Bretagne, où affluaient les nouveaux venus, des navigateurs partirent à la découverte de l'Irlande, puis de l'Ecosse, qui furent entièrement peuplées par les Kymris. Cette migration était achevée vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle avant le Christ.

Mais les Gaulois avaient senti leur amour des voyages se réveiller au contact des frères celtes qui leur arrivaient de si loin. Deux neveux d'Ambigat, roi de Bourges, Bellovèse et Sigovèse, résolurent en 587 avant J.-C. de tenter les aventures. Chacun d'eux eut bientôt réuni une armée de 300,000 hommes venus de tous les points de la Gaule.

Le vol des oiseaux, consulté comme augure, leur indiqua la direction à suivre. Bellovèse descendit vers les Alpes, rallia les Gaulois d'Italie et s'établit au cœur de la Péninsule : deux cents ans plus tard en 390 avant J.-C., les descendants d'une des tribus qui l'avaient suivi, les Sénons, prenaient d'assaut et mettaient à rançon une petite ville qui commençait à faire parler d'elle, Rome. Sigovèse, lui, refit en sens inverse le chemin parcouru par les Kymris ; mais, au lieu de passer en Allemagne par le Rhin inférieur, il y entra par l'Alsace, laissa des colonies depuis la Forêt Noire jusqu'au Tyrol, et s'établit sur les deux rives du Danube, y retrouvant les îlots celtiques semés, treize siècles plus tôt, par la grande migration (9). Les descendants des compagnons de Sigovèse étendirent plus tard leur domination jusqu'aux frontières de la Thrace et de la Macédoine. C'est là qu'en 340 avant J.-C. Alexandre en prit un certain nombre à sa solde, en vue de l'expédition qu'il préparait contre les Perses. C'est de là que partirent (en 280 av. J.-C.) les armées gauloises qui envahirent la Grèce, puis (en 271 av. J.-C.) l'Asie Mineure.

Par suite de ce double mouvement, opéré à peu d'années d'intervalle — les Kymris venant de l'Orient et les Gaulois de l'Occident — l'Allemagne se trouva, au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, partiellement peuplée par des tribus celtiques. A vrai dire, entre les colonies kymriques de la mer du Nord et les colonies gauloises du Danube, de vastes régions désertes s'étendaient. Des solitudes non moins vastes séparaient ces deux contrées des bords de la Vistule, où les tribus finnoises et slaves avaient fait leur apparition. Les forêts du centre, les

(9) En 192 avant J.-C., les colonies celtiques du Danube furent renforcées par les débris des Boïens, nation gauloise d'Italie, qui préférèrent s'expatrier plutôt que de subir le joug romain. Ils donnèrent leur nom à la Bohême (Boïehemum), puis à la Bavière (Boïaria).

plus épaisses, celles dont l'obscurité perpétuelle inspirait aux Celtes presque autant d'horreur que plus tard aux Romains, virent encore une fois défiler des masses d'hommes : c'étaient les Bolgs, ou Belges, arrière-garde de la race celtique, qui vinrent s'établir entre la Seine et le Rhin (10). Derrière eux s'avançaient de nouveaux hôtes, à l'âme assez farouche pour se plaire dans l'âpre décor que Gaulois, Kymris et Belges avaient dédaigné.

### LA CONQUÊTE GERMANIQUE

Les Germains — ces derniers venus des peuples européens, si les Magyars n'existaient pas — arrivaient d'Asie par la route classique des grandes migrations : la rive Nord de la mer Noire et la vallée du Danube. Ils s'engagèrent dans celle-ci vers l'an 500 avant J.-C. Nous ne savons rien de leurs premiers contacts avec les Gaulois qui occupaient cette région ; mais sans doute les populations celtiques leur barrièrent-elles victorieusement la route, car, d'une part, les hordes germaniques obliquèrent au Nord, et d'autre part, au commencement du III<sup>e</sup> siècle avant le Christ, les Gaulois de Toulouse communiquaient encore librement, par la vallée du Danube, avec l'armée celte qui alla forcer les Thermopyles et attaquer le temple de Delphes. Obligés de renoncer à la voie frayée et cultivée pour se rejeter en pleine forêt, les Germains se divisèrent en trois masses : l'une remonta vers le Nord par la vallée de l'Oder et aboutit à la Baltique ; l'autre suivit la vallée de l'Elbe et aboutit à la mer du Nord ; la troisième, de beaucoup la plus considérable, prit possession du centre du pays et progressa lentement vers le Rhin.

C'est un navigateur marseillais, Pythéas, qui signala pour la première fois aux peuples méditerranéens l'existence des

(10) Les Belges étaient, par l'aspect, plus proches des Gaulois primitifs que les Kymris : leur taille était élevée, leurs cheveux blonds ou châains, leurs yeux clairs. Le dialecte celtique qu'ils parlaient était toutefois plus rapproché de celui des Kymris. Une notable partie des Belges franchit le Pas-de-Calais et colonisa l'est et le sud de la Grande-Bretagne. On a vu que les Kymris, partis de Bretagne, avaient déjà colonisé l'Irlande et l'Ecosse.

nouveaux venus. Au cours d'un voyage de circum-navigation de l'Europe, accompli en 320 avant J.-C., il trouva une des confédérations germaniques, les Teutons, établie au bord de la Baltique, à peu de distance des rivages occupés par les Kymris ; on peut conjecturer que ce contact existait alors depuis 150 ans déjà. Quel accueil les Celtes, premiers occupants, avaient-ils faits aux Germains ? Aucun des deux peuples n'a conservé de tradition à ce sujet. Toujours est-il que deux siècles après le passage de Pythéas, en l'an 115 avant J.-C., les deux populations voisines subsistaient, indépendantes. Sans doute leur puissance s'équilibrait-elle trop exactement pour que l'une put anéantir l'autre ou se la subordonner. C'est alors que le débordement de la mer dont nous avons parlé les chassa toutes deux du pays qu'elles se partageaient et les obligea à aller tenter la fortune des armes sous d'autres cieux. L'année qui précéda la défaite des Kimbres à Verceil, les Teutons tombaient à Aix en Provence sous les coups de Marius.

Moins heureux que les Kymris de l'Est, ceux qui avaient colonisé les rivages de la mer du Nord paraissent avoir succombé sous l'épée des envahisseurs. En effet, au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, nous trouvons établie dans leur pays une confédération germanique, en guerre permanente avec les Gallo-Belges fixés dans le delta du Rhin. Ces derniers tinrent longtemps tête aux Germains, puis se virent forcés de s'allier à eux pour résister à la marche des armées romaines : alliance aussi funeste aux Belges du Rhin qu'aurait pu l'être une défaite, car leur personnalité ethnique y sombra. Quand les légions de Drusus, en l'an 12 avant le Christ, parcoururent victorieusement le territoire actuel de la Hollande et du Hanovre, elles crurent se trouver en territoire purement germanique, tant l'organisation et la langue celtiques avaient disparu. Il a fallu les études anthropologiques et philologiques faites au xix<sup>e</sup> siècle pour révéler que sous l'alluvion déposé par la race conquérante un fond celte avait subsisté.

Les ténèbres qui couvrent cette époque de l'Histoire d'Allemagne ne nous permettent pas de dire si ce fut par la force, comme en Hanovre, ou par alliance, comme en Hol-

lande, que les Germains vinrent à bout de la résistance des Gaulois du Danube. Une des rares traditions sûres qui sont parvenues jusqu'à nous montre la confédération germanique des Marcomans rejetant en Bavière les Celtes Boïens qui occupaient la Bohême. En Bavière, l'élément celtique se maintint, mais ce fut au prix de l'abandon de sa personnalité : les mœurs et le langage de l'envahisseur furent imposés aux vaincus — par des procédés moins systématiques, mais sans doute encore plus violents, que ceux appliqués de nos jours en Alsace-Lorraine. Quant aux descendants des compagnons de Sigovèse qui étaient établis plus à l'Est, sur le moyen et le bas Danube, nul ne sait quand et comment le flot teutonique finit par les submerger.

En l'an 60 avant J.-C., le triomphe des Germains était déjà assez complet pour qu'une de leurs confédérations, les Suèves, conduite par le célèbre Arioviste, passât le Rhin et entreprît, à la faveur des éternelles dissensions gauloises, de conquérir la Franche-Comté. La défaite que César infligea à Arioviste, près de Belfort, décida que la Gaule serait romaine et non germanique. En effet, quatre siècles plus tard, quand la barrière des légions dut céder sous la poussée tenace des Barbares, les Celtes de Gaule étaient trop profondément latinisés pour se laisser imposer la mentalité et les coutumes d'Outre-Rhin. C'est eux qui assimilèrent et civilisèrent celles des hordes sorties des forêts de la Germanie qui se fixèrent sur notre sol.

Attirés par la riche et belle Gaule, par la renommée de splendeur de l'empire romain, les Germains avaient sans cesse afflué vers l'Occident, n'attachant qu'un moindre prix aux régions qui s'étendaient du côté de la Vistule. Aussi les tribus slaves qui étaient instalées sur cel fleuve purent-elles progresser sans obstacle à l'intérieur de la Germanie et occuper peu à peu toute la partie orientale du pays. Lettons, Wendes, Tchèques, Borrusses, Sorabes, vingt autres peuples slaves encore, avancèrent ainsi jusqu'à l'Oder, puis jusqu'à l'Elbe, colonisant fortement chaque province et refoulant devant eux une population germanique clairsemée, arrière-garde de celle qui se pressait sur le Rhin. L'histoire de la



nation allemande, au moyen âge et dans les temps modernes, a consisté surtout dans une lente reconquête sur les Slaves de ces contrées qui leur avaient été facilement cédées au temps où les Germains espéraient le riche butin de la Latinité. Des montagnes de Bohême aux flots de la Baltique, jusqu'à l'Oder d'abord, puis jusqu'à la Vistule, puis au delà, le reflux germanique a déferlé, pendant des siècles, sur le Slave cramponné au sol qu'il avait défriché.

Vaincu, réduit en servitude, contraint à parler la langue du vainqueur, le Slave a résisté longtemps. Il résiste encore là où la conquête allemande n'est pas trop ancienne, en Bohême, en Moravie, en Pologne, même en Silésie. Ailleurs, il a plié sous la fatalité et s'est laissé germaniser : les fils ont oublié le langage des pères et versent leur sang pour le Germain oppresseur. Et pourtant, sur bien des points, leur race s'est peu modifiée ; sur certains même, elle s'est conservée tout à fait pure... Une heure solennelle peut-elle encore sonner qui réveillerait l'écho lointain du souvenir dans l'âme de ces peuples serfs?... C'est le secret de la Providence.

### LES GERMAINS AVANT L'ODINISME

Nous savons quelque chose de l'histoire des Gaulois, des Kymris et des Belges antérieurement à leur venue en Occident : au hasard de leurs courses aventureuses en Asie Mineure, sur les bords de la Mer Noire et au delà de la Mer Caspienne, ils ont laissé, pour attester leur passage ou leur résidence, des monuments mégalithiques identiques à ceux dont ils couvrirent plus tard la Gaule (11) ; les annales des

(11) Les menhirs et peulvés, et surtout les dolmens (allées couvertes), qu'on trouve surtout en Gaule (mais aussi dans les Îles Britanniques, dans une partie de l'Espagne et de l'Italie du Nord, sur les bords de la Mer du Nord et de la Baltique, dans le sud de la Suède, en Crimée, en Asie Mineure, en Palestine) indiquent le passage ou le séjour de la race celtique, seule branche de la famille aryenne qui ait affectionné cette variété de monuments mégalithiques. En partant de ce fait constaté, il faut admettre qu'une migration celtique s'est dirigée, à l'époque préhistorique, vers l'Inde du Sud, car l'immense plateau du Dekkan est couvert de nombreux dolmens.

peuples de l'Orient ont, aussi, conservé leur souvenir. Par contre, l'histoire des Germains de l'époque correspondante est totalement inconnue ; aucun indice de leur existence antérieur au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant le Christ n'a pu être retrouvé et il semble que leur nation sorte du néant à l'heure où on la voit apparaître en Europe pour la première fois.

Une telle anomalie peut s'expliquer jusqu'à un certain point. Descendue des plateaux du Pamir, la famille Aryenne (à laquelle appartiennent, entre autres, les Germains, les Celtes, les Scandinaves, les Grecs, les Latins, les Slaves et une partie des Hindous) apparaît fixée, il y a cinquante siècles, dans la vaste région qui est aujourd'hui le Turkestan russe. C'est de là, nous l'avons vu, que les Celtes s'ébranlèrent les premiers, il y a quatre mille ans, allant vers l'Europe occidentale ; les Pélasges, qui devaient former le fond des populations de la Grèce et de l'Italie, suivirent de près ; deux autres vagues aryennes déferlèrent ensuite, l'une vers le Sud (elle donna naissance aux peuples Mède et Perse), l'autre vers le Sud-Est (elle fonda les États aryens de l'Inde) ; les Slaves s'établirent dans les immenses plaines de la Russie actuelle, d'où ils n'ont point bougé ; quant aux Germains, sans doute allèrent-ils au Nord-Est, vers la Sibérie déserte, s'éloignant ainsi de tous les centres de civilisation alors existants : on comprendrait mal, autrement, le silence complet que gardent, à leur endroit, les traditions de tous les peuples de l'Antiquité.

Un séjour de plus de mille ans dans des solitudes sauvages, sans autre contact possible que celui de tribus mongoles ou scythes à civilisation nulle, expliquerait aussi d'autres particularités, et notamment la formation de la langue germanique, dérivée du même fond originel que le sanscrit des Aryens de l'Inde, que le zend des Aryens de Perse, que le Celtique, le Latin ou le Grec primitifs, mais plus durement articulée que ces divers dialectes. Tout, dans le vieil idiome germanique, atteste une évolution nettement distincte, soustraite au contact des langues-sœurs : il y avait, au temps de l'apparition des Germains en Europe, plus de distance linguistique entre eux et les Celtes qu'entre ces derniers et les

Aryens du Gange et de l'Indus. Si, comme le veut Fichte, le langage parlé est le miroir fidèle de l'histoire d'un peuple, il paraît bien résulter de là que le peuple german a dû vivre, pendant dix ou douze siècles, complètement isolé de la grande famille aryenne dont il était sorti.

Cet isolement eut les conséquences les plus fâcheuses sur la formation de la race germanique et les progrès de sa civilisation. Tandis que les autres Aryens prenaient contact, de l'Inde à l'Occident, avec les civilisations Chamitiques et Sémitiques, les imitaient d'abord, puis les dépassaient et les faisaient oublier, les Germains, au contraire, en restaient à peu près à l'état primitif de l'Humanité. Lorsqu'il parurent enfin entre le Rhin et la Vistule, cinq siècles avant le Christ, leur état social était comparable à celui des Indiens les plus arriérés de l'Amérique du Sud. L'art de fabriquer les étoffes leur étant tout à fait inconnu, ils s'habillaient de peaux de bêtes et beaucoup étaient entièrement nus ; quand ils n'avaient pas la ressource de piller une région civilisée, la chasse et la pêche fournissaient le plus clair de leur nourriture ; ils avaient peu de bétail et ne savaient ni en conserver la chair, ni en traiter le lait, car ce n'est qu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère qu'ils apprirent des Romains à fabriquer le beurre et le fromage ; ils ignoraient l'agriculture, et spécialement la culture du froment et des légumineuses, considérant d'ailleurs le travail de la terre comme indigne d'un peuple armé ; enfin, ce n'est que très tard qu'ils apprirent des Gaulois l'usage de la bière, celui des engrais et les méthodes d'élevage du bétail (12).

(12) Les Celtes avaient une industrie propre, créée et développée par eux, qui ne devait rien à l'influence étrangère. Ils travaillaient l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le bronze et le fer — médiocrement à la vérité, car ils ne connurent jamais la trempe. Mais ils tissaient d'excellentes toiles ; leurs étoffes de laine, surtout celles des Bellovaques (Beauvais) et des Atrébates (Artois), étaient renommées jusqu'en Orient ; ils imaginèrent les premiers d'utiliser le duvet. Enfin, leur élevage, depuis celui des oies jusqu'à celui des chevaux, était célèbre, et il régnait, un siècle avant César, assez de sécurité en Gaule, malgré les rivalités de province à province, pour que d'immenses troupeaux pussent être chaque année, acheminés vers l'Italie à travers le pays tout entier. On comprend que les Germains d'Arioviste, en franchissant le Rhin, 75 ans avant J.-C., aient été émerveillés de ces ressources.

L'Italie et la Grèce avaient des palais et des temples fameux, la Gaule possédait de grandes villes et des forteresses quand les Germains ne connaissent encore d'autre abri que des huttes de branchages et le couvert de leurs forêts.

Cette absence de civilisation matérielle correspondait à une stagnation plus complète encore dans le domaine de la pensée. Il n'est pas question ici de comparer l'intellectualité des hordes germaniques à celle des peuples méditerranéens, dont la littérature avait déjà produit des chefs-d'œuvre quand les Germains arrivèrent en Europe. Du moins peut-on essayer de mettre ces derniers en parallèle avec les Celtes. Or, tandis que les Celtes possédaient, depuis des siècles, une théologie spiritualiste élevée, des collèges de prêtres où l'enseignement durait jusqu'à vingt années, une littérature épique moins harmonieuse, mais aussi grandiose que celle des Grecs, les Germains, eux, ignoraient jusqu'à l'usage de l'écriture. Comme on le verra plus loin, ce n'est qu'à l'époque de l'Odinisme que les seize caractères de l'alphabet rûnique firent leur apparition; encore les prêtres d'Odin s'en réservèrent-ils toujours jalousement la connaissance (13).

Si l'on en excepte Tacite, dont l'ouvrage sur *la Germanie* n'est autre chose qu'une satire adroite, par opposition, des mœurs de la Rome impériale, tous les historiens et géographes latins, juges désintéressés en la matière, ont mis le Gaulois très au-dessus du Germain. Strabon, après César, constate l'extrême ingéniosité des populations celtiques, la noblesse de leur caractère, leur aptitude à s'instruire, à s'assimiler promptement les connaissances étrangères, à pratiquer les lettres et les arts, leur amour de la propreté et de la décence dans les basses classes, du faste et des belles manières dans les milieux élevés. Ils ne leur reprochent guère que leur

(13) « Rûne », de *rûna*, qui, en dialecte germanique, signifiait « secret ». Ce n'est qu'au iv<sup>e</sup> siècle qu'apparaît l'alphabet germanique moderne. Le cappadocien Ulphilas, qui devint l'évêque (arien) des Goths, leur composa cet alphabet, mélangé de lettres grecques, latines, et de quelques rûnes germaniques. Mais il ne fut d'abord en usage que parmi les Goths, qui étaient un peuple *ayant passé par la Germanie* plutôt qu'un peuple german. Un manuscrit du vi<sup>e</sup> siècle, retrouvé dans un monastère de Suède, est le plus ancien monument de l'écriture gothique — que les Allemands finirent par adopter.

abus du bavardage et de l'éloquence : « la Gaule, mère nourrice des avocats », *nutricula causidicorum Gallia*, dira déjà Juvénal...

S'agit-il des Germains, au contraire ? Strabon dénonce leur « brutalité bestiale », *feritas*. Tacite lui-même et César nous les montrent « nus et malpropres », *nudi et sordidi*. L'odeur infecte répandue par les hordes des mercenaires Germains est même comptée au nombre de leurs avantages dans le combat avec des adversaires à odorat plus raffiné (14). Mais Appien signale les inconvénients d'une telle milice : le jour de la bataille, elle est presque toujours ivre. Et Tacite convient qu'il faut aux soldats Germains l'appât du pillage : alors

(14) Cette particularité subsiste toujours. M. le Docteur Bérillon vient de faire à la Société de Médecine de Paris une communication sur cette odeur germanique qu'il appelle la *Bromidrose* :

« Un grand nombre de médecins français, lorsqu'ils ont eu à soigner des blessés allemands, ont reconnu spontanément qu'une odeur spéciale, très caractéristique, émanait de ces blessés. Tous sont d'accord pour affirmer que cette odeur, par sa fétidité, affecte péniblement l'odorat.

« L'enquête que j'ai entreprise sur cette question est venue pleinement confirmer mes impressions personnelles antérieures.

« Il n'est pas douteux qu'il se dégage des Allemands une odeur spécifique, *sui generis*, et que cette odeur est particulièrement fétide, nauséabonde, imprégnante et persistante.

« On ne la constate pas seulement sur les sujets blessés ou malades. Elle est également l'apanage de ceux qui sont bien portants. Plusieurs officiers français m'ont déclaré qu'ayant eu à accompagner des détachements de prisonniers allemands, ils étaient obligés de détourner la tête, tant l'odeur nauséabonde qui se dégageait de ces hommes les incommodait.

« La bromidrose (de *brômos*, puanteur, et *idrôs*, sueur) est une des affections les plus répandues en Allemagne.

« En Alsace, c'est une habitude de dire que lorsqu'un régiment allemand passe, l'odeur nauséabonde qu'il a dégagée ne met pas moins d'une demi-heure à se dissiper. Plusieurs aviateurs m'ont affirmé que lorsqu'ils arrivaient au-dessus d'agglomérations allemandes, ils en sont avertis par une odeur dont leurs narines sont affectées.

« La bromidrose, localisée à la région plantaire ou généralisée à toute l'étendue de la surface cutanée, est une affection endémique dans les quatre provinces du Brandebourg, du Mecklembourg, de la Poméranie et de la Prusse orientale....

« Cette odeur aurait son origine dans l'influence particulière du sol ; ce serait en quelque sorte une odeur de terroir. »



« l'espoir du butin leur fait tout supporter », *cupidine prædæ adversa tolerabant*. C'est déjà, par avance, ce que signalera inlassablement Froissard au Moyen Age : « Allemands sont moult convoiteux et toujours enclins à gagner ». Au temps de César, le pillage faisait partie de l'enseignement national, de la Kultur donnée aux jeunes Germains. *Latrocinia nullam infamiam habent quæ extra fines civitatis fiunt*, etc., c'est-à-dire : « Ils ne regardent point comme honteux les brigandages pourvu qu'ils soient commis hors des limites de la tribu. Ils y exercent la jeunesse pour qu'elle ne s'allanguisse pas dans la paresse. C'EST LA GLOIRE D'UNE PEUPLADE GERMANIQUE DE FAIRE ET D'AVOIR AUTOUR D'ELLE DES SOLITUDES DÉVASTÉES » (15).

Ajoutons à ce portrait quelques traits caractéristiques, auxquels les siècles n'ont rien changé. Le Germain est, de naissance, foncièrement perfide, dissimulé et menteur : *natum mendacio genus*, dit Velléius Paterculus ; *perfidia et simulatione usi Germani*, constate César... Le Germain est profondément corrompu, au point que les Taïfales (fractions des Alamans) et les Hérules étaient alors aussi célèbres par leur pratique des vices contre nature (16) que l'a été, de nos jours, la camarilla du prince d'Eulenburg. Le Germain est violent et haineux : Nazarius, Eumène, Eutrope (17) parlent des « haines perpétuelles et des inexpiables fureurs de cette race », *illius gentis odia perpetua et inexpiabiles iras*. Enfin

(15) CÉSAR, *Commentaires B. G.* IV, 13. — Comparer les derniers mots de ce passage avec la poésie à la mode en ce moment en Allemagne : « O Allemagne, hais maintenant ! Avec une âme de fer, égorge des millions d'hommes de cette race infernale, et que jusqu'aux nues, plus haut que les montagnes, s'entassent la chair fumante et les ossements humains. O Allemagne ! maintenant, hais ! Cuirassée d'airain, ne fais pas de prisonniers. A tous un coup de baïonnette dans le cœur : rends aussitôt chacun muet. FAIS UN DÉSERT DES CONTRÉES QUI, AUTOUR DE NOUS, TE FONT CEINTURE ! »

Ce doux lied, si représentatif de l'âme allemande, a été lancé, rappelons-le, dans la *Badische Landeszeitung*, organe officiel de ce gouvernement badois qui n'a pu retenir ses cris d'indignation quand nos avions sont allés bombarder sa capitale, Karlsruhe.

(16) ZELLER, *Origines de l'Allemagne*, I, p. 204.

(17) Cités par Zeller, *op. cit.*, I, 221.

les Germains, admirateurs de la force, n'ont aucune idée du droit : Pomponius Mela, révolté de la facilité avec laquelle ils violaient les traités, simples « chiffons de papier » pour eux dès cette époque, définit ainsi leur politique : *Jus in viribus habet*, « pour eux, le Droit réside dans la Force ». C'est, par avance, la formule même de Bismarck.

Peu différents, au point de vue de la civilisation<sup>1</sup>, des sauvages les plus dégradés, les Germains, par leur basse moralité, étaient peut-être le peuple le plus méprisé par les Romains.

Mais leur valeur militaire les rendait redoutables, et César constate que « l'art de la guerre est le plus avancé chez eux » ; il eut pu dire le seul avancé. Sur ce terrain, ils avaient souvent l'avantage contre les Celtes. En effet, les Gaulois, dit Strabon, « sont fiers et fous de guerre. Confiants « dans leur force, ils se rassemblent pour combattre en masses « désordonnées. On les trompe aisément et l'on est sûr de « les amener à combattre où l'on veut et quand on veut, « car ils vont de front, ensemble, sans s'inquiéter d'autre « chose ». C'est déjà la *furia francese*, à qui nous devons bien des victoires, mais qui nous a valu aussi Courtrai, Crécy, Poitiers, Azincourt, Charleroi... Les Germains, au contraire, affectionnaient une manière de se battre prudente, cauteleuse. « Ils se fortifient avec leurs chariots », dit César ; « ils n'aiment pas combattre en rase campagne, mais à l'abri des « bois et des défilés ». Ils affectionnaient les assauts nocturnes, les retraites feintes, la surprise. Enfin, César constate que leur cavalerie, dès cette époque, pratiquait le mouvement tournant, qui est encore l'alpha et l'oméga de la tactique germanique actuelle : « C'est », dit-il, « une « version exécutée par les cavaliers de l'extrémité de la ligne « qui décrivent un cercle autour du cavalier presque immobile de l'autre extrémité ; cela se fait avec la plus rapide « précision. » Le combat engagé, le Gaulois ou le Germain étaient considérés comme également braves, mais d'une bravoure différente, attendu que le Gaulois, dit Horace, « brave la mort », *non funera pavet*, tandis que le Germain « aime à tuer », *coede gaudet*.

Ajoutons que le Gaulois préparait rarement la guerre et l'entreprenait à l'improviste, généralement pour tirer vengeance d'une provocation ou porter secours à autrui. Le Germain, au contraire, préparait minutieusement ses agressions. Arioviste, avant d'entrer en guerre avec César, avait sollicité à Rome et obtenu le titre « d'allié du peuple romain ». Arminius (Hermann), le vainqueur de Varus à Teutobourg, avait longtemps résidé à Rome, s'y était fait des amis, tout en étudiant la tactique et l'organisation de ses futurs adversaires, et avait reçu la dignité de chevalier romain. Enfin un traité de Marc Aurèle avec les Quades précise qu'ils devront fermer la frontière de l'Empire aux Marcomans, confédération germanique au nord du Danube, parce que, dit le traité, « les Germains « qui se présentent sur le territoire romain sous prétexte d'y « faire du commerce y viennent seulement pour se livrer à « l'espionnage » (18). Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis Marc Aurèle...

Et ce ne sont pas seulement les méthodes d'Avant-Guerre qui sont restées les mêmes. En présence de nos logis pillés, dévastés, de notre population civile conduite en captivité, de nos villes bombardées et brûlées lorsque l'ennemi est contraint de les évacuer, qu'on relise ce passage d'un vieil auteur latin : « Les barbares... qui passaient violemment le Rhin... « chargeaient leurs chariots de la vaisselle, des vêtements, « des tapis volés, ramenaient même la population en esclavage pour s'en servir ; surtout, ils brûlaient les demeures « qu'ils ne pouvaient habiter (19). »

Ce n'était là que la manifestation, en quelque sorte spontanée, des mauvais penchants inhérents à l'âme germanique. Il était réservé à une doctrine religieuse, l'Odinisme, de donner à l'instinct destructeur, si puissant chez les Germains, une base dogmatique et philosophique et d'en tenter la justification au point de vue moral.

(18) ZELLER, *op. cit.*, p. 194.

(19) ZELLER, *op. cit.*, p. 270.

## LES SOURCES DE L'ODINISME

Comme tous les peuples du monde, et spécialement comme les peuples de la grande famille aryenne à laquelle ils appartenaient, les Germains paraissent avoir reconnu, à l'origine, un Dieu créateur unique, père des esprits et des corps. On sait que la notion de ce Dieu est allée s'effaçant ou se transformant chez toutes les collectivités humaines qui n'ont pas eu le bonheur de la voir renouvelée et complétée en elles par le bienfait de la Révélation.

Chez les Egyptiens, ce Dieu du Ciel a disparu de bonne heure sous la végétation des divinités parasites. Chez les Chinois, il a fini par être confondu avec la voûte céleste. Chez les Aryens de l'Inde, il s'est fragmenté en divinités distinctes nées de la personnification matérielle de ses attributs spirituels. Chez les Aryens de la Perse, il a été absorbé par le symbolisme du feu sacré au point d'être identifié avec la flamme elle-même. Chez les Aryens de la Méditerranée, la fantaisie des poètes, tout en lui conservant le premier rang, lui a associé toutes les divinités qui peuplent l'Olympe. Chez les Celtes, enfin au-dessus du culte des forces de la Nature, plana toujours le souvenir de *Dag-Dé*, le Dieu bon, appelé encore *Eochu* (Esus), le Créateur universel.

C'est certainement ce Dieu céleste et créateur, ce Dieu primitif et éternel de l'Humanité tout entière, dont nous rencontrons le culte, à demi effacé déjà et se survivant à lui-même, chez les Germains d'il y a deux mille ans. Ils lui donnaient un nom, *Ziu-Tyr*, le Dieu père, qui évoque une parenté d'idée et d'expression avec le *Dyâus pitar* des Aryens de l'Inde, le *Zeus pater* des Grecs et le *Jupiter* des Romains. Toutefois la connaissance de ce Dieu était déjà singulièrement obscurcie au sein des tribus germaniques, dont une seule, les Semnons, l'honorait encore au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère (20).

(20) TACITE *Germania*, 39.

Toutefois, dans son étude sur la *Religion des Anciens Germains*, M. Ernest Bominghaus estime que Istwaz, Ingwaz, Freyr, Himdaller et même Balder, adorés par les Germains avant l'Odinisme, étaient des personnifications locales de Ziu Tyr. — Personnifications bien infidèles, puisque presque tous ces dieux ont déjà figure de dieux de la guerre et exigent des sacrifices humains.

La vie sauvage et exclusivement matérielle des Germains, la férocité de leurs instincts et de leurs mœurs s'accordaient mal avec une notion aussi élevée de la Divinité. Ils s'étaient donc cherché des dieux à leur image et ceux qui avaient obtenu leur suffrage, à l'époque où ils vinrent occuper les forêts en deçà de la Vistule, étaient les dieux cruels de certaines tribus pillardes de la Scythie, avec lesquelles ils s'étaient trouvés en contact.

Hérodote (21) dit quelque chose de ces « Scythes royaux », qui regardaient tous les autres Scythes comme leurs esclaves. Les trouvailles funéraires et archéologiques faites en Russie nous en ont appris sur eux bien davantage. Ils n'honoraient d'autre Dieu que le dieu de la Guerre, qu'ils représentaient par un glaive enfoncé dans le sol en signe de prise de possession et de domination sur les habitants. Pour célébrer les cérémonies de leur culte, ils élevaient dans le steppe de vastes monticules, faits de fascines, qu'ils recouvraient de terres rapportées et de gazon. Trois côtés de ce monticule, souvent long de plusieurs centaines de mètres, étaient à pic ; le quatrième montait en pente douce (22). Sur la plateforme, devant l'épée enfoncée dans la terre, on immolait des prisonniers de guerre et l'on arrosait de leur sang le glaive symbolique. On y sacrifiait aussi des chevaux, animaux consacrés au dieu de la Guerre, et leur chair était mangée dans le banquet qui clôturait la cérémonie. Religion âpre et sauvage, digne d'avoir pris naissance au sein d'une horde de pillards dont Hérodote nous dit qu'ils crevaient les yeux de leurs captifs pour leur ôter toute chance d'évasion.

Les Germains, guerriers et sanguinaires comme les « Scythes royaux », leur empruntèrent les rites essentiels de leur religion de la Guerre : l'épée enfoncée dans le sol, les sacrifices de prisonniers, la chair d'un cheval partagée pour communion à la victime. Ces pratiques étaient déjà générales parmi eux à l'époque de leur établissement en Germanie et elles avaient à ce point adultéré le monothéisme primitif que,

(21) HÉRODOTE, IV, 20.

(22) Comparer aux teocali des anciens habitants du Mexique, et aux tumuli des Mount-Builders, aux Etats-Unis.



chez les Saxons notamment, nous trouvons le dieu-glaive confondu avec *Ziu-Tyr*, le Dieu-père, et désigné par le même nom. D'autres emprunts furent faits par les Germains aux mythologies des peuples avec lesquels ils entrèrent plus tard en contact. C'est ainsi qu'ils prirent vraisemblablement chez les Kymris des bords de la Baltique le culte de Ertha ou Nerthe, la Terre-Mère, déesse agricole, et chez les Scandinaves le culte de Balder, dieu de la lumière et de la beauté. Mais ces divinités étaient à peine naturalisées germanes qu'un nouveau culte, l'Odinisme, s'établit au sein du peuple conquérant, s'identifia avec l'âme germanique et en galvanisa toutes les aspirations brutales et dominatrices.

L'absence de civilisation des Germains les a empêché de conserver un seul document sur ce culte, qu'ils pratiquaient encore dévotement sur certains points de l'Allemagne il y a moins de huit cents ans. En dehors d'un manuscrit du x<sup>e</sup> siècle découvert à Mersebourg et contenant des formules magiques, nous ne savons rien sur l'Odinisme que par des écrivains grecs, latins ou de culture romane — César, Tacite, Plutarque, Strabon, Suétone, Ammien Marcellin, Jornandès, Grégoire de Tours, Paul Diacre, Widukind, Bède — ou encore par les deux Eddas islandaises, tardives adaptations faites par des Scandinaves des croyances religieuses de la Germanie (23). Bien des points paraissent donc

(23) On donne le nom d'Eddas (les Aïeules) à deux recueils de littérature scandinaves, l'un en prose, l'autre en vers.

L'Edda en vers fut découverte en Islande, en 1643, par l'évêque Brynolf Sveinsson. C'était un recueil de poésies assez obscures, compilé par un islandais, Saemund Sigfusson le Savant, mort en 1153. Quoique chrétien, ce dernier s'était passionnée pour l'ancienne littérature païenne de la Scandinavie. Sorte de Walter Scott hyperboréen, il s'était attaché à recueillir de vieux chants de guerre, des légendes mythologiques, des formulaires magiques, d'anciennes généalogies royales ; quelques pièces dataient du vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, le plus grand nombre du vii<sup>e</sup> et du viii<sup>e</sup>, les dernières du ix<sup>e</sup> siècle. C'est, en somme, l'Odinisme des Vikings scandinaves, et non celui des anciens Germains, qu'il faut chercher dans l'Edda. D'ailleurs, Saemund Sigfusson le Savant, qui travaillait plus d'un siècle après la conversion de l'Islande, sur des textes vieux de trois à six siècles, a dû interpréter beaucoup de passages et suppléer à bien des lacunes. Il a même enrichi son recueil d'un Chant du Soleil, *Solar Ljod*, qui est tout entier de sa main et où il mêle les idées chrétiennes à l'imi-

destinés à demeurer toujours obscurs dans l'étude de l'Odinisme. Cependant, nous en savons assez pour nous faire une idée de sa naissance, de son caractère, de son développement et de sa persistance parmi les Germains.

## L'ODINISME

C'est au commencement du II<sup>e</sup> siècle de notre ère que l'Odinisme apparaît. Il a certainement été une création de la caste sacerdotale, qui semble s'être préoccupée de systématiser la religion de la Guerre pratiquée par les Germains, afin d'en faire, tout à la fois, un instrument de domination théocratique à son usage et un élément de formation morale pour l'ensemble de la nation.

Les peuples germaniques ne possédaient pas, à l'origine, de sacerdoce initié, organisé et hiérarchisé à la manière celtique. Les cérémonies farouches de leur culte du glaive n'exigeaient pas tant de raffinement. Cependant, chaque peuplade, et dans chacune de celles-ci chaque tribu, avait ses sacrificateurs, désignés généralement par l'hérédité, un peu devins, puisqu'ils interprétaient le vol et le chant des oiseaux, le bruit des flots et le mouvement de la feuillée, un peu sorciers aussi, puisqu'ils pansaient les blessures et soignaient les maladies au moyen de charmes plus ou moins imaginaires et d'emplâtres plus ou moins efficaces. On se fera une idée assez exacte de ce sacerdoce embryonnaire en le comparant aux magiciens chamanistes des tribus mongoles actuelles ou aux sorciers nègres de l'Afrique centrale. Mais l'intelligence

tation des vieux chants scandinaves. L'Edda en vers a été publiée *in extenso* par Rask, Stockholm, 1818, et par Münch, Christiana, 1847.

L'Edda en prose a moins de valeur. C'est une « collection de matériaux pour poètes » compilée au XIII<sup>e</sup> siècle par l'islandais Snorri Sturlson, mort en 1241. L'épisode central, la *Fascination de Gylfi* est un long et obscur traité, par demandes et réponses, sur les Dieux, leurs aventures, leur séjour au Walhalla. Mais d'autres épisodes nous transportent à la guerre de Troie et certains passages ne sont que des traités de grammaire et de rhétorique. Cette Edda, de beaucoup la plus récente, fut découverte en Islande quinze ans avant la vieille Edda, en 1628, par Arngrim Jonsson. Il en existe des éditions complètes : Rask à Stockholm, 1818, et Sveinbiörn Egilsson, à Reykiavik (Islande) 1848-1849.

supérieure de la race aryenne devait permettre aux prêtres germains de dépasser ce niveau. Déjà, l'institution des Vellédas créait dans ce domaine religieux une atmosphère plus pure et plus élevée (24). Le désir de conserver certaines formules magiques, de fixer d'une manière durable certains rites, amena quelques prêtres germains des bords de la Mer du Nord, en contact par conséquent avec la civilisation plus avancée des anciennes populations kymriques, à inventer un alphabet composé de seize caractères, les « rûnes ». Ils le conservèrent secret aussi longtemps que dura le Paganisme et n'en apprirent l'usage qu'aux gens de leur état (25).

Supériorité immense, pour des hommes déjà entourés du prestige de la communication avec l'invisible, que celle de connaître l'écriture, et de la connaître seuls au milieu d'un peuple encore profondément ignorant. Il y avait plusieurs siècles, à ce moment-là, que les Gaulois possédaient non seulement une littérature, mais encore une numismatique pleine d'intérêt; les Germains, eux, n'avaient nulle idée de la fixation

(24) On a souvent parlé de la prophétesse qui soutint le courage des Germains Bructères (Hanovre), alliés des Bataves de Civilis dans leur guerre contre les Romains, et qui, dans une deuxième guerre, fut faite prisonnière et conduite à Rome par Rutilius Gallicus. Velléda était non pas son nom, comme certains l'ont cru, mais la dénomination donnée à toutes les prophétesses des Germains. Supposées douées de voyance surnaturelle, les Vellédas, prêtresses vierges, habitaient une résidence isolée, en général au milieu d'une forêt épaisse; elles ne communiquaient ordinairement que par intermédiaires avec ceux qui venaient les consulter sur les affaires publiques ou privées.

(25) « On trouve sur de grosses pierres, au delà de l'Elbe, des inscriptions rûniques entourées d'une figure de serpent, et l'on voit que les « rûnes les plus anciennes empruntaient quelque chose de l'alphabet phénicien ou grec, dont les caractères et la langue sont signalés par les « anciens dans ces inscriptions. S'il a existé chez les Germains, à cette « époque, une écriture pour les inscriptions, elle n'a été employée que par « les prêtres. C'était une écriture sacrée; rûne veut dire secret, mystère. » ZELLER, *op. cit.*, p. 126.

Cette parenté des rûnes avec l'écriture gréco-phénicienne s'explique aisément. Nous venons de voir que l'alphabet rûnique prit naissance dans la région où les Germains s'étaient superposés à la population celtique. Or, les Druides avaient une écriture et des doctrines secrètes d'origine pythagoricienne, c'est-à-dire grecque. L'écriture rûnique, dans le but de rester secrète, ne fit que s'inspirer de celles des Druides kymris et ne la copia pas littéralement.

de la pensée par des signes. Ils criaient au prodige en voyant un de leurs prêtres, après un coup d'œil jeté sur la tablette gravée de quelques rûnes qu'on lui apportait, « deviner » la question posée, à vingt lieues de là, par un de ses pareils, et y répondre. Aussi la création, puis la diffusion, de l'alphabet rûnique donnèrent-elle à la caste sacerdotale une cohésion et une importance dans l'Etat qu'elle n'avait jamais possédée. En l'an 50 avant J.-C. les prêtres occupaient si peu de place chez les Germains que César affirme positivement leur inexistence. Cent ans plus tard, les prêtres président les assemblées du peuple, proposent des résolutions, interprètent la tradition, punissent les perturbateurs et ont seuls le droit de mettre à mort un homme libre. Certaines peuplades comme les Hérules, leur demandent des rois. D'autres, comme les Burgondes, ont un roi élu, qui est responsable devant le peuple, et un grand prêtre, choisi par ses pairs, qui est irresponsable et dont la fonction l'emporte de beaucoup sur celle du roi en dignité et en pouvoir.

Rendus plus solidaires, par une science commune et par un secret commun, qu'ils ne l'avaient été jusque-là du fait de leurs attributions identiques, les prêtres germains firent effort pour se grouper et se hiérarchiser, en même temps que pour développer la partie dogmatique, encore à peu près nulle, de la religion germanique. Ils n'arrivèrent pas à la puissante unité religieuse des Druides, et leur organisation ne put jamais s'étendre à la totalité des peuples teutoniques : née sur les bords de la Mer du Nord, elle avait traversé la Baltique et s'était établie, malgré la différence de race, chez les Scandinaves, à une époque où les tribus allemandes des bords du Danube y étaient encore réfractaires. Mais, si la transformation du sacerdoce germanique ne put s'effectuer partout avec le même succès, du moins, là où elle s'opéra, une religion nouvelle naquit, qui avait ses racines dans l'ancien culte du dieu-glaive, mais qui l'enrichissait d'une théogonie détaillée, de dogmes sur la Création, sur l'Au-delà et sur la Fin du monde, ainsi que d'un cérémonial cultuel compliqué.

Le personnage central du nouveau culte fut le dieu Wotan,

ou Odin (26). Tout, dans le caractère de ce dieu, atteste qu'il est un produit purement national de la pensée des Germains, exaltée par les forêts mystérieuses et bruissantes de leur nouvelle patrie, auxquelles le vent donne une vie surnaturelle. Wotan, en effet, comme l'atteste son nom, qui, en vieux dialecte german, signifie « le Soufflant », a commencé par être le dieu du Vent, dont la voix, tantôt douce et tantôt irritée, parlait dans le feuillage aux âmes farouches mais rêveuses des Germains. Dieu du Vent, il est devenu aussi le dieu des Morts, dont les esprits, d'après la croyance germanique, flottaient dans l'air, sous la voûte des grands arbres. Quand l'ouragan soufflait sous un ciel sombre, tordant les branches, abattant la feuillée, emplissant l'espace de clameurs désespérées, l'imagination des Germains se représentait le dieu Odin, monté sur un cheval blanc, sa barbe blanche flottant au vent, un chapeau à larges bords cachant son visage où flamboie l'éclair d'un œil unique, chevauchant dans les airs au milieu de la tempête, escorté par toute l'armée des esprits des Morts. Cette impression mythologique, âpre et grandiose, est demeurée à travers les siècles si intensément vivante dans les âmes germaniques qu'elle se retrouve constamment au fond des ouvrages d'imagination de la littérature allemande : c'est le « Chasseur sauvage » des légendes et des lieds...

Wotan-Odin est, d'ailleurs, resté vivant de plus d'une manière dans le souvenir des populations teutoniques. C'est ainsi que, comme dieu du Vent, il était honoré par les cultivateurs parce que le vent apporte une bonne récolte. « Beaucoup de vent, beaucoup de fruit » dit le proverbe populaire. A ce titre, chaque paysan abandonnait dans son champ la dernière gerbe « pour le dieu et son cheval ». Cette coutume a résisté à tous les efforts faits pour l'extirper par l'Eglise catholique. Aujourd'hui encore, dans l'Allemagne du Sud, la dernière gerbe est consacrée comme aux temps païens. Tout ce que l'Eglise a pu obtenir, c'est que l'abandon en soit fait

(26) Wûo-Tân, Wotân, Wodan, Woden, Oden, Odin. En Allemagne, Scandinavie et Angleterre, le mercredi est encore le « jour de Woden ».



à Saint Oswald, successeur chrétien du « vieux vagabond des nuées » (27).

Dieu du Vent, Odin fut aussi invoqué comme dieu des Combats, dont la tempête est l'image dans la Nature ; la bataille était appelée « l'orage d'Odin. ». Le culte d'Odin se tenta ainsi sans effort sur celui du dieu-glaive et finit par l'absorber. Mais l'imagination des prêtres germains n'était pas à court de personnifications susceptibles de peupler l'invisible. A côté d'Odin, dieu suprême, on vit apparaître son fils Donar ou Thor, dieu du tonnerre (28). Thor, auquel le quatrième jour de la semaine est toujours consacré chez les peuples du Nord, est un héros jeune et robuste, aux yeux bleus étincelants, à la barbe rousse, armé d'une massue de fer ; toujours en guerre, il a la colère prompte et terrible, la vengeance implacable. Il devint peu à peu la personnification du soldat german et sa popularité fut plus grande que celle d'Odin lui-même. Les mines et le travail du fer, fournisseur des épées, lui furent aussi consacrés.

Les autres divinités imaginées par les prêtres d'Odin n'atteignirent jamais à l'éclat de ces deux figures centrales. La plupart n'étaient, d'ailleurs, que des transformations de divinités plus anciennes, trouvées chez les peuples celtiques, comme Ertha, déesse de la terre-féconde (devenue Friga, épouse d'Odin), ou prises chez les peuples scandinaves, comme Balder, dieu de la lumière et du soleil, mué en fils d'Odin et de Friga. Une transformation identique fit adopter les blanches fées celtiques qui hantaient les bois et se miraient dans les fontaines ; on en fit, en suivant le génie de la race germanique, les belles et farouches Walkyries, vierges des batailles, qui se plaisaient au milieu des lances rompues et du sang versé. Plus tard, toute cette armée de dieux et de déesses reçut pour demeure le Walhalla, ou « palais des Tués ».

(27) ERNEST BOMINGHAUS, *Religion des anciens Germains*. Il faut d'ailleurs noter que le nom d'Oswald dérive des Dieux Ases, dont Odin était le père et le chef.

(28) Les noms des dieux du tonnerre chez les divers peuples s'inspiraient toujours plus ou moins de l'harmonie imitative : *Donar*, chez les Germains, *Tarânn* chez les Celtes, *Péroun* chez les Slaves.

C'est là que, dans un décor grandiose mais fruste, hérissé de panoplies, ceux qui ont péri les armes à la main étaient admis à la table des dieux. Toute la nuit, en de tumultueuses agapes, ils s'énivraient de bière forte et d'hydromel. Le jour venu, ils saisissaient leur armes, se défiaient à des combats acharnés et se faisaient de larges blessures. Au soleil couchant, les Walkyries versaient sur les plaies des combattants un baume qui leur rendait vigueur et santé et ils rentraient au Walhalla recommencer l'orgie interrompue.

Religion d'une férocité sans exemple, puisqu'elle éternisait au delà du tombeau l'appétit du sang et le besoin de la guerre; mais religion intensément nationale, parce qu'elle avait puisé son principe et ses éléments dans le tréfond de l'âme germanique; religion appelée, dès lors, à émouvoir les fibres les plus secrètes du cœur de ses adeptes et à galvaniser leurs énergies destructrices. Le Germain primitif n'était qu'un demi-sauvage, dénué de tout ce qui fait la vie agréable et douce, pillard et cruel, dès lors, par nécessité autant que par goût. Le Germain « odinisé » pourra apprendre tous les arts utiles, s'assimiler la civilisation matérielle et les connaissances intellectuelles; sa mentalité n'en restera pas moins définitivement pétrie de barbarie. D'autres peuples pourront se réclamer de la justice, de la bonté, se dévouer pour les faire triompher dans le monde; le Germain « odinisé » rêvera éternellement de force et de domination brutale. Il y aura toujours, entre eux et lui, la distance qui séparait les adorateurs du Christ, mort pour le salut des hommes, des adorateurs du dieu-glaive qu'on arrosait de sang humain.

Comme s'ils avaient, d'ailleurs, eu le pressentiment obscur que la force n'est pas tout en ce monde et que son temps de règne est limité, les prêtres d'Odin s'entretenaient avec inquiétude du destin de leurs dieux, qu'ils désignaient sous le nom générique d'Ases. D'après leurs traditions, qui durèrent autant que la célébration du culte odinique, c'est-à-dire jusqu'à l'aurore des temps modernes, les Ases n'étaient pas des dieux immortels, antérieurs à l'espèce humaine et destinés à lui survivre. Avant eux régnaient sur le monde d'au-

tres divinités, les dieux *Vanes*, moins forts et moins subtils que les dieux germains. Venus de l'Orient, comme les Germains eux-mêmes, Odin et les Ases avaient déclaré la guerre aux dieux Vanes et en avaient triomphé, tantôt par la force dans des luttes ouvertes, tantôt par la ruse dans des combats de subtilité où le disputeur qui n'avait pas réussi à deviner les énigmes posées par son adversaire était impitoyablement mis à mort. Odin et les Ases régnèrent finalement sur la ruine des deux Vanes. Mais, à la fin des temps, ceux-ci doivent avoir des vengeurs.

Un des dieux germains, le rusé Loki, proche parent d'Odin et de Thor, conspirera la ruine de sa race. Pour justifier son nom, qui signifie le *Fermeur*, il réussira à entourer le monde odinique d'un cercle d'ennemis formidables : le serpent de Midgard, personnification de la mer du Nord, élèvera au-dessus des flots sa tête effrayante ; une troupe démesurée de géants accourra de l'Est ; du Sud viendra le Seigneur du feu, armé d'une flamme dévastatrice ; enfin, à l'Ouest, le loup Fenris, que les Ases avaient fait enchaîner par les Alfes noirs, petits nains malfaisants, rompra ses liens : après avoir dévoré le bras de Thor, il engloutira Odin lui-même. Ce sera le *Ragnarock*, le Crépuscule des Dieux, la fin de leur puissance et de leur vie.

Mais les prêtres d'Odin ajoutaient que les Ases ne succomberaient pas sans vengeance et entraîneraient avec eux leurs ennemis dans l'abîme. Leur résistance ébranlera le monde et en renversera les fondements. Le feu, le feu destructeur, enveloppera vainqueurs et vaincus et l'Humanité entière périra dans un épouvantable cataclysme.

Sans doute, à l'heure présente, où l'Allemagne fait remonter aux Anglo-Saxons d'Angleterre, ses parents par le sang, l'encerclement dont elle est l'objet, plus d'un curieux des traditions odiniques doit penser à l'astucieux Loki, parent d'Odin, prédestiné à nouer la fatale coalition contre l'empire germanique. Le serpent de Midgard, dominateur de la mer du Nord, est assez bien représenté par la flotte britannique ; l'immense armée russe fait songer à la légion des géants ; l'armée de l'Italie, pays du feu solaire, remonte du sud. Dans

ce cas, c'est à la France qu'il appartient de jouer le rôle du loup Fenris; c'est elle qui, après avoir secoué les liens des nains qui l'enchaînaient pour le compte des Germains, dévorera le bras de Thor, puis portera le coup mortel à Odin lui-même...

Puisse s'accomplir le destin dont les prêtres teutons, il y a dix-huit cents ans, se parlaient à voix basse sous le feuillage de leurs forêts sacrées. Puisse-t-il s'accomplir, dût la résistance des Ases sanguinaires, si chers à Guillaume II, ébranler, comme on nous en menace, les fondements du monde. Il n'est si vaste bouleversement sur lequel la croix du Christ ne puisse faire descendre la paix sercine quand les forces du mal auront été vaincues.

### PROPAGATION ET DÉCLIN DU CULTE D'ODIN

La manière progressive dont le culte d'Odin, né sur les bords de la Mer du Nord, se propagea en Allemagne, puis en Scandinavie, ne lui permit pas d'arriver du premier coup à une véritable unité de doctrines et de rites. Il lui fallait, en effet, dans chaque peuplade, se faire accepter par la caste sacerdotale et se superposer au culte des dieux locaux, d'origine souvent prégermanique. Il y parvint, nous l'avons vu, d'abord en identifiant Odin avec le dieu-glaive, objet primitif de l'adoration des Germains; ensuite en faisant entrer dans la famille mythique du nouveau dieu, à titre de frère, de sœur ou de neveu, les divinités locales les plus importantes. Au bout de trois ou quatre générations ce travail de propagation et d'adaptation se trouva accompli. Il était achevé au milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

A ce moment, le corps sacerdotal germanique nous apparaît complètement organisé, aussi complètement du moins qu'il arrivera jamais à l'être. Chaque tribu germanique a sa forêt sacrée, lieu où les divinités du Walhalla sont supposées révéler plus volontiers leur présence aux fidèles. Au centre a été ménagée une clairière où paissent les chevaux blancs consacrés à Odin. Les prêtres, vêtus de robes blanches et portant la ceinture d'or, les soignent et tirent de leurs hennissements

les présages par excellence — la divination par les nuages, par les eaux ou par les baguettes de hêtre étant surtout destinée à satisfaire les particuliers. C'est là que sont apportés les dons offerts par la piété des fidèles. C'est là aussi qu'une fois par an les trophées consacrés à Odin et aux Ases sont solennellement exposés.

Ce jour-là des délégués de toutes les familles de la nation affluent vers l'enceinte sacrée, mais ils ne peuvent y pénétrer qu'enchaînés, en signe de dépendance vis-à-vis du dieu. Ils assistent au sacrifice d'un ou de plusieurs chevaux, fait quelquefois par des prêtresses, revêtues du costume sacerdotal, qui interprètent le jaillissement du sang et que l'on désigne sous le nom de *Allrînes*, celles qui savent tout. Ensuite ont lieu des délibérations d'ordre politique, que le chef des prêtres préside. Il met les décisions aux voix et demeure chargé d'en rappeler l'exécution aux autorités civiles. Tous les crimes entraînant la peine capitale sont également soumis à cette assemblée politico-religieuse : le verdict prononcé, les prêtres l'exécutent en pendant les condamnés aux arbres qui environnent l'autel du sacrifice. Puis, un banquet rituel réunit les fidèles, qui se partagent la chair des chevaux immolés (29).

Souvent, les chevaux ne sont pas seuls sacrifiés à Odin : on immole aussi des prisonniers de guerre. Dans ce cas on les suspend aux arbres sacrés par le muscle de la cuisse et on les laisse mourir en cet état, supplice que les Germains de Thuringe feront encore subir à leurs prisonniers au VI<sup>e</sup> siècle, lors de leur invasion en France (30).

(29) TACITE, *Germania*, 39.

ERNST BOMINGHAUS, *Religion des anciens Germains*.

E. MOGK. *Mythologie germanique*.

(30) C'est aussi, sans doute, de cette manière qu'il faut entendre ce qui est rapporté des prisonniers romains fait par Arminius à Teutobourg, lors de la défaite de l'armée de Varus. Ils furent, est-il dit, « pendus aux arbres consacrés ». A rapprocher ce passage d'une *Vie de saint Sever*, écrite par un contemporain et citée par ZELLER, *Origines de l'Allemagne*, I, 274 : « De même que chez les bêtes des forêts, la férocité varie suivant les espèces, ainsi, chez ces barbares, la cruauté prenait une forme « différente suivant leur caractère, leurs habitudes et surtout leurs « superstitions. La plupart, encore affiliés au culte d'Odin, croyaient



Au cours des cérémonies rituelles, un des assistants vient-il à trébucher, il lui est défendu, sous peine de mort, de se relever : il doit sortir aussitôt de l'enclos en roulant à terre sur lui-même. Plus tard, quand l'industrie se fut répandue en Germanie, on éleva au centre des clairières des statues aux dieux. La plus célèbre est l'idole *Irmisul*, élevée par les Saxons près de Heresbourg. C'était une immense colonne de bois, à peine dégrossie, que les soldats de Charlemagne abattirent en 772. Quelques-unes de ces idoles subsistèrent jusqu'à l'aurore des temps modernes ; mais tandis qu'on leur conservait, en Scandinavie, leur ancien nom de « colonnes de Thor », l'Allemagne du Moyen Age leur donnait, nous ne savons pourquoi, celui de « colonnes de Roland » (31). Toutes avaient été également, pendant des siècles, teintes de sang humain.

Existait-il une unité de l'organisation sacerdotale odinique ? Rien ne permet de l'affirmer. A vrai dire, la forêt du Harz, entre le Wéser et l'Elbe, était considérée, avec une religieuse terreur, comme le berceau du culte d'Odin. Les prêtres qui y sacrifiaient semblent avoir joué d'une influence et d'un renom plus éminents. Mais, en supposant même que leur autorité ait été reconnue par les prêtres des autres régions de l'Allemagne, cette reconnaissance dut garder toujours un caractère secret, pour ne pas porter ombrage à l'esprit d'indépendance qui animait les peuplades germaniques les unes à l'égard des autres, esprit qui leur eut fait malaisément supporter l'hégémonie religieuse d'une d'entre elles. Sans doute, les prêtres de la forêt de Harz durent-ils se contenter d'une primauté honorifique.

Plus tard, quand Charlemagne eut renversé les autels des dieux du Walhalla et soumis les populations germaniques à la surveillance de ses fonctionnaires et des missionnaires

« se faire bien venir de leurs dieux par des sacrifices humains, mais de  
« différentes manières. Les uns n'immolaient que leurs ennemis et leurs  
« prisonniers ; les autres égorgeaient de préférence leurs compatriotes  
« *et même leurs propres parents* ; pour quelques-uns l'innocence même  
« de la victime avait un prix de plus : ils versaient avec délice le sang  
« des faibles, des enfants, des vierges. »

(31) S. REINACH. *Orpheus*, p. 199.

chrétiens, le centre de la religion odinique se déplaça vers le Nord. Il s'établit hors de la portée du conquérant français, en Scandinavie, près d'Upsal. C'est là qu'on découvrit, au XII<sup>e</sup> siècle, au fond d'un bois épais, un temple qui avait été desservi jusqu'aux dernières années de l'Odinisme par douze prêtres, qui représentaient les douze Ases, assesseurs d'Odin. « Le sacerdoce y formait une race supérieure, divine, dépositaire de la tradition. Le prêtre descendait presque des dieux et, quand il paraissait au milieu des affaires humaines, il y jouissait d'une grande autorité. Ici, les sacrifices étaient plus réguliers et accomplis selon des rites dont on ne pouvait s'écarter » (32).

Pourvue d'une théogonie, de dogmes, de rites et d'un sacerdoce, la religion d'Odin avait conquis la Germanie. Identifiée avec les aspirations d'un peuple nombreux, guerrier et migrateur, elle faillit régner sur le monde quand se déchaînèrent enfin les invasions des Germains. Les Francs l'apportèrent dans la Gaule, au nord de la Loire; les Burgondes l'établirent des bords de la Saône à ceux de la Méditerranée; beaucoup de Wisigoths la professaient encore quand ils s'établirent dans le midi de la Gaule et en Espagne; elle passa en Italie avec les Ostrogoths et les Lombards, en Grande Bretagne avec les Angles et les Saxons; les Vandales la portèrent jusqu'en Afrique... Tant de conquêtes eussent universalisé l'Odinisme si les farouches pillards venus des forêts transrhénanes n'avaient été séduits par le spectacle de la civilisation raffinée qu'ils renvoyaient, en même temps que submergés sous les flots d'une population qui les dépassait de beaucoup par le nombre. Peu à peu, ils perdirent quelque chose de leur férocité native, devinrent sensibles au charme des lettres et des arts; leur sang se mêla par le mariage à celui des peuples romanisés; les évêques et les missionnaires chrétiens firent le reste. Le jour vint où les descendants des Germains transplantés renoncèrent à Odin et aux Ases, dont le souvenir devenait bien imprécis loin des forêts qui avaient servi de berceau à leur culte.

Pendant ce temps, sur le sol germanique, l'Odinisme

(32) ZELLER, *op. cit.*, 90.

continuait à rêver la conquête du monde. Quand Attila, en 451, entra en Gaule à la tête d'un million de Barbares, il traînait sous ses étendards toute la Germanie alliée ou vassale. Dans les plaines de Châlons, les Mongols de son armée ne formaient que le centre de l'ordre de bataille ; les deux ailes étaient composées de Germains d'outre-Rhin. On sait comment cet élan se brisa, non seulement contre les Gallo-Romains d'Aétius, mais encore contre les Wisigoths, nouvellement convertis au Christianisme, et contre les Francs, encore Odinistes à demi. Les pâles et sanglantes Walkyries, qui, pour la seconde fois, avaient pris leur vol vers le monde latin menacé de ruine, durent repasser le Rhin, frémissantes et vaincues, faisant tristement cortège au « fléau de Dieu » brisé sans retour.

Quelques années encore, et c'est au delà du fleuve-frontière que la Gaule (dont le baptême de Clovis vient de faire la France) ira chercher l'Odinisme et le traquer dans ses bois sacrés. Inlassablement, nos rois mérovingiens parcourent et soumettent la Souabe, la Bavière, la Thuringe, abattant les idoles, amenant à la suite de leurs armées les prêtres du Christ, parsemant le sol germain de monastères-forteresses, comme s'ils avaient compris que le seul moyen de dénationaliser nos farouches voisins de l'Est était de leur imposer l'orthodoxie romaine. Les Carlovingiens systématiseront cette politique. Après Charles Martel et Pépin, Charlemagne, entré en Saxe pour venger les missionnaires chrétiens massacrés, consacra vingt années de sa vie à l'extirpation du culte d'Odin ; et il emploiera, avant tout, pour atteindre son but, le seul argument dont les Germains sont disposés à admettre l'excellence : *la force*. Sa main de fer, après avoir broyé la résistance armée des Saxons, traînera les vaincus à l'église et courbera leur front sous l'eau du baptême. Toujours prêts à égorger les missionnaires qu'on leur envoie, à les sacrifier sur l'autel, relevé furtivement, de leurs dieux Ases, les Alamans, Thurigiens et Saxons s'inclineront très bas chaque fois qu'ils sentiront peser sur eux le regard du comte franc commandant leur district.

De conquête en conquête, Charlemagne poussera son

cheval jusqu'aux flots gris de la Baltique. Là, il aura l'impression d'avoir enfin triomphé des dieux germanins et conquis l'Allemagne à l'église et à la civilisation latine. Illusion ! Précipités du Walhalla, les dieux se sont retirés au plus épais des forêts germaniques ; leurs adeptes, convertis en apparence, continuent à venir les y adorer en secret et leur rendre le culte sanglant. Seul, le sacerdoce a émigré. Il s'est retiré en Scandinavie, au delà de la mer, hors de la portée de la lourde épée qui déjà se retourne vers les Sarrazins. Mais la foi odinique des populations allemandes n'a pas diminué ; on s'en rend compte en lisant les manuels composés à l'usage des prêtres chrétiens qui confessaient les Thuringiens et Saxons convertis. La plupart des questions posées visent des pratiques païennes, toujours en vigueur jusqu'au x<sup>e</sup> et même jusqu'au xii<sup>e</sup> siècle. Le pénitent a-t-il assisté à des assemblées interdites?... mangé du cheval?... ou, à défaut, des bêtes consacrées aux Ases : la corneille, la cigogne, le geai, le castor, le lièvre?... a-t-il dédié sa gerbe au dieu nocturne et à la chasse fantastique?...

Malgré tant de vigilance politique et religieuse, l'Odinisme montra une persistance opiniâtre et eut de brusques retours. En 1133, dans certaines localités de l'Allemagne du Nord, on célébrait encore le culte de la déesse Ertha, avec le même cérémonial décrit, mille ans plus tôt, par Tacite (33). Jusqu'au xiii<sup>e</sup> siècle, dans les mêmes régions, des sacrifices humains eurent lieu en des lieux retirés. Enfin, jusqu'à nos jours dans les campagnes allemandes, les paysans ont conservé l'usage de clouer au-dessus de leur porte une tête de cheval — porte-bonheur de l'agriculteur, expliquent ceux qu'on interroge — ; en réalité, vieux signe de reconnaissance pratiqué jadis par les affiliés aux mystères d'Odin et conservé par tradition.

Nous examinerons au cours d'une prochaine étude, quel fût le rôle joué dans la formation de la Sainte Wehme par l'atavisme ethnico-religieux des Allemands. Qu'il nous suffise ici, reprenant l'idée que nous développons au début de ce travail, d'attester la puissance de cet atavisme. Même quand

(33) ZELLER, *op. cit.*, 84 seq.

le fait chrétien se fut imposé à l'Allemagne, l'hérédité odinique continua à pétrir les idées des Germains, à leur donner leur forme et leur couleur. Le génie allemand moderne lui dut ce qu'il a de froidement brutal.

L'idéal chevaleresque lui-même demeura dépouillé au delà du Rhin, de cette délicatesse de sentiments dont il s'auréolait en France, en Angleterre, en Espagne ou en Italie : rusé, cruel et sans merci, le chevalier allemand se modèle presque toujours sur le dieu Thor plutôt que sur les deux paladins du Ciel, Saint Michel et Saint Georges. Et tandis que les chansons de geste françaises et anglo-normandes interprétant l'âme nationale, forgent les figures nobles et fières de Roland, de Vivien, de Lancelot du Lac, tandis que la péninsule ibérique se contemple dans la lignée des Amadis, l'Allemagne, elle, puise aux vieilles sources odiniques pour trouver le type de son héros national. Ce ne sera pas un champion de l'idéal, un défenseur du bon droit opprimé par la force, comme ceux des nations voisines ; non, le héros allemand, Siegfried, proclamera au contraire le droit de la force brutale à régir le monde *simplement parce qu'elle est la force*. Écoutons, dans les *Nibelungen*, ce Roland de l'Allemagne parler aux chefs des Burgondes : « Je suis un guerrier ; donc, je veux qu'on  
« dise de moi que je possède avec droit les gens et le royaume  
« de ce pays. Que cela vous fasse plaisir ou non, je vous  
« arracherai ce que vous possédez, bourgs, campagnes et  
« richesses. C'est ma volonté. Si vous ne pouvez défendre  
« vos terres par l'épée, elles seront toutes à moi. En  
« revanche, si je suis le plus faible, mon héritage est à vous. » C'est toute la morale d'Odin, et c'est toute celle de l'Allemagne, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. Encore les *Nibelungen* ont-ils, dans leur forme définitive, été beaucoup adoucis par les moines catholiques qui les remanièrent au xiv<sup>e</sup> siècle.

L'Odinisme ne fut pas contraint partout de se cacher devant le Christianisme importé de France. Il avait trouvé dans les pays scandinaves une population plus idéaliste que celle de la Germanie, mais aussi pauvre et non moins guerrière. Il la pénétra de sa fièvre de conquêtes et de dévas-



tation et la lança à l'assaut de l'empire carlovingien. Si l'on en croyait le moine de Saint-Gall, les courses maritimes des Northmans en Occident auraient commencé du vivant même de Charlemagne; il est plus vraisemblable qu'il ne les combattit que sur les rivages de la mer du Nord. Sous ses petits-fils, profitant des discordes intestines et de l'affaiblissement du pouvoir central, les « rois de mer » cinglèrent vers les côtes de France et d'Angleterre et portèrent leurs ravages jusque dans la Méditerranée.

Le caractère véritable de ces expéditions a été assez mal dégagé par beaucoup d'historiens. Ils se sont contentés d'y voir une entreprise systématique de piraterie — aspect que les entreprises des Northmans ont, en effet, présenté. Mais leurs dévastations furent aussi et surtout une revanche de l'Odinisme sur le Christianisme, vainqueur de la terre germanique. En s'élançant sur leurs longues barques pontées, dont la proue se recourbait en forme de dragon, à la conquête du monde occidental, les Scandinaves vengeaient la querelle de la Germanie courbée sous le joug des Francs et accomplissaient une sorte de croisade païenne.

Le nom d'Odin, prononcé en cadence à la plus vieille manière (Wuo-tànn! Wuo-tànn!) rythmait l'effort régulier de leurs rameurs (34); des rûnes germaniques invoquant la protection de Thor décoraient la poupe du navire et les rames. Débarqués au nombre de quatre ou cinq cents, rarement de plus de mille, sur le rivage chrétien, ils se ruaient avec tant de soudaineté à l'assaut d'une ville qu'ils s'en emparaient presque toujours à la faveur de la surprise. Repoussés ou vainqueurs, ils remontaient ensuite le fleuve le plus proche, fort avant dans les terres, allant parfois jusqu'en Auvergne ou jusqu'en Bourgogne et ne laissant sur leur chemin que des ruines fumantes. Leur fureur odinique s'assouvissait surtout sur les moines, les religieuses et les prêtres qu'ils massacraient avec des raffinements de cruauté. « Nous leur avons chanté la messe des épées », disaient-ils en riant, le soir, se partageant en un banquet rituel le cheval immolé

(34) Voir dans Georges COMTESSE, *La Marine d'autrefois*, le chapitre des invasions normandes.

à Odin et à Thor. Aussi la terreur les précédait-elle et les peuples ajoutaient à la liturgie du temps l'invocation désespérée : *A furore Normanorum — Libera nos, Domine!*

Les Northmans n'auraient pu accomplir tant de ravages s'ils n'avaient trouvé un concours précieux chez certains habitants des régions envahies, qui leur ouvraient furtivement la porte des cités et leur servaient de guides et d'informateurs. Au Sud, ces alliés de l'envahisseur étaient généralement les Juifs, qui trahissaient par appât du gain et à prix débattu (35). Au Nord, c'étaient surtout des Francs mal christianisés en qui se réveillait le souvenir de l'ancienne foi odinique; ou encore des adeptes secrets des vieilles croyances païennes, lesquels, depuis plusieurs générations, n'avaient accepté que des lèvres le fait chrétien. Le campement des Northmans s'ouvrait largement à ces ennemis de la civilisation latine : mêlés aux pirates, ils sacrifiaient à Odin et mangeaient la chair du cheval consacré. A ce prix, on les admettait dans la horde pillarde sur le même pied que les Scandinaves eux-mêmes. Ces défections devinrent si nombreuses que lorsque Robert le Fort livra bataille, à Brissarthe (Pont-sur-Sarthe, près d'Angers), à la bande du « roi de mer » Hastings, cette dernière se composait pour moitié de transfuges Bretons convertis à l'Odinisme (36).

Souvent aussi, cette apostasie était l'effet du désespoir plutôt que d'un réveil de l'atavisme païen. « Les paysans », dit Augustin Thierry « s'animaient quelquefois d'une bravoure désespérée, et, avec de simple bâtons, affrontaient les haches des Northmans. D'autres fois, voyant toute résistance inutile, abattus et démoralisés, ils renonçaient à leur baptême pour détourner la fureur des païens, et, en signe de leur initiation au culte des dieux du Nord, ils mangeaient de la chair du cheval immolé en sacrifice.

(35) C'est ainsi qu'en l'an 847, ils livrèrent aux Northmans la ville de Bordeaux, qui fut brûlée de fond en comble. Henri Martin, *Histoire de France*, p. 434, est obligé de convenir : « Ces tragiques histoires de villes livrées par les Juifs aux ennemis des Chrétiens reviennent souvent dans les Chroniques du Moyen Age : les Juifs étaient, au sein de la Chrétienté, d'éternels ennemis. »

(36) DURUY, *Histoire de France*, I, p. 131.

« Cette apostasie ne fut point rare dans les lieux exposés  
« au débarquement des pirates ; leurs bandes se recrutèrent  
« même de gens qui avaient tout perdu par leurs ravages, et  
« d'anciens historiens assurent que le fameux roi de mer  
« Hastings était fils d'un laboureur des environs de  
« Troyes » (37).

Ces complicités expliquent les succès militaires des Northmans. Elles montrent aussi l'étendue du péril que l'Odinisme fit courir au monde chrétien au ix<sup>e</sup> siècle de notre ère. Nul doute que si les Scandinaves avaient eu l'attachement profond des Germains pour le culte des dieux Ases, ils n'eussent constitué, à la longue, au sein des territoires envahis, des noyaux durables de population payenne. Conquêteurs de la plus grande partie de l'Angleterre, maîtres d'établissements permanents sur les côtes de Flandre et de Neustrie, sur le cours de la Seine et de la Loire, ils pouvaient faire reculer peu à peu le Christianisme en groupant contre lui tous les mécontents. Mais le culte d'Odin n'était pas autochtone en Scandinavie et les Northmans ne l'avaient adopté qu'en le modifiant, en certaines de ses parties, selon le génie de leur race, en supprimant notamment les sacrifices humains rituels, qui en formaient la base, en idéalisant la mythologie odinique par la poésie des Scaldes, ces rhapsodes du Nord. Le tempérament ethnique des Scandinaves, guerrier à l'excès mais non exempt de générosité, était susceptible de goûter des conceptions religieuses plus pures que celles importées de Germanie. Aussi leur attitude se modifia-t-elle promptement à l'égard du Christianisme. Partout où ils s'établirent à demeure sur le sol d'Occident, ils ne tardèrent pas à se convertir sans arrière-pensée et ces fils de massacreurs de prêtres firent souche d'excellents Chrétiens. Une brève comparaison permettra de juger la différence qui séparait les deux races : trois siècles après Charlemagne, les Saxons, convertis de force au Christianisme, revenaient encore en cachette aux mystères d'Odin. Trente ans après le traité de Saint-Clair-sur-Epte (912), les fils des Normands de Rollon

(37) Augustin THIERRY, *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, pp. 99 et 100.

comptaient parmi les peuples les plus fermement catholiques de cette époque.

Ainsi se brisa, à l'aurore du x<sup>e</sup> siècle, le dernier assaut de l'Odinisme, devant la force conquérante de l'idéal chrétien. Celui-ci devait bientôt aller saper, jusque dans leur froide patrie, la puissance des dieux du Nord. Les successeurs de Saint Anschaire, moine de Corbie, en Picardie, vinrent à bout, après avoir subi bien des persécutions sanglantes, de convertir le Danemark ; ceux de Sigfrid, prêtre d'York, en Angleterre, convertirent la Suède ; et le x<sup>e</sup> siècle n'était pas achevé que Saint Olaf, roi de Norvège, après avoir établi l'Eglise du Christ dans son royaume, envoyait des missionnaires à la lointaine Islande. La Scandinavie échappait définitivement au culte d'Odin.

Peu à peu, le silence se fit sur les sanglants mystères, dont les adeptes se firent de plus en plus rares à mesure que les princes multipliaient les églises et les monastères et favorisaient l'enseignement chrétien. L'heure vint où le dernier temple odinique, isolé au fond des forêts, cessa d'être desservi par le dernier prêtre des Ases. Le Christ régna sur les contrées les plus reculées de l'Allemagne. Mais l'âme germanique gardait, dans ses replis, l'empreinte profonde de la croyance en apparence abolie...

### LA RÉSURRECTION DE L'ODINISME

L'oubli était descendu, en poussière grise, sur les antiquités odiniques de l'Allemagne, sans pour cela que l'âme de ses habitants eut perdu beaucoup de son âpreté. Cela était surtout sensible dans les provinces du Nord, où la Réforme avait succédé à si bref intervalle aux croyances païennes que l'action bienfaisante du Catholicisme avait à peine eu le temps de se manifester. Ce fut l'Allemagne — avec ses ministres protestants, prédicateurs de massacres et d'incendies, avec ses reîtres souillés de tous les crimes et riant de toutes les profanations — qui déchaîna sur l'Europe l'épouvantable fléau des guerres de religion. Un siècle durant, la

saturnale sanglante se déroula comme aux beaux temps de l'Odinisme. La seule différence appréciable consistait dans la substitution aux vieux dieux germaniques d'un Christ aussi dur, aussi glacé, aussi étranger à toute pitié divine ou humaine qu'auraient pu l'être les hôtes du Walhalla. Eternellement semblable à elle-même, l'âme allemande ne pouvait concevoir son Dieu autrement que fait sur le modèle de ceux qu'elle avait honorés jadis ; cette particularité a duré jusqu'à l'époque contemporaine.

N'est-ce pas, en effet, un cri de Germain du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle que poussait, en avril 1814, un illustre savant allemand, Jean-Joseph Gœrres, physicien, naturaliste, linguiste, historien *et théologien*, dans les colonnes d'une gazette alors fort répandue, le MERCURE DU RHIN. « Que leur Louvre », disait-il, « soit bombardé et réduit en cendres... Vengez vos « ancêtres de toutes les perfidies de la royauté des Francs. « Détruisez la basilique de Saint-Denis ; dispersez aux vents « les ossements de leurs rois. ABATTEZ, RÉDUISEZ EN CENDRES « CETTE BASILIQUE DE REIMS OU FUT SACRÉ CLOVIS, OU PRIT « NAISSANCE CET EMPIRE DES FRANCS, FAUX-FRÈRES DES NOBLES « GERMAINS ; INCENDIEZ CETTE CATHÉDRALE, *et les Anglais, qui « n'ont pas oublié la guerre de Cent Ans, ne seront pas les « derniers à applaudir à la disparition de la basilique où leur « plus grande ennemie fit sacrer Charles VII* ». Le projet de destruction de la Cathédrale de Reims a été conçu, on le voit, bien avant Guillaume II... (38).

Pourtant, à l'heure où Jean-Joseph Gœrres invitait l'Allemagne de 1814 à se venger sur la merveille rémoise de l'abjuration de Clovis, bien peu nombreux étaient les Allemands ayant quelque connaissance de l'ancienne foi de leur race. Les Eddas scandinaves, découvertes en Islande comme nous l'avons dit à la note 23, avaient trouvé en Norvège et en

(38) L'auteur de cette provocation sauvage, professeur à l'Université de Coblentz, puis à celle de Munich, écrivit en quatre tomes une *Mystique chrétienne*, ainsi qu'un volume d'*Aphorismes sur l'Art*... Cet incendiaire rêvait sans doute déjà, comme l'ont proposé récemment certaines feuilles teutoniques, de rebâtir la Cathédrale de Reims sur un plan inspiré par la Kultur germanique.



Suède des traducteurs et des commentateurs : l'Allemagne les ignorait encore presque complètement. Il était réservé à deux savants allemands, les frères Grimm, de les faire connaître à leurs compatriotes et de réveiller chez ceux-ci, par les travaux qu'ils consacrèrent à l'antique mythologie des vikings, le goût des connaissances odiniques.

Louis-Jacques Grimm, le plus célèbre des deux frères était né à Hanau le 4 janvier 1785. Après avoir étudié le droit à Marbourg, il devint secrétaire d'un de ses professeurs, M. de Savigny, érudit allemand d'origine lorraine, qui le forma aux recherches historiques et lui donna le goût des choses du Moyen Age. Il le quitta bientôt pour remplir les fonctions de secrétaire d'Etat à la Guerre dans l'électorat de Hesse-Cassel, et fut ensuite conservateur de la bibliothèque de Wilhelmshoë et auditeur au Conseil d'Etat. L'électeur de Hesse, rétabli dans ses Etats par la coalition, l'employa dans la diplomatie et l'envoya d'abord comme secrétaire d'ambassade à Paris, puis au Congrès de Vienne. Il n'avait pas encore trente ans. Au mois d'août 1815, le roi de Prusse, qui l'avait distingué, lui confiait à son tour une mission de confiance, celle de venir reprendre à Paris les manuscrits précieux enlevés par Napoléon ; il s'acquitta de cette tâche avec joie et en l'agrémentant de véritables rapines. Sa vie fut ensuite tout entière consacrée à l'étude et à un labeur acharné. Professeur de littérature allemande à l'Université de Göttingue (Hanovre), en 1830, il se montra partisan déclaré de l'unité allemande sous l'hégémonie des Hohenzollern ; mais sa protestation contre l'abolition de la constitution hanovrienne, en 1837, l'ayant fait destituer, il dut se retirer à Cassel. Heureusement pour lui, la Prusse le dédommagea largement des sévérités du Hanovre. Appelé à Berlin, il fut nommé en 1841 membre de l'Académie de cette ville et le reste de sa vie s'écoula au milieu des honneurs qui lui furent prodigués.

La vie de Guillaume Charles Grimm, né à Hanau le 24 février 1786, est un reflet de celle de son frère aîné. Comme lui, il étudia le droit à Marbourg. D'abord secrétaire de la

bibliothèque de Cassel, il le suit à Göttingue, en 1830, comme conservateur en second de la bibliothèque de cette ville, puis comme professeur suppléant à l'Université. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il se retire avec lui à Cassel, pour l'accompagner ensuite à Berlin, où les faveurs de la cour de Prusse lui sont dispensées avec la même générosité. Son étroite collaboration avec Louis-Jacques Grimm a donné naissance à un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs portent leurs noms réunis.

Nous ne nous occuperons ici que de ceux ayant trait à l'Odinisme (39). Le nombre en est considérable, depuis *l'Histoire de la Langue Allemande*, somme des connaissances du temps sur les peuples de l'ancienne Germanie, leur origine, leurs coutumes, leurs dialectes, jusqu'à la *Mythologie Allemande*, ouvrage capital pour l'étude du culte d'Odin. Citons particulièrement les *Traditions allemandes*, les *Forêts de l'ancienne Germanie*, les *Caractères rûniques allemands*, les *Anciens chants héroïques danois*, etc. Dans cette œuvre immense — type achevé du travail teuton, où la multiplicité des détails provoque une confusion inévitable — éclate un sentiment profond d'orgueil germanique. Pour les frères Grimm comme pour Fichte, l'Allemagne de l'origine portait en elle toute noblesse, toute science et toute vertu ; elle a été victime du monde occidental, qu'elle avait pour devoir de dominer, afin de l'améliorer ; les périodes d'influence latine en Germanie ont été des périodes de déchéance... Un long chant d'apothéose nationale s'élève de ces ouvrages, écrits à la gloire de la race allemande, de la langue allemande, et surtout des vieilles croyances allemandes, c'est-à-dire du culte farouche et sanglant que nous avons décrit.

(39) On doit, en outre, à Louis-Jacques Grimm, une *Grammaire Allemande* qui a rendu intelligibles à tous les dialectes allemands du Moyen Âge. C'est un vaste ouvrage, demeuré inachevé : il ne comprend pas moins de 600 pages sur le rôle des consonnes et des voyelles... Ses *Antiquités du Droit allemand* parlent beaucoup de l'ancienne France. Michelet en a fait une condensation dans ses *Origines du Droit français*. Il tenta de simplifier l'orthographe allemande et fit adopter les caractères latins pour l'impression des livres scientifiques.

Le retentissement des publications historiques dues aux frères Grimm fut immense au delà du Rhin : elles réveillaient dans l'âme allemande mille échos endormis, flattaient sa soif de particularisme, ses rêves de domination. La jeunesse studieuse se passionna pour les vieux dieux qu'on lui révélait ainsi et qui étaient à l'Allemagne seule ; elle rêva des belliqueuses et poétiques Walkyries, de Thor et de son marteau vainqueur, des sacrifices faits à Odin dans des forêts romantiques, à la pâle clarté des astres nocturnes. Tout le paganisme inconscient dont la mentalité allemande était demeurée pétrie, et qui ne s'était épanché jusque-là que dans les légendes populaires et la littérature d'imagination, se donna librement carrière.

L'Allemagne est peut-être le pays où l'homme cherche le plus obstinément à transporter son rêve dans la réalité. Il suffit de cette évocation historique de l'Odinisme pour donner une impulsion nouvelle aux désirs d'unité nationale et d'hégémonie européenne qui hantaient alors les Allemands. Toute une littérature naquit, qui, à l'exemple des frères Grimm, mêla le souvenir des dieux germains au désir d'une Allemagne une et victorieuse de la Latinité. Elle conquiert en un instant la faveur du public. On vit des foules acclamer longuement un médiocre ouvrage de Frédéric Halm, le *Gladiateur de Ravenne*, qui montrait Thuméliscus, fils du grand Arminius, au milieu de la cour corrompue de Caligula. Tout bon Allemand répétait avec ferveur les imprécations de Thusnelda : « Donne moi la couronne de chêne... Venez, feuilles  
« de ma patrie, et bruisez autour de mes tempes comme la  
« forêt de Teutobourg... J'implore tous nos dieux, ceux qui,  
« bienheureux, habitent la lumière, et aussi les dieux des  
« ténèbres. Je leur demande vengeance contre Rome, ven-  
« geance séculaire, éternelle... Ils m'entendent ! Des voix  
« lointaines viennent jusqu'à moi, des fantômes se dégagent  
« du brouillard de l'avenir. C'est le mugissement des flots,  
« c'est le tonnerre de l'Océan, non ! c'est un déluge de  
« guerriers ! les murs tombent, les remparts éclatent ; l'in-  
« cendie rougit le ciel, le sang rougit le fleuve. Ils viennent  
« pour punir, ils viennent pour venger : Rome la superbe

« s'affaisse en débris, des millions de voix germanes crient  
« victoire!... Je vois la terre et l'Océan domptés par le glaive  
« des Germains, soumis à l'esprit germanique ! Oui, dieux  
« de ma patrie, nous triomphons, nous triomphons... Nos  
« ennemis sont dans la poussière : ils rampent à nos pieds,  
« ils sont nos esclaves, ils implorent en vain, ils s'agitent en  
« vain dans leurs fers... » (40).

C'était peut-être en sortant d'une représentation de ce genre, où l'âme allemande s'enivrait de haine, de fureur et d'espérance qu'un étudiant teuton proposait de venger sur la France le supplice de Conradin de Hohenstauffen, mis à mort en 1268 par Charles d'Anjou...

Quoi qu'il en soit, le courant néo-odinique était si puissant que le roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière, faisant élever au mont Bronberg, sur la rive gauche du Danube, près de Ratisbonne, un gigantesque monument à la gloire des grands hommes de l'Allemagne, lui donnait le nom significatif de *Walhalla*. Il y plaçait, d'ailleurs, entre les bustes d'autres célébrités, ceux d'Attila, roi des Huns, d'Alaric, roi des Goths, qui prit Rome, de Genséric, roi des Vandales, qui la ruina presque entièrement — de ce Genséric qui disait rêveusement à ses familiers : « J'entends souvent une voix qui me parle tout bas et qui me dit de détruire Rome... »

Rome, dans la pensée des néo-odinistes du xix<sup>e</sup> siècle, c'était la France, héritière par excellence de la civilisation latine. Henri Heine ne s'y trompait pas, qui engageait les Français à se méfier des conséquences de la fermentation germanique et « à tenir la main sur la garde de leur épée ». Dès 1834, dans son livre sur l'*Allemagne*, il écrivait ces lignes prophétiques, dont le rappel s'impose au lendemain des destructions de Louvain, d'Ypres, de Reims, d'Arras et de Soissons : « La civilisation chrétienne disparaîtra d'Allemagne et  
« alors débordera de nouveau la férocité des anciens com-  
« battants... Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles

(40) Frédéric HALLM (le baron de Münch-Bellinghausen), 1806-1871, était conseiller d'Etat autrichien, premier conservateur de la Bibliothèque de la Cour d'Autriche, et directeur des théâtres subventionnés de Vienne. Le *Gladiateur de Ravenne* est son œuvre capitale.

« divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques ».

La menaçante prophétie s'est réalisée.

Et, comme pour attester la pensée religieuse inconsciente qui a présidé à cette destruction, le *Lokal Anzeiger* de Berlin, du 1<sup>er</sup> janvier 1915, imprimait à propos de la cathédrale de Reims : « Les cloches ne sonnent plus dans le dôme aux deux tours. Finie la bénédiction !... Nous avons fermé, ô Reims ! avec du plomb, ta maison d'idolâtrie ». Cri de haine d'un reître huguenot du xvi<sup>e</sup> siècle ? Ou cri de joie d'un Germain odiniste contemporain de Genséric ?... Les deux peut-être, puisque l'idéal germanique moderne se réclame de cette double hérédité.

### ODINISME ET PANGERMANISME

Le retour de l'Allemagne du xix<sup>e</sup> siècle à l'Odinisme de jadis ne s'est jamais affirmé d'une manière plus éclatante que dans ce qu'on pourrait appeler, avec Nietzsche, le *Cas Wagner*. Nous n'examinons pas ici la question de savoir si l'auteur de la Tétralogie est, ou n'est pas, le plus grand génie musical de tous les temps. Les sensations parfois agréables, souvent fastidieuses, que sa musique a pu causer au signataire de ces lignes sont indifférentes au sujet qui nous occupe. En conséquence, nous sommes fort bien disposés à admettre que les uns portent aux nues les qualités du magicien de Bayreuth tandis que d'autres s'exaspèrent contre ses défauts. Ce qui nous intéresse dans Wagner c'est l'Odiniste tenace, convaincu, doué d'un talent assez intensément germanique pour faire vibrer toutes les fibres de l'être allemand. Par l'immensité de son œuvre, par l'orientation persistante qu'il lui a donnée, par le retentissement prodigieux qu'elle a eu, Wagner rejoint les frères Grimm : ce qu'ils furent dans le domaine de l'érudition et de l'intellectualité pure, il l'a été dans celui de l'art et des sensations. Le langage que les frères historiens avaient tenu aux cerveaux des Allemands, Wagner



l'a parlé à leurs nerfs. Et il est très probable que dans un pays comme l'Allemagne (où l'état d'exaltation nerveuse est continu et où l'enthousiasme, quelle qu'en soit la source, confine aisément au délire lucide), c'est le musicien, producteur de sensations vagues mais ardentes, qui l'a emporté en influence profonde sur l'érudit.

L'Odinisme foncier de Richard Wagner surprendra peut-être ceux qui savent tout ce que l'œuvre du grand compositeur allemand a emprunté à nos trouvères français du Moyen Age. Sans doute *Tristan et Ysolde* comme *Parsifal* sont des adaptations de nos vieux romans *Tristan* et *Perceval le Gallois*, dont-ils n'ont pas, d'ailleurs, rendu toute la grâce et la finesse; *Lohengrin*, déjà plus germanique, est tiré de la vieille légende du « chevalier loherain » ou lorrain. Mais ces thèmes celtiques égarés dans le répertoire wagnérien ne sont pas ceux qui rendent la pensée intégrale du maître : ce n'est pas eux qu'il a choisis pour extérioriser son émotivité et confesser son rêve. Si l'on veut lire dans l'âme de Wagner, il faut interroger son œuvre maîtresse, l'ANNEAU DES NIBELUNGEN, cette étonnante succession de quatre pièces (*l'Or du Rhin*, la *Wal-kyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux*), destinées à être jouées successivement, en quatre journées, à la manière des représentations religieuses de l'Antiquité grecque et dans une atmosphère non moins religieuse.

Or, que nous dit de cette œuvre l'occultiste Edouard Schuré, juge des plus avertis et des moins passionnés? Ceci, qui précise à merveille la source de l'inspiration de Wagner, l'atmosphère dans laquelle il a écrit, le but qu'il s'est proposé :

Nous touchons enfin à la création la plus parfaite, du moins la plus surprenante et la plus colossale du poète musicien. Tout y est extraordinaire et hors cadre : le sujet, l'idée, la forme, la proportion même de l'ensemble. Son étrangeté défie la comparaison et son audace rompt en visière avec toutes les habitudes du théâtre contemporain. Entrevu au sortir de la jeunesse, ébauché dans la force virile, continué en exil, abandonné, repris, achevé enfin vingt ans environ après sa conception première, ce drame gigantesque occupe une place capitale dans le développement de l'artiste. Il a plané sur sa vie orageuse et obsédé sa pensée comme le génie sombre et lumi-

neux de sa destinée, ce génie qui lui commandait, semble-t-il, d'oser toujours davantage et de couronner son œuvre par une tentative unique dans les temps modernes...

... *De quoi s'agit-il, dans ce drame auquel l'auteur a rattaché la fondation d'un nouveau théâtre conçu dans un esprit diamétralement opposé aux théâtres existants, et qui forme comme le couronnement d'une œuvre entière? Ressusciter l'ancien mythe et la légende héroïque des Germains en ses couleurs fortes et primitives, les fondre en un seul tout par le souffle d'une inspiration nouvelle sous la maîtrise d'une grande pensée, et représenter ce vaste ensemble en quatre journées ou drames successifs, à la manière des trilogies antiques, avec toute la splendeur décorative et l'exécution parfaite que réclame un sujet aussi riche : tel était le projet.*

... *Le dessein extrêmement hardi du poète était de renouer la tradition héroïque des Germains, qui se groupe autour du personnage de Siegfried, au mythe des dieux germaniques et scandinaves dont Odin est le chef.*

En d'autres termes, il s'agissait d'identifier les *Nibelungen*, épopée traditionnelle de l'Allemagne catholique du Moyen Age, avec les origines odiniques de la nation. Dans ce poème prestigieux, mais dont la beauté devient sinistre à force d'atrocités décrites, les mœurs sont sauvages, féroces, mais le milieu est chrétien. Le « minnesinger » inconnu qui le composa, au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, nous montre, dans la Germanie d'Attila, Sieglinde faisant dire des messes, Krimhilde et Brunhilde s'insultant sur les degrés de la cathédrale de Worms. Anachronisme pieusement respecté par tous ceux qui avaient travaillé sur ce vieux fond épique...

Wagner n'hésita pas à rompre avec la tradition, à consulter l'âme de ses héros plutôt que le milieu où on les fait vivre : dans les Allemands frottés de Christianisme, ce voyant reconnaissait les éternels sectateurs d'Odin. Dès lors, il résolut de transformer le vieux mythe médiéval, de le muer en épopée païenne : tout le merveilleux étrange et inquiétant de l'Odinisme vint remplacer autour de Siegfried et de Hagen, de Krimhilde et de Gunther, le décor des cathédrales ; les chevaliers se changèrent en guerriers germaniques, couverts d'armes, barbares et Brunhilde, princesse chrétienne d'Islande, se transforma en Walkyrie...

Cette paganisation du poème national de l'Allemagne par

celui qu'elle saluait comme son plus grand compositeur-poète attestait la puissance de la vague odinique qui déferlait dans les âmes. En même temps, elle donnait à cette vague une impulsion nouvelle, lui permettait de conquérir de nouveaux domaines : par elle, l'idéal ethnique et guerrier des Allemands modernes se trouvait définitivement situé en plein décor païen. En pays latin ou latinisé, c'est-à-dire raisonneur et positif, le fait n'aurait pas eu de conséquences importantes. Il en allait autrement en terre germanique. Pour les auditeurs habilement fanatisés, les représentations solennelles de la Tétralogie, à Bayreuth, prirent une importance en quelque sorte sacramentelle. Accourues des quatre coins de l'Allemagne, les foules vinrent y communier, moins dans l'admiration pour une forme nouvelle de l'art dramatique et musical, que dans la divinisation de l'instinct national allemand. Hallucinés par les rythmes wagnériens, par la splendeur et l'étrangeté du spectacle, bourgeois paisibles, hobereaux hautains, intellectuels en mal d'émotions rares, sentirent sur leurs fronts un peu du frisson qui passait sous les chênes quand leurs lointains ancêtres sacrifiaient à Odin...

C'est ainsi que Wagner a été l'un des principaux champions de la renaissance de l'idée odinique en Allemagne. Ayant été à la tâche, il méritait bien d'être à l'honneur quand éclata l'effroyable guerre actuelle, qui allait libérer toutes les aspirations farouches patiemment cultivées chez les Allemands. *Il y fut.* Qu'on relise, en effet, la chronique récemment publiée par M. Pierre Lalo, critique musical du *Temps*. Le fils du grand musicien du *Roi d'Ys* se trouvait à Bayreuth au moment de la rupture diplomatique qui précéda la déclaration de guerre. Il a tracé, de ces instants tragiques, et de la foule au milieu de laquelle il les vécut, un tableau singulièrement vivant et coloré. Quand le télégraphe apporta la nouvelle que l'ordre de mobilisation était lancé par l'Empereur, le général commandant d'armes apparut sur le péristyle du temple de la musique wagnérienne, théâtralement entouré d'officiers en grand uniforme et de toutes les autorités. Alors, claironnées par les trompettes d'argent, planèrent sur la foule

attentive les notes du thème du Graal. Lecture fut donnée du décret impérial. Puis, à nouveau, les trompettes sonnèrent, associant Wagner à la rumeur d'enthousiasme qui montait...

Ce tableau symbolique permet de se faire une idée assez juste des résultats objectifs donnés par le néo-odinisme. Officiellement chrétienne, l'Allemagne ne l'est plus de cœur : en un siècle, son idéal religieux est redevenu ce qu'il était aux premiers temps de son histoire. Qu'une telle évolution se soit produite inconsciemment dans la foule allemande, qu'elle n'en ait pas encore la vision claire, c'est ce que l'on croira aisément : l'art de lire en soi, d'analyser ses idées et ses sensations, n'est pas caractéristique de l'intelligence germanique. Mais des cerveaux lucides et bien doués ont perçu cette vérité et l'ont exprimée aussi clairement que le permettait la prudence. De ce nombre était le célèbre professeur Karl Lamprecht, de Leipzig, mort il y a quelques semaines, qui avait trouvé l'ingénieuse formule ci-après : « Qui donc oserait nier que maintenant encore il existe un *Dieu chrétien germanique* et qu'il lui arrive de se manifester à l'étranger comme un Dieu fort jaloux ». Pour *chrétien* que Lamprecht consente encore à l'appeler, ce *Dieu germanique*, ce Dieu ennemi de l'étranger, ressemble déjà fortement à celui qui régnait sur le Walhalla.

Avec l'empereur Guillaume II, l'évocation se fait plus nette et la formule plus transparente. Pour ce chef de l'Eglise Evangélique de Prusse, l'Allemagne doit placer ses espoirs dans le « *deutscher alte Gott* », le « vieux Dieu allemand » — expression équivoque qui lui permet encore de laisser croire qu'il parle du Christ, alors qu'il est évident pour tous ceux qui le connaissent qu'il fait allusion à Odin.

Car si le souverain allemand n'a (tous les témoignages de ses intimes concordent sur ce point) aucune conviction religieuse précise, il est, philosophiquement parlant, un adepte convaincu de la religion odinique, qu'il tient pour la plus haute expression du Pangermanisme dans le domaine de la pensée. Dès 1904, Henri de Noussanne signalait le fait au cours de son volume sur LE VÉRITABLE GUILLAUME II. Dans un

chapitre qui porte un titre significatif, *le Dieu Wotan, Dieu de Guillaume*, l'auteur écrivait les lignes que voici (41).

Lorsque, sur le pont de son yacht *Hohenzollern*, Guillaume II vogue à travers les fjords de Norvège, son rêve se porte vers ces temps fabuleux où les dieux du Walhalla s'incarnaient dans des corps mortels et faisaient trembler le monde au bruit de leurs exploits. Il s'enthousiasme au souvenir de ces Northmans qui descendaient, il y a mille ans, des mers du Nord vers les embouchures de l'Escaut, de la Seine et de la Loire, en chantant les complaintes des Walkyries et les invocations à Thor, le Dieu du tonnerre...

Toutes les fois qu'il revient du Nord, son imagination est remplie des fables du Wotanisme. On dirait qu'il a rencontré Frithiof, chevauchant sur Ellida, à la rencontre du *Hohenzollern*.

Le 27 juin 1892, arrivant de Bergen, il présidait au lancement d'un petit cuirassé de la marine allemande. Il prend la parole :

— O navire, s'écrie-t-il, je te baptise le *Heimdall*. Tu tireras ton nom de la préhistoire de nos aïeux dans le Nord. Tu dois porter le nom d'un Dieu à qui était dévolue la haute mission de défendre les portes d'or du Walhalla. De même que ce héros, à l'heure du danger, sonnait de sa corne d'or, dans le Crépuscule des Dieux, de même je souhaite, ô navire ! qui porteras le grand nom de *Heimdall*, que le bruit de ta marche sème le trouble et le découragement dans les rangs de tes ennemis.

Le *Heimdall* n'est pas le seul navire allemand qui porte un nom de la mythologie scandinave (42) ; on trouve encore le *Hildebrand*, l'*Ægir*, le *Frithiof*, l'*Odin*, le *Béowulf*, le *Velléda*, etc.

M. de Noussanne eut pu rappeler, dans le même ordre d'idées, l'hymne composé par Guillaume II pour le dieu Ægir, dieu de la mer favorable, comme le serpent de Midgard l'est de la mer hostile. L'exécution de cet hymne sous la direction personnelle de l'Empereur, bâton de chef d'orchestre en main, le jour où fut lancé le navire de guerre portant le même nom, fit sensation à l'époque. On parla dans le monde entier du « cabotinisme » impérial... C'était, à notre avis, ne pas remarquer assez que cette invocation au Neptune du Walhalla germanique coïncidait avec la proclamation que

(41) *Op. cit.*, p. 279.

(42) M. DE NOUSSANNE tombe ici dans une erreur très répandue : nous avons montré que la mythologie odinique est germanique avant d'être scandinave.



l'avenir de l'Allemagne était « sur la mer ». Un wiking dévot, plaçant sa flotte naissante sous la protection du dieu de l'Océan german, aurait-il agi autrement que le Kaiser ? L'*Hymne à Ægir*, composé par lui, dirigé par lui, sur le navire consacré au dieu, c'était un acte de foi : l'équivalent du baptême chrétien de nos vaisseaux.

Est-ce cette dévotion de Guillaume II envers les Ases sanguinaires qui lui a valu l'honneur d'être divinisé lui-même par les Odinistes pratiquants de l'Allemagne moderne. Car il y a, outre Rhin, des Odinistes *pratiquants* : c'est à cela que devait aboutir la débauche de suggestions païennes qui s'est donné carrière, dans les lettres et les arts, lorsque l'œuvre des frères Grimm eut tracé la voie. Notre éminent confrère Georges Montorgueil parlait récemment d'une association mystérieuse, l'*Odin Verein* (l'Union Odinique) dont le siège était à Munich et qui employait de larges ressources, dont l'origine est inconnue, à propager non seulement la mentalité païenne, mais le culte effectif des dieux du Walhalla (43). Or, l'image de propagande la plus répandue de cette association représentait le Kaiser sous l'aspect du dieu Thor.

De toutes les métamorphoses de Guillaume — qui a été successivement portraicturé en prophète Daniel, sur le porche de la cathédrale de Metz ; en Godefroy de Bouillon sur le mont des Oliviers, à Jérusalem ; et qui se fait aujourd'hui appeler, à Constantinople, Hadgi Mohammed Guilloum, pour plaire aux musulmans — de toutes ces métamorphoses, celle qui lui a donné les traits du dieu « dont le marteau détruira les cathédrales » est certainement la moins inattendue.

C'est sans doute à la propagande des membres de l'*Odin Verein* qu'il faut attribuer la diffusion de la poésie suivante, « le Dieu allemand », laquelle a été accueillie en Allemagne avec empressement et y jouit d'une popularité qui en dit long sur le réveil du sentiment païen chez ce peuple à qui pèse de plus en plus son piétisme de façade :

Les ennemis de l'Allemagne demandent, pleins de mépris :

— Vous, Allemands, vous appelez et vous priez Dieu

(43) Voir l'*Eclair* du lundi 14 Juin 1915.

Pour vous aider dans le combat.

Vous avez donc un Dieu à vous,

Que nous ne connaissons pas,

Qui est de votre côté ?

— Oui, s'écrie l'Allemagne entière, et si vous ne le connaissez pas

Nous allons vous le nommer :

Le dieu qui parle par nos canons,

Le dieu qui brise vos forteresses,

Qui bruit dans la mer sur nos falaises,

Qui ronfle dans le ciel avec nos avions,

Le dieu de nos épées qui vous remplit d'effroi,

*C'est le même esprit tout puissant*

*Qui, depuis des siècles,*

*Plane au-dessus de l'Allemagne,*

Qui tisse et brasse toutes nos vies,

Sur lequel nous nous appuyons.

*Wotan, le vieux vagabond des nuées,*

*Le Wotan de nos pères, c'est lui et pas un autre.*

Ce fut lui en qui Walter chanta (44),

Ce fut lui en qui Martin Luther batailla,

Le dieu qui avec nous souffrit misère

Et qui pourtant dans les ténèbres resta clair et vif

Dans Paul Gerhart et dans Johann Sébastien Bach.

Le dieu qui, avec Frédéric, coucha sur le champ de bataille,

Et qui, à la fin, nous apporta le nouveau jour,

Qui envoya à notre pays

L'aurore : Lessing et Kant !

Jusqu'à ce que le soleil se tint au firmament :

Johann Wolfgang Goethe,

Et tous les esprits Maîtres immortels autour de lui !

Tout cela, c'était lui !

Le dieu que nous supplions aujourd'hui,

Qui nous nourrit d'un feu céleste,

L'esprit saint de l'Allemagne,

C'est lui que nous devons confesser.

« L'esprit tout puissant qui, depuis des siècles, plane au-dessus de l'Allemagne, Wotan, le Wotan de nos pères, c'est lui et pas un autre ». L'aveu, cette fois, est clair, dénué de toute ambigüité (45). Le renouveau de la vieille foi germa-

(44) WALTER VON DER VOGELWEIDE, mort en 1228, célèbre « minnesinger » allemand.

(45) Voir la reproduction de cette pièce de vers dans *La Conversion d'un Catholique germanophile*, lettre ouverte de M. Emile PRÜM, chef

nique, qui a passé par la période de l'érudition avec les frères Grimm, de l'enthousiasme littéraire avec les poètes et les dramaturges de 1815-1870, de l'émotion mystique avec Wagner, ce renouveau aboutit maintenant à une résurrection totale. Odin, Thor et les Ases ont retrouvé mieux que des fidèles : des adorateurs. Les genoux se ploient, les invocations montent vers le Walhalla, les sacrifices sanglants vont renaître (46)...

du Parti Catholique Luxembourgeois. Bibliothèque des Ouvrages Documentaires, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris.

(46). Nous pourrions multiplier les témoignages à l'appui de notre thèse, mais il convient de nous borner. Contentons-nous donc de citer la « Confession d'un déserteur allemand » parue dans le *Temps* du 18 Juillet 1915. Ce déserteur, officier de réserve, fils d'un ingénieur allemand et d'une polonaise, avait été élevé en Pologne prussienne jusqu'au jour où il fit ses études supérieures. Il déclare :

« Ces études, j'ai dû les faire en Bavière, où je me suis senti tout d'abord  
« terriblement dépaysé. La race y est toujours primitive, et *deux mille*  
« *ans ont passé sur elle sans la modifier autrement qu'en surface. Le*  
« *catholicisme qu'elle pratique est idolâtrie pure*, et elle ne songe qu'à  
« la satisfaction de ses instincts. A l'université et dans les écoles d'ingé-  
« nieurs où je me suis préparé à suivre la carrière de mon père, la  
« grossièreté native de mes condisciples, déguisée sous un appareil  
« pédantesque, m'a froissé. Je me faisais, parmi eux, l'effet d'un étranger.  
« Trop de barrières, et beaucoup trop hautes, séparaient ma mentalité  
« de la leur. En Pologne, le catholicisme est trop tiède, mais les plus  
« incrédules le respectent et n'ont jamais songé à s'en détacher, parce  
« qu'ils le considèrent à la fois comme l'éducateur de leur race et comme  
« la meilleure garantie du maintien de l'instinct national. On est donc  
« resté unanimement, sinon très catholique, tout au moins très spiri-  
« tualiste et de tendances très idéalistes. Mes camarades, au contraire,  
« se faisaient gloire du plus grossier matérialisme, affichaient le plus  
« parfait mépris pour la doctrine catholique, *et ne connaissaient d'autre*  
« *religion que celle de la patrie allemande et des vieux dieux alle-*  
« *mands.*

« Je ne connais pas de pays en Allemagne où la vieille mythologie ger-  
« manique ait laissé des traces plus profondes qu'en Bavière. Pour les  
« gens de la campagne, aujourd'hui comme jadis, les forces de la nature  
« restent personnifiées dans une demi-douzaine d'êtres fantastiques dont  
« ils ne connaissent plus les noms, mais dont ils donnent le signalement  
« très exact, et qui ne sont autres que les dieux du Walhalla. Quand il  
« tonne par une belle journée, sans un nuage, le paysan voit distinctement  
« dans le ciel clair apparaître un vieillard en manteau bleu, à longue  
« barbe, un gros bâton à la main, et sa force de conviction est telle que  
« je l'ai vu bien des fois suggestionner et convaincre des sceptiques.  
« Etonnez-vous que dans un milieu si bien préparé, à l'issue d'un siècle

## L'ODINISME ET LES ATROCITÉS

Ils vont renaître ? Mieux encore ! Ils ont recommencé... Certaines pages vraiment horribles de la guerre actuelle, certaines atrocités systématiques de l'armée allemande ne s'expliquent pas en dehors d'une inspiration à caractère mystique. Les hommes qui ont ordonné tels et tels crimes, froidement et sans prétexte même léger, ces hommes sont, pour la plupart, des officiers d'une réelle valeur intellectuelle,

*« employé tout entier, par une multitude d'historiens, à remettre en lumière, avec une extraordinaire piété, les traditions, les mœurs et les lois de la Germanie primitive, les vieilles croyances, partout, aient refleurir. C'est maintenant un dogme, comme celui de la grande Allemagne, et d'autant plus universellement accepté qu'il donne à l'Allemand la fierté d'une religion à lui, pour lui seul, à part et au-dessus de toutes les autres nations. »*

*« Je ne voyais pas les choses alors comme je les vois aujourd'hui. Avec ma naïveté d'idéaliste slave — car je me sens en vérité beaucoup plus Slave qu'Allemand, — je considérais cet étalage de foi germanique comme un travers de jeunesse et une façon particulière de snobisme. Je n'ai été détrompé que le jour où je suis entré avec nos troupes en Belgique et où j'ai entendu prôner par mes chefs, comme des vertus allemandes, les brutalités les plus écoeurantes et les plus déshonorantes cruautés. »*

*« Nous passions dans une localité industrielle du pays wallon. Une jeune fille, plutôt une fillette, nous accueillit par un pied de nez. Un lieutenant la fit saisir, dégaina et lui trancha le poignet. »*

*» — Ainsi soit puni, déclara-t-il, quiconque ose insulter le drapeau allemand !*

*« Je connaissais la famille de ce sous-lieutenant, famille estimable entre toutes. Il avait été bien élevé. Dans la vie ordinaire, il ne se contentait pas de cette correction purement extérieure qui constitue le maximum d'exigences auquel l'officier allemand, dans sa grande majorité, se croit obligé de sacrifier. Il y joignait une certaine tenue morale, et son acte me parut d'autant plus atroce. J'appris plus tard que les officiers de l'active avaient reçu pour instructions, à leur entrée en campagne, de réprimer avec la dernière rigueur toute désobéissance, toute velléité de résistance, toute raillerie. Mon horreur n'en fut pas atténuée. J'avais été jusque-là bon Allemand : je me reconnus désormais d'une autre race et fis le serment de me soustraire, aussitôt que je le pourrais, à l'humiliant contact de telles brutes. »*

Ce que l'officier de réserve interviewé par le *Temps* dit de la survivance odinique en Bavière pourrait être rapporté non moins exactement de toute autre province allemande — à l'exception peut-être du Palatinat et d'une partie de la Prusse Rhénane, où le Christianisme a des racines plus anciennes et plus profondes.

appartenant à la meilleure société germanique, aussi éloignés que possible du type de la brute vulgaire. C'est délibérément, sans colère apparente, simplement pour satisfaire un idéal de sang, qu'ils ont commis leurs épouvantables cruautés.

Qu'on lise plutôt les lignes suivantes, consacrées par Maurice Barrès au martyr de la petite ville lorraine de Gerbeviller, où, sans que les Allemands pussent reprocher aux habitants la moindre provocation, ils brûlèrent *quatre cent cinquante-cinq* maisons sur *quatre cent soixante-quinze* et fusillèrent de nombreux habitants.

Le témoignage que j'apporte consiste en une note autographe de sœur Julie. Sans y changer une virgule, je la verse dans le dossier de l'Histoire qui n'en possède pas de plus accablante à la charge de la culture allemande :

*Le 24 août 1914, les Allemands ont fusillé quinze civils de Gerbeviller, par groupe de cinq, au lieu dit « la Presle », environ à un kilomètre de Gerbeviller, sur la route de Lunéville.*

*Pendant les préparatifs de l'exécution, le général Clauss, commandant le 60<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Bavière, était assis sous un gros frêne, près d'une table sur laquelle se trouvait du champagne, à peu près à trente mètres du but de l'exécution : et il avait donné l'ordre de commencer le feu au moment où il lèverait son verre.*

*L'ordre fut exécuté.*

*C'est un soldat allemand qui a donné ses détails à M. Nicolas Rozier, conseiller municipal à Gerbeviller, le 24 août 1914, le jour même du feu et sang dans notre malheureux pays.*

Sœur M. JULIE.

*Gerbeviller, 14 juin 1915.*

Là-dessus on s'arrête. Quel est ce cauchemar ? Se peut-il que l'Allemagne rêveuse en soit venue là ? Précisément. Elle a gardé son aptitude inouïe à se laisser persuader et mener par des rêves. C'est l'éternelle Allemagne, corrompue, fanatisée par sa haute idée chimérique de sa force et de notre faiblesse. Nous sommes là devant une épaisseur massive et brutale de rêverie germanique.

*C'est une scène de leur Walhalla qu'ils sont venus installer dans cette douce prairie de la Mortagne.*

Ce chef qui, le verre en main, donne le signal de massacrer sans jugement les civils sans défense, croit représenter les puissances éternelles d'ordre, de santé, de vitalité vierge, venant écraser et balayer le désordre, le mensonge, les résidus d'une race épuisée.

Le général Clauss, ses officiers et ses soldats, empoisonnés de boisson et de toutes les excitations, sont perdus dans l'épaisseur de



leur rêve pangermanique comme d'autres le furent dans les constructions de Hegel et dans l'océan musical de Wagner. Ils sont là, saturés d'idéologie, séparés de la réalité, enfermés dans leur nuage criminel, et ils frappent en justiciers une certaine France imaginaire, une nation qu'ils tiennent pour intérieure et infâme. Ce sont des délirants qui poursuivent un fantôme.

Cette scène odieuse semble bien, comme le dit Barrès, venir tout droit du Walhalla. Et nous ne pensons pas nous tromper en disant que c'est un sacrifice odinique à la moderne dont le général Clauss a conçu le dessein et réglé l'ordonnance. Ce qui confirme notre impression c'est que *cette même scène*, avec les mêmes détails essentiels, revient souvent dans les annales allemandes (47). Mais la guerre actuelle, en déchaînant les hallucinés de l'Odinisme, a multiplié de tels actes à un point inconnu dans le passé.

Ne nous imaginons pas, d'ailleurs, que les auteurs de ces forfaits éprouvent la moindre gêne à en parler et à indiquer le sentiment qui les leur a fait commettre. Qu'on lise plutôt le témoignage suivant tiré de la revue *Le Mot*, numéro du 1<sup>er</sup> mai 1915 :

... Je dois le détail de ces notes à un jeune blessé, professeur à Dusseldorf, lequel se débonde après un mutisme de plusieurs mois qui ressemblait à de l'hypnose.

« — On interprète mal, dit-il, notre *Deutschland über alles*. Il « n'exprime pas que l'Allemagne est au-dessus des autres nations,

(47) Alexandre WEILL, *La Guerre des Paysans*, p. 216, raconte le supplice de Melchior NONNENMACHER, le chef des paysans insurgés de 1525, exécuté après la bataille de Sindelfingen par ordre des princes confédérés : «... Le « malheureux fut enchaîné à un pommier autour duquel il pouvait circuler « à deux pas de distance; puis le duc ordonna que tout autour de l'arbre « on mit deux cordes de bois pour rôtir son ami le musicien *finement* et « *lentement* (fein langsam gebraten). Lui-même et ses généraux y mirent « les premières bûches. Il faisait nuit. Le ciel était étoilé. A côté gisaient « pêle-mêle des morts, des blessés, des chevaux, des voitures, des affûts « de canon, et tout prêt du bûcher se trouvaient les prisonniers sur « lesquels le feu projetait ses ombres incandescentes. *A chaque soupir* « *que le malheureux supplicié poussait, les nobles jetaient un éclat de* « *rire et buvaient un coup*. Les prisonniers, la tête courbée sur la poitrine, « étaient là, pâles comme le marbre et tout pétrifiés d'horreur. L'agonie « du malheureux NONNENMACHER dura une heure entière. Quand il tomba « sans mouvement, ses camarades les prisonniers prononcèrent une prière « à voix basse tandis que les vainqueurs entonnaient une chanson cynique ».

« mais qu'elle passe avant tout dans notre cœur. Mes camarades  
« et moi pensions, au départ, marcher au suicide, mais nous mar-  
« chions en chantant un choral, avec une sorte d'extase, que vos  
« troupes prirent souvent pour une obéissance de brutes à nos  
« chefs.

« *Et puis... et puis (und... und) il y a une chose que vous ne*  
« *pourrez sans doute jamais comprendre. Avant que la guerre*  
« *n'éclate, il y avait une grande effervescence de fanatisme chez*  
« *nous. Près de Dusseldorf on se réunissait quatre fois par semaine*  
« *dans la forêt et un vieux monsieur, Herr Ebel, nous prêchait*  
« *l'amour de nos dieux de Germanie, dont Wagner nous donne une*  
« *vague image.*

« *Herr Ebel nous fascinait, nous grisait et nous communiquait le*  
« *goût, la nécessité possible des sacrifices humains. Je vous affirme,*  
« *monsieur, que bien des atrocités sont exactes. Le tort de l'Alle-*  
« *magne, c'est d'avoir honte de leur mobile, comme ces gens qui*  
« *rougissent de ce qu'on les rencontre sortant de l'église (sic)...*

Je ne change rien aux sombres et naïfs aveux d'un jeune Germain chargé de fatigue et de doute. On imagine les Herr Ebel prêchant dans des forêts de Siegfried, pleines de murmures, de ténèbre et de rossignols.

On se les imagine même si bien que les témoignages commencent à abonder sur le rôle voulu, médité, des apôtres de l'Odinisme dans la préparation des atrocités germaniques. La plupart de ces témoignages émanent des milieux universitaires, de beaucoup les plus profondément atteints par la propagande de l'*Odin Verein* et des sociétés similaires. Voici, par exemple, ce que déclare un lieutenant de réserve allemand, jadis professeur dans une ville de Thuringe, aujourd'hui blessé et prisonnier en France (48).

« Durant les mois d'été, qui ont précédé les hostilités, on vit sortir des bois des hommes qui se donnaient des allures de prophètes. Par les belles nuits de clair de lune, ils prêchaient au milieu des clairières une religion singulière. *De vieux mythes païens y voisinaient avec des préceptes de la Bible.* Le prophète annonçait des temps mauvais, une rude épreuve pour l'Allemagne, d'horribles calamités. *Le peuple germain ne s'en tirerait qu'en revenant à de très anciens rites, en acceptant tous les sacrifices, en pratiquant même les sacrifices humains. Il faut savoir se vouer aux dieux infernaux.*

(48) *Echo de Paris* du 8 juin 1915.

*Il faut offrir, comme nos ancêtres, du sang aux divinités inapaisées. Celui des femmes et des enfants leur est cher depuis la plus haute antiquité. »*

L'officier en question ajoute que ces prêches se renouveau-  
laient fréquemment et que les masses allemandes sont  
entrées en guerre fanatisées par des enseignements sembla-  
bles. Les atrocités auxquelles il a assisté en Belgique ne lui  
paraissent pas avoir une autre origine.

### CONCLUSION

Après ces aveux répétés des bourreaux eux-mêmes, la cause  
nous paraît entendue. Les divinités sanglantes du Walhalla,  
sur lesquelles il semblait que la rude main de Charlemagne  
eut refermée pour toujours la pierre du sépulcre, en sont sor-  
ties après dix siècles, toujours vivantes et affamées de car-  
nage. C'est en leur honneur que tant de sang innocent a  
coulé, que tant de colliers de mains d'enfants ont été collec-  
tionnés, que tant de villes infortunées ont été réduites au  
quart de leur population par l'incendie et le massacre. Thor  
a satisfait sa haine pour les cathédrales gothiques, Odin s'est  
gorgé de sacrifices humains...

Il nous a paru d'un intérêt primordial de projeter sur cette  
importante question une lumière aussi complète qu'il est  
possible de la faire en l'état présent de la documentation.  
Nous y avons vu plusieurs avantages. L'intérêt de la science  
historique, d'abord. Ensuite, la démonstration que nos sol-  
dats, même les moins croyants, luttent à l'heure actuelle,  
sans s'en douter, *pour la cause même du Christianisme*, menacé  
par le plus épouvantable péril qu'il ait couru depuis bien des  
siècles. Enfin, la connaissance plus complète de cette âme  
allemande avec laquelle toute paix ne sera jamais pour nous  
qu'une trêve tant que l'œuvre civilisatrice de Charlemagne  
n'aura pas été reprise au delà du Rhin, avec des moyens assez  
puissants pour triompher de toutes les résistances.

Vaincre l'Allemagne, briser à *jamais* les ressorts de sa puis-  
sance militaire, *soumettre chez elle l'enseignement de l'His-*

toire, de la Philosophie (49) et de toutes les Sciences Morales à un contrôle étroit et permanent, voilà la tâche à accomplir si l'on veut assurer la paix de l'Europe. Nos gouvernants actuels n'ont vraisemblablement ni l'autorité ni la volonté nécessaires pour mener à bien une œuvre aussi gigantesque. Mais c'était un devoir pour nous que de définir le véritable caractère de la Kultur germanique et d'indiquer l'obligation où sont le Christianisme et la France de l'anéantir s'ils veulent subsister.

FLAVIEN BRENIER.

(49) Il n'est pas exagéré de dire que la Philosophie allemande apparaît, « dans son ensemble, comme une entreprise de rupture et de scission avec « la morale de l'Antiquité classique, soit païenne, soit chrétienne ; un « retour à la fois conscient et inconscient vers le culte du Dieu Tott ou « Tuiston, Dieu de la Force, Unser Gott, culte qui dormait au fond de « l'âme germanique ». (Gabriel HANOTAUX, *Revue Hebdomadaire* du 6 Février 1915, p. 6).



---

Le Gérant : Flavien BRENIER.

---

Evreux, Imprimerie de l'Eure, 6, rue du Meilet. — G. Poussin, D<sup>r</sup>.

*Flavien Brenier*









Sixième Année.

Nos 7 & 8.

Juillet-Août 1915

## Ligue Française Antimaçonnique

**L**E cardinal Serafino Vannutelli, doyen du Sacré Collège, est décédé à Rome, dans la nuit du 18 août, à l'âge de 81 ans.

C'était une des figures les plus vénérées du monde ecclésiastique romain et sa mort a causé d'unanimes regrets.

Ancien nonce à Bruxelles, le cardinal Serafino Vannutelli avait manifesté à plusieurs reprises sa sympathie pour la Belgique au milieu des tragiques événements actuels.

Il était le frère aîné du cardinal Vincenzo Vannutelli. Ce dernier, qui a toujours suivi avec une grande bienveillance les travaux de la *Ligue Française Antimaçonnique*, a daigné répondre par la lettre suivante aux condoléances que notre vice-président lui avait exprimées, au nom de notre Conseil Central, pour la mort de son illustre et regretté frère :

Rome, Palais de la Daterie, 28 août 1915.

*Très reconnaissant au Conseil Central de la Ligue Française Antimaçonnique de la part que ses membres ont bien voulu prendre à mon grand deuil, je prie Messieurs du Bureau d'agréer mes remerciements, et de se faire les interprètes de ma gratitude auprès de leurs collègues, et surtout auprès de M. le Président qui est au front.*

*Dans ma douleur profonde pour la perte d'un frère si aimé, la démarche de la Ligue a été pour moi un vrai réconfort. Prions tous ensemble.*

† VINCENT, Cardinal VANNUTELLI.

## LE CAPITAINE DE LA BOULAYE.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte des citations à l'ordre du jour de l'Armée dont notre président, le capitaine RENÉ DE LA BOULAYE, a été l'objet, à la suite de sa belle conduite à Notre-Dame de Lorette et à Souchez :

*Pour la prise de la chapelle de Notre-Dame de Lorette :*

« M. LEFEBVRE DE LA BOULAYE (E. E. R.), capitaine de  
« réserve au 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie, a été nommé dans  
« l'Ordre de la Légion d'Honneur au grade de chevalier.

« Venu tout récemment de la cavalerie pour servir dans  
« l'infanterie, a montré à tous les sentiments élevés d'abné-  
« gation dont il est animé. Le 12 mai 1915, chargé avec sa  
« compagnie de se mettre à la tête de l'attaque, a montré  
« une décision et un courage remarquables. Au prix de lourds  
« sacrifices, a atteint le but fixé et a maintenu héroïquement  
« le terrain conquis, sous un bombardement des plus vio-  
« lents ».

Du fait de cette citation à l'ordre du jour, dont on appréciera les termes exceptionnellement élogieux, le capitaine RENÉ DE LA BOULAYE a reçu la Croix de Guerre avec palme.

Nous avons dit que, dès le mois suivant, notre vaillant ami avait renouvelé son exploit dans des circonstances particulièrement glorieuses. Le texte officiel nous donne le récit de cette deuxième affaire, que la modestie du capitaine de LA BOULAYE ne lui avait pas permis de nous signaler :

*Citation à l'ordre de l'Armée pour les attaques de juin :*

« Le capitaine de réserve LEFEBVRE DE LA BOULAYE (E. E. R.),  
« du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

« Le 16 juin, à Lorette, commandant les deux compagnies  
« de première ligne de son bataillon à l'attaque d'une posi-  
« tion, les a conduites avec un magnifique élan, sous un  
« feu violent d'artillerie lourde, et a enlevé deux lignes de  
« tranchées ennemies. A organisé avec sang froid le terrain

« conquis et s'y est maintenu malgré un bombardement  
« intense. »

En outre de cette deuxième citation à l'ordre du jour de l'Armée, le capitaine de LA BOULAYE a été proposé pour le grade de chef de bataillon.

Tous les amis de la *Ligue Française Antimaçonnique* s'associeront à la joie que nous cause la magnifique conduite de notre président.

\*  
\* \*

Notre vaillant ami ERNEST MALIBRAN DE SANTIBANEZ, à peine rétabli de la première blessure reçue en Champagne, dans des conditions qui lui ont valu la Croix de Guerre, a été de nouveau blessé par un éclat d'obus.

Il est soigné à Alençon, et, aux dernières nouvelles, comptait retourner très prochainement au front.

\*  
\* \*

Le secrétaire de la section d'Avignon de la *Ligue Française Antimaçonnique*, M. le capitaine CARRÉ, qui commande une batterie du 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie, a été assez sérieusement blessé au cours des derniers combats.

Il vient d'être cité à l'ordre du jour de l'Armée et de recevoir la Croix de Guerre.

Nous lui souhaitons prompt rétablissement.

\*  
\* \*

M. l'abbé DE VAUPLANE, fils de notre grand ami M. Berlier de Vauplane, l'éminent avocat de Tours, vient d'être blessé glorieusement en Champagne.

Aumônier volontaire, l'abbé de Vauplane a été atteint aux deux cuisses par une balle. Blessure qui, heureusement, n'a pas occasionné de fracture.

\*  
\* \*

Nous avons rendu compte, dans notre premier numéro de l'année 1915, de la mort glorieuse du président de notre

section de Tours, le colonel GEORGES MONNIER, frère de S. G. Mgr l'Evêque de Troyes, mortellement frappé au combat de Vaubécourt.

Notre regretté ami vient d'être cité, dans les termes ci-après, à l'ordre du jour de l'Armée :

« MONNIER (GEORGES), lieutenant-colonel de réserve au  
« 31<sup>e</sup> d'artillerie : officier ayant fait preuve en de nombreuses  
« circonstances d'une bravoure et d'un calme exceptionnels.  
« A été très grièvement blessé au moment où, sous un feu  
« particulièrement intense, il allait de batterie en batterie se  
« rendre compte des tirs exécutés, en donnant l'exemple du  
« sang-froid. Est mort des suites de sa blessure. »

La Croix de Guerre avec palme sera remise à la famille du colonel Monnier.

\*  
\* \*

C'est avec beaucoup de peine que nous avons eu confirmation définitive de la mort au champ d'honneur d'un de nos meilleurs amis de Limoges, le commandant MOURIER DE LALONDE.

Chef de bataillon en retraite, le commandant de Lalonde avait repris du service au début de la guerre; il commandait un bataillon du 138<sup>e</sup> d'infanterie, de Bellac.

Un de ses subordonnés, blessé à ses côtés, a fait de sa mort le récit suivant :

Nous prîmes contact avec l'ennemi près de P... (Belgique). J'entends un cri : *En avant, à la baïonnette et le front haut !* C'est notre commandant qui fonce sur l'adversaire, le bouscule et prend le village. La journée fut chaude : un grand nombre de Prussiens restèrent sur le champ de bataille. Le 3 septembre, nous creusons des tranchées. Le commandant nous encourage, nous félicite. Et cette voix, qui sait nous commander, fait passer des étincelles dans nos veines. Soudain débouche l'infanterie ennemie. De nouveau le Lebel crépite et de nouveau, semblables aux épis sous la faux, les Allemands mordent la poussière.

Le 24 septembre, l'aube blanchissait et le jour commençait à poindre. Déployé en tirailleurs, notre 3<sup>e</sup> bataillon dans une ardeur folle, s'élançait : l'artillerie allemande faisait rage. Comme un leit motiv, la voix de notre commandant répétait toujours : « En avant, mes enfants, le front haut ! » Sous notre pesée formidable, soutenue



par le feu des 75, l'ennemi abandonne le terrain. La victoire nous coûta cher ! Le commandant Mourier de Lalonde, frappé en pleine poitrine, s'affaisse et perd son sang en abondance. Deux hommes se précipitent et s'apprêtent à le relever.

« Laissez, dit-il, je suis bien touché... Je vais mourir ». On l'emporte à l'arrière. Il entend les paroles consolatrices, et, quelques minutes après, il consommait le sacrifice qu'il offrait à la France : sa vie.

Le commandant Mourier de Lalonde repose au cimetière de Puitsieulx, à quelques kilomètres de Reims.

Nous adressons à sa famille l'expression de nos condoléances émues.

\*  
\* \*

Nous apprenons avec regret que notre ami M. JOSEPH TORROT, membre du Bureau Antimaçonnique International pour la Suisse, a été assez sérieusement blessé au cours des derniers combats de Champagne.

Il est soigné à Bayonne, à l'hôpital auxiliaire, n° 20, salle 24.

\*  
\* \*

Un de nos excellents ligueurs de l'Indre, M. JOSEPH-ELIE GOBERT, blessé au cours des combats d'Artois, est soigné à Doullens (Somme).

Nos vœux de prompt rétablissement.





# OBSERVATIONS

SUR LES PREMIÈRES PHASES DE LA CAMPAGNE 1914-1915

---

## I

**L**es secret est une des conditions indispensables de succès pour les opérations militaires. De nombreux exemples historiques en prouvent la nécessité, et montrent aussi les conséquences graves qui peuvent résulter de la moindre indiscretion. Il est donc naturel que le silence le plus sévère soit gardé sur les intentions du commandement comme sur les opérations en cours d'exécution; ce silence doit même être prolongé plus longtemps qu'il ne semblerait nécessaire à première vue, à cause de l'enchaînement des mouvements, qui permet souvent aux spécialistes d'échafauder des déductions rationnelles et de conclure du passé au futur.

Il ne faut cependant pas d'exagération. Autrement, on donnerait lieu de supposer que les raisons du silence gardé sont plus politiques que militaires, et que son but est, avant tout, de couvrir des actes d'arbitraire et de les soustraire à tout contrôle.

En prononçant ce mot, je ne songe nullement à l'opinion publique, foncièrement incompétente, mais aux hommes en situation de juger, ainsi qu'aux historiens futurs, dont la tâche sera tout particulièrement scabreuse, les pièces officielles n'étant, la plupart du temps, que le travestissement de la vérité. D'autre part, les documents originaux manqueront souvent. Beaucoup, en effet, seront égarés, sinon soustraits. Ajoutons qu'une des caractéristiques de la guerre actuelle est la multiplicité des ordres donnés

par téléphone. Il faudra faire de larges emprunts aux lettres et mémoires particuliers, aux carnets de campagne tenus par certains acteurs du drame, et aux autres pièces privées qui verront le jour, les contrôler les uns par les autres, et se livrer à une stricte vérification des comptes-rendus officiels, si l'on veut arriver à faire œuvre exacte et impartiale.

La relation générale des événements jusqu'à la bataille de la Marne, parue en décembre 1914 dans le *Bulletin des Armées*, ne doit donc pas être acceptée les yeux fermés comme l'Évangile de la guerre. On ne peut mettre en doute l'ensemble des événements qu'elle expose ; le mensonge, à cet égard, serait impossible : c'est la présentation des faits qui doit être examinée de près. Si minutieuses que soient les précautions prises, il filtre assez de lueur entre les lignes de ce document pour qu'on puisse, çà et là, poser à nos dictateurs et à leurs acolytes plus d'une question embarrassante. On ne saurait, en général, aller au-delà, car le silence gardé sur les points les plus importants enlève toute base à une critique approfondie. La discussion doit donc être ajournée, et l'on ne peut, pour le moment, qu'indiquer les points sur lesquels devra porter l'examen des juges appelés, par la politique et par l'histoire, à établir les responsabilités effectives ou simplement morales.

Nous avons eu, dès le début de la guerre, des chances inespérées, et, il faut le dire, providentielles. L'ennemi a entassé fautes sur fautes. *Dementat perdere quos vult*, a été le cri général à propos des Allemands. Jamais, en effet, on n'a gâché plus à plaisir une situation plus avantageuse.

La guerre était inévitable et tout homme informé, en France, n'avait que trop de raisons d'en redouter l'issue. L'armée affaiblie moralement et matériellement dans son commandement, dans sa discipline, dans son instruction, même en dépit du travail accompli depuis le premier ministre Millerand, le déficit en approvisionnements de toute nature, notamment en munitions, les conséquences de la loi de 1905, que le retour aux trois ans de service actif n'avait pu encore que pallier, tout concourait à nous mettre en état de grave infériorité vis-à-vis de l'adversaire. Depuis 1911, la menace était constante. Pendant les deux ans qui suivirent, comme dans la période précédente, déjà difficile, le gouvernement n'avait écarté l'orage qu'en cédant, tactique périlleuse dont le seul résultat

était d'enhardir l'ennemi en nous affaiblissant. La troisième année, l'imminence du danger fit adopter, de si mauvaise grâce que ce fût, l'unique solution rationnelle. Mais la politique vicia cette solution par des mesures de détail regrettables, dont la principale fut le renvoi de la classe 1910 et son remplacement au moyen de l'appel prématuré de la classe 1913, incorporée presque en même temps que sa devancière. Le résultat de ce renvoi fut la création d'une période — le semestre dangereux — où nous n'avons disposé, pour l'armée active, que d'une seule classe instruite. Pendant tout ce semestre, l'anxiété des Français clairvoyants fut au comble. Jamais plus belle occasion ne fut offerte aux Allemands. Et s'ils ne l'ont pas saisie, c'est qu'en vérité leur gouvernement ne voulait pas la guerre — à ce moment du moins.

Il supposait, selon toute vraisemblance, que, la politique de parti reprenant le pas sur l'intérêt général, la prolongation du service militaire ne serait pas maintenue ; que, sous l'influence de Jaurès et de son groupe, nous inclinerions de plus en plus vers le système des milices, alors que la force de l'armée allemande continuerait à s'accroître ; enfin, que le développement de la flotte allemande s'accroissant toujours, la lutte contre la marine anglaise pourrait, avant peu d'années, offrir des chances favorables. L'intérêt de l'Allemagne était donc d'attendre, et il concordait avec l'intérêt de nos politiciens républicains, qui ne craignaient rien tant que la guerre, quelle qu'en dût être l'issue. Dans ces conditions, le conflit avait des chances sérieuses d'être encore retardé, malgré les préparatifs toujours accrus de l'Allemagne. Tout au plus craignait-on qu'il n'éclatât en automne, c'est-à-dire au moment où l'armée allemande, renforcée par suite des mesures votées au printemps par le Reichstag, se trouverait en face de l'armée française appauvrie d'une classe exercée.

Pourquoi le gouvernement allemand a-t-il changé d'avis et provoqué une explosion prématurée ? Qu'il ait été débordé par le mouvement pangermaniste, l'explication n'est pas suffisante pour un pays où l'on sait maîtriser l'opinion, quand on ne la fait pas. Il est possible que notre situation intérieure, mal appréciée par lui, ait précipité sa décision. Nos embarras financiers, l'attitude de la nouvelle Chambre, la décomposition sociale déduite de l'affaire Caillaux, enfin les révélations du sénateur Humbert sur notre

manque de préparation technique, lui ont peut-être paru des garanties de succès. Dans cette hypothèse, il négligeait une des plus évidentes leçons de notre histoire ; la communauté du danger refit instantanément l'union parmi les Français. Notre manque de préparation n'était que trop réel sur certains points d'importance majeure, mais si nous n'étions pas en état de vaincre définitivement dès l'abord, nous nous trouvions cependant, l'événement l'a prouvé, en mesure de résister et de gagner, par le dévouement de tous, le temps nécessaire au complément de notre organisation et de nos préparatifs. Il est croyable aussi que le gouvernement allemand escomptait un nouveau recul de la part du nôtre — il n'y était que trop habitué — ; et peut-être allait-il jusqu'à envisager l'abandon de la Russie par le ministère français.

Si cette éventualité s'était produite, les Allemands auraient fait un coup de maître ; nous nous serions mis nous-mêmes au ban de l'Europe et personne n'aurait levé le doigt en notre faveur le jour, qui n'aurait pas tardé, du châtement naturel de cette honteuse abdication. Malgré tout ce que nous étions fondés à craindre, elle ne se produisit heureusement pas. Carthage avait cédé à toutes les sommations de Rome sans réussir à désarmer son implacable ennemie ; le gouvernement républicain, devant la perspective de sombrer avec la France, préféra la laisser se sauver. Si l'Allemagne a réellement joué cette carte, elle s'est prise à son propre piège. Trop avancée pour reculer, elle a jeté les dés, se fiant à la supériorité de sa préparation et à la soudaineté de son attaque. Au point de vue militaire seul, elle n'avait pas tort, et la preuve est qu'elle a failli réussir. Mais, par bonheur, elle accumula les fautes politiques. L'alliance italienne ne joua pas : on aurait pu le prévoir, puisque le motif de la guerre était en dehors du *Casus fœderis*, et que l'Italie, en tout état de cause, devait se trouver peu disposée à favoriser le développement de la puissance autrichienne dans la péninsule balkanique. Par contre, l'injustifiable violation de la neutralité belge emporta les dernières hésitations de l'Angleterre. L'Allemagne y perdit immédiatement la liberté de la mer. D'autre part, malgré sa faiblesse, l'armée belge, en imposant aux opérations préliminaires un retard appréciable, fit échouer un plan dont la rapidité d'exécution était la première condition de succès.

Nous eûmes ainsi dans notre jeu des atouts imprévus. En outre,



la prolongation des négociations nous permit de prendre les précautions indispensables à la protection de la mobilisation et de la concentration. Quand la situation devint alarmante, le service de de garde des voies de communication fut installé, et les transports de couverture furent commencés avant l'ordre de mobilisation. Celle-ci put ainsi s'effectuer normalement ; il en fut de même, un peu plus tard, de la concentration. Ainsi fut dissipé un de nos principaux sujets d'inquiétude. On avait toujours craint, non sans raison, des entraves sérieuses à l'une et à l'autre de ces deux opérations capitales, soit du fait de l'ennemi, qui avait préparé de de longue main une organisation formidable révélée par le livre de Daudet, *l'Avant-Guerre*, soit du fait des socialistes anarchistes, qui ne bougèrent pas, grâce aux mesures énergiques ordonnées, notamment par le général Galliéni à Paris. Nos craintes se trouvèrent donc sans objet ; ce fut une nouvelle chance providentielle.

Il faut reconnaître que l'Allemagne n'avait pas perdu de temps. Sa mobilisation était achevée avant que l'ordre officiel ne fut publié, de sorte qu'elle gagna, pour sa concentration, le temps correspondant, réalisant ainsi une avance qu'elle put ajouter à l'avance normale de deux ou trois jours qu'elle avait sur nous, toutes choses restant égales. Ce fait, qui ne pouvait être ignoré du gouvernement français, devait être pris en considération pour le choix du plan de concentration à exécuter, car le retard qui en résultait pour nous ne nous permettant plus l'initiative des opérations, nous ne pouvions songer, pour le début de la guerre, qu'à la défensive stratégique.

## II

La situation ainsi définie, une première question se pose : Pourquoi la concentration de nos forces a-t-elle été effectuée à peu près à la façon de 1870, c'est-à-dire presque uniformément le long de la frontière ?

Les cinq armées primitives s'étendaient, en effet, de la Suisse jusque vers la trouée de Chimay : la première dans les Vosges, la deuxième vers Nancy, la troisième en avant de Verdun, la quatrième, la plus forte, un peu en arrière, sur la rive gauche de la Meuse, la cinquième, vers la frontière belge, prête à donner la main au corps expéditionnaire anglais.

Nous ne pouvions songer à l'offensive, c'est entendu. Mais, dans la défensive stratégique, la densité de groupement doit-elle être uniforme? Ne faut-il pas se réserver une masse prête à la manœuvre, pour déjouer celles de l'ennemi? Et, quand on peut se rendre compte des projets de l'adversaire, n'en résulte-t-il pas une indication pour la disposition des armées?

On a essayé — faiblement — s'expliquer notre concentration en parlant du projet de l'Etat-Major de prendre l'offensive en Lorraine. Je viens de donner la raison — un retard de six jours — qui ne nous permettait pas de le faire efficacement. Mais, tout imposée que nous fût au début la défensive, n'était-il pas possible de lire dans le jeu de l'ennemi?

Depuis longtemps, les milieux militaires s'étaient préoccupés de la violation possible de la neutralité de la Belgique. Dès le 2 août, ce n'était plus une supposition, puisque l'Allemagne avait lancé son *ultimatum* au gouvernement belge. La situation devenait claire : les Allemands se proposaient d'envahir la France en suivant la ligne la plus courte, la vallée de l'Oise. Leur effort principal serait évidemment prononcé suivant cette direction ; c'est de ce côté qu'il fallait leur opposer la plus sérieuse résistance. Le cas avait été envisagé, avec les autres cas possibles. Parmi les différents plans de concentration préparés à l'avance, quelle raison a empêché de choisir le plan correspondant à l'hypothèse devenue réalité? Sommes-nous en présence d'une simple décision de l'Etat-Major, ou d'un acte gouvernemental?

Un communiqué officiel du 24 mars 1915, répondant à un article du général de Bernhardt, affirme qu'on a introduit des variantes après la demande d'appui faite le 4 août par le gouvernement belge. La 2<sup>e</sup> armée étendit son action jusqu'aux environs de Verdun ; la 4<sup>e</sup> s'intercala entre la 3<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> ; les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> corps, deux divisions d'Algérie et la division marocaine furent portés dans la région Mézières-Hirson. Le corps de cavalerie reçut, le 6, l'ordre de pénétrer en Belgique ; enfin, l'armée anglaise se concentra, du 16 au 24 août, en arrière de Maubeuge.

Ces affirmations sont à préciser. Les transports de concentration ne commencèrent que le 5 août, une fois la mobilisation terminée. Ils s'effectuèrent en deux séries, du 5 au 12 et du 13 au 18. La première correspond sans doute à la disposition initiale des armées

indiquée plus haut ; la deuxième, en outre des mouvements correspondant à la disposition rectifiée, devait comprendre, avec le transport des renforts venus de l'intérieur (formations de réserve), les transport latéraux dont il sera question tout à l'heure et qui furent continués après le 18 août. Mais, si la deuxième répartition des armées resserrait un peu plus les mailles du réseau tendu à la frontière, il n'était pas davantage question de la constitution d'une masse de manœuvre, et nous en restions toujours, malgré son épaisseur relative, à la conception du cordon.

En fait, les Allemands commettaient une faute grave. Ils avaient supposé gratuitement que les Belges se laisseraient faire. La résistance de ceux-ci s'est traduite par une perte de temps qui nous a permis de rajuster — partiellement —, par des transports latéraux, nos dispositions du début, en ramenant des forces sur notre gauche.

S'ils s'étaient portés en force sur Verdun, dont la défense, bien que plus avancée que celle de Paris, dont nous parlerons plus tard, était loin d'être au point, leur artillerie de siège eût peut-être, comme elle l'a fait à Liège, permis la réussite d'une attaque de vive force ; une ligne d'invasion, presque aussi courte que celle de l'Oise, était ouverte, et le centre de nos armées percé. Qui sait alors si l'Angleterre, hésitante jusqu'à la dernière heure — en dépit des récentes déclarations de certains de ses hommes d'Etat —, se fût alors décidée à marcher pour nous ? et si l'Italie ne se fût pas départie de sa neutralité — en faveur du plus fort ?

Il n'en est pas moins vrai que, tout en nous assurant un répit de quelques jours, la violation de la neutralité belge nous plaçait dans une situation critique. On le sentit si bien, qu'il fallut, pendant huit jours, exécuter une série de transport de troupes parallèlement à la frontière. Ces mouvements furent-ils terminés à temps ? La suite des événements permet d'en douter, et c'est à ce retard qu'il faut sans doute imputer la retraite de l'armée belge sur Anvers. Si l'armée franco-anglaise du Hainaut s'était trouvée plus nombreuse et qu'elle eût été en mesure de s'avancer plus au nord, c'était sur elle que les principales forces belges se seraient sans doute retirées, et la bataille de Charleroi eût été livrée dans d'autres conditions.

### III

Malgré l'importance de la lutte engagée en Lorraine, la Belgique devenait donc le théâtre d'opérations principal. La Meuse divise ce théâtre en deux zones distinctes, l'Ardenne et le Hainaut.

L'Ardenne est un pays difficile, coupé, couvert, sillonné par des vallées profondes aux versants abrupts, très boisé, éminemment propre à la défensive et à la guerre de chicane.

Le Hainaut, région de charbonnages et de cultures faiblement accidenté, est un champ de bataille classique des grandes armées, depuis plus de deux siècles.

On pouvait, *a priori*, supposer organisée la défense de la région des Ardennes. Les Allemands l'occupaient depuis quinze jours quand les mouvements français commencèrent de ce côté; on devait croire qu'ils avaient mis, comme c'était vrai, le temps à profit.

D'ailleurs, malgré les obstacles opposés à la vue par les bois, on pouvait faire vérifier le fait par les aviateurs. Et comme nos troupes avaient passé la Semoy et pris pied sur la rive droite de cette rivière, ne pouvait-on se contenter, ayant ainsi assuré la protection du territoire national, d'organiser solidement les positions occupées? Ne pouvait-on, tout en tenant sans cesse, pour les immobiliser, les Allemands sous la menace d'un débouché, les harceler surtout par l'artillerie, en réservant les gros d'infanterie pour des contre-attaques déclanchées à bon escient, le jour où l'ennemi énervé chercherait à en finir? Le manque d'artillerie lourde était, il est vrai, une difficulté; mais l'artillerie lourde n'était-elle pas nécessaire aussi dans l'offensive pour contrebattre les batteries ennemies? Et la disposition même du terrain ne permettait-elle pas souvent à l'artillerie de campagne de faire besogne efficace?

Il faut encore considérer que l'offensive par l'Ardenne, en cas de succès, refoulait simplement les Allemands dans leur direction générale de marche, tandis qu'une offensive heureuse en Hainaut nous amenait sur les lignes de communication ennemies.

Cette autre offensive semblait possible et naturelle. Les Allemands, retardés par le passage de la Meuse, en mouvement sur la rive gauche, n'avaient pu préparer d'avance aucune organisation défen-

sive, et se trouvaient réduits, sous ce rapport, à l'improvisation du champ de bataille.

Pourquoi, dans ces conditions, a-t-on disposé nos forces principales (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées) en face des positions de l'Ardenne, de telle façon que notre infériorité s'est accentuée en Hainaut ? Et pourquoi s'est-on décidé à l'offensive sur le plus difficile des deux fronts ?

Nous aurons sans doute plus tard une réponse à ces questions. Sera-t-elle satisfaisante ? C'est peu probable. Mais un point sur lequel il n'y a plus de doute possible, c'est la façon dont les attaques ont été menées dans la région ardennaise.

Il a fallu immédiatement et sur place, procéder à des sanctions sévères. On sait ce qui s'est passé, de façon presque générale.

Sans tenir compte du terrain, avec un mépris complet de l'adversaire et l'oubli des règles tactiques les plus élémentaires, sans reconnaissance préalable, sans préparation par l'artillerie, notre infanterie a été constamment lancée par masses compactes contre un ennemi retranché.

Ces folies nous ont coûté cher. Elles mettent en lumière les deux fautes capitales, les deux crimes militaires du régime républicain dans les dernières années qui ont précédé la guerre.

On avait voulu *épurer* le commandement, en brisant la carrière de centaines d'officiers irréprochables, et en ne laissant parvenir aux étoiles que ceux qui s'étaient faits les hommes-liges des politiciens, ou bien ceux qui, par faiblesse ou par inertie, s'étaient rendus leur complices. Combien de chefs de ces deux catégories a-t-on vu prendre place dans le train des généraux renvoyés du front !

On avait ébranlé la discipline, amoindri systématiquement le prestige et l'autorité de l'officier. Plus ou moins habitués à n'en faire plus qu'à leur tête, les hommes n'étaient plus maniables au même degré qu'autrefois. Il en résulta, dans cette phase de la campagne, deux graves conséquences : d'abord, l'épuisement prématuré des munitions sur le champ de bataille. Des compagnies, à peine arrivées en face de l'ennemi, mirent dix minutes à tirer 120 cartouches. Puis un élan de bravoure folle, impossible à régler, qui jetait nos soldats sur les retranchements allemands, ou qui empêchait de les arrêter sur une première position enlevée pour préparer l'attaque de la suivante ; bref, la *furia francesca* au lieu de la conduite ordonnée du combat par les chefs.



A ces deux fautes sont imputables les défaites dans les Ardennes, et, par suite, celle de Charleroi.

Elles amenèrent le recul de nos armées et l'invasion de notre territoire.

#### IV

Heureusement, ni la France, ni ses troupes ne se laissèrent démoraliser. Pendant que la 2<sup>e</sup> armée, obligée, elle aussi, de repasser la frontière après l'échec de Morhange, défendait avec acharnement les abords de Nancy, et que la 1<sup>re</sup> reprenait l'avantage dans la région de la Moselle et de la Mortagne, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées, malgré leurs pertes, se repliaient sans être sérieusement compromises. Disputant le terrain pied à pied sur les deux rives de la Meuse, elles retardaient l'invasion de la Champagne. La retraite de la 5<sup>e</sup> armée et des corps anglais, plus vivement pressés, fut pénible ; mais, malgré tout, ces armées étaient encore en état de combattre : on devait bientôt le voir. Tout le monde comprenait l'extrême gravité de la situation et ce fut l'honneur de tous que personne ne s'abandonna.

Le détail de la retraite sur l'Aisne, puis sur la Marne et la Seine, est encore mal connu. Il y eut de nouvelles exécutions dans le commandement supérieur ; elles restèrent d'ailleurs assez longtemps ignorées. Le mouvement des Allemands s'effectua avec une grande rapidité ; les communiqués, avec raison, ne parlaient plus de l'armée française ; il en résulta la plus poignante anxiété pendant quelques jours. Les pires suppositions furent hasardées et ce fut une occasion sans pareille pour les semeurs de panique, qui, par bonheur, ne prévalurent pas.

Le commandement en chef, reconnaissant l'impossibilité de tenir sur place, s'était résolu aux sacrifices indispensables et avait pris rapidement du champ, comptant revenir plus tard sur un ennemi affaibli par sa progression même et par la précipitation de sa marche. Le public s'en rendait mal compte, et s'affolait à l'idée de voir les Allemands se rapprocher chaque jour de la capitale. Il ne saisissait pas que Paris, d'ailleurs incomplètement armé et presque dépourvu de munitions par suite de l'imprévoyance de nos gouvernements successifs, était mieux protégé par l'existence d'une armée encore en état de tenir la campagne que par une défense

directe. Ce n'est pas une excuse pour l'incurie du régime, car un gouvernement doit envisager toutes les hypothèses et se mettre en mesure d'y faire face. Si la bataille de la Marne avait été perdue, comme elle pouvait l'être, le camp retranché succombait immédiatement. Mais, tant que la bataille n'était pas livrée, la menace dirigée contre Paris n'était qu'apparente. On le vit bien quand l'armée de von Klück modifia brusquement sa marche pour appuyer le gros des forces allemandes engagé contre les armées françaises en Champagne.

En effet, la retraite venait d'être arrêtée, et l'ordre général donné de tenir coûte que coûte. Le commandant en chef jugeait le moment venu : les ravitaillements des Allemands se trouvaient entravés, dans une certaine mesure, par les destructions des chemins de fer que nous avons effectués ; l'allongement de leurs lignes d'opérations diminuait leurs forces disponibles pour la bataille ; les marches forcées avaient encore réduit les effectifs combattants, et occasionné d'extrêmes fatigues aux troupes. Les nôtres souffraient aussi de ce dernier inconvénient, mais les deux premiers n'existaient pas pour elles. Finalement, notre contre-offensive eut un plein succès ; elle fut loin, toutefois, de produire les conséquences trop vite escomptées par beaucoup.

Il y a plusieurs causes de ce fait. D'abord la bataille de la Marne n'est pas l'aboutissement d'une manœuvre grosse de résultats décisifs ; on y voit simplement des armées en retraite faire tête et attaquer l'ennemi partout, avec une sombre résolution dictée par la nécessité. Sauf pour les 6<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> armées, dont le rôle fut plus marquant, cette bataille est une somme d'actions de détail où le général en chef n'est guère intervenu que par son ordre initial. L'énorme étendue du front ne permettait guère de faire plus, mais il résulte de ces conditions l'impression générale que chaque chef a dû surtout chercher à combattre ce qui lui était directement opposé, sans qu'une pensée générale, coordonnant tous ces efforts, leur ait assigné un but d'ensemble. A part donc l'attaque de flanc menée par la 6<sup>e</sup> armée contre Klück, et la progression hardie de la 9<sup>e</sup>, persistant, malgré le débordement momentané de ses ailes par l'ennemi, à pousser son centre en avant, le caractère de l'action reste celui d'une bataille parallèle, sans autre conception que celle de tenir bon. d'arrêter l'ennemi et de le refouler devant soi.

Aussi les Allemands, comme nous dans la période immédiatement précédente, n'ont pas été sérieusement entamés ; ils ont pu se retirer sur l'Aisne en maintenant la liaison entre leurs différentes armées. Même celle du Kronprinz, qu'on aurait pu croire un instant menacée d'un désastre, coincée qu'elle paraissait être entre les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées françaises, put se retirer sans trop de pertes le long de l'Argonne, et s'établir sur les positions qu'elle occupe, à peu de chose près, aujourd'hui encore. Mais après la victoire, l'imprévu des conséquences amena de nouvelles questions : comment n'avons-nous pas mieux profité de notre avantage ? Comment avons-nous laissé l'ennemi se retirer en ordre relatif et s'installer sur de nouvelles positions ? Enfin, pourquoi lui-même a-t-il pris un tel parti ?

Le premier souci d'une armée victorieuse est la désorganisation de l'armée vaincue, sa destruction même, autant que faire se peut ; car, le succès obtenu, pour l'affirmer, le compléter, le consolider, il faut mettre l'adversaire dans l'impossibilité de revenir à la charge, de longtemps tout au moins. Le seul moyen d'obtenir cette désorganisation, c'est une poursuite vigoureuse et acharnée. Les deux armes essentielles de la poursuite sont donc la cavalerie et l'artillerie — ce qui ne veut pas dire que l'infanterie en soit exclue, d'autant plus que sa lenteur de marche peut être compensée aujourd'hui par l'emploi des automobiles, qui permettent d'en transporter d'importants éléments. La cavalerie et l'artillerie doivent user de leurs propres moyens.

Après la bataille de la Marne, la poursuite n'eut pas lieu, au grand étonnement de plusieurs. On en sait aujourd'hui les raisons. Notre infanterie était harassée ; on se l'explique par l'effort qu'elle venait de fournir : une retraite précipitée de quinze jours, sans cesse harcelée par l'ennemi, et suivie d'un effort surhumain pour ressaisir la victoire. Toutefois, comme je viens de le dire, il n'était pas impossible d'organiser le transport rapide de quelques-unes de ses unités les moins éprouvées, qui auraient servi de soutien à la cavalerie et à l'artillerie. Mais ces deux armes elles-mêmes n'étaient plus en état de remplir leur tâche.

Les chevaux de la cavalerie étaient épuisés par les randonnées sans trêve de Belgique et de France, renouvelées sans ménagement pendant un mois. Une faute irréparable avait été commise à cet

égard ; on en rendit responsable le commandant du corps de cavalerie, qui fut disgracié. Il paraît qu'il se justifia plus tard en alléguant des ordres supérieurs auxquels il avait dû obéir. Si le fait est exact, la responsabilité est seulement déplacée. On s'est plu à tourner en dérision la cavalerie allemande, qui n'a jamais accepté la rencontre que lui offrait la nôtre, l'a toujours tenue à distance par le combat à pied, et a su tendre, en avant de ses propres colonnes, un impénétrable rideau. On a eu tort : elle a joué son rôle de masque et de couverture. En se réservant pour recommencer dans des circonstances semblables, ou pour intervenir à l'heure propice ; elle a bien agi. La nôtre a profité de la leçon plus tard ; mais, dans le premier mois de la campagne, elle avait été usée mal à propos. Le fait est patent, la faute indéniable ; le doute ne porte que sur les responsabilités à mettre en jeu. Quelles qu'elles soient, la cavalerie française, après la bataille de la Marne, était momentanément réduite à l'impuissance.

De son côté, l'artillerie s'est trouvée à court de munitions. On a pu le cacher longtemps ; la vérité a fini par se faire jour. Ici, la responsabilité est nettement gouvernementale. M. Millerand déclarait récemment à la Chambre qu'en raison de l'énorme consommation faite par l'artillerie, la fabrication des munitions, actuellement, était montée à 600 p. 100 des prévisions du début de la guerre, et qu'elle atteindrait 900 p. 100. Il est très concevable qu'on n'ait pas imaginé d'avance une telle consommation ; mais ce qu'on pouvait et devait prévoir, c'était un approvisionnement très supérieur à celui qui existait en magasins. Le général Langlois n'a cessé, dans les dernières années de sa vie, de réclamer 3.000 coups par pièce de campagne. Nous n'en avons que 1.200 à la mobilisation... Les 1.800 coups de différence nous ont fait cruellement défaut. La fatigue générale de l'armée, la ruine des chevaux, le manque de munitions d'artillerie, voilà donc les causes qui nous ont empêché de poursuivre les armées allemandes après notre victoire ; et nous venons de voir que, de ces causes, les unes engagent la responsabilité du haut commandement, les autres celle du gouvernement lui-même.

Ces causes étaient, ou ignorées, ou insuffisamment connues. Même dans les milieux militaires, on ne se rendait pas compte, par exemple, de la consommation réelle de munitions pendant le premier mois de la campagne, et l'usure de la cavalerie n'était pas

soupçonnée. Aussi, quand on sut que les Allemands avaient rapidement cédé 60 à 80 kilomètres de terrain, se flattait-on d'apprendre bientôt le rejet de l'ennemi au-delà de la frontière. Et lorsqu'on eut connaissance de combats sérieux engagés sur la Vesle et sur l'Aisne, la supposition naturelle fut que les Allemands avaient laissé, sur les positions jalonnées par ces deux rivières, de fortes arrière-gardes chargées de couvrir la retraite de leurs gros. On fut promptement détrompé. Nous étions arrêtés sur des positions préparées d'avance par les troupes ennemies de seconde ligne, et nous nous trouvions amenés à cette guerre imprévue de tranchées, dont nous n'entrevoyons pas encore la fin.

Ce système de guerre, ce sont bien les Allemands qui nous l'ont imposé. Pourquoi l'ont-ils choisi ? Ne pouvaient-ils profiter de la leçon qu'ils venaient de recevoir, et procéder contre nous de la façon dont nous venions de procéder contre eux ?

Sous la protection de leurs arrière-gardes, s'ils avaient repris du champ à leur tour, se renforçant ainsi à mesure qu'ils se repliaient, ils pouvaient nous attirer à leur suite, et, au moment opportun, se retourner pour nous livrer bataille.

Avec une supériorité numérique incontestée, des facilités de ravitaillement accrues pour eux, diminuées pour nous, toutes les chances se renversaient en leur faveur. Notre infériorité générale s'accroissait par suite de l'épuisement de notre cavalerie et de l'insuffisance de nos munitions d'artillerie ; les Allemands avaient dès lors toutes raisons de compter sur une victoire décisive ; et, pour nous, la défaite risquait de se transformer en désastre.

Ce plan pouvait toutefois échouer, si, éventant le piège, nous nous contentions de suivre de loin la retraite de l'ennemi, et si, le sentant arrêté, nous nous installions solidement en face de lui, sur des positions que nous aurions organisées pour attendre son attaque. L'aurions-nous fait ?

Le succès avait enflammé toutes les ardeurs. Malgré tout ce qui nous manquait, la tentation de pousser de l'avant eût été bien forte. Y aurions-nous résisté ?

Même si nous faisions preuve de sagesse en adoptant un système d'attente et de temporisation, les Allemands en étaient quittes pour se retrancher aussi, plus loin naturellement qu'ils ne l'ont fait, et pour entamer la guerre de siège, avec un peu de retard.



Mais la retraite momentanée et la prise de champ en arrière, suivie d'un retour offensif, c'était la guerre de mouvement. Les Allemands sont capables de la faire — ils venaient de le prouver — mais à leur façon toutefois. Ce qui dépasse décidément leurs facultés, c'est l'improvisation sous le coup de fouet des événements. Ils manœuvrent avec précision contre un ennemi qui se résigne à un rôle passif; leur avance se développe méthodiquement et progressivement, pourvu qu'ils ne rencontrent que des obstacles secondaires et prévus; mais quand une volonté supérieure se met à la traverse et jette le trouble dans leurs combinaisons, ils ne savent plus se retourner. La résolution que l'Etat-Major français avait prise après ses premières défaites, l'Etat-Major allemand, vaincu à son tour, ne sut pas la prendre.

Une autre raison, encore, a peut-être dicté leur décision à nos ennemis. Contraints de reculer, les Allemands voulurent, par obstination et par orgueil, limiter leur recul au minimum, et sauver les apparences aux yeux de la nation, de l'Europe et du monde, en conservant le plus possible du terrain conquis. Au lieu de se servir des positions organisées d'avance pour couvrir une retraite stratégique, prélude de nouvelles opérations offensives, ils s'y installèrent en force, avec la pensée, sans doute, que nous allions nous y briser comme nous l'avions fait dans les Ardennes. Il y avait tout de même quelque chose de changé depuis lors. Ils ne virent pas que la leçon des événements avait porté chez nous, et que, de leur côté, en renonçant à la guerre de mouvement au moment où elle pouvait devenir fructueuse, ils nous accordaient le délai dont nous avions impérieusement besoin pour nous refaire, organiser et instruire nos réserves, nous créer une artillerie lourde, et fabriquer les munitions qui nous manquaient. Tout le monde a plus ou moins murmuré contre le système de guerre qui nous fut imposé; il s'est trouvé qu'il était le seul capable de nous procurer un répit d'autant plus indispensable que la mobilisation russe n'était pas achevée et que l'armée anglaise de la métropole, à peine en voie de formation, ne pouvait être, avant quelques mois, en mesure de rendre les services attendus d'elle. Ce répit nécessaire, nous l'avons dû à l'aveuglement de notre implacable ennemi; il rentre dans la série des chances providentielles qui nous ont favorisés depuis le début de la guerre.

V

Si la lutte changeait de physionomie, elle n'en était pas moins opiniâtre. Pendant une quinzaine de jours, se rendit-on vraiment compte du caractère de fixité qu'elle allait prendre pour longtemps? Arrêtées devant les positions occupées par les Allemands, nos armées firent tentatives sur tentatives pour les en débusquer; notre avance fut lente, pénible, et, disons-le, presque insensible, jusqu'au jour, promptement venu, où il fut bien démontré que nous nous heurtions à une résistance insurmontable, du moins directement et pour le moment. L'ennemi dut faire la même constatation.

Alors, des deux côtés surgit la même pensée : Puisque le front s'affirmait inviolable, il fallait le déborder par une aile. Notre aile droite et l'aile gauche ennemie s'appuyant à la Suisse, dont il n'était plus question de violer la neutralité, c'était par le Nord qu'il fallait tenter l'attaque débordante. Chez les deux adversaires, le front s'étendit donc successivement, chacun s'efforçant en vain de gagner le flanc de l'autre, qui toujours arrivait à parer à temps la menace. C'était la bataille continue, mais toujours la bataille parallèle, faite d'une infinité d'actions de détail et sans résultat décisif.

Les Allemands se lassèrent les premiers de ce jeu. Notre ligue formait alors un angle rentrant dont le sommet était sur l'Oise, vers Noyon. Ils pensèrent avec raison qu'en faisant effort sur ce point, ils nous mettraient, en cas de succès, dans une situation difficile, car, notre centre rompu, ils pouvaient acculer notre aile gauche à la mer. En cas d'échec, ils ne risquaient que d'être refoulés sur leurs communications, sérieusement protégées par l'organisation défensive de la région Laon, La Fère.

Pendant quinze jours, on se battit avec acharnement sans aboutir de part ni d'autre. Il fallut recommencer à étendre les forces comme auparavant. Anvers ayant alors succombé, l'armée belge, qui avait pu évacuer la place à temps, vint prolonger notre aile gauche, mais ce renfort était largement équilibré par l'intervention des forces assiégeantes allemandes rendues disponibles.

Cette fois, les deux ailes Nord des belligérants se trouvaient appuyées à un obstacle absolu — la mer. Les Allemands se flattèrent que notre aile gauche, formée par les Belges, déjà fort éprouvés,

et par des troupes encore peu nombreuses amenées en hâte, pouvait être enfoncée. Ils dirigèrent donc un nouvel et violent effort de ce côté, espérant, d'une part, s'emparer de Calais et frapper ainsi un grand coup matériel et moral, de l'autre, réussir le mouvement enveloppant rêvé, et déterminer la chute de toute notre ligne. Ce fut la bataille de l'Yser, lutte formidable, dont l'issue longtemps balancée nous coûta, comme aux Anglais, des pertes énormes, et en causa d'effroyables à l'ennemi, qui, à la fin, lança désespérément ses attaques par masses compactes. Elle marqua l'échec définitif des Allemands dans les Flandres.

La saison rigoureuse commençait. Très éprouvées, les deux armées, en raison même de l'extension démesurée de leur front, ne disposaient plus de réserve générale. Pour le moindre effort partiel elles devaient recourir à des déplacements latéraux. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient songer à une opération de grande envergure. Les Russes commençant à devenir inquiétants sur le front oriental, l'armée allemande se trouvait forcée d'imposer à plusieurs corps des navettes répétées de l'Ouest à l'Est et *vice versa*, selon les circonstances ; raison de plus pour le maintien de l'équilibre établi pour longtemps en France, où les chances en notre faveur s'accroissaient de jour en jour, bien que très lentement. Peu après la bataille de la Marne, au moment où il fallut faire halte devant les positions organisées de l'ennemi, un officier du génie, envoyé en reconnaissance sur la rive droite de l'Aisne, terminait ainsi son exposé de la situation : — « Ils ne nous délogeront pas. » — « Pas plus que nous ne les délogerons », répliqua le général auquel il faisait son rapport. Ce bref dialogue est l'exact résumé des opérations de tout l'hiver. Nous assiégions l'armée allemande ; elle nous assiégeait ; les positions respectives des deux parties pouvaient reprendre les vieilles dénominations de lignes — ou plutôt zones — de circonvallation. Car cette guerre était bien la guerre de siège, mais poussée à un degré insoupçonné de généralisation et d'intensité, grâce à la mise en jeu des ressources, sans cesse perfectionnées, de l'outillage moderne.

Les progrès merveilleux de l'armement, entraînant l'inviolabilité du front, introduisaient aussi les conséquences les plus imprévues. Les deux adversaires, terrés dans leurs tranchées ingénieusement aménagées et développées chaque jour, finissaient par se trouver

à si faible distance, qu'ils s'injuriaient, comme les héros de Homère, ou se ménageaient réciproquement, en vertu de conventions tacites, mais observées avec scrupule, comme pendant la guerre de Crimée. Concurrément avec les engins les plus récents et les plus meurtriers, on voyait reparaître le matériel démodé d'autrefois, redevenu utilisable précisément à cause de sa moindre portée, et dont l'emploi ménageait les munitions des pièces plus nouvelles ; on se servait, des deux côtés, d'appareils primitifs, lance-bombes ou *minenwerfer*, qui rappelaient les catapultes antiques et les frondes à élastique des enfants ; on revenait à l'usage général des grenades à main ; on lançait (chez les Allemands), sur les défenseurs d'une tranchée, des jets de liquide enflammé ou même corrosif. La guerre, dans ces conditions, ne se présentait même plus sous la forme d'une bataille parallèle, mais de caractère général ; elle se composait d'une série indéfinie d'actions locales, menées plus ou moins simultanément, et tendant à peu près uniquement à tenir l'adversaire en haleine et à l'user peu à peu.

Car cette guerre de siège n'était qu'une guerre d'usure. La faute capitale des Allemands nous donnait le temps de combler les lacunes de notre organisation. Sûrs de n'être plus entamés, incapables encore d'entamer l'ennemi nous-mêmes, nous en arrivions à compter presque exclusivement sur le temps, qui dorénavant travaillait pour nous. Au point de vue politique, nous pouvions espérer que les neutres, excédés des vexations des Allemands, qui continuaient à accumuler les maladresses, prendraient tôt ou tard parti pour les Alliés ; au point de vue économique, notre richesse, qui surpassait celle de l'ennemi, fortifiait notre position. Grâce à la maîtrise de la mer, nous étions sûrs de ne manquer dans l'avenir ni de vivres, ni de munitions, ni de matériel, tandis que l'Allemagne, réduite à vivre sur elle-même, épuisait peu à peu ses ressources, et, malgré son rationnement intérieur, malgré le pillage systématique des régions occupées par ses armées, constatait chaque jour la raréfaction plus marquée de ses céréales, de ses métaux, de son numéraire.

Elle ne s'avouait cependant pas vaincue. En prévision d'une reprise de l'offensive par les Alliés, fidèle à un système qui lui avait permis de tenir (elle eût dû, au moment opportun, viser plus

haut), et qui lui permettrait certainement de tenir encore contre leurs forces accrues par le développement de l'armée anglaise, ou même par l'adjonction éventuelle des neutres, elle avait organisé défensivement les diverses régions de la Belgique, la province rhénane en arrière de la frontière hollandaise, préparé la défense du Luxembourg, et renforcé celle de la Lorraine et de l'Alsace.

Cette prévoyance admettait la possibilité, la probabilité même de l'échec définitif. En effet, dans les sphères supérieures, les Allemands ne se dissimulaient plus l'avortement de leur plan. Mais s'ils ne comptaient plus sur un succès décisif, ils se flattaient que les Alliés n'y atteindraient pas davantage. La campagne d'hiver ne pouvait que les confirmer dans cette opinion, qui était aussi celle de beaucoup de Français clairvoyants. On était ainsi amené à songer à une solution politique capable de déterminer la rupture de l'équilibre militaire. Les succès répétés des Russes contre les Autrichiens fortifièrent une idée qui s'était fait jour presque au début de la guerre, à la suite de l'invasion russe en Galicie et de la poussée grandissante de l'*irrédentisme* italien.

L'intérêt de l'Autriche était-il bien de poursuivre la lutte ? Jusqu'alors, elle n'y avait récolté que des coups. Elle s'était crue sûre de réduire promptement la Serbie : après y avoir essuyé de sanglantes défaites, elle avait été contrainte à l'évacuer. C'était fini du rêve suggéré par Bismarck ; loin d'être en situation de prétendre au Sandjak de Novi-Bazar, à la vallée du Vardar, au port de Salonique, à une position dominante dans la mer Egée, elle était menacée de perdre la Bosnie et l'Herzégovine, avec la perspective de voir cette Serbie détestée lui enlever encore une partie de la Dalmatie pour s'assurer un débouché sur l'Adriatique. La Russie tenait la Galicie et la réunirait à la Pologne autonome ; peut-être même exigerait-elle l'indépendance d'autres groupes slaves. La Roumanie guettait l'occasion, et rappelant l'origine d'une grande partie de la population de la Transylvanie et de la Bukowine, s'armait avec l'intention évidente de s'emparer de ces provinces. Enfin, l'ennemie séculaire de l'Autriche, son alliée à contre-cœur, l'Italie ne parlait que de reprendre, avec le Trentin, le littoral autrichien de l'Adriatique. Pour comble de disgrâce, on pensait couramment en Europe que l'Allemagne, vaincue par les Alliés et contrainte à rendre gorge, chercherait un dédommagement sur sa vassale en lui enle-



vant ses territoires germaniques pour se reconstituer à ses dépens. Prise ainsi entre ses alliés et ses adversaires, n'était-il pas indiqué pour l'Autriche de négocier avec ceux-ci ?

On fait un pont d'or à l'ennemi en retraite : n'était-il pas à propos d'en profiter, n'était-il pas sage de consentir aux sacrifices inévitables, réduits peut-être en raison du service rendu, et allégés par des compensations arrachées à l'ancien ennemi, auteur responsable du désastre présent ? Les procédés politiques et militaires employés, à l'égard de l'Autriche, par l'Allemagne, toujours arrogante et maladroite, ne pouvaient qu'incliner le cabinet de Vienne à une solution qui paraissait sa dernière chance d'éviter l'effondrement. L'idée fut rejetée d'abord comme une chimère ; elle prit corps peu à peu, et des pourparlers indirects semblent bien avoir été entamés pour sa réalisation. Mais l'Allemagne s'était prémunie d'avance contre le danger d'un pareil abandon, en envoyant des troupes au secours de son alliée — manière efficace de la tenir — et en lui demandant en échange quelques-uns de ses corps slaves. Encadrés dans les armées allemandes, ces corps jouaient en quelque sorte le rôle d'otages.

D'autre part, l'Autriche tergiversait toujours, ne parvenait pas à se décider, et, suivant sa traditionnelle habitude, se trouvait finalement en retard, comme disait Napoléon, d'une armée, d'une année et d'une idée. Heureusement pour elle, l'Italie, dans sa préoccupation de recueillir tous les profits sans trop risquer, tergiversait aussi, et la Roumanie, obligée d'ailleurs de se garder du côté bulgare, restait l'arme aux pieds. La Grèce, gouvernée par le ministère Venizelos, ne demandait qu'à entrer en scène ; mais le roi, influencé par d'autres clans politiques et par l'État-Major, hésitait à se joindre aux Alliés, et semblait redouter plus encore que la Roumanie, une intervention de la Bulgarie. Celle-ci gardait son attitude énigmatique. Il résultait de cette situation générale que la solution politique attendue avait chance, dans le cas le plus favorable, d'être différée, et que les Alliés n'avaient encore, à la fin de l'hiver, à compter que sur eux-mêmes.

Ce fut peut-être une des raisons de l'expédition des Dardanelles, motivée d'ailleurs par d'autres considérations politiques et économiques d'importance majeure : l'écoulement des blés de Russie, le ravitaillement de la Roumanie pour le cas où elle ferait cause commune avec les Alliés, la facilité plus grande apportée aux relations

entre la Russie et ses alliés. L'expédition présentait de grandes difficultés. Il est plus que probable que les Anglo-Français avaient compté sur la coopération d'un détachement important de l'armée grecque. Cette coopération ayant fait défaut, on dut constituer tout un corps expéditionnaire. Les opérations de la flotte alliée, réduite à ses propres moyens, prirent d'abord la meilleure tournure, mais l'échec du 16 mars, qui se traduisit par trois cuirassés coulés et d'autres sérieusement avariés, fut cause d'un retard considérable. Il est toujours impossible de savoir quand pourra être porté, sur Constantinople, le coup dont on se promettait les plus importantes conséquences matérielles et morales.

## VI

Nous sommes donc, selon toute apparence, condamnés pour longtemps encore, pour toute la durée de la campagne peut-être, à la guerre de tranchées, à la guerre d'usure. L'ennemi a pris toutes les mesures pour pallier une infériorité maintenant établie et nous avons chance de nous heurter jusqu'à la fin à des positions successivement organisées, les unes derrière les autres, avec la prévoyance la plus minutieuse.

Si cette guerre d'usure nous a rendu le service de nous permettre une seconde préparation et de remédier ainsi à l'absence de préparation initiale, sa prolongation forcée nous fait payer cruellement l'énorme faute commise, *faute uniquement imputable à notre système politique et à nos gouvernants*. La supposition la plus favorable qu'on puisse émettre sur leur compte est que, tenant à ne pas faire figure d'agresseurs, ils ont tout sacrifié à cette considération de forme. Après s'être affirmée dans les timidités de la période de mobilisation (ordre de se tenir à 10 kilomètres au minimum de la frontière), cette préoccupation perce encore dans la réponse au général de Bernhardt, réponse qui cherche une justification d'ordre politique dans le fait que notre concentration ne répondait nullement à un projet d'opérations par la Belgique.

Le respect de la neutralité de ce pays ne devait pourtant pas empêcher — bien au contraire — de prendre les mesures nécessaires pour répondre à sa violation par une puissance ennemie. Il s'agissait de tout autre chose dans le cas de nos politiciens. Ils ont cru,

jusqu'au bout, à la possibilité d'éviter la guerre, dont ils ne voulaient à aucun prix, peut-être parce qu'ils se rendaient compte de la responsabilité qui pesait sur leurs têtes, et surtout parce que, heureux ou malheureux, ils en redoutaient plus que jamais les conséquences pour le régime. Ils ne se sont résignés à l'inévitable que lorsqu'ils ont vu toute retraite coupée. Pour continuer à vivre de la France, ils comprirent qu'il fallait bien que la France vécut elle-même. Mais il eût été trop tard pour la sauver sans les fautes politiques des Allemands, que vinrent, peu après, doubler des fautes militaires. Par une faveur du ciel, nos premières et principales chances de salut nous vinrent ainsi de l'ennemi lui-même.

Le manque de préparation, morale et matérielle, est indéniable. J'ai signalé les deux accusations capitales qu'en matière militaire on est en droit de lancer à la face du régime. Après la déclaration de guerre, nous entrons dans la série des questions à discuter : question de concentration, sur laquelle je ne reviens pas, question des erreurs stratégiques et tactiques de la première période, que je rappelle seulement en raison des sanctions intervenues. Le reste suit logiquement ; nous sommes prisonniers des erreurs du début.

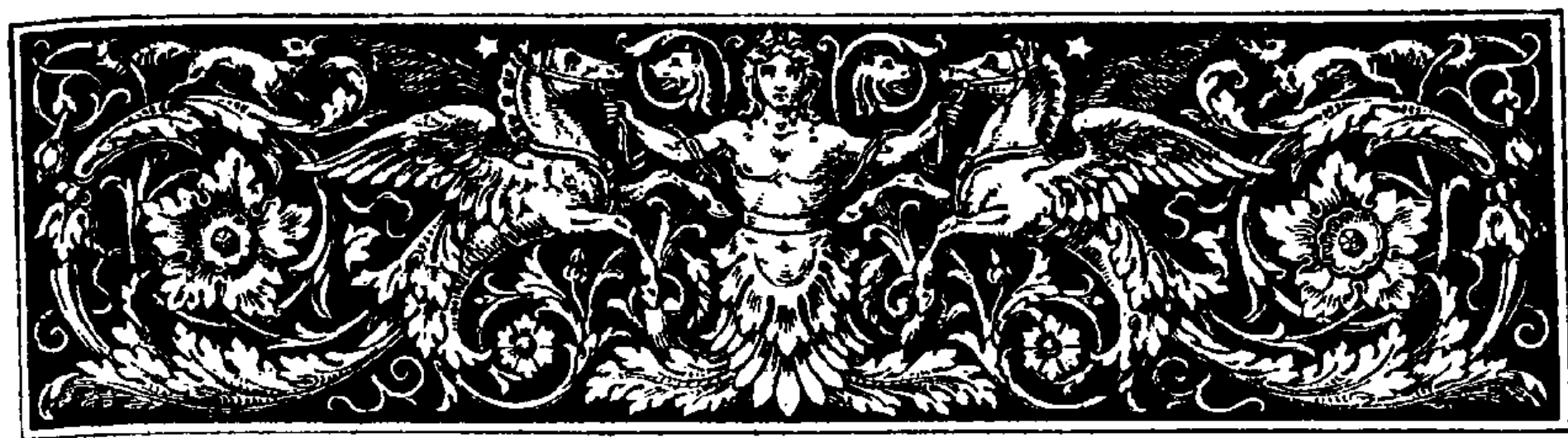
J'ai parlé des sanctions prises. Beaucoup assurément étaient méritées ; toutes n'ont peut-être pas été prononcées avec le discernement désirable ; la preuve en est qu'il en a fallu de nouvelles contre certains des nouveaux favoris, et, que, par contre, il a fallu revenir sur des disgrâces injustifiées. On paraît, en tout cas, avoir procédé avec un peu de précipitation. Les vides ainsi produits s'ajoutant au chiffre des tués ou blessés gravement, il en est résulté une véritable pénurie de sujets dans les grades supérieurs, d'autant plus que les exécutions ont continué jusqu'à l'heure présente. On aurait pu remédier dans une certaine mesure à cette pénurie en mettant à contribution les services de l'arrière, trop généreusement dotés en officiers de l'armée active, et en recourant aux victimes de la persécution dreyfusienne, qu'on s'efforça, au contraire, de maintenir à l'écart, en les reléguant dans une obscurité systématique que très peu eurent l'occasion de percer, et encore de façon très relative. Ici l'intérêt de parti, comme toujours sous le régime démocratique, prima l'intérêt général. Les persécuteurs ne pardonnent jamais à leurs victimes le mal qu'ils leur ont fait.

Des critiques qui précèdent, les unes ne peuvent être que provi-

soires, et la discussion à leur sujet reste ouverte ; les autres résultent de faits incontestables, et elles sont capitales. Si les erreurs qu'elles relèvent n'avaient pas été commises, les débuts de la guerre — à supposer que les Allemands eussent risqué l'aventure — avaient chance d'être très différents. Peut-être aurions-nous réussi à battre l'ennemi en Belgique. Et alors, si nous avions pu le poursuivre, le désorganiser, l'affaiblir dans une large mesure, la guerre, sans être courte, car on ne pouvait songer à mettre du premier coup hors de cause un ennemi tel que l'Allemagne, eût été néanmoins abrégée. Si même nous n'avions pas assez entamé les Allemands pour désagréger leurs armées et que nous eussions été acculés à la guerre de tranchées, comme il serait probablement arrivé au cours de la campagne, au moins cette guerre se serait-elle déroulée sur le territoire ennemi ; bien des deuils, bien des dégâts, bien des désastres auraient donc pu être évités à nos alliés et à nous-mêmes.

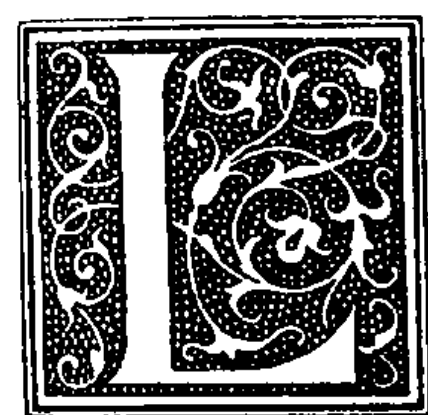
La conclusion de cette sommaire esquisse ne mettra pas en question le succès final. Les Allemands ont manqué définitivement leur coup ; ils ne se relèveront pas de leur échec. Mais nous devons payer la victoire infiniment plus cher qu'il n'aurait fallu. L'incurie du gouvernement républicain et de ses complices militaires et civils se traduit par un sacrifice immodéré des vies humaines, par un gaspillage de temps, d'argent et de forces dont compte devra être demandé. Il ne faudra donc pas, après la guerre, se complaire béatement dans la joie du succès inespéré — je dirais presque immérité, si l'héroïque sacrifice de nos glorieux morts n'avait pas racheté les erreurs et les crimes commis par d'autres. *Mais nous devons nous tenir en garde contre un retour de fortune, toujours possible si nous ne mettons ordre aux causes qui ont failli nous conduire à l'abîme.* La tâche nouvelle des bons Français, débarrassés de l'ennemi du dehors, sera de rétablir l'ordre au dedans, en commençant par rechercher les responsabilités et appliquer les sanctions nécessaires. Cette tâche implique comme condition préalable, c'est de toute évidence, la restauration de l'Autorité. Le cœur de la France est resté sain ; qu'on lui rende sa tête.

COMMANDANT DE X...



## Le " Vieux Dieu " allemand

---



*INTÉRESSANTE étude de notre collaborateur Flavien Brenier sur le VIEUX DIEU ALLEMAND, paru dans le dernier numéro de la REVUE ANTI-MAÇONNIQUE, a valu à son auteur de nombreuses lettres de félicitations émanant de notabilités françaises et étrangères, parmi lesquelles se trouvent plusieurs Evêques:*

*Pour répondre aux demandes qui lui ont été adressées, notre ami va faire paraître en librairie, sous la forme d'une brochure in-octavo de 80 pages, son travail si utile à lire et à faire lire, principalement à l'Étranger, dans les circonstances tragiques que la France traverse.*

*Cette brochure aura pour préface les lignes suivantes de Maurice Barrès :*

Paris, 15 août 1915.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, cher monsieur Flavien Brenier, votre brillant et profond travail. Vous traiter lumineusement un des grands sujets qui ont toujours passionné mon esprit. Je crois avec vous que nous assistons à la lutte des dieux. Ils combattent au-dessus de nos têtes.

Il y a un an, peu de jours avant que la guerre éclatât, vous



rappelez-vous quel était l'esprit de la France ? Le meilleur, l'excellent sommeillaient. Dans un paysage du soir, sous un ciel vide, nous regardions quelques miasmes pestilentiels crever à la surface d'un cloaque.

Et l'Allemagne ? Une songerie violente la congestionnait, lui donnait des mouvements brusques, convulsifs, mal liés. Jamais on ne vit sur un peuple pareille épaisseur de rêve ; jamais pareille excitation toute prête à se jeter dans l'action. Une bouteille d'alcool est distribuée à chaque soldat allemand, juste au moment de l'attaque, et l'on nous dit que cette boisson, appelée « mélange du Kronprinz », se compose d'un punch à l'éther et à l'arrach. Mais qu'elle est donc cette drogue, ce haschich que ses philosophes, ses poètes, ses professeurs, avaient versé au peuple allemand ?

Demandez plutôt qu'est-ce qu'un Allemand, qu'est-ce que ces gens toujours prêts à retourner au fond de leur mémoire, au fond de leur histoire et dans les premiers instincts de leur sang ?

Dans leur temple du Walhala, dédié aux héros qu'ils jugeaient dignes de provoquer leur enthousiasme et de former leurs âmes, les Allemands ont installé l'effigie du roi des Vandales. Leurs savants, depuis un siècle, recueillent toutes les épaves des races païennes, tous les héros qui sont des conseillers du massacre et du pillage et s'efforcent pédantesquement de les introduire au fond de la conscience nationale de la Germanie. Si l'on veut comprendre ce que signifient ces appels constants et monotones de Guillaume II à son « vieux Dieu », il faut savoir que ce « vieux Dieu », dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le Dieu Odin, le Père universel qui, dans le brouillard du Nord, entouré des Vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies mêlées à d'affreuses ivrogneries. La Belgique et nos provinces envahies attestent à l'univers ce que sait faire un peuple formé dans une admiration religieuse pour les plus effroyables scènes de

l'humanité primitive et qui fait d'une mythologie féroce ses grands textes sacrés...

« O jeunesse du monde ! » s'écrie l'étudiant teuton qui pénètre dans la salle ignoble où il va boire à perdre la raison. Il célèbre et réveille tout ce qui subsiste de l'antique animalité dans son être. C'est par elle qu'il compte communiquer avec l'âme universelle, et quand, se levant, il titube, il s'imagine, l'ivrogne, percevoir comme un Dieu la rotation des mondes, ou mieux encore il croit qu'à la manière des vieux conquérants germaniques il fait trembler l'Europe sous son pied.

Tel est l'étudiant, celui qui se forme dans ces beuveries anti-françaises pour être officier, diplomate ; mais le pauvre diable, là-bas, n'est pas moins intoxiqué que l'élite par ces vapeurs de mégalomanie. Par un jour d'été, son veston sur le bras, le petit bourgeois qui gravit en chantant les sentiers de la montagne vers le « kiosque restauration », attribue à son bien-être physique une valeur religieuse. La force qu'il reçoit du sol, du ciel, des grands arbres et qu'il va doubler en s'abreuvant ne peut rien lui conseiller que d'excellent ; elle est sacrée, elle est déesse, et tout à l'heure, quand du haut belvédère il embrassera l'horizon, elle lui mettra au cœur une convoitise sans limites, le désir de l'empire universel. Le moindre philistin d'Outre-Rhin entend le dieu Heimdall qui souffle dans sa trompe pour convoquer les dieux allemands à la conquête du monde et qui sonne aux fidèles Germains l'hallali des peuples latins.

Depuis un siècle, tous ces Allemands vivent dans un roman où ils ont engagé le ciel et la terre. Depuis qu'ils se sont soustraits aux influences françaises et qu'ils ont commencé de rejeter l'héritage classique, tout ce qu'ils voient dans les brumes de leur conscience et dans les nuages de leur ciel, ils prétendent le diviniser. Les formes mobiles que le vent de la nuit assemble et agite et que l'aube disperse, les mauvaises larves de jalousie et de cupidité qui fermentent

dans les cœurs et que le grand soleil de la raison assainirait, les Allemands pêle-mêle les introduisent dans leur Walhala. Cet Olympe indigène ne cesse pas d'aboyer contre les autres dieux et de réclamer leur mise à mort et celle de leurs guerriers. Odin, le vieil *Unser Gott*, son fils Thor, qui brandit le marteau sur nos cathédrales, les Walkyries sanglantes ne pardonnent pas aux dieux gallo-romains ni au Christ, par qui jadis ils furent vaincus. Et cette résurrection religieuse s'achève en un hurlement effroyable de haine.

C'est une des plus grandioses tragédies qu'ait vues l'humanité, cette malédiction que les dieux du Nord, flamboyants de fureur, jettent en bondissant sur le Dieu qui, durant des siècles, les tint sous la pierre du tombeau. Écoutez leur huée colossale :

« La race latine est usée, la Germanie arrive à l'heure  
« d'accomplir son destin magnifique et de ceindre la couronne  
« de l'empire universel. 1914, c'est la date élue de toute  
« éternité : demain, les peuples, réduits en esclavage et pareils  
« à des bœufs sous le joug, n'auront plus qu'à tracer le sillon  
« qu'elle aura pensé. Comme un cœur puissant placé au  
« centre du monde, la race germanique va projeter son  
« sang et son génie à travers les membres épuisés de la  
« vieille planète... »

Je voudrais rappeler ici un petit poème de Goethe :  
« *C'est la gloire des hommes de la Germanie, chante le grand poète allemand, d'avoir haï le Christianisme jusqu'au temps où les braves Saxons succombèrent sous l'épée fatale du seigneur Charles. Ils luttèrent assez longtemps, mais enfin ils furent domptés par la prêtraille et ils se courbèrent sous le joug ; mais ils remuèrent toujours de temps en temps. Ils n'étaient que dans un demi-sommeil quand Luther traduisit si bien la Bible en allemand...* » Si les paroles de Goethe ne persuadent pas les catholiques étrangers de la pensée anticatholique de l'Allemagne, eh bien ! il reste à mettre sous leurs yeux le

procès verbal des martyres infligés, avec les plus odieux raffinements, par les bandes d'outre-Rhin, aux prêtres de Belgique et de France.

Un soldat allemand blessé a fait au poète Jean Cocteau, qui le soignait, des confidences, et ces chuchotements fiévreux d'un lit d'hôpital gardent un écho du grand délire des dieux à la veille de la guerre :

*« On interprète mal notre Deutschland über alles, disait ce blessé. Deutschland über alles n'exprime pas que l'Allemagne est au-dessus des autres nations, mais qu'elle passe avant tout dans notre cœur. Mes camarades et moi pensions, au départ, marcher au suicide ; mais nous marchions en chantant un choral, avec une sorte d'extase, que vos troupes prirent souvent pour une obéissance de brutes à nos chefs... Et puis... et puis... il y a une chose que vous ne pourrez sans doute jamais comprendre. Avant que la guerre n'éclate il y avait une grande effervescence de fanatisme chez nous, près de Dusseldorf. On se réunissait quatre fois par semaine dans la forêt, et un vieux monsieur (Herr Ebel) prêchait l'amour de nos dieux de Germanie, dont Wagner vous donne une vague image. Herr Ebel nous fascinait, nous grisait et nous communiquait le goût, la nécessité possible des sacrifices humains. Je vous affirme, monsieur, que bien des atrocités sont exactes. Le tort de l'Allemagne c'est d'avoir honte de leur mobile, comme ces gens qui rougissent de ce qu'on les rencontre sortant de l'église. Et puis, monsieur, la guerre détraque les cerveaux. Un sacrifice utile entraîne des excès déplorables. Les officiers profitent de ce mysticisme des hommes pour assouvir des passions très basses. Ils excitent les troupes et des massacres s'ensuivent. »*

Dans ce texte inoubliable, on voit la minute où le rêve séculaire s'est transformé en action, où le mouvement obscur de l'âme s'acheva dans un geste terrible. Août 1914 : la somnambule a saisi son poignard. Les cinq fils pauvres de la nation allemande partent pour égorger et offrir en holocauste

à leurs dieux le fils unique de la nation française. La rumeur des forêts obscures, le frisson qui naît au passage des Walkyries, l'orgueil des Arminius, des Luther, des Blücher et des Bismarck, tout cet héritage millénaire d'un mysticisme accru d'année en année par les songeries de chaque génération, a décidément rompu toutes les digues, et la vague de fond, par-dessus Louvain, la Belgique, Nomény et Gerbeviller, va briser et couvrir la France.

... Mais, halte-là ! nous avons nos dieux. Ils valent mieux que les vôtres. Les voilà qui se lèvent de leur léger sommeil. La ruée bestiale qui, du fond de l'histoire, nous vient assaillir ranime nos croyances, nos aspirations, le sentiment de notre mission ; la flamme immortelle ressuscite ; le grand feu clair de France, depuis une année, tient la Bête à distance.

MAURICE BARRÈS,

de l'Académie française.







## CARNET DU F.·. VISITEUR

---

**N**ous disions, dans notre dernier numéro, en reprenant la publication de notre *Carnet du F.·. Visiteur*, que le *Bulletin hebdomadaire* des Loges Parisiennes avait cessé de paraître. Ce n'est plus exact aujourd'hui. Depuis quelques semaines, il s'en publie une édition spéciale au temps de guerre. Mais le *Bulletin*, d'hebdomadaire qu'il était autrefois, est devenu bi-mensuel et paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Son format est resté le même; seulement le fascicule a beaucoup perdu de son embonpoint : il est réduit aux dimensions d'une simple feuille de papier à lettre...

Malgré cela on trouve encore dans l'organe des bons FF.·. bien des nouvelles intéressantes. Nous en reparlerons plus longuement dans notre prochain numéro.

\*  
\* \*

Le dimanche 12 septembre, le *Grand Orient de France* va célébrer, lui aussi, l'anniversaire de la victoire de la Marne. Le *Président du Grand Orient de France*, le T.·. Ill.·. F.·. Cornaud présidera. La « planche » de convocation annonce deux conférences :

La première, sur *La bataille de la Marne*, sera faite par le F.·. Alexandre Varenne, député du Puy-de-Dôme, que l'invitation qualifie, en outre, d'ex-censeur.

La deuxième, dont le sujet est : *L'histoire d'hier et de demain*, sera l'œuvre du F.·. André Lebey, député de Seine-et-Oise.

Les deux orateurs sont on ne plus qualifiés pour traiter ces deux conférences avec compétence. *L'histoire d'hier* ? N'était-ce pas le projet maçonnique d'alliance entre la France et l'Allemagne et surtout de subordination de la France à l'Allemagne ? *L'histoire de demain* ? N'est-ce pas la Paix maçonnique entre la France et l'Allemagne — la paix sans acquisitions territoriales, bien entendu ! Le F. Lebey, qui, à son titre de député, ajoute celui de *membre du Conseil de l'Ordre*, est, on le voit, tout indiqué pour entr'ouvrir les voiles de l'avenir devant ses FF.·. ...

\*  
\* \*

C'est, qu'en effet, malgré les belles protestations du *Grand Orient de France* et de la *Grande Loge de France* que nous signalions dans notre article *Loges Françaises et Loges Allemandes*, du numéro de mai-juin, toutes relations entre les Maçonneries des deux pays ennemis n'ont pas été complètement suspendues.

La protestation du *Grand Orient* est du 10 JUIN dernier ; celle de la *Grande Loge* du 14 JUIN. Elles affirmaient solennellement que les deux obédiences françaises n'avaient plus rien de commun avec les Grandes Loges allemandes. Cependant le MOIS DE JUIN n'était pas encore terminé que les FF.·. MM.·. d'Allemagne faisaient des ouvertures à la *Grande Loge de France*, lui demandant de s'unir à eux pour trouver ensemble une solution au conflit sanglant qui sépare leurs deux pays, invitant les parlementaires français et autres gens compétents à des pourparlers.

A cette démarche, la *Grande Loge de France* répondit à la Normande, sans dire ni oui ni non. On réservait ainsi l'avenir et la possibilité de reprendre plus tard, sans danger, la conversation.

Précisément, A LA FIN DE JUILLET, une des notabilités de

premier plan de la Grande Loge de France, le F.:. Oswald Wirth, 33<sup>e</sup> et vénérable d'une des Loges écossaises les plus importantes de Paris, se rendait en Suisse et y faisait un séjour de six semaines environ. Ce voyage n'avait, bien entendu, aucun caractère officiel ; mais il était tout ce qu'il y a de plus officieux. En apparence, le Tr.:. Ill.:. F.:. faisait au pays de Guillaume Tell un simple voyage d'agrément ; mais, entre deux excursions, il devait s'aboucher avec les délégués des Grandes Loges allemandes et voir avec eux sur quel terrain et dans quelle mesure on pourrait engager les pourparlers pour la paix.

Ce programme — *nous le savons d'une manière formelle* — a été réalisé de point en point. C'est à Bâle que le F.:. Oswald Wirth avait installé son quartier général et il n'y est pas resté inactif. L'accueil que lui ont fait les francs-maçons allemands a été d'autant plus chaleureux qu'on se rappelle, outre Rhin, le rôle prépondérant joué par le F.:. Oswald Wirth lors de la réconciliation du *Grand Orient de France* et de la *Grande Loge de France* avec les Grandes Loges allemandes. Il fut alors, au premier chef, un de ceux qui « jouèrent, en prenant l'initiative des manifestations « franco-allemandes, le rôle d'agents allemands qui se seraient « *proposés de tromper les Français* sur les véritables sentiments de l'Allemagne. » Cet aveu, rappelons-le, est du F.:. Quartier la Tente, ancien Grand Maître de la Franc-Maçonnerie suisse (1).

On voit que si la Franc-Maçonnerie française célèbre à Paris, pour les gogos, à grand renfort de communiqués aux journaux, l'anniversaire de la bataille de la Marne, elle n'en continue pas moins, pendant la guerre comme avant, son rôle de trahison...

\*  
\* \*

Nos bons FF.:. , aidés en cela par les socialistes, dont tout l'état-major politique est maçonnisé, cherchent, par tous les

(1) Revue maçonnique *Alpina*, agence centrale des Loges Suisses 15 octobre 1914.

moyens possibles, à établir des pourparlers en faveur de la paix — d'une paix, entendons-le bien, qui ne sera pas onéreuse pour l'Allemagne et qui ne fera que rétablir le *statu quo ante*.

C'est pour aboutir à ce résultat qu'on a tenu les conférences socialistes internationales de Londres et de Berne, le Congrès socialiste de Paris, etc. On a ensuite essayé de faire pression sur le gouvernement. Au milieu d'août, les groupes socialiste et radical-socialiste de la Chambre, firent des démarches répétées auprès du F.<sup>r</sup>. Viviani, président du Conseil des ministres pour l'amener à accepter une réunion de la Chambre en comité secret, réunion dont chacun savait qu'elle amènerait la chute du ministère. Un cabinet de « paix possible » eut succédé à celui que nous avons. Pendant que les FF.<sup>rs</sup> du Parlement français travaillaient ainsi à nous préparer une paix *made in Germany*, on pouvait lire dans les journaux allemands des articles comme ceux-ci :

Le *jeudi 12 août* : la GAZETTE DE FRANCFORT affirmait qu'il y avait « *une manifestation formelle de toutes les gauches contre le généralissime.* »

Le *mardi 17 août* : la DEUTSCHE TAGESZEITUNG publiait un télégramme de La Haye où on lisait : « *C'est dans le courant de cette semaine que devra se décider en France la crise gouvernementale. Le Président Poincaré menacerait de démissionner.* ».

Le *mercredi 18 août* paraissait dans la GAZETTE DE COLOGNE un article tendancieux intitulé : « *Déceptions et impressions en France.* ».

La GAZETTE DE FRANCFORT, elle, parlait de « *l'Orage au Palais Bourbon.* ».

La NEUE FREIE PRESS, de Vienne donnait des « *Informations sur une crise présidentielle en France.* ».

Le *jeudi 19 août*, la GAZETTE DE FRANCFORT signalait de nouveau « *la crise de politique intérieure en France.* ».

Nos ennemis, on le voit, étaient bien informés des espoirs maçonnico-socialistes.

Les patriotes ne manqueront pas d'admirer, comme nous, l'harmonie merveilleuse qui exista entre les articles de la presse allemande et l'assaut que menèrent en France, contre MM. Millerand, Delcassé et Ribot, les fils de la Veuve appartenant au Parlement.

Nos francs-maçons sont vraiment des musiciens disciplinés, suivant à la seconde le bâton du chef d'orchestre d'outre-Rhin. Heureusement pour la France, le résultat ne répondit pas à l'effort des Loges.

\*  
\* \*

On comprend bien que la Maçonnerie, si elle mène pareille campagne, n'aime pas à en endosser l'odieux. Elle préfère en faire supporter par d'autres les conséquences. Voilà pourquoi, parallèlement, les Loges ont ouvert le feu contre le Souverain Pontife; voilà pourquoi elles ont inventé le *Pape germanophile* — ou plutôt *bochophile*, comme dit élégamment le maçonnique *Bonnet Rouge*.

La LANTERNE a, ainsi, entretenu ses lecteurs de « *la paix du Pape ou la paix allemande* ». Le *Bonnet Rouge*, lui, ne se tiendrait pour satisfait, provisoirement, que si le Souverain Pontife, en casque et en cuirasse, partait en guerre contre la horde germanique. Il reproche à Benoît XV son pacifisme et croit le flétrir en l'appelant *Benoît-le-Neutre*. Le canard le plus récemment lancé par l'officine de la rue Cadet est celui du « *Cardinal Gibbons remettant au président Wilson un message du pape concernant la paix.* » On sait qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette invention.

Mais le clou de toute cette ignoble campagne des Loges a été, incontestablement, « l'interview de Benoît XV » par Louis Latapie parue dans la *Liberté*.

Nos lecteurs ont pu être surpris que nous n'en ayons rien dit dans notre dernier numéro : nous avions à cela un motif puissant, c'est que *dame Censure* ne nous aurait jamais permis, en pleine effervescence, de dire tout ce que nous savions sur ce sujet. Aujourd'hui encore, nous nous demandons ce qui va advenir du peu de révélations que nous allons



essayer de produire au grand jour. La *Censure* et le *Grand Orient* sont si proches parents...

Voici ce que nous savons de manière positive :

Le voyage que fit M. Latapie à Rome, *au moment où devait paraître* un article destiné à jeter l'émoi en France, ne fut que le prétexte destiné à permettre la publication de cet article. En effet, si l'auteur putatif était présent à Rome, *c'est à Paris que se rédigeait son interview*. M. Latapie, qui en acceptait la paternité, ne devait mettre que sa signature au bas de la cuisine journalistique qu'on lui préparait.

Le cuisinier en chef. . . . . bien que F.., ne résidait pas au *Grand Orient*, mais au Ministère. . . . .  
. . . . . C'est dans un cabinet attenant à celui du Ministre que. . . . .  
. . . . . fut envoyé au grand journal libéral aux fins d'insertion. On comprendra parfaitement pourquoi ledit article — contrairement à ce qu'eussent voulu les usages de presse et, en outre, la déférence la plus élémentaire pour le caractère auguste du Chef de l'Eglise — ne fut pas soumis à Benoît XV avant sa publication. Il n'en serait rien resté, tant les sentiments véritables du Souverain Pontife y étaient odieusement travestis.

Le coup n'en a, d'ailleurs, pas moins été porté dans l'opinion, et c'est ce qui importait aux Loges, peu scrupuleuses sur le choix de leurs moyens.

\*  
\* \*

Les maçons n'étaient pas encore suffisamment nombreux dans notre ministère. Le F.. Viviani, président du Conseil, vient d'y faire entrer un nouveau F.., en qualité de sous-secrétaire d'Etat à l'Aviation. Il s'agit du F.. René Besnard, député d'Indre-et-Loire, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et ancien ministre des Colonies.

Au Conseil de Cabinet, l'entrée de ce nouvel enfant de la Veuve a été saluée par une batterie d'allégresse : « Houzé !

Houzé! Houzé! », à laquelle les quelques ministres non francs-maçons — il y en a tout de même deux ou trois — ont dû être seuls à ne pas s'associer.

\*  
\* \*

On s'est souvent demandé par quelle aberration les hommes politiques de la majorité avaient pu croire, avant juillet 1914, à l'état d'esprit pacifique de l'Allemagne.

Cette conviction était si bien entrée en eux que le F.: Armand Charpentier, vice-président du Comité Exécutif du Parti Radical et Radical Socialiste, envisageait comme suit *un mois avant la guerre*, la solution de la question d'Alsace-Lorraine :

Ce sera une solution commerciale. Rien d'Austerlitz, certes ; mais rien d'un Waterloo. Pas de fanfares, mais pas de cercueils. Pas de lauriers sur les képis, mais pas de voiles noirs aux fronts des mères.

Une solution commerciale, vous dis-je, qui tiendra en trois phrases :

— Vous avez gagné l'Alsace et la Lorraine, messieurs ; combien en demandez-vous ?

— Une colonie.

— Laquelle ?

Causerie, discussion, négociations, etc..., tope ! la main dans la main, un bon traité et... le désarmement général. Ce jour-là, on commencera à respirer en Europe.

Un journaliste facétieux demanda au F.: Charpentier, *auquel on pensa un moment pour le ministère des Affaires Etrangères*, s'il ne serait pas plus simple pour Guillaume II et M. Poincaré de jouer l'Alsace-Lorraine à l'écarté...

Pendant ce temps, l'Allemagne mettait la dernière main à sa préparation militaire et forgeait le guet-apens de l'ultimatum à la Serbie.

Or, voici le document secret qui, *pendant la semaine tragique où le feu était mis à l'Europe*, était adressé par le Grand Orient de France à toutes les Loges de son obédience.

On appréciera s'il était possible de mieux endormir la vigilance à l'égard de l'Allemagne chez les hommes politiques français qui fréquentent les Loges.

ANNÉE 1914  
**Circulaire n° 9**

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

—  
**GRAND ORIENT DE FRANCE**  
**Sûprême Conseil pour la France**  
**et les possessions françaises**

*O. . de Paris, 1<sup>er</sup> Juillet 1914 (E. . V. .)*

**OBJET :**

**LE CONSEIL DE L'ORDRE AUX LOGES**

*Mise à l'étude des Loges  
de la question des rap-  
ports franco-allemands.*

DU GRAND ORIENT DE FRANCE,

S. . S. . S. .

**TT. . CC. . FF. .**

A la suite du vœu des LL. . *La Parfaite Amitié*, O. . d'Albi; *La Fraternité Vosgienne*, O. . d'Epinal; *La Parfaite Sincérité*, O. . de Marseille, renvoyé par le Convent de 1913 au Conseil de l'Ordre, celui-ci, prenant en considération le vœu proposé, met à l'étude des Loges la question des rapports franco-allemands.

En affirmant, une fois de plus, le désir ardent et raisonné de la paix dont la France a déjà fourni des preuves multiples comme en y apportant leurs contributions personnelles qui s'ajoutent à tant d'autres, les Loges répondront aux vœux unanimes de la Franc-Maç. . française. Le Conseil de l'Ordre, dans sa pl. . de l'année précédente, à propos de la loi de deux ans, alors en discussion, avait été le premier l'interprète du sentiment général en rappelant à quel point le pays de la Révolution ne séparant jamais son intérêt personnel de l'intérêt collectif, sut toujours être et demeurer bon Européen. Les différentes conférences de nos At. . ont achevé de prouver à quel point la question des rapports entre la France et l'Allemagne, à l'ordre du jour déjà par suite des circonstances, s'imposait de plus en plus à l'attention des esprits cultivés et renseignés. La singulière campagne, au chauvinisme accentué qui progresse à cette heure même, contre toute logique, en Allemagne, achève de démontrer aux plus prévenus l'acuité douloureuse du malaise, l'urgence qu'il y aurait à le résoudre, les dangers possibles du conflit. Il n'est pas jusqu'à certaines déclarations belliqueuses venues de hautes personnalités qui ne précisent encore les regret-

tables tendances qui s'affirment au-delà des Vosges et qui contrastent si profondément avec la tenue généreuse et parfaite de l'opinion publique française.

Dans l'intérêt des peuples des deux pays, pour la cause de la paix européenne et mondiale, comme pour l'Humanité, que la Franc-Maç. s'est toujours honorée de servir, il y a lieu de serrer de plus près une question qui la passionne. Il est bien évident, en effet, que son ampleur même nécessite d'abord la connaissance exacte des multiples aspects particuliers qu'elle comporte, l'étude minutieuse de ses réalités, l'examen attentif de ses conditions. Il ne suffirait pas de la trancher de haut, soit à un point de vue trop général ou trop élevé, soit à celui du sentiment. Certes, ne serait-ce que par le principe, un Franc-Maç. veut la paix et il est, de prime abord, décidé à agir en conséquence, mais justement afin de pouvoir persévérer sur cette voie salutaire, afin de n'y pas échouer d'autant plus qu'il s'y sera légèrement aventuré, il est tenu de ne rien ignorer du problème à résoudre en même temps qu'il se doit de mesurer l'opportunité des circonstances et ce que celles-ci lui permettent. Il lui faut retenir le double enseignement de l'histoire et de la vie, du passé et du présent, et, afin même de mieux faire entrer l'idéal dans la réalité, de ne se tromper en aucune manière sur les complications de celle-ci. L'illusion conduit toujours à des abîmes et l'espérance qui n'est basée sur rien de réel lasse plus vite l'imprudent qui en abuse au début que celui qui n'a su se la permettre qu'à bon escient.

Il convient, notamment, de pressentir l'accueil qui serait fait à une proposition de cet ordre par nos voisins, si, justement à cause du doute qui l'environne, elle ne serait pas dangereuse en se révélant intempestive. A l'heure actuelle, ne serait-ce que pour mieux préparer en temps voulu des rapports ou des pourparlers ou, même, sur le terrain purement maçonnique, une Tenue solennelle collective, l'étude seule de la question importe et c'est à elle qu'il convient, d'abord, de s'arrêter. Une semblable enquête peut être féconde. L'accueil qui sera fait au dehors à la nouvelle d'une consultation aussi importante présentera en lui-même une indication précieuse qui dictera sa conduite à notre bonne volonté. Une étude de cet ordre est susceptible, vraisemblablement, de rester sous le maillet plusieurs années. Il ne s'agit, en aucune façon, d'une critique superficielle, d'une appréciation rapide ou d'un exposé tendancieux, soit dans un sens, soit dans l'autre. Il faut une œuvre qui réponde à l'esprit de la Franc-Maç., qui ne se paie ni de mots, ni de tirades, et se démontre, par elle-même, avant tout, ennemie de l'erreur. Notre Ordre se doit surtout, sur un terrain si brûlant, toujours d'actualité dangereuse, de creuser profondément le puits même de la Vérité, afin d'y puiser l'eau la plus pure en même temps que la plus naturelle. Si, dans un esprit tout à fait opposé, qui sera la garantie de son succès, qui est celle, en tout cas, de sa conscience et de sa sincérité libératrice, la Franc-Maç. réalise un jour, pour la Liberté et, par elle, ce que la Sainte-Alliance a rêvé par la tyrannie et sous la domination des églises, elle ne pourra y parvenir qu'après des années de lutte et à condition de se pénétrer,

dès maintenant, de l'étendue, de la gravité des conséquences difficiles de ce vers quoi qu'elle s'efforce.

Voici comment le Conseil de l'Ordre, quant à lui, envisage les assises de l'étude soumise aux At. : :

..

La France, sans rien oublier, ni des circonstances qui ont entouré la guerre de 1870-71, déchaînée à la faveur d'un faux, la dépêche d'Ems, grâce à la volonté mûrement et longuement poursuivie de Bismark, ni d'une défaite et d'une mutilation que la Force réussit, puis maintint, contre le Droit, désireuse de continuer à fournir des gages à la cause de la paix, demeure dans une attitude purement défensive. L'Allemagne, au contraire, semble ne pas s'être rendu compte de la répercussion profonde que l'augmentation de ses effectifs causerait en Europe. Elle, qui est déjà l'initiatrice du service militaire obligatoire, a, cette fois encore, donné le signal de nouveaux armements. Qu'elle l'ait voulu ou non, elle est responsable d'un réveil angoissé. Cela est si vrai, qu'il y a quinze ans, personne chez nous n'envisageait la possibilité d'une guerre. L'élite avait même répudié toutes les questions y ayant trait. La génération des hommes qui ont aujourd'hui de trente-cinq à quarante ans pensait, vers sa vingtième année, l'ère des guerres définitivement close. Or, de plus en plus, par la force même des faits, elle est obligée de s'incliner vers une sombre inquiétude, et le point d'interrogation qu'elle avait effacé volontairement redescend de nouveau à l'horizon en la contraignant à y souscrire.

Il est évident qu'à cette heure, encore que nous entendions éviter et même faire disparaître toutes récriminations inutiles, l'œuvre bismarckienne atteste, par ses résultats, que si la force heureuse suffit un certain temps, elle entraîne des conséquences funestes quand elle s'est réalisée autrement que par la Justice. Celle-ci est quelquefois lente à reprendre sa revanche, elle la prépare néanmoins comme si les faits eux-mêmes, plus forts que la volonté des hommes, se chargeaient alors de démontrer sa nécessité.

La Prusse ne songe en aucune manière à reviser le traité de Francfort, et il serait dangereux d'entretenir des illusions à ce sujet. La conférence de Berne a, néanmoins démontré qu'un certain nombre de députés au Reichstag, interprètes de toute une partie de la conscience publique, regrettaient de ne pouvoir combler le large et douloureux fossé noir que creuse toujours l'Alsace-Lorraine entre les deux nations; et bien que la situation du député allemand n'ait pas l'importance, ni le pouvoir, que l'élection confère au député français, à cause de cela même, d'autre part, il y a tout à fait lieu de retenir une démarche de cet ordre, aussi significative. Le cantique chanté à l'inauguration du « Monument aux Nations » qui commémora la bataille de Leipzig, atteste peut-être par ses paroles : « Délivrez-nous, Seigneur ! » une sorte de regret, ne pourrait-il être ainsi complété : « Délivrez-nous, Seigneur, d'un cercle de fer et de feu, de la méfiance qui nous isole



dans notre propre injustice ! » On se souvient ici, spontanément, de la lettre qu'envoyait à Bismarck, au lendemain de Sedan, un de ses amis, pour lui conseiller de rester dans la logique en n'allant pas plus loin. On se rappelle aussi la parole de Frédéric-Guillaume : « Je n'ai pas déclaré la guerre à la France, mais à Napoléon III ».

Les déclarations de plusieurs Alsaciens nous dictent notre conduite. Ils ont affirmé le désir que leur patrie ne fût pas de nouveau un champ de carnage et bien que, sans doute, des considérations particulières, une certaine tristesse aussi, aient dicté leurs paroles, — la solide sagesse de nos trente anciens représentants du Haut-Rhin, dont la présence était si précieuse dans notre Parlement, nous incite à le croire —, il convient d'agir dans le sens de celles-ci. N'oublions pas non plus les hommes des deux peuples qui se sont cherchés au-dessus de leurs querelles. Rappelons les pages où Goethe et Nietzsche saluent le génie français, les séjours de Wagner à Paris, ceux de Challemel-Lacour et de Jules Ferry en Allemagne, pour ne citer que cela et ne même pas rappeler ceux de leurs écrivains qui, dès le lendemain de la guerre, faisaient entrevoir à leurs compatriotes les risques d'abaissement intellectuel qu'une victoire barbare entraînait. Dans la rivalité même des deux peuples, il est du devoir de l'historien de remarquer souvent on ne sait quelle émulation vers les meilleures qualités de l'âme humaine, une rivalité qui s'efforce plus vers un idéal commun qu'à sa propre lutte.

Nous n'avons pas le droit d'oublier, non plus, d'une part les rapports fréquents établis avec l'ambassade française à Berlin du temps où M. Herbette nous y représentait, de l'autre, les paroles du Chancelier au Reichstag, en 1913, rappelant celles de Bismarck et par lesquelles M. de Bethmann-Hollweg engageait solennellement sa parole, celle de son pays et celle de son souverain, en déclarant que jamais l'Allemagne n'attaquerait la France si elle n'était elle-même attaquée. Nous devons nous souvenir enfin que Gambetta avait avoué, peu de temps après la guerre, que les deux peuples gagneraient à se connaître au lieu de s'opposer. Tous ont également encore présentes à la mémoire les négociations qui eurent pour but de préparer l'entrevue de Ferrières. — Il est donc temps de savoir si le geste de la Commune, abattant la colonne Vendôme en pleine guerre, risque d'être enfin compris, et si les gages que nous avons donnés pourront susciter aujourd'hui ceux que nous sommes en droit d'attendre en échange, — que nous aurions presque le devoir de réclamer.

La facilité des rapports internationaux, les conditions nouvelles de la vie moderne, toute la civilisation nous indiquent qu'il faut maintenir la paix. La pénétration allemande, en France, le démontre également. Elle devrait être, à la fois, de stimuler notre activité souvent hésitante et molle, comme à nous faire voyager davantage dans l'Empire. Le merveilleux essor industriel et commercial de celui-ci nous en fait même un devoir. Malheureusement, l'esprit de suite, dont on est si abondamment pourvu au-delà du Rhin, nous manque. Nous avons lu les merveilleuses enquêtes de Jules Huret, nous avons parcouru ensuite les intéressants volumes,

entre tant d'autres, d'Ajam et de Bruneau, nous avons écouté bien des conférences, suivi de nombreux articles, discuté l'avertissement logicien de notre excellent F. : Marcel Sembat, puis, notre attention, distraite, s'est portée ailleurs.

Il serait temps de la maintenir sur le problème dont nous esquissons ici, à larges traits, les plus grandes lignes.

Si l'Alsace-Lorraine apparaît le principal obstacle, ne pourrait-elle pas devenir, petit à petit, la terre du rapprochement ? L'Alsace-Lorraine devrait être, en effet, le trait d'union entre les deux pays, et il serait normal, pour cela, que l'Allemagne lui accordât l'autonomie par une constitution indépendante. Malgré tant d'efforts, l'Empire n'a pas assimilé les deux provinces et le véritable problème allemand n'est pas tant à cette heure, d'assimiler l'Alsace-Lorraine que de mêler plus intimement la Prusse, encore féodale et militariste, à la vie industrielle, commerciale et démocratique de la nation, tout en lui permettant de demeurer la clef de voûte de l'édifice germanique. Des événements peuvent surgir en Europe qui rendent cette entente plus désirable encore pour nos voisins que pour nous mêmes, et justement à cause de cela, nous avons le devoir de protester, en même temps que d'agir, contre les chauvinistes insensés qui menacent l'activité économique européenne. L'alliance russe a été nouée dans un but pacifique et l'Allemagne devrait de plus en plus en savoir gré à la France, d'autant que, sous la Russie aristocratique, une admirable élite intellectuelle libérale et héroïque se prépare ; elle accentuera un jour encore les liens entre les français et les slaves, et il ne dépend, en vérité, que de l'Allemagne de se mêler à ce grand courant libérateur.

Notre situation est également intéressante et forte au point de vue de l'Angleterre qui, après avoir eu des rapports souvent difficiles avec l'Allemagne, paraît, notamment depuis la visite des Franks-M. : anglais à Berlin, s'améliorer de plus en plus. L'influence française n'y est, sans doute, pas étrangère. — L'entente de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne assurerait la paix du monde.

Plus que beaucoup ne se l'imaginent, égarés par une presse exécrationnelle, cette paix est vraisemblablement dans le désir de nombreux souverains et des chefs d'Etat.

Inquiète, malgré la Triplice, du côté de l'Autriche, et peut-être méprisante, quelque peu envers l'Italie, que nous lui apprendrions à connaître et à aimer, l'Allemagne, isolée, serait sans doute reconnaissante à la France, si celle-ci entretenait avec elle des rapports plus suivis, augmentait les conversations diplomatiques et affirmait hautement cette volonté pacificatrice dont elle a déjà multiplié les assurances.

L'Allemagne a besoin d'expansion ; c'est cela surtout qu'il faut comprendre et faire saisir autour de nous. Elle ne peut vivre repliée sur elle-même, et la crainte d'y être réduite risquerait de la mener à la guerre. Une sorte de collaboration prudente, comme il en existe déjà dans plusieurs affaires, ne serait-elle pas de nature à arrondir bien des angles ? Ne pourrait-elle même être tentée sur le terrain colonial ? L'égoïsme est visible dans tous les ordres d'activité, surtout dans les rapports internationaux où il se retourne tou-

jours contre ceux qui le pratiquent. Dans notre rêve, — qui n'est nullement utopique et monte directement de la réalité, dont les nécessités s'imposent de plus en plus à notre attention, — une entente pour la paix, par le trait d'union de l'Alsace-Lorraine, devrait être sérieusement tentée. Ne parlons pas encore d'alliance, car, à aller trop vite, nous gâcherions beaucoup plus de choses que ne le croient les esprits trop pressés, et il faut sans doute compter encore sur une dizaine d'années pour amener un rapprochement tout à fait efficace. Le premier pas a été fait par nous, récemment encore, aussi bien à Bâle que par les hommes politiques parlementaires des différents partis à Berne, et la Franc-Maç. du Grand Orient de France n'a pas été étrangère, vous le savez, à ce grand mouvement. Notre enquête, qui ne pourrait être ignorée de la Franc-Maç. germanique, lui indiquera son rôle, qui est d'agir en conséquence, ne serait-ce d'abord qu'en mettant une étude identique à l'ordre du jour de ses At. Une pareille simultanéité entraînerait vraisemblablement, dans l'avenir, une étude en commun. Peut-être déjà, bientôt, de même qu'une Loge allemande s'est constituée à Paris sous le patronage de Goethe, une Loge française pourrait se constituer à Berlin sous celui de Victor Hugo. À côté d'autres groupes destinés à rapprocher les habitants des deux territoires, la Franc-Maç., sur son terrain spécial, dans ses formes accoutumées, avec sa sagesse avertie, à l'abri même de son rituel et de son internationalisme, qu'elle aurait tort d'oublier, a mission de créer également un foyer harmonieux.

Quoi qu'il en advienne de ces tentatives, elles ne peuvent que nous honorer, nous agrandir, préciser notre désir de conciliation, affirmer notre bonne foi. S'il était malheureusement démontré qu'elles ne sauraient aboutir par suite d'une volonté mauvaise, délibérément hostile, à laquelle, quant à nous, nous voulons ne pas croire, cette constatation même nous dicterait notre devoir et nous permettrait de mesurer à quel point l'enquête que nous conseillons était précieuse, nécessaire, urgente. Si, comme nous l'espérons, elle réussit à maintenir la paix, en accentuant les sentiments de confiance et d'amitié qui devraient exister déjà entre deux grands peuples et qui constituent, en réalité, les meilleurs garants de leur double avenir, nous aurons réalisé un peu plus de notre Ordre lui-même en même temps que son idéal.

Michelet écrivait : « Au xx<sup>e</sup> siècle, la France déclarera la paix au monde ». Il est nécessaire, pour elle, aussi bien que pour tous les peuples libres et même les peuples opprimés, de savoir si on entend lui répondre par une déclaration de guerre, fût-elle sourde ou voilée, progressivement accrue, afin de la mettre peu à peu dans un état de vassalité qui serait le contraire de l'entente qu'elle désire et qui l'empêcherait de l'accepter.

\*  
\* \*

Nous vous prions de vouloir bien mettre à l'étude cette importante question qui figurera à l'ordre du jour des travaux de l'Assemblée générale de 1915.

Il serait désirable que les réponses des Loges parvinssent au Grand Orient avant le 1<sup>er</sup> mai 1915, par une pl.<sup>°</sup> n'ayant trait qu'à cet objet. Ces réponses ne devront pas être fournies sous la forme de conclusions sommaires, mais devront constituer, autant que possible, un travail reflétant l'effort donné par chaque At.<sup>°</sup> pour résoudre la question posée.

Veillez agréer, T.<sup>°</sup> C.<sup>°</sup> F.<sup>°</sup>, l'assurance de nos sentiments fraternellement dévoués.

*Le président du Conseil de l'Ordre,*  
G. CORNEAU.

*Les Vice-Présidents,*  
MOLLARD, GROUSSIER.

*Les Secrétaires,*  
COURCENET, André LEBEY.

*Le Garde des Sceaux,*  
TINIÈRE.

Ainsi donc, huit jours avant l'ultimatum à la Serbie, le Grand Orient de France en était encore aux idées exprimées dans ce lourd fatras : « Rapprochement franco-allemand, autonomie de l'Alsace-Lorraine, collaboration avec l'Allemagne sur le terrain colonial, *alliance franco-allemande dans dix ans...* » Le mot y est!...

Et déjà la mobilisation allemande commençait à petit bruit!

S'agit-il d'une imbécillité collective ou d'une trahison consciente des francs-maçons composant le Conseil de l'Ordre du Grand Orient?

L'une serait aussi grave que l'autre.

Il ne faut pas oublier en effet, que la Franc-Maçonnerie française est l'école dont sont sortis, depuis trente ans, les deux tiers des ministres et des hommes politiques français, pour ne pas dire la totalité de ceux qui dirigent présentement notre Diplomatie et notre Défense Nationale.

A quelles bévues, à quel aveuglement ne devons-nous pas nous attendre de la part d'hommes formés à une telle école — s'ils ne sont que des inconscients, ce qui n'est nullement prouvé.

LE F.<sup>°</sup> VISITEUR.







## Associations Maçonniques

---

**L**ES associations dont il s'agit ici, et qui sont assez nombreuses dans la région parisienne, ne sont pas à confondre avec celles fondées et dirigées par des FF.°. MM.°, mais dont tout profane peut faire partie. Ces dernières n'ont d'autre but que d'assurer le recrutement de la Maçonnerie et d'étendre son influence occulte sur le monde profane. Les associations de ce genre ne figureront pas dans la liste que nous allons publier ; ainsi l'on n'y trouvera pas la *Ligue de l'Enseignement*, bien qu'elle soit éminemment maçonnique de par son origine et sa direction.

Celles dont nous allons parler, et qui sont moins connues, sont composées uniquement de FF.°. MM.° ; le profane n'y a pas droit de cité. Pour en faire partie, la condition *sine qua non* est d'avoir reçu auparavant l'*initiation maçonnique* dans une *Loge* régulière.

Le siège de ces associations est toujours fixé dans un café ou restaurant, tenu par un F.°, où l'on se réunit à l'heure de l'apéritif.

C'est ainsi que l'on verra défilier comme lieu de réunion, à Paris, la TAVERNE GRÜBER, du 15 bis, *boulevard Saint-Denis* et celle de la *place de la Bastille* ; la CHOPE FLAMANDE, 2, *boulevard Barbès* ; le RESTAURANT DU MERLE-BLANC, 202, *rue des Pyrénées* ; la TAVERNE GUIBOUT, 12, *place Clichy* ; la SALLE SERVIN, 212, *boulevard de la Villette* ; les SALONS BONVALET, 31, *boulevard du Temple* et la BRASSERIE CHAMPIGNEULLES, 18, *faubourg Montmartre*.

Le but poursuivi par ces associations est très divers : il y a des groupements purement professionnels ; d'autres ne sont que des réunions amicales ; on rencontre une association de secours mutuels. Il y en a qui sèment la ... bonne parole et qui cherchent à instruire. D'autres ont pour objet de répandre le goût des cérémonies civiles



et laïques dans le monde profane, dans le but de les voir supplanter les cérémonies religieuses, principalement celles du culte catholique. Enfin, certaines procurent aux FF.° et SS.° de légitimes distractions.

Aujourd'hui, nous ne parlerons que des associations de la première catégorie : les professionnelles.

\* \*

### I. ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES

Elles sont au nombre de douze, plus un office de placement.

#### L'OFFICE MUTUEL DU TRAVAIL

Son *Siège Social* est au 11, rue Cadet, dans un immeuble appartenant au *Grand Orient de France*.

C'est une œuvre philanthropique de *placement gratuit* créé sous les auspices du *Grand Orient de France* et de l'*Union Amicale de Solidarité*.

Les bureaux sont ouverts tous les jours de 9 h. à 18 h. *Téléphone* : Central 05-33.

Afin d'assurer le fonctionnement de l'œuvre, les FF.° sont invités à faire connaître à l'*Office Mutuel du Travail* les emplois vacants. Ils doivent indiquer lisiblement : 1° l'adresse de la maison et les conditions de l'emploi offert ; 2° sous les auspices de qui le postulant doit se présenter.

Les opérations de l'œuvre sont absolument gratuites pour les employeurs et employés.

Quiconque demande son inscription en vue d'obtenir un emploi doit être muni de l'une des pièces d'identité suivante :

- 1° Quittance récente de cotisation maçonnique ;
- 2° *Planche* de recommandation du Vénérable ;
- 3° Bande du *Bulletin Hebdomadaire*.

Il s'agit de bien s'assurer de la qualité maçonnique de celui qui sollicite un emploi.

Si un F.° recommande un tiers, c'est-à-dire n'appartenant pas encore à la Maçonnerie, il devra le munir d'une lettre contenant le nom et l'adresse du postulant et y joindre l'une des pièces d'identité, citées plus haut, et concernant, naturellement, le F.° présentateur.

Il est à noter qu'*aucune inscription ne peut être faite sans la production de ces pièces et sans la présence effective de l'intéressé.*

### **1<sup>re</sup> L'Amicale du Rail.**

C'est le groupement fraternel des cheminots FF.°. MM.°. ; pour en faire partie, il faut appartenir à l'un de nos réseaux de chemins de fer français et y joindre la qualité de F.°. M.°. régulier.

*Le Siège Social* est à la TAVERNE GRÜBER, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Il y a une réunion par mois. Chaque réunion se compose :

1<sup>o</sup> A 7 h. du soir, d'une agape fraternelle ;

2<sup>o</sup> A 8 h. 1/2 du soir, d'une conférence.

### **2<sup>o</sup> L'Amicale Vinicole.**

Cette association groupe tous les FF.°. MM.°. qui appartiennent, à un titre quelconque, au commerce des vins et spiritueux en gros.

*Le Siège Social* est à la TAVERNE GRÜBER, place de la Bastille (salons du 1<sup>er</sup> étage).

On s'y rencontre à l'heure de l'apéritif pour y traiter les affaires.

Il y a deux *Assemblées plénières* chaque année : l'une, le premier mercredi de décembre, pour procéder à l'élection du bureau ; la seconde, au début de janvier (7 janvier en 1914) pour y entendre le compte-rendu de l'année.

### **3<sup>o</sup> Les Chevaliers du Guet.**

C'est un nom bien moyen-âgeux pour une association maçonnique. Celle-ci est toute récente, et, ainsi que son nom l'indique, est réservée aux FF.°. MM.°. qui font partie du personnel de la Préfecture de Police. Elle ne date que de quelques mois avant la guerre et n'a pas beaucoup fonctionné depuis.

La réunion pour l'organisation définitive du groupe eut lieu le samedi 14 mars 1914, à 20 heures, dans la salle du comité du *Grand Orient*. On y avait invité tous les FF.°. de la Préfecture de Police.

Le *président* des Chevaliers du Guet est le F.°. Morisot.

### **4<sup>o</sup> Les FF.°. du Métropolitain.**

Ceux-ci, au moins, ne déguisent pas leur personnalité. Le titre même de l'association nous dit ce qu'ils sont : FF.°. MM.°, d'abord, et, ensuite, agents attachés à l'une des lignes du chemin de fer métropolitain.

Le *Siège Social* est à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard *Saint-Denis*.

Les réunions mensuelles ont lieu le soir à 9 heures et sont précédées d'un dîner fraternel. Ce dernier est facultatif.

### 5° Groupe Fraternel de l'Enseignement.

Ce groupement a été réorganisé en 1911 et compte une centaine d'adhérents. Tout adhérent doit avoir cette double qualité : être F. : M. : et appartenir au monde Universitaire (il faut faire partie soit de l'enseignement public, soit de l'enseignement privé).

Le *but* est de combattre les menées surnoises de l'Eglise Romaine et notamment, dit la circulaire :

1° Les vexations et les persécutions dont les membres de l'enseignement sont l'objet ;

2° Les prétentions sans cesse plus arrogantes des sociétés de pères de familles ;

3° La circulaire Barthou relative au choix des livres scolaires.

La *cotisation annuelle* est très modique : 1 fr. 50.

La Société a pour :

*Président*, le F. : R. Champion, ancien vénérable de la Loge *France et Colonies* ;

*Vice-Présidents*, le F. : Minot, vénérable de la Loge *La Chaîne d'Union* ;

*Secrétaire*, le F. : Duchêne, 26, rue N.-D. de Nazareth, orateur de la Loge *Les Vrais Experts* ;

Parmi ses membres on compte :

Les FF. : Chauvelon et Jeannin, inspecteurs primaires en retraite.

### 6° Groupe Fraternel des Musiciens Maç. :

En voici, encore, qui ne craignent pas d'afficher leur qualité : ils sont FF. : MM. : et en même temps artistes musiciens.

Leur *Siège Social* est à la *Chope Flamande*, 2, boulevard *Barbès*.

Les *réunions* ont lieu :

1° Les 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> mercredi de chaque mois de 10 h. à midi ;

2° Les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> mercredi de chaque mois de 2 h. à 4 h.

### 7° L'Union Amicale de Solidarité.

Cette société est des plus importantes et groupe 370 membres. Fondée en 1896, elle a établi son siège social à la *Taverne Grüber*,

15 bis, *boulevard Saint-Denis*. Son but est ainsi défini dans l'article premier de ses statuts :

« Il est formé à Paris une société ayant pour but : D'établir entre  
« ses membres des liens de solidarité et d'amitié. De faire naître  
« entre eux à l'aide de relations commerciales honnêtement prati-  
« quées, une véritable sauvegarde de leurs intérêts en même temps  
« qu'une estime réciproque.

« De prêter un appui moral à ceux de ses membres qui seraient  
« appel à son concours pour la défense de leurs droits ou la recherche  
« d'un emploi.

« D'assister, suivant ses ressources, ceux qui seraient par suite  
« de revers d'âge ou d'infirmité dans une situation digne d'un acte  
« de solidarité.

« D'offrir ou d'assurer à ceux qui habitent les départements un  
« centre de renseignements afin de faciliter leur démarches dans la  
« capitale et d'y développer leurs relations commerciales ou autres. »

« Pour arriver à ce but, outre ses réunions régulières, elle organise  
« des banquets, suivis de chants et sauterie, où leurs familles et  
« amis sont admis les dimanches soirs, au siège social. Pendant  
« l'été, elle organise des sorties les dimanches en une banlieue très  
« rapprochée de Paris comme il est indiqué au *Bulletin*. » (*Le Bulletin Hebdomadaire du Grand Orient*).

La Société comprend trois sortes de membres :

1<sup>o</sup> Les *membres titulaires* : ce sont ceux qui prennent l'engagement de verser une cotisation annuelle de 6 francs, payable par année et d'avance, tout en employant leurs efforts à faire prospérer la Société.

2<sup>o</sup> Les *membres fondateurs* : ce sont ceux qui furent inscrits avant le 31 août 1896; ils sont astreints aux mêmes obligations que les membres titulaires.

3<sup>o</sup> Les *membres correspondants*, ce sont ceux qui sans tirer profit de la Société lui procurent des renseignements ou lui rendent des services dans les départements; ils sont nommés par le Conseil d'Administration.

Les réunions auxquelles sont invités les sociétaires, sont :

1<sup>o</sup> Celles du jeudi, de 6 h. 1/2 à 8 h.

2<sup>o</sup> Un dîner suivi de sauterie, qui a lieu deux fois par mois, le dimanche.

Une CAISSE DE SECOURS IMMÉDIATS a été organisée pour venir en aide à ceux des sociétaires qui tomberaient dans la détresse, ou en cas de maladie, décès, etc. Cette caisse de secours, obligatoire pour

tous, est alimentée par un versement de 1 franc, renouvelable à chaque cas, et indépendant de la cotisation annuelle.

Le *bureau* est ainsi composé :

*Président* : le F. : Eugène Lambert, Directeur des Usines Buchet, 74, rue Cormeille, à Levallois-Perret.

*Vice-Présidents* : les FF. : Antoine Nicaise, entrepreneur de menuiserie, 14, rue Cafarelli, à Paris; Hubert Derave, chef de fabrication de vêtements pour garçonnets, 45, avenue de la République, à Paris.

*Secrétaire* : le F. : A. Grand, 50, rue N.-D. de Nazareth.

*Trésorier* : le F. : Eugène Busson, constructeur électricien, 27, rue Popincourt, à Paris.

*Secrétaire-adjoint* : F. : Domin, représentant, 22, rue des Bons-Enfants, à Paris.

*Trésorier-adjoint* : le F. : Georges Canavoso, fabricant de désincrustant pour chaudières, 9, avenue Sœur-Rosalie, à Paris.

L'*Union Amicale de Solidarité* est complétée par **La Solidarité Industrielle et Commerciale**.

Celle-ci est une société anonyme à personnel et capital variable. Son *Siège Social* est 51, boulevard Saint-Martin.

Elle a pour but :

1<sup>o</sup> De venir en aide à tous les associés dans toutes les circonstances de la vie en leur procurant la facilité de crédit et d'escompte.

2<sup>o</sup> De faire soit avec des associés, soit avec des tiers, toutes opérations relatives à la Mutualité, au crédit, à l'épargne et à la capitalisation.

3<sup>o</sup> De créer des carnets de bons d'achats à crédit et au comptant, destinés à mettre en rapport les membres de la société pour toutes les opérations commerciales qu'ils pourront faire entre eux.

Le *Président du Conseil d'administration* est le F. : Becker, mandataire au Tribunal de Commerce, 5, rue d'Amboise, à Paris.

La *permanence* est établie tous les jeudis, à 7 h. du soir, à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard Saint-Denis; elle est tenue par le F. : E. Brunet, tailleur, 76, rue Taitbout.

## 8<sup>o</sup> L'Union Fraternelle de la Métallurgie et des Industries qui s'y rattachent.

Cette association est ouverte à tous ceux, patrons, ingénieurs, employés ou ouvriers, qui appartiennent à la F. : M. : et au monde de la métallurgie.



Son *Siège Social* est établi à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Les *réunions* ont lieu deux fois par mois, à 8 h. 1/2 du soir, sous forme de conférences, qui ont toujours un intérêt professionnel.

### 9° L'Union Fraternelle de l'Exportation.

Elle est ouverte à tous ceux qui s'occupent du commerce de l'exportation : commissionnaires, acheteurs, fabricants, commerçants, représentants et employés sans exception.

Son *Siège Social* est à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Les *réunions* ont lieu tous les jeudis, à l'heure de l'apéritif, de 6 heures à 7 heures du soir.

Elle a pour devise : *Concorde, Éducation, Solidarité.*

### 10° L'Union Fraternelle des Employés et Représentants du Commerce et de l'Industrie.

Elle réunit tous les employés et les représentants de commerce qui appartiennent à la F. . M. . .

Le *Siège Social* est encore à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Il y a deux sortes de réunions :

1° Tous les lundis, de 18 h. 1/2 à 20 heures, apéritif fraternel dans une salle réservée ;

2° Les 2° et 4° mardis de chaque mois de 9 heures à 10 h. 1/2, réunion spéciale pour les employés d'intérieur : le délégué au placement s'y tient à la disposition de tous les FF. . .

Le *Comité* est ainsi composé :

*Président* : le F. . M. Fichelet ;

*Secrétaire* : le F. . E. Nerson ;

*Trésorier* : le F. . Hulleaut, 110, avenue d'Ivry, à Paris.

### 11° L'Union Fraternelle du Bâtiment.

Son *but* est ainsi défini : « Se connaître, s'instruire, s'entraider ».

Elle est ouverte à tous ceux qui, étant FF. . MM. . , appartiennent aux corporations du bâtiment : architectes, ingénieurs, entrepreneurs, fournisseurs, représentants, commis et ouvriers. Personne n'en est exclu s'il est initié.

Le *Siège Social* est toujours, à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Deux sortes de *réunions* :

1° Tous les mardis, le soir, de 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2, apéritif fraternel ;

2° Une assemblée mensuelle, comportant une conférence sur un sujet professionnel.

Le *bureau* est ainsi composé :

*Président* : le F. : E. Jumel ;

*Secrétaire* : le F. : G. Mercier ;

*Trésorier* : le F. : E. Grosdidier, 27, rue de la Chine.

Au moment où la guerre a éclaté, on étudiait la création d'une *banque* entre les membres de l'*Union Fraternelle du Bâtiment*.

## 12° L'Union Fraternelle du Tissu.

Cette dernière association est de date récente, elle ne fut créée qu'en décembre 1913.

Elle réunit dans son sein les patrons, employés et ouvriers de l'industrie textile et des industries qui s'y rattachent. C'est-à-dire : fabricants de tissus, broderies, dentelles, tailleurs, couturiers, confectionneurs et similaires, commerçants, ingénieurs, ouvriers et employés dans ces spécialités.

Le *Siège Social* est à la *Taverne Grüber*, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Deux sortes de *réunions* :

1° Les 2° et 4° mercredis de chaque mois, à 20 h. 30, conférence sur un sujet professionnel ;

2° Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> mercredis de chaque mois, à 18 h. 20, apéritif fraternel.

Il y a un *droit d'entrée* de 2 francs.

La *cotisation annuelle* est de 6 francs, payable 1 fr. 50 par trimestre.

(A suivre.)

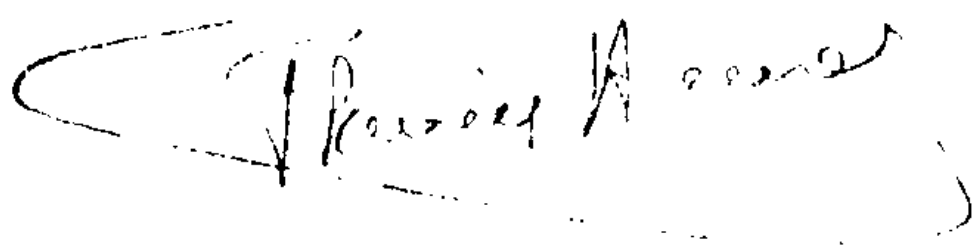
G. LA BRÈCHE.

---

Le *Gérant* : Flavien BRENIER.

---

Evreux. — Imp. de l'Eure, 6, rue du Meilet. — G. Poussin, D<sup>r</sup>.





Sixième Année.

Nos 9 & 10.

Septembre-Octobre 1915

## Ligue Française Antimaçonnique

**N**OTRE vaillant ami, le capitaine René de La Boulaye, président de la *Ligue Française Antimaçonnique*, s'était déjà signalé par la prise de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette et dans les combats de Souchez, à la suite desquels il fut décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre avec palmes.

La part glorieuse qu'il vient de prendre aux assauts qui ont marqué la fin de Septembre, en Artois, lui a valu une nouvelle citation à l'ordre du jour de l'armée, la troisième.

Nous sommes heureux d'en donner le texte ci-après :

« LEFEBVRE DE LA BOULAYE (E.-E. RENÉ), capitaine au  
« 21<sup>e</sup> régiment d'Infanterie, officier de cavalerie servant dans  
« l'Infanterie, s'est distingué dans tous les combats, notam-  
« ment dans celui du 28 Septembre, en entraînant sa com-  
« pagnie à l'assaut d'une tranchée puissamment organisée. A  
« maintenu le terrain conquis, malgré un feu très vif de  
« mitrailleuses et un bombardement incessant ».

Le jour même où il méritait cette belle citation, notre président était, au cours d'une charge à la baïonnette, atteint à la cuisse d'une balle de mitrailleuse qui le blessait sérieusement, mais sans cependant mettre sa vie en péril.

Evacué sur le Havre, il est actuellement en traitement dans une ambulance de cette ville. La balle a pu être extraite et tout fait espérer son complet rétablissement.

La pensée de tous nos amis sera auprès du vaillant officier que notre Ligue a l'honneur d'avoir à sa tête.

Ajoutons que le capitaine de La Boulaye vient d'être, pour la seconde fois, proposé pour le grade de chef de bataillon.

♦ ♦ ♦

Un des membres les plus dévoués de la *Ligue Française Antimaçonnique*, M. l'abbé Bergey, curé de Saint-Emilion, est actuellement aumônier militaire, affecté à la 36<sup>e</sup> division d'infanterie.

Sérieusement atteint de sept blessures par l'éclatement d'un obus, M. l'abbé Bergey, qui s'est constamment signalé par sa bravoure et son dévouement, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

Nous lui adressons nos chaleureuses félicitations.

Détachons le passage suivant d'une lettre envoyée par lui à un de ses amis, le commandant N... :

Après inventaire sérieux, j'ai pu constater qu'il ne me manquait ni tête, ni bras, ni jambe. Le cœur lui-même, traîtreusement visé, est toujours en place et fort bien accroché.

Je me demande pourtant si, sur ce dernier point, mes chefs ne nourrissaient pas quelque inquiétude, car ils ont jugé opportun, ce matin, de consolider mon côté gauche en y attachant du Ruban Rouge. Et — pour partager sans doute les responsabilités d'une opération aussi grave — on a rassemblé comme témoins un millier de mes gars du ...<sup>e</sup>.

Les Allemands, n'ayant pu venir eux-mêmes, car il y a, du côté de la ferme d'Hur... un bout de chemin assez difficile, se sont fait représenter par une dizaine d'obus, d'ailleurs mal pointés.

En sortant de cette réunion solennelle, quand j'ai pu classer dans mon pauvre esprit la série d'émotions profondes que je venais de ressentir, j'ai conclu que j'étais réellement « Chevalier de la Légion d'Honneur », puisque mon général venait de me le dire solennellement. Alors mon pauvre cœur de jeune prêtre-soldat s'est encore mis à battre terriblement de reconnaissance et de fierté !

Vous allez me trouver bien orgueilleux, mon commandant, tant pis ! Vous verrez du moins que je n'ai point toutes les qualités que me prête votre indulgente amitié. Mais laissez-moi vous avouer combien je suis heureux d'avoir sur la poitrine la croix des braves !... Oh ! je ne me fais pas d'illusion : mes mérites person-

nels ne furent, en l'espèce, que le moindre prétexte pour l'attribution par mes chefs d'une distinction aussi haute. Ce que je vois surtout dans ma croix, c'est un hommage rendu à mon sacerdoce, à ma soutane, à tous ceux qui, comme moi, la portent et accomplissent, depuis les débuts de la guerre, leur devoir de prêtre ou de séminariste français avec une bravoure émouvante.

Ils furent toujours pour moi, dans cette division, les plus modestes et les plus actifs des collaborateurs.

Je n'en suis pas moins fier d'avoir été choisi pour porter *notre croix* collective ! Elle me rappellera ma campagne de guerre avec ses angoisses et ses joies ; elle me donnera, dès maintenant, plus de courage pour mieux accomplir ma tâche au milieu de nos héros.

Puisque vous voulez bien m'honorer, depuis des années, de votre précieuse amitié, je vous demande instamment de supplier notre généralissime du Ciel, le bon Dieu, de parachever l'œuvre si affectueusement commencée par mes Chefs de la Terre. Ils ont fait de moi un Chevalier. Qu'il mette dans mon cœur ce qui est nécessaire pour que, à l'exemple de notre grand Chevalier Chrétien et Français, je sois, moi aussi, sans Peur et Reproche, *Sans peur*, pour braver la mort et arracher de ses mains sanglantes quelques-uns — le plus possible — de nos martyrs, que je voudrais ramener à leurs mères, à leurs femmes et à leurs fiancées ; *sans reproche* aux yeux de *gente demoiselle l'Armée*, incarnation de la France, et de ma *doulce mère l'Eglise* que je voudrais voir l'une et l'autre fières de moi, parce que j'ai dans mon cœur, pour les deux, une vive reconnaissance et un grand amour !



C'est avec un profond regret que nous avons appris la mort de M. Léon de Montesquiou, membre des Comités Directeurs de l'*Action Française*, tué glorieusement lors de l'offensive de Septembre, en Champagne, à la tête d'une compagnie du ... régiment étranger.

M. Léon de Montesquiou avait été un des membres fondateurs de la *Ligue Française Antimaçonnique*. Il s'en sépara quand notre Ligue se plaça définitivement sur le terrain catholique, ses convictions positivistes ne lui permettant pas de rester des nôtres. Mais les sympathies qui l'entouraient parmi nous lui sont toujours demeurées acquises.

Dieu a fait à ce bon Français, à ce soldat à l'âme loyale et généreuse, la grâce d'une mort chrétienne. Voici, en effet, la



dernière lettre écrite par lui, le 23 Septembre, peu d'heures avant sa mort, alors que le bombardement faisait rage :

Je réfléchissais beaucoup cette nuit, et voici notamment l'une de mes réflexions :

Devant l'horreur que je m'imaginai sur ce qui devait se passer de l'autre côté, je priais, et alors, je me disais : — Dans une circonstance où j'avais besoin de toutes mes forces morales, j'ai recouru à la confession, et j'ai été jusqu'à la communion. Il serait indigne que, plus tard, quand j'aurai retrouvé ma vie facile et heureuse, j'abandonne un tel secours, parce que je ne m'en sentirais pas immédiatement le besoin.

Oui, ce serait indigne. Je devrai donc m'efforcer de conserver cette pratique religieuse à laquelle je suis revenu ces jours derniers, parce que je me sentais très petit. Seulement alors, mon acte actuel aura de la valeur.

Ces réflexions faites sincèrement vous apporteront de la joie et du réconfort.

Elles en ont apporté à tous ceux qui ont connu et aimé le preux qu'était Léon de Montesquiou.

• • •

C'est avec un profond regret que nous avons appris la mort d'un de nos amis les plus dévoués, M. Georges Meandre, maire de Vaudancourt (Oise).

M. Meandre, qui appartenait à notre Ligue en qualité de membre du Groupe d'Etudes de Paris et de délégué général pour le département de l'Oise, nous avait donné maintes preuves de son entier dévouement, preuves dont la Direction de la Ligue peut seule apprécier toute l'étendue.

Aussi courageux citoyen qu'antimaçon fidèle, il était demeuré à son poste lors de la ruée allemande sur Paris et avait assuré personnellement, dans des circonstances très difficiles, la police de sa commune qui fut heureusement épargnée par le torrent ennemi.

Son fils, jeune officier de dragons, avait été blessé grièvement au début de la campagne, en Belgique, et porté disparu. Un service funèbre allait être célébré pour lui quand on

apprit que, relevé par les Allemands, il était soigné dans une ambulance d'Outre-Rhin.

M. Meandre a peu survécu à la joie de cette nouvelle.

Il y a peu de jours, plein de santé, il s'entretenait encore avec nous, nous témoignant sa cordialité habituelle et formant différents projets. La mort est venue, brusquement, les couper dans la racine...

Nos amis regretteront profondément l'antimaçon dévoué qui disparaît.

Nous adressons à sa famille l'expression de notre condoléance émue.





# LES IDÉES & LES FAITS

---

## LE VIEUX DIEU ALLEMAND

**N**ous faisons prévoir dans notre dernier numéro la publication imminente, en brochure, du travail très remarqué de notre collaborateur Flavien Brenier sur le *Vieux Dieu allemand*. Nous pouvons annoncer aujourd'hui que cet ouvrage va paraître à la librairie Chiron et Gauthier, rue de Seine, n° 40, à Paris. Nos amis pourront aussi se le procurer au bureaux de la *Revue Antimaçonnique*, 5, rue de l'Odéon, à Paris (1).

Parmi les articles consacrés, dans la presse, à cette étude historique et philosophique, signalons particulièrement l'éloquent commentaire paru dans le *Nouvelliste de Bordeaux*, sous la signature d'un des journalistes les plus consciencieux et les plus qualifiés de notre époque, Paul Courcoul.

Ce dernier constate que l'histoire de l'Odinisme ancien et moderne, telle que Flavien Brenier l'a reconstituée, « apporte l'explication la plus complète, la plus curieuse et la plus vraie à la fois de cette religion du *Vieux Dieu* dont les Allemands se réclament pour justifier leur agression, leur politique et jusqu'aux pires de leurs « forfaits ». Il ajoute que c'est « autant sur l'avenir que sur le passé » que cette brochure révélatrice donne les clartés les plus précieuses.

Ceux qui en ont déjà vu la substance dans les colonnes de la *Revue Antimaçonnique* ne démentiront pas ce jugement.

(1) *Le Vieux Dieu Allemand*, forte brochure in-octavo de 80 pages, par Flavien Brenier, avec une préface de Maurice Barrès. Couverture illustrée par Léon Renimel. Prix : 1 fr. 50. Franco par la poste : 1 fr. 75.

## LE DÉLIRE ODINIQUE

Quoi qu'il en soit, le délire Odinique qui possède l'Allemagne et qui l'a amenée à commettre les pires atrocités va s'exaltant de semaine en semaine.

Les lecteurs du *Vieux Dieu* ont lu le chant, à la mode outre Rhin au début de la guerre, qui évoquait « l'esprit souverain » de la Germanie, le « vieux vagabond des nuées », et qui lui donnait son vrai nom : Odin. On reconnaîtra l'inspiration du père des sanglantes Walkyries dans un nouveau lied, le *Chant de l'Épée*, que toute l'Allemagne répète en ce moment avec fureur.

Voici ce que le poète fait dire à l'épée allemande :

*Il ne m'appartient pas d'être juste ni d'avoir pitié. Il suffirait que je fusse indiciblement sainte par ma vocation et que j'aveuglasse de tant de larmes les yeux des mortels, que les plus orgueilleux en vinssent à tâtonner humblement du côté du ciel.*

*J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché les mamelles à des femmes et j'ai percé des petits enfants qui me regardaient avec des yeux de lions mourants.*

*J'ai sans doute le droit d'être fière, étant la messagère du Seigneur Très-Haut.*

*L'Allemagne est tellement le premier des peuples, que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés quand ils sont admis à manger le pain de ses chiens.*

*Quand Elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment heureux. Mais quand elle souffre, c'est Dieu qui souffre : c'est le Dieu qui agonise pour toute la terre en suant le sang.*

Cette épée allemande qui égorge les vieillards, qui tranche les mamelles aux femmes, qui transperce les petits enfants, ne ressemble guère à celle des soldats loyaux de notre histoire de France. Mais elle est toujours la même depuis le temps où Froissard, également élogieux pour la France, les Pays-Bas et l'Angleterre, constatait que « les Allemands sont moult cruels et n'ont mie de chevalerie ». C'est l'épée des guerriers Odinistes, des *Berserkers* ivres de bière forte et d'orgueil démoniaque, qui, le soir, au milieu des ruines fumantes d'une cité surprise, se félicitaient en riant d'avoir si bien chanté « la messe des épées » qu'il n'était pas resté un seul habitant vivant...

## LITTÉRATURE RELIGIEUSE ALLEMANDE

Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que seuls quelques poètes allemands sont capables de trouver ces accents, où frémit l'instinct de bête féroce qui est celui de la race germanique. Le *Chant de l'Epée* ne fait que mettre en vers et en musique une thèse chère, depuis au moins un siècle, à toute l'Allemagne pensante. Et les prédicateurs teutons, quand ils parlent de la guerre actuelle, ne s'expriment pas autrement que l'auraient fait jadis les prêtres sacrifiant à Odin.

Écoutons plutôt le pasteur Fritz Philippi, de Berlin, exposant à son auditoire recueilli que la mission de l'Allemagne est de « crucifier l'Humanité ». Voici les paroles mêmes de cet odiniste mal caché sous la peau d'un pasteur protestant :

*Je choisirai comme texte aujourd'hui, le verset de Luc, XII, 49 : « Je suis venu apporter le feu sur la terre ; et que ferai-je s'il est déjà allumé ? » Avec quelle justesse, mes frères, pouvons-nous, nous autres Allemands, le peuple le plus pacifique du monde, répéter les paroles du prince de la paix : « Ne croyez pas que je sois venu pour apporter la paix dans le monde ; je n'apporte point la paix, mais l'épée. » De même que le Tout-Puissant fit crucifier son Fils afin que s'accomplît l'œuvre de rédemption, de même l'Allemagne est destinée à crucifier l'humanité pour assurer son salut.*

*L'humanité doit être sauvée par le sang et le feu et par l'épée. Les guerriers allemands ne versent point d'un cœur joyeux le sang des autres nations ; c'est pour eux un devoir sacré qu'ils ne sauraient négliger sans commettre un péché. Notre Empereur adoré hait les horreurs de la guerre. Pendant de longues années, il travailla à maintenir la paix dans le monde. L'Allemagne n'a jamais employé sa force à menacer l'indépendance d'une nation. C'est précisément à cause de notre pureté que nous avons été choisis comme instrument du Tout-Puissant pour punir les envieux, châtier les méchants et pour frapper de l'épée les peuples pécheurs. La mission divine de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité.*

*Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement : ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire. Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié. Les méchants, les amis et les alliés de Satan doivent être anéantis comme de mauvaises herbes. Satan lui-même, qui est venu dans le monde sous la forme d'une grande puissance (l'Angleterre) doit être écrasé. L'Allemagne a pour tâche divine d'accomplir la destruction de ceux qui personnifient le mal.*

*Quand l'ouvrage sera fini, le feu et l'épée n'auront pas travaillé*



*en vain ; ce sera la rédemption de l'humanité. Le règne de justice sera établi sur terre, et l'empire allemand, son créateur, restera son protecteur.*

Divagations d'un cerveau en délire ? Nullement ! Le pasteur Fritz Philippi, auteur de cette page odieuse, est un des prédicateurs berlinois les plus en renom. Et, d'ailleurs, il est en complet accord avec le professeur Rheinold Seeberg, qui occupe à l'Université de Berlin une chaire de théologie. Voici ce que ce pieux personnage, prêchant à la Cathédrale, ne craignait pas récemment de dire :

*Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu, qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que nous faisons une œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires. L'amour divin est répandu sur le monde, mais les hommes doivent souffrir pour leur salut.*

Même thèse dans une homélie du pasteur Loebel, prêchant dans la principale église luthérienne de Leipzig.

*Le ciel a béni les Allemands et les a désignés comme le peuple élu. Nous faisons cette guerre avec la conviction que nous exécutons les desseins divins en détruisant nos ennemis et en établissant notre domination. L'Allemagne défend la Chrétienté ; ses ennemis sont ceux de la vraie religion. C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux, d'un cœur plein de reconnaissance, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de non élus. Nous devons combattre les méchants par tous les moyens possibles : leurs souffrances doivent nous être agréables, leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes. Il ne peut y avoir de compromis avec l'Enfer, de pitié pour les serviteurs de Satan, ... en d'autres mots, point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes et tous les peuples qui se sont donnés au diable et qui ont été, en conséquence, condamnés à périr par une sentence divine.*

Point de quartier, même pour les passagers inoffensifs du *Lusitania*, de l'*Ancône* et du *Persia*, même pour les vieillards, pour les enfants et pour les femmes... Voit-on assez nettement grimacer le mufle sauvage d'Odin, le dieu auquel il faut du sang, sous le masque hypocrite du Christianisme germanique ?

## LE MARTYRE DU CLERGÉ FRANÇAIS

Faut-il, après cela, être surpris de voir les pieux auditeurs de semblables homélies s'acharner sur les prêtres du vrai Dieu, du Dieu qui est mort pour apporter le salut aux hommes ?

Qu'on lise les pages émouvantes que M. l'abbé Griselle, secrétaire du Comité catholique de propagande française à l'Étranger, consacre au *Martyre du clergé français*. Qu'on essaie de se représenter, dans leurs détails, des scènes qui rappellent à la fois le temps des persécutions païennes et l'époque où les mercenaires allemands de la Réforme, ancêtres des uhlans d'aujourd'hui, terrorisaient nos campagnes françaises.

Voici le supplice du chanoine Oudin, curé-doyen de Sempuis. Il a 73 ans, il est atteint d'asthme et ne peut marcher. Ce sont ses compagnons de captivité, ses paroissiens, otages comme lui, qui, sous les coups de poing des Allemands, le soutiennent ou l'emmènent dans une charrette de boucher. On le traîne ainsi, de Sempuis à Coole, de Coole à Châlons, de Châlons à Suippes.

De Suippes à Vouziers, les Allemands viennent tour à tour le frapper à coups de crosse. A Vouziers, deux d'entre eux le prennent chacun par une jambe et le jettent dans un coin « comme une bête qui meurt », dit un témoin. Alors, ce ne sont plus seulement les soldats de l'escorte, ce sont ceux de la garnison qui viennent l'un après l'autre s'acharner sur lui. Il est étendu à terre : ils le frappent de coups de poing, de coups de crosse, de coups de cravache sur les mains et le visage, ils lui labourent tout le corps avec leurs éperons.

Ils l'emmènent ensuite, mourant, à Sedan.

A Sedan, l'agonie commence. Ils se décident à le porter à l'hôpital, et c'est là qu'il meurt.

Le R. P. Véron, de la compagnie de Jésus, était aumônier volontaire. Lui aussi, tombé aux mains des Allemands, devient le jouet de leur cruauté, injurié, frappé de coups de pied, de coups de crosse, pendant de longues journées. Lui aussi meurt littéralement sous leurs coups.

Il était prisonnier avec un autre prêtre et avec des soldats français. La haine des Allemands marquait des degrés entre les uns et les autres. Ils donnaient encore aux soldats quelques morceaux de pain. Mais, pour les prêtres, il y avait une consigne : *Nicht pastor !* Pas aux curés ! Et, quand ils assommaient le P. Véron, à coups de

crosse et de talons de botte, c'était en ricanant et en répétant : *Pastor Katolik ! Pastor Katolik !*

C'est par douzaines que l'ouvrage de l'abbé Griselle signale, avec les preuves et témoignages à l'appui, des faits semblables. Et nous sommes loin de tout savoir. Quelles horribles surprises attendent nos troupes quand elles pourront interroger les populations des territoires envahis !

La mission de l'Allemagne — ses pasteurs les plus écoutés sont d'accord pour le dire — n'est-elle pas de « crucifier l'Humanité » ?

### SAVANTS D'OUTRE-RHIN

Tous les Herren Doktoren font, d'ailleurs, chorus avec les pasteurs de Germanie. Voici un Anglais renégat, M. Houston Stewart Chamberlain, gendre de Richard Wagner. Il s'est dépouillé de sa nationalité d'origine, proclamé Allemand et consacré à chanter la gloire du Vieux Dieu. Il l'a fait avec assez d'éclat pour que toutes les faveurs impériales soient descendues sur lui. Écoutons-le, dans la *Taglische Rundschau*, faire écho sur le mode, scientifico-mystique, au prêche odiniste des pasteurs :

*Croire à la mission de sa patrie est un devoir pour tout Allemand. Cette foi ne procède ni de l'orgueil, ni de la présomption ; il s'agit bien plutôt d'une disposition divine devant laquelle chaque individu doit s'incliner en toute humilité, car le mérite et la gloire ne sont pas son œuvre. Son lot à lui est de se montrer, selon ses forces, digne d'une telle prédestination, et depuis longtemps le sentiment, ou plutôt la certitude d'une mission spéciale, vit dans l'âme de ceux qui forment l'élite du peuple allemand.*

*Il s'est trouvé des raisonneurs au cœur sec pour me reprocher de flatter les Allemands et les induire en erreur par la justice que je leur rends, tandis que mieux vaudrait leur faire sentir qu'ils ne sont pas exempts d'insuffisances, de fautes et de péchés.*

*Je sais bien que, pris individuellement, les Allemands sont comme les autres habitants de cette terre : un assemblage de bons et de mauvais, de capables et d'inaptes, de gens spirituels et de lourdauds.*

*Mais pour moi il s'agit de tout autre chose, et la vraie question est ailleurs. L'évolution que subit notre planète depuis un millier d'années a-t-elle amené les choses à ce point que l'Allemagne, ou pour mieux dire tout le Germanisme, même au delà des frontières de l'Empire, soit devenu un instrument de Dieu, un instrument indispensable et unique de Dieu ?*

*Je réponds oui. Même le plus stupide des Allemands doit maintenant comprendre que quelques rayons de la lumière divine auréolent son visage.*

Cette auréole, les abominables brutes germaniques la connaissent bien : c'est celle que mettait à leur front le reflet des incendies de l'Université de Louvain et de la cathédrale de Reims...

Qu'importe à un véritable Allemand la réprobation soulevée par de tels crimes?... Ecoutez ce que le doktor Karl Schröder pense du cri des consciences étrangères révoltées par la barbarie systématique de sa race :

*Quand nous aurons abaissé nos ennemis et confisqué leurs territoires, si l'un quelconque des anciens indigènes, qu'il soit Anglais, Français, Italien, Américain (sic) ou tout autre de race inférieure, élève la voix plus haut qu'un soupir, nous le briserons contre terre.*

*Et après que nous aurons démoli ces cathédrales vermoulues et autres constructions hideuses, y compris les temples de l'Inde et autres contrées païennes, nous construirons des cathédrales bien plus grandes et des temples autrement splendides pour honorer notre noble Kaiser et les grands actes de son peuple, destructeurs des races pourries du monde.*

*Oh ! combien nous sommes reconnaissants que Dieu ait choisi notre grand et incomparable Kaiser et son peuple pour accomplir cette grande mission, car Darwin n'a-t-il pas dit (et il a dû prendre cette idée de nos grands professeurs allemands) que le mieux adapté seul doit survivre ? Et les Allemands ne sont-ils pas les plus capables en tout ? Aussi, nous autres Allemands, disons-nous : « Que les charognes pourrissent ; il n'y a d'hommes nobles que les Allemands. »*

C'est ainsi, par-dessus le fracas des canons et le rougeoiement des incendies, que la Science allemande répond à la Théologie allemande adaptant à la moderne les promesses de domination universelle que jadis les prêtres d'Odin, devant les entrailles fumantes des victimes humaines, faisaient aux guerriers roux vêtus de peaux de bête...

Méditons ces textes odieux et tirons en la conclusion qui s'impose : ce peuple de 70 millions d'âmes, disposant d'une immense puissance matérielle, ne doit pas être seulement désarmé. Nourris de tels enseignements, il n'en resterait pas moins un péril immense pour l'Humanité et les griffes lui repousseraient vite. Ce qu'il faut,

pour le mettre tout à fait hors d'état de nuire, c'est briser le moule de sa formation morale en supprimant radicalement ses Universités et leur enseignement, tant littéraire que politique et religieux. Le contrôle rigoureux des institutions destinées à remplacer les établissements d'enseignement supérieur de l'Allemagne s'imposera ensuite. A ce prix seulement, les Allemands de l'avenir cesseront peut-être d'être des fauves.

C'est, en un mot, toute l'œuvre de Charlemagne à recommencer.

Le malheur est qu'il faudrait, pour la mener à bien, une France ouvertement catholique et en parfait accord avec Rome, et non la France de la Séparation...

SAINT-CHRISTO.







# La Théosophie en France

---

**N**os lecteurs ont déjà eu de nombreuses occasions d'entendre parler de la Société Théosophique, dont la présidente actuelle est Mme Annie Besant et dont le centre est à Adyar, dans l'Inde. Ils ne sont pas sans connaître la place de plus en plus grande que la Théosophie, malgré ses schismes et ses luttes intestines, tient dans l'Occultisme contemporain, ainsi que la propagande si active que cette société mène sournoisement dans les milieux catholiques. C'est pourquoi nous leur donnons aujourd'hui une liste complète des BRANCHES, ou sections théosophiques françaises.

Celles-ci sont au nombre de QUARANTE-ET-UNE, établies tant en France que dans les possessions françaises, auxquelles il faut ajouter SEPT CENTRES, dans lesquels il n'a pas encore été possible d'installer des branches régulières.

## BRANCHES FRANÇAISES

### I. PARIS.

#### 1. L'UNION.

*Présidente* : Mme Magny, 11, rue Sédillot.

*Secrétaire* : Mme Merle, 114, rue Blomet.

*Lieu de réunion* : chez la Présidente.

*Jour et heure* : le samedi soir à 8 h. 30.

#### 2. LE LOTUS.

*Président* : M. le commandant Duboc, 65, av. Félix-Faure.

*Secrétaire* : Mme Duboc, 65, av. Félix-Faure.

*Lieu de réunion* : au quartier général, square Rapp.

*Jour et heure* : 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> lundi, à 8 h. 30.

3. L'ESSOR.

*Présidente* : Mlle A. Blech, 21 avenue Montaigne.

*Lieu de réunion* : chez la Présidente.

*Jour et heure* : le vendredi soir, à 8 h. 3/4.

4. PAIX.

*Présidente* : Mme Allain, 11, rue Sédillot.

*Secrétaire* : Mme Fix, 31, rue Achille-Garnoux, à Sceaux.

*Lieu de réunion* : au Quartier Général, square Rapp.

*Jour et heure* : le samedi à 3 heures.

5. ICCHA.

*Présidente* : Mme de Mauziarly, 2, rue Marbeuf.

*Secrétaire* : Mme Maugham, 4, rue d'Anjou.

*Lieu de réunion* : au Quartier Général, square Rapp.

*Jour et heure* : 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> mercredi, à 4 heures.

6. HARMONIE.

*Présidente* : Mme A. Hérès, 40, rue Albouy.

*Secrétaire* : M. Pugnière, 107, rue Lafayette.

*Lieu de réunion* : chez la Présidente.

*Jour et heure* : le mardi soir, à 8 h. 30.

7. LANOU.

*Président* : M. Morand, 17, rue Duguay-Trouin.

*Secrétaire* : Mlle Leloutre, 4, rue Hoche, à Versailles.

*Lieu de réunion* : chez le Président.

*Jour et heure* : le lundi soir, de 8 heures à 9 h. 30.

le 1<sup>er</sup> lundi, réunion ouverte.

8. DHYANA.

*Président* : M. le Dr Deffaux, 35, rue du Sommerard.

*Secrétaire* : Mme Deffaux, 35, rue du Sommerard.

*Lieu de réunion* : chez le Président.

9. LABOR.

*Président* : M. Broussey, 16, rue Bourgelat, à Alfort.

*Secrétaire* : Mme Moulin, 16, rue du Parc, à Alfortville.

*Lieu de réunion* : au Quartier Général, square Rapp.

*Jour et heure* : 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> dimanche, à 3 heures.

## II. ANGERS.

### FOLÉRANCE.

*Président* : M. A. Ravault, 55, rue Beaurepaire.

*Secrétaire* : M. Galet, 42, rue Parcheminerie.

*Lieu de réunion* : 55, rue Beaurepaire,

*Jour et heure* : le mardi soir, de 8 h. 45 à 10 heures pour la  
branche.

le jeudi soir, de 8 h. 45 à 10 heures, réunion  
ouverte.

## III. BORDEAUX.

### 1. HARMONIE.

*Président* : M. Dévignes, 180, cours Gambetta, à Talence  
(Gironde).

*Secrétaire* : M. R. Stettler, 32, rue Mazarin.

*Lieu de réunion* : chez le Président.

*Jour et heure* : 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> dimanche, de 4 h. 30 à 5 h. 30.

### 2. GLADIUS.

*Président* : M. Lacoudaune, 93, rue Fieffé.

*Secrétaire* : M. Ed. Fay, 9, rue Danjou.

*Lieu de réunion* : 9, rue Danjou.

*Jour et heure* : le dimanche, à 2 heures.

## IV. CLERMONT-FERRAND.

### VAHANA.

*Président* : M. Marcault, Les Saulces, Chamsalières (Puy-  
de-Dôme).

*Secrétaire* : Mlle Arnaud, 86, av. de Lyon Clermont-  
Ferrand.

*Lieu de réunion* : chez le Président.

*Jour et heure* : tous les 15 jours, le dimanche, à 3 heures.

## V. GRENOBLE.

### BRANCHE DE GRENOBLE.

*Président* : M. Durand, 17, rue Turenne.

*Lieu de réunion* : 11, rue Lakanal.

*Jour et heure* : 1<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi, pour la Branche.  
2<sup>e</sup> vendredi, réunion ouverte.

## VI. LE HAVRE.

### CARITAS.

*Président* : M. Louis Revel, 6, rue du Docteur-Suriray.

*Secrétaire* : M. Cudelou, 193, route Nationale, à Gravelle-Sainte-Honorine (Seine-Inférieure).

*Lieu de réunion* : chez la vice-présidente Mme Thompson,  
17 bis, rue de la Chapelle.

*Jour et heure* : le jeudi soir, à 9 heures.

## VII. LE MANS.

### PERSÉVÉRANCE.

*Président* : M. Ch. Lemoine, 17, rue Rachel.

*Secrétaire* : Mme Colet, 2, rue du Doyenné.

*Lieu de réunion* : chez Mme Labrousse, 12, rue du Pavé.

*Jour et heure* : 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> mercredi, à 2 h. 30.

## VIII. LYON.

### LE RAYON.

*Président* : M. Dombé, 72, av. de Saxe.

*Secrétaire* : Mme Perrucat, 31, rue Sainte-Hélène.

*Lieu de réunion* : 31, rue Sainte-Hélène.

*Jour et heure* : le lundi soir, de 8 h, 30 à 10 heures.

## IX. MARSEILLE.

### 1. ANA-BAI.

*Président* : M. Leblais, 37, boulevard des Dames.

*Secrétaire* : M. Génin, 55, A. rue Curiol.

*Lieu de réunion* : 67, rue Saint-Savournin.

*Jour et heure* : tous les 15 jours, le samedi, à 9 heures du soir.

Le 4<sup>e</sup> dimanche, à 4 heures, réunion ouverte.

### 2. SOPHIA.

*Présidente* : Mlle Lasne, 17, rue Sainte-Eugénie, quartier Bompard.

*Secrétaire* : M. Boët, 13, rue Paul (Longchamp).

*Lieu de réunion* : 67, rue Saint-Savournin.

*Jour et heure* : 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> dimanche, à 4 heures.

### 3. L'AUBE.

*Présidente* : Mme Bendit, 393, rue Paradis.

*Secrétaire* : Mme Vincent, 1, rue Saint-Savournin.

*Lieu de réunion* : chez la Présidente.

*Jour et heure* : le jeudi, à 5 heures.

## X. MONACO.

### ESPÉRANCE.

*Président* : M. Ed. Izard, montée de Monegetti.

*Secrétaire* : M. A. Micha, 1, rue Basse.

## XI. NANCY.

### BRANCHE LORRAINE.

*Président* : M. Charaux, 55, rue Félix-Faure.

*Secrétaire* : Mme Villaume, 81, rue de Toul.

*Lieu de réunion* : 40, rue Gambetta, Hôtel de la Chambre de Commerce.

*Jour et heure* : 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> jeudi, de 3 heures à 5 heures.

## XII. NANTES.

### BRANCHE DE NANTES.

*Présidente* : Mme Cardinal, 2, quai de Richebourg.

*Secrétaire* : Mlle S. Bonnaud, la Moinerie, Monnières, par Clisson (Loire-Inférieure).

*Lieu de réunion* : chez la Présidente.

*Jour et heure* : 3<sup>e</sup> mardi à 2 heures.

## XIII. NICE.

### VIDYA.

*Présidente* : Mlle Cécile Bayer, 59, boulevard Carabacel.

*Secrétaire* : M. Rudolphi, villa des Pervenches, place Gambetta.

*Lieu de réunion* : 7, rue de Paris.

*Réunions* : 1<sup>o</sup> Réservées aux membres de Soc. Théos. :

1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi à 2 h. 1/2.

1<sup>er</sup> dimanche, à 5 heures (Doctrines secrètes).

2<sup>o</sup> Ouvertes au public.

2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vendredi à 2 h. 1/2.

2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> dimanche à 5 heures (pendant l'hiver, conférences publiques).

1<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> mardi, à 8 h. 1/2 (Cours théosophiques pour commençants).

Tous les jeudis, à 3 heures (réunions éthiques).



#### XIV. NIMES.

##### EXCELSIOR.

*Présidente* : Mme Richard, 1, boulevard de la République.

*Secrétaire* : M. Tort, 21, rue Notre-Dame.

*Lieu de réunion* : rue Bourdaloue.

*Jour et heure* : le dimanche, à 3 heures.

#### XV. PAU.

##### BRANCHE DE PAU.

*Président* : M. Lemozy, usine à gaz.

*Secrétaire* : M. Tujurmeau, 4, rue Adoue.

*Lieu de réunion* : chez le Président.

*Jour* : le 2<sup>e</sup> jeudi.

#### XVI. ROUEN.

##### LA FRATERNELLE.

*Présidente* : Mlle Decroix, 16, route Neuve, Mont Saint-Aignan (Seine-Inférieure).

*Lieu de réunion* : rue des Arsins.

*Jour* : 2<sup>e</sup> mercredi ;

4<sup>e</sup> dimanche, réunion ouverte.

#### XVII. TARBES.

##### VAILLANCE.

*Président* : M. H. Dublanc, 20, rue de Cronstadt.

*Secrétaire* : M. J. Lavergne, 39, avenue Bertrand-Barrère.

*Lieu de réunion* : 4, rue Jean-Larcher.

*Jour et heure* : le samedi soir, à 8 h. 30.

le 4<sup>e</sup> samedi, réunion ouverte.

#### XVIII. TOULON.

##### 1. LE LOTUS BLEU.

*Président* : M. J. Alibert, 47, boulevard Grignan.

*Secrétaire* : Mme J. Alibert.

*Lieu de réunion* : 7, rue Revel.

*Jour et heure* : le jeudi, à 6 heures.

4<sup>e</sup> jeudi, réunion des deux branches de Toulon.

##### 2. CHRISTOS.

*Présidente* : Mme Guiot, 39, boulevard du Docteur-Cunéo.

*Lieu de réunion* : 7, rue Revel.

## XIX. TOULOUSE.

### LE SENEVÉ.

*Présidente* : Mlle Jalambic, Ecole normale d'institutrices.  
*Secrétaire* : Mlle Raynaud, Ecole normale d'institutrices.  
*Lieu de réunion* : 57, avenue de Muret.

## XX. ALSACE.

### BRANCHE D'ALSACE.

*Présidente* : Mlle Felmé, 7, rue des Ponts, Sainte-Marie-aux-Mines.  
*Secrétaire* : Mlle Frey, 8, rue d'Altkirch, Mulhouse.  
*Lieu de réunion* : chez la Présidente.  
*Jour et heure* : le lundi de 2 h. à 4 heures.

## XXI. ALGER.

### 1. YOGA.

*Président* : M. J. Méliou, 33, boulevard Bugeaud.  
*Secrétaire* : Mlle Bozzoli, 93, rue Michelet.  
*Lieu de réunion* : 33, boulevard Bugeaud.  
*Jour et heure* : 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> samedi, réunion fermée.  
2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> samedi, à 5 h. 30, réunion ouverte.

### 2. FRATERNITÉ.

*Présidente* : Mlle Duchêne, 31, boulevard Carnot.  
*Secrétaire* : M. Dufoutrel, 34, rue Dupuch.  
*Lieu de réunion* : 17, rue Berthezène.  
*Jour et heure* : le mercredi, de 5 h. 30 à 7 heures.

### 3. UNION D'ALGER.

*Présidente* : Mme Chevalier, 77, rue Michelet.  
*Secrétaire* : Mme Scognamiglio, 25, rue Meissonnier.  
*Lieu de réunion* : 17, rue Berthezène.  
*Jour et heure* : le samedi, à 4 h. 30.

## XXII. ORAN.

### 1. ALCYONE.

*Présidente* : Mme Sassary, 2, rue d'Ajaccio.  
*Secrétaire* : Mme Mifflet, 24, rue de Tlemcen.  
*Lieu de réunion* : chez la Présidente.

*Jour et heure* : le lundi, à 6 heures.  
le jeudi, à 8 heures.

2. DHARMA.

*Présidente* : Mme Collin-Vollot.

*Secrétaire* : M. Astruc, 7 bis, boulevard National.

XXIII. TUNIS.

ANNIE BESANT.

*Président* : M. P. Chaffard, 12, avenue de Paris.

*Secrétaire* : M. Durmeyer, Saint-Henri, près Tunis.

*Lieu de réunion* : 2, rue Saint-Charles.

*Jour et heure* : le lundi soir.

XXIV. BIZERTE.

HAKIKA.

*Président* : M. Guénard, directeur du « Petit Bizertin ».

XXV. SOUSSE.

PAIX.

*Président* : M. Gresse, 3, rue des Vosges.

*Secrétaire* : Mme Taillard, 9, avenue Jules-Ferry.

*Jour et heure* : le samedi.

le 1<sup>er</sup> samedi, réunion ouverte.

XXVI. PORT-SAID.

EGYPTE.

*Président* : M. Henry Gerbaud, ingénieur.

*Secrétaire* : M. E. Rouvas.

*Lieu de réunion* : chez le Président.

*Jour et heure* : tous les 15 jours, le samedi, de 2 h. à 4 heures.

\*  
\* \*

CENTRES

1. TENIET-EL-HAAD.

*Groupe « le Devoir »* :

Mlle Maruchi, institutrice.

2. *Centre de BREST.*

Mlle Jousselin, 47, rue Louis-Pasteur.

3. *Centre de CANNES :*

M. Ehret, 26, rue de Mimont.

4. *Centre de CHAUMONT :*

Mlle Bourgeoise, directrice de l'Ecole normale d'institutrices.

5. *Centre de CHERBOURG.*

M. Le Cler, à Martinvast (Manche).

6. *Centre de LA ROCHELLE.*

Mme Dunal, 7, rue Alcide-d'Orbigny.

7. *Centre de ROANNE.*

M. Renou, 30, rue Centrale.

\*  
\* \*

Ce sont là les groupements réguliers de la *Société Théosophique* pour la France. Nous avons tenu à joindre à leur énumération les noms des personnes qui les dirigent, car leur propagande est des plus actives, particulièrement, nous le répétons, dans les milieux catholiques.

Le recrutement de la *Société Théosophique* se fait de diverses manières. On a pu, en parcourant notre liste, remarquer un des procédés ordinaires : ce sont les réunions ouvertes, faites chaque mois dans les locaux de la Société, réunions pour lesquelles on distribue très largement les invitations. La consigne est d'y attirer le plus de monde possible, sachant bien que certaines personnes se laisseront séduire par les allusions mystérieuses à des pouvoirs fantastiques, qu'elles entendront faire, et se laisseront entraîner à donner leur adhésion pour en apprendre davantage.

Ce n'est pas, toutefois, le seul moyen employé par les Théosophes pour assurer leur recrutement. A côté de ces conférences, il y a les diverses sociétés créées par eux, s'adressant à tous, enfants, mères de famille des quartiers populaires, etc.

Là ce seront des conseils d'hygiène et d'économie domestique qui seront donnés, des bibliothèques, ou même des

écoles qui seront ouvertes : on y préparera les enfants à tout, même, pour donner confiance, à la première communion...

Dans certaines filiales, *l'Étoile d'Orient* par exemple, ou encore la *Chaîne d'Or* et la *Table ronde*, on invite les adhérents à croire à la venue prochaine d'un futur *Messie*, d'un *Grand Éducateur* de l'Humanité, dont l'apparition est imminente.

Cette propagande est trop active pour que nous la négligions ; aussi, dans notre prochaine chronique, ferons-nous connaître et donnerons-nous une liste, aussi complète que possible, des associations qui gravitent autour de la *Société Théosophique* et n'ont été fondées par elle que dans un but de recrutement.

G. LA BRÈCHE.







## NOTICE HISTORIQUE

---

# LES ORDRES DE CHEVALERIE

DE

## LA MONARCHIE FRANÇAISE

---

**UNE** erreur des plus répandues, et en même temps des plus lourdes, est celle qui consiste à croire que les membres des divers ordres chevaleresques sont les héritiers de l'antique Chevalerie. Toute question de mérite mise à part, et si illustres que soient les insignes dont ils sont revêtus, rien n'autorise, en effet, à assimiler les chevaliers des temps modernes aux preux qui reçurent, pendant la plus belle partie du Moyen Age, ce que Léon Gautier a très justement appelé le « huitième sacrement ». Leur milieu d'origine a pu être le même ; ils ont pu avoir le même idéal de vaillance et d'honneur ; une différence essentielle n'en subsiste pas moins entre eux : celle du but de l'institution à laquelle se rattachaient les anciens chevaliers, but tout autre que celui des ordres chevaleresques modernes.

Le principal caractère de l'antique Chevalerie, nous venons de le rappeler, était d'être un « sacrement » supplé-

mentaire, qu'on ne peut mieux comparer qu'au sacre de nos Rois. Par l'onction du Saint-Chrême, entourée du cérémonial traditionnel, le monarque voyait l'autorité qu'il tenait de sa naissance revêtir un aspect surnaturel : il devenait l'oint du Seigneur, le sacre étant le renouvellement du pacte initial conclu à Reims, lors du baptême de Clovis, entre l'Eglise et la Monarchie française. De même, c'était un caractère surnaturel que conférait l'ordination chevaleresque à ceux qui la recevaient : elle consacrait le nouveau chevalier au service du Christ, et cette consécration n'était ni moins solennelle ni moins indélébile que celle du prêtre. Toujours, le battement de l'épée bénite, à son côté, devait rappeler au chevalier les engagements solennels par lesquels il s'était lié pour la vie, et surtout le plus impérieux de tous : « Tout son sang répandre pour la Sainte Eglise défendre ». Venait-il à manquer gravement à son devoir, la cérémonie de dégradation chevaleresque était calquée sur celle de la dégradation ecclésiastique.

Institution religieuse au premier chef, l'ancienne Chevalerie retenait encore d'autres particularités caractéristiques du milieu où elle avait pris naissance. C'est ainsi qu'elle était internationale, comme l'Eglise, chaque chevalier servant son prince (ou, s'il était prince lui-même, sa nationalité), mais tous se reconnaissant pour membres d'une fraternité unique, dont les limites se confondaient avec celles de la Chrétienté. C'est ainsi encore que l'accolade d'un chevalier déjà régulièrement ordonné était aussi indispensable pour en créer un autre que l'imposition des mains d'un Evêque déjà consacré l'est pour la consécration d'un nouveau prélat. Cette accolade, consistant en trois coups de plat d'épée sur l'épaule, donnés au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, était même l'acte essentiel de l'ordination chevaleresque, et elle suffisait, sur le champ de bataille, pour faire un chevalier.

Il faut maintenant, pour apprécier la différence qui sépare les chevaliers d'Ordres de ce que Brantôme appelait les « Chevaliers de Chevalerie », se rappeler que chaque ordre

chevaleresque est aussi étroitement uni à une maison souveraine que l'ancienne Chevalerie l'était à l'Eglise (1). Le chef de la Maison régnante est, en même temps, le chef héréditaire de l'Ordre ; lui seul en nomme les membres, qui sont, en quelque sorte, sa famille élargie, et qu'il choisit parmi sa meilleure noblesse ; leur nombre est strictement limité ; tous — à l'exception des chevaliers étrangers, qui, pour cette raison ne sont pas comptés dans le chiffre des membres véritables — lui doivent le service militaire en cas de guerre ; enfin, tandis que les chevaliers de jadis n'avaient d'autre insigne que leurs éperons d'or et d'autre uniforme que le privilège de porter des étoffes de velours, les chevaliers d'Ordres, eux, revêtent aux jours de cérémonie un splendide costume, semblable pour tous, choisi par le Souverain et que celui-ci se fait honneur de porter le premier. Fidélité, bravoure, esprit de sacrifice, point d'honneur, tout ce que l'ancienne Chevalerie mettait au service du seul idéal chrétien, la Chevalerie nouvelle le met au service d'une dynastie à laquelle elle se dévoue (2).

(1) Bien entendu, nous ne parlons pas ici des Ordres *Religieux* de Chevalerie. Ces ordres (Templiers, Hospitaliers, Teutoniques, Calatrava, etc.), unissaient chez leurs membres la qualité de moines à celle de chevaliers. Leur discipline et leur forte organisation donnèrent aux Princes chrétiens l'idée de créer des ordres chevaleresques dont ils tireraient, chacun pour sa dynastie, les mêmes services que la Chrétienté tirait des Chevaliers-Moines.

(2) Le père Menestrier, cité par de Saintfoix, historiographe des ordres « du Roi, en 1775 : « Les Princes ont institué des Ordres de chevaliers « dévoués à leur personne et à leur service, les engageant par serment « à être leurs hommes-liges, et leur donnant pour marque et symbole « de ce dévouement un collier, ou un ruban sur l'épaule, ou une médaille « sur la poitrine. »

Avec la réforme et les guerres intestines dont elle embrasa l'Europe, l'ancienne Chevalerie moyenageuse, déjà bien déchue, acheva de disparaître. En vain les feuillets du Pontifical romain ont-ils conservé jusqu'à nos jours les formules saintes de l'ordination chevaleresque : depuis trois siècles et demi, aucun preux n'est venu leur demander de consacrer son épée au service de l'Eglise, des faibles et des opprimés. Plus heureux que l'Eglise, les Princes ont vu, par contre, les Ordres de Chevalerie dévoués à leur service écrire d'admirables pages d'héroïsme et d'abnégation. Ce sont ceux de ces Ordres qui sont particuliers à notre ancienne monarchie que nous allons étudier.

Cette différence essentielle entre les deux Chevaleries était bien connue au temps où elles coexistaient, l'une achevant de mourir et l'autre commençant à naître. Il ne serait alors venu à l'esprit de personne de les confondre. Quelle meilleure preuve en donner que le récit de Brantôme qui nous montre François I<sup>er</sup>, quatrième Grand Maître héréditaire de l'Ordre royal de Saint-Michel, se faisant armer chevalier sur le champ de bataille de Marignan, le soir de cette victoire où il s'était si vaillamment comporté : « Ne se voulant contenter d'être chevalier de l'Ordre, il voulut », dit Brantôme, « être fait chevalier de la Chevalerie par les mains du brave chevalier Bayard, qui n'était alors que chevalier de Chevalerie, et non de l'Ordre encore, comme il le fut après ». Pareil désir vint, plus tard, à Henri II, qui, lui aussi Grand Maître héréditaire de l'Ordre, et à ce titre créant des chevaliers, n'en demanda pas moins au maréchal de Biez (qui fut un des derniers chevaliers de Chevalerie) de lui donner l'accolade chevaleresque à la vieille manière.

### L'ORDRE DE L'ÉTOILE

Le premier Ordre royal de Chevalerie qui ait existé en France est celui des « Chevaliers de Notre-Dame de la Noble Maison », ou plus simplement des « Chevaliers de l'Étoile », ainsi nommés en raison de l'insigne qu'ils portaient. Cet Ordre date du xiv<sup>e</sup> siècle. (Il faut, en effet, rejeter au nombre des fables l'histoire de certains Ordres chevaleresques antérieurs, qui n'ont jamais eu d'existence que dans le cerveau de chroniqueurs inventifs. De ce nombre sont : *l'Ordre de la Genette*, prétendument fondé par Charles Martel, en commémoration de sa victoire sur Abdérame, et les Ordres du *Genêt* et de la *Nef*, dont saint Louis aurait été le fondateur.)

C'est le 6 novembre 1351 que le roi de France Jean II, dit le Bon, institua l'Ordre de l'Étoile, dans le but d'assurer à sa dynastie le dévouement de la fleur de la Noblesse française. Le nom sous lequel il désigna tout d'abord cet Ordre fut celui de « Chevaliers de Notre-Dame de la Noble Maison », parce qu'il en fixa le siège en son palais de Saint-Ouen, près

Paris, qu'on appelait aussi la Noble Maison. La date à laquelle devaient s'assembler les chevaliers et se célébrer la fête de l'Ordre était le 15 août, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. L'ÉTOILE, insigne de l'Ordre, rappelait le souvenir de celle qui guida les rois Mages, ce qu'exprimait aussi la devise : *Monstrant regibus astra viam* (les astres montrent la route aux Rois).

Jean II fixa dans les moindres détails le costume de cérémonie des membres de l'Ordre. Les souliers à la poulaine devaient être en étoffe d'or ; la longue tunique, en soie blanche ; le manteau, en velours écarlate doublé de menu vair, avec, sur le côté gauche, une étoile à cinq rayons d'or, au centre d'azur chargé d'un petit soleil d'or. Chaque chevalier devait porter au cou un collier, dont les triples chaînes d'or, émaillées de rouge et de blanc, étaient fixées, de distance en distance, par des roses d'or ; il avait, en outre, au doigt un anneau d'or où son nom et son surnom chevaleresque étaient gravés.

Les statuts prévoyaient que le roi Jean et ses successeurs à la couronne de France seraient héréditairement Grands Maîtres de l'Ordre ; que chaque chevalier se montrerait, en toute occasion, entièrement dévoué à la personne du Roi, l'aiderait de ses conseils, de ses armes et de sa puissance ; qu'il se tiendrait à la disposition du Roi, au point de n'entreprendre aucun voyage de longue durée sans avoir sollicité et obtenu son congé ; qu'il n'accepterait d'entrer dans aucun Ordre semblable sans la permission du Roi, et que, même l'ayant obtenue, il tiendrait l'Ordre de l'Etoile pour supérieur à tout autre, etc.

Dans la pensée de Jean II, *l'Ordre de l'Etoile* devait être la contre-partie de *l'Ordre de la Jarretière*, que le roi d'Angleterre Edouard III avait fondé moins de deux ans plus tôt (19 janvier 1350). Mais les deux Ordres eurent une fortune bien différente. Tandis que *la Jarretière*, toujours réservée à la plus haute naissance ou aux plus grandes illustrations anglaises, a traversé les siècles sans rien perdre de sa splendeur, *l'Ordre de l'Etoile* commença de bonne heure à déchoir.

Jean le Bon n'avait d'abord voulu le composer que de dix-



huit chevaliers, choisis parmi ses hauts barons ; puis il se laissa bientôt persuader, pour satisfaire aux sollicitations, de porter ce nombre à cent ; enfin, il l'éleva à 500 et dépassa même notablement ce chiffre. Son fils, Charles V le Sage, avait l'unité de son royaume à refaire, des vassaux de toute importance, et jusqu'à des Prévôts et Echevins de villes, à gagner à sa cause : il leur prodigua *l'Ordre de l'Etoile*, devenu monnaie royale. En même temps, détourné par sa santé chancelante et son amour de la simplicité des cérémonies fatigantes et fastueuses instituées par son père, il supprima peu à peu celles-ci : la fête annuelle de l'Ordre cessa d'être célébrée et l'Ordre lui-même finit par se conférer par simple lettre privée autorisant le nouveau chevalier à en revêtir les marques et insignes.

L'ancienne Chevalerie était alors trop vivante pour qu'un Ordre distribué de la sorte à tout venant, dépouillé de toute pompe et presque de tout caractère militaire, put tenter beaucoup ceux qui avaient reçu l'accolade chevaleresque. Ni Bertrand Du Guesclin, ni Olivier de Clisson, ne voulurent être chevaliers de l'Etoile. Plus tard, sous le règne de Charles VI, Louis duc d'Orléans, frère du roi, essaya vainement de remettre cet Ordre en honneur en en portant le collier à toute occasion : trop de gens sans illustration avaient le droit d'en faire autant pour que ce geste put encore exciter des convoitises.

De guerre lasse, et pour supprimer en quelque sorte *l'Ordre de l'Etoile*, Charles VII, en 1445, le donna au capitaine du Guet et à ses archers. C'est depuis cette époque que le chef de la maréchaussée de Paris prit le titre de chevalier du Guet et que ses soldats portèrent une étoile brodée sur leur casaque. Mais, de ce jour aussi, les plus obscurs chevaliers de l'Etoile cessèrent de se parer d'un insigne que les gens de police portaient de droit. *L'Ordre de l'Etoile* était mort. Il avait vécu un peu moins de cent années, dont les cinq premières seulement, de la fondation à la captivité de Jean II, furent brillantes.

Et cependant il avait eu son heure de gloire, car, le 19 septembre 1356, à la bataille de Maupertuis (que nous appelons

improprement de Poitiers), quand le roi Jean mit pied à terre pour arrêter la déroute de son armée et tenir tête aux Anglais du Prince Noir, les chevaliers de l'Etoile renvoyèrent aussi leurs chevaux et se serrèrent aux côtés de leur Grand Maître. Sous les charges vingt fois répétées, ils succombèrent un à un, sans reculer ; et ce fut sur l'entassement de leurs corps sanglants que Jean le Bon, farouche et blessé, flanqué de son plus jeune fils, prolongea jusqu'au crépuscule sa résistance de Titan... Cette glorieuse hécatombe eut mérité d'autres lendemains que l'avilissement progressif de l'Ordre.

Ce dernier n'eut jamais de véritable Chancellerie organisée, en sorte qu'il n'est rien resté de ses archives qui ait quelque importance.

#### L'ORDRE DE SAINT-MICHEL

L'enthousiasme profond que la France contemporaine éprouve pour Jeanne d'Arc, qui fut l'Ange de la Victoire aux sombres jours de la domination anglaise, cet enthousiasme a déjà été ressenti par les Français du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle ; mais l'héroïque et sainte Pucelle n'en était pas alors directement l'objet. Sans doute, dès cette époque, tout patriote français aimait et honorait la « bonne Lorraine » ; mais on voyait surtout en elle la messagère et l'instrument du Protecteur tout-puissant de la France, l'Archange Saint Michel, et c'était à ce dernier qu'allaient vœux, prières et reconnaissance.

A l'heure où les rois d'Angleterre pouvaient sans forfanterie — puisque maîtres de la meilleure partie du royaume — écarteler des fleurs de lys de France les léopards de leur blason, à cette heure où le vrai roi de France n'était plus que le « roi de Bourges », ceux qui tenaient encore pour ce dernier avaient tourné avec angoisse leurs regards vers le Mont-Saint-Michel, sanctuaire consacré à l'Archange. Et l'opinion s'était établie que tant que le Mont, isolé au milieu des territoires soumis à l'Anglais, arborerait la bannière de France, un espoir de délivrance subsisterait.

Pour obtenir cette délivrance, la France faisait monter d'ardentes prières vers l'Archange ; pour la hâter, on voyait s'organiser des pèlerinages touchants, comme celui de ces dix-sept mille enfants, partis de la région de Montpellier, qui se rendirent au Mont Saint-Michel en traversant la France, et dont les deux tiers moururent en route, de fatigue et de misère, mais qui souriaient en mourant, ayant conscience de mériter ainsi la grâce implorée pour leur patrie. Confiance récompensée, puisque le salut espéré vint de saint Michel, puisque ce fut lui qui dicta à l'humble fille des champs sa mission libératrice... Jusqu'à l'instant où cette mission fut accomplie, où la France, nouveau Lazare, sortit du tombeau à demi-fermé sur elle, le Mont Saint-Michel, forteresse-sanctuaire, immuablement fidèle au souverain légitime, ne cessa pas de résister à l'Anglais.

Aussi, quand la victoire se déclara pour nous sous les murs d'Orléans, délivré le jour d'une des deux fêtes de l'Archange, la voix reconnaissante de la France s'éleva vers ce dernier. Charles VII, marchant sur Reims, où il allait se faire sacrer, fit placer sur les étendards de ses troupes l'image de Saint Michel, qui devait y rester aussi longtemps que dura la monarchie des Valois. En même temps, le Roi annonçait l'intention de fonder, sous le patronage du Prince des Milices Célestes, un Ordre de Chevalerie, dont les principaux artisans de la libération nationale devraient être les premiers à porter le collier ; et sans doute était-ce dans le but de faire place nette pour cette fondation qu'il transforma, en 1445, *l'Ordre de l'Etoile* en un insigne du Guet de Paris.

Cependant, les troubles qui agitèrent la seconde partie de son règne ne permirent pas à Charles VII de réaliser son projet ; et peut-être ce dernier n'aurait-il pas pris corps davantage sous le règne suivant si le roi Louis XI n'avait jugé utile de balancer, par la création d'un Ordre royal, les avantages politiques que les ducs de Bourgogne tiraient de *l'Ordre de la Toison d'Or* (fondé en 1431). Il reprit alors le projet de son père, et l'Ordre de Saint-Michel naquit, le 1<sup>er</sup> août 1469, quarante années après que Charles VII en eut formé le projet.

Les statuts du nouvel Ordre précisèrent qu'il était institué « en l'honneur de Monseigneur saint Michel, premier chevalier, qui, pour la querelle de Dieu, livra victorieusement bataille contre le Dragon, ancien ennemi de nature humaine, et le trébucha du Ciel, et qui son lieu et oratoire appelé le Mont Saint-Michel a toujours duement gardé, défendu et empêché d'être pris, subjugué, ni mis ès mains des anciens ennemis de notre Royaume... » La fête de l'Ordre, que les chevaliers devaient célébrer par une Assemblée solennelle, était fixée au 8 mai, anniversaire de l'apparition de l'Archange et anniversaire aussi de la délivrance d'Orléans. C'était le Mont lui-même qui devait servir au nouvel Ordre de résidence chapitrale, et son surnom, « au péril de la Mer », était évoqué dans la devise : *Immensi tremor Oceani*.

L'Ordre ne devait comprendre que trente-six chevaliers, tous gentilshommes de nom et d'armes, exempts de tout reproche. Le Roi, et ses successeurs, chefs souverains de l'Ordre, se réservaient le droit d'en choisir les membres, lesquels étaient tenus de refuser d'entrer dans tout Ordre analogue, ou, s'ils en faisaient déjà partie, d'en sortir pour devenir chevaliers de Saint-Michel. Seuls, les Empereurs, Rois et Ducs souverains étaient exempts de cette obligation et pouvaient ajouter le collier de Saint-Michel à celui de leur Ordre particulier, s'ils en avaient déjà un. De son côté, Louis XI se réservait d'accepter les Ordres étrangers dont les insignes lui seraient envoyés. La même distinction de souveraineté et de nationalité reparaisait dans le serment que les chevaliers prêtaient sur l'Évangile le jour de leur réception. Le récipiendaire, s'il était souverain, jurait de garder et d'observer les statuts de l'Ordre « en ce qu'ils ne seraient point contraires au bien de ses États, à sa grandeur et majesté royale ». Un simple chevalier étranger jurait de les observer « en ce qu'ils ne seraient pas contraires à la fidélité due à son souverain ». Formules très naturelles, puisque, nous le répétons, les Ordres chevaleresques avaient pour but essentiel la force et la splendeur d'une dynastie particulière.

Soucieux de ne pas laisser tomber en oubli les hauts faits de l'Ordre, Louis XI lui constitua une Chancellerie composée d'un Chancelier, d'un Prévôt Maître des Cérémonies, d'un Grand Trésorier, d'un Secrétaire, et d'un Hérault. Ce dernier, qui fut désormais le principal hérault de la Couronne de France, reçut le nom chevaleresque de *Mont-Saint-Michel* comme celui des ducs de Bourgogne s'appelait *Toison d'Or*. Son investiture eut lieu suivant le cérémonial rapporté par la Colombière : « Le soir, après souper, les Rois ou Princes  
« souverains se faisaient présenter le héraut qu'il fallait nom-  
« mer, et, en présence de toute leur Cour, après qu'il avait  
« prêté le serment en tel cas requis, ils prenaient une coupe  
« d'or pleine de vin et la lui versaient sur la tête en lui don-  
« nant le nom attaché à son office. »

L'article III des statuts fixait que le collier de l'Ordre serait  
« du poids de 200 écus d'or, fait à coquilles lacées l'une avec  
« l'autre d'un double lac, assises sur chaînettes et mailles  
« d'or, au milieu duquel (collier) il y aura une image d'or de  
« Monseigneur saint Michel sur un roc, laquelle image  
« prendra sur la poitrine. Lequel collier, Nous et nos suc-  
« cesseurs, et chacun des chevaliers dudit Ordre, seront  
« tenus de porter chaque jour à découvert, sous peine de  
« faire dire une messe et de donner pour Dieu, le tout jusqu'à  
« la somme de sept sols six deniers tournois, laquelle chose  
« se fera en conscience de la part des défaillants pour chaque  
« jour qu'ils manqueront de le porter, excepté à l'armée  
« seulement, où il suffira de porter ladite image de saint  
« Michel pendante à une chaînette d'or, ou à un lacet de  
« soie ; et pareillement quand ledit Souverain ou l'un des  
« chevaliers voyageront, ou seront en particulier en leurs  
« maisons ou à la chasse, ne seront astreints de porter ledit  
« grand collier, mais seulement ladite image de saint Michel  
« de la manière qu'il est dit ».

Cet article des statuts fut longtemps observé très rigou-  
reusement. Et cependant il était certaines circonstances où  
la qualité des Chevaliers de l'Ordre était périlleuse pour celui  
qui en était revêtu. Était-il, en effet, fait prisonnier à la guerre ?  
Au lieu de ne lui réclamer pour rançon, suivant l'usage, que son



armure, son cheval et une année de son revenu global déclaré sur parole (1), on exigeait de lui une très forte somme, ne pouvant croire qu'il eut le collier de l'Ordre sans être de puissante fortune et de haut rang. Parfois même, l'aventure était plus tragique. C'est ainsi qu'en 1690, à la bataille de Fleurus, le fils du marquis de Villarceaux, portant les insignes des Ordres du Roi, fut démonté et pris par cinq soldats allemands : la prise leur parut si riche qu'ils se querellèrent à qui l'avait faite et qu'ils en vinrent aux mains, trois contre deux ; furieux d'avoir le dessous, un des deux évincés égorgea le prisonnier.

Ces risques étaient de tous les jours à la guerre, et cependant Brantôme constate « qu'il ne fallait jamais quitter le  
« petit cordon, dans quelques batailles, combats ou dangers  
« que l'on se trouvât, fût-ce pour sauver sa vie ou n'être pas  
« mis à grosse rançon. J'ai ouï dire que François I<sup>er</sup> repri-  
« manda vivement un chevalier qui, ayant été pris dans un  
« combat, avait ôté et jeté son cordon, afin que, ne le con-  
« naissant pas, on ne le mit à si grande rançon — disant le  
« Roi que, pour tous les biens du monde, il ne fallait cacher  
« une telle marque d'honneur. »

Les articles suivants établissaient une entière fraternité entre les Chevaliers de l'*Ordre de Saint-Michel*, lesquels étaient tenus de s'aider et défendre mutuellement. Le Roi, chef souverain de l'Ordre, promettait de son côté, de défendre de tout son pouvoir chaque chevalier auquel on viendrait à faire tort. En revanche, les chevaliers s'engageaient à soutenir de tout leur pouvoir le chef souverain de l'Ordre dans son autorité, dans son honneur, les droits et les dignités de sa couronne. Aucun chevalier ne pouvait sortir du royaume ni se mettre au service d'un autre Prince sans son congé. Enfin, en cas de guerre, tous devaient marcher à son secours avec toutes leurs forces. Cette dernière prescription fut souvent appliquée. C'est ainsi que le 14 août 1569, Charles IX

(1) Blaise de Montluc dit dans ses *Commentaires* : « Il y en a qui exigent bien davantage : cela est indigne ».

ordonna aux Chevaliers de Saint-Michel âgés de moins de soixante ans qui ne se trouvaient pas déjà aux armées de rallier immédiatement celle de son frère le Duc d'Anjou, qui faisait alors la guerre aux Protestants insurgés.

En cas de refus de service, de lâcheté constatée, de trahison, ou d'hérésie, un chevalier pouvait être dégradé. Le cérémonial de dégradation était assez semblable à celui de l'ancienne Chevalerie, mais le retrait du collier de l'Ordre y jouait un rôle important. Voici comment de Saintfoix, historiographe des Ordres du Roi, rapporte (1) la dégradation du Seigneur de Saint-Vallier, condamné à mort par le Parlement, le 16 janvier 1523, comme complice de la fuite du Connétable de Bourbon :

« Un chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, Charles de Luxembourg, commis par le Roi, alla dans sa prison, accompagné d'un Président et de plusieurs Conseillers, et lui lut la sentence qui le dégradait dudit Ordre et lui ordonnait d'en rendre le collier. Saint-Vallier répondit qu'il n'avait point mérité ce déshonneur et que le Roi ne pouvait lui faire ôter ledit collier que ses confrères ne fussent présents et assemblés : que, d'ailleurs, il ne l'avait plus, que le Roi savait où il l'avait perdu et que ç'avait été à son service ; qu'à l'égard du petit cordon qu'il portait ordinairement à son cou, il l'avait perdu lorsqu'il fut arrêté et constitué prisonnier. Le comte de Luxembourg lui présenta un autre collier, qu'il refusa longtemps de prendre ; mais enfin, sur les remontrances réitérées qu'on lui fit qu'il devait obéir au Roi, il le prit, le mit à son cou, et aussitôt le comte de Luxembourg le lui ôta, après qu'on lui eût lu une seconde fois la sentence de dégradation. »

Les statuts prévoyaient encore que, chaque année, la veille de la Saint-Michel, les Chevaliers qui ne se trouveraient pas empêchés se rendraient auprès du Roi, en habit de cérémonie de l'Ordre, et l'accompagneraient aux vêpres ;

(1) *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, Paris, 1775, p. 35-36.

que le lendemain, jour de la Saint-Michel, ils assisteraient avec lui à la messe et dîneraient à sa table ; qu'après le dîner, le Roi, en manteau et chaperon violets, et les Chevaliers, en manteau et chaperon noirs, assisteraient aux vigiles ; que le lendemain seraient célébrés une messe et un service pour les Chevaliers trépassés. Ensuite s'ouvrait le Chapitre de l'Ordre, où devaient être examinés les mœurs et la vie de chaque chevalier pendant l'année écoulée. A cet effet, chaque chevalier, en commençant par le dernier reçu, sortait de l'assemblée, afin de laisser à ses confrères une entière liberté d'examen ; puis, il était rappelé et on lui donnait avis de ce qui avait été dit par ses pairs pour louer ou blâmer sa conduite. Les statuts ordonnaient qu'on finit par le Roi, chef de l'Ordre, « qui se soumet comme les autres à la correction, peine et punition, de l'avis des Frères de l'Ordre, si le cas échet. »

On a vu plus haut que le Roi et les Chevaliers, pour ouïr les vigiles, avant la messe pour les confrères morts, prenaient des manteaux et des chaperons de deuil. Le manteau de cérémonie ordinaire, tel qu'il fut fixé par Louis XI, était de damas blanc, à longue queue, doublé d'hermine et bordé par une broderie de coquilles d'or ; le chaperon en velours cramoisi, était également brodé de coquilles d'or. A partir de François I<sup>er</sup> diverses modifications s'introduisirent dans ce costume. Quant au collier, « c'était », dit Brantôme, « un « sacrilège de le vendre ou engager, et, quand un chevalier « mourait, il fallait que ses héritiers le rendissent au Roi, « qui le gardait pour un nouveau chevalier. »

Pour ne point se laisser entraîner, comme le Roi Jean, à accorder le collier de son Ordre à des solliciteurs sans mérite, Louis XI ne s'était pas contenté de fixer à trente-six le nombre des chevaliers ; il avait, en outre, voulu ne choisir lui-même que les douze premiers titulaires, qui furent tous de haut rang. C'était son frère Charles, duc de Guyenne, à qui Charles le Téméraire se hâta d'envoyer le collier de la *Toison d'Or*, mais qui le refusa, parce que le roi venait de fonder un « bel et notable Ordre en l'honneur de monsieur saint Michel, prince de la Chevalerie de Paradis » ; c'était

le duc de Bretagne, qui fit un choix contraire et préféra la *Toison d'Or* ; c'était René d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, oncle du roi ; c'était le duc de Bourbon, son cousin ; c'était le comte de Saint-Pol, connétable de France ; c'était le duc de Comminges ; c'était Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, Grand Maître de France, auquel Louis XI écrivait : « Vous avez été élu du nombre des douze, lesquels  
« ont été choisis pour élire le surplus et jusque audit nombre  
« (de trente-six) ». Les douze premiers titulaires choisirent, en effet, les vingt-quatre autres et le roi se borna à ratifier leur choix.

La faveur n'entra guère dans ce choix et dans ceux qui furent faits pendant les règnes suivants, jusqu'à la mort de Henri II tout au moins. « La distinction d'en être (de l'Ordre de Saint-Michel) était telle », dit Brantôme, « si précieuse  
« et si chère que l'on a vu plusieurs gentilshommes et seigneurs obtenir plutôt une compagnie de gendarmes (1) que  
« le collier de Saint-Michel, même attendre très longtemps  
« après ; car ce n'était pas tout de combattre et de faire  
« quelques petites prouesses : il en fallait faire quantité pour  
« le mériter, ou bien en faire une très signalée. » Pourtant, à l'époque où parle Brantôme, le chiffre des chevaliers avait déjà été élevé à cent.

Il le fut bien davantage sous François II et pendant la jeunesse de Charles IX : les Guise et Catherine de Médicis, qui disposèrent successivement ou simultanément du pouvoir, ne résistèrent pas au désir de s'acquérir des concours et de s'attacher des dévouements en distribuant le collier de l'Ordre à ceux qui le convoitaient. On cessa donc de considérer le chiffre de 100 comme une limite et on le donna non seulement à des capitaines de second ordre, mais à des gens de robe et à des maires de villes. Toutefois, par respect pour les prescriptions des statuts, ces hommes pacifiques

(1) Le Roi n'accordait alors une Compagnie de 100, ou même de 50 hommes d'armes qu'à de très grands seigneurs ou à des généraux en renom. On sait que cette cavalerie noble, armée de toutes pièces, et où chaque homme d'armes était suivi de six écuyers, archers ou pages, était alors la force de l'armée française.

durent se muer en gens de guerre et faire, au moins platoniquement, acte de présence à l'armée. « Nous avons vu », dit Brantôme, « des conseillers sortir des Cours de Parlement, quitter la robe et le bonnet carré, se mettre à traîner l'épée, et obtenir aussitôt ce collier sans avoir fait la guerre, comme le sieur Montaigne, duquel le métier était meilleur de continuer d'exercer sa plume à écrire ses *Essais*, que de le changer contre une épée qui ne lui séoit si bien ».

Montaigne eut le collier de l'Ordre parce qu'il fut maire de Bordeaux, charge importante, remplie avant lui par le maréchal de Biron, et après lui par le maréchal de Matignon. Le terrible railleur, qui ne prit jamais rien au sérieux, surtout lui-même, ne put empêcher d'écrire à ce propos : « Étant jeune, je demandais à la Fortune, autant que chose au monde, l'Ordre de Saint-Michel, car c'était l'extrême marque d'honneur de la noblesse française, et très rare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me hausser pour l'atteindre, elle m'a plus gracieusement traité, car elle l'a ravalé et rabaissé jusqu'à mes épaules et au-dessous ».

Ce qui choquait alors le plus dans la prodigalité qui présidait à la distribution des colliers de l'Ordre, c'était le fait que des gens de robe et des hommes de lettres l'obtenaient. On voyait là une grave atteinte aux usages de l'antique Chevalerie, que les Ordres chevaleresques devaient continuer. Ceux qui formulaient ces critiques connaissaient bien mal le Moyen Age, encore si proche : deux cents ans plus tôt, en effet, le fait incriminé eut paru tout à fait normal. Avec son admirable largeur de vue, le Moyen Age admettait à l'accolade chevaleresque quiconque était jugé, par ses actes, capable de remplir la haute mission, morale autant que militaire, de Chevalier ; peu importait que ce fût un homme de robe pourvu qu'il fût prêt, le cas échéant, à tirer l'épée pour la défense de l'idéal chevaleresque. On avait même forgé pour les gens de robe le mot de « chevalier ès lois ». C'était un « chevalier ès lois » que Pierre Flotte, chancelier de Philippe le Bel, qui se fit tuer à la bataille de Courtray en combat-



tant héroïquement ; et Froissard, parlant de la mort de trois vaillants chevaliers, les désigne ainsi : « les deux « *ès armes* étaient messire Robert de Clermont, gentilhomme « noble grandement, et l'autre, le seigneur de Conflans ; le « chevalier *ès lois* était maître Simon de Bucy ».

On pourrait citer bien d'autres exemples.

La croyance que l'accolade chevaleresque ne pouvait être accordée qu'aux gentilshommes résulta de la prétention qu'eut, de bonne heure, la couronne de France de se réserver le droit d'anoblissement. Or, créer un homme Chevalier, c'était du même coup et à plus forte raison, l'anoblir ; et le Moyen Age ne connaissant pas la distinction entre la noblesse personnelle et la noblesse héréditaire, le nouveau chevalier faisait, par cela seul, souche de gentilshommes. Pour cette raison, le roi de France voulut, comme il s'était réservé le droit d'anoblir, se réserver le droit de créer des chevaliers. Nous le voyons, dès 1280, faire condamner par le Parlement, à une amende, Guy, comte de Flandre, qui avait conféré la chevalerie à un roturier, et non pas cette fois seulement : *dictum fuit quod non obstante usu contrario ex parte Comitum Flandrensis proposito, non poterat nec debebat facere de villano Militum, sine auctoritate Regis.*

Cette double prétention des Rois de France relative à l'anoblissement et à la Chevalerie fut longtemps et énergiquement combattue. Tant que le dernier vestige de la féodalité n'eut pas disparu c'est-à-dire jusque sous le règne de François I<sup>er</sup>, certains grands vassaux de la Couronne persistèrent à faire des nobles ; quant aux Chevaliers, ils ne pensèrent jamais qu'on put leur créer des pairs autrement que par la consécration traditionnelle, et les Rois de France semblèrent donner raison à leurs contradicteurs en sollicitant eux-mêmes la vieille accolade chevaleresque, comme nous l'avons signalé plus haut.

Mais, au xvi<sup>e</sup> siècle, le triomphe de l'autorité royale avait bien obscurci tous ces souvenirs, et l'on vient de voir que même les gens de robe à qui l'on octroyait la Chevalerie, sous la forme de l'Ordre du Roi, tenaient l'illustration de cet

Ordre pour ternie par une telle prodigalité. Sous Henri III, l'*Ordre de Saint-Michel* avait tellement perdu de son prestige que le Monarque voulant se rattacher la haute Noblesse hésitante, dut créer l'*Ordre du Saint-Esprit*, dans les conditions que nous examinerons plus loin. L'*Ordre de Saint-Michel* passa alors pour n'en plus sortir, au second plan.

Henri IV et Louis XIII lui rendirent, du moins, quelque chose de son ancien lustre par des choix heureux et par la limitation du nombre des Chevaliers. Mais, au début du règne de Louis XIV et au milieu du trouble des factions, les mêmes causes engendrèrent les mêmes effets et l'Ordre fut, de nouveau, distribué à quiconque était à séduire. On l'usurpa aussi beaucoup. Il y eut, à un moment donné, jusqu'à quinze cents chevaliers de Saint-Michel, ou se disant tels, qui, pour la plupart, n'avaient pas reçu le collier et n'avaient même jamais été nommés.

Ce fut pour mettre fin à ces abus que Louis XIV, le 25 janvier 1665, décida que le nombre des Chevaliers de Saint-Michel serait, comme jadis, réduit à cent, outre les cent membres de l'*Ordre du Saint-Esprit*, lesquels étaient de droit, en même temps, Chevaliers de Saint-Michel. C'était exclure plus des neuf dixièmes de ceux qui arboraient le cordon noir de l'Ordre; mais le roi fut inflexible: tous ceux qui réclameraient durent justifier de leur nomination, et, si elle était régulière, de services suffisants pour qu'on la maintint. Pour l'avenir, il fut établi que nul ne pourrait entrer dans l'Ordre s'il n'était âgé de trente ans au moins, noble de trois degrés et de bonne mœurs; il fallait, en outre, à l'exception de six membres qui étaient d'Eglise, et [de] six autres qui étaient de robe, avoir fait la guerre pendant dix ans avec un emploi considérable. Les cent membres français devaient être catholiques; mais il pouvait y avoir, en outre, des membres étrangers, de religions diverses et en tel nombre qu'il serait utile. C'est cet *Ordre de Saint-Michel* régénéré que Louis XIV donna, en 1666, au célèbre amiral hollandais Ruyter, et, en 1679, à Dominique Contarini, ambassadeur de la Sérénissime République de Venise.

Après 1693, date à laquelle Louis XIV créa l'*Ordre de*

*Saint-Louis*, dont nous parlerons plus loin, on recommença à admettre dans *l'Ordre de Saint-Michel* un grand nombre de membres étrangers au métier des armes. C'est ainsi que Mansard et Lenôtre, les deux architectes de Louis XIV, reçurent cet ordre pour récompense de leurs chefs-d'œuvres.

M. de Saintfoix, historiographe des Ordres du roi, nous dépeint, ainsi, en 1775, le sceau de l'Ordre de Saint Michel ou y voyait l'Archange qui tient au bras gauche un bouclier aux armes de France; l'épée haute, il foule et précipite dans les flammes l'ange rebelle. En exergue : *Louis XI, roi de France, instituteur de l'Ordre de Saint-Michel en 1469. Louis XIV, roi de France et de Navarre, restaurateur en 1664.*

La Révolution ne pouvait épargner *l'Ordre de Saint-Michel*. en 1791, l'Assemblée nationale en vota l'abolition. Il ne devait être restauré que le 16 novembre 1816, par Louis XVIII, qui le destina spécialement à récompenser les littérateurs, les artistes et les savants. La décoration de l'Ordre était alors une croix d'or, à huit pointes, émaillée de blanc, cantonnée de quatre fleurs de lys d'or, chargée en cœur d'un saint Michel terrassant le dragon.

Au lendemain de la Révolution de 1830, l'*Ordre de Saint-Michel* fut de nouveau supprimé, et aucun des régimes qui se sont succédé en France ne l'a rétabli.

### L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT

Si l'on en croyait les anciennes chroniques de Legendre, Daniel et Le Laboureur, l'*Ordre du Saint-Esprit*, le plus célèbre des Ordres français et qui ne le cède en dignité ni à *la Toison d'Or*, ni à *la Jarretière*, remonterait bien avant l'année 1578, où Henri III l'institua. Son véritable fondateur serait Louis d'Anjou, prince de Tarente, que son mariage avec sa cousine Jeanne I<sup>re</sup> avait fait roi des Deux-Siciles et de Jérusalem. La fondation, alors toute récente, de l'*Ordre de la Jarretière* par Edouard III d'Angleterre, et celle de l'*Ordre de l'Etoile* par Jean II de France lui donnèrent l'idée

d'instituer à Naples, en 1352, un *Ordre du Saint-Esprit*, qui ne tarda pas à disparaître au milieu des troubles de l'Etat napolitain. Mais les papiers et titres originaux de cet Ordre étant venus, après plus de deux siècles et de multiples vicissitudes, à tomber entre les mains d'un noble vénitien, il en fit présent à Henri III qui rentrait en France, par Venise, pour y recueillir la couronne de son frère Charles IX. Intéressé par cette lecture, Henri III aurait ressuscité l'Ordre et copié ses statuts, mais en affectant de ne le faire dater que de lui et de s'en déclarer le fondateur.

Ce récit, qui a le mérite de l'originalité, n'a pas celui de l'exactitude. Les statuts de l'*Ordre du Saint-Esprit*, créé à Naples par Louis d'Anjou-Tarente sont, en effet, connus; et, s'ils s'inspirent manifestement de l'*Ordre de l'Etoile*, créée l'année précédente, ils sont par contre très différents de ceux de l'*Ordre du Saint-Esprit* de Henri III. Malgré l'identité du titre, c'est donc bien au dernier des Valois qu'il faut faire remonter l'honneur d'avoir fondé l'Ordre chevaleresque le plus illustre qu'un Français ait jamais pu recevoir.

Cette fondation eut lieu à la fin de décembre 1578, à une époque où la paix du royaume, depuis longtemps troublée par les guerres de religion, était plus précaire que jamais. D'une part, les Huguenots ne désarmaient point. D'autre part la noblesse et la bourgeoisie catholiques, toutes deux dévouées aux Guises, reprochaient au roi sa patience envers les adeptes du Calvinisme; méconnaissant volontiers en lui le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, elles l'accusaient de complicité avec les Protestants, alors qu'il n'eût fallu incriminer que son impuissance. Pris entre deux partis également passionnés contre lui, Henri III éprouvait le besoin de rattacher à sa personne les grands seigneurs dont la fidélité était douteuse: or, l'*Ordre de Saint-Michel*, prodigué dans les conditions que nous avons indiquées, ne pouvait plus lui être utile pour cela. Il se résolut donc à créer l'*Ordre du Saint-Esprit* et imposa à ceux qui le recevaient — et qui devenaient en même temps, s'ils ne l'étaient déjà, chevaliers de Saint-Michel — un serment d'allégeance d'une telle rigueur qu'il semblait bien qu'après l'avoir proféré ils fussent irrémédiablement liés à sa

personne. Bien qu'il n'ait pas toujours été prêté dans toutes les formes, ce serment n'a pas été modifié jusqu'en 1830, époque où l'*Ordre du Saint-Esprit* cessa d'être conféré. En voici le texte complet :

« Je jure et je voue à Dieu, en face de son Eglise, et vous  
« promets, Sire, sur ma foi et mon honneur, que je vivrai et  
« mourrai en la Foi et Religion catholiques, sans jamais m'en  
« départir, ni de l'Union de Notre Sainte Mère Église apos-  
« tolique et romaine; que je vous porterai entière obéissance  
« sans jamais y manquer, comme un bon et loyal sujet doit  
« le faire; que je garderai, défendrai et soutiendrai de tout  
« mon pouvoir, l'honneur, les querelles et droits de Votre  
« Majesté Royale envers tous et contre tous; qu'en temps de  
« guerre, je me rendrai à votre suite, dans un équipage tel  
« qu'il appartient à une personne de ma qualité; et en temps  
« de paix, quand il se présentera quelque occasion d'import-  
« tance, toutes et quantes fois qu'il vous plaira me mander,  
« pour servir contre quelque personne qui puisse vivre et  
« mourir, sans nul excepter, et ce jusqu'à la mort; qu'en  
« telles occasions je n'abandonnerai jamais votre personne,  
« ou le lieu où vous m'aurez ordonné de servir, sans votre  
« exprès congé et commandement signé de votre propre  
« main ou de celui auprès duquel vous m'aurez ordonné  
« de servir, sinon quand je lui aurai fait apparoir d'une juste  
« et légitime occasion; que je ne sortirai jamais de votre  
« Royaume, spécialement pour aller au service d'un Prince  
« étranger, sans votre dit commandement, et ne prendrai  
« pension, gages ou état d'aucun Roi, Prince, Potentat ou  
« Seigneur que ce soit, ni ne m'obligerai au service d'au-  
« cune personne vivante que de Votre Majesté seule, sans  
« votre expresse permission; que je vous révélerai fidèlement  
« tout ce que je saurai ci-après importer à votre service, à  
« l'état et conservation du présent *Ordre du Saint-Esprit*,  
« duquel il vous plaît m'honorer, et ne consentirai ni ne per-  
« mettrai jamais, autant qu'il sera en moi, qu'il soit rien  
« innové ou attenté contre le service de Dieu, ni contre votre  
« autorité royale et au préjudice du dit Ordre, lequel je  
« mettrai peine d'entretenir et augmenter de tout mon pou-



« voir; que je garderai et observerai très religieusement tous  
« les Statuts et Ordonnances d'icelui; que je porterai à  
« jamais la croix d'or cousue et celle d'or au cou comme il  
« m'est ordonné par lesdits Statuts, et que je me trouverai à  
« toutes les Assemblées des Chapitres généraux, toutes les fois  
« qu'il vous plaira de me le commander, ou que je vous ferai  
« présenter mes excuses, lesquelles je ne tiendrai pour bonnes  
« qu'autant qu'elles seront approuvées et autorisées de Votre  
« Majesté, avec l'avis de la plupart des Commandeurs qui  
« seront près d'elle, signé de votre main et scellée du scel de  
« l'Ordre, dont je serai tenu de retirer acte. »

Une formule aussi précise, aussi détaillée, aussi absolue, semblait avoir prévu toutes les circonstances possibles et barré la voie à toutes les restrictions mentales. On aura une idée de l'efficacité de cet engagement solennel envers l'Église et le roi quand on saura que plusieurs des gentilshommes qui participèrent à la première promotion de l'Ordre faisaient campagne, quelques mois plus tard, aux côtés des Protestants, et que d'autres, le duc Henri de Guise en tête, qui reçurent l'Ordre sans sourciller, ne cessèrent jamais de rêver un changement de dynastie. Le ruban bleu du Saint-Esprit était un trop faible lien pour rattacher à Henri III les politiciens de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et cela apparut le jour même où l'Ordre fut fondé.

C'est le 31 décembre 1578 et le 2 janvier 1579 qu'eurent lieu, en l'église des Grands-Augustins de Paris, les cérémonies de fondation. Le premier de ces deux jours, le Roi, agenouillé, reçut le grand manteau et le collier des mains du Grand Aumônier de France, Jacques Amiot, que sa charge faisait Commandeur-né du nouvel Ordre. Puis, prenant place sur son trône, élevé dans le chœur, il imposa lui-même le manteau et le collier aux nouveaux Chevaliers. Bien qu'Henri III eut fixé le chiffre des membres à cent (1), il

(1) Il faut compter en dehors de ces cent membres les commandeurs et les officiers, qui n'étaient pas vraiment et complètement Chevaliers du Saint-Esprit. Les commandeurs étaient au nombre de neuf (le Grand Aumônier de France, commandeur-né; quatre cardinaux et quatre archevêques, évêques ou prélats). Les officiers étaient ceux mêmes de

n'en créa ce jour-là que vingt-sept, de manière à stimuler les espérances. Mais si ceux qui lui étaient le moins dévoués prêtèrent sans hésiter le serment de l'Ordre, les Commandeurs ecclésiastiques montrèrent plus d'hésitation à se lier aussi absolument et refusèrent d'entrer en fonctions ce jour-là. Ils ne furent, partant, reçus que le 1<sup>er</sup> janvier 1580, après que la difficulté eût été levée par la substitution, en ce qui les concernait, d'un serment spécial au serment ordinaire. Voici la formule qui leur fut finalement concédée et qui resta en vigueur jusqu'aux derniers temps de la monarchie :

« Je jure Dieu et je vous promets, Sire, que je vous serai  
« loyal et fidèle toute ma vie, vous reconnaitrai, honorerai  
« et servirai comme Souverain de l'Ordre des Commandeurs  
« du Saint-Esprit, duquel il vous plaît présentement m'honorer ; que je garderai et observerai les lois, statuts et  
« ordonnances dudit Ordre, sans en rien y contrevenir ; que  
« j'en porterai les marques et en dirai tous les jours le service, autant qu'un homme ecclésiastique de ma qualité  
« peut et doit faire ; que je comparaitrai personnellement aux  
« jours de solennités, s'il n'y a obstacle légitime qui ne m'en  
« empêche et dont je donnerai avis à Votre Majesté ; que je  
« ne révélerai jamais chose qui soit traitée ou conclue aux  
« chapitres d'icelui ; que je ferai, conseillerai et procurerai  
« tout ce qui me semblera en ma conscience appartenir à la  
« manutention, grandeur et augmentation dudit Ordre ; que  
« je prierai toujours Dieu pour le salut, tant de Votre  
« Majesté que des Commandeurs et suppôts d'icelui, vivants  
« et trépassés. Ainsi me soit Dieu en aide et les Saints  
« Evangiles. »

La difficulté qui s'élevait avec les Commandeurs ecclésiastiques, le jour même de la fondation de l'Ordre, attestait que tous ne voyaient pas d'un œil sympathique la tentative de Henri III pour rattacher la haute noblesse à son service. On

l'Ordre de Saint-Michel, ainsi rendus communs aux deux Ordres, à savoir le Prévôt Maître des Cérémonies, le Chancelier, le Grand Trésorier, le Secrétaire et le Hérault.

en eût bientôt une autre preuve. Pendant que le Roi et les nouveaux Chevaliers dînaient ensemble, au couvent des Grands Augustins, des membres de la Sainte Ligue ne craignaient pas de venir afficher à la porte du monastère un placard où l'on qualifiait le souverain d'exécrable tyran de son peuple et de roi de Sodome, dont le Seigneur haïssait les solennités. Et le lendemain, il n'y eut qu'un cri sur le symbolisme du costume que le Grand Maître avait donné à ses chevaliers.

Ce costume était entièrement de drap d'argent, avec bas de soie blanche, souliers de velours blanc, épée à garde et poignée d'argent, avec fourreau de velours blanc. Le manteau de l'Ordre, qu'on leur revêtait à leur réception, manteau retroussé à gauche et ouvert à droite, était de velours noir doublé de satin orange, semé de fleurs de lys et de flammes d'or et bordé d'une broderie d'or de dix pouces de largeur. Par-dessus le grand manteau s'agrafait un mantelet de moire vert pâle brodé d'or. Enfin le collier de l'Ordre entremêlait ses chaînons des lettres latines *II M* et *L* et des lettres grecques *delta* et *phy*. Devise de l'Ordre : *Duce et Auspice*.

Il n'en fallut pas plus pour que l'on prétendit qu'Henri III brûlait d'un amour incestueux pour sa sœur Marguerite de Valois ; que le blanc, le noir, l'orange et le vert pâle, qui paraissaient dans le costume de l'Ordre, étaient les couleurs favorites de cette princesse ; que les fleurs de lys au milieu des flammes symbolisaient les deux amants et leur ardeur réciproque ; que leurs initiales *H* et *M*, placées dans les chaînons du collier, témoignaient de leur union indissoluble, encore attestée par les lettres *phy* et *delta* (en italien : *fidelta* : fidélité). Il n'était pas jusqu'au nom d'*Ordre du Saint-Esprit* auquel on ne donnait une signification scandaleuse...

En réalité, peu de symbolismes étaient aussi avouables que celui qu'on décriait ainsi. Henri III était devenu roi de Pologne le jour de la Pentecôte 1573, et roi de France le jour de la Pentecôte 1574 : cette double coïncidence l'avait rendu fort dévot au Saint-Esprit, dont il se croyait particulièrement protégé. D'où le patronage divin donné à l'Ordre ; d'où les langues de feu, mêlées de fleurs de lys, du manteau de l'Ordre. Les lettres *phy* et *delta* avaient bien la signification indiquée ;

mais si la lettre *H* désignait Henri III, la lettre *M* se rapportait à sa mère (de la maison de Médicis), et la lettre *L* (que nul n'essayait d'expliquer) à sa femme, la reine Louise de Lorraine ; le collier était donc une affirmation de fidélité familiale et conjugale, que soulignaient encore le noir et l'orange du manteau, couleurs de la Reine. Quant au costume (entièrement de velours blanc et de drap d'argent) dans lequel apparaissaient les chevaliers avant qu'on leur eut revêtu le manteau, il n'avait nul besoin d'explication : le blanc était, au temps de l'ancienne Chevalerie, la couleur des écuyers que l'on allait armer chevaliers. Et de même, le vert pâle, couleur du mantelet, dernière pièce dont on revêtit les chevaliers du Saint-Esprit, était la couleur qu'adoptaient les nouveaux chevaliers le lendemain de leur ordination.

Tout ceci, on le voit, n'avait pas besoin de mystère, et l'accusation d'inceste portée contre Henri III était d'autant plus invraisemblable qu'il était alors, et depuis longtemps déjà, en fort mauvais termes avec sa sœur, la reine de Navarre, qui vivait exilée loin de Paris. Rien n'arrêta cependant la calomnie (1) et le Roi fut obligé de changer le collier de l'Ordre,

(1) Aucun historien sérieux ne saurait maintenir la légende des mœurs infâmes de Henri III. Si la sympathie qu'il portait à ses « mignons » avait eu le caractère affirmé par les Huguenots, et aussi par quelques Ligueurs passionnés, il eût certainement choisi ses favoris autres qu'ils n'étaient. Les portraits de la plupart d'entre eux sont aux Archives Nationales et il est impossible de rêver têtes plus martiales, voire de soudards plus parfaits, que celles de ces « jeunes efféminés » — qui se firent d'ailleurs, pour la plupart, tuer avant vingt-cinq ans. Maugiron était borgne, ayant perdu un œil à l'assaut d'Issoire ; La Mark, monté le premier sur la brèche à Rouen, y reçut entre autres blessures un coup dont il resta défiguré ; Joyeuse avait eu la mâchoire emportée au siège de La Fère. Et nous ne parlons pas de d'Épernon, que couturaient vingt cicatrices ; ni de Charles de Halluin, qui, s'étant trouvé à quinze sièges et à onze batailles ou combats, avait été, par une malchance qu'expliquait sa témérité, blessé à chaque affaire. — La vérité est que Henri III, qui passait lui-même pour le meilleur escrimeur de son temps, s'attachait coûte que coûte toute bonne épée et en admettait incontinent le propriétaire dans son intimité. C'était par excellence le temps des duels ; le temps où la France entière parlait du comte de Saint-Maigrin, qu'il avait fallu vingt-cinq spadassins pour abattre et qui se défendait encore avec trente-quatre blessures au corps... Le grand grief du fanatique d'Aubigné, qui a le premier mis à la mode la légende des « mignons », est que ces

qui ne se composa plus que de *H*, alternant avec des trophées couronnés. Ce collier, du poids de deux cents écus d'or, n'était porté que sur le manteau de cérémonie, c'est-à-dire assez rarement. L'insigne ordinaire de l'Ordre était une croix d'or à huit pointes, émaillée de blanc sur chaque raie et ayant à chaque angle une fleur de lys d'or ; une colombe rayonnante, brochant sur le tout, représentait le Saint-Esprit. Cette croix était portée suspendue au cou par un long ruban de moire bleu céleste, d'où l'usage, courant sous l'ancienne monarchie, de dire un « cordon bleu » pour un Chevalier du Saint-Esprit. En outre la figure de cette croix était brodée, à gauche, sur l'habit de ville des Chevaliers. Nous avons vu que les membres de l'Ordre s'engageaient, par serment, à ne jamais quitter ce double insigne.

Tous les membres de l'Ordre, qu'ils fussent Chevaliers, Commandeurs ecclésiastiques ou Officiers, étaient tenus d'envoyer leur portrait au Couvent des Grands-Augustins, à Paris, où avait eu lieu la fondation. M. de Saintfoix, historiographe des Ordres du Roi, attestait, en 1775, que cette obligation avait été si rigoureusement observée qu'il n'en manquait pas

derniers se servaient d'amidon de riz, alors rare et fort cher, au lieu d'amidon de blé, pour empeser leur linge, et qu'au lieu de peigner leurs cheveux ils les faisaient couper courts et tenir droits sur la tête à l'aide de cosmétique — mode évidemment immodeste et de tous points damnable... C'est sur d'aussi solides raisons que le sentiment du vertueux huguenot a été adopté. — Ajoutons que celui qu'il appelait « un Roi-femme, ou bien un Homme-reine », parce qu'il portait poudre, perles et rubans, était aussi rude soldat que les jeunes ferrailleurs dont il s'entourait : il risqua dix fois sa vie, et, à Moncontour, voyant un corps de protestants qui se reformait, il alla tout seul se jeter au milieu, tête baissée, et y fit le coup d'épée et le coup de pistolet jusqu'à ce que le marquis de Villars eut réussi, en perdant beaucoup de monde, à se faire jour jusqu'à lui et à le dégager. C'était se conduire comme Philippe-Auguste à Bouvines ou comme Henri IV à Ivry ; mais Henri III oublia de parler de son panache blanc, et, faute d'un mot historique, sa belle conduite ne passa pas à l'Histoire. Sa bravoure était cependant si connue, de son temps, qu'elle lui valut d'être choisi pour souverain par les Polonais, qui ont gardé de lui le souvenir d'un roi bon et chevaleresque. Il est à noter que le duc de Guise — dont le meurtre est la vraie tache à la mémoire de Henri III — fut attaqué par certains Huguenots de la même manière que les « mignons » : mais cette accusation ne fut jamais prise au sérieux par les ennemis de l'héroïque Balafre, et l'Histoire l'a lavé, depuis, de celle, plus accréditée, d'avoir été le pensionné de l'Espagne.



un seul (1). On ne saurait dire si toutes les obligations des Chevaliers avaient été aussi exactement remplies : une d'entre elles consistait à ne jamais se séparer de la *dizaine*, chapelet de l'Ordre composé de dix grains, qu'ils devaient dire chaque jour, en même temps que les heures du Saint-Esprit. Toute omission les obligeait en conscience à une aumône, dont le chiffre était laissé à leur générosité (2).

C'était également en l'église des Grands-Augustins que devait avoir lieu, chaque année, le 1<sup>er</sup> janvier, la fête de l'Ordre ; à moins que le Roi ne fut éloigné de Paris, auquel cas cette fête était célébrée dans la plus notable église du lieu où le Roi se trouvait. A partir de 1663, les cérémonies qui avaient lieu à cette occasion ne se firent plus qu'en la chapelle du château de Versailles ; mais le Souverain n'en continua pas moins, selon la règle établie par Henri III, à donner ce jour-là aux Augustins de Paris, pour l'entretien de leurs novices, autant d'écus d'or qu'il avait déjà vécu d'années, ce qui, sous le règne de Louis XIV, ne laissa pas de monter assez haut... Les Chevaliers étaient tenus statutairement à une aumône proportionnée en faveur du même couvent.

Henri III se plut aussi à imposer son souvenir à l'Ordre en faisant graver un sceau très remarquable qui resta constamment en usage. Il y était représenté sur son trône, la couronne en tête avec le grand manteau, le mantelet et le collier de l'Ordre. A sa droite, le Chancelier, Philippe de Chiverny, debout, tient ouvert le livre des Evangiles. A sa gauche, le Grand Trésorier, debout également, lit le serment des chevaliers. A genoux, devant le Roi, la main étendue sur les Evangiles et prêtant le serment, se trouve Louis de Gonzague, duc de Nevers. En haut, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, répand des langues de feu. En

(1) *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, p. 82.

(2) D'autres Ordres chevaleresques laissaient moins de liberté à leurs membres. *L'Ordre du Saint-Esprit* de Naples, dont nous avons parlé, obligeait ses membres à jeûner le jeudi, à peine de faire servir chaque fois, à trois pauvres, un repas « assez copieux pour qu'ils en soient sustentés tout un jour durant ». *L'Ordre du Croissant*, que René d'Anjou-Sicile créa en 1448, prescrivait de dire chaque matin les heures de Notre-Dame, à peine de jeûner tout le jour et encore le jour suivant.

exergue : *Henri, III<sup>e</sup> de ce nom, par la Grâce de Dieu roi de France et de Pologne, auteur et Souverain de l'Ordre des Chevaliers du Saint-Esprit.*

Après l'assassinat d'Henri III par Jacques Clément, la Grande Maîtrise de l'Ordre fut revendiquée simultanément par Henri IV et par le Roi de la Ligue, le cardinal de Bourbon, proclamé sous le nom de Charles X. Le cardinal mourut sans avoir agi en souverain de l'Ordre et qu'Henri IV, par contre, fit acte de Grand Maître en tenant, en 1591 et 1592, les Assemblées statutaires du Saint-Esprit. On ne sait point de façon positive si le cérémonial traditionnel fut observé dans ces réunions présidées par un roi huguenot ; il le fut, toutefois, dès après l'abjuration du Roi, c'est-à-dire en 1594.

A cette époque, où le descendant de Saint Louis achetait littéralement son royaume, ville par ville, et province par province, aux chefs Ligueurs qui se le partageaient, le cordon bleu servit maintes fois d'appoint à un marché de reddition ; mais, tout en battant ainsi monnaie avec lui, le Béarnais se garda toujours de le discréditer par des choix indignes ou de dépasser le maximum fixé de cent membres. *L'Ordre du Saint-Esprit* conserva donc tout son lustre sous le nouveau règne. Le nouveau Roi se borna seulement à modifier l'article 37 des statuts, par lequel Henri III avait précisé que tous les Chevaliers du Saint-Esprit devraient être Français et n'appartenir à aucun Ordre autre que celui de Saint-Michel, à moins qu'ils n'eussent été dûment autorisés par le Roi à accepter la *Toison d'Or* ou la *Jarretière*. Le nouveau Roi n'avait triomphé que grâce à de nombreux auxiliaires et mercenaires étrangers, et il avait eu à négocier, pour se faire reconnaître, dans presque toutes les cours. Bien des concours étaient donc à récompenser : cela le détermina, le 31 décembre 1607, à modifier l'article 37, en précisant que les Princes et Gentilshommes étrangers, pourvu qu'ils fussent catholiques, pourraient être reçus dans *l'Ordre du Saint-Esprit*. Les Princes étrangers étaient réputés Chevaliers de l'Ordre dès l'instant où les insignes leur en avaient été remis. Par contre, les simples gentilshommes devaient s'engager à venir,

dès que cela leur serait possible, se faire recevoir régulièrement par le Roi. En attendant, ils étaient réputés « Chevaliers admis mais non reçus ».

Soucieux d'éviter l'avilissement de son Ordre, Henri III avait décidé qu'il ne serait jamais conféré pendant les minorités, époque où les partis atteignent leur maximum d'influence et où la faveur s'exerce volontiers sur des indignes. Il en résulta que l'*Ordre du Saint-Esprit* ne fut pas prodigué pendant la minorité de Louis XIII, comme il l'aurait infailliblement été sans cette sage précaution. Et les grands hommes qui le portèrent pendant la suite de ce règne ne firent qu'ajouter à son éclat. Sous le règne de Louis XIV, la même parcimonie obtint le même heureux résultat.

Parfois, cependant, le Roi souffrait de ne pouvoir, lié qu'il était par les statuts, conférer le cordon bleu à des hommes de mérite qui l'avaient vingt fois mérité. C'est ainsi qu'il avait annoncé, en 1661, l'intention de faire Chevalier du Saint-Esprit l'illustre maréchal Fabert. Or, il fallait, pour entrer dans l'Ordre, être noble de trois générations ; Fabert, petit-fils d'un marchand libraire de Nancy, fils d'un échevin de Metz anobli en raison de sa charge, ne remplissait pas cette condition essentielle. Il se hâta, avec sa franchise ordinaire, de le signaler au Roi, qui ne demandait qu'à fermer les yeux, mais qui dut s'incliner devant l'opposition de l'intéressé lui-même. Du moins, lui écrivit-il de sa main, le 29 décembre 1661, la lettre suivante, qui honore son auteur plus encore que celui à qui elle est adressée :

« Mon cousin,

« Je ne saurais vous dire avec quelle estime pour vous j'ai  
« lu, par votre lettre du 11 de ce mois, l'exclusion que vous  
« vous donnez vous-même pour le cordon bleu dont j'avais  
« résolu de vous honorer. Ce rare exemple de probité me  
« paraît si admirable que je le regarde comme un ornement  
« de mon règne ; mais j'ai un extrême regret de voir qu'un  
« homme qui, par sa valeur et sa fidélité, est parvenu si

« dignement aux premières charges de ma couronne, se prive  
« lui-même de cette nouvelle marque d'honneur par un  
« obstacle qui me lie les mains. Ne pouvant faire davantage  
« pour rendre justice à votre vertu, je vous assurerai du  
« moins par ces lignes que jamais il n'y aurait eu de dispense  
« accordée avec plus de joie que celle que je vous enverrais  
« de mon propre mouvement si je pouvais le faire sans ren-  
« verser le fondement de mon Ordre. Ceux à qui je vais en  
« donner le collier ne sauraient jamais en recevoir plus de  
« lustre dans le monde que vous en acquérez par le refus  
« que vous en faites par un motif si vertueux. Je prie Dieu  
« qu'il vous aie, mon Cousin, en sa sainte et digne garde.  
« — A Paris, le 29 décembre 1661. »

« LOUIS ».

La règle nobiliaire qui fermait au maréchal Fabert l'accès de l'Ordre du Saint-Esprit provoquait, d'ailleurs, souvent des orages au sein de l'Ordre lui-même. Il en fut surtout ainsi à partir du règne de Louis XV, où l'étiquette prit une importance jusque-là insoupçonnée. L'Ordre comprenait des membres de tout rang, depuis de simples gentilshommes ayant leurs trois degrés de noblesse jusqu'au Roi lui-même : au lieu de les considérer tous comme « pairs, » suivant l'ancien idéal chevaleresque, on s'occupa de régler les préséances. Dans les cérémonies, où les moindres participants sont toujours ceux qui passent les premiers, il fut décidé que les simples gentilshommes marcheraient en tête, suivant leur rang d'ancienneté dans l'Ordre, et quel que fut leur titre héréditaire ou leur fonction, même celle de maréchal de France (1) ; que les Ducs viendraient ensuite, qu'ils fussent Ducs et Pairs ou simples Ducs à brevet, d'après la date d'érection de leur duché ; qu'après viendraient les

(1) On ne connaissait jadis en France que trois catégories de noblesse : 1<sup>o</sup> les Princes de sang ; 2<sup>o</sup> les Ducs ; 3<sup>o</sup> le reste des Gentilshommes, qui se trouvaient être tous de niveau, fussent-ils maréchaux de France, et eussent-ils titre de comte ou de marquis, ou bien n'eussent-ils qu'un simple nom de famille, sans nom de terre et sans même une gentilhommière. Ce n'est que plus tard que la hiérarchie des titres de baron, vicomte, comte, etc., a été inventée.

Princes étrangers appartenant à des maisons souveraines. Tous devaient marcher deux par deux, et, au cas où l'une de ces catégories de Chevaliers se trouvait être en nombre impair, le plus récent Duc, qui marchait en tête des Ducs, prenait la droite du plus ancien gentilhomme resté isolé en arrière ; de même, s'il y a lieu, le plus jeune Prince étranger prenait la droite du plus ancien Duc. Quant aux Princes du sang, qui venaient ensuite, ils ne marchaient point deux par deux, mais isolément, selon leur ordre de succession à la Couronne, l'héritier de celle-ci précédant immédiatement le Roi, qui venait le dernier.

A partir de 1702, les monarchies de France et d'Espagne ayant passé une convention diplomatique relative à leur noblesse, il fut convenu que le titre de Grand d'Espagne serait reconnu, en France, pour égal à celui de Duc, et réciproquement. En exécution de cette convention, un Grand d'Espagne honoré du cordon bleu prenait place parmi les Ducs au cours des cérémonies de l'Ordre ; son ancienneté comme Duc était datée arbitrairement de 1702, année de la convention diplomatique, ou bien de l'année de sa Grandesse si celle-ci se trouvait être plus récente. De même, un simple gentilhomme français qui venait à obtenir la Grandesse en Espagne, ce qui est arrivé quelquefois, prenait dans l'Ordre rang de Duc et datait son ancienneté de l'enregistrement de ses lettres de Grandesse au Conseil de Castille. Comme bien on pense, des tentatives étaient faites constamment pour modifier, dans un intérêt particulier, cet ordre de préséance, et il en résultait entre les Chevaliers d'incessants conflits, fort éloignés de l'état d'esprit d'égalité et de fraternité de l'ancienne Chevalerie. Mais les cérémonies de l'Ordre, minutieusement réglées, se déroulaient du moins avec une incomparable majesté.

L'Histoire nous a conservé la description de celle qui fut célébrée à Reims, à l'occasion de la prise de possession de la Grande Maîtrise par Louis XV. Les statuts de l'Ordre portaient que le Roi ne pouvait, en effet, être reçu Grand Maître de l'*Ordre du Saint-Esprit* que le lendemain de son



sacre et par le même prélat qui l'aurait sacré. Or, Louis XV avait été sacré la veille.

On changea donc la décoration de la cathédrale qui fut, pour la circonstance, tendue de satin vert brodé de flammes d'or. Un trône fut élevé, sous un dais, à l'entrée du chœur à droite, et un autre trône, également couvert d'un dais, près de l'autel, du côté de l'Evangile. Les dossiers de ces trônes étaient surmontés des armes de France. Des stalles étaient réservées aux chevaliers, de chaque côté du chœur, et surmontées des armoiries de chacun ; ils y prirent place, en grand costume, pendant que le Roi occupait le trône situé à l'entrée du chœur, et l'on entendit les vêpres. Le Hérault de l'Ordre, suivi du Chancelier, du Prévot Maître des Cérémonies, du Secrétaire et du Grand Trésorier, vinrent ensuite se ranger sur les marches du trône élevé près de l'autel. Aussitôt les Chevaliers se levèrent et formèrent la haie d'un trône à l'autre. Le Roi, descendant du trône où il avait entendu les vêpres, s'avança vers l'autre, précédé de deux huissiers en vêtements de gala, portant leurs masses. Derrière le Roi marchaient le cardinal de Rohan, Grand Aumônier de France, les ducs de Villeroy et d'Harcourt, les Capitaines des Gardes du Roi, son Gouverneur, le duc de Charost, et le prince de Turenne, Grand Chambellan.

Suivant l'usage, le Roi portait l'habit de novice, entièrement blanc, que nous avons décrit plus haut. Après s'être incliné devant le tabernacle, il monta au trône placé près de l'autel, et le cardinal de Rohan, Grand Aumônier de France, y monta avec lui. L'archevêque de Reims, qui avait sacré le Roi la veille, lui demanda alors de signer le registre où se trouvaient les signatures des Rois ses prédécesseurs comme Grands Maîtres de l'*Ordre du Saint-Esprit*. Le Roi prit le registre et signa son serment, ainsi conçu :

« Nous, Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de  
« Navarre, jurons et vouons solennellement en vos mains, à  
« Dieu le Créateur, de vivre et mourir en la sainte Foi et  
« Religion Catholique, Apostolique et Romaine, comme à un  
« bon Roi très Chrétien appartient, et plutôt mourir que d'y  
« faillir ; de maintenir à jamais l'*Ordre du Saint-Esprit* sans

« jamais le laisser déchoir, amoindrir et diminuer, tant qu'il  
« sera en notre pouvoir; d'observer les Statuts et Ordon-  
« nances dudit Ordre, entièrement, selon leur forme et teneur,  
« et les faire exactement observer par ceux qui sont et seront  
« ci-après reçus audit Ordre, et par exprès ne contrevenir  
« jamais, ni dispenser ou essayer de changer ou muer les  
« statuts irrévocables d'icelui. »

Ayant signé ce serment, le Roi s'agenouilla sur un carreau et l'Archevêque de Reims lui passa au cou le cordon bleu avec la croix de l'Ordre; le Prévôt Maître des cérémonies lui revêtit le grand manteau, puis l'Archevêque de Reims lui passa le collier et lui présenta le livre des prières de l'Ordre avec le chapelet de dix grains. Ceci fait, le Roi se rassit, se couvrit et assista au défilé des chevaliers qui vinrent lui baiser la main, après lui avoir fait une révérence à la mode du temps de Henri III, qui ne se faisait plus qu'en cette occasion : on l'accomplissait en joignant les jambes, pliant les deux genoux à la fois, mais à demi seulement, et se relevant d'un coup de jarret.

Tel était le cérémonial pour la prise de possession de la Grande Maîtrise; mais il convient de noter que si le Roi n'était vraiment Grand Maître de l'Ordre que le lendemain de son sacre, il en portait l'insigne bien avant, car le Chancelier de l'Ordre, à la naissance du Dauphin, dès qu'il avait été ondoyé, venait lui passer le cordon bleu. De même, les Princes du sang portaient les insignes de l'Ordre dès leur première communion, c'est-à-dire longtemps avant d'être reçus. Notons à ce propos que les Princes étrangers ne pouvaient être admis qu'à vingt-cinq ans; les Ducs et les Gentilshommes qu'à trente-cinq.

La réception de Chevaliers du Saint-Esprit, la plus considérable qui ait été faite sous l'ancienne Monarchie, fut celle du 3 juin 1724, où Louis XV pourvut aux vides causés par sa longue minorité en créant d'un seul coup cinquante chevaliers et quatre commandeurs. Ce n'était pas trop si l'on songe qu'il restait alors, en tout, onze chevaliers vivants, Princes du sang compris. La réception eut lieu dans la chapelle de

Versailles, où le Roi, assis sur un trône, entendit les vêpres. Chaque récipiendaire — qui avait été reçu, le matin, chevalier de Saint-Michel dans le cabinet du Roi — lui fut ensuite amené par ses parrains, qui restaient debout, pendant que le novice s'agenouillait sur un carreau, la main étendue sur le livre des Evangiles, que le Chancelier de l'Ordre tenait ouvert sur les genoux du Roi. Dans cette posture, le récipiendaire lisait et prêtait le long serment, rédigé par Henri III, dont nous avons donné le texte au début de ce chapitre. Le Roi passait alors le cordon bleu au cou du nouveau chevalier et le Prévôt Maître des Cérémonies lui revêtait le manteau.

« L'Ordre », disait le roi, « vous revêt du manteau de son  
« aimable Compagnie et union fraternelle, à l'exaltation de  
« notre foi et religion catholique, au nom du Père et du Fils  
« et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

Puis, il lui passait le collier et ajoutait : « Recevez de notre  
« main le collier de notre Ordre du benoît Saint-Esprit,  
« auquel Nous, comme souverain Grand Maître, vous rece-  
« vons, et ayez en perpétuelle souvenance la mort et passion  
« de Notre Seigneur Jésus-Christ; en signe de quoi Nous  
« vous ordonnons de porter à jamais cousue sur vos habits  
« extérieurs la croix d'icelui, et la croix d'or au cou avec un  
« ruban bleu céleste; et Dieu vous fasse la grâce de ne con-  
« trevenir jamais aux vœux et serments que vous venez de  
« faire, lesquels ayez perpétuellement en votre cœur, étant  
« certain que si vous y contrevenez en aucune manière, vous  
« serez privé de cette Compagnie et encourrez les peines  
« portées par les statuts de l'Ordre. Au nom du Père, et du  
« Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! » A quoi le nouveau  
chevalier répondait : « Sire, Dieu m'en donne la grâce, et  
« plutôt la mort que de jamais y faillir ! »

Ce cérémonial de réception ne reçut aucun changement jusqu'à l'époque révolutionnaire. En 1789, l'Ordre cessa d'être conféré, et l'Assemblée nationale l'abolit deux ans plus tard. Avoir été honoré du cordon bleu était, en ces temps troublés, un passeport assuré pour la guillotine. Un des premiers soins de la Restauration fut de rétablir l'Ordre du

*Saint-Esprit*, par l'ordonnance royale du 28 septembre 1814. Mais Louis XVIII n'ayant jamais été sacré, ni par conséquent reçu Grand Maître, la question se pose de savoir jusqu'à quel point les nominations faites sous son règne sont régulières. Celles du règne de Charles X le sont, par contre, incontestablement.

Après 1830, l'*Ordre du Saint-Esprit* fut supprimé, avec tous les autres Ordres de la Monarchie.

(*A suivre*).

FLAVIEN BRENIER.





# Associations Maçonniques

(Suite)

## I. ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES (suite).

**A**ux douze associations que nous signalions, dans le dernier numéro de la *Revue Antimaçonnique*, il nous faut en ajouter six autres, ce qui nous donnera au total, en plus du bureau de placement, dix-huit associations.

### 13° Amicale Foraine Maç.°.

Elle groupe tous les forains, et ils sont nombreux, qui appartiennent au monde maçonnique.

Cette association n'a pas de *Siège Social* fixe, celui-ci est, comme les forains eux-mêmes, essentiellement migrateur. Les réunions se tiennent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon les quartiers où se tiennent les fêtes foraines.

Le *secrétaire* de ce groupement est le F.°. Elic Campmas, 14, rue Meslay, 3<sup>e</sup> arrondissement.

### 14° La Basoche fraternelle.

Réunit tous les FF.°. MM.°. qui par leur profession appartiennent au monde judiciaire.

Cette association fut fondée en 1910, sur l'initiative du F.°. V. A. Becker, vénérable de la R.°. L.°. *Emile Zola*, mandataire au Tribunal de Commerce, 5 rue d'Amboise.



### **15° F. : M. : A. :**

Ces lettres mystérieuses se traduisent : *Francs-Maçons de l'Alimentation*. Cette association a donc pour but de grouper tous les FF. : appartenant aux diverses professions de l'alimentation.

Le *Siège Social* est à la brasserie Seime, 9, rue de Valois (Palais-Royal). Les réunions ont lieu dans la salle du 1<sup>er</sup> étage.

La cheville ouvrière et le promoteur de ce groupement fut le F. : Louis Chartier, 14, rue Vivienne.

### **16° Groupe Fraternel des Employés de l'Octroi.**

Ce groupe fut fondé en 1910, sur l'initiative de la R. : L. : *L'Homme Libre*, pour unir dans une plus étroite solidarité les FF. : appartenant à l'administration de l'Octroi.

La réunion constitutive de l'association eut lieu dans la salle de comité de la R. : L. : *L'Homme Libre*, 16, rue Cadet, le 19 décembre 1910.

### **17° Groupe Fraternel des Sous-Agents et ouvriers commissionnés P. : T. : T. : M. :**

Le nom de cette association indique très bien la double qualité qu'elle exige de ses adhérents : être employé à titre de sous-agent ou d'ouvrier commissionné dans l'administration des Postes, Télégraphes et Téléphones et être franc-maçon.

Le *Siège Social* est 23, rue de Viarmes.

Les adhérents versent une cotisation annuelle de 1 fr. 50.

Le *secrétaire* est le F. : C. Apronia.

### **18° Groupe Fraternel du Gaz.**

Cette association est destinée à unir les FF. : MM. : qui font partie du personnel de la Compagnie du Gaz de Paris.

Le *Siège Social* du *Groupe Fraternel du Gaz* est établi dans les locaux de la *Grande Loge de France*, 8, rue de Puteaux.

\* \* \*

### **OMISSION**

(Avant de parler des associations de FF. : MM. : purement amicales, je me permettrai de réparer une omission involontaire faite dans ma chronique du mois dernier. Parlant, sous le n° 9 de l'UNION

FRATERNELLE DE L'EXPORTATION j'ai oublié d'indiquer la composition du bureau. Il est ainsi composé :

*Président* : le F.°. Lucien Goldschild, fournitures pour modes, 14, rue de Tracy.

*Secrétaire* : le F.°. C. Adolphe Taugourdeau, boucher, 11, rue du Plateau.

*Trésorier* : le F.°. Hubert-Louis Derave, chef de fabrication de vêtements pour garçonnets, 45, avenue de la République).



## II. ASSOCIATIONS AMICALES.

Les FF.°. MM.°. ne se groupent pas seulement d'après leurs intérêts professionnels et pour faciliter leurs relations commerciales. Ils se réunissent encore dans un simple but amical, pour se trouver entre FF.°, habitants le même quartier ou la même localité, et qui pourraient s'ignorer, parce qu'ils appartiennent à des *Obédiences* et à des *Loges* différentes.

Ces associations sont au nombre de dix-huit.

### 1<sup>re</sup> FF.°. du XX<sup>e</sup> arrondissement.

Réunit tous les FF.°. MM.°. habitant le XX<sup>e</sup> arrondissement.

Le *Siège Social* fut établi, au début, au café « Solignac », 153, rue des Pyrénées, à l'angle de la rue de Bagnolet; il est, aujourd'hui, au restaurant du « Merle Blanc », 202, rue des Pyrénées, place Gambetta.

Les *réunions* ont lieu tous les vendredis, de 18 à 19 heures.

### 2<sup>e</sup> Groupe Amical de Gentilly.

Association groupant dans son sein tous les FF.°. MM.°. habitant la commune de Gentilly.

Le *Siège Social* est installé à la salle *Charles*, 70, rue Montrouge, au coin du passage à niveau.

Les *réunions* sont fixées au 2<sup>e</sup> jeudi de chaque mois, à 20 h. 45.

Pour tous les renseignements on doit s'adresser au F.°. Lérout, conseiller municipal, 45 rue des Champs Elysées, à Gentilly.

### **3° Groupe Fraternel des FF.°. MM.°. du XIII° arrondissement.**

Ce groupe s'adresse à tous les habitants du XIII° arrondissement appartenant à la Franc-Maçonnerie.

Le *Siège Social* est au local maçonnique, 81, boulevard Saint-Marcel.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *secrétaire* de l'Association est le F.°. M. Dalloz, 110, avenue d'Ivry.

### **4° Groupe Fraternel du II° arrondissement.**

Cette association, constituée définitivement le 12 février 1914, a pour but de grouper tous les FF.°. habitant le II° arrondissement.

Le *Siège Social* est à la brasserie « Grüber », 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *secrétaire* est le F.°. D. Declie, 169, rue Saint-Denis.

Le *Trésorier* est le F.°. Ch. Justinard, 106, rue de Turenne.

### **5° Groupe Fraternel du X° arrondissement et des banlieues Nord et Est.**

Les gares du Nord et de l'Est se trouvant, toutes deux sur le X° arrondissement, les FF.°. ont pensé qu'il serait plus pratique de réunir les francs-maçons habitants les communes de la banlieue nord et est de Paris à ceux habitant le X° arrondissement.

Le *Siège Social* a été installé au café « Barbotte », 25, rue de Dunkerque. La rue de Dunkerque va de la gare du Nord à la gare de l'Est.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *secrétaire* est le F.°. J. Dutheil, 128, rue du Mont-Cenis.

### **6° Groupe Fraternel du XI°.**

Groupement destiné aux FF.°. MM.°. habitant le XI° arrondissement.

Le *Siège Social* est à la salle des Fêtes de la mairie du XI° arrondissement, place Voltaire.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *Président* est le F.°. Glise, 58, rue de la Roquette.

Le *Secrétaire* est le F.°. Guinot, 16, rue des Filles du Calvaire.

### **7° Groupe Fraternel du XIX<sup>e</sup> arrondissement.**

Association ouverte à tous les FF.: MM.: habitant le XIX<sup>e</sup> arrondissement.

Le *Siège Social* est à la salle « Servin », 212, boulevard de la Villette.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *Président* est le F.: M. Soulisse, 16, rue du Général Lasalle.

Le *Secrétaire* est le F.: A. Cartier, 68, rue Botzaris.

### **8° Groupe Fraternel du Canton de Charenton.**

Ce groupe s'ouvre aux FF.: M.: habitant les communes du canton de Charenton.

Le *Siège Social* est au local maçonnique, 46, rue de Bordeaux.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *Président* est le F.: Legube, 3, quai de la Marne, à Alfort.

### **9° Groupe Maç.: d'Action républicaine du XIV<sup>e</sup> arrondissement.**

Cette fondation est de date récente; ce groupe a été *constitué*, presque à la veille de la guerre, le 28 mars 1914. Il réunit tous les MM.: habitant le XIV<sup>e</sup> arrondissement; c'est une œuvre qui, aux relations amicales et fraternelles que se proposent ces sociétés, ajoute un but politique, « l'action républicaine » : il s'agit évidemment de sauver la république. On sait avec quel dévouement la secte s'y emploie.

Le *siège social* est au temple maçonnique, 63, rue Froideveaux.

L'organisateur est le F.: Manière, 5, rue Prisse-d'Avennes.

### **10° La Raison du X<sup>e</sup>.**

C'est la deuxième association fraternelle que compte le X<sup>e</sup> arrondissement; elle fut fondée en 1906. Cet arrondissement est, en effet, particulièrement riche en associations fraternelles: nous avons eu déjà à nommer le *Groupe Fraternel du X<sup>e</sup> arrondissement et des Banlieues Nord et Est*.

Le *Siège Social* est à la brasserie Grüber, 15 bis, boulevard Saint-Denis.

Les *réunions* sont mensuelles; les unes ont lieu le soir à 9 heures, les autres l'après-midi à 2 heures, sous la forme d'une conférence qui se termine par un goûter pour les enfants des FF.:.

*Président* : le F.°. Louis Vinay, ancien vénérable de la R.°. L.°. Diderot.

*Secrétaire* : le F.°. Georges Salmon, 7, rue des Messageries.

### **11° La Vie Laïque et Sociale.**

C'est l'association fraternelle réservée aux francs-maçons habitant le XV<sup>e</sup> arrondissement.

Le *Siège Social* est établi au 159, rue Lecourbe.

Les *réunions*, qui sont mensuelles, ont lieu le soir à 8 h. 1/2 et comportent une conférence.

### **12° Union et Solidarité.**

Cette association groupe les francs-maçons de quatre arrondissements : peuvent en faire partie les FF.°. habitant les VIII<sup>e</sup> IX<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, et XVIII<sup>e</sup> arrondissements.

Le *Siège Social* est à la taverne Guibout, 12, place Clichy, IX<sup>e</sup>.

Les *réunions* ont lieu tous les jeudis soirs de 18 heures à 20 heures sous forme d'apéritif fraternel.

*Président* : le F.°. Adam.

*Secrétaire* : le F.°. P. Chadée.

### **13° Union Fraternelle de la banlieue Ouest.**

Ce groupement est ouvert à tous les francs-maçons habitant les communes de la banlieue Ouest.

Le *Siège Social* a été installé à Neuilly-sur-Seine, salle Morel, 99, avenue de Neuilly-sur-Seine.

Les *réunions* sont mensuelles : elles ont lieu le 1<sup>er</sup> dimanche de chaque mois, le matin à 10 h. 1/2.

### **14° Union Fraternelle de la région de Nogent-sur-Marne.**

Elle est ouverte à tous les francs-maçons habitant les communes de cette région de la banlieue.

Le *Siège Social* fut tout d'abord installé au café du F.°. Patin, 3, rue de Joinville, à Bry-sur-Marne ; depuis il a été transporté salle « Galland », 3, place du Rond-Point, à Bry-sur-Marne.

Les *réunions* sont mensuelles.

Le *Secrétaire* est le F.°. Court, 12, rue de Neuilly au Perreux.



### **15° Union Fraternelle des Anciens Sous-Officiers FF.: MM.:**

Cette association s'adresse à tous les anciens sous-officiers retraités qui appartiennent à la secte. On ne peut être reçu que sur présentation d'un titre maçonnique.

Elle ne comporte pas de cotisation.

Le *Siège Social* est à la Taverne Grüber, 15 bis boul. St-Denis.

Les *réunions* qui sont mensuelles se bornent à un apéritif fraternel, le soir à 18 heures.

### **16° Union Fraternelle du III° arrondissement.**

Cette association, réservée aux FF.: habitant le III° arrondissement, a établi son *Siège Social* dans les salons « Bonvalet », 31, boulevard du Temple.

Les *réunions*, qui sont mensuelles, ont lieu habituellement le soir à 9 heures.

Le *Président*, qui fut autrefois le F.: F. Bertrand, fabricant de bouchons, 95, rue Vieille-du-Temple, est aujourd'hui le F.: Buralot-Bural, 42, rue Turbigo.

*Secrétaire* : le F.: E. Nerson, 30, rue Beaubourg.

*Trésorier* : le F.: J. Armand, 171, rue Debelleyne.

### **17° Union Fraternelle du canton de Colombes.**

L'Union est ouverte à tous les francs-maçons habitant l'une des communes du canton de Colombes.

Le *Siège Social* est installé chez le F.: Compagnon, 62, rue Saint-Denis à Colombes.

Les *réunions* sont fixées au dimanche. Entre 11 h. et midi on prend un apéritif fraternel chez le F.: Compagnon.

### **18° Vigilants.**

Les *Vigilants*, sont les FF.: habitant le IX° arrondissement. Ils ont des *réunions* mensuelles.

Le *Siège Social* est à la brasserie « Champigneulles », 18, rue du faubourg Montmartre.

(A suivre.)

G. LA BRÈCHE.

---

Le Gérant : Flavien BRENIER.

---

Evreux. — Imp. de l'Eure, 6, rue du Meilet. — G. Poussin, D<sup>r</sup>.

*Flavien Brenier*





SA SAINTETÉ LE PAPE BENOIT XV



Sixième Année.

Nos 11 & 12. Novembre-Décembre 1915

## BÉNÉDICTION PONTIFICALE

**L**E BUREAU ANTIMAÇONNIQUE INTERNATIONAL (dont la REVUE ANTIMAÇONNIQUE est l'organe) vient, comme on le verra plus loin, de modifier son organisation dans le but de resserrer les liens des Ligues adhérentes et d'accroître encore son activité par delà les frontières.

A cette occasion il avait délégué auprès de Sa Sainteté Benoît XV, à l'effet de solliciter Son approbation, un de ses membres les plus éminents, M. le vicomte de P....., Chevalier de l'Ordre suprême Pontifical du Christ et Grand-Croix de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Le Pape a daigné recevoir longuement par deux fois, en audience privée, le représentant du BUREAU ANTIMAÇONNIQUE INTERNATIONAL, qui a déposé aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de profond respect et de filiale obéissance de toutes les Ligues affiliées.

Sa Sainteté a témoigné au vicomte de P..... la plus paternelle bienveillance pour sa personne et pour notre œuvre ; Elle s'est intéressée de façon particulière aux diverses manifestations de notre activité et Elle a daigné prononcer à ce sujet les plus précieuses paroles d'encouragement.

A l'issue de la deuxième audience pontificale, le Souverain Pontife a bien voulu honorer le BUREAU ANTIMAÇONNIQUE INTERNATIONAL d'encouragements écrits portant à la fois sur son but et sur ses méthodes d'action.

Nous sommes heureux de pouvoir placer sous les yeux de nos lecteurs la reproduction photographique de ce précieux autographe, qui sera lu par tous nos amis et adhérents avec une filiale reconnaissance.

« Je ne connais pas de plus grande consolation ici-bas », disait Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie, « que de recevoir les éloges, l'approbation et les encouragements de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ gouvernant directement votre famille, dont il est le chef comme il l'est de toute l'Église, lui traçant la marche qu'elle doit suivre et mettant en quelque manière le sceau de l'infaillibilité à son existence comme à ses œuvres. »

Les membres de toutes les organisations adhérentes au BUREAU ANTIMAÇONNIQUE INTERNATIONAL méditeront ces paroles de Mgr de Mazenod en lisant le texte pontifical suivant :

*Nous prions le bon Dieu d'as-  
surer par ses bénédictions  
le succès des efforts que  
les membres du Bureau In-  
ternational antimacaronique  
font pour atteindre leur  
But. Du Vatican le 21 Nov. 1915*

*Benedictus XV*





## BUREAU

# Antimaçonnique International

---

**L**a puissance de l'action maçonnique n'est plus, aujourd'hui, contestée par personne, tant elle éclate à tous les yeux. Mais beaucoup ne se rendent pas encore compte que le principal fondement de cette puissance réside dans le caractère international de la secte.

La Franc-Maçonnerie possède dans le monde près de vingt-cinq mille Loges, fortes au total de plus de deux millions d'adhérents (1) Aucune organisation politique n'a jamais approché de chiffres pareils. Et cette masse, malgré la diversité des Rites, malgré les rivalités qui s'élèvent entre eux, est homogène quant à l'essentiel. Elle excelle notamment, quand une campagne maçonnique est entreprise sur un point du globe, à faire converger contre l'ennemi attaqué toutes les forces de propagande dont elle dispose en pays étranger. Articles, conférences, manifestations troublent alors l'opinion internationale, la soulèvent contre l'adversaire qu'il s'agit d'abattre et qui ne sait d'où procède ce déchaînement.

(1) L'annuaire pour 1913 du Bureau des Relations Maçonniques à Neuchâtel (Suisse) indique 23.812 Loges avec 2 millions 95,627 francs-maçons.

Dépourvus de tout lien politique entre eux par delà les frontières, mal renseignés par leurs agences (presque toutes placées sous le contrôle de la secte), les Catholiques sont naturellement les premières dupes de la mise en scène maçonnique. Ils manquent rarement de s'associer à la campagne menée contre celui de leurs alliés naturels dont la Franc-Maçonnerie a juré la perte. C'est ainsi que, dans le monde entier, au moment de l'affaire Dreyfus, les Catholiques furent rendus hostiles à leurs frères de France ; c'est ainsi qu'on les tourna contre le Portugal au moment de l'essai de régénération entrepris par dom Carlos I<sup>er</sup> ; c'est ainsi qu'on leur fit blâmer le gouvernement conservateur de M. Maura, en Espagne, au moment des troubles de Barcelone et de l'exécution de Ferrer. Au lieu de former un système de défense uni pour la défense d'une cause une, les partis catholiques nationaux ont fait trop longtemps penser à des forteresses voisines et attaquées par un même ennemi qui tireraient éperdûment les unes sur les autres...

C'est pour remédier à ce lamentable état de choses que la *Ligue Française Antimaçonnique* entreprit, au début de 1910, de jeter les bases d'un Bureau International qui organiserait, à l'étranger, la lutte contre les loges, provoquerait les échanges d'informations nécessaires, et mettrait fin à la manœuvre de division, si simple, mais toujours victorieuse, qui a porté partout la secte au pinacle. Reconstituer la solidarité politique de la Chrétienté du Moyen Age, tel fut alors le projet formé par quelques antimaçons, au premier rang desquels notre collaborateur Flavien Brenier.

L'adversaire se sentit visé au point vulnérable et l'alarme fut vive au camp Hiramite. En effet, la *Ligue Française Antimaçonnique* — jusque-là

tolérée dédaigneusement, comme tant d'associations similaires — fut aussitôt l'objet d'attaques d'une violence inouïe et de tentatives répétées de dislocation. Elle en triompha aisément et s'obstina avec assez de bonheur dans son dessein pour qu'un Congrès Antimaçonnique International put être réuni à Paris en Novembre 1911. Douze nationalités y furent représentées. La *Revue Antimaçonnique* a publié, en son temps, le compte rendu des travaux de ce Congrès.

Avant de se séparer, les délégations réunies instituèrent le *Bureau Antimaçonnique International*, dont le siège permanent fut fixé à Paris. Accomplie sans tapage et à peu de frais, l'œuvre de ce Bureau n'en a pas moins été considérable. Une impulsion fut donnée à l'organisation et à la propagande antimaçonniques dans des pays où les condamnations pontificales portées contre la secte n'avaient pas suffi à ouvrir les yeux des Catholiques. Des manœuvres maçonnico-révolutionnaires furent, à plusieurs reprises, découvertes et signalées ; et l'on trouve dans les archives du Bureau International la trace des remerciements exprimés par divers Gouvernements chrétiens pour des informations de la plus haute gravité fournies en temps opportun.


Un second Congrès international, projeté pour la fin de 1914, devait permettre de mesurer l'importance de l'œuvre menée à bien et d'accroître les moyens de réalisation de la tâche qui demeure à accomplir. Tout était préparé pour une Assemblée en Novembre. La guerre éclata au mois d'Août... Force fut d'en attendre la fin, que chacun espérait prochaine.

Quand il ne fut plus possible de se faire d'illusions sur la durée du conflit, la réunion d'une deuxième Assemblée antimaçonnique internatio-

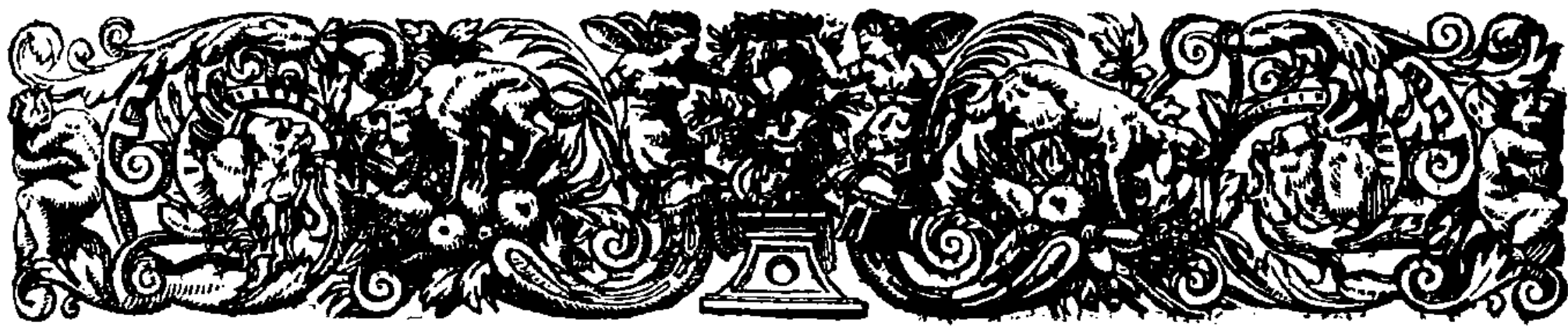
nale s'imposa. Elle a tenu plusieurs séances à Paris, du 21 Décembre 1915 au 15 Janvier 1916, sous la présidence de M. de Vignières, doyen d'âge. Etaient effectivement présentes les délégations belge, espagnole, française, mexicaine, portugaise et suisse. Les organisations anglaise, brésilienne, canadienne et italienne avaient adhéré d'avance aux décisions du Congrès. Les organisations hollandaise, roumaine, russe et syrienne n'ont pu, en raison de la guerre, s'associer aux travaux.

Le moment le plus impressionnant des délibérations a été celui où le vicomte de P... a fait connaître aux Congressistes l'accueil qu'il a reçu du Père commun des fidèles au cours des deux longues entrevues particulières qui lui ont été accordées. Le document pontifical dont nous publions plus haut la reproduction consacre, en des termes d'une précision et d'une chaleur exceptionnelles, l'existence du *Bureau Antimaçonique International*. Le devoir de tous les Catholiques conscients du péril maçonnique est maintenant tracé : qu'ils apportent sans réserve leur concours à l'œuvre entreprise pour paralyser l'action des Loges dans le monde entier. Nos rangs sont ouverts à toutes les bonnes volontés ; ils ne demeureront fermés qu'aux individualités dont la sincérité serait suspecte.

Avant de se séparer, les Congressistes ont voté à l'unanimité des félicitations au dévoué Secrétaire du *Bureau Antimaçonique International*, M. Flavien Brenier, dont l'effort patient de tant d'années reçoit enfin sa récompense par le triomphe de l'œuvre à laquelle il s'est consacré.







# LES IDÉES & LES FAITS

---

## CHACUN PREND SON BIEN...

DANS le dernier numéro de la REVUE ANTIMAÇONNIQUE, nous reproduisons un *Chant de l'Epée* qui fait actuellement fureur en Allemagne et qui contient des gentilleses dans le genre de celles-ci : « Il ne m'appartient pas d'être juste ni d'avoir pitié... J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché des mamelles à des femmes et j'ai percé des petits enfants qui me regardaient avec des yeux de lions mourants... » etc. Aucun doute ne semblait permis : ce chant allemand parlait bien de l'épée allemande...

Or, nous recevons d'une de nos abonnées la lettre suivante, que l'impartialité et le souci de la vérité historique nous font un devoir de publier :

« Je lis dans le numéro de Septembre-Octobre 1915 de la REVUE ANTIMAÇONNIQUE, à la page 301, dans un article intitulé *Le délire Odinique*, un passage d'un soi-disant nouveau lied appelé *Le Chant de l'Epée*, que les Allemands répéteraient d'après un de leurs poètes. Il est très possible que les Allemands croient que cela est d'un de leurs poètes et le répètent avec conviction, mais je me souviens d'avoir lu cela dans Léon Bloy bien avant la guerre. J'ai lu les trois premiers alinéas ; *Il ne m'appartient pas, etc. J'ai tué des vieillards, etc. J'ai sans doute le droit, etc.*, dans la *Chanson de l'Epée*, que j'ai trouvée dans un recueil de pages choisies de Léon Bloy.

« Les deux derniers alinéas se trouvaient, je crois, dans *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, ouvrage de Léon Bloy beaucoup plus



« récent et paru depuis la guerre, fin 1914 ou commencement 1915,  
« Bien entendu, Léon Bloy écrit non pas : *L'Allemagne est telle-*  
« *ment le premier des peuples*, etc., mais *La France est tellement*  
« *le premier des peuples*, etc.

« Un poète allemand aura annexé cela. Ces strophes détachées et  
« isolées des livres de l'auteur ont une allure féroce et on s'étonne  
« qu'un Français ait pu écrire cela ; mais quand on les lit avec le  
« reste de l'ouvrage, l'impression est différente. Léon Bloy est un  
« auteur original violent, choquant par endroits, mais prenant et  
« poignant. Il est très catholique, très Français, passionné, mais il  
« ne faut pas lui demander l'impartialité et ce que l'on appelle  
« tolérance : il est l'homme de l'Absolu et me paraît diamétrale-  
« ment opposé à toute pensée ou inspiration germanique. J'ajoute  
« qu'il n'est pas à mettre entre toutes les mains...

« Les Allemands espionnent aussi les livres. Peut-être ont-ils  
« dérobé ces passages, dont le sens, quand ils sont dans leur  
« bouche, est complètement dénaturé, pour nous accuser ensuite  
« de férocité. Veuillez agréer, etc. » — *Une ligueuse*.

Nous n'avons pas appris sans une vive contrariété que les lignes incriminées étaient la traduction d'un texte français. N'ayant pas sous la main les œuvres de M. Léon Bloy, nous ne pouvons vérifier le contexte de ces strophes ; nous avons cependant peine à croire qu'il justifie pleinement l'auteur. Un pays qui a incarné son idéal militaire dans Saint Louis, Du Guesclin, Jeanne d'Arc et Bayard ne saurait reconnaître comme exprimant sa pensée un *Chant de l'Epée* où l'on se glorifie du massacre des faibles. Et jamais la France ne s'est crue « tellement le premier des peuples » que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés quand ils sont admis à manger le pain de ses « chiens ». Ni la pensée, ni l'expression de cette phrase ne sont françaises.

Elles cadrent, par contre, absolument avec la conception allemande du Patriotisme.

Aussi ne faut-il pas être surpris de ce qui s'est produit : tandis que la France ignorait les strophes de M. Léon Bloy, l'Allemagne les recueillait, se reconnaissait en elles, les « annexait », comme dit fort bien notre correspondante, et en faisait le *Chant de l'Epée* déclamé à l'envi par ses reîtres.

Chacun va où son instinct l'appelle et prend son bien où il le trouve.

## CONTRIBUTION AU « VIEUX DIEU ALLEMAND »

La seule circonstance qui aurait pu nous mettre en méhance quant à l'origine uniquement allemande du *Chant de l'Epée* est que, si la pensée en est atroce, la tenue littéraire en est belle. On n'écrit pas, outre Rhin, dans une langue aussi pure et aussi fermement martelée.

Voici, par contre, un *Chant de Guerre* qui est indiscutablement « made in Germany » : les grossièretés qu'il contient en sont un sûr garant. Nous l'empruntons à *L'Œuvre*, qui détient l'original allemand de ce poème (?). L'auteur, un sieur Ellerberck, parle de la France en ces termes :

« Maudite engeance, le feu clair de notre foyer t'a échauffé la  
« tête !... Eh bien, soit !... Ennemi héréditaire, répugnant et vil,  
« puant bouc Welsche, et ton frère ivre de vodka, vermine mi-  
« cosaque, mi-tartare... et toi traître envers toute la race blanche,  
« maniaque du penny, menteur jusqu'au cœur, insolent hypocrite,  
« Anglais chanteur de psaume...

« Et pour que la bande soit complète, voici le singe jaune de  
« cette Asie d'où nous est venu Satan, le voleur mongol malais de  
« la Science allemande, le Japonais. Hurrah à vous quatre ! Vous  
« allez sentir ce qu'il en coûte de jeter dans une détresse sacrée le  
« peuple le plus doux du monde... Nous n'aurons de repos qu'au  
« jour où courbant vos os grêles, vous tomberez à genoux devant  
« les glaives allemands... Allons ! la poigne du maître allemand  
« dans le dos de ses esclaves ! Sonnez clairons ! »

« Tremble ! France, tremble ! Des yeux bleus lancent la mort à  
« tes millions de bruns ! Des géants blonds s'avancent, ils vont  
« t'écraser, te réduire en bouillie, petit bouc aux franges noires,  
« marteler ton mince crâne d'avorton, l'enfoncer dans ton inso-  
« lente cervelle de chien ! Et notre rire universel, notre rire vain-  
« queur étouffera soudain toute la guerre ! Tremble, France, car  
« nous rions ! »

C'est le cas ou jamais de dire : rira bien qui rira le dernier. Les Allemands riaient aussi, et même ils étaient copieusement ivres, il y a sept cents ans, au matin de Bouvines, comme il y a deux siècles, au matin de Denain. Leur rire s'acheva en gémissement...

En attendant que l'Histoire recommence, et que Guillaume de Hohenzollern sombre comme sombra Othon de Brunswick, les

Berlinois s'efforcent d'être gais. Et, naturellement, ce qui les réjouit le plus c'est le grand abatis de cathédrales et d'édifices religieux accompli par l'armée allemande. Ces descendants des guerriers Odinistes de jadis ne se contentent pas d'évoquer en esprit les ravages sacrilèges commis par leurs fils et leurs frères : il faut aussi qu'ils en admirent la figuration. Le *Temps* publie, en effet, une « lettre d'Allemagne », écrite par un neutre, qui décrit comme suit les préparatifs de la nuit de Noël à Berlin :

« Parmi les quelques commerçants qui ornèrent une de leurs  
« vitrines, il faut signaler la grande maison W... qui est, à Berlin,  
« ce que sont le Louvre, le Printemps ou le Bon Marché, à Paris.  
« Au coin de la Leipzigerplatz, en face du ministère du Com-  
« merce, les étalagistes de cette maison avaient mis en montre un  
« intérieur de cathédrale en toile gommée, plus ou moins ravagée  
« par l'artillerie allemande. Sur les dalles, des débris de toutes  
« sortes : fragments de statues, miettes de vitraux et de plâtras, et,  
« installés sur des tas de paille, des guerriers fêtant Noël par une  
« saoulerie. Tel débouchait une bouteille, tel autre caressait la  
« sienne ; ceux-ci buvaient à même, et ceux-là, adossés à la muraille  
« où à un pilier, avaient l'air d'attendre les effets d'un vomitif. Une  
« apparition d'anges, messagers du vieux Dieu allemand, complé-  
« tait l'ensemble. »

Délicieux spectacle, en vérité, pour des « Chrétiens allemands » !

La tradition germanique, depuis l'époque des invasions barbares jusqu'à celle de la Réforme, n'a-t-elle pas été constamment de détruire les églises du Christ ?

C'est un allemand, le comte de Stolberg, qui constate dans sa *Vie d'Alfred le Grand* (traduction William Duckert, Périsse frères, 1842) : « Avant de montrer au lecteur la Bretagne partagée en diffé-  
« rents royaumes anglo-saxons, il convient de dire que les Saxons  
« y portèrent partout le fer et la flamme, sans pitié pour l'âge ni  
« pour le sexe. *Les ecclésiastiques étaient surtout victimes de leur*  
« *cruauté. La plus grande partie des évêques et des prêtres furent*  
« *immolés au pied même des autels qu'ils desservaient. Les*  
« *églises et les cloîtres furent détruits...* » — P. 105 : « Le Chris-  
« tianisme disparut de la Bretagne au fur et à mesure des conquêtes  
« des Saxons, lesquels *furent des prêtres les objets particuliers de*  
« *leur fureur d'extermination.* »

Le martyre du Clergé français pendant la guerre actuelle, dont nous parlions dans le dernier numéro de la *Revue Antimaçonique*

n'est donc qu'une page sanglante de plus au livre des victimes de la Germanie odiniste.

Qui ne se rappelle d'ailleurs, qu'à l'époque des guerres de religion, dans la seule province de Dauphiné, les reîtres allemands à la solde de la Réforme brûlèrent NEUF CENTS églises, chapelles et couvents ?

### LA RESPONSABILITÉ DU KAISER

Nous avons fait la part de ce qui, dans les atrocités allemandes, incombe aux influences ancestrales et à la résurrection de la religion et de la philosophie odinistes. En prévision de l'écrasement qui attend l'Allemagne à l'issue de la guerre actuelle et des actes de justice qui devront alors sanctionner le triomphe du Droit, il convient aussi d'établir la part de responsabilité incombant personnellement au Kaiser dans les crimes constatés.

L'heure est encore éloignée, mais elle viendra fatalement, où la question se posera de savoir si le général von Heeringen, le destructeur de la cathédrale de Reims, le général Stenger, qui ordonna d'achever tous les blessés français qui tomberaient aux mains de sa brigade, l'amiral von Tirpitz, l'assassin de la *Lusitania* et de vingt autres guet-appens navals, le comte Zeppelin l'organisateur des bombardements aériens de villes ouvertes, devront être remis aux mains de notre justice militaire pour être punis conformément au droit des gens. Ce jour-là, il sera nécessaire de rechercher aussi si l'attitude personnelle de Guillaume II, au cours de l'épouvantable tragédie qu'il a déchaînée, ne rend pas nécessaire sa comparution devant une cour martiale (1).

(1) La question s'est déjà posée en Angleterre, au moment du torpillage de la *Lusitania*. Les lois anglaises exigent, chaque fois qu'il y a un cas de mort non naturelle, qu'une enquête soit faite par un tribunal spécial, celui du *coroner*. On donne ce nom à un magistrat, élu à vie pour les francs-tenanciers de chaque comté, qui est chargé, avec l'assistance de douze jurés choisis par lui-même, de se prononcer sur tous les cas de meurtre, de mort subite, de suicide ou d'accident mortel. C'est à lui qu'il appartient, s'il y a lieu, de commencer l'instruction contre les coupables. Le tribunal du *coroner*, à Liverpool, fut naturellement saisi du meurtre de 1.400 passagers de la *Lusitania*. Il ne se borna pas à désigner, comme auteurs du crime, le commandant et l'équipage du sous-marin allemand ; remontant plus haut, il inculpa régulièrement, pour complicité d'assassinat, les membres du gouvernement allemand et le Kaiser en personne. Les mandats d'arrêts délivrés à cette occasion sont, naturellement demeurés sans effet jusqu'ici. Vienne la défaite allemande et ils cesseront peut-être d'être platoniques...



A ceux qui seraient tentés d'instruire dès à présent le procès du Néron moderne, nous signalons les points de fait suivants :

1° *Guillaume II a voulu la guerre actuelle.*

Le fait ne peut plus être sérieusement contesté depuis la publication à Helsingfors (Finlande) d'un livre intitulé « L'Empereur démasqué » (1) et signé « comte Axel de Schwerin », pseudonyme littéraire d'un des anciens familiers du Kaiser, tombé en disgrâce depuis quelques mois.

L'auteur rapporte qu'un soir de juillet 1914, étant allé dîner chez le général comte de Moltke, chef du Grand Etat Major allemand, il trouva son hôte extrêmement préoccupé. Le dialogue suivant s'engagea :

« Oui, mon ami, voici venir la tempête.

« — L'Empereur ?

« — L'Empereur me déconcerte. Jusqu'à présent, il n'eût même pas voulu admettre la possibilité pour l'Allemagne de faire la guerre sous son règne, et vous savez mieux que personne comme il chapitrait le Kronprinz toutes les fois que celui-ci semblait pactiser avec le parti ultra-militaire. Eh bien, croirez-vous que ce soir il m'a gardé quatre heures à discuter les chances que nous aurions d'affronter glorieusement la lutte contre un ennemi qu'il n'a pas voulu me nommer ?

« — Et vous lui avez dit...

« — Je lui ai dit ce que vous savez comme moi : que l'Allemagne est prête ; qu'elle est, depuis des années, parée contre toute surprise ; mais qu'entraînée dans une guerre, elle ne pourrait la conduire selon les mêmes principes qu'en 1866 et 1870, que ce serait une guerre désespérée. J'ajoutai que, dans ces conditions, le devoir de tout patriote allemand consistait à faire de son mieux pour éviter le conflit, car, dussions-nous en sortir triomphants, nous y perdrons l'estime de l'Europe, en raison des moyens auxquels nous devrions forcément recourir. »

« — Vous n'avez aucune idée de ce qui a pu induire l'Empereur à vous parler comme il l'a fait ? demandai-je.

« — Non, aucune idée, bien que peut-être je le soupçonne. Mais, s'ils étaient fondés, mes soupçons seraient si horribles que je

(1) Les *Lectures pour tous* ont publié la traduction des principaux passages de ce livre.



« préfère ne pas les formuler, même devant un vieil ami comme  
« vous.

« — Ne faites pas attention à moi, répliquai-je. C'est parfois un  
« soulagement d'exprimer ce qu'on redoute.

« — Eh bien, si vous voulez le savoir, je crains que, depuis des  
« années, l'Empereur ne nous trompe, et que, tandis qu'il se posait  
« en ennemi de la guerre, il ne songeât continuellement, dans son  
« for intérieur, au jour où il pourrait la déclarer. »

« La surprise me laissa bouche bée.

« — Cela vous étonne? poursuivit de Moltke. Cela m'a étonné moi-  
« même, et peut-être encore plus que vous. Je me flattais, jusqu'à  
« ce jour, de connaître notre souverain; je croyais avoir fouillé  
« tous les replis de son caractère, et je m'aperçois de mon erreur.  
« J'ai causé tantôt avec un Empereur que j'ignorais, avec un  
« homme qui m'est totalement nouveau. La mort violente de l'ar-  
« chiduc l'a-t-elle à ce point transformé? Ou jette-t-il enfin un  
« masque derrière lequel il se cachait depuis un quart de siècle?  
« Je ne puis trancher la question et ne vais pas perdre de temps à  
« m'y essayer. Qu'il vous suffise de savoir qu'il songe maintenant  
« à la guerre, qu'il la prépare, et, Dieu me pardonne de vous le  
« dire, il est décidé à la déclarer si on ne la lui déclare pas... Il  
« nous avoue enfin ce qu'il nous a soigneusement dissimulé jus-  
« qu'ici : son désir de s'engager dans une lutte qui fasse de lui le  
« maître non seulement de l'Europe, mais du monde. »

L'auteur expose minutieusement, ensuite, comment le voyage que Guillaume II fit en Norvège, à la veille de la guerre, fut une vaste comédie, théâtralement réglée. Il s'agissait de faire croire aux Allemands et aux neutres que le Kaiser n'avait nullement songé à la guerre et que c'étaient les ennemis de l'Allemagne qui étaient venus le surprendre au milieu des plaisirs innocents d'une croisière dans les fjords.

Tout cela éclaire d'un jour révélateur la correspondance échangée, aux dernières heures avant la rupture, entre Guillaume II et le Tzar. A Nicolas II, qui multipliait les tentatives de conciliation, le Hohenzollern répondait en homme dont le siège est fait et qui brûle d'en découdre. Le Kaiser a voulu la guerre...

## 2<sup>o</sup> *Il l'a voulue impitoyable.*

A l'heure même, en effet, où l'Allemagne envoyait ses diplomates endormir, à la Conférence de La Haye, la vigilance du monde civilisé, Guillaume II faisait distribuer aux officiers de son armée

un recueil des *Usages de guerre dans la guerre continentale*, qui est une longue excitation à tous les crimes prohibés par le droit international (1).

Au seuil de cette loi écrite de la guerre allemande se dressait cette maxime qui montrait assez quelle valeur il fallait attacher aux « chiffons de papier » signés, dans le même temps, par l'Allemagne à La Haye :

« Le droit de la guerre doit être considéré, non comme une loi écrite mise en vigueur par les traités internationaux, mais seulement comme des conventions dont l'observation n'est garantie par aucune sanction autre que crainte des représailles. »

Proclamer que la crainte des représailles doit être, en temps de guerre, le seul frein moral à l'abus de la force, c'est ravalier une armée au niveau d'un troupeau de tigres.

Rien n'était épargné, d'ailleurs, dans cet opuscule, pour surexciter les nerfs des officiers allemands, pour les préparer aux sombres fêtes que le Kaiser rêvait déjà, pour leur donner, en un mot, le goût du sang...

Les officiers allemands, disait le recueil, doivent « se défendre contre les idées humanitaires exagérées » ; ils doivent employer « tous les moyens de guerre relevant de la force ou de la ruse sans lesquels le but de la guerre ne peut être atteint » ; d'où cette conclusion logique que « les ménagements relatifs aux personnes et aux biens ne peuvent entrer en ligne de compte *que si la nature et le but de la guerre s'en accommodent* ».

De telles consignes suffisaient évidemment à préparer tous les excès. Mais le Grand Etat Major allemand se flatte de qualités objectives : il a tenu à préciser. Et chaque précision est en contra-

(1) Les *Usages de guerre dans la guerre continentale* ont été commentés et complétés par les plus hautes autorités de l'armée allemande. Le maréchal de Hindenburg, par exemple, se vantant d'avoir réduit à la famine la population de Lodz, qui s'était rendue sans résistance, ajoutait : « Plus la conduite de la guerre est impitoyable, plus, en réalité, elle est humaine, car elle amène plus vite le terme de la guerre ». Et le général Dithfurth d'ajouter : « Nous n'avons pas à rendre compte au monde de nos responsabilités. *Nous n'avons rien à justifier, rien à défendre, rien à excuser.* »

Et ces « surhommes » ne passeraient pas devant une Cour martiale ?... Ce serait dommage ! Il faut que l'on puisse admirer la mine qu'il feront au banc des accusés.

diction avec les prescriptions les plus formelles du droit international. Exemples :

« Il n'est *pas plus obligatoire* de donner avis préalable d'un bombardement que d'un assaut.

« Le moyen cruel de contraindre les otages à exposer leurs vies se justifie *par le fait qu'il a obtenu un résultat complet en 1870...* »

« Les prisonniers peuvent être mis à mort par mesure de représailles et en cas de nécessité inéluctable *lorsqu'il n'y a pas d'autres moyens de les garder ou de les transporter.* »

La culpabilité du souverain qui a donné pour code à son armée ces maximes dignes de Cartouche n'a d'égale que la sottise des gouvernements qui consentaient, à l'heure même où ce recueil était publié, à se lier envers l'Allemagne par des stipulations limitatives de leur droit de guerre. Qu'on chasse les diplomates benêts qui n'auraient eu qu'à lire les journaux pour ne pas être mystifiés ; mais qu'on fusille le souverain félon qui a renouvelé, au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les mœurs militaires des Assyriens.

3<sup>o</sup> *Il a provoqué lui-même aux pires atrocités.*

Cela n'est plus contestable depuis que le comte Melgar, ancien secrétaire de don Carlos et confident de don Jayme, a publié sa brochure « une justification », dans laquelle il explique comment, de germanophile qu'il était au début de la guerre, il est devenu nettement hostile à Guillaume II. Ce témoignage d'un des hommes les plus respectés du parti carliste est d'une importance décisive :

« Je me trouvais à Froshdorf lorsque la guerre éclata. J'étais alors germanophile. Je me félicitais par avance du succès de l'Allemagne, que j'escomptais.

« Avidé de nouvelles, je courus à Vienne. La première chose que j'eus sous les yeux fut le document secret adressé par l'empereur d'Allemagne à celui d'Autriche, pour porter à sa connaissance l'ordre donné par lui à son Etat-Major de faire une guerre d'extermination :

« *Mon âme éclate de douleur, disait le kaiser, mais il est absolument nécessaire de tout mettre à feu et à sang, de passer au fil de l'épée hommes et femmes, enfants et vieillards, de ne pas laisser un seul arbre sur pied ni intacte une seule toiture. Avec ce système de terreur, le seul qui soit indiqué contre un peuple aussi avili que le peuple français, il est certain que la guerre sera ter-*

« minée dans deux mois, tandis qu'en procédant avec des considérations humanitaires, elle pourrait se prolonger des années entières. Je recours donc, quoi qu'il m'en coûte, à cette méthode qui, malgré les apparences, économisera beaucoup de sang.

« La lecture de pareilles atrocités fut une première atteinte portée à mon admiration de l'Allemagne. Je commençai à me rendre compte que le kaiser était un monstre de cruauté. Je marchais absorbé dans ces méditations, lorsque, dans un journal du soir, je lus l'allocution qu'il venait d'adresser à ses soldats :

« Je viens d'apprendre, avait-il prononcé, que deux médecins militaires français sont entrés par surprise dans Metz et qu'ils ont empoisonné, avec des microbes du choléra-morbus, les puits qui alimentent d'eau la garnison. Je vous dénonce ce crime pour que vous voyiez quels traitements méritent ces barbares sans conscience, qui, par des moyens aussi lâches et vils, essayent d'enlever la vie à vos camarades, s'ils viennent à tomber entre vos mains !

« Je compris alors que l'homme qui parlait ainsi n'était pas seulement cruel, mais que c'était aussi un menteur infâme et un calomniateur. J'ai eu aussi l'occasion de savoir la douleur de l'ambassadeur de Russie, se soulageant dans le cœur d'un ami, le 1<sup>er</sup> août, et lui racontant comment, la veille au soir, pour obéir à son souverain, il avait dans un entretien avec François-Joseph déclaré que son gouvernement était disposé à faire d'importantes concessions pour éviter la guerre.

« Le vieil empereur avait cédé à ses prières, se tenant pour satisfait, et l'autorisant à télégraphier à Pétrograd que tout conflit était écarté. Le lendemain matin, l'ambassadeur était appelé d'urgence auprès de François-Joseph qui lui disait qu'il se voyait obligé de retirer sa parole parce que l'empereur Guillaume lui avait télégraphié : « Si l'Autriche a peur, l'Allemagne ne craint personne, et, pour couper les ponts, je viens de déclarer la guerre à la Russie. »

« Cette révélation fut pour moi le coup de grâce. Je conçus que Guillaume, loin d'être l'instrument de Dieu, était inspiré par le diable.

« Bien que ce soit anticiper sur les faits, je dirai qu'un mois plus tard, me trouvant en France, dans un dépôt de prisonniers, j'eus l'occasion de lire une foule de carnets de guerre apportés par les



« soldats allemands, et j'y vis, pleinement confirmés, les ordres de  
« leur Empereur :

« *Aujourd'hui, nous avons fusillé quarante femme à H... ; aujourd'hui, nous avons pendu un curé à R... ; aujourd'hui, nous avons brûlé avec du pétrole toutes les maisons de Z..., avec leurs habitants.*

« Il n'est pas inutile d'ajouter que j'ai vu, de mes yeux vu, des centaines de mutilés belges, que j'ai recueilli de la bouche de religieuses et de prêtres insoupçonnables le témoignage d'horreurs épouvantables.

« Voilà ce que notre presse (la presse carliste) qualifie de calomnies françaises. Voilà pourtant ce que je sais d'une manière irréfutable être vrai et ce que je ne me lasserai pas de répéter et de crier, jusqu'à ce que j'aie convaincu les plus endurcis. »

La parole du comte Melgar, nous l'avons dit, est de celles qui ne se suspectent pas. Son témoignage aura donc une importance particulière le jour où s'ouvrira le nécessaire procès de Guillaume II. C'est en prévision de ce procès que nous versons au dossier du Kaiser un document en concordance absolue avec celui qu'on vient de lire.

Il émane d'un officier prussien envoyé en parlementaire à Reims, au début de septembre 1914, en compagnie d'un de ses camarades. Ayant pénétré dans nos lignes sans respecter aucune des formalités en usage en pareil cas, tous deux furent momentanément retenus prisonniers. Remis plus tard en liberté, il a raconté à des journalistes neutres l'accueil que lui fit l'Empereur à son quartier général. Nous en empruntons le récit au *Journal de Genève* :

« Cette guerre est le plus affreux massacre qui se soit jamais vu.  
« *De la bouche de l'Empereur nous avons appris comment les Français ont attaqué nos transports de blessés, ont coupé à ces malheureux sans défense le nez et les oreilles, leur ont crevé les yeux et les ont mutilés. On a retrouvé des blessés qu'ils avaient suspendus la tête en bas au-dessus du feu, d'autres qu'ils avaient crucifiés. Cela aura bientôt pour résultat que nous ne ferons plus de quartier.*

« Je me suis présenté d'abord à l'Etat-Major Général, chez le général von Voigt-Retz, à qui j'ai fait un rapport sur notre captivité. Puis j'ai été invité chez l'Empereur. Devant son quartier, j'ai rencontré le prince Auguste-Wilhelm et S. Exc. le hofmars-



« hall Reimach, qui nous a invités, Arnim et moi, au déjeuner de  
« l'Empereur.

« A 12 heures, je me suis trouvé devant notre roi (de Prusse).  
« — Eh bien, mon cher Kummer, me dit-il, vous revoilà; c'est par-  
« fait. Auguste-Wilhelm m'a dit, par lettre, votre captivité. Nous  
« avons remué ciel et terre pour vous libérer. Nous avons frappé  
« Reims d'une contribution de 50 millions et nous avons arrêté  
« les magistrats; Auguste-Wilhelm et Adolphe-Frédéric de  
« Mecklembourg ont été envoyés de l'avant pour faire une recon-  
« naissance à cheval et vous ont poursuivi jusqu'à Sézanne.

« Mais il s'est trouvé par la suite que la ville n'était pour rien  
« dans votre arrestation, et ainsi je me suis adressé au gouvernement  
« à Bordeaux *Ich bin den Kerlen so deutlich geworden*, plus que  
« cela ne se fait à l'ordinaire dans les relations diplomatiques.  
« (Ainsi que me le raconta plus tard le Flügel-Adjutant von Girs-  
« chfeld, on avait menacé de fusiller 300 prisonniers français si on  
« ne nous relâchait pas.) Maintenant, je suis bien heureux que mes  
« efforts aient été couronnés de succès. Avez-vous informé tout de  
« suite votre frère de votre libération, pour calmer ses inquié-  
« tudes? »

« Ensuite, je dus tout raconter longuement et par le menu.  
« L'Empereur n'avait à la bouche que des paroles d'indignation et  
« de dégoût : *Vis à vis des Français, il ne peut plus y avoir de droit*  
« *international et de loi. Œil pour œil.*

« Au déjeuner, j'étais à la gauche de l'Empereur. Il trouva pour  
« moi des paroles aimables et des plaisanteries : — Kummerchen, on  
« ne dirait pas à vous voir que vous avez été en captivité; d'autres  
« ont blanchi, mais vous pas... Puis, en prenant congé le soir : — Et  
« maintenant ne vous laissez plus reprendre. Mais, si toutefois  
« cela devait vous arriver, je vous conseille de tirer avant tout sur  
« le général président du conseil de guerre; il en deviendra peut-  
« être un peu meilleur. »

L'Impérial Tartufe est ici pris en flagrant délit d'imposture crimi-  
nelle et d'excitation aux atrocités. Les récits de prétendues tortures  
infligées par les Français aux blessés allemands ont pour unique  
but d'amener la conclusion : « Vis à vis des Français, il ne peut  
« plus y avoir de droit international et de loi. Œil pour œil ! » Et  
le hobereau von Kummerchen de conclure : « Cela aura bientôt  
« pour résultat que nous ne ferons plus de quartier. »

On sait quelles furent les conséquences de ces mensonges et de  
cette odieuse mise en scène...

Massacres de prisonniers et de populations paisibles (en représaille de prétendues atrocités ennemies) torpillage de navires désarmés, bombardement de villes ouvertes par les taubes et zeppelins, emploi des gaz asphyxiants (formellement interdits par les conventions internationales), la responsabilité de tous ces crimes incombe personnellement au Kaiser. En ce qui concerne particulièrement les gaz asphyxiants, un texte formel existe : la proclamation de Guillaume II à son armée de la Bzoura (front oriental), saisie sur des officiers allemands prisonniers et reproduite dans la *Gazette de Pétrograd*. Le nouvel Attila s'exprimait en ces termes : « Dieu est pour nous et avec nous ! Par un effet de sa volonté divine, « Il nous a été dotés, pour la lutte que nous devons soutenir contre « le monde entier, d'un formidable engin de guerre. Ce nouvel engin « ce sont les gaz asphyxiants, grâce auxquels nous vaincrons nos « ennemis. Le triomphe de la Grande Allemagne, qui doit un jour « dominer l'Europe entière, c'est là le but unique de la lutte que « nous soutenons. Voilà pourquoi nous ne devons reculer devant « rien et devons lutter jusqu'à ce que la victoire entière et complète « couronne nos efforts. »

Dans ce Moyen Age dont Voltaire disait : « Ah ! le bon temps que ce siècle de fer ! », quand un chef militaire avait forfait aux lois de la guerre, il était publiquement dégradé de chevalerie, traîné sur la claie et livré au bourreau.

Il n'existe pas, au <sup>xx</sup>e siècle, de raison valable pour traiter le félon couronné qui règne sur l'Allemagne autrement qu'il ne l'aurait été au <sup>xiii</sup>e siècle.

### LA RUMEUR INFÂME

Notre collaborateur Hervé de Rauville étudie plus loin le rôle joué par la Franc-Maçonnerie dans la propagation de la « rumeur infâme » qui a pour but de faire passer « les riches, les nobles et les curés » pour les alliés secrets de l'Allemagne.

En réalité, les véritables alliés de l'Allemagne, ou plutôt ses agents dociles et serviles, sont les anticléricaux français, comme le rappelait récemment la vaillante revue catholique qui a nom le *Messenger de Saint Michel*. Cette revue, ayant publié une lettre révélatrice de Bismarck, la fait suivre de l'article suivant, que nous croyons devoir reproduire in-extenso :

« Plusieurs de nos lecteurs nous ont écrit pour nous demander « des explications complémentaires au sujet de la lettre de

« Bismarck au comte d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne à Paris,  
« que notre collaborateur Robert Wace a citée dans le numéro de  
« novembre du *Messenger de Saint Michel*.

« On se rappelle que ce document diplomatique établissait de  
« la manière la plus décisive que la campagne anticléricale, en  
« France, n'est autre chose qu'un mouvement artificiel *créé avec la*  
« *complicité de la Chancellerie allemande*, attentive à nous diviser  
« pour nous affaiblir.

« Voici, d'ailleurs, le passage essentiel de cette missive du  
« Chancelier de fer :

« *Une politique catholique de la France lui donnerait une grande*  
« *influence en Europe et jusque dans l'Extrême-Orient. Un moyen*  
« *de contrecarrer son influence au profit de la nôtre, c'est d'abaisser*  
« *le Catholicisme et la Papauté qui en est la tête : SI NOUS POUVONS*  
« ATTEINDRE CE BUT, LA FRANCE EST A JAMAIS ANNIHILÉE.

« *J'entreprends contre l'Église catholique une guerre qui sera*  
« *longue et terrible... IL LE FAUT POUR ACHÉVER D'ABAISSE LA FRANCE.*

« *Entretenez, DANS LES FEUILLES RADICALES FRANÇAISES A NOTRE*  
« DÉVOTION, *la peur de l'épouvantail clérical, en faisant propager*  
« *les calomnies ou les préjugés qui ont fait naître cette peur. Faites*  
« *aussi parler souvent dans ces feuilles des empiètements du clergé !*  
« *Ces balivernes ne manquent jamais leur effet sur les races*  
« *ignorantes.*

« *Mettez tous vos soins à entretenir cet échange de services*  
« *mutuels entre les républicains et nous : C'EST LA FRANCE QUI EN*  
« PAYERA LES FRAIS. »

« BISMARCK. »

« Jamais texte plus écrasant n'a été produit contre les artisans  
« de la guerre religieuse qui a détourné la France, pendant  
« quarante-trois ans, des grandes entreprises mondiales qui lui  
« auraient rendu sa primauté. « Abaisser le Catholicisme et la  
« Papauté » afin de pouvoir, du même coup, « annihiler l'influence  
« extérieure de la France » ; se servir, pour cette politique antina-  
« tionale, « des feuilles radicales françaises à la dévotion de  
« l'Allemagne » — voilà quel était, au lendemain de 1870, le plan  
« de campagne de celui qui fut notre plus terrible adversaire. On  
« sait quel appui Bismarck et ses successeurs ont constamment  
« trouvé, pour la réalisation de ce dessein, dans les Francs-Maçons  
« français, qui sont les véritables « Boches de l'intérieur », pour  
« employer une expression à la mode.

« Un tel texte devrait suffire, au cours d'une guerre sans merci  
« comme celle que nous fait l'Allemagne, pour provoquer l'arres-  
« tation des agents de propagande anticatholique qui s'efforcent  
« encore de continuer, au milieu de nous, la manœuvre dictée par  
« Bismarck.

« Il est, par conséquent, nécessaire d'établir irréfutablement  
« l'authenticité du document invoqué, lequel porte la date du  
« 7 novembre 1871.

« Notre collaborateur Robert Wace l'a emprunté au discours  
« prononcé à la tribune du Sénat, le 6 avril 1911, par M. Gaudin  
« de Vilaine. Le texte de la lettre figure in-extenso au compte-  
« rendu de la séance.

« Sa lecture provoqua alors une grande sensation. Un historien  
« de haute valeur, M. Ernest Daudet, fit remarquer dans le *Gaulois*  
« que cette lettre ne figure pas dans la correspondance du Chan-  
« celier de fer, publiée après sa mort. M. Gaudin de Vilaine  
« répondit dans la *Libre Parole*, en donnant toutes les précisions  
« nécessaires.

« Cette lettre est absolument authentique. Elle lui a été remise  
« en mains propres par son oncle maternel, le baron Louis de  
« Nicolay, général russe et aide de camp du tsar Alexandre II.

« Converti au catholicisme, le baron de Nicolay était entré à la  
« Grande Chartreuse, où il mourut en 1887. En reconnaissance  
« des services qu'il avait rendus à l'empire russe, le Tsar avait  
« tenu à lui conserver tous les privilèges honorifiques et matériels  
« de ses anciennes fonctions. Le baron de Nicolay, devenu père  
« chartreux, consacra les fonds qui lui étaient régulièrement  
« alloués à la construction et à l'entretien, à Tiflis, d'un hôpital  
« militaire pour ses anciens et modestes compagnons d'armes.

« A partir de 1876, M. Gaudin de Vilaine allait chaque année  
« visiter, au couvent de la Grande Chartreuse, son vieil oncle et  
« passait là quelques jours en tête-à-tête avec lui. L'ancien général,  
« encore alerte et dispos, avait une excellente mémoire, une  
« immense érudition et une expérience remarquable des hommes  
« et des choses, acquise au cours d'une longue existence d'aven-  
« tures et de voyages.

« La dernière année de sa vie, il remit lui-même à son neveu un  
« paquet de lettres assez volumineux :

« Voilà, lui dit-il, des documents inédits et curieux, dont tu  
« liras avec surprise les originaux, que tu garderas précieusement ;  
« tu auras peut-être l'occasion d'en faire usage utile lorsque vien-

« *dront des événements que je ne verrai pas, mais que toi tu verras*  
« *sans doute.* »

« Et, au moment des adieux, il prononça encore ces graves  
« paroles : « *Ta pauvre France, aime-la bien ! Aime-la toujours et*  
« *malgré tout, par-dessus toutes choses ici-bas ! Elle est si trahie,*  
« *vendue par ceux qui auraient mission de la défendre ! Mais,*  
« *malgré tout, c'est elle qui sauvera l'Europe aux heures déci-*  
« *sives.* »

« Parmi ces papiers authentiques, que M. Gaudin de Vilaine  
« a précieusement gardés en lieu sûr, et qui, dit-il, « lui permet-  
« tront peut-être d'autres indiscretions plus redoutables », figurait  
« la lettre du 7 novembre 1871 du prince de Bismarck au comte  
« d'Arnim.

« Aucun doute ne subsiste donc sur l'authenticité de cette lettre,  
« pas plus que sur sa signification...

« Aux patriotes de conclure. S'ils veulent relever la France,  
« étendre son influence en Europe et jusqu'en Extrême-Orient,  
« ils doivent prendre le contre-pied de la politique de Bismarck :  
« c'est-à-dire ne plus se laisser hypnotiser par « l'épouvantail  
« clérical » et défendre coûte que coûte « le Catholicisme et la  
« Papauté », que l'Allemagne s'est proposé d'abaisser « pour  
« abaisser la France ».

« A ce prix seulement, notre pays reverra ses jours de puissance  
« et de gloire. »

Tous les bons Français, catholiques ou non, feront leur cette  
conclusion.

SAINT-CHRISTO.







# *La Franc-Maçonnerie*

## *et l'Union Sacrée*

---

**D**EPUIS le jour où le Président de la République, en décrétant la mobilisation, a proclamé l'union sacrée de tous les Français en face de l'ennemi de l'extérieur, les catholiques de France, il faut leur rendre cette justice, ont accepté en toute sincérité le mot d'ordre et s'y sont loyalement conformés.

Tous leurs journaux, de nuance politique diverse, mais de confession catholique, ont instantanément cessé les réclamations ayant un caractère de parti et atténué leurs attaques contre le gouvernement, même au regard de ses actes d'ordre intérieur.

Il est assez curieux de constater à ce sujet que ce sont les éléments avancés du parti républicain, représentés par *l'Homme Enchaîné*, le *Radical* et la *Guerre Sociale*, qui ont nettement refusé de désarmer ; le parti qui détient le pouvoir n'a pas eu, depuis la guerre, d'adversaires plus déterminés que ces frères ennemis.

Alors que la presse d'opposition réservait, pour des temps meilleurs, ses légitimes revendications, et apportait à un

pouvoir qu'elle avait toujours combattu le concours de son influence, nos maîtres se battaient entre eux...

Est-à-dire que l'union sacrée ait été pratiquée à notre égard par ceux-là mêmes qui profitaient de notre trêve patriotique ? Les faits démontrent le contraire : ainsi, l'ennemi étranger occupait encore les trois quarts du département de l'Oise quand 83 religieux et religieuses de ce même département furent expulsés en exécution d'un décret antérieur et en dépit de l'union sacrée. On fut bien obligé ensuite de les laisser rentrer, en même temps que beaucoup d'autres exilés, quand il fallut trouver des infirmiers et des infirmières dévoués pour soigner nos blessés. Ceux-ci revirent à leur chevet la cornette blanche, bleue ou noire, et, qui pis est, la soutane, que l'on en avait éloignées parce qu'on les jugeait dangereuses, sinon pour les corps au moins pour les âmes !... Songez donc : ces « hommes noirs », ces femmes aux costumes d'autrefois osaient entretenir les mourants des espérances de la vie future pour adoucir leurs derniers moments. Un tel scandale ne pouvait durer : on le fit bien voir en jetant par delà la frontière tous ces suppôts de « la Congrégation. » La guerre les a ramenés et remis à leur place et personne ne s'en plaint.

Personne ? Si, la Franc-Maçonnerie s'en plaint. Comme on n'a pas vu jusqu'à présent les sœurs maçonnes sacrifier leurs aises pour se confiner dans les ambulances afin d'y soigner d'horribles plaies, qui leur ferait mal au cœur à ces délicates, et de consoler les êtres douloureux qui y gémissent, la Franc-Maçonnerie s'est résignée à laisser aux congréganistes abhorrés ce rôle sublime, mais rebutant. Elle n'a pourtant pas accepté cette obligation sans esprit de revanche.

Dans quels sentiments reviendront du front ces soldats valides et estropiés, témoins ou bénéficiaires de l'héroïsme ou du dévouement des religieuses ou des prêtres-infirmiers dans les hôpitaux, des prêtres-soldats dans les tranchées ? Voilà, pour la Loge, un danger auquel il importe de parer, et dès maintenant, et sans plus tarder !

Fidèle à ses traditions, la Franc-Maçonnerie a employé le

système de la calomnie basse, voilée, occulte, qui lui a si souvent réussi et qui lui servira de base pour une campagne de persécution nouvelle après la guerre ; ne pouvant empêcher le clergé et les congréganistes des deux sexes de remplir leur mission, naturelle et surnaturelle à la fois, et de provoquer ainsi l'admiration de ceux qui en sont témoin, la Franc-Maçonnerie lance contre eux des diffamations anonymes : elle fait courir le bruit que la guerre a été voulue et déchaînée par les « curés » et les riches ; puis elle cherche à persuader aux esprits simples que ce sont encore les « curés » et les riches qui font prolonger la guerre en fournissant des fonds à l'ennemi!...

Ce procédé n'est, d'ailleurs, pas nouveau.

Dans un ouvrage qui n'a pas été écrit pour les besoins de notre cause, puisqu'il a été publié en 1895, la *Cité Antichrétienne*, l'auteur, Dom Paul Benoît, relate le fait suivant :

« En 1870, les journaux maçonniques annoncent tout à coup  
« que les curés de France sont les auteurs de la guerre contre  
« les Prussiens ; la nouvelle est répétée au même jour, dans  
« tous les cabarets et tous les cafés des 89 départements. On  
« ajoute même que les curés portent aux Prussiens l'argent  
« des quêtes et des aumônes. Dans chaque village, on cite  
« des noms propres : c'est un curé voisin qui a donné  
« 10.000 francs aux Prussiens ; on a vu l'officier prussien  
« faire le reçu dans tel appartement de la cure. C'est encore  
« un autre curé qui a envoyé 20.000, 30.000 francs. Jamais  
« le curé du village n'est accusé ou soupçonné dans le village  
« même, car son caractère est trop bien connu pour que la  
« calomnie pût prendre dans le lieu même. Mais on incrimine  
« les curés des villages voisins, ou même des cantons  
« et des départements éloignés. Puis, certains journaux prussiens,  
« au lieu de démentir la nouvelle, semblent prendre à  
« tâche de la confirmer. Il y a même des fonctionnaires  
« d'Allemagne qui parlent comme des Maçons de France.  
« Évidemment, nulle calomnie ne peut être plus absurde.  
« Mais elle est universellement répétée : le peuple finit par  
« y croire, et tout l'odieux de la guerre retombe sur les

« prêtres catholiques, ceux-là même qui sont le plus touchés  
« des malheurs de la patrie (1). »

N'est-ce pas là exactement le même procédé que nous voyons employer aujourd'hui même sous nos yeux ?

Dans des articles publiés par l'*Écho de Paris*, M. de Lamarzelle, sénateur du Morbihan, a raconté récemment qu'une vieille paysanne bretonne, qu'il avait connue en d'autre temps très traditionnaliste et qui est restée croyante et pratiquante, lui avait raconté une histoire extraordinaire : parlant d'une châtelaine, dont les bienfaits étaient connus de tous dans le pays et dont le mari était apprécié au front, la vieille fermière affirmait avec conviction que cette châtelaine expédiait de l'or aux Allemands par l'intermédiaire de son mari ; elle ajoutait que certains curés des paroisses voisines envoyaient, eux aussi, le produit de leurs quêtes aux Allemands pour continuer la guerre ; cette fois, c'étaient les jeunes prêtres combattant dans les tranchées qui remettaient eux-mêmes cette subvention aux Boches d'en face. Enfin, la pauvre femme racontait aussi qu'un officier, récemment tué à l'ennemi et cité à l'ordre du jour, avait été, en réalité, fusillé par ses hommes parce qu'il trahissait.

Il ne faut pas traiter ces racontars à la légère et hausser les épaules sous prétexte qu'ils sont absurdes : pour des esprits frustes, de pareilles choses, surtout répétées à satiété, finissent par prendre la valeur de vérités démontrées, et la Franc-Maçonnerie excelle à organiser la répétition de ses mensonges. On sait comment elle a réussi à faire de l'Histoire, depuis un siècle, une véritable conspiration contre la vérité.

Or, le fait révélé par M. de Lamarzelle n'est pas isolé.

Notre confrère Louis Dimier publie dans l'*Action Française* une lettre qu'il a reçue de la Savoie :

Voici, y lit-on, un fait qui dépasse tout ce que j'ai lu

(1) Le remarquable ouvrage de Dom Paul Benoît est en vente à la *Revue Antimaçonnique*.

jusqu'ici, tant en raison de la personne visée, que de l'énormité des propos colportés sur son compte :

Il s'agit de Mme X..., sœur d'un de nos plus brillants généraux.

Cette noble et vaillante Française a, depuis le début de la guerre, payé de sa personne et de sa bourse, avec tant de dévouement et de générosité qu'elle a suscité l'admiration de tous.

De tous, je me trompe, puisqu'il s'est trouvé une poignée de basses canailles pour colporter sur son compte cette histoire boche qui est, c'est le cas de le dire, « kolossale ».

Ici je résume la conversation engagée entre un paysan et un ouvrier à la physionomie éveillée et intelligente :

« — Ah ! cette guerre, cette maudite guerre, quand donc en verrons-nous la fin ! Ah ! si nous avions été prêts au début ! En tout cas pour les avoir, on les aura et comment ! Mais ça sera long, plus long qu'on ne pense peut-être.

« — Oh ! « pour le sûr » que ça sera long, répond le paysan ; mais il y a longtemps que ça serait fini si les riches de chez nous ne leur envoyaient pas de l'argent. »

« — Comment ! Qu'est-ce que vous nous racontez-là ? riposte l'ouvrier, les riches envoient de l'argent aux Boches ! Qui donc vous a « monté ce bateau » ?

« — Ce bateau ! ah, vous croyez que c'est un bateau, eh bien ! tenez, Mme X... (ici le nom de cette dame) vous la connaissez Mme X..., grâce à son frère qui est général, elle est allée au front et, avec un canon qu'elle a fait faire exprès, elle envoie des pièces de vingt francs aux Boches dans leurs tranchées. »

Et quand l'ouvrier, après avoir réussi à réprimer le fou rire qui s'était emparé de lui en entendant cette histoire de brigands, lui dit sur un ton de commisération sincère : « Non ! mais réellement, est-ce que vous croyez à ces boniments ? » Le paysan, sur un ton vexé, répondit : « Oh ! j'y crois, j'y crois, ben vrai ; c'est p'têtre ben des blagues, mais c'est p'têtre ben vrai aussi, allez ! » Et voilà le résultat de cette rumeur infâme sur l'esprit du Peuple Souverain.

Je tiens à votre disposition le nom de l'ouvrier qui a reçu les confidences de ce paysan (1).

(1) La crédulité populaire dépasse parfois toute mesure : on n'a pas oublié comment, après le procès Caillaux, on avait fait croire aux électeurs de la Sarthe que jamais Calmette n'avait été assassiné : « La preuve,



De tels procédés portent leur cachet maçonnique : il est impossible de s'y méprendre. On y décèle aisément le plan, préparé de longue main, de la recrudescence de persécution dont les catholiques vont être l'objet, après la guerre, de la part des Francs-Maçons.

Quelques-uns de ceux-ci n'ont même pas eu la patience d'attendre que les hostilités fussent terminées pour commencer leurs opérations : soit par une hâte fébrile, assez ordinaire chez ces frénétiques, soit par désir de donner corps à leurs « rumeurs infâmes », de les alimenter ainsi, en attendant mieux, ils ont pris occasion de l'exposé par quelques ecclésiastiques d'une doctrine qui fait partie intégrante de l'enseignement catholique, celle de la Rédemption par le sacrifice, pour faire traduire ces prêtres devant les tribunaux.

C'est ainsi que l'abbé Charvet, curé de Montalieu, dans l'Isère, et l'abbé Cinqualbre, curé de Girgols, dans le Cantal, ont été poursuivis et condamnés pour avoir soutenu cette thèse, non seulement consolante mais humainement rationnelle — thèse que, d'ailleurs, l'Église enseigne depuis deux mille ans, depuis la Passion du Calvaire, et qu'elle rappelle chaque jour, sur tous les points du globe dans le sacrifice de la messe. C'est ainsi que, pour le même motif, un saint aumônier, cité à l'ordre de l'armée, décoré de la croix de guerre pour son héroïsme, le chanoine Lagardère, a été frappé d'une peine disciplinaire de quinze jours d'arrêt pour avoir, sous les balles de l'ennemi, à cent mètres des lignes allemandes, dans une allocution de l'inspiration la plus élevée, montré à nos soldats la grandeur du sacrifice que la Patrie attendait d'eux pour son salut.

« Humainement rationnelle », venons-nous de dire en parlant de la Rédemption par le sacrifice. Elle l'est à ce point que tous les grands penseurs de l'Humanité, y compris ceux du paganisme, Platon et Aristote entre autres, ont soutenu

disaient les bonnes gens, c'est que ni M. ni Mme Caillaux n'ont été condamnés et qu'ils sont en liberté ! »

C'est là un de ces arguments de tréteau électoral auquel le bon peuple de France n'a été que trop assoupli.

et démontré cette vérité : Saint Thomas d'Aquin le constate à l'appui de cette même thèse. Aujourd'hui encore, ne lit-on pas tous les jours, dans les feuilles les plus anticléricales, quand elles veulent montrer les conséquences des erreurs et des négligences commises par les hommes au pouvoir, que « toute faute se paie ». Gambetta n'a-t-il point parlé de la « justice immanente des choses ? » Qu'est-ce que toutes ces formules, sinon la doctrine de la Rédemption par le sacrifice accommodée au goût matérialiste ?

Ainsi, ce qui est permis à tout le monde est interdit aux ministres de Dieu, uniquement parce qu'ils enseignent au nom de Dieu !...

L'agression maçonnique est patente et constante. J'estime que nous avons le droit et même le devoir de relever le gant. A moins d'admettre, selon une expression exacte autant que pittoresque, que l'« union sacrée est le gaz asphyxiant du régime », et au nom même de cette union sacrée, nous devons empêcher la Franc-Maçonnerie de la transformer en une duperie profitable à elle seule. L'union sacrée, telle que la comprennent les Français dignes de ce nom, à quelque parti qu'ils appartiennent, restera l'un des éléments essentiels de la victoire. Elle devra être maintenue dans l'avenir comme l'un des moyens indispensables de la reconstruction de la Patrie que les barbares ont prétendu détruire.

S'il n'en était pas ainsi il faudrait s'attendre au retour des plus tristes heures de notre histoire politique.

Nous sommes précisément dans la période du dixième anniversaire des inventaires. Les Loges venaient d'obtenir une victoire qu'elles avaient largement mûrie et préparée, victoire éphémère évidemment, comme toutes celles du Malin sur l'Esprit, mais victoire douloureuse pour nous et contre laquelle nous nous révoltâmes... enfin !

Le sang coula : à Sainte-Clotilde nous eûmes onze blessés. Saint-Pierre-du-Gros-Caillou subit un véritable siège qui dura tout un après-midi : là aussi, les blessés furent nombreux ; tandis que les femmes chantaient des cantiques, les hommes, les jeunes gens surtout, défendaient toutes les

issues de l'église contre la force armée mobilisée contre elle. Les condamnations plurent sur les victimes qui, par la suite, montreront leurs casiers judiciaires comme une marque d'insigne honneur.

De Paris, l'agitation gagna la province ; partout la résistance s'organisa : des officiers, pleins d'avenir, brisèrent leur épée plutôt que de forfaire à leurs devoirs de chrétiens. Il est vrai qu'ils comptent aujourd'hui parmi nos plus magnifiques combattants du front ; mais, à ce moment, ce fut bel et bien la guerre civile qui fut voulue et déchaînée par la Franc-Maçonnerie.

J'étais alors attaché à la *Libre Parole* et je fus chargé, par ce journal, d'aller suivre les événements dans la Haute-Loire, où ils prenaient un caractère de particulière gravité.

Les spectacles auxquels j'assistais là sont de ceux qui ne s'oublient point : je vois encore le malheureux Régis André, un tout jeune homme aux cheveux roux frisottants, aux yeux bleus, fuyant devant les revolvers des gendarmes auxquels il avait, comme bien d'autres, lancé des briques parce qu'ils voulaient « défoncer son église ».

Blessé à la jambe, il agrippa un tronc d'arbre et, ne voulant pas se rendre, il tournait autour pour éviter les balles ; plusieurs l'atteignirent néanmoins, et il tomba enfin à la renverse, les bras en croix, les yeux grands ouverts regardant le ciel (1). Je vois encore une jeune fille, toute frêle, soufflettant le président du tribunal du Puy, un franc-maçon dénommé Lavastre, parce qu'il venait de condamner à trois mois de prison, l'abbé Plantain pour avoir fermé la porte de son église au nez de l'agent du fisc.

Lavastre dut faire appel à la force armée pour se protéger ; il rentra chez lui escorté par des dragons sous les huées de toute la ville soulevée. Le soir une bombe éclatait dans son jardin, brisant la fenêtre de son cabinet de travail.

(1) La *Ligue Française Antimaçonnique* a adopté, la coutume de faire célébrer une messe à la mémoire de Régis André, de Ghysel, ainsi que des catholiques de l'île de la Réunion *morts pour la Foi* à l'époque des Inventaires.

Le lendemain, 6 mars 1906, une véritable expédition militaire était organisée pour aller à l'assaut de deux villages rebelles : Vazeilles et Thoras.

Deux compagnies d'infanterie furent réquisitionnées ; le lieutenant-colonel en prit le commandement. Le préfet, épouvanté des résultats possibles de cette expédition, tint à les accompagner avec le procureur de la République, le Commissaire Central et le Receveur particulier des finances. Vingt-quatre gendarmes à cheval ouvraient la marche et un escadron de hussards défilant en flanc garde, battait les coteaux et les bosquets voisins de la route pour éviter toute surprise ; cette vision de guerre civile était impressionnante au possible.

Quand nous arrivâmes en vue de Vazeilles, nous apprimes que le village était miné. Dans les champs, de part et d'autre, on voyait courir les guetteurs pour aller annoncer l'arrivée de la troupe, et le tocsin sonna, lugubre, sur la campagne. Lorsque, enfin, nous parvînmes en face de l'église, un spectacle tragique nous y attendait : au point le plus resserré du chemin creux qui y conduisait, une barricade était élevée, obstruant toute la largeur de la voie ; cette barricade avait à sa base un tronc de bouleau de cinquante centimètres de diamètre creusé dans toute sa longueur et contenant un quintal de poudre de chasse ; par-dessus s'accumulaient d'autres troncs, des fragments de meubles, de grosses pierres, que couronnaient trente hommes déterminés, armés de fourches, de faux et de vieux fusils de chasse.

A cinq mètres en arrière, un enfant était assis, à proximité d'une mèche communiquant avec la poudre du tronc miné : il tenait à la main une boîte d'allumettes.

Sur le toit de l'église une femme se tenait debout, armée d'une hachette et appuyée sur un câble qui maintenait une herse suspendue devant le portail. Sur la place de l'église, la foule grouillante hurlait : « Vous n'aurez pas notre église ! arrière les voleurs ! arrière les brigands ! » On se montrait le serrurier chargé de forcer l'entrée de l'église et qui grelotait de peur, blotti parmi les soldats : « Donnez-le nous, criait-on, c'est celui-là qu'il nous faut ! »

Je regardais les soldats : ils paraissaient émus, pâles, les sourcils froncés, quelques-uns avec un tic nerveux au coin des yeux. Le colonel, droit et immobile sur son cheval, très pâle aussi, les lèvres serrées, restait muet, attendant des ordres. J'eus à ce moment l'impression très nette que s'il avait reçu ordre de charger, il n'eût pas obéi ; ses officiers non plus ; quelques-uns déjà grommelaient de colère : « Nous ne sommes pas militaires pour ça ! Quelle sale besogne ! »

Le préfet eut peur : bien que franc-maçon lui-même, il n'osa pas prendre la responsabilité de déchaîner le massacre ; là, sur place, en notre présence, il renouvela le « procès-verbal de carence ».

La troupe fit demi-tour et se dirigea vers Thoras. Mais, pendant que nous suivions la grande route, Vazeilles se vidait de tous ses habitants ; on les voyait courir à travers champs, chacun brandissait son arme à bout de bras et quand les deux compagnies arrivèrent à ce second village de deux cents âmes, deux mille défenseurs étaient là prêts à se faire hacher plutôt que de laisser violer l'église.

Nouveau procès-verbal de carence et l'expédition rentra à Saugues, le chef-lieu de canton. Le soir, à dix heures, nous y apprenions que le ministère Rouvier avait été renversé sur la question des Inventaires.

Clémenceau le remplaça et suspendit les opérations, qui furent reprises seulement six mois après et dans des conditions toutes différentes, après accord avec les autorités ecclésiastiques.

Si nous rappelons ces faits, ce n'est pas pour le futile plaisir de réveiller le souvenir des scènes douloureuses que nous avons contemplées, mais pour montrer qu'en temps de paix la Franc-Maçonnerie a déjà réussi, de nos jours, à allumer la guerre civile en France, non seulement dans les esprits, mais encore dans les faits.

Or, son attitude actuelle montre qu'elle n'a pas renoncé à ses méthodes et compte les remettre en pratique. Au nom même de l'union sacrée, il faut l'en empêcher. Et pour cela, il faut qu'elle sente qu'une surveillance constante, efficace, s'exerce sur elle. Cette surveillance, nous ne proposons pas



de la confier à l'Etat, puisque hélas ! l'Etat en France est dominé par la Loge. Mais c'est aux Catholiques, que l'on veut poignarder dans le dos pendant qu'ils font face à l'ennemi, c'est à la Nation, que la secte veut troubler et déchirer une fois de plus, de l'exercer sans trêve.

Dans ce but, il est indispensable de s'organiser dès maintenant et c'est à quoi nous convions nos amis sans plus tarder.

H. DE RAUVILLE.





# Associations Maçonniques

(Fin)

---

## III. ASSOCIATIONS D'ENSEIGNEMENT.

**C**E genre d'associations maçonniques est relativement peu nombreux; nous n'en comptons, en effet, que neuf. Le but qu'elles se proposent est l'instruction — l'instruction selon le bon esprit maçonnique s'entend. Elles recherchent, soit le développement de l'instruction des FF. . qui les composent, soit encore la propagation parmi les *profanes* de l'esprit de la secte. Nos lecteurs ne verront pas figurer dans notre liste les cours du *Grand-Orient*, et cela pour l'unique raison que les professeurs de ces cours ne sont pas tous *maçons*.

### 1<sup>o</sup> Groupe Fraternel de Psychisme Expérimental.

Ainsi que son nom l'indique, les FF. . composant la société étudient en commun tous les phénomènes intéressant le psychisme, c'est-à-dire les phénomènes du magnétisme, de l'hypnotisme et du spiritisme. Le groupe constitue un lien tout indiqué avec les diverses associations Spirites, Théosophiques et Occultistes qui appartiennent à ce que l'on est convenu d'appeler la *Franc-Maçonnerie Spiritualiste*.

Le *Siège Social* est : 183, rue Saint-Denis.

Les *réunions* ont lieu tous les 4<sup>e</sup> samedis du mois, à 9 h. du soir.

Des *profanes* y sont quelquefois invités; ils doivent en ce cas payer un droit d'entrée de 1 franc.

## 2° Groupe Maçonnique d'études hypnotiques.

Les FF.·. qui forment ce groupement se renferment uniquement dans l'étude des phénomènes de l'hypnose. Il se proposent, comme *but* spécial, d'étudier la possibilité des applications pratiques de l'hypnose. Il y a lieu de faire, en ce qui les concerne, comme en ce qui concerne ceux du groupe précédent, l'observation de leurs fréquents rapports avec les associations occultistes.

Il ont établi leur *siège social* à l'hôtel du Grand-Orient, 16, rue Cadet.

## 3° Union Fraternelle d'Education et d'Hygiène sociale.

Cette association a été *fondée* en 1901. Ainsi que son titre l'indique assez clairement, son *but* est de vulgariser la morale sociale maçonnique.

L'*adhésion* des FF.·. est reçue sans frais aucun.

L'association possède un *organe*, « la Vie simplifiée ».

L'*organisateur* est le F.·. Edouard Serin, 22, rue Daumesnil à Vincennes.

## 4° La Ruche.

« La Ruche » est une œuvre de solidarité et d'éducation maçonnique fondée et dirigée par le F.·. Sébastien Faure, célèbre par ses conférences sur les preuves de la non existence de Dieu, conférences qu'il a promenées dans toute la France.

Il a installé sa maison d'éducation à Rambouillet. La personnalité même du F.·. Sébastien Faure nous dit assez quel genre de morale peut être enseignée dans un tel établissement. Personne n'a oublié la fameuse expérience du F.·. Robin, de Cempuis.

En décembre 1913, le F.·. Sébastien Faure a joint à son œuvre des ateliers d'apprentissage.

## 5° Conférences du Dimanche.

Le but de l'œuvre est uniquement la diffusion de l'enseignement maçonnique.

Les *cours* sont donnés au Siège du *Grand Orient de France*, 16, rue Cadet.

1° Le dimanche matin, à 10 h. 30, un cours de *Diction et d'Art théâtral*, dont les professeurs sont : le F. : Trèbes et la S. : Thérèse Arnoult.

2° Le dimanche après-midi, à 2 h. 1/2, *une conférence*.

Le *programme* de ces conférences est établi chaque année par les soins du *Grand Orient*.

### 6° Le Dimanche Familial.

Cette œuvre a été fondée et organisée sur l'initiative de la *Grande Loge de France*; son *Siège Social* a été installé dans le couvent désaffecté qu'elle occupe, 8, rue de Puteaux.

Le but est l'organisation de matinées éducatives et artistiques qui ont lieu tous les dimanches, à 2 h. 1/2. Elles ont été inaugurées le 7 décembre 1913, sous la présidence du T. : Ill. : F. : général Peigné, Grand-Maître de la *Grande Loge de France*.

### 7° Les Soirées Familiales du Jeudi.

Cette œuvre est le pendant du *Dimanche Familial* dont nous venons de parler. Le but est identique ainsi que la forme qui a été donnée aux réunions.

Le *Siège Social* a été fixé chez le F. : François, à « la Chope Flamande », 2, boulevard Barbès.

L'œuvre a été établie pour les FF. : de Montmartre, habitant les IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> arrondissement. La *réunion constitutive* a eu lieu le 11 décembre 1913, à 21 h. L'entrée aux réunions est gratuite et l'œuvre ne prévoit pas de cotisation pour ses adhérents.

Les *réunions* ont lieu tous les jeudis, à 20 h. 30. Elles comportent une partie artistique et littéraire et se terminent par une sauterie.

Le *Comité d'organisation* est composé :  
des FF. :

Chopin, vénérable de la R. : C. : *les Philanthropes Réunis* ;

Clercx, trésorier de la R. : L. : *l'Union Socialiste* ;

Daltroff, secrétaire de la R. : L. : *l'Étoile Polaire* ;

Mignac, de la R. : L. : *les Hospitaliers Écossais* ;

Mourrut, garant d'amitié de la R. : L. : *l'Étoile Polaire* ;

Pflug, vénérable de la R. : L. : *la Raison*.

### 8° Les journaux pour Tous.

Cette œuvre, ainsi que la suivante, est encore une œuvre d'enseignement et d'éducation maçonnique, mais cette fois par la diffusion de l'imprimé, que l'on cherche à mettre à la portée de tous.

L'œuvre définit ainsi son but et ses moyens d'action : « Union  
« centrale de propagande laïque et républicaine fournissant des  
« adresses aux républicains désireux d'envoyer leurs journaux,  
« après lecture, à des militants pauvres, dans les campagnes. »

Elle demande qu'on lui envoie : « Les revues, brochures, livres  
« qui ne servent plus, les conférences et travaux édités par les  
« Loges, etc... »

Le *Siège Social* est 55, rue Saint-Jacques, V<sup>e</sup>.

Le *Directeur* est le F. : Russacq.

L'œuvre a un *organe* appelé le *Bulletin Trimestriel* et dont  
l'abonnement, très modeste, ne coûte qu'un franc par an.

### 9° Le Livre pour Tous.

Cette œuvre est la sœur de la précédente et poursuit le même  
but en mettant à la portée de toutes les bourses les œuvres des  
auteurs maçonniques.

Le *Directeur* est le F. : Raoult.

Le *Siège Social* est 5, rue Saint-Marc, II<sup>e</sup> arrondissement.

Le dernier ouvrage recommandé fut l'édition des « œuvres  
complètes illustrées d'Émile Zola ». L'édition Fasquelle, que l'on  
recommandait, comportait au total 50 volumes in-8<sup>o</sup> brochés ou  
19 volumes reliés. Le coût en était de 165 francs brochés ou  
210 francs reliés. Les conditions de la souscription nous diront le  
mode de fonctionnement du « Livre pour Tous ». Ces conditions  
étaient les suivantes :

1<sup>o</sup> Remplir le bulletin ci-contre et l'adresser au F. : Raoult, au  
« Livre pour Tous », 5, rue Saint-Marc, Paris ;

2<sup>o</sup> Indiquer la prime choisie ;

3<sup>o</sup> On ne paie rien d'avance ;

4<sup>o</sup> Premier versement ; le 5 du mois suivant la réception des  
ouvrages et de la prime (le versement est de 5 francs par mois pour  
l'édition brochée, ou de 7 fr. 50 pour l'édition reliée) ;

5<sup>o</sup> La livraison est faite sans frais d'emballage ;

6<sup>o</sup> Port depuis Paris en petite vitesse, aux prix les plus réduits à  
la charge de l'acheteur ;

7<sup>o</sup> Encaissement des mensualités sans frais.

La *prime* comportait 5 combinaisons :

1<sup>o</sup> Les œuvres de Jean Richepin, en 24 volumes ;

2<sup>o</sup> Les œuvres de Th. Gautier, en 34 volumes ;

3<sup>o</sup> 50 volumes classiques ;



- 4° Les œuvres de A. de Musset et de Léon Tolstoï, en 21 volumes ;
- 5° La collection littéraire de la bibliothèque Charpentier, en 50 volumes.

#### IV. ASSOCIATIONS D'ASSISTANCE

Ce groupe est, de tous, le moins nombreux. Il ne comporte, en effet, que trois œuvres : une société de Secours mutuels et deux œuvres d'assistance proprement dite.

##### 1° Ligue Fraternelle de Montmartre.

C'est une œuvre d'assistance fondée en faveur de la population ouvrière de Montmartre, que la Franc-Maçonnerie veut disputer — oh ! faiblement — à la bienfaisance catholique. Elle comporte :

- 1° Un vestiaire pour les pauvres ;
- 2° La « goutte de lait » pour les enfants ;
- 3° Des consultations juridiques.

Le siège de l'œuvre est 6, rue Sainte-Isaure, XVIII<sup>e</sup> arrondissement.

##### 2° Œuvre Maç.: des Invalides du Travail.

C'est une Caisse de secours fondée le 25 mai 1905, en faveur des FF.: MM.: pensionnaires des hospices.

Elle est dirigée par un comité de quinze membres renouvelable par tiers chaque année.

Elle a pour :

*Président d'honneur* : le F.: Strauss, sénateur de la Seine.

*Président* : le F.: Minot, 90, rue de Cormeilles, à Levallois-Perret (Seine).

*Secrétaire-trésorier* : le F.: Ach. Lenoble, 9, rue Ambroise-Thomas prolongée, à Argenteuil (Seine-et-Oise).

##### 3° Société de Secours Mutuels des FF.: MM.:

Cette Société, due à l'initiative de la *Grande Loge de France*, était en voie de formation au moment où la guerre éclatait, en août 1914. Elle était réservée aux FF.: appartenant à l'obédience de la *Grande Loge*. Le *Siège Social* avait été fixé, 8, rue de Puteaux.

Les *adhésions* devaient être adressées au F.: Poteau, 8, rue de Puteaux.

## V. COMITÉS DES FÊTES ET CÉRÉMONIES CIVILES

Le but que se propose la Franc-Maçonnerie, dans ses diverses manifestations, est toujours, derrière les objectifs secondaires que parfois elle met en avant, la lutte et la destruction de l'Eglise catholique. Avant tout il faut détruire l'influence de l'Eglise et de ses représentants sur la grande masse du peuple chrétien.

Mais, si l'on supprime les cérémonies religieuses, qui, malgré tout, exercent une si grande attraction sur les populations, même indifférentes, il faut de toute évidence les remplacer par quelque chose. C'est là l'œuvre particulière à laquelle se consacrent les maçonniques *Comités des Fêtes et Cérémonies civiles*.

Ces comités se multiplient de plus en plus. Nous en signalons ici quatre, tous à Paris.

### 1° Comité Central des Fêtes et Cérémonies civiles.

Le but du *Comité Central* est d'organiser les *Fêtes civiles* et de resserrer les liens unissant les différents comités locaux.

Le *Siège Social* est à la taverne Grüber, place de la Bastille.

Le « Comité Central » est ainsi composé :

*Président* : le F. . André Lebey, député de Seine-et-Oise, secrétaire du Conseil de l'Ordre du G. . O. . de F. .

*Vice-présidents* : les FF. . Marcel Sembat, ministre des Travaux Publics, député de la Seine; J.-M. Lahy, membre du Grand Collège des Rites.

*Secrétaire général* : le F. . Dr E. Bernard-Leroy.

Les *réunions* comportent habituellement un dîner familial, dont le prix est assez modeste : 4 francs.

### 2° Comité d'Action laïque de Fêtes et Cérémonies civiles du XVIII<sup>e</sup> arrondissement.

C'est l'un des Comités locaux dépendants du *Comité Central* dont nous venons de parler.

Son *Siège Social* est chez le président, 2, rue Félix-Ziem.

Le Comité a pour :

*Président* : le F. . Dr Mayoux, maire-adjoint du XVIII<sup>e</sup>, 2, rue Félix-Ziem.

*Secrétaire* : le F. . Clercx, 12, rue des Cloys.

### 3° Société des Fêtes et Cérémonies civiles du XII<sup>e</sup>.

Comité local pour le XII<sup>e</sup> arrondissement, il a son *Siège Social*, 14, rue Picpus.

Ses *réunions*, qui sont mensuelles, ont lieu le soir à 9 heures.

Nous n'avons malheureusement pas les noms de ceux qui le dirigent.

### 4° Comité de l'Adolescence.

Le but de ce Comité est également d'organiser des fêtes et cérémonies civiles. Toutefois il vise un public spécial. Les fêtes et cérémonies civiles qui sont préparées et dirigées par lui s'adressent aux enfants et aux adolescents de la *région parisienne*.

Le *président* du Comité est le F. G. Baudeux, 223, avenue Daumesnil, XII<sup>e</sup>.

G. LA BRÈCHE.





## NOTICE HISTORIQUE

---

# LES ORDRES DE CHEVALERIE

DE

LA MONARCHIE FRANÇAISE

(Suite)

---

### L'ORDRE DE SAINT-LOUIS

**E**N étudiant l'Ordre du Saint-Esprit (1), nous n'avons pu retenir l'expression du regret que nous éprouvons en voyant les disputes de préséance tenir une place aussi considérable dans l'histoire de cette illustre compagnie. Rien, répétons-nous, n'était plus éloigné de l'état d'esprit d'égalité et de fraternité qui régnait entre les membres de l'antique Chevalerie.

Ce mal avait pu être évité dans l'Ordre de Saint-Michel, où tous les Chevaliers étaient au même rang, sans autre prééminence entre eux que celle qui résultait de l'ancienneté de leur admission dans l'Ordre : on se rappelle que le Roi lui-même, tout Grand Maître héréditaire qu'il fût, se soumettait une fois par an, comme le dernier des membres, aux libres critiques de ses pairs. En outre, l'Ordre de Saint-Michel

(1) Voir la *Revue Antimaçonnique* de Septembre-Octobre 1915.

conserva longtemps son caractère strictement militaire, qui l'apparentait à la Chevalerie du Moyen Age.

L'Ordre du Saint-Esprit, au contraire, né sous le dernier des Valois, à une date où la monarchie française était déjà absolue, reflétait dans ses Statuts l'aspect des institutions qui l'entouraient. L'inflexible cérémonial de la cour de Louis XIV en vint à classer, parmi ses membres, les Princes du Sang au-dessus des Ducs, et ceux-ci au-dessus des simples gentilshommes, les premiers fussent-ils de petit mérite et les derniers couverts de gloire. En fait, l'Ordre du Saint-Esprit demeura constamment l'apanage presque exclusif de la plus haute Noblesse et son caractère de récompense militaire n'apparut très nettement à aucune époque.

Jamais pourtant la nécessité d'une telle récompense ne s'était imposée plus nettement que sous le Grand Roi, obligé de tenir tête à l'Europe entière liguée contre lui. Il ne pouvait résister aux Coalitions que grâce à sa vaillante noblesse qui ne lui marchandait pas son sang. Quiconque, alors, sortait de bon lieu et avait prétention à un blason, était voué de par sa naissance au service royal. Combien de familles de vieille noblesse française disparurent entièrement dans les hécatombes qui marquèrent les grandes guerres de cette époque ! L'aïeul, le père et les fils combattaient côte à côte sous le drapeau fleurdelysé, et gisaient souvent, le soir, tous ensemble parmi les morts. A la bataille de Nordlingue, vingt gentilshommes du nom de Menou furent tués ou blessés ; et, dans un combat en Piémont, une seule famille noble compta jusqu'à cinquante-sept de ses membres engagés à la fois. De tels dévouements collectifs étaient alors si communs que l'Histoire de France en a à peine gardé la mémoire. Rome mit à plus haut prix le sacrifice des Fabius...

Point important, ce n'était pas seulement son sang que la noblesse de France prodiguait, mais aussi son or. Rien ne ressemblait moins à l'armée telle que nous la concevons aujourd'hui que l'armée du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Une bonne partie des dépenses entraînées par son entretien était supportées par les officiers, et surtout par les colonels, pour la plupart propriétaires de leur régiment.



Les ineptes historiens de l'école de Michelet ont assez plaisanté les Ducs de seize, de quatorze et même de dix ans, qui se trouvaient être colonels de par leur naissance, et qui signaient gravement les ordres envoyés aux vieux briscards qu'ils avaient pour soldats. Outre que ces ordres étaient rédigés par un lieutenant-colonel, officier de carrière, il faut, pour juger sainement la question, se rappeler que les uniformes et équipements d'un simple cavalier de l'époque valaient quelques six cents livres (qui feraient 3.000 francs d'aujourd'hui), et que ce cavalier avait droit, entre autres choses, pour son alimentation quotidienne, à trois livres de viande et à deux pintes de vin (ration mirifique qui ferait rêver nos poilus). La prime d'engagement — seul moyen régulier de se procurer des soldats — était aussi fort élevée.

Qu'on calcule maintenant, que l'armée de Louis XIV, sur le pied de paix, variait entre 125,000 et 160,000 hommes, et qu'elle atteignit 350,000 hommes (2) sur le pied de guerre, et l'on comprendra que cette armée coûtait fort cher. Aussi le Roi voyait-il très volontiers les grands seigneurs de son royaume devenir colonels propriétaires de régiments portant leur nom, qu'ils devaient lever et entretenir à peu près complètement à leurs frais. Les petits Ducs de quatorze ans avaient ainsi le privilège de se ruiner promptement au service du Pays — ce qu'oublie généralement de faire les politiciens démocrates qui se gaussent à l'idée de ces frimousses enfantines en habit de colonel.

Pour se décharger en partie du poids écrasant qui leur incombait, les colonels propriétaires étaient dans l'usage de vendre, à leur tour, les compagnies composant leur régiment (3) à des gentilshommes moins fortunés, qui se contentaient du grade de lieutenant ou de capitaines, et qui supportaient une partie des frais d'équipement, de solde et d'entretien. Ces officiers devaient d'ailleurs justifier de leurs

(2) Sans parler de plus de 100.000 marins pour la flotte.

(3) Les compagnies n'étaient alors que de 40 soldats, très fortement encadrés, puisqu'on comptait à leur tête un capitaine, un lieutenant, un second lieutenant, un enseigne ou cornette, quatre sous-officiers et quatre caporaux (ou brigadiers). C'est l'importance de ces cadres qui faisait en grande partie la solidité des soldats du temps.

connaissances professionnelles — acquises en servant, toujours à leurs frais, dans des corps spéciaux de volontaires. Une fois nommés, ils ne pouvaient plus quitter le service, hors le cas de suppression de leur régiment, que s'ils trouvaient un remplaçant susceptible d'être agréé.

Le fils de Mme de Sévigné, qui avait fait la sottise de payer 96.000 livres — près de 500.000 francs d'aujourd'hui — une compagnie de cavalerie, y dépensa par la suite le reste de son bien et eut grand mal à trouver à son tour un acquéreur ; il faillit mourir de vieillesse sous l'uniforme. L'expression : « Il a dépensé sa fortune au service du Roi », devint alors absolument courante dans la noblesse française. Il ne pouvait guère en être autrement si l'on songe que beaucoup de gentilshommes étaient dans le cas de M. de Cavoie, que nous trouvons à *treize ans*, en 1650, servant comme gendarme dans la compagnie du prince de Conti, et qui, arrivé à l'âge de cinquante-sept ans, en 1694, n'avait pas cessé de porter les armes.

« Il y avait la solde », sera-t-on tenté de répondre?... Elle était maigre et tout à fait insuffisante pour permettre à l'officier de faire face aux charges qui lui incombaient. En outre, elle était fort irrégulièrement payée, et les quartiers non versés à l'échéance en étaient généralement perdus sans retour. Les officiers mettaient leur point d'honneur à ne pas s'en plaindre : on servait le Roi par dévouement à sa personne et au Pays ; réclamer de l'argent en échange du sang versé eut été se mettre au rang des mercenaires. Les gentilshommes préféraient se ruiner en silence et vendre leurs domaines, pièce à pièce, à des gens de robe ou à de riches bourgeois. Ils le firent si bien que les fiefs nobles de France, pour près de moitié, changèrent de mains en l'espace de quatre-vingts ans, du milieu du règne de Louis XIII à la fin du règne de Louis XIV.

Cependant, cet admirable dévouement fit place, surtout après la paix de Nimègue, à la lassitude et au découragement, surtout dans la petite et dans la moyenne noblesse. Celles-ci n'avaient même pas, en effet, pour compensation aux sacrifices consentis, les satisfactions de vanité que les grands

seigneurs trouvaient à la Cour. C'était un grand honneur, pour un officier blanchi sous l'uniforme et qui s'était trouvé à vingt batailles, d'être présenté au Roi, à Versailles, et de s'entretenir avec lui quelques minutes. Cette bonne fortune échéait à bien peu. Mais si Louis XIV n'avait plus, pour les gentilshommes qui remplissaient ses armées, la sollicitude de ses ancêtres, son ministre de la Guerre, le marquis de Louvois, s'occupait beaucoup d'eux et c'était justement là ce dont ils étaient le moins satisfaits.

Organisateur génial, mais brutal et sans formes, Louvois avait profondément modifié l'armée française en remplaçant la pique par le fusil, en introduisant la baïonnette, en créant l'uniforme, la marche au pas, etc. Mais, en même temps, il avait entendu plier les officiers de tout grade à une discipline aussi stricte que celle des soldats.

Accoutumés, toutes les fois qu'ils n'étaient pas en campagne, à jouir d'une large indépendance, les gentilshommes s'étaient vus contraints de se plier à l'obéissance passive, à des revues d'équipement, à des exercices incessants et aux minuties du service de place. Ils ne pouvaient s'empêcher de trouver que c'était acheter par bien des ennuis l'honneur de servir le Roi à leurs frais. Louvois n'avait cure de leur résistance ou de leurs murmures, et c'est à maintes reprises que se produisit l'incident-type rapporté par Mme de Sévigné dans une de ses lettres de 1689 :

« M. de Louvois dit l'autre jour tout haut à M. de Nogaret :

« — Monsieur, votre compagnie est en fort mauvais état.

« — Monsieur, je ne le savais pas.

« — Il faudrait le savoir ; l'avez-vous vue ?

« — Non, monsieur.

« — Il faudrait l'avoir vue, monsieur.

« — Monsieur, j'y donnerai ordre.

« — Il faudrait l'avoir donné. Il faut prendre un parti, monsieur : ou se déclarer courtisan, ou s'acquitter de son devoir quand on est officier. »

Plus d'un gentilhomme rabroué de la sorte prit, en effet, son parti et quitta l'armée — comme l'avait fait le duc de

Saint-Simon. A partir de cette époque, Louis XIV eut souvent l'occasion de répéter à Louvois son mot mélancolique : « Encore un homme qui nous quitte ! » Les choses en vinrent au point qu'une véritable crise des cadres existait quand éclata (en 1688) la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Après les premiers revers qui annonçaient au Roi Soleil la fin de ses prospérités, quand il devint évident que l'on allait avoir l'Europe entière à combattre, la nécessité apparut de faire appel à toutes les ressources du royaume et de mettre sur pied des armées plus considérables que toutes celles qui avaient combattu jusque-là. Le tout n'était pas d'en trouver les soldats ; il fallait aussi en posséder les cadres. Mais il apparut bientôt que la noblesse de France, mécontente et lassée, ne répondait pas à l'appel du Roi avec son enthousiasme ordinaire.

Le péril, cependant, était immense. Force fut donc de chercher un moyen de décider tous les nobles à quitter leurs gentilhommières et à lever à leurs frais des compagnies et des régiments.

Le levier moral que l'on cherchait ne pouvait pas être l'Ordre du Saint-Esprit, réservé à la plus haute noblesse, et dans laquelle les militaires n'avaient guère accès que lorsqu'ils étaient parvenus aux premiers grades. L'ordre de Saint-Michel, depuis la refonte opérée en 1565, ne comptait, lui aussi, que cent Chevaliers, devant tous avoir fait la guerre pendant dix ans avec un emploi considérable. Aucune récompense honorifique, n'était donc prévue pour les officiers ordinaires, ceux-là même dont le défaut se faisait cruellement sentir depuis quelque temps. Pour stimuler leur dévouement et ramener toute sa noblesse sous les drapeaux, le Roi fut donc conduit à envisager l'idée de créer un Ordre de Chevalerie sur des bases toutes nouvelles.

Déjà, le maréchal de Luxembourg avait rêvé d'un Ordre militaire dont le chiffre de membres devait être élevé et qui servirait à distinguer les plus braves parmi les officiers français. Le maréchal de Vauban reprit ce projet et présenta à Louis XIV un mémoire dans lequel il insistait sur la nécessité de joindre une pension à la croix du nouvel Ordre, afin

que les officiers pauvres qui en seraient revêtus pussent subsister convenablement. Le maréchal de Catinat approuva chaudement l'idée et le Roi s'y rallia bientôt. Le 5 avril 1689, il signait l'Edit qui créait l'*Ordre de Saint-Louis*, à la fois militaire, national, dynastique et religieux. Ce document royal commençait en ces termes :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,  
« à tous présents et à venir, salut !

« Les officiers de nos troupes se sont signalés par tant  
« d'actions considérables de valeur et de courage dans les  
« conquêtes dont il a plu à Dieu de bénir la justice de nos  
« armes, que les récompenses ordinaires ne suffisant pas à  
« notre affection et à la reconnaissance que nous avons de  
« leurs services, nous avons cru devoir chercher de nouveaux  
« moyens pour récompenser leur zèle et leur fidélité.

« C'est dans cette vue que nous nous sommes proposé  
« d'établir un nouvel Ordre purement militaire, auquel,  
« outre les marques d'honneur extérieures qui y sont atta-  
« chées, nous assurerons, en faveur de ceux qui y seront  
« admis, des revenus et des pensions qui augmenteront à  
« mesure qu'ils s'en rendront dignes par leur conduite.

« Nous avons résolu qu'il ne sera reçu dans cet Ordre que  
« des officiers encore de nos troupes, et que la vertu, le  
« mérite et les services rendus avec distinction dans nos  
« armées seront les seuls titres pour y entrer. Nous appor-  
« terons même dans la suite une application particulière à  
« augmenter les avantages de cet Ordre, en sorte que nous  
« aurons la satisfaction d'être toujours en état de faire des  
« grâces aux officiers, et que de leur côté, voyant des récom-  
« penses assurées à la valeur, ils se porteront de jour en jour  
« avec une nouvelle ardeur à tâcher de les mériter par  
« leurs actions.

« A ces causes, de l'avis de notre conseil, et de notre cer-  
« taine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons  
« créé, institué et érigé, par ces présentes, un Ordre mili-  
« taire, sous le nom de *Saint-Louis*, et sous la forme, statuts,  
« ordonnances et réglemens qui s'ensuivent. »



Suivaient onze articles, qui ont été maintenus dans leur esprit, sinon toujours dans leur lettre, aussi longtemps que l'Ordre a été conféré.

Les articles I et II réservaient au Roi la Grande Maîtrise héréditaire et instituaient huit Grands-Croix, vingt-quatre Commandeurs et des Chevaliers en nombre illimité.

Au lieu que dans les Ordres fondés jusque là par la monarchie française, les Commandeurs et autres Officiers avaient toujours été considérés comme ne jouissant pas de la plénitude des honneurs accordés aux Chevaliers, Louis XIV instituait dans l'*Ordre de Saint-Louis* une hiérarchie qui plaçait les Chevaliers à l'étage inférieur et leur superposait deux degrés de dignitaires. Rien de plus contraire aux vieilles lois de la Chevalerie : mais celle-ci était tellement oubliée sous le Grand Roi que nul ne s'avisa de l'hérésie commise.

L'article suivant était ainsi conçu :

« III. — Ceux qui composeront le dit *Ordre de Saint-Louis*  
« porteront une croix d'or, sur laquelle il y aura l'image de  
« Saint Louis, avec cette différence que les Grands Croix la  
« porteront attachée à un large ruban couleur de feu qu'ils  
« mettront en écharpe, et auront encore une croix en broderie  
« d'or sur le justaucorps et sur le manteau. Les Comman-  
« deurs porteront seulement le ruban en écharpe, avec la  
« Croix qui y sera attachée : les simples Chevaliers ne pour-  
« ront porter le ruban en écharpe, mais seulement la croix  
« d'or attachée sur la poitrine avec un petit ruban couleur  
« de feu. »

L'article IV stipulait que le Roi et le Dauphin porteraient les insignes de Grand-Croix de Saint-Louis conjointement avec les insignes de l'*Ordre du Saint-Esprit*.

L'article V faisait de droit Chevaliers de Saint Louis les Maréchaux de France, l'Amiral de France et le Général des Galères.

L'article VI permettait le cumul de la qualité de Chevalier de Saint-Louis avec celle de Chevalier du Saint-Esprit ou de Chevalier de Saint-Michel.

L'article VII précisait que nul ne pouvait devenir d'em-

blée Commandeur ou Grand-Croix de Saint-Louis et qu'il fallait, au contraire, conquérir les grades un à un.

Les articles VIII, IX et X réglaient l'ordre des préséances entre les Grands-Croix de l'*Ordre de Saint-Louis* et les Chevaliers du Saint-Esprit.

L'article XI excluait formellement de l'Ordre les adeptes des religions dissidentes : « Nous voulons qu'aucun ne puisse  
« être pourvu d'une place de Chevalier dans l'*Ordre de Saint-*  
« *Louis* s'il ne fait profession de la religion catholique, apos-  
« tolique et romaine, et s'il n'a servi, sur terre ou sur mer,  
« en qualité d'officier, pendant dix années. »

On remarquera que cette Constitution était muette sur la question des preuves de noblesse à fournir. Alors que quatre degrés étaient exigés dans l'*Ordre de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont Carmel*, qu'il en fallait trois pour devenir Chevalier du Saint-Esprit ou de Saint-Michel, Louis XIV avait voulu qu'on put devenir Chevalier de Saint-Louis sans être d'extraction noble. Cette fois, il était dans la pure tradition chevaleresque, car, bien loin que la noblesse fut, à l'origine, une condition essentielle pour être armé chevalier, beaucoup de familles nobles ne l'étaient devenues que parce que leur ancêtre avait mérité par ses exploits l'accolade chevaleresque. Dans la pratique, l'armée française comptait, sous Louis XIV, un grand nombre d'officiers issus de la bourgeoisie, ou sortis du rang, qui étaient tenus pour gentils-hommes *parce que l'épaulette anoblissait celui qui la portait*, mais qui eussent été fort en peine de justifier de leurs degrés de noblesse, celle-ci n'ayant commencé qu'à eux. On devine la joie avec laquelle ceux qu'on appelait les « officiers bleus » accueillirent la création d'un Ordre dans lequel ils pouvaient espérer entrer. Cette joie, d'ailleurs, fut générale, et un des historiens de l'*Ordre de Saint-Louis*, le capitaine Mazas, rapporte que les vétérans des guerres de Turenne et de Condé s'embrassaient en pleurant.

Cependant, le Roi ne perdait pas de temps pour accomplir son dessein. Le 6 mai 1693, à 2 heures de l'après-midi, il convoqua dans son cabinet, à Versailles, son fils le Dauphin, son frère Philippe duc d'Orléans, le duc de Chartres, fils de

ce dernier, le prince de Conti et le maréchal de Bellefonds, seul maréchal présent à la Cour. Tous se mirent à genoux et écoutèrent la lecture du serment de l'Ordre, faite par le marquis de Barbézieux, qui avait succédé à son père Louvois au ministère de la Guerre.

Ce serment (article XIV) comportait l'engagement de vivre et de mourir dans la Religion Catholique Apostolique et Romaine, d'être fidèle au Roi et de ne jamais se départir de l'obéissance qui lui était due ainsi qu'aux Chefs tenant leur pouvoir du Roi ; de garder, défendre et soutenir de tout leur pouvoir l'honneur et l'autorité du Roi, ses droits et ceux de la Couronne, envers et contre tous ; de ne quitter jamais son service ni d'aller à celui d'aucun Prince étranger sans la permission écrite du Roi ; de révéler tout ce qui viendrait à la connaissance contre la personne du Roi et l'Etat ; d'observer fidèlement les statuts et Règlements de l'Ordre ; enfin, de se comporter en tout comme un bon, sage, vaillant et vertueux Chevalier doit faire.

Le serment lu et prêté, le Roi, debout et couvert, donna à chacun les deux coups de plat d'épée traditionnels en leur disant : « Par Saint-Louis, je vous fais Chevalier ! » Puis il les releva, les embrassa et leur remit à chacun la croix de l'Ordre, qui était d'or, à quatre branches, émaillée de blanc ; le médaillon portait d'un côté l'image de Saint-Louis, en armure, revêtu de son manteau royal, avec la devise *Bellicae virtutis præmium*, qui avait été proposée par Boileau ; de l'autre côté était l'inscription *Ludovicus Magnus instituit 1693*.

Cette première promotion fut, cinq jours plus tard, suivie d'une autre. Reçurent, cette fois, la croix de Saint-Louis : le prince de Condé, son fils le duc de Bourbon, les maréchaux de Duras et de Villars. Tous les maréchaux de France furent reçus successivement, selon la date de leur arrivée à Versailles, car Louis XIV posa comme règle absolue que l'ordre ne pourrait être conféré par lettres, mais seulement par le Roi en personne.

En attendant, les décisions réglementant les attributions de l'Ordre et son organisation intérieure se succédaient.

Il fut décidé, tout d'abord, que les ministres de la Guerre

et de la Marine examineraient les titres des officiers susceptibles de recevoir la Croix. Chaque action d'éclat alléguée devrait être prouvée par pièces authentiques ou par déposition de témoins oculaires. En outre, les mœurs de l'officier proposé seraient soumises à une enquête, et la vie licencieuse serait un motif d'exclusion. Mais, se méfiant des cabales de bureaux, le Roi précisa que les maréchaux de France seraient chargés de réviser les propositions faites. La décision royale n'intervenait qu'après ce sévère triage.

Une autre ordonnance, en date du 12 mai 1693, affectait à l'*Ordre de Saint-Louis* une dotation de 300.000 livres de rentes, servant, jusqu'à concurrence de 292.000 livres, à payer les pensions des Chevaliers. Les 8.000 livres de surplus étaient consacrées à l'achat des croix et insignes.

Chaque Grand-Croix reçut 6.000 livres de pension. (Ils étaient huit : MM. de Montchevreuil, de Bruc de la Roblière, de Rivarolles, de Vauban, de la Feuillée, de Rosen, de Polastron, plus l'amiral de Chateaurenault, titulaire de la Grand-Croix accordée à la marine. Tous s'étaient vingt fois signalés par des faits d'armes exceptionnels et la plupart étaient couturés de blessures.

La pension des vingt-quatre Commandeurs fut inégalement fixée : pour les huit plus anciens, elle fut de 4.000 livres, et pour les seize autres de 3.000 seulement.

Même inégalité, basée aussi sur l'ancienneté des services, pour les simples Chevaliers, qui ne furent d'abord qu'au nombre de cent soixante. Les vingt-quatre plus anciens reçurent 2.000 livres; les vingt-quatre suivants 1.500 livres; une autre catégorie de quarante-huit titulaires, 1.000 livres seulement; enfin les trente-deux derniers, 800 livres. Encore fut-il décidé que douze croix de cette dernière classe ne seraient pas immédiatement attribuées. On remarqua beaucoup que les Chevaliers de cette première liste étaient, pour plus de moitié, des officiers subalternes (capitaines, lieutenants ou même enseignes), tous d'ailleurs distingués par des actions d'éclat.

Quelques semaines plus tard, le 2 juin, Louis XIV et les Princes s'étant rendus dans les Flandres y passèrent en revue

les trois armées du maréchal de Luxembourg, du maréchal de Boufflers et du maréchal de Villeroy. La nouvelle de la création de l'Ordre les avait précédé et soulevait un enthousiasme général, qui redoubla quand on vit flamboyer, sur leur uniforme, le ruban couleur de feu. Sous sa tente, le Roi reçut les premiers Chevaliers et ce fut à qui ambitionnerait de mériter la même distinction.

La marche de la guerre, jusque là languissante, se ressentit de cette fièvre. Quelques jours plus tard, l'armée française attaquait, à Nerwinde, des positions formidables, défendue par une armée solide et supérieure en nombre, que commandait un excellent général, le prince d'Orange (depuis peu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III). Notre infanterie, longtemps arrêtée par les fossés, les palissades, les chevaux de frise et le feu de l'ennemi, finit par se faire jour et balaya tout, à la baïonnette, dont ce fut un des premiers triomphes. Quant à la cavalerie, immobile pendant six heures sous le feu des canons ennemis, en attendant que la brèche fut ouverte, elle subit sans broncher d'énormes pertes, se bornant à serrer les rangs pour remplacer les files emportées par les boulets. Son calme dédaigneux sous cette pluie de fer arracha à Guillaume d'Orange un cri d'admiration haineuse : *Oh ! l'insolente nation !*

Quand enfin, les palissades tombées, elle chargea, le prince hollandais s'enfuit à toute bride, tandis qu'un officier anglais se dévouait et se faisait prendre à sa place par nos cavaliers, qui l'enlevèrent.

Cette bataille de Nerwinde, la première livrée depuis l'institution de l'*Ordre de Saint-Louis*, et en quelque sorte sous l'influence de cette institution, est remarquable à plus d'un titre. Pour la seconde fois, en effet, nos troupes trouvèrent devant elles un régiment de Protestants français réfugiés, commandés par d'anciens officiers du Roi et ayant à leur tête M. de Ruvigny. Ils se battirent en désespérés et furent anéantis. Mais le combat n'avait pas plutôt pris fin que les officiers catholiques qui les avaient combattus, sachant que tous les réfugiés français qui seraient pris vivants étaient d'avance condamnés à mort, eurent soin de recueillir les



survivants, de les cacher dans leurs tentes et de les soigner. Dès qu'ils furent en état de fuir, ils leur rendirent discrètement la liberté. Le colonel de Ruvigny, dissimulé à toutes les recherches, échappa comme les autres (4).

Cette conduite humaine, trop rare dans les discordes civiles, et dont les Protestants, un siècle plus tôt, n'avaient jamais donné l'exemple, honorait singulièrement les officiers du Roi. Leurs compatriotes émigrés ne furent d'ailleurs pas les seuls à éprouver les effets de la générosité française. Racine écrivait le 6 août 1693 : « Un général hollandais, le comte de Solms, disait au chevalier de Rozel, occupé à le soigner : *Quelle nation est donc la votre? Vous vous battez comme des lions et vous traitez les vaincus comme s'ils étaient vos meilleurs amis...* »

« Race prompt au combat, mais sans malignité », disait déjà Strabon de nos ancêtres Celtes.

Un des Grands-Croix de Saint-Louis qui venait d'être nommé, le général de Montchevreuil, fut tué à Nerwinde et plusieurs des nouveaux Chevaliers y périrent. Les officiers s'étaient prodigués et avaient versé leur sang sans compter pour obtenir la Croix; aussi le maréchal de Luxembourg la réclama-t-il au Roi pour des centaines de blessés, qui offraient de renoncer à tout avancement pour l'obtenir. Mais Louis XIV renvoya toutes les nominations à la fin de cette campagne, où son armée marcha de succès en succès et conquit tant de drapeaux que Luxembourg en garda le nom de « tapissier de Notre Dame ».

A l'armée d'Italie, la nouvelle de l'institution de l'Ordre n'avait pas produit un moindre enthousiasme. La bataille de la Marsaille gagnée par Catinat sur l'armée du duc de Savoie, dans le même temps où Luxembourg était vainqueur à Nerwinde, fut marquée par le même élan et par la même

(4) L'histoire officielle a omis de rapporter ce fait, enregistré par tous les témoignages contemporains. Par contre, elle a conservé la mémoire du maréchal de Schomberg et du même Ruvigny lançant leurs régiments de réfugiés protestants sur la poignée de Français qui servaient dans l'armée de Jacques II, en Irlande, et leur criant : *Sus! sus! voici vos persécuteurs!*... Ceci se passait trois ans avant Nerwinde.

irrésistible charge à la baïonnette; là aussi les propositions pour la Croix de Saint-Louis furent nombreuses (5).

C'est en Février 1694, que Louis XIV commença à faire les nominations de Chevaliers de Saint-Louis, d'après les enquêtes qui lui furent présentées. Il pourvut d'abord aux vacances, puis attribua les douze croix avec pension qu'il avait mises en réserve, et donna enfin des croix sans pension — les titulaires n'en devant être pensionnés qu'au fur et à mesure de la disparition des plus anciens Chevaliers.

Le château de Versailles s'était empli d'officiers en congé, arrivés des armées qui se battaient en Flandre, en Allemagne, en Espagne ou en Piémont. La plupart étaient blessés; tous étaient proposés pour la Croix de Saint-Louis par les Maréchaux, qui en faisaient les plus grands éloges. Le Roi les reçut, un à un, et, chaque jour, à la sortie du Conseil, il créait des Chevaliers. Il y eut cependant bien des déceptions, car les propositions faites par les commandants d'armées furent réduites de moitié. A ceux qui ne furent pas nommés, on distribua des grades, des commandements de villes, des bénéfices; mais, toute gratuite qu'elle fut pour les derniers venus, la Croix d'or émaillée de blanc était un bien autre appât aux yeux de ces glorieux soldats. La parcimonie avec laquelle Louis XIV la distribuait contribua, d'ailleurs, à la mettre à plus haut prix encore.

S'il n'accorda pas toutes les nominations qui lui étaient demandées, le Roi ajouta, par contre, de sa propre initiative, plusieurs noms de vieux et loyaux officiers sur les listes de nouveaux Chevaliers. De ce nombre fut M. de Visé, cornette à dix-huit ans dans le régiment de Menneville, qui avait fait ses premières armes à Rocroy, où il fut blessé, et qui avait servi ensuite sans interruption *pendant cinquante-deux ans*, en récoltant au moins une blessure à chaque bataille à

(5) Le lendemain de la victoire de Staffarde, on pouvait voir Catinat jouant aux quilles au milieu du camp avec les jeunes cadets du régiment de Grancey. Le colonel de ce régiment observa qu'il était étonnant de voir un maréchal de France jouer aux quilles après une bataille gagnée. *Cela ne serait étonnant que si je l'avais perdue*, répondit Catinat en riant. Telle était l'armée de ce temps.

laquelle il prenait part. A soixante-dix ans, il se trouvait avoir eu la jambe fracassée par un boulet, une main emportée par un éclat de bombe, un œil crevé par une balle et la langue percée d'un coup d'épée, ce qui l'empêchait de parler distinctement; quant à son torse, c'était une véritable écumoire, tant il était semé de cicatrices. Au cours de ses campagnes, il avait eu vingt et un chevaux tués sous lui. Ce héros septuagénaire venait de prendre sa retraite avec le grade de lieutenant des gardes du corps, qui équivalait à celui de maréchal de camp (aujourd'hui général de brigade). Louis XIV lui envoya la croix de Saint-Louis, avec une lettre autographe des plus flatteuses. Il fit aussi de nombreuses nominations dans la Flotte, notamment celle de Jean Bart.

Rien, par contre, ne put le décider à nommer Chevaliers de Saint-Louis des officiers très méritants, qui avaient le défaut d'appartenir à l'Ordre de Malte. Le Roi était mécontent du chiffre de gentilshommes que cet Ordre enlevait à son service et ne lui restituait que fort rarement et à titre précaire. Il voulut en témoigner de la sorte son mécontentement, affectant de considérer les Chevaliers de Malte nés ses sujets comme ayant renoncé volontairement à la nationalité française. C'était montrer qu'il oubliait les services éminents que l'Ordre de Malte avait rendus à la Couronne quand Richelieu et Colbert créèrent notre flotte de guerre. Cette injuste exception fut annulée plus tard par Louis XV.

A la paix de Ryswick, le 20 septembre 1697, le Roi se trouva avoir fait en tout, depuis mai 1693, six cent quinze Chevaliers de Saint-Louis. En quatre ans, plus de cent vingt de ceux-ci, soit le cinquième environ, s'étaient déjà fait tuer.

C'est vers ce temps que Louis XIV repoussa fermement la requête des lieutenants-généraux (aujourd'hui généraux de division) de ses armées, qui, par l'intermédiaire de six d'entre eux, MM. de Grignan, de Chaseron, de Durfort, de Saint Aignan, de Montal et de Beuvron, demandaient à être de droit Chevaliers de Saint-Louis, comme les maréchaux de France. Il leur fut répondu qu'ils devaient, comme les simples officiers, se signaler par des actions d'éclat s'ils voulaient obtenir la Croix.

Par contre, il lui arriva d'accueillir favorablement des requêtes inattendues, mais touchantes. C'est ainsi qu'un ancien major au régiment de Piémont, M. de la Bretoche, d'une famille originaire du comté de Nice, allait recevoir l'Ordre sans l'avoir demandé. Il était fort âgé et fit valoir qu'il aurait sans doute peu de temps à en porter les insignes; que cinq de ses fils avaient déjà été tués au service du Roi; qu'il lui en restait un seul, lieutenant-colonel des Cuirassiers du Dauphin et ayant de fort beaux états de service; que donner la Croix de Saint-Louis à ce dernier serait honorer en lui le dévouement de toute sa famille. Le Roi se rendit à ces raisons et fit Chevalier le fils au lieu du père, auquel il adressa une lettre des plus flatteuses.

La paix faite, l'*Ordre de Saint-Louis* resta l'objet des préoccupations et de l'ambition de toute l'armée. Le marquis de Barbézieux, ministre de la Guerre, imagina de distinguer les Chevaliers déjà pensionnés de ceux qui ne l'étaient pas encore en donnant aux premiers une rosette sur leur ruban. Cette particularité dura autant que Barbézieux, qui mourut en janvier 1701; puis, tous les Chevaliers prirent la rosette. Les maréchaux de France s'occupaient de requêtes de plus grande importance : ils réclamaient instamment des Croix en faveur d'officiers, et même de généraux, qui l'avaient dix fois méritée sans l'obtenir. Pour leur donner satisfaction, on fit, en mars 1700, une nouvelle promotion qui compta plus de 200 noms (6).

La paix dont le royaume jouissait ne devait pas être de longue durée. La guerre de la succession d'Espagne éclata (1701) avant que fussent pansées les blessures faites par celle de la Ligue d'Augsbourg. Impuissant à éviter la conflagration générale qui s'annonçait, Louis XIV s'y prépara du moins en annonçant que l'Ordre de Saint-Louis serait largement ouvert aux officiers qui se distingueraient. Cela suffit pour que plusieurs milliers des gentilshommes qui avaient renoncé au service, accourussent sous les drapeaux et vendissent

(6) On s'étonne de trouver parmi ces noms celui de Saint Mars, le gouverneur de la Bastille, dont le principal titre était d'avoir été le géolier du Masque de Fer.

leurs terres pour lever des soldats. Ils ne furent pas seuls à agir ainsi, car de nombreux jeunes gens appartenant à la riche bourgeoisie formèrent, eux aussi, des compagnies à leurs frais, et accrurent d'autant l'armée royale sans que le Trésor en fut obéré.

Ce prodigieux élan se maintint constamment pendant les dix années de lutte qui suivirent, années où furent répandus des flots de sang. A peine une bataille avait-elle décimé nos cadres qu'une promotion de Chevaliers de Saint-Louis, faisant accourir des flots de volontaires, compensait les pertes et au delà. Chamillart, successeur de Barbézieux au ministère de la Guerre, constate le fait, en 1704, dans sa correspondance. Et c'est très justement que Napoléon a pu dire, un siècle plus tard, en instituant la Légion d'Honneur : « Si Louis XIV n'avait pas eu à sa disposition la monnaie de la Croix de Saint-Louis, il n'aurait jamais pu soutenir la lutte contre l'Europe coalisée dans la guerre de la succession d'Espagne ».

Pour être plus largement distribuée que dans la précédente guerre, cette monnaie n'était cependant pas prodiguée. Voici un échantillon des exploits qu'il fallait accomplir pour l'obtenir.

A la bataille de Carpi (1701), contre l'armée du prince Eugène, le régiment de Mauroy-Cavalerie eut son drapeau enlevé. Pour le mettre en lieu sûr, les cuirassiers impériaux qui lui faisaient face se passèrent de main en main leur trophée, qui se trouva en un instant derrière leurs lignes. Deux officiers connus pour leur bravoure et leur vigueur, les capitaines de Belle et Le Clerc chargent aussitôt les cuirassiers, percent leur ligne, reprennent le drapeau, et, quoique criblés de vingt blessures, parviennent à se refaire jour et à le rapporter à leur régiment. Le capitaine de Belle succomba peu après à la perte de son sang. Le capitaine Le Clerc survécut et fut fait chevalier de Saint-Louis.

Au combat de Wrangé, en Flandre, le comte de Caraman, qui servait sous le maréchal de Villeroy, se porte avec un faible corps de troupes au secours de trente-cinq escadrons français, que le duc de Malborough allait écraser avec des



forces plus que triples. Il fait sa diversion avec tant d'adresse et de décision que le général anglais, non seulement vit échapper sa proie, mais encore subir de grosses pertes. Le comte de Caraman était déjà Chevalier de Saint-Louis. Dérogeant pour cette fois à la règle qu'il avait posée que les grades, dans l'Ordre, ne s'obtiendraient qu'un à un, Louis XIV créa le vainqueur Grand-Croix, en le dispensant de passer par le grade de Commandeur et sans qu'il y eut de vacance parmi les Grands-Croix.

Il fallut bientôt déroger sur un autre point aux Statuts de l'Ordre. Dans l'impossibilité où l'on était souvent d'accorder des congés aux nouveaux Chevaliers, pour leur permettre de venir se faire recevoir par le Roi à Versailles, on se décida à déléguer aux Princes du Sang présents aux armées le pouvoir de recevoir dans l'Ordre. Beaucoup d'officiers qui seraient morts sans avoir eu la joie de revêtir leurs insignes, purent ainsi les porter dans les sanglantes batailles de ce temps, où la liste des Chevaliers de Saint-Louis tués au feu forme un interminable martyrologe.

Pourtant, fidèle à sa règle de ne pas déprécier le ruban couleur de feu, Louis XIV continuait à refuser beaucoup de nominations demandées. Il n'en fit pas une seule après la défaite de Ramillies, où les officiers s'étaient prodigués pour arrêter la déroute. Après Malplaquet, où l'armée anglo-germano-hollandaise avait perdu 15 généraux, 1.800 officiers et 30.000 soldats (contre 10.000 Français tombés), il n'accorda que la moitié des nominations demandées par le maréchal de Villars. Et cependant le comte de Puységur, major général de l'armée, avait écrit au Roi, entre autres choses : « Les charges qu'ont faites les grenadiers à cheval « ont été au-dessus de l'humanité. »

Il était réservé à l'*Ordre de Saint-Louis* d'exercer une influence décisive sur la conclusion de la paix. Les plénipotentiaires des puissances discouraient à Utrecht sans arriver à s'entendre, tant les prétentions des ennemis de la France étaient excessives. Villars résolut de jeter quelque trouble dans leurs délibérations, en vue de rendre nos antagonistes plus accommodants. Il y avait alors dans les Flandres un

chef de partisans nommé Pasteur, Wallon de nation, et comme tel sujet du roi d'Espagne ; il était renommé par son audace et son habileté hors de pair. Le maréchal lui fit promettre la Croix de Saint-Louis — singulière fortune pour un soldat irrégulier — à condition qu'il tenterait certaine entreprise beaucoup plus difficile que celles par lesquelles il s'était signalé jusque-là.

Pasteur accepta. On le renforça de 1.500 dragons, triés homme par homme dans la division de Broglie. Avec ce petit corps, il se jette brusquement sur la Hollande, et, pendant trente jours, la parcourt dans tous les sens, enlevant les villes, brûlant les villages et commettant des dommages irréparables. Toute la cavalerie du prince Eugène, mise à ses trousses, chercha vainement à le cerner et ne parvint à prendre contact que pour se faire battre en détail. Après avoir épouvanté la Hollande et fait trembler, dans Utrecht même, les plénipotentiaires ennemis, Pasteur parvint à retraverser les lignes adverses ; il rentra avec sa troupe entière et la moitié de ses dragons remontés de frais sur des chevaux de prix. Chaque soldat rapportait, en croupe, une sacoche pleine d'or ; en outre, soixante bourgmestres de localités importantes, baillis ou notables financiers, étaient ramenés prisonniers pour qu'on en put tirer rançon.

Cette démonstration fit plus d'effet qu'une bataille gagnée, et la paix fut conclue. Pasteur eut sa Croix de Saint-Louis, que nul ne songea à lui contester après une campagne aussi remarquablement conduite.

La guerre de la succession d'Espagne prit définitivement fin en 1714, avec les traités de Rastadt et de Baden, imposés à l'Empereur, seul resté en ligne. En août de l'année suivante, Louis XIV, déjà au seuil de la tombe, fit une promotion de Chevaliers de Saint-Louis, la plus nombreuse qui eut encore eu lieu. Elle ne monta cependant qu'au tiers des propositions faites et le maréchal de Villars se plaignit hautement de cette parcimonie. Le Roi promit une promotion supplémentaire qui réparerait certaines injustices. Mais il mourut le 1<sup>er</sup> septembre suivant, sans avoir eu le temps de tenir parole.

Vingt-deux années s'étaient écoulées depuis qu'il avait fondé l'Ordre, et, pendant tout ce temps, il n'avait pas créé plus de 17 Grands-Croix, 52 Commandeurs et 1.800 Chevaliers. La moitié de ceux-ci avaient été tués à l'ennemi. En sorte que l'armée française comptait une infinité de lieutenants généraux (généraux de division), maréchaux de camp et brigadiers (généraux de brigade), qui attendaient vainement depuis des années la Croix de Saint-Louis.

Le maréchal de Villars, qui jouissait d'un grand crédit auprès du Régent, obtint, la même année, la promotion supplémentaire qu'il réclamait. Elle fut importante, mais on y remarqua avec surprise des nominations que rien ne nécessitait et que le feu Roi n'eut pas signées : celles des ducs d'Antin, de Charost, de la Vrillière, d'Aumont, de Biron et de Saint Simon. Le haut rang de ces promus avait suppléé à l'insuffisance de leurs titres militaires. En même temps qu'il signait cette promotion, le Régent annonçait qu'il n'y en aurait pas de nouvelle avant la majorité du Roi; et il n'y en eut pas, en effet, avant 1723.

En avril 1719, une Ordonnance du Régent modifia l'organisation de l'Ordre, dont elle augmentait notablement le chiffre des dignitaires et les ressources financières.

Le nombre des Grands-Croix fut porté de huit à *douze*, tous pensionnés à 6.000 livres comme auparavant.

Le nombre des Commandeurs de vingt-quatre à *quarante* (dont treize furent pensionnés à 4.000 livres et vingt-sept à 3.000 livres).

Enfin, le chiffre des Chevaliers pensionnés passa cent vingt-huit à *quatre cent treize*.

Les pensions de l'Ordre se trouvèrent, de ce chef, absorber chaque année 627.000 livres au lieu de 300.000. C'était peu encore, si l'on songe à ce que la France devait à l'*Ordre de Saint-Louis*.

La même ordonnance donnait à l'Ordre des Officiers analogues à ceux du Saint Esprit. Le garde des sceaux d'Argenson en devint Chancelier; le ministre de la Guerre, Leblanc, fut Maître des Cérémonies; Fleuriau d'Armenonville fut Greffier.

En outre, on pourvut aux vacances parmi les Comman-

deurs et les Grands-Croix, mais aucun nouveau Chevalier ne fut créé.

Le 20 avril 1723, Louis XV atteignit sa majorité légale : treize ans. Une promotion fut donc préparée. On eut la délicate pensée de vouloir que ce Roi enfant usât pour la première fois de sa prérogative de Grand Maître en créant Chevalier un vétérân parvenu à l'âge le plus avancé. Il s'agissait de Nicolas de Cornel, âgé de 112 ans, né par conséquent un an après la mort d'Henri IV. Il avait fait avec honneur toutes les guerres du règne de Louis XIII, plusieurs de celles du règne de Louis XIV, et s'était retiré avec le grade de capitaine. Il était déjà centenaire quand, lors de l'invasion de 1712, il voulut reprendre du service et forma un corps de milice. La *Gazette de France* du 23 avril 1723 raconte la touchante cérémonie par laquelle le Grand Maître de treize ans créa Chevalier cet imposant vieillard. Nicolas de Cornel ne devait mourir qu'en 1726, à l'âge de 115 ans.

Le nombre des Chevaliers de l'Ordre était devenu fort restreint en novembre 1740, c'est-à-dire au début de la guerre de la succession d'Autriche, quand Louis XV se décida à faire une promotion de 700 Chevaliers. Plus des deux tiers des pensions étaient libres. Le Roi consacra chaque jour, jusqu'à la fin de l'année, une heure ou deux au cérémonial des réceptions. En même temps, il déléguait les maréchaux de Noailles, de Belle-Isle, de Broglie, de Maillebois et de Coigny, ainsi que le duc de Penthièvre, Grand Amiral, pour faire les réceptions aux armées.

De nouvelles promotions eurent lieu, ensuite, presque d'année en année, pendant la guerre de Sept Ans ; et, sans qu'il fut montré aucune prodigalité, la Croix de Saint-Louis put être plus facilement obtenue que sous le Grand Roi. Par exemple, après la victoire de Lawfeld, gagnée par le maréchal de Saxe, le régiment de la Tour-du-Pin reçut, à lui seul, treize Croix de Saint-Louis : aussi avait-il fait des prodiges.

Vers la fin de cette guerre, une nouvelle ordonnance royale, en date du 27 mars 1761, portait le chiffre des Grands-Croix de l'Ordre à 24, celui des Commandeurs à 50 et réglait la part proportionnelle de l'armée de terre, de l'artillerie, du

génie et de la marine, dans l'attribution de ces dignités. Il fut établi que, sur ces chiffres, il y aurait en permanence dix Grand-Croix ou Commandeurs choisis dans la maison du Roi, laquelle aurait droit aussi à 43 Chevaliers pensionnés. Le taux de certaines pensions était réduit, mais le nombre de pensionnés était notablement accru. Leur coût total annuel passait de 627.500 livres à 707.200 livres.

Après le traité de Paris, qui termina la guerre de Sept Ans, une vaste promotion eut lieu, qui donna satisfaction à la plupart des propositions faites par les Maréchaux.

Nous ne pouvons rapporter ici toutes les ordonnances royales rendues par Louis XV au sujet de l'*Ordre de Saint-Louis*. Il s'occupa tour à tour de punir ceux qui usurpaient la Croix de l'Ordre (7); d'exempter d'impôts directs les Chevaliers de Saint-Louis, au même titre que les officiers estropiés au service; de régler le statut personnel des Chevaliers de Saint-Louis qui viendraient à recevoir en outre l'Ordre du Saint-Esprit, etc. Un moment, il fut sur le point d'accorder à tout Chevalier de Saint-Louis non noble de naissance, la noblesse héréditaire (8).

(7) L'ordonnance du 11 juillet 1749 punissait l'usurpation des insignes de l'Ordre de vingt années de prison, et en outre de la dégradation nobiliaire ou militaire, si l'usurpateur était gentilhomme ou soldat; s'il n'était ni l'un ni l'autre, la peine était celle des galères à perpétuité. La vente et l'achat des Croix de Saint-Louis, même comme objet de collection, étaient frappés d'interdiction. Nul orfèvre ne pouvait en fabriquer que sur l'ordre exprès de la Chancellerie et pour le compte de celle-ci, à peine d'un an de prison et de 2.000 livres d'amende.

Cette ordonnance fut prise parce que l'on avait trouvé insuffisante la condamnation d'un officier traduit, cette année-là, devant un Conseil de Guerre assemblé aux Invalides et présidé par Charles-Louis Fouquet, duc de Belle-Isle, Pair et Maréchal de France. L'inculpé, convaincu d'avoir usurpé la Croix de Saint-Louis, avait été condamné à la dégradation militaire, à dix années de prison, puis au bannissement à trente lieues de Paris.

(8) En grande majorité, les officiers d'infanterie, et même quelques officiers de cavalerie, étaient, sous les Valois, d'extraction bourgeoise ou paysanne. Sous Louis XIII et Louis XIV les officiers non nobles furent encore très nombreux. A partir de Louis XV, on tenta de réduire le nombre de ceux qu'on appelait les « officiers bleus », par opposition aux « officiers rouges » ou gentilshommes de naissance. Chose intéressante à noter, les meneurs de ce mouvement — si contraire à nos traditions militaires — se recrutaient parmi les adeptes du Philosophisme, les admi-



Le règne de Louis XVI amena la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, qui fut marquée par de rudes combats et de belles victoires. Soucieux de ne laisser aucun mérite sans récompense, le Roi élargit encore les cadres de l'Ordre : le nombre des Chevaliers fut augmenté, celui des Commandeurs porté à 80, celui des Grands-Croix à 40. Le temps n'était plus où vingt années de campagne et dix blessures ne suffisaient pas à décider le Roi Soleil à accorder la Croix de Saint-Louis.

Hélas ! la hache révolutionnaire était déjà au cœur de de l'arbre. L'Assemblée Nationale, usurpatrice des pouvoirs souverains, portait une main destructrice sur le patrimoine de gloire de notre pays. Le 1<sup>er</sup> janvier 1791, elle rendait le décret suivant, que Louis XVI sanctionna le 7 du même mois :

« Art. premier. — A l'avenir, la décoration militaire sera  
« accordée aux officiers de toutes les armes et de tous les  
« grades à 24 ans de services révolus.

rateurs de Voltaire et de Diderot. Ils arrivèrent à leurs fins sous Louis XVI.

Dans l'ancienne France, l'épaulette procurait toujours la noblesse personnelle, laquelle, après trois générations d'officiers, devenait noblesse héréditaire. Tout officier de fortune arrivé au grade de général obtenait d'emblée la noblesse héréditaire. Sous le ministère funeste du comte de Saint Germain (1775) on en vint, au contraire, à vouloir interdire au non nobles l'accès du corps des officiers. Cette manœuvre, fort singulière en apparence de la part du Philosophisme, qui raillait les privilèges dus à la naissance, eut les conséquences les plus décisives pour sa politique de guerre civile : elle jeta dans l'armée royale, entre nobles et non nobles, un germe de discorde qui détruisit la discipline militaire à l'heure où éclata la Révolution.

Quand il plagia, par la création de la Légion d'Honneur, l'institution de l'*Ordre de Saint-Louis*, Napoléon n'accorda aux nouveaux titulaires de son Ordre ni la noblesse héréditaire, ni la noblesse personnelle. Il se borna à décider, par décret du 11 mars 1808, que les Chevaliers de la Légion d'Honneur qui justifieraient d'un revenu minimum de 3.000 francs pourraient se faire autoriser à porter le titre non héréditaire de Chevalier (premier degré de la noblesse impériale). S'ils constituaient en majorat une rente d'au moins 3.000 francs, l'héritier de ce majorat héritait aussi du titre de Chevalier. Louis XVIII abolit ces dispositions ; mais, par ordonnance du 8 octobre 1814, il accorda la noblesse héréditaire aux descendants de trois Chevaliers de la Légion d'Honneur : aïeul, père et fils. Cette ordonnance n'a, que nous sachions, jamais été expressément abrogée.

« Art. 2. — Les années de service comme soldat et sous-officier compteront comme celles d'officier.

« Art 3. — Les officiers en retraite ou réformés pourront faire valoir leurs droits. »

Le 30 juillet 1791, nouveau décret prévoyant que « tout Ordre, toute corporation, toute décoration, tout signe extérieur qui suppose des distinctions de naissance, sont supprimés en France, et il ne pourra en être établi à l'avenir. » A titre provisoire, la *décoration militaire* (titre remplaçant celui d'*Ordre de Saint-Louis*) était seule maintenue.

Le 26 septembre 1791, l'Assemblée décidait que la *décoration militaire* serait conférée sans qu'il soit exigé de serment du récipiendaire ; le cérémonial de réception était aboli ; les officiers non catholiques étaient non seulement admis, mais déclarés « particulièrement susceptibles » de recevoir cette décoration.

Le 19 septembre 1792, l'Assemblée Nationale supprimait la Caisse de l'Ordre.

Le 15 octobre 1792, enfin, la Convention, plus radicale, supprimait l'Ordre lui-même. Elle ordonnait (le 15 novembre) de briser le grand sceau de l'Ordre et de l'envoyer à la Monnaie. L'année suivante, elle prenait trois décrets successifs pour obliger les anciens Chevaliers de Saint-Louis à déposer leurs Croix dans les municipalités.

Bien des Croix, cependant, ne furent jamais livrées. On en portait beaucoup en Vendée et à l'armée de Condé. En exil, Louis XVIII pourvoyait aux vacances parmi les dignitaires et créait de nouveaux Chevaliers : en peu d'années, il en fit plusieurs centaines, et nomma 37 Commandeurs et 11 Grands-Croix. La plupart de ces distinctions allaient aux officiers des insurgés de l'Ouest.

Après 1801, les nominations se ralentirent brusquement avec la fin de la Chouannerie : il n'y en eut plus que six en treize ans. Il faut attendre jusqu'au 16 avril 1814 pour trouver une Croix de Saint-Louis donnée à un officier français. Elle fut remise au contre-amiral Troude, qui était venu se mettre à la disposition de Louis XVIII pour le ramener en France.

Le 12 décembre 1814, le Roi rétablissait la dotation de l'Ordre et fixait à 24 années de service l'ancienneté nécessaire pour qu'un officier put obtenir la Croix : les années passées comme soldat ou sous-officier comptaient pour moitié d'une année de grade d'officier. Le 30 avril 1817, le nombre des Grands-Croix était maintenu à 40 et celui des Commandeurs porté à 120. Le 13 août 1823, nouveau décret portant le nombre des Grands-Croix à 60. Sur ces Grands-Croix, il était décidé, le 17 septembre suivant, que neuf seraient attribuées à la marine. (Cette notable augmentation des dignitaires était motivée par le désir de récompenser les officiers qui venaient de se signaler pendant la campagne d'Espagne).

On fit, par contre, très peu de Chevaliers après l'expédition de Grèce : 29 seulement pour l'armée de terre. Quant à la flotte, l'amiral de Rigny, vainqueur à Navarin, affecta de ne demander la Croix de Saint-Louis que pour des officiers des flottes alliées. Pour ses propres officiers, il ne fit de propositions que dans la Légion d'Honneur.

Les trois dernières Croix de Saint-Louis accordées par la monarchie le furent à l'occasion de la prise d'Alger : on les donna au sous-lieutenant Bessières du 3<sup>e</sup> de ligne, et aux deux fils du maréchal de Bourmont.

D'autres propositions allaient suivre : mais le tumulte de la Révolution de 1830 fit diversion aux exploits de nos soldats. Une seconde fois, l'*Ordre de Saint-Louis* fut supprimé par les insurgés triomphants, acharnés à effacer les souvenirs de la Grandeur française. Il n'a pas été rétabli.

FLAVIEN BRENIER.

(A suivre.)







# TABLE DES MATIÈRES

DU IX<sup>e</sup> VOLUME (*Année 1915*)

## I. Direction de la Revue.

|                        | Pages. |
|------------------------|--------|
| A nos amis . . . . .   | I      |
| A nos abonnés. . . . . | 69     |

## II. Table par ordre alphabétique des collaborateurs.

**MAURICE BARRÈS, de l'Académie française.**

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| Le Vieux Dieu allemand . . . . . | 267 |
|----------------------------------|-----|

**FLAVIEN BRENIER.**

|  |          |
|--|----------|
| Georges Thiébaud. . . . .                                    | 55       |
| Homère et son Temps . . . . .                                | 116      |
| Le Vieux Dieu allemand . . . . .                             | 172      |
| Les Ordres de Chevalerie de la Monarchie française . . . . . | 318, 399 |

**CAPITAINE DE L...**

|                           |    |
|---------------------------|----|
| Lettres du front. . . . . | 98 |
|---------------------------|----|

**COMMANDANT DE X...**

|   |     |
|---|-----|
| Observations sur les premières phases de la Campagne 1914-1915. . . . . | 244 |
|---|-----|

**LE F. V. VISITEUR**

|  |          |
|--|----------|
| Un projet maçonnique de rapprochement Franco-Allemand. . . . . | 32       |
| Les Loges et la Guerre . . . . .                               | 107      |
| Loges françaises et Loges allemandes . . . . .                 | 142      |
| Carnet du F. V. Visiteur . . . . .                             | 148, 273 |



**G. LA BRÈCHE.**

|                                    | Pages.        |
|------------------------------------|---------------|
| L'Union Sacrée . . . . .           | 158           |
| Associations maçonniques . . . . . | 287, 352, 392 |
| La Théosophie en France. . . . .   | 308           |

**HERVÉ DE RAUVILLE.**

|  |     |
|--|-----|
| La Franc-Maçonnerie et l'Union Sacrée. . . . . | 381 |
|--|-----|

**SAINT-CHRISTO.**

|   |    |
|---|----|
| Autour de la Guerre. . . . .              | 7  |
| Le Vieux Dieu allemand . . . . .          | 65 |
| Le Dernier espoir de l'Allemagne. . . . . | 70 |

**LES IDÉES ET LES FAITS.**

|   |     |
|---|-----|
| Le Vieux Dieu allemand . . . . .              | 300 |
| Le délire odinique . . . . .                  | 301 |
| Littérature religieuse allemande . . . . .    | 302 |
| Le Martyre du Clergé français . . . . .       | 304 |
| Savants d'Outre-Rhin . . . . .                | 305 |
| Chacun prend son bien. . . . .                | 365 |
| Contribution au Vieux Dieu allemand . . . . . | 367 |
| La responsabilité du Kaiser . . . . .         | 369 |
| La rumeur infâme . . . . .                    | 377 |

**DIVERS.**

|                                   |     |
|-----------------------------------|-----|
| La Bruyère et la Guerre . . . . . | 62  |
| Paroles pontificales . . . . .    | 171 |

**III. Communications de la Ligue Française  
Antimaçonnique.**

|  |               |
|--|---------------|
| Le Saint-Siège et la Ligue Antimaçonnique. . . . . | 3             |
| Nos morts. . . . .                                 | 26            |
| Ligue Française Antimaçonnique . . . . .           | 137, 239, 296 |
| Bénédiction Pontificale . . . . .                  | 359           |
| Bureau Antimaçonnique International . . . . .      | 361           |

---

*Le Gérant : Flavien BRENIER.*

---

Imprimerie de l'Eure, 6, rue du Meilet, Evreux. — G. Poussin, Dr.



# La Revue Antimagonnique

SIXIÈME ANNÉE. — *Deuxième Série.*

---

N<sup>os</sup> 1 et 2. — Janvier-Février 1915.



*Sub tutela Michaëlis*

*Rédaction et Administration :*  
**5, Rue de l'Odéon — PARIS (VI<sup>e</sup>).**

---

# Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

Les ouvrages énumérés ci-après sont en vente dans nos bureaux aux prix marqués. Toute personne justifiant de sa qualité d'abonné à la « Revue Antimaçonnique », de membre de la « Ligue Française Antimaçonnique », ou de ligueuse de la « Ligue Jeanne-d'Arc », aura droit à une réduction de 10 % sur les prix indiqués.

En outre, par suite d'une entente avec les principales maisons d'édition, notre service de Librairie pourra procurer à nos abonnés et ligueurs TOUTES LES NOUVEAUTÉS, romans, brochures ou même livres techniques, paraissant en Librairie, EN LES FAISANT BÉNÉFICIER SUR CES OUVRAGES DE LA MÊME RÉDUCTION DE 10 %. Pour jouir de cet avantage, nos abonnés et ligueurs n'auront qu'à adresser toutes leurs commandes de livres au

## Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

L'envoi leur sera fait dans le plus bref délai

### OUVRAGES RECOMMANDÉS :

- BARRUEL : *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme* (très rare). Cinq volumes grand in-8° . . . . . 40 »
- DESCHAMPS : *Les Sociétés secrètes et la Société* (très rare). Trois forts volumes in-4° . . . . . 50 »
- Le Répertoire Maçonnique**, contenant les noms de 36.000 francs-maçons de France et des colonies. Un fort volume in-8° . . . . . 7 50
- Mgr DELASSUS : *La Conjuration antichrétienne* (ouvrage très recommandé, véritable somme des connaissances antimaçonniques). Trois forts vol. in-12. . . . . 10 »
- LE CHEVALIER GOUGENOT DES MOUSSEaux : *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens* (édition revue et corrigée, Paris, 1886). Ce célèbre ouvrage, qui a coûté la vie à son auteur, mort empoisonné, a été systématiquement détruit par les Juifs et il n'en subsiste que de rares exemplaires. Un fort vol. in-8° de 543 pages. 25 »
- LOUIS PRACHE : *La pétition à la Chambre contre la Franc-Maçonnerie*. Ouvrage extrêmement documenté sur le fonctionnement de la Franc-Maçonnerie moderne. Un volume. . . . . 3 50
- Mgr LÉON MEURIN, S. J., évêque de Port-Louis : *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*. Savante étude sur le symbolisme maçonnique et les doctrines secrètes de la Kabbale juive. Indispensable pour l'étude approfondie de la question maçonnique. Un volume de 560 pages, grand in-8°, avec planches explicatives. Très rare . . . 25 »
- Abbé Emm. BARBIER : *Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise*. Un volume in-8° . . . . . 3 50
- Nel ARIÈS : *Le Sillon et le mouvement démocratique*. Un vol. in-12 . . . . . 3 50
- Antoine BAUMANN : *Les méthodes d'action de la Franc-Maçonnerie*. (Brochure de propagande . . . . . » 25
- LOUIS HOSOTTE : *Histoire de la Troisième République (1870-1910)*. Ouvrage indispensable dans la bibliothèque de tout homme politique et de tout comité d'opposition; documentation très abondante sur tous les événements contemporains. Un fort volume in-8° de 850 pages, avec plusieurs tables . . . . . 7 »
- PAUL FESCH : *Procès et Martyre de Jeanne d'Arc* (seule traduction absolument complète du procès de la Pucelle, d'après les textes authentiques). Un fort volume in-12 de 550 pages . . . . . 4 »
- CHARLES FLEURY : *La République Juive* (avec plusieurs chapitres consacrés à l'organisation secrète juive). Un fort volume in-12 . . . . . 2 »

Nous recommandons aux lecteurs de la « Revue Antimaçonnique » de s'adresser pour leurs achats aux Maisons signalées aux annonces, en dernière page.

# La Revue Antimagonnique

SIXIÈME ANNÉE. — *Deuxième Série.*

---

N<sup>os</sup> 3 et 4. — Mars-Avril 1915.



*sub tutela Michaëlis*

*Rédaction et Administration :*  
5, Rue de l'Odéon — PARIS (VI<sup>e</sup>).

---

# Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

*Les ouvrages énumérés ci-après sont en vente dans nos bureaux aux prix marqués. Toute personne justifiant de sa qualité d'abonné à la « Revue Antimaçonnique », de membre de la « Ligue Française Antimaçonnique », ou de ligieuse de la « Ligue Jeanne-d'Arc », aura droit à une réduction de 10 % sur les prix indiqués.*

*En outre, par suite d'une entente avec les principales maisons d'édition, notre service de Librairie pourra procurer à nos abonnés et ligieuses TOUTES LES NOUVEAUTÉS, romans, brochures ou même livres techniques, paraissant en Librairie, EN LES FAISANT BÉNÉFICIER SUR CES OUVRAGES DE LA MÊME RÉDUCTION DE 10 %. Pour jouir de cet avantage, nos abonnés et ligieuses n'auront qu'à adresser toutes leurs commandes de livres au*

## Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

L'envoi leur sera fait dans le plus bref délai

### OUVRAGES RECOMMANDÉS :

- BARRUEL : Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme** (*très rare*). Cinq volumes grand in-8° . . . . . 40 "
- DESCHAMPS : Les Sociétés secrètes et la Société** (*très rare*). Trois forts volumes in-4° . . . . . 50 "
- Le Répertoire Maçonnique**, contenant les noms de 36.000 francs-maçons de France et des colonies. Un fort volume in-8° . . . . . 7 50
- G. DE LAFONT DE SAVINES : Etat statistique des Juifs dans l'Armée, la Magistrature, les diverses administrations et le High-Life français, d'après des documents israélites.** Un fort volume in octavo. . . . . 6 "
- FLAVIEN BRENIER : Les Juifs et le Talmud, morale et principes sociaux des Juifs d'après leur livre Saint, le Talmud, avec un aperçu des circonstances historiques dans lesquelles le peuple Juif renonça à la loi de Moïse.** Ouvrage honoré de l'approbation de L. L. Em. Em. les cardinaux Rampolla, Ferrata et Vincenzo Vannutelli . . . 4 50
- LE CHEVALIER GOUGENOT DES MOUSSEaux : Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens** (édition revue et corrigée, Paris, 1886). Ce célèbre ouvrage, qui a coûté la vie à son auteur, mort empoisonné, a été systématiquement détruit par les Juifs et il n'en subsiste que de rares exemplaires. Un fort vol. in-8° de 543 pages. . . 25 "
- Mgr DELASSUS : La Conjuration antichrétienne** (*ouvrage très recommandé, véritable somme des connaissances antimaçonniques*). Trois forts vol. in-12. . . . . 10 "
- LOUIS PRACHE : La pétition à la Chambre contre la Franc-Maçonnerie.** Ouvrage extrêmement documenté sur le fonctionnement de la Franc-Maçonnerie moderne. Un volume. . . . . 3 50
- Mgr LÉON MEURIN, S. J., évêque de Port-Louis : La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan.** Savante étude sur le symbolisme maçonnique et les doctrines secrètes de la Kabbale juive. Indispensable pour l'étude approfondie de la question maçonnique. Un volume de 560 pages, grand in-8°, avec planches explicatives. *Très rare* . . . 25 "
- Abbé Emm. BARBIER : Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise.** Un volume in-8° . . . . . 3 50
- Nel ARIÈS : Le Sillon et le mouvement démocratique.** Un vol. in-12 . . . . . 3 50
- LOUIS HOSOTTE : Histoire de la Troisième République (1870-1910).** Ouvrage indispensable dans la bibliothèque de tout homme politique et de tout comité d'opposition. documentation très abondante sur tous les événements contemporains. Un fort volume in-8° de 850 pages, avec plusieurs tables . . . . . 7 "
- CHARLES FLEURY : La République Juive** (avec plusieurs chapitres consacrés à l'organisation secrète juive). Un fort volume in-12 . . . . . 2 "

Nous recommandons aux lecteurs de la « Revue Antimaçonnique » de s'adresser pour leurs achats aux Maisons signalées aux annonces, en dernière page.



# a Revue Antimagonnique

SIXIÈME ANNÉE. — *Deuxième Série.*

---

N<sup>os</sup> 5 et 6. — Mai-Juin 1915.



*Sub tutela Michaëlis*

*Rédaction et Administration :*  
**5, Rue de l'Odéon — PARIS (VI<sup>e</sup>).**

---

# Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

Les ouvrages énumérés ci-après sont en vente dans nos bureaux aux prix indiqués. Toute personne justifiant de sa qualité d'abonné à la « Revue Antimaçonnique », de membre de la « Ligue Française Antimaçonnique », ou de ligueur de la « Ligue Jeanne-d'Arc », aura droit à une réduction de 10 % sur les prix indiqués.

En outre, par suite d'une entente avec les principales maisons d'édition, notre service de Librairie pourra procurer à nos abonnés et ligueurs TOUTES LES NOUVEAUTÉS, romans, brochures ou même livres techniques, paraissant en Librairie, EN LES FAISANT BÉNÉFICIER SUR CES OUVRAGES DE LA MÊME RÉDUCTION DE 10 %. Pour jouir de cet avantage, nos abonnés et ligueurs n'auront qu'à adresser toutes leurs commandes de livres au

## Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

L'envoi leur sera fait dans le plus bref délai

### OUVRAGES RECOMMANDÉS :

- BARRUEL : *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme* (très rare). Cinq volumes grand in-8° . . . . . 40 »
- DESCHAMPS : *Les Sociétés secrètes et la Société* (très rare). Trois forts volumes in-4° . . . . . 50 »
- Le Répertoire Maçonnique**, contenant les noms de 36.000 francs-maçons de France et des colonies. Un fort volume in-8° . . . . . 7 50
- G. DE LAFONT DE SAVINES : *Etat statistique des Juifs dans l'Armée, la Magistrature, les diverses administrations et le High-Life français, d'après des documents israélites*. Un fort volume in octavo . . . . . 6 »
- FLAVIEN BRENIER : *Les Juifs et le Talmud, morale et principes sociaux des Juifs d'après leur livre Saint, le Talmud, avec un aperçu des circonstances historiques dans lesquelles le peuple Juif renonça à la loi de Moïse*. Ouvrage honoré de l'approbation de L. L. Em. Em. les cardinaux Rampolla, Ferrata et Vincenzo Vannutelli . . . 1 50
- LE CHEVALIER GOUGENOT DES MOUSSEAUX : *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens* (édition revue et corrigée, Paris, 1886). Ce célèbre ouvrage, qui a coûté la vie à son auteur, mort empoisonné, a été systématiquement détruit par les Juifs et il n'en subsiste que de rares exemplaires. Un fort vol. in-8° de 543 pages. 25 »
- M<sup>gr</sup> DELASSUS : *La Conjuration antichrétienne* (ouvrage très recommandé, véritable somme des connaissances antimaçonniques). Trois forts vol. in-12. . . . . 10 »
- LOUIS PRACHE : *La pétition à la Chambre contre la Franc-Maçonnerie*. Ouvrage extrêmement documenté sur le fonctionnement de la Franc-Maçonnerie moderne. Un volume. . . . . 3 50
- M<sup>gr</sup> LÉON MEURIN, S. J., évêque de Port-Louis : *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*. Savante étude sur le symbolisme maçonnique et les doctrines secrètes de la Kabbale juive. Indispensable pour l'étude approfondie de la question maçonnique. Un volume de 560 pages, grand in-8°, avec planches explicatives. Très rare . . . 25 »
- Abbé Emm. BARBIER : *Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise*. Un volume in-8° . . . . . 3 50
- NEL ARIÈS : *Le Sillon et le mouvement démocratique*. Un vol. in-12 . . . . . 3 50
- LOUIS HOSOTTE : *Histoire de la Troisième République (1870-1910)*. Ouvrage indispensable dans la bibliothèque de tout homme politique et de tout comité d'opposition; documentation très abondante sur tous les événements contemporains. Un fort volume in-8° de 850 pages, avec plusieurs tables . . . . . 7 »
- CHARLES FLEURY : *La République Juive* (avec plusieurs chapitres consacrés à l'organisation secrète juive). Un fort volume in-12 . . . . . 2 »

Nous recommandons aux lecteurs de la « Revue Antimaçonnique » de s'adresser pour leurs achats aux Maisons signalées aux annonces, en dernière page.

# la Revue Antimagonnique

SIXIÈME ANNÉE. — *Deuxième Série.*

---

N<sup>os</sup> 7 et 8. — Juillet-Août 1915.



*Sus tufela Michaele*

*Rédaction et Administration :*  
**5, Rue de l'Odéon — PARIS (VI<sup>e</sup>).**

---

# Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

*Les ouvrages énumérés ci-après sont en vente dans nos bureaux aux prix marqués. Toute personne justifiant de sa qualité d'abonné à la « Revue Antimaçonnique », de membre de la « Ligue Française Antimaçonnique », ou de ligieuse de la « Ligue Jeanne-d'Arc », aura droit à une réduction de 10 0/0 sur les prix indiqués.*

*En outre, par suite d'une entente avec les principales maisons d'édition, notre service de Librairie pourra procurer à nos abonnés et ligieux TOUTES LES NOUVEAUTÉS, romans, brochures ou même livres techniques, paraissant en Librairie, EN LES FAISANT BÉNÉFICIER SUR CES OUVRAGES DE LA MÊME RÉDUCTION DE 10 0/0. Pour jouir de cet avantage, nos abonnés et ligieux n'auront qu'à adresser toutes leurs commandes de livres au*

## Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

L'envoi leur sera fait dans le plus bref délai

### OUVRAGES RECOMMANDÉS :

- BARRUEL : **Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme** (*très rare*). Cinq volumes grand in-8° . . . . . 40 »
- DESCHAMPS : **Les Sociétés secrètes et la Société** (*très rare*). Trois forts volumes in-4° . . . . . 50 »
- Le Répertoire Maçonnique**, contenant les noms de 36.000 francs-maçons de France et des colonies. Un fort volume in-8° . . . . . 7 50
- G. DE LAFONT DE SAVINES : **Etat statistique des Juifs dans l'Armée, la Magistrature, les diverses administrations et le High-Life français, d'après des documents israélites**. Un fort volume in octavo. . . . . 6 »
- FLAVIEN BRENIER : **Les Juifs et le Talmud**, morale et principes sociaux des Juifs d'après leur livre Saint, le Talmud, avec un aperçu des circonstances historiques dans lesquelles le peuple Juif renonça à la loi de Moïse. Ouvrage honoré de l'approbation de L. L. Em. Em. les cardinaux Rampolla, Ferrata et Vincenzo Vannutelli . . . 4 50
- LE CHEVALIER GUGENOT DES MOUSSEaux : **Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens** (édition revue et corrigée, Paris, 1886). Ce célèbre ouvrage, qui a coûté la vie à son auteur, mort empoisonné, a été systématiquement détruit par les Juifs et il n'en subsiste que de rares exemplaires. Un fort vol. in-8° de 543 pages. . . 25 »
- Mgr DELASSUS : **La Conjuraton antichrétienne** (*ouvrage très recommandé, véritable somme des connaissances antimaçonniques*). Trois forts vol. in-12. . . . . 10 »
- LOUIS PRACHE : **La pétition à la Chambre contre la Franc-Maçonnerie**. Ouvrage extrêmement documenté sur le fonctionnement de la Franc-Maçonnerie, moderne. Un volume. . . . . 3 50
- Mgr LÉON MEURIN, S. J., évêque de Port-Louis : **La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan**. Savante étude sur le symbolisme maçonnique et les doctrines secrètes de la Kabbale juive. Indispensable pour l'étude approfondie de la question maçonnique. Un volume de 560 pages, grand in-8°, avec planches explicatives. *Très rare* . . . 25 »
- Abbé Emm. BARBIER : **Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise**. Un volume in-8° . . . . . 3 50
- Nel ARIÈS : **Le Sillon et le mouvement démocratique**. Un vol. in-12 . . . . . 3 50
- LOUIS HOSOTTE : **Histoire de la Troisième République (1870-1910)**. Ouvrage indispensable dans la bibliothèque de tout homme politique et de tout comité d'opposition : documentation très abondante sur tous les événements contemporains. Un fort volume in-8° de 850 pages, avec plusieurs tables . . . . . 7 »
- CHARLES FLEURY : **La République Juive** (avec plusieurs chapitres consacrés à l'organisation secrète juive). Un fort volume in-12 . . . . . 2 »

Nous recommandons aux lecteurs de la « Revue Antimaçonnique » de s'adresser pour leurs achats aux Maisons signalées aux annonces, en dernière page.

# la Revue Antimagonnique

SIXIÈME ANNÉE. — Deuxième Série.

---

N<sup>os</sup> 9 et 10. — Septembre Octobre 1915.



Sub tutela Michaelis

Rédaction et Administration :  
5, Rue de l'Odéon — PARIS (VI<sup>e</sup>).

---



# Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

*Les ouvrages énumérés ci-après sont en vente dans nos bureaux aux prix marqués. Toute personne justifiant de sa qualité d'abonné à la « Revue Antimaçonnique », de membre de la « Ligue Française Antimaçonnique », ou de ligueuse de la « Ligue Jeanne-d'Arc », aura droit à une réduction de 10 % sur les prix indiqués.*

*En outre, par suite d'une entente avec les principales maisons d'édition, notre service de Librairie pourra procurer à nos abonnés et ligueurs TOUTES LES NOUVEAUTÉS, romans, brochures ou même livres techniques, paraissant en Librairie, EN LES FAISANT BÉNÉFICIER SUR CES OUVRAGES DE LA MÊME RÉDUCTION DE 10 %. Pour jouir de cet avantage, nos abonnés et ligueurs n'auront qu'à adresser toutes leurs commandes de livres au*

## Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

L'envoi leur sera fait dans le plus bref délai

### OUVRAGES RECOMMANDÉS :

- FARRUEL : Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme** (*très rare*). Cinq volumes grand in-8° . . . . . 40 »
- DESCHAMPS : Les Sociétés secrètes et la Société** (*très rare*). Trois forts volumes in-4° . . . . . 50 »
- Le Répertoire Maçonnique**, contenant les noms de 36.000 francs-maçons de France et des colonies. Un fort volume in-8° . . . . . 7 50
- G. DE LAFONT DE SAVINES : Etat statistique des Juifs dans l'Armée, la Magistrature, les diverses administrations et le High-Life français, d'après des documents israélites.** Un fort volume in octavo. . . . . 6 »
- FLAVIEN BRENIER : Les Juifs et le Talmud, morale et principes sociaux des Juifs d'après leur livre Saint, le Talmud, avec un aperçu des circonstances historiques dans lesquelles le peuple Juif renouça à la loi de Moïse.** Ouvrage honoré de l'approbation de L. L. Em. Em. les cardinaux Rampolla, Ferrata et Vincenzo Vannutelli . . . 4 50
- LE CHEVALIER GUGENOT DES MOUSSEaux : Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens** (édition revue et corrigée, Paris, 1886). Ce célèbre ouvrage, qui a coûté la vie à son auteur, mort empoisonné, a été systématiquement détruit par les Juifs et il n'en subsiste que de rares exemplaires. Un fort vol. in-8° de 343 pages. 25 »
- Mgr DELASSUS : La Conjuraton antichrétienne** (*ouvrage très recommandé, véritable somme des connaissances antimaçonniques*). Trois forts vol. in-12. . . . . 10 »
- LOUIS PRACHE : La pétition à la Chambre contre la Franc-Maçonnerie.** Ouvrage extrêmement documenté sur le fonctionnement de la Franc-Maçonnerie moderne. Un volume. . . . . 3 50
- Mgr LÉON MEURIN, S. J., évêque de Port-Louis : La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan.** Savante étude sur le symbolisme maçonnique et les doctrines secrètes de la Kabbale juive. Indispensable pour l'étude approfondie de la question maçonnique. Un volume de 560 pages, grand in-8°, avec planches explicatives. *Très rare* . . . 25 »
- Abbé Emm. BARBIER : Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise.** Un volume in-8° . . . . . 3 50
- Nel ARIÈS : Le Sillon et le mouvement démocratique.** Un vol. in-12 . . . . . 3 50
- LOUIS HOSOTTE : Histoire de la Troisième République (1870-1910).** Ouvrage indispensable dans la bibliothèque de tout homme politique et de tout comité d'opposition: documentation très abondante sur tous les événements contemporains. Un fort volume in-8° de 850 pages, avec plusieurs tables . . . . . 7 »
- CHARLES FLEURY : La République Juive** (avec plusieurs chapitres consacrés à l'organisation secrète juive). Un fort volume in-12 . . . . . 2 »

Nous recommandons aux lecteurs de la « Revue Antimaçonnique » de s'adresser pour leurs achats aux Maisons signalées aux annonces, en dernière page.

# La Revue Antimagonnique

SIXIÈME ANNÉE. — *Deuxième Série.*

---

N<sup>os</sup> 11 et 12. — Novembre-Décembre 1915.



*Sub tutela Michaelis*

*Rédaction et Administration :*  
**5, Rue de l'Odéon — PARIS (VI<sup>e</sup>).**

---

## Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

*Les ouvrages énumérés ci-après sont en vente dans nos bureaux aux prix marqués. Toute personne justifiant de sa qualité d'abonné à la « Revue Antimaçonnique », de membre de la « Ligue Française Antimaçonnique », ou de ligieuse de la « Ligue Jeanne-d'Arc », aura droit à une réduction de 10 % sur les prix indiqués. Pour jouir de cet avantage, nos abonnés et ligieuses n'auront qu'à adresser leurs commandes de livres au*

### Service de Librairie de la « Revue Antimaçonnique »

5, rue de l'Odéon, à Paris (VI<sup>e</sup>)

L'envoi leur sera fait dans le plus bref délai

#### OUVRAGES RECOMMANDÉS :

- BARRUEL : Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme** (*très rare*). Cinq volumes grand in-8° . . . . . 40 »
- DESCHAMPS : Les Sociétés secrètes et la Société** (*très rare*). Trois forts volumes in-4° . . . . . 50 »
- Le Répertoire Maçonnique**, contenant les noms de 36.000 francs-maçons de France et des colonies. Un fort volume in-8° . . . . . 7 50
- FLAVIEN BRENIER : Les Juifs et le Talmud**, morale et principes sociaux des Juifs d'après leur livre Saint, le Talmud, avec un aperçu des circonstances historiques dans lesquelles le peuple Juif renonça à la loi de Moïse. Ouvrage honoré de l'approbation de L. L. Em. Em. les cardinaux Rampolla, Ferrata et Vincenzo Vannutelli . . . 1 50
- FLAVIEN BRENIER : Le Vieux Dieu allemand** (avec une préface de Maurice Barrès, de l'Académie française). Etude historique sur les origines des Germains, leur mythologie, et la résurrection de l'Odinisme dans l'Allemagne contemporaine. Un volume in-8° . . 2 »
- LE CHEVALIER GOUGENOT DES MOUSSEAUX : Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens** (édition revue et corrigée, Paris, 1886). Ce célèbre ouvrage, qui a coûté la vie à son auteur, mort empoisonné, a été systématiquement détruit par les Juifs et il n'en subsiste que de rares exemplaires. Un fort vol. in-8° de 543 pages. . . 25 »
- Mgr DELASSUS : La Conjuration antichrétienne** (*ouvrage très recommandé, véritable somme des connaissances antimaçonniques*). Trois forts vol. in-12. . . . . 10 »
- LOUIS PRACHE : La pétition à la Chambre contre la Franc-Maçonnerie**. Ouvrage extrêmement documenté sur le fonctionnement de la Franc-Maçonnerie moderne. Un volume. . . . . 3 50
- Mgr LÉON MEURIN, S. J., évêque de Port-Louis : La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan**. Savante étude sur le symbolisme maçonnique et les doctrines secrètes de la Kabbale juive. Indispensable pour l'étude approfondie de la question maçonnique. Un volume de 560 pages, grand in-8°, avec planches explicatives. *Très rare* . . . 25 »
- DOM PAUL BENOÎT : La Cité Antichrétienne : La Franc-Maçonnerie**. Analyse méthodique de toutes les sources documentaires existant sur la question maçonnique. Deux forts volumes in-12. . . . . 10 »
- CRÉTINEAU-JOLY : L'Eglise Romaine en face de la Révolution**. Célèbre ouvrage contenant la reproduction des papiers secrets de la Haute Vente Carbonariste. Bref d'approbation de S. S. Pie IX. . . . . 8 »
- Abbé Emm. BARRIER : Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise**. Un volume in-8° . . . . . 3 50
- NEL ARIÈS : Le Sillon et le mouvement démocratique**. Un vol. in-12 . . . . . 3 50
- LOUIS HOSOTTE : Histoire de la Troisième République (1870-1910)**. Ouvrage indispensable dans la bibliothèque de tout homme politique et de tout comité d'opposition; documentation très abondante sur tous les événements contemporains. Un fort volume in-8° de 850 pages, avec plusieurs tables . . . . . 7 »

Nous recommandons aux lecteurs de la « Revue Antimaçonnique » de s'adresser pour leurs achats aux Maisons signalées aux annonces.



Vient de paraître

# *ÉTAT STATISTIQUE des JUIFS en 1914.*

dans l'Armée, la Magistrature.

Les diverses Administrations.

et dans le High-Life Français.

*d'après des documents Israélites.*

par G. de Lafont de Savines.

DÉPÔT PRINCIPAL:

Bureaux de la Revue Antimaçonnique.  
5, Rue de l'Odéon. Paris. 6<sup>me</sup>

Prix: 6 Francs.







# VINS DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY DE CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

Extrait du Prix courant Automne 1913

|   |   |
|---|---|
| Vin rouge, bon ord. fr. 130 la barrique | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la barrique |
| St-Emilionnais. . . fr. 150 —           | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —       |
| Médoc. . . . . fr. 175 —                | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —       |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

**MÉDOC-MOUSSEUX, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles**

Franco gares de France

**A Jésus Adolescent**

**M<sup>ME</sup> T. DEGRAND-MAGNAC**

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

Objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
Spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion.

Tailleur pour hommes

## LEDEZ & VIGNAL

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité-Sténo-Dactylographie

**LANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles**

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

### “ Comment gérer et faire fructifier son Capital ”

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands Etablissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, ALBERT GUÉNARD, 43, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

**ALBERT GUÉNARD,** BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
43, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33, 49

ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

## Ambulances Automobiles

TÉL. 703-29

et TRACTION ANIMALE

TÉL. 703-29

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

**DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS, LINGE, LITERIE**

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence. Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

## CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703.09

SUCCURSALE : 38, Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0

# EBÉNISTERIE-TAPISSERIE

*DÉCORATION D'INTÉRIEURS*

Georges GUIGNAUD

## LOUIS AMOS, S<sup>UCC<sup>r</sup></sup>

*23, rue de la Pépinière, PARIS*

TELEPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

---

### MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

---

#### AFFAIRES IMMOBILIÈRES. —

Toutes opérations de ventes et achats  
d'immeubles. Prêts hypothécaires Léopold  
POUVREAU, 33, rue de Constantinople.

#### RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS

— Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiastique  
Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Canes  
Chapellerie, Ganterie.

---

# Vins de Bordeaux

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY de CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

### Extrait du Prix courant Automne 1913

|                                     |                                     |
|-------------------------------------|-------------------------------------|
| Vin rouge, bon ord. fr. 130 la Bque | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la Bque |
| St-Emilionnais. . . fr. 150 —       | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —   |
| Médoc. . . . . fr. 175 —            | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —   |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

**MÉDOC-MOUSSEUX**, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles  
Franco gares de France

### A Jésus Adolescent

**M<sup>me</sup> T. DEGRAND-MAGNAC**

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

Objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
Spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion

### Tailleur pour hommes

**LEDEZ & VIGNAL**

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité - Sténo - Dactylographie

LANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

### " Comment gérer et faire fructifier son Capital "

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands Etablissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, ALBERT GUÉNARD, 13, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

**ALBERT GUÉNARD**, BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
13, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33.49

## ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

## Ambulances Automobiles

TÉL 703-29

et TRACTION ANIMALE

TÉL. 703-29

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS, LINGE, LITERIE

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence, Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

# CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703.09

SUCCURSALE :

38, Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0

# ÉBÉNISTERIE - TAPISSERIE

## DÉCORATION D'INTERIEURS

Georges GUIGNAUD

# Louis AMOS, Succ<sup>r</sup>

23, rue de la Pépinière, PARIS

TÉLÉPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

---

## MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

---

**AFFAIRES IMMOBILIÈRES.** —  
Toutes opérations de ventes et achats  
d'immeubles. Prêts hypothécaires.  
Léopold POUVREAU, 33, rue de Cons-  
tantinopl .

---

**RAMLOT, 76, rue de Rennes,**  
**PARIS.** — Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiast-  
lique, Chemiserie. Bonneterie, Para-  
pluies, Cannes, Chapellerie, Ganterie.

---

**Le PRÊT-REVUES CATHOLIQUE,** fondé en  
1885, par  
M. le chanoine Parmentier, à Perpignan (Pyr.-  
Or.) et toujours dirigé par lui, le plus écono-  
mique, le plus régulier, abonne à toutes et aux  
seules bonnes revues, plus de 200 Catalogue  
envoyé contre simple carte de visite.

---



# INS DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY DE CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

Extrait du Prix courant Automne 1913

|   |   |
|---|---|
| vin rouge, bon ord. fr. 130 la barrique | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la barrique |
| -Emillionnais. . . fr. 150 —            | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —       |
| édéc. . . . . fr. 175 —                 | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —       |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

MÉDOC-MOUSSEUX, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles

Franco gares de France

A Jésus Adolescent

ME T. DEGRAND-MAGNAC

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion.

Tailleur pour hommes

## LEDEZ & VIGNAL

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité-Sténo-Dactylographie

ANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

## “ Comment gérer et faire fructifier son Capital ”

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands établissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, ALBERT GUÉNARD, 43, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

ALBERT GUÉNARD, BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
43, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33, 49

ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

## Ambulances Automobiles

et TRACTION ANIMALE

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS. LINGE, LITERIE

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence, Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

## CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703,09

SUCCURSALE : 38, Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0

# ÉBÉNISTERIE-TAPISSERIE

## DÉCORATION D'INTÉRIEURS

Georges GUIGNAUD

# LOUIS AMOS, S<sup>UCC</sup>

23, rue de la Pépinière, PARIS

TELÉPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

## MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

### AFFAIRES IMMOBILIÈRES —

Toutes opérations de ventes et achats d'immeubles. Prêts hypothécaires Léopold POUVREAU, 33, rue de Constantinople.

RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS.  
— Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiastique.  
Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Canes,  
Chapellerie, Ganterie.

Le PRÊT-REVUES CATHOLIQUE, fondé en 1885, par M. le chanoine Parmentier, à Perpignan (Pyr.-Or.) et toujours dirigé par lui, le plus économique, le plus régulier, abonne à toutes et aux seules bonnes revues, plus de 200. Catalogue envoyé contre simple carte de visite.

# VINS DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY DE CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

Extrait du Prix courant Automne 1913

|   |   |
|---|---|
| Vin rouge, bon ord. fr. 130 la barrique | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la barrique |
| St-Emilionnais. . . fr. 150 —           | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —       |
| Médoc. . . . . fr. 175 —                | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —       |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

**MÉDOC-MOUSSEUX, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles**

Franco gares de France

**A Jésus Adolescent**

**M<sup>me</sup> T. DEGRAND-MAGNAC**

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

Objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
Spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion.

Tailleur pour hommes

## LEDEZ & VIGNAL

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité-Sténo-Dactylographie

**LANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles**

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

## “ Comment gérer et faire fructifier son Capital ”

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands Etablissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, **ALBERT GUÉNARD, 13, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.**

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

**ALBERT GUÉNARD,** BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
13, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33, 49

ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

## Ambulances Automobiles

et TRACTION ANIMALE

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

**DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS, LINGE, LITERIE**

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence, Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

## CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703.09

SUCCURSALE : 38, Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0

# ÉBÉNISTERIE-TAPISSERIE

## DÉCORATION D'INTÉRIEURS

Georges GUIGNAUD

# LOUIS AMOS, S<sup>ucc</sup><sup>r</sup>

23, rue de la Pépinière, PARIS

TELEPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

---

## MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

---

### AFFAIRES IMMOBILIÈRES. —

Toutes opérations de ventes et achats d'immeubles. Prêts hypothécaires Léopold POUVREAU, 33, rue de Constantinople.

### RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS.

— Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiastique. Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Canes, Chapellerie, Ganterie.

---

# VINS DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY DE CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

Extrait du Prix courant Automne 1913

|   |   |
|---|---|
| Vin rouge, bon ord. fr. 130 la barrique | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la barrique |
| St-Emilionnais. . . fr. 150 —           | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —       |
| Médoc. . . . . fr. 175 —                | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —       |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

**MÉDOC-MOUSSEUX, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles**

Franco gares de France

**A Jésus Adolescent**

**M<sup>ME</sup> T. DEGRAND-MAGNAC**

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

Objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
Spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion.

Tailleur pour hommes

**LEDEZ & VIGNAL**

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité-Sténo-Dactylographie

**LANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles**

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

## “ Comment gérer et faire fructifier son Capital ”

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands Etablissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, ALBERT GUÉNARD, 13, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

**ALBERT GUÉNARD,** BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
13, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33, 49

ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

**Ambulances Automobiles**

et TRACTION ANIMALE

TÉL. 703-29

TÉL. 703-29

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

**DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS, LINGE, LITERIE**

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence. Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

## CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703.09

SUCCURSALE : 38, Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0



# EBÉNISTERIE-TAPISSERIE

DÉCORATION D'INTÉRIEURS

Georges GUIGNAUD

## LOUIS AMOS, S<sup>UCC<sup>R</sup></sup>

23, rue de la Pépinière, PARIS

TELÉPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

---

### MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

---

#### AFFAIRES IMMOBILIÈRES. —

Toutes opérations de ventes et achats  
d'immeubles. Prêts hypothécaires Léopold  
POUVREAU, 33, rue de Constantinople.

#### RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS

— Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiastique  
Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Cannes  
Chapellerie, Ganterie.

---

# VINS DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY DE CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

Extrait du Prix courant Automne 1913

|   |   |
|---|---|
| Vin rouge, bon ord. fr. 130 la barrique | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la barrique |
| St-Emilionnais. . . fr. 150 —           | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —       |
| Médoc. . . . . fr. 175 —                | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —       |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

MÉDOC-MOUSSEUX, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles

Franco gares de France

A Jésus Adolescent

M<sup>ME</sup> T. DEGRAND-MAGNAC

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

Objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
Spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion.

Tailleur pour hommes

LEDEZ & VIGNAL

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité-Sténo-Dactylographie

LANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

## “ Comment gérer et faire fructifier son Capital ”

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands Etablissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, ALBERT GUÉNARD, 13, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

ALBERT GUÉNARD, BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
13, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33, 49

ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

Ambulances Automobiles

et TRACTION ANIMALE

TEL. 703-29

TEL. 703-29

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS, LINGE, LITERIE

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence, Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

## CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703.09

SUCCURSALE : 38, Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0

# EBÉNISTERIE-TAPISSERIE

DÉCORATION D'INTÉRIEURS

Georges GUIGNAUD

## LOUIS AMOS, S<sup>UCC<sup>r</sup></sup>

23, rue de la Pépinière, PARIS

TELÉPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

---

### MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

---

#### AFFAIRES IMMOBILIÈRES —

Toutes opérations de ventes et achats  
d'immeubles. Prêts hypothécaires Léopold  
POUVREAU, 33, rue de Constantinople.

RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS

— Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiastique  
Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Cannes  
Chapellerie, Ganterie.

---

# VINS DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1849

## S. DEMAY DE CERTAN & C<sup>ie</sup>

47, rue Notre-Dame, BORDEAUX

Extrait du Prix courant Automne 1913

|   |   |
|---|---|
| Vin rouge, bon ord. fr. 130 la barrique | Vin blanc, bon ord. fr. 135 la barrique |
| St-Emilionnais. . . fr. 150 —           | Entre-Deux Mers 1/2 sec fr. 150 —       |
| Médoc. . . . . fr. 175 —                | Graves, sec ou 1/2 doux fr. 180 —       |

Vins fins en fûts et en caisses. — Vins de Messe

**MÉDOC-MOUSSEUX, 24, 30, 36 fr. la caisse de 12 bouteilles**

Franco gares de France

**A Jésus Adolescent**

**M<sup>ME</sup> T. DEGRAND-MAGNAC**

93, rue de Sèvres, 93 — PARIS

Objets de Piété — Petite lingerie d'Eglise  
Spécialité d'Articles pour 1<sup>re</sup> Communion.

Tailleur pour hommes

**LEDEZ & VIGNAL**

189, Boul. St-Germain, PARIS

Téléphone : 522-05

## Comptabilité-Sténo-Dactylographie

**LANGUES VIVANTES, Cours pour Dames et Jeunes Filles**

M<sup>me</sup> ACCARIE-GRANDPERRIN, 11, rue de la Cerisaie, Paris, Bastille

Téléphone : Archives 17.99. Demander Notice.

## “ Comment gérer et faire fructifier son Capital ”

Manuel de Finance pratique (5<sup>e</sup> édition), honoré d'une souscription des grands Etablissements de Crédit. — En vente chez les libraires et chez l'auteur, ALBERT GUÉNARD, 13, rue Rougemont, Paris, 2 fr. franco.

Bien des gens jugent l'instruction financière difficile à acquérir. Ils ont raison s'ils n'ont lu que des manuels théoriques. Leur opinion change dès qu'ils ont lu ce manuel pratique qui est une merveille de simplicité. En deux heures, il vous apprendra tout ce que vous ignorez : comment gérer vous-même votre capital, étudier la qualité d'un placement, découvrir les pièges des banques louches, éviter les embûches de la spéculation, etc. Il vous donnera le goût des questions financières et vous apprendra à faire fructifier votre avoir dans les limites possibles, sans tomber dans des illusions absurdes. Ce manuel vaut mille fois son prix : c'est l'avis de ceux qui le possèdent : ce sera le vôtre demain. Vous voudrez le relire après l'avoir lu. Alors vous serez émerveillé de ce qu'il vous aura dévoilé et de la confiance qu'il vous aura donnée en vous-même.

**ALBERT GUÉNARD,** BANQUIER. — Membre de l'Union Fraternelle  
13, rue Rougemont. PARIS. TÉLÉPHONE CENTRAL 33, 49

ASSOCIATION GÉNÉRALE

DES

**Ambulances Automobiles**

et TRACTION ANIMALE

Gardes-Malades à domicile — Massages — Ventouses

**DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS, LINGE, LITERIE**

PARIS — Rue de Sèvres, 7 — PARIS

Maison de Santé, Convalescence, Cures d'air et repos à NOGENT (Seine) : 30, r. de Plaisance.

Téléphone : 257

Ouverte à tous les Médecins. — Chauffage central. — Électricité. — Service religieux. — Pavillon de retraite

## CHOCOLAT FOUCHER

126, Rue du Bac, PARIS

TÉLÉPHONE 703,09

SUCCURSALE : 38 Chaussée d'Antin, PARIS

TÉLÉPHONE 271.0

# EBENISTERIE-TAPISSERIE

DÉCORATION D'INTÉRIEURS

Georges GUIGNAUD

## LOUIS AMOS, S<sup>UCC<sup>r</sup></sup>

23, rue de la Pépinière, PARIS

TELEPHONE : 234-38

(Près la gare Saint-Lazare.)

---

### MAISONS RECOMMANDÉES

Par la « REVUE ANTIMAÇONNIQUE »

**AFFAIRES IMMOBILIÈRES.** —  
Toutes opérations de ventes et achats  
d'immeubles. Prêts hypothécaires Léopold  
POUVREAU, 33, rue de Constantinople.

**RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS**  
— Tailleur Civil, Militaire, Ecclésiastique  
Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Cannes  
Chapellerie, Ganterie.

---

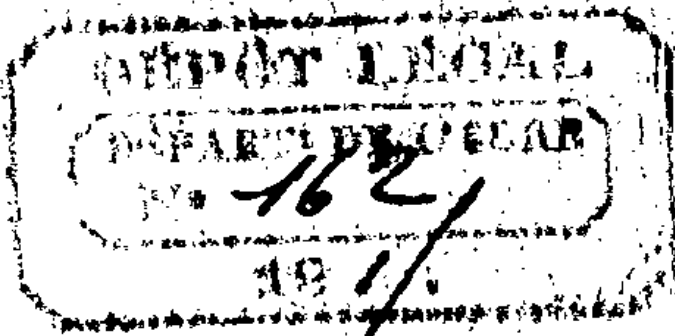






*" Veritas liberabit vos "*

# La Revue Antimaçonnique



## SOMMAIRE

|  |    |
|--|----|
| A DIRECTION. — A nos Amis . . . . .  | 1  |
| . F. A. M. — Le Saint-Siège et la Ligue Antimaçonnique. . . . .                        | 3  |
| SAINT-CHRISTO. — Autour de la Guerre . . . . .   | 7  |
| . F. A. M. — Nos morts . . . . .   | 26 |
| E F. V. VISITEUR. — Un projet maçonnique de rapprochement<br>Franco-Allemand . . . . . | 32 |
| LAVIEN BRENIER. — Georges Thiébaud. . . . .  | 55 |
| a Bruyère et la Guerre . . . . .   | 62 |
| SAINT-CHRISTO. — Le « vieux Dieu allemand » . . . . .                                  | 65 |



*Sub tutela Michaelis*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5, Rue de l'Odéon, PARIS (VI<sup>e</sup>)

*La Revue Antimaçonnique paraît le 15 de chaque mois.*

L'Abonnement : **12** fr. par an.

Le Numéro : **1** fr. **50**

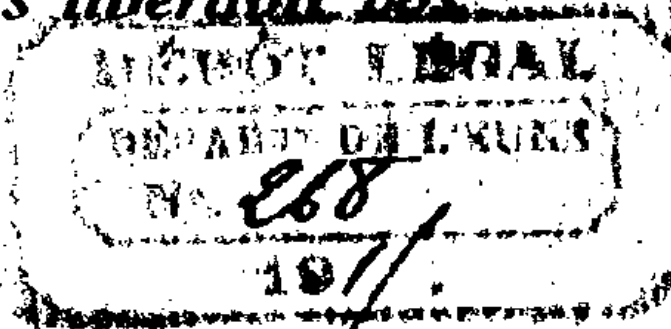
Les abonnements partent du  
1<sup>er</sup> Janvier ou du 1<sup>er</sup> Juillet de  
chaque année.



" Veritas liberabit vos "

la Revue

Antimaçonique



## SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| nos abonnés . . . . .                                    | 69  |
| NT-CHRISTO. — Le dernier espoir de l'Allemagne . . . . . | 70  |
| PITAINE DE L..... — Lettres du front . . . . .           | 98  |
| F.: VISITEUR. — Les Loges et la Guerre . . . . .         | 107 |
| VIENT BRENIER. — Homère et son Temps . . . . .           | 116 |



Sub iufela Michazilla

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5, Rue de l'Odéon, PARIS (VI<sup>e</sup>)

*La Revue Antimaçonique paraît le 15 de chaque mois.*

Abonnement : 12 fr. par an.

Le Numéro : 1 fr. 50

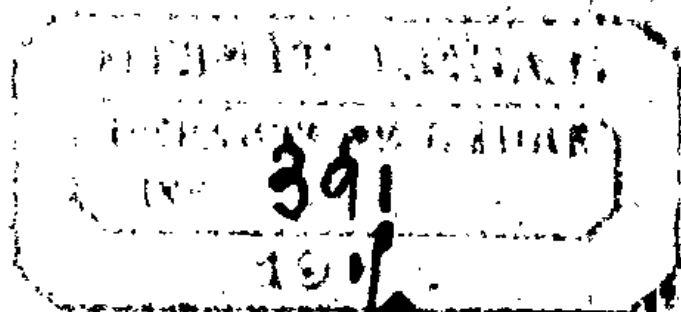
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier ou du 1<sup>er</sup> Juillet de chaque année.





*" Veritas liberabit vos "*

# La Revue Antimaçonique



## SOMMAIRE

|   |     |
|---|-----|
| Revue française Antimaçonique. . . . .                          | 137 |
| F. V. VISITEUR. — Loges françaises et Loges allemandes. . . . . | 142 |
| F. V. VISITEUR. — Carnet du F. V. Visiteur . . . . .            | 148 |
| LA BRÈCHE. — L'Union sacrée . . . . .                           | 158 |
| Roles Pontificales. . . . .                                     | 171 |
| AVIEN BRENIER. — Le « vieux Dieu » allemand. . . . .            | 172 |



*Sub tutela Michaelis*

REDACTION ET ADMINISTRATION : 5, Rue de l'Odéon, PARIS (VI<sup>e</sup>)

*La Revue Antimaçonique paraît le 15 de chaque mois.*

Abonnement : **12** fr. par an.

Le Numéro : **1** fr. **50**

Les abonnements partent du  
1<sup>er</sup> Janvier ou du 1<sup>er</sup> Juillet de  
chaque année.



*" Veritas liberabit vos "*

# La Revue Antimaçonnique

## SOMMAIRE

|   |     |
|---|-----|
| Revue française Antimaçonnique. . . . .   | 239 |
| MANDANT DE X... — Observations sur les premières phases<br>de la campagne 1914-1915 . . . . . | 244 |
| URICE BARRÈS, de l'Académie française. — Le « vieux Dieu » allemand. . . . .                  | 267 |
| F. VISITEUR. — Carnet du F. Visiteur . . . . .  | 273 |
| LA BRÈCHE. — Associations maçonniques. . . . .  | 287 |



*Sub tutela Michaelis*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5, Rue de l'Odéon, PARIS (VI<sup>e</sup>)

*La Revue Antimaçonnique paraît le 15 de chaque mois.*

Abonnement : **12** fr. par an.

Le Numéro : **1** fr. **50**

Les abonnements partent du  
1<sup>er</sup> Janvier ou du 1<sup>er</sup> Juillet de  
chaque année.

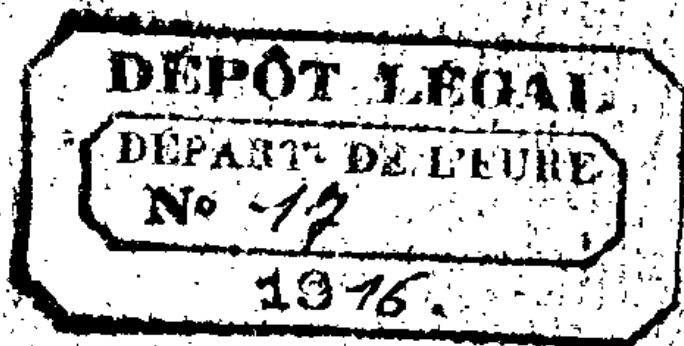






" Veritas liberabit vos "

la Revue



# Antimaçonique



## SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| Revue française Antimaçonique. . . . .                                       | 295 |
| INT-CHRISTO. — Les Idées et les Faits . . . . .                              | 300 |
| LA BRÈCHE. — La Théosophie en France. . . . .                                | 308 |
| AVIEN BRENIER. — Les Ordres de chevalerie de la Monarchie française. . . . . | 318 |
| LA BRÈCHE. — Associations maçonniques. . . . .                               | 352 |



Sub tutela Michaelis

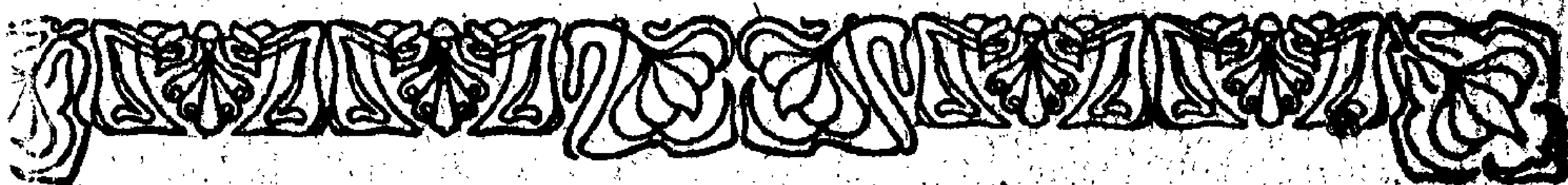
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5, Rue de l'Odéon, PARIS (VI<sup>e</sup>)

La Revue Antimaçonique paraît le 15 de chaque mois.

Abonnement : 12 fr. par an.

Le Numéro : 1 fr. 50

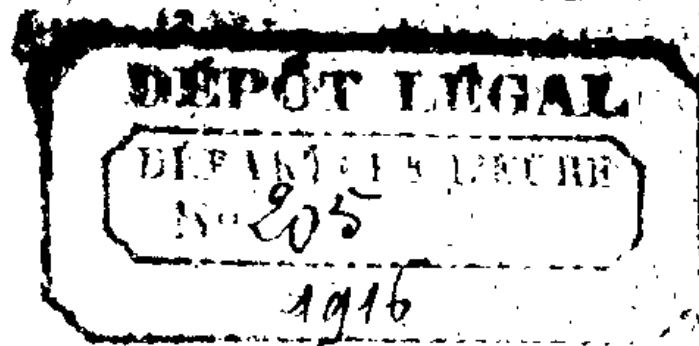
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier ou du 1<sup>er</sup> Juillet de chaque année.





" Veritas liberabit vos "

La Revue



Antimaçonique

SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| Bénédictio Pontificale. . . . .  | 359 |
| Bureau Antimaçonique International . . . . .                                   | 361 |
| SAINT-CHRISTO. — Les Idées et les Faits . . . . .                              | 365 |
| H. DE RAUVILLE. — La Franc-Maçonnerie et l'Union Sacrée. . . . .               | 381 |
| . LA BRÈCHE. — Associations maçonniques (fin) . . . . .                        | 392 |
| FLAVIEN BRENIER. — Les Ordres de chevalerie de la Monarchie française. . . . . | 399 |
| Table des Matières . . . . .   | 425 |



Sub tutela Michaelis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5, Rue de l'Odéon, PARIS (VI<sup>e</sup>)

La Revue Antimaçonique paraît le 15 de chaque mois.

L'abonnement : 12 fr. par an.

Le Numéro : 1 fr. 50

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier ou du 1<sup>er</sup> Juillet de chaque année.

21

1/2 tuncum  
to Mel

